



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 3433 06169991 8













6947





**GRAMMAIRE**

***GÉNÉRALE.***

**TOME II**



GRAMMAIRE

*GÉNÉRALE.*

TOME II.

1. The first step in the process is to identify the problem or issue that needs to be addressed. This involves gathering information and understanding the context of the problem.

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be answered. This involves understanding the context and the specific requirements of the task.

1. *Chlorophyll a* and *Chlorophyll b* were determined by the method of Arar and Collins (1971) using a Shimadzu 1601 UV-Visible Spectrophotometer. The concentration of chlorophyll was expressed in mg g<sup>-1</sup> of dry weight.



**GRAMMAIRE**  
**GÉNÉRALE,**  
**OU**  
**EXPOSITION RAISONNÉE**  
**DES ÉLÉMENTS NÉCESSAIRES**  
**DU LANGAGE,**

**Pour servir de fondement à l'étude de toutes  
les langues.**

*Par M. BEAUZÉE de la Société royale des sciences,  
& arts de Metz, des Sociétés littéraires d'Arras  
& d'Auxerre, professeur de Grammaire à l'Ecole  
royale militaire.*

**TOME SECOND.**



**A PARIS,**

**De l'imprimerie de J. BARBOU, rue & vis-à-vis  
la grille des Mathurins.**

---

**M DCC LXVII.**

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY

**561801**

ASTOR, LENOX AND  
TILDEN FOUNDATIONS.

R

1912

L

**Vox diversa sonat, populorum est vox tamen una.**

*Martial. Amphit. Cef. Epig. 3.*



# GRAMMAIRE GÉNÉRALE.



## LIVRE III.

*Des éléments de la Syntaxe.*



### INTRODUCTION.

**L'**OBJET du langage est l'énonciation de la pensée. Or, en quelque langue que ce puisse être, les mots ne peuvent exciter dans l'esprit aucun sens parfait; s'ils ne sont assortis d'une manière qui rende sensibles leurs rapports mutuels, qui sont l'image des relations qui se trouvent entre les idées mêmes que les mots expriment. Car, quoique la pensée soit indivisible; la Logique vient à bout de l'analyser en quelque sorte, en considérant séparément les idées différentes qui en sont comme la matière, & les relations qui les unissent dans

Liv. III.

LIV. III. l'esprit. Toute relation suppose un premier terme, puis un second; & telle idée qui est le second terme d'un rapport, est en même temps le premier terme d'un autre rapport.

C'est cette analyse de la pensée, qui est le prototype naturel & immédiat de la représentation sensible que doit produire la parole dans toutes les langues; & la parole ne peut avoir nulle part cet heureux effet, qu'autant que, par les formes accidentelles & par l'affortiment des mots, elle peint fidèlement la succession analytique & les relations des idées élémentaires d'une même pensée.

L'art de fixer les rangs & les formes accidentelles des mots dans l'ensemble d'une Proposition, d'après la succession analytique & les relations des idées élémentaires de la pensée, est ce qu'on nomme *Syntaxe*. Ce mot est composé de deux mots grecs; *συν*, *cum* (avec), & *ταρσιν*, *ordino* (j'arrange).

(a) Encyclop. au mot  
CONSTRUCTION.

M. du Marfais (a) ne veut pas que l'on confonde les deux mots *Syntaxe* & *Construction*, quoique l'étymologie semble leur assigner le même sens; & il a raison. Car, quoique ce philosophe soit le premier, si je ne me trompe, qui ait fait de cette distinction une remarque expresse; c'est pourtant un fait réel, constaté par le langage ordinaire des grammairiens. Ils ne désignent, par le mot de *Construction*, qu'un certain arrangement des mots qui constituent la Proposition; & de là vient que *faire la construction d'une phrase*,

c'est en arranger les mots dans l'ordre que l'on croit naturel, afin d'en faciliter l'intelligence. Ce n'est donc que l'un des objets de la *Syntaxe*, puisque celle-ci règle les rangs des mots & les formes accidentelles qui leur conviennent dans l'ensemble : ou plutôt la *Construction* est la règle fondamentale de la *Syntaxe* ; puisque, comme on le verra par le détail, les formes accidentelles des mots ne se décident qu'à raison du rang qu'occupent dans l'ordre analytique les idées dont ils sont les signes. C'est pour cela que d'après les formes accidentelles des mots, on retrouve la construction naturelle, qui est l'image de la succession analytique des idées & l'exposition fidèle de la pensée.

Toutes les vues de la *Syntaxe* & les principes généraux qu'elle pose, se rapportent à la *Proposition* : j'en examinerai donc d'abord la nature, afin de déterminer les différentes fonctions que peuvent y avoir les mots qui la constituent. Lorsque plusieurs mots se réunissent pour l'expression d'une idée totale qui n'est que partielle dans la Proposition, ces mots ont entre eux ou un rapport d'*identité* ou un rapport de *détermination* : le rapport d'*identité* soumet les mots aux lois de la *concordance*, & celui de *détermination* les assujettit à celles du *régime*. Ces deux espèces de lois décident les formes accidentelles des mots, c'est-à-dire, les différentes inflexions dont l'usage les a rendus susceptibles relativement



## 4 *Éléments de la Syntaxe.*

LIV. III. aux *nombres*, aux *cas*, aux *genres*, aux *personnes*, & aux *modes*. Voilà le précis de la matière de ce troisième livre : & l'on en verra fortir des conséquences, dont la lumière rejaillira sur le système des parties d'oraison exposé dans le livre précédent.

---

### C H A P I T R E I.

#### *De la Proposition.*

---

**L**E grammairien philosophe que j'ai déjà  
(b) Ibid. cité, dit (b) que la *Proposition* est un assemblage de mots, qui, par le concours des différents rapports qu'ils ont entre eux, énoncent un jugement, ou quelque considération particulière de l'esprit qui regarde un objet comme tel.

Il me semble qu'il y a quelque inexactitude dans cette définition. Le seul mot latin *moriemur*, par exemple, est une Proposition entière, & rien n'y est sousentendu : en effet la terminaison indique que le sujet est la première personne du pluriel ; & dès qu'il est déterminé par cette indication, on ne doit pas le suppléer par *nos*, parce que ce feroit tomber dans la périffologie. Si donc *moriemur* est une Proposition complete, on ne doit point dire que la Proposition est un assemblage de mots.

L'auteur ajoûte qu'elle énonce un jugement ou quelque considération particulière de l'esprit qui regarde un objet comme tel : il prétend par là indiquer deux sortes de Propositions ; les unes directes , qui énoncent un jugement ; les autres indirectes , qu'il nomme simplement énonciatives, & qui n'entrent, dit il , dans le discours que pour y énoncer certaines vûes de l'esprit. Tout cela , si je ne me trompe , est véritablement identique : en voici la preuve.

Je l'ai déjà dit ailleurs (c) : nous parlons pour transmettre aux autres hommes nos connoissances , qui ne sont rien autre chose que la perception des êtres sous leurs attributs. » Il n'y a autre chose dans un jugement , dit » s'Gravesande (d) , qu'une perception : « & il venoit de dire que la perception de la relation qu'il y a entre deux idées s'appelle jugement. » Pour qu'un jugement ait lieu , dit-il » encore , deux idées doivent être présentes » à notre ame.... dès que les idées sont présentes , le jugement suit. « Je ne diffère de ce philosophe que par l'expression : il dit *deux idées* ; & moi , je détermine l'idée d'un sujet & celle d'un attribut ; c'est un peu plus de précision : il dit que les deux idées doivent être présentes à notre ame ; & moi , je dis que le sujet existe dans notre esprit sous une relation à quelque modification. On fait pourquoi j'aime mieux dire *existence intellectuelle* que *présence dans notre ame* ; la présence sup-

(c) Liv. II.  
ch. iv. init.

(d) Introd.  
à la Philos.  
Liv. II. ch.  
vij. n<sup>o</sup>. 401.

LIV. III. exprime l'existence intellectuelle du sujet sous telle ou telle relation à quelque modification ou manière d'être.

Ainsi quand on dit, *Dieu est juste* ; c'est une Proposition, qui renferme un sujet (*Dieu*), & un attribut (*est juste*). *Dieu* exprime l'être dont l'esprit voit en soi l'existence sous la relation de convenance avec la justice : *est juste* en exprime l'existence intellectuelle sous cette relation ; *est*, en particulier, exprime l'existence intellectuelle du sujet ; *juste* en exprime le rapport de convenance à la justice.

Si la relation du sujet à la modification est un rapport de disconvenance, on indique ce rapport par une négation mise avant le verbe : *Deus non est mendax*.

*L'attribut contient essentiellement le verbe*, dit M. du Marçais, *parce que le verbe est dit du sujet.* » Si l'attribut contient essentielle-

(e) Suppl. » Fromant (e), que le verbe n'est pas une  
à la Gramm. » simple liaison ou copule, comme la plupart  
génér. II. xij, » des logiciens le prétendent ; il s'ensuit qu'il  
& xiv. » n'y a point de mot qui soit réduit à ce seul  
» usage. Ainsi quand on dit, *Dieu est tout-*  
» *puissant*, ce n'est pas la toute-puissance  
» seule que l'on reconnoît en Dieu, c'est l'e-  
» xistence avec la toute-puissance : le verbe  
» est donc le signe de l'existence réelle ou  
» imaginée du sujet de la Proposition auquel  
» il lie cette existence & tout le reste. «

Il n'étoit pas possible de mieux développer

es conséquences du principe de M. du Mar-  
ais, & je ne fais même si ce philosophe les  
avoit bien envisagées ; car partout où il parle  
du verbe, il semble en faire principalement  
consister la nature dans l'expression d'une ac-  
tion (f). Il est vrai que M. l'abbé Fromant  
tourne ces conséquences en objection ; qu'il  
croit que le verbe substantif ne signifie que  
l'affirmation, & que la définition du verbe  
donnée par Mrs. de P. R. est très-juste. Car,  
dit-il, « quand je dis, *Dieu est tout-puis-*  
» *sant*, c'est la toute-puissance seule que je  
» reconnois, que j'affirme en Dieu pour le  
» moment présent ; il ne s'agit point de l'e-  
» xistence, elle est supposée & reconnue ; le  
» verbe *est* ne signifie que la simple affirma-  
» tion de l'attribut *tout-puissant* qu'il lie avec  
» le sujet *Dieu*. »

(f) Voyez  
Encycl. aux  
mots. ACCI-  
DENT, AC-  
TIF, CON-  
JUGAISON.

Ce qui trompe ici le savant Principal de  
Vernon, c'est l'idée de l'existence : il n'est  
pas question de l'existence réelle du sujet ; il  
s'agit de son existence intellectuelle, de son  
existence dans l'esprit de celui qui parle, la-  
quelle est toujours l'objet d'une Proposition,  
& constitue, comme je l'ai fait voir, le ca-  
ractère essenciel du verbe. Loin donc d'aban-  
donner le principe de M. du Marçais à cause  
des conséquences qui en sortent, je les re-  
garde comme une confirmation du principe ;  
vu qu'elles tiennent d'ailleurs à ce qu'une ana-  
lyse rigoureuse nous apprend de la nature du  
verbe. Disons donc avec notre grammairien

LIV. III. philosophe, que l'attribut commence toujours par le verbe.

Le sujet & l'attribut peuvent être 1°. simples ou composés; 2°. incomplexes ou complexes.

I. Le sujet est *simple*, quand il présente à l'esprit un être déterminé par une idée unique. Tels sont les sujets des Propositions suivantes : *DIEU est éternel ; LES HOMMES sont mortels ; LA GLOIRE QUI VIENT DE LA VERTU a un éclat immortel ; LES PREUVES DONT ON APPUYE LA VÉRITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE sont invincibles ; CRAINDRE DIEU est le commencement de la sagesse.*

En effet *Dieu* exprime un sujet déterminé par l'idée unique de la nature individuelle de l'être suprême : *les hommes*, un sujet déterminé par la seule idée de la nature spécifique commune à tous les individus de cette espèce : *la gloire qui vient de la vertu*, un sujet déterminé par l'idée unique de la nature générale de la *gloire* restreinte par l'idée de la *vertu* envisagée comme un fondement particulier : *les preuves dont on appuye la vérité de la religion chrétienne*, autre sujet déterminé par l'idée unique de la nature commune des *preuves* restreinte par l'idée d'application à *la vérité de la religion chrétienne* : enfin ces mots *craindre Dieu* présentent encore à l'esprit un sujet déterminé par l'idée unique d'une *crainte actuelle* restreinte par l'idée d'un objet particulier, qui est *Dieu*.



Le sujet au contraire est *composé*, quand il comprend plusieurs sujets déterminés par des idées différentes. Ainsi quand on dit, *LA FOI, L'ESPÉRANCE, & LA CHARITÉ sont trois vertus théologiques* ; le sujet total est composé, parce qu'il comprend trois sujets déterminés, chacun par l'idée caractéristique de sa nature propre & individuelle.

Voici une autre Proposition dont le sujet total est pareillement composé en apparence, quoiqu'au fonds il soit simple : *CROIRE A L'ÉVANGILE ET VIVRE EN PAÏEN est une extravagance inconcevable*. Il semble que *croire à l'évangile* soit un premier sujet partiel, & que *vivre en païen* en soit un second : mais l'attribut ne peut pas convenir séparément à chacun de ces deux prétendus sujets, puisqu'on ne peut pas dire que *croire à l'évangile est une extravagance inconcevable* ; ainsi il faut convenir que le véritable sujet est l'idée unique de la réunion de ces deux idées particulières, & par conséquent que c'est un sujet simple.

Ce que j'appelle ici sujet *composé*, M. du Marçais le nomme sujet *multiple* ; & c'est, dit-il, lorsque, pour abréger, on donne un attribut commun à plusieurs objets différents.

Malgré l'exactitude ordinaire de ce savant grammairien, j'ose dire que l'affertion dont il s'agit est une définition fausse ou du moins hasardée, puisqu'elle peut faire prendre pour sujet multiple ou composé un sujet réellement

IV. III. simple. Quand on dit , par exemple , *LES HOMMES sont mortels* ; on donne , pour abrégé , l'attribut commun *sont mortels* à plusieurs objets différents , & c'est au lieu de dire *PIERRE est mortel* , *JACQUES est mortel* , *JEAN est mortel* , &c. on pourroit donc conclure de la définition de M. du Marçais , que le sujet *les hommes* est multiple ou composé , quoiqu'il soit effectivement simple & avoué simple par cet auteur. *Un sujet SIMPLE* , dit-il , *est énoncé en un seul mot* ; *LE SOLEIL* est levé , *sujet simple au singulier* ; *LES ASTRES* brillent , *sujet simple au pluriel*.

Au reste cette définition n'est pas plus exacte que celle du sujet multiple ou composé. Pour s'en convaincre , il ne faut que se rappeler les exemples que j'ai cités de sujets simples : aucun de ceux qui sont énoncés en plusieurs mots n'est destiné à réunir plusieurs objets différents sous un attribut commun , comme l'exige notre grammairien ; aucun d'eux n'est donc un sujet composé ou multiple , & chacun d'eux par conséquent est un sujet simple. C'est qu'en effet la simplicité du sujet dépend & doit dépendre , non de l'unité du mot qui l'exprime , mais de l'unité de l'idée qui le détermine.

L'attribut est *simple* , quand il n'exprime qu'une seule manière d'être du sujet , soit qu'il le fasse en un seul mot , soit qu'il en employe plusieurs. Ainsi quand on dit , *Dieu est ÉTERNEL* , *Dieu GOUVERNE TOUTES*

**LES PARTIES DE L'UNIVERS**, *un homme avare* **RECHERCHE AVEC AVIDITÉ DES BIENS DONT IL IGNORE LE VÉRITABLE USAGE**, *être sage avec excès* **C'EST ÊTRE FOU** ; les attributs de toutes ces Propositions sont simples , parce que chacun n'exprime qu'une seule manière d'être du sujet : *est éternel*, dans le premier exemple , *gouverne toutes les parties de l'univers*, dans le second , sont deux attributs qui expriment chacun une manière d'être de *Dieu* ; *recherche avec avidité des biens dont il ignore le véritable usage*, c'est une manière d'être d'un *homme avare* ; *est être fou*, c'est une manière d'être de ce que l'on appelle *être sage avec excès*.

L'attribut est *composé* , quand il exprime plusieurs manières d'être du sujet. Ainsi quand on dit , **DIEU EST JUSTE & TOUT-PUISSANT** ; l'attribut total est composé , parce qu'il comprend deux manières d'être de *Dieu*, la justice & la toute-puissance.

II. Le sujet est *incomplexe* , quand il n'est exprimé que par un nom , un pronom , ou un infinitif , qui sont les seules espèces de mots qui puissent présenter à l'esprit un sujet déterminé. Tels sont les sujets des Propositions suivantes : **DIEU est éternel**, **LES HOMMES sont mortels**, **NOUS naissons pour mourir**, **DORMIR est un temps perdu**.

Il y a apparence que M. du Marçais confondoit le sujet incomplexe avec le simple ,

LIV. III. quand il donnoit de celui-ci une définition qui ne peut convenir qu'à l'autre. En effet il définit de suite le sujet *simple*, le sujet *multiple*, que j'appelle *composé*, & le sujet *complexe*; sans en opposer aucun à ce dernier. Il y a cependant une très-grande différence entre le sujet simple & l'incomplexe. Le sujet simple doit être déterminé par une idée unique, voilà son essence; mais il peut être ou n'être pas incomplexe, parce que son essence est indépendante de l'expression, & que l'idée unique qui le détermine peut être ou n'être pas considérée comme le résultat de plusieurs idées subordonnées, ce qui donne indifféremment un ou plusieurs mots. Au contraire l'essence du sujet incomplexe tient tout à fait à l'expression, puisqu'il ne doit être exprimé que par un mot. Il est vrai que le sujet incomplexe est nécessairement simple, parce qu'un mot n'exprime qu'une idée unique: mais cela n'est pas suffisant pour confondre l'un avec l'autre, parce qu'une idée unique pouvant s'exprimer par plusieurs mots, on ne peut pas dire réciproquement qu'un sujet simple soit nécessairement incomplexe.

Le sujet est *complexe*, quand le nom, le pronom, ou l'infinitif est accompagné de quelque addition qui en est un complément explicatif ou déterminatif. Tels sont les sujets des Propositions suivantes: *LES LIVRES UTILES sont en petit nombre, LES PRINCIPES DE LA MORALE méritent attention, VOUS QUI*

**CONNOISSEZ MA CONDUITE** jugez-moi , **CRAINDRE DIEU** est le commencement de la sagesse ; où l'on voit le nom *livres* modifié par l'addition de l'adjectif *utiles* , qui en restreint l'étendue ; le nom *principes* modifié par l'addition de ces mots *de la morale* , qui en font un complément déterminatif ; le pronom *vous* modifié par l'addition de la Proposition incidente *qui connoissiez ma conduite* , laquelle en est explicative ; & l'infinitif *craindre* déterminé par l'addition du complément objectif *Dieu*.

Par la notion que je donne ici du sujet complexe , on voit que ce n'est pas seulement une Proposition incidente qui le rend tel , mais toute addition qui en développe le sens ou qui le détermine par quelque idée particulière qu'elle y ajoute. Il faut cependant en excepter l'article indicatif *le* , *la* , *les* , parce qu'il n'ajoute en effet aucune idée à celle du sujet , mais qu'il avertit seulement qu'il est question d'individus. Mais ce n'est pas la même chose des articles connotatifs , parce qu'ils énoncent en outre l'idée de quelque point de vûe particulier.

L'attribut est *incomplexe* , quand la relation du sujet à la manière d'être dont il s'agit y est exprimée en un seul mot , soit que ce mot exprime en même temps l'existence intellectuelle du sujet , soit que cette existence se trouve énoncée séparément. Ainsi quand on dit , *je LIS* , *je suis ATTENTIF* ; les attri-

LIV. III. buts de ces deux Propositions sont incomplexes, parce que dans chacun on exprime en un seul mot la relation du sujet à la manière d'être qui lui est attribuée : *lis* énonce tout à la fois cette relation & l'existence du sujet, & il équivaut à *suis LISANT* ; *attentif* n'énonce que la relation de convenance du sujet à la manière d'être dont il s'agit, qui est *l'attention*.

L'attribut est *complexe*, quand le mot principalement destiné à énoncer la relation du sujet à la manière d'être qu'on lui attribue, est accompagné d'autres mots qui en modifient la signification. Ainsi quand on dit, *je LIS AVEC SOIN LES MEILLEURS GRAMMAIRIENS*, *je suis ATTENTIF A LEURS PROCÉDÉS* ; les attributs de ces deux Propositions sont complexes, parce que, dans chacun, le mot principal est accompagné d'autres mots qui en modifient la signification. *Lis*, dans le premier exemple, est suivi de ces mots, *avec soin*, qui présentent l'action de lire comme modifiée par un caractère particulier ; & ensuite de ceux-ci, *les meilleurs grammairiens*, qui déterminent la même action de lire par l'application de cette action à un objet spécial. *Attentif*, dans le second exemple, est accompagné de ces mots, *à leurs procédés*, qui restreignent l'idée générale d'attention par l'idée spéciale d'un objet déterminé.

Tâchons, s'il est possible, de ne laisser  
aucune

Aucune équivoque. D'après la définition que l'on vient de donner de l'attribut incomplexe, il semble qu'il faille regarder comme tel celui de cette Proposition ; *Socrate étoit sage* ; cependant il suit des principes établis (g) que l'adjectif *sage* ne peut se rapporter au nom propre *Socrate*, mais qu'il doit modifier un nom appellatif ; ce nom est apparemment *homme* ; & c'est comme si l'on disoit, *Socrate étoit homme sage*. L'attribut, dans ce cas, est-il encore incomplexe ?

(g) Liv. II.  
ch. iij. init.

Oui sans doute, l'attribut demeure incomplexe. Le mot principal destiné à énoncer la relation du sujet à la manière d'être qu'on lui attribue, savoir le mot *sage*, n'est accompagné d'aucun autre mot qui en modifie la signification en aucune manière. Le nom *homme* n'est point ajouté à l'adjectif *sage* ; c'est au contraire l'adjectif qui, conformément à sa nature, est ajouté au nom ; & le nom *homme* n'est ici que la répétition du sujet *Socrate* envisagé seulement comme individu de l'espèce humaine, afin d'être ensuite caractérisé par la *sagesse* qu'on lui attribue comme une manière d'être qui lui appartient.

Il y a plus : quand même le sujet ne seroit pas un nom propre, il faudroit encore le répéter après le verbe & avant l'adjectif qui seroit l'attribut ; parce que l'adjectif suppose nécessairement un nom appellatif auquel il est joint par apposition, pour former avec ce nom l'expression entière d'une idée unique

**LIV. III.** & totale ; & que l'adjectif, sans cette application immédiate à un nom appellatif, ne peut avoir qu'une signification vague & incertaine qui ne sauroit remplir les vûes du langage.

Un terme ne devient donc pas complexe pour être ajouté à un autre, qui est nécessaire pour en déterminer la signification incertaine & vague par elle-même ; il ne devient complexe, que quand on ajoute à ce terme même d'autres mots qui en changent ou qui en complètent la signification : & c'est une addition de cette espèce que l'on appelle *complément*.

Il seroit peut-être convenable d'examiner ici, 1°. quelles sont les espèces de mots susceptibles de complément ; 2°. combien il y a de sortes de compléments possibles : mais pour ne pas interrompre, par une digression trop longue, ce qui concerne la Proposition qui est l'objet propre de ce chapitre ; nous réserverons pour le suivant la théorie du complément.

## A R T I C L E I I.

### *Des différentes espèces de Propositions.*

Je ne prétends pas parler ici de toutes les espèces de Propositions que l'on a coutume de distinguer dans la Philosophie. La Grammaire ne s'occupe que de la forme des Propo-



Propositions ; & sous cet aspect elles peuvent être,  
1<sup>o</sup>. simples ou composées, 2<sup>o</sup>. incomplexes  
ou complexes, 3<sup>o</sup>. principales ou incidentes,  
& celles-ci explicatives ou déterminatives ;  
4<sup>o</sup>. il faut distinguer la Proposition détachée  
& la période.

I. Les Propositions sont simples ou composées, suivant la nature de leur sujet & de leur attribut.

j. Une Proposition *simple* est donc celle dont le sujet & l'attribut sont également simples, c'est-à-dire, également déterminés par une seule idée totale. Exemples : *la sagesse est précieuse ; la puissance législative est le premier droit de la souveraineté ; la considération qu'on accorde à la vertu est préférable à celle qu'on accorde à la naissance.*

ij. Une Proposition *composée* est celle dont le sujet ou l'attribut, ou même ces deux parties, sont composées, c'est-à-dire, déterminées par différentes idées totales.

i. Une Proposition *composée par le sujet*, peut se décomposer en autant de Propositions simples, qu'il y a d'idées totales intégrantes dans le sujet composé ; & elles auront toutes le même attribut & des sujets différents.

*L'ÉCRITURE & LA TRADITION sont les appuis de la saine Théologie* : il y a ici deux sujets, *l'écriture & la tradition* ; de là deux Propositions simples sous le même attribut :  
1<sup>o</sup>. *L'ÉCRITURE est un des appuis de la saine Théologie* ; 2<sup>o</sup>. *LA TRADITION est un des appuis de la saine Théologie.*

## 20 *Éléments de la Syntaxe.*

**LIV. III.** 2. Une Proposition composée par l'attribut, peut se décomposer en autant de Propositions simples, qu'il y a d'idées totales intégrantes dans l'attribut composé; & elles auront toutes le même sujet & des attributs différents.

*La plupart des hommes sont AVEUGLES & INJUSTES*: il y a ici deux attributs, *sont aveugles & sont injustes*: de là deux Propositions simples avec le même sujet: 1°. *La plupart des hommes sont AVEUGLES*; 2°. *La plupart des hommes sont INJUSTES*.

La décomposition est presque sensible dans

(h) II. Od. cette belle strophe d'Horace (h):

10.

*Auream quisquis mediocritatem  
Diligit, tutus caret obsoleti  
Sordibus testi, caret invidendâ  
Sobrius aulâ.*

3. Une Proposition composée par le sujet & par l'attribut, peut se décomposer, 1°. en autant de Propositions ayant le même attribut composé, qu'il y a d'idées totales intégrantes dans le sujet; 2°. chacune de ces Propositions élémentaires peut se décomposer encore en autant de Propositions simples, qu'il y a d'idées totales intégrantes dans l'attribut composé: en sorte que, chacune des idées intégrantes du sujet composé pouvant être comparée avec chacune des idées intégrantes de l'attribut composé, & chaque comparaison donnant une Proposition simple; le

nombre des Propositions simples qui sortiront de celle qui est composée par le sujet & par l'attribut, est égal au nombre des idées intégrantes du sujet composé, multiplié par le nombre des idées intégrantes de l'attribut composé.

*Les savants & les ignorants sont sujets à se tromper, prompts à se décider, & lents à se rétracter.* Il y a ici deux sujets simples, 1<sup>o</sup>. *les savants*, 2<sup>o</sup>. *les ignorants*; il y a trois attributs simples, 1<sup>o</sup>. *sont sujets à se tromper*, 2<sup>o</sup>. *sont prompts à décider*, 3<sup>o</sup>. *sont lents à se rétracter*: il en sortira donc deux fois trois, ou six Propositions simples.

- A. *Les savants sont sujets à se tromper.*
- B. *Les savants sont prompts à décider.*
- C. *Les savants sont lents à se rétracter.*
- a. *Les ignorants sont sujets à se tromper.*
- b. *Les ignorants sont prompts à décider.*
- c. *Les ignorants sont lents à se rétracter.*

En les comparant entre elles par le sujet: les trois A, B, C, auront pour sujet commun l'un des deux sujets élémentaires, & partageront entre elles les trois attributs; les trois a, b, c, auront pour sujet commun l'autre sujet élémentaire, & partageront de même les trois attributs. Si on les compare par l'attribut: les deux A, a, auront pour attribut commun le premier attribut élémentaire; les deux B, b, auront le second attri-

LIV. III. but ; les deux C , c , auront le dernier attribut ; & les deux qui auront un attribut commun , partageront entre elles les deux sujets élémentaires.

II. Les Propositions sont également incomplètes ou complexes , suivant la forme de l'énonciation de leur sujet & de leur attribut.

j. Une Proposition *incomplète* est celle dont le sujet & l'attribut sont également incomplètes. Exemples : *la sagesse est précieuse ; vous parviendrez ; mentir est une lâcheté.*

ij. Une Proposition *complexe* est celle dont le sujet , ou l'attribut , ou même dont le sujet & l'attribut sont complexes.

1. Propositions complexes par le sujet : *LA PUISSANCE LÉGISLATIVE est respectable ; LES PREUVES DONT ON APPUIE LA VÉRITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE sont invincibles.*

2. Propositions complexes par l'attribut : *Dieu GOUVERNE TOUTES LES PARTIES DE L'UNIVERS ; César fut le TYRAN D'UNE RÉPUBLIQUE DONT IL DEVOIT ÊTRE LE DÉFENSEUR.*

3. Propositions complexes par le sujet & par l'attribut : *la gloire qui vient de la vertu est plus solide que celle qui vient de la naissance ; être sage avec excès est une véritable folie.*

III. Quand les additions faites , soit au sujet , soit à l'attribut , soit à quelque autre terme modificatif de l'un ou de l'autre , sont elles-mêmes des Propositions : ces Proposi-

Les propositions partielles sont *incidentes* ; & celles dont les parties intégrantes, sont *principales*.

Par exemple, quand on dit, *les savants, qui sont plus instruits que le commun des hommes, devraient aussi les surpasser en sagesse* ; c'est une Proposition complexe : *qui sont plus instruits que le commun des hommes*, c'est une Proposition partielle, liée au sujet *les savants*, dont elle est un complément explicatif, parce qu'elle sert à en développer l'idée, pour y trouver un motif qui justifie l'énoncé de la Proposition principale, *les savants devraient surpasser les autres hommes en sagesse* : la Proposition partielle, *qui sont plus instruits que le commun des hommes*, est donc une Proposition incidente.

Pareillement quand on dit, *la gloire qui vient de la vertu a un éclat immortel* ; c'est une Proposition complexe : *qui vient de la vertu*, c'est une Proposition partielle, liée au sujet *la gloire*, dont elle est un complément déterminatif, parce qu'elle sert à restreindre la signification trop générale du nom *gloire*, par l'idée de la cause particulière qui la procure, savoir *la vertu* : ainsi la Proposition partielle, *qui vient de la vertu*, est une Proposition incidente.

M. du Marfais (i) définit la Proposition incidente, celle qui se trouve entre le sujet personnel & l'attribut d'une autre Proposition qu'on appelle Proposition principale : & il

(i) Encyclop. au mot  
CONSTRUCTION.

LIV. III. ajoute que le mot *incidente* vient du latin *incidere* (tomber dans), parce que la Proposition incidente tombe en effet entre le sujet & l'attribut de la Proposition principale. L'étymologie & la définition sont également erronées.

Le mot latin *incidere* signifie autant *tomber sur* que *tomber dans* ; & c'est assurément dans ce premier sens , que l'on a donné le nom d'*incidente* à une Proposition partielle liée à un mot dont elle développe la compréhension ou dont elle restreint l'étendue. Toute Proposition incidente tombe sur l'idée totale qu'elle détermine ou qu'elle explique , & qui lui sert d'antécédent ; c'est pour cet antécédent qu'elle est amenée dans la Proposition principale , & c'est par rapport à lui qu'elle doit prendre une épithète qui en caractérise la destination.

Quant à l'affertion de M. du Marçais , qui prétend que la Proposition incidente se trouve entre le sujet personnel & l'attribut de la Proposition principale ; il me semble que cette opinion doit paroître bien surprenante dans ce grammairien philosophe , quand on a lu *La Logique* ou *l'Art de penser* de P. R. Il y est dit, (1) & la chose est évidente, qu'une Proposition incidente peut tomber ou sur le sujet de la Proposition , ou sur l'attribut, ou sur l'un & l'autre. *La gloire qui vient de la vertu a un éclat immortel* ; Proposition dont le sujet est modifié par une incidente. *César fut*

(1) *Part.*  
II. ch. 5.

*le tyran d'une république dont il devoit être le défenseur ; Proposition dont l'attribut renferme une incidente. Les grands qui oppriment les foibles tomberont dans les mains de Dieu , qui est le protecteur des opprimés ; Proposition qui renferme deux incidentes , l'une qui tombe sur le sujet , & l'autre qui tombe sur l'attribut. Ce n'est donc pas au sujet seul de la Proposition principale qu'il faut rapporter l'incidente ; c'est à toute idée partielle dont on veut développer la compréhension ou restreindre l'étendue.*

L'auteur de *l'Art de penser*, plus exact en ce point que M. du Marfais, est tombé dans une autre méprise. « Les Propositions incidentes, dit-il (k), sont celles dont le sujet » est le relatif *qui*. »

(k) Ibid.  
ch. 6.

Premièrement, l'article démonstratif-conjonctif *qui* n'est pas toujours sujet de l'incidente. *La justice que vous violez, les moyens par lesquels vous vous soutenez, les amis à qui vous vous fiez, les philosophes selon l'opinion desquels l'ame est immortelle* : voilà des Propositions incidentes qui tombent sur les antécédents *la justice, les moyens, les amis, les philosophes*, & dont le sujet n'est pas *qui*, quoique ce soit cet article qui, sous différentes formes, fait le lien de ces incidentes avec leurs antécédents.

Secondement, l'article démonstratif-conjonctif n'est pas la seule espèce de mot qui serve à lier les Propositions incidentes à leurs

**Liv. III.** antécédents. Tout mot conjonctif qui peut avoir rapport à un antécédent, peut à ce titre devenir le lien d'une Proposition incidente.

1<sup>o</sup>. Les noms conjonctifs, comme *quiconque* & *quoi*, ne peuvent jamais qu'indiquer & amener des Propositions incidentes. *Je le dis à QUICONQUE veut l'entendre*, c'est-à-dire, *je le dis à TOUT HOMME QUI veut l'entendre* : *je ne sais pas de QUOI vous parlez*, c'est-à-dire, *je ne sais pas LA CHOSE DE LAQUELLE vous parlez* (1).

(1) Voyez  
Liv. II ch. ij.  
vers la fin.

2<sup>o</sup>. Tous les adjectifs conjonctifs, autres que l'article, tels que sont en latin *cujus*, *cujas*, *qualis*, *quantus*, *quot*, *quotus*, &c tous ces adjectifs, dis-je, servent à lier des Propositions incidentes à des antécédents.

Pour l'adjectif *cujus*. Exemples : *Ut optima conditione sit is CUJA res sit, CUJUM periculum*. Cic. *Dic mihi, Damata, CUJUM pecus ?* Virg. comme s'il y avoit, *Dic mihi Damata, eum pastorem CUJUM pecus est ?*

Pour l'adjectif *cujas*. Exemple : *Socrates quidem cum rogaretur CUJATEM se esse diceret* ; Cic. c'est-à-dire, *cum rogaretur de eâ regione CUJATEM se esse diceret*, ou bien *ex quâ regione oriundum se esse diceret*.

*Qualis*. Exemple : *QUALES sumus, tales esse videamur*. Cic. c'est-à-dire, *tales homines esse videamur QUALES homines sumus*.

*Quantus*. Exemple : *Videre mihi videor tantam dimicationem QUANTA nunquam fuit*. Cic.



**Quot.** Exemple : *De nullo opere publico tot senatûs extant consulta QUOT de meâ domo.*  
Cic. c'est-à-dire , *QUOT senatûs extant consulta de meâ domo.*

**Quotus.** Exemple : *Dic QUOTUS es.*  
Mart. *Quotus* se réduit par analyse à *in quo ordinis numero locatus* , ou bien *in quo ordine numerandus* ; & Calepin l'a traduit en italien par *di qual ordine* : la phrase de Martial signifie donc , *Dic eum ordinem IN QUO ORDINE NUMERANDUS es.*

3°. Il a été prouvé (m) que les mots conjonctifs *pourquoi* , *combien* , *comment* , *où* , *dont* , & *que* servent tous à lier une Proposition incidente à quelque antécédent. Il y en a de pareils dans toutes les langues : je remarquerai , entre autres , la conjonction latine *ut* , comme plus importante à cause de la différence des antécédents qu'elle suppose selon les circonstances. (m) Ibid. ch. vj. vers la fin.

*Ut regem æquævum crudeli vulnere vidi expirantem animam.* Virg. l'antécédent d'*ut* est ici l'adverbe *statim* ; aussitôt que je vis , &c.

On lit dans Plaute , *Ut vales ?* c'est-à-dire , *dic valere sic UT vales* ; dis un valoir ainsi que tu vaux ? Or tout le monde fait que *valoir* est mis ici relativement à la santé , & que cela signifie dans le génie de notre langue , *dis la manière dont tu te portes* , c'est-à-dire , *comment te portes-tu ?*

*Invitus feci UT L. Flaminium de senatu eicerem.* Cic. c'est-à-dire , *invitus feci ita UT*

LIV. III. *L. Flaminium de senatu ejicerem ; j'ai fait de manière que.*

*Salsa sunt , tangere UT non velis ,* Plaut. c'est-à-dire, *sunt salsa* adeò *UT non velis tangere* : salés à tel point que.

*Ut dicam verè ,* Cic. c'est-à-dire , in hunc finem *UT dicam verè* , à cette fin QUE je dise avec vérité , pour dire la vérité.

Je crois que c'est ainsi qu'il faut ramener par l'analyse un même mot à présenter toujours la même signification , autant qu'il est possible ; au lieu de supposer , comme on a coutume de faire , qu'il a tantôt un sens & tantôt un autre , parce qu'on ne fait attention qu'aux tours particuliers qu'autorisent les différents génies des langues. On a déjà vu qu'il en est de même de notre conjonction *que* , qui suppose tantôt un antécédent & tantôt un autre , & que cet antécédent fait partie d'une autre Proposition qui est principale.

*L'état présent des Juifs prouve QUE notre religion est divine* : il y a ici une Proposition incidente , savoir *notre religion est divine* ; elle est liée à son antécédent sousentendu *une vérité* , par la conjonction *que* équivalente à *que voici* ; & c'est comme si l'on disoit , *l'état présent des Juifs prouve une vérité QUE VOICI* , *notre religion est divine* ; ou bien *prouve une vérité QUI EST* , *notre religion est divine*.

Cette manière d'analyser le *que* entre deux verbes , explique aussi naturellement la phrase

italienne, l'allemande, & l'angloise. *Je crois QUE j'aime*, c'est-à-dire, *je crois* une chose *QUI EST*, *j'aime* : en italien, *credo CHE amo*, c'est-à-dire, *credo cosa CHE È*, *amo* : en allemand, *ich glaube DASS ich liebe*, c'est-à-dire, *ich glaube ein ding DASS IST*, *ich liebe* : en anglois, *i thinck THAT i love*, c'est-à-dire, *i thinck a thing THAT IS*, *i love*. Les anglois vont même plus loin que nous ; ils suppriment, en ce cas, toute liaison sensible, & énoncent de suite la Proposition incidente comme un simple complément du premier verbe ; *i thinck i love* ; comme si l'on disoit en allemand, *ich glaube ich liebe* ; en italien, *credo amo* ; & en françois, *je crois j'aime* : mais la phrase angloise est toujours regardée comme une seule Proposition complexe ; & l'analyse ne peut en rendre une raison suffisante qu'en suppléant, comme je l'ai fait, *a thing THAT IS*, une chose qui est.

Résumons. M. du Marfais & M. Nicole ont donné, de la Proposition incidente, une notion insuffisante : l'un, en supposant qu'elle ne tombe que sur le sujet de la principale ; & l'autre, en disant que *qui* en est le sujet. Il résulte donc de tout ce que l'on vient de voir, qu'une *Proposition incidente* est, dans une Proposition complexe, une Proposition partielle qui sert de complément déterminatif ou explicatif à une idée partielle qui appartient à une autre Proposition : cette autre

**Lrv. III.** Proposition est *principale* à l'égard de l'incidente qui n'en est que partie ; l'une & l'autre constituent la Proposition *totale* , qui est complexe.

Il y a donc deux sortes de Proposition incidentes ; l'une *explicative* , & l'autre *déterminative*.

*j.* Une Proposition incidente est *explicative* , quand elle sert à développer la compréhension de l'idée partielle à laquelle elle est liée , pour en faire sortir , pour ou contre la Proposition principale , une preuve , si elle est spéculative , ou un motif , si elle est pratique.

Exemple : *Les savants , qui sont plus instruits que le commun des hommes , devroient aussi les surpasser en sagesse.* La Proposition incidente , *qui sont plus instruits que le commun des hommes* , est purement explicative parce qu'elle n'est que le développement de l'idée de *savants* ; & ce développement est mis ici pour indiquer la preuve de l'affertion énoncée dans la Proposition principale , *le savants devroient être plus sages que le commun des hommes.*

On peut déduire , de cette notion de la Proposition incidente explicative , quelques corollaires importants pour l'intelligence du discours.

1. Au lieu de lier l'incidente à l'antécédent par le mot conjonctif destiné à cette fin ; on peut la rendre principale & la lier à l'autre

**Proposition** principale par l'une des deux conjonctions causatives *car* , *puisque* , ou par quelque phrase qui ait tout à la fois le sens conjonctif & le sens causatif , comme *parce que* , *vu que* , *par la raison que* , &c.

Ainsi , au lieu de dire , *les savants , qui sont plus instruits que le commun des hommes , devraient aussi les surpasser en sagesse* : on peut dire , *PUISQUE les savants sont plus instruits que le commun des hommes , ils devraient aussi les surpasser en sagesse* ; ou bien , *les savants devraient surpasser le commun des hommes en sagesse , CAR ils sont plus instruits qu'eux* ; ou bien encore , *PARCE QU'ils sont* ou *PAR LA RAISON QU'ils sont plus instruits qu'eux*.

2. On peut retrancher la Proposition incidente explicative de la principale , sans altérer le sens de celle-ci ; parce que , l'incidente n'étant alors qu'un développement de l'idée antécédente , elle n'en est en quelque sorte qu'une seconde expression , absolument inutile au sens de la Proposition principale , quoiqu'elle serve à en rendre la vérité plus sensible.

Ainsi , au lieu de dire , *les savants , qui sont plus instruits que le commun des hommes , devraient aussi les surpasser en sagesse* ; on peut dire , *les savants devraient surpasser en sagesse le commun des hommes , parce que* la Proposition principale conservant toujours le même sujet & le même attribut , elle conserve aussi le même sens & surtout la même

## 32 *Éléments de la Syntaxe.*

**LIV. III.** vérité : l'aiguille d'un cadran n'est pas l'heure, quoiqu'elle la montre ; l'incidente explicative ne fait pas la vérité de la principale quoiqu'elle la prouve.

3. On peut encore , sans altérer la vérité , substituer l'antécédent au mot conjonctif , pour transformer la Proposition incidente explicative en principale , en soumettant alors l'antécédent à la même syntaxe que le mot conjonctif dont il prend la place. La Proposition incidente ne peut être explicative qu'à cette condition , parce qu'elle doit être le vrai développement de l'idée antécédente.

Ainsi , quand on a la Proposition complexe , *les savants , qui sont plus instruits que le commun des hommes , devraient aussi les surpasser en sagesse* ; on peut dire avec la même vérité , *les savants sont plus instruits que le commun des hommes*. Ce sera la même chose des autres Propositions incidentes explicatives , par exemple ; l'homme *que Dieu a doué de raison* , la Providence *par qui tout est gouverné* , la religion chrétienne *dont les preuves sont invincibles* après la substitution de l'antécédent à la place du mot conjonctif selon la même syntaxe , on aura autant de Propositions principales , également vraies ; *Dieu a doué l'homme de raison , tout est gouverné par la Providence , les preuves de la religion chrétienne sont invincibles*.

ij. U

ij. Une Proposition incidente est *déterminative*, quand elle ajoute une idée accessoire à la compréhension de l'idée partielle à laquelle elle est liée, pour en réduire l'étendue à une moindre latitude.

Exemple : *La gloire qui vient de la vertu a un éclat immortel.* La Proposition incidente, *qui vient de la vertu*, est déterminative, parce qu'elle ajoute à l'idée antécédente de *la gloire* l'idée accessoire de *venir de la vertu*, d'avoir la vertu pour cause ; & cette addition restreint la latitude de l'étendue du nom *gloire*, en excluant toute gloire qui ne vient pas de la vertu, de quelque autre source qu'elle puisse venir.

i. Au lieu de lier l'incidente à l'antécédent par le mot conjonctif destiné à cette fin ; on peut la rendre principale & la lier à l'autre principale par la conjonction conditionnelle *si*, ou par quelque phrase qui ait tout à la fois le sens conjonctif & le sens conditionnel, ou bien enfin par l'un des noms conjonctifs & circonstanciels *quand, lorsque*, ou par quelque phrase équivalente. La raison en est que l'idée accessoire énoncée par l'incidente déterminative, est une condition nécessaire à la vérité de la principale ; & que la principale n'est vraie que quand l'idée antécédente se trouve dans les circonstances énoncées par la Proposition incidente déterminative.

Au lieu donc de dire, *la gloire qui vient*  
Tome II. C

**Lrv. III.** Proposition est *principale* à l'égard de l'incidente qui n'en est que partie ; l'une & l'autre constituent la Proposition *totale* , qui est complexe.

Il y a donc deux sortes de Propositions incidentes ; l'une *explicative* , & l'autre *déterminative*.

*j.* Une Proposition incidente est *explicative* , quand elle sert à développer la compréhension de l'idée partielle à laquelle elle est liée , pour en faire sortir , pour ou contre la Proposition principale , une preuve , si elle est spéculative , ou un motif , si elle est pratique.

Exemple : *Les savants , qui sont plus instruits que le commun des hommes , devraient aussi les surpasser en sagesse.* La Proposition incidente , *qui sont plus instruits que le commun des hommes* , est purement explicative , parce qu'elle n'est que le développement de l'idée de *savants* ; & ce développement est mis ici pour indiquer la preuve de l'affertion énoncée dans la Proposition principale , *les savants devraient être plus sages que le commun des hommes.*

On peut déduire , de cette notion de la Proposition incidente explicative , quelques corollaires importants pour l'intelligence du discours.

1. Au lieu de lier l'incidente à l'antécédent par le mot conjonctif destiné à cette fin ; on peut la rendre principale & la lier à l'autre



**P**roposition principale par l'une des deux **con-**  
**j**onctions causatives *car* , *puisque* , ou par  
**q**uelque phrase qui ait tout à la fois le sens  
**C**onjonctif & le sens causatif , comme *parce*  
*que* , *vu que* , *par la raison que* , &c.

Ainsi , au lieu de dire , *les savants , qui sont*  
*plus instruits que le commun des hommes , de-*  
*vroient aussi les surpasser en sagesse* : on peut  
dire , **PUISQUE** *les savants sont plus instruits*  
*que le commun des hommes , ils devraient aussi*  
*les surpasser en sagesse* ; ou bien , *les savants*  
*devraient surpasser le commun des hommes en*  
*sagesse* , **CAR** *ils sont plus instruits qu'eux* ;  
ou bien encore , **PARCE QU'***ils sont* ou **PAR**  
**LA RAISON QU'***ils sont plus instruits qu'eux*.

2. On peut retrancher la Proposition in-  
cidente explicative de la principale , sans al-  
térer le sens de celle-ci ; parce que , l'inci-  
dente n'étant alors qu'un développement de  
l'idée antécédente , elle n'en est en quelque  
sorte qu'une seconde expression , absolument  
inutile au sens de la Proposition principale ,  
quoiqu'elle serve à en rendre la vérité plus  
sensible.

Ainsi , au lieu de dire , *les savants , qui*  
*sont plus instruits que le commun des hom-*  
*mes , devraient aussi les surpasser en sagesse* ;  
on peut dire , *les savants devraient surpasser*  
*en sagesse le commun des hommes* , parce que  
la Proposition principale conservant toujours  
le même sujet & le même attribut , elle con-  
serve aussi le même sens & surtout la même

**LIV. III.** vérité : l'aiguille d'un cadran n'est pas l'heure, quoiqu'elle la montre ; l'incidente explicative ne fait pas la vérité de la principale, quoiqu'elle la prouve.

3. On peut encore , sans altérer la vérité , substituer l'antécédent au mot conjonctif, pour transformer la Proposition incidente explicative en principale , en soumettant alors l'antécédent à la même syntaxe que le mot conjonctif dont il prend la place. La Proposition incidente ne peut être explicative qu'à cette condition, parce qu'elle doit être le vrai développement de l'idée antécédente.

Ainsi , quand on a la Proposition complexe , *les savants , qui sont plus instruits que le commun des hommes , devraient aussi les surpasser en sagesse* ; on peut dire avec la même vérité , *les savants sont plus instruits que le commun des hommes*. Ce seroit la même chose des autres Propositions incidentes explicatives , par exemple ; l'homme *que Dieu a doué de raison* , la Providence *par qui tout est gouverné* , la religion chrétienne *dont les preuves sont invincibles* : après la substitution de l'antécédent à la place du mot conjonctif selon la même syntaxe , on aura autant de Propositions principales , également vraies ; *Dieu a doué l'homme de raison , tout est gouverné par la Providence , les preuves de la religion chrétienne sont invincibles*.

*ij. Une*

ij. Une Proposition incidente est *déterminative*, quand elle ajoute une idée accessoire à la compréhension de l'idée partielle à laquelle elle est liée, pour en réduire l'étendue à une moindre latitude.

Exemple : *La gloire qui vient de la vertu a un éclat immortel.* La Proposition incidente, *qui vient de la vertu*, est déterminative, parce qu'elle ajoute à l'idée antécédente de *la gloire* l'idée accessoire de *venir de la vertu*, d'avoir la vertu pour cause ; & cette addition restreint la latitude de l'étendue du nom *gloire*, en excluant toute gloire qui ne vient pas de la vertu, de quelque autre source qu'elle puisse venir.

i. Au lieu de lier l'incidente à l'antécédent par le mot conjonctif destiné à cette fin ; on peut la rendre principale & la lier à l'autre principale par la conjonction conditionnelle *si*, ou par quelque phrase qui ait tout à la fois le sens conjonctif & le sens conditionnel, ou bien enfin par l'un des noms conjonctifs & circonstanciels *quand, lorsque*, ou par quelque phrase équivalente. La raison en est que l'idée accessoire énoncée par l'incidente déterminative, est une condition nécessaire à la vérité de la principale ; & que la principale n'est vraie que quand l'idée antécédente se trouve dans les circonstances énoncées par la Proposition incidente déterminative.

Au lieu donc de dire, *la gloire qui vient*  
Tome II. C

## 34 *Éléments de la Syntaxe.*

LIV. III. *de la vertu a un éclat immortel ; on peut dire ,  
SI la gloire vient de la vertu , ou bien , POUR-  
VU QUE la gloire vienne de la vertu , ou bien ,  
LORSQUE la gloire vient de la vertu , elle a  
un éclat immortel.* Ce vers de M. de Voltaire,  
(n) Tan- déjà cité (n) :

crède , AÆ.  
II. sc. j.

Mais l'amour est bien foible , *alors* qu'il est timide.

est donc le développement de cette Proposition complexe , *mais l'amour qui est timide est bien foible* , dans laquelle il y a une Proposition incidente déterminative , *qui est timide*.

2. On ne peut retrancher la Proposition incidente déterminative de la principale , sans altérer le sens & la vérité de celle-ci ; parce que , l'incidente énonçant , comme on vient de le dire , une condition nécessaire à la vérité de la principale , & la principale n'étant vraie que quand l'idée antécédente se trouve dans la circonstance exprimée par l'incidente , si l'on supprime l'incidente on détruit en même temps la vérité de la principale.

Ainsi , au lieu de dire , *la gloire qui vient de la vertu a un éclat immortel* , si l'on dit simplement , *la gloire a un éclat immortel* ; il s'agit ici d'une gloire en général , d'une gloire quelconque , de manière qu'il en résulte une Proposition fausse , au lieu de la première qui est vraie.

3. On ne peut pas non plus , sans la rendre fausse , transformer en principale la Proposition incidente déterminative , en substituant

» Lorsqu'une Proposition, dit il (s), est telle, que l'esprit n'a besoin que des mots qui y sont énoncés pour en entendre le sens, nous disons que c'est là une Proposition *absolue* ou *complète*. CH. I.  
(s) Encyclop. au mot  
CONSTRUCTION.

» Quand le sens d'une Proposition met l'esprit dans la situation d'exiger ou de supposer le sens d'une autre Proposition, nous disons que ces Propositions sont *relatives*, & que l'une est la corrélatrice de l'autre. Alors ces Propositions sont liées entre elles par des conjonctions ou par des termes relatifs. Les rapports mutuels que ces Propositions ont alors entre elles, forment un sens total que les logiciens appellent *Proposition composée*; & ces Propositions qui forment le tout, sont chacune des Propositions partielles.

» L'assemblage de différentes Propositions liées entre elles par des conjonctions ou par d'autres termes relatifs, est appelé *période* par les rhéteurs.... Il y a dans une période autant de Propositions qu'il y a de verbes, surtout à quelque mode fini. «

On me permettra de faire sur tout ceci quelques observations, que je crois nécessaires.

1°. Quand on n'a besoin que des mots qui sont énoncés dans une Proposition pour en entendre le sens, s'il faut dire qu'elle est *absolue*; il faut donc dire au contraire qu'elle est *relative*, lorsque, pour en entendre le

LIV. III. tante , qui confirmera , par le raisonnement & par l'autorité de l'écrivain , un principe que j'ai établi ci-devant & qui est fondamental pour la suite.

» Toutes les additions , dit M. Nicole ,  
 » qu'on ajoute aux noms qui marquent dis-  
 » tinctement un individu , sont de cette sorte  
 » ( c'est-à-dire , sont explicatives ) ; comme  
 » quand on dit : *Paris , qui est la plus gran-*  
 » *de ville de l'Europe : Jules-César , qui a été*  
 » *le plus grand capitaine du monde : Aristo-*  
 » *te , le prince des philosophes : Louis XV.*  
 » *roi de France.* Car les termes individuels  
 » distinctement exprimés se prennent toujours  
 » dans toute leur étendue , étant déterminés  
 » à tout ce qu'ils peuvent être. »

Ceci confirme en effet ce que j'ai dit ail-  
 (r) Liv. II. leurs (r) des noms propres , qu'il n'est pas  
 ch. j. possible d'y ajouter aucune autre idée parti-  
 tielle , qui dans ce cas deviendrait détermi-  
 native ; parce que la compréhension de ces  
 noms est la plus grande qu'il soit possible.

IV. Le dernier point de vûe sous lequel il importe à la Grammaire d'envisager les Propositions , est celui qui les partage en Propositions *détachées* & en *périodes*.

Il semble que les notions caractéristiques qui doivent distinguer ces deux espèces , n'ayent pas encore été assez bien constatées ; puisque M. du Marfais , dont la sagacité dans les matières grammaticales ne sauroit être douteuse , ne s'est pas expliqué sur cet objet avec la clarté qui lui est ordinaire.

» Lorsqu'une Proposition, dit il (s), est telle, que l'esprit n'a besoin que des mots qui y sont énoncés pour en entendre le sens, nous disons que c'est là une Proposition *absolue* ou *complète*. (s) Encyclop. au mot CONSTRUCTION.

» Quand le sens d'une Proposition met l'esprit dans la situation d'exiger ou de supposer le sens d'une autre Proposition, nous disons que ces Propositions sont *relatives*, & que l'une est la corrélatrice de l'autre. Alors ces Propositions sont liées entre elles par des conjonctions ou par des termes relatifs. Les rapports mutuels que ces Propositions ont alors entre elles, forment un sens total que les logiciens appellent *Proposition composée*; & ces Propositions qui forment le tout, sont chacune des Propositions partielles.

» L'assemblage de différentes Propositions liées entre elles par des conjonctions ou par d'autres termes relatifs, est appelé *période* par les rhéteurs.... Il y a dans une période autant de Propositions qu'il y a de verbes, surtout à quelque mode fini. «

On me permettra de faire sur tout ceci quelques observations, que je crois nécessaires.

1°. Quand on n'a besoin que des mots qui sont énoncés dans une Proposition pour en entendre le sens, s'il faut dire qu'elle est *absolue*; il faut donc dire au contraire qu'elle est *relative*, lorsque, pour en entendre le

LIV. III. sens, on a besoin d'autres mots que de ceux qui y sont énoncés : car *absolu* & *relatif* sont des termes opposés contradictoirement. Mais il doit s'ensuivre que quand César a dit *Ultra eum locum, quo in loco Germani confederant*, il a fait une Proposition incidente qui est absolue, puisque l'on entend le sens de *quo in loco Germani confederant*, sans qu'il soit nécessaire d'y rien ajouter : au contraire le *paucis te volo* de Térence est une Proposition relative, puisqu'on ne peut en entendre le sens, si l'on y ajoute, au moins mentalement, le verbe *alloqui* & la préposition *cum* ou *in* avec le nom *verbis*; *volo (alloqui) te (in ou cum verbis) paucis*.

Cependant l'intention de M. du Marçais étoit de faire entendre que *quo in loco Germani confederant* est une Proposition relative, puisque le sens en est tel qu'il met l'esprit dans la situation d'exiger le sens d'une autre Proposition, pour être pleinement satisfait : & sa pensée étoit au contraire, que *paucis te volo* est une Proposition absolue, puisque le sens en est entendu indépendamment de toute autre Proposition, & que l'esprit n'exige rien au delà pour la plénitude du sens. De même donc qu'une Proposition relative est celle dont le sens exige ou suppose le sens d'une autre Proposition, l'auteur devoit dire qu'une Proposition absolue est celle dont le sens n'exige ni ne suppose le sens d'aucune autre Proposition.



2°. Les Propositions que M. du Marçais nomme corrélatives, sont liées entre elles, dit-il, par des conjonctions ou par des termes relatifs, c'est-à-dire, par des mots conjonctifs, de quelque espèce qu'ils puissent être. Cette assertion semble supposer la vérité de l'inverse ; & notre grammairien vouloit dire apparemment que les Propositions liées entre elles par des conjonctions ou par des mots conjonctifs, sont en effet relatives. Or on a vu que les incidentes sont liées à quelque partie intégrante de la principale par quelque mot conjonctif ; & elles sont suffisamment désignées par les noms d'*incidente* & de *principale*, d'autant plus que la Grammaire n'a rien à régler sur ce qui les concerne, qu'à raison des points de vue désignés par ces dénominations. Ce seroit donc une véritable périffologie, que de les nommer encore *relatives*.

3°. L'assemblage, dit-on, de différentes Propositions liées entre elles par des conjonctions ou par d'autres mots conjonctifs est appelé *période* par les rhéteurs, & il y a dans une période autant de Propositions qu'il y a de verbes, surtout à quelque mode fini. Je ne puis ni ne dois disputer aux rhéteurs le droit d'appeler *période* tout ce qu'ils jugeront à propos relativement aux vûes de la Rhétorique. Mais comme de pareilles vûes ne règlent pas les décisions de la Grammaire ; je pense, en premier lieu, qu'il est absolument

LIV. III. inutile aux grammairiens de parler de la période des rhéteurs ; & en second lieu , que la Grammaire ayant pour objet unique la communication des pensées , elle ne doit envisager la période que relativement à cet objet : cette dernière observation nous met sur les voies pour fixer grammaticalement les caractères distinctifs de la Proposition détachée & de la période.

j. Une Proposition *détachée* est celle qui , seule & séparée de toute autre , énonce un sens complet & fini : comme *rien ne peut satisfaire les trop vastes desirs du cœur humain ; Dieu seul peut nous rendre heureux ; on recherche trop avidement des biens qui ne méritent pas d'être recherchés ; la plus ancienne des histoires , qui est aussi la plus incontestable , nous apprend que Dieu a formé un premier homme , pour être , après lui , le père commun de tout le genre humain.*

On voit , par cette définition & par les exemples , qu'une Proposition détachée peut être simple ou composée , in complexe ou complexe : ce qui la rend détachée , c'est de rendre par elle-même un sens complet & fini , par la simple réunion de toutes ses parties intégrantes ; & de n'être pas mise dans la dépendance d'une autre Proposition par le moyen de quelque conjonction , qui feroit concourir les deux à l'expression totale d'un sens complet , sans les rendre partie intégrante l'une de l'autre

Ainsi quand on dit, *on recherche trop avidement des biens qui ne méritent pas d'être recherchés* ; c'est une Proposition détachée, quoique ce soit une Proposition complexe qui en renferme une incidente ; parce que l'incidente y est une partie intégrante de la principale.

Mais lorsque l'un de nos orateurs disoit : *Si M. de Turenne n'avoit su que combattre & vaincre, s'il ne s'étoit élevé au dessus des vertus humaines, si sa valeur & sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi & de charité ; je le mettrois au rang des Fabius & des Scipions* : quoique tout cela soit nécessaire à l'expression du sens complet qui y est énoncé, ce n'est pourtant pas une Proposition détachée ; parce qu'il y a plusieurs Propositions réunies par des conjonctions, & que ces Propositions ne sont point parties intégrantes les unes des autres : le tout est une période.

*ij.* Une *période* est donc l'expression d'un sens complet & fini, au moyen de plusieurs Propositions qui ne sont point parties intégrantes les unes des autres, mais qui sont tellement liées ensemble que les unes supposent nécessairement les autres pour la plénitude du sens total. On vient d'en voir un exemple.

Ces Propositions partielles de la période, qui ne sont point parties intégrantes les unes des autres, se nomment les *membres* de la période ; & l'on appelle période de deux, de trois, de quatre membres, celle qui est com-

LIV. III. inutile aux grammairiens de parler de la période des rhéteurs ; & en second lieu , que la Grammaire ayant pour objet unique la communication des pensées , elle ne doit envisager la période que relativement à cet objet : cette dernière observation nous met sur les voies pour fixer grammaticalement les caractères distinctifs de la Proposition détachée & de la période.

j. Une Proposition *détachée* est celle qui , seule & séparée de toute autre , énonce un sens complet & fini : comme *rien ne peut satisfaire les trop vastes desirs du cœur humain ; Dieu seul peut nous rendre heureux ; on recherche trop avidement des biens qui ne méritent pas d'être recherchés ; la plus ancienne des histoires , qui est aussi la plus incontestable , nous apprend que Dieu a formé un premier homme , pour être , après lui , le père commun de tout le genre humain.*

On voit , par cette définition & par les exemples , qu'une Proposition détachée peut être simple ou composée , in complexe ou complexe : ce qui la rend détachée , c'est de rendre par elle-même un sens complet & fini , par la simple réunion de toutes ses parties intégrantes ; & de n'être pas mise dans la dépendance d'une autre Proposition par le moyen de quelque conjonction , qui feroit concourir les deux à l'expression totale d'un sens complet , sans les rendre partie intégrante l'une de l'autre

Ainsi quand on dit, *on recherche trop avidement des biens qui ne méritent pas d'être recherchés* ; c'est une Proposition détachée, quoique ce soit une Proposition complexe qui en renferme une incidente ; parce que l'incidente y est une partie intégrante de la principale.

Mais lorsque l'un de nos orateurs disoit : *Si M. de Turenne n'avoit su que combattre & vaincre, s'il ne s'étoit élevé au dessus des vertus humaines, si sa valeur & sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi & de charité ; je le mettrois au rang des Fabius & des Scipions* : quoique tout cela soit nécessaire à l'expression du sens complet qui y est énoncé, ce n'est pourtant pas une Proposition détachée ; parce qu'il y a plusieurs Propositions réunies par des conjonctions, & que ces Propositions ne sont point parties intégrantes les unes des autres : le tout est une période.

*ij.* Une *période* est donc l'expression d'un sens complet & fini, au moyen de plusieurs Propositions qui ne sont point parties intégrantes les unes des autres, mais qui sont tellement liées ensemble que les unes supposent nécessairement les autres pour la plénitude du sens total. On vient d'en voir un exemple.

Ces Propositions partielles de la période, qui ne sont point parties intégrantes les unes des autres, se nomment les *membres* de la période ; & l'on appelle période de deux, de trois, de quatre membres, celle qui est com-

LIV. III. posée de deux , de trois , de quatre Propositions indépendantes grammaticalement les unes des autres , mais réunies pour former concurremment l'expression du sens complet de la période.

Période de deux membres : *comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien , de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés (t).*

(t) La Bruyère , ch. jv. Du cœur.

Période de trois membres : *si Moïse nous mettoit en main les écritures sans nous prouver sa mission , nous pourrions bien le croire instruit & fidèle ; mais son autorité n'auroit pas droit de soumettre tous les esprits (u).*

(u) Ouvrage des six jours ; Préliminaire du ch. j.

M. Batteux donne pour une période de quatre membres, celle qu'on a vue un peu plus haut : *si M. de Turenne , &c.* Elle n'a proprement que deux membres : le premier énonce une hypothèse , une supposition ; & le second exprime la conséquence : mais le premier membre a trois incises , parce qu'il est composé de trois Propositions parallèles entre elles , dont chacune comprend un article de l'hypothèse totale. Les conjonctions qui distinguent les membres d'une période doivent les mettre en relation , mais sous des points de vue différents : les copulatives supposent des points de vue semblables , & ne font que des incises.

La période de trois membres , que l'on vient de citer de *l'ouvrage des six jours* , auroit un

quatrième membre , si l'on y ajoûtoit , par exemple , la raison du troisième , *parce qu'un témoignage purement humain peut être suspect d'erreur ou d'infidélité.*

Il est essenciel d'observer ici que les membres d'une même période ne sont pas liés entre eux par les mêmes espèces de mots conjonctifs , qui joignent les Propositions incidentes aux principales. Comme les incidentes ne tombent que sur une idée partielle de la principale , elles y sont attachées par des mots qui supposent toujours un terme antécédent : tels sont les adjectifs conjonctifs *qui , quæ , quod , qualis , quantus , quotus , quotuplex , &c.* & les mots conjonctifs déterminatifs *pourquoi , combien , comment , où , dont , que , &c.* Mais les membres d'une période concourent à l'expression d'un sens total , sans dépendre grammaticalement les unes des autres ; & elles ne peuvent être réunies , qu'en considération des rapports qu'elles ont entre elles à raison des sens particuliers qu'elles expriment : de là vient que le lien des membres d'une période se fait ordinairement par les conjonctions adversatives , circonstanciellles , conditionnelles , causatives , qui indiquent expressément le rapport qui se trouve entre les Propositions qu'elles unissent.

Si les notions que j'ai données des différentes espèces de Propositions , sont telles que je désire : on comprend aisément que les Propositions composées sont opposées aux sim-

**LIV. III.** ples, les complexes aux incomplexes, & les périodes aux Propositions détachées; en sorte que la même ne peut pas être tout à la fois simple & composée, incomplexe & complexe, détachée & membre d'une période. Mais il est aussi aisé de concevoir que la même Proposition peut réunir en soi toutes celles de ces qualités qui ne sont point incompatibles. Ainsi

1°. Une Proposition simple ou une composée peut être en même temps incomplexe ou complexe, incidente, ou détachée, ou membre d'une période.

2°. Une Proposition incomplexe, comme une complexe, peut être en même temps simple ou composée, incidente, ou détachée, ou membre d'une période.

3°. Enfin les Propositions incidentes, les Propositions détachées, & les membres des périodes peuvent être en même temps simples ou composées, incomplexes ou complexes.

## CHAPITRE, II.

### *Du Complément.*

**O**N a vu dans le Chapitre précédent, que le *Complément* d'un mot est une addition faite à ce mot, afin d'en changer ou d'en compléter la signification: & nous nous sommes



**P**roposé d'examiner ici, 1<sup>o</sup>. quelles sont les espèces de mots susceptibles de Complément; 2<sup>o</sup>. combien il y a de sortes de Compléments : on peut ajouter quelque chose à ces deux points de vûe, & discuter 3<sup>o</sup>. l'ordre que doivent garder entre eux les différents Compléments d'un même mot.

---

## ARTICLE I.

*Des différentes espèces de mots susceptibles de Complément.*

Il y a, en général, deux sortes de mots susceptibles de Complément : 1<sup>o</sup>. ceux qui ont une signification générale, qui peut, en conséquence, recevoir différents degrés de détermination; 2<sup>o</sup>. ceux qui ont par eux-mêmes une signification relative, & qui exigent l'expression d'un terme conséquent du rapport qu'ils expriment. L'addition sert à changer la signification des mots de la première espèce; elle complete la signification des mots de la seconde.

I. On peut compter entre les mots d'une signification générale, susceptible de différents degrés de détermination, les noms appellatifs, plusieurs adjectifs physiques, plusieurs adverbes; & la plupart des verbes. Exemples.

1. NOMS APPELLATIFS. *Livre* est un nom

**Liv. III.** appellatif, dont la signification générale peut être diversement déterminée, selon la différence des Compléments : *un livre nouveau*, la signification est déterminée par l'adjectif *nouveau*, qui énonce une qualité accidentelle & circonstancielle de *livre* : quand on dit *le livre de Pierre* (liber Petri), la signification de *livre* est déterminée par ces mots *de Pierre* (Petri), qui expriment le terme conséquent d'un rapport dont *livre* est l'antécédent ; & c'est un rapport de possession : si l'on dit *un livre de Grammaire*, le nom *livre* est encore déterminé par l'idée d'un rapport, dont *Grammaire* est le terme conséquent ; mais c'est un rapport à l'objet dont il traite : *un livre qui peut être utile* ; ici le nom *livre* est déterminé par la proposition incidente *qui peut être utile*, laquelle énonce une propriété du *livre* individuel dont on parle. Dans toutes ces phrases, *nouveau*, *de Pierre* (Petri), *de Grammaire*, *qui peut être utile*, sont autant de Compléments du nom appellatif *livre*.

2. ADJECTIFS. *Savant* est un adjectif ; & la signification en est diversement déterminée par les différentes additions qu'on y joint, quand on dit, par exemple, qu'un homme est *peu savant*, qu'il est *fort savant*, qu'il est *plus savant que sage*, qu'il est *moins savant qu'un autre*, qu'il est *aussi savant aujourd'hui qu'il l'étoit il y a vingt ans*, qu'il est *savant en droit*, qu'il est *savant sans orgueil*, &c. Dans toutes ces phrases les différents Com-

pléments de l'adjectif *savant*, sont *peu*, *fort*, *plus que sage*, *moins qu'un autre*, *aussi aujourd'hui qu'il l'étoit* *il y a vingt ans*, *en droit*, *sans orgueil*.

3. ADVERBES. *Sagement* est un adverbe qui reçoit aussi différents Compléments; comme quand on dit, *peu sagement*, *fort sagement*, *plus sagement que jamais*, *aussi sagement qu'heureusement*, *sagement sans affectation*, &c.

4. VERBES. Les verbes mêmes qui ne renferment dans leur signification aucun attribut elatif, sont encore susceptibles de différents Compléments, à cause de l'idée fondamentale d'existence, ou à cause des différentes modifications que peut recevoir accidentellement l'attribut compris dans leur signification. Ainsi on peut dire de Dieu, *qu'il existe par lui-même*, *qu'il existe indépendamment de toute cause extérieure*, *qu'il existe de toute éternité*, *qu'il existe nécessairement*, *qu'il existera toujours*, &c : de l'homme, *qu'il existe accidentellement*, *qu'il existe précairement*, *qu'il existe par la volonté libre & toute-puissante du Créateur*; *qu'il n'existera pas toujours*, &c : d'un cheval, *qu'il court vite*, *qu'il court toujours*; *qu'il court souvent* ou *rarement*, *qu'il court avec grace*, *qu'il court sans perdre haleine*, *qu'il court à la rivière*, ou *dans la prairie* ou *vers les bois*, &c.

Les verbes qui comprennent dans leur signification un attribut relatif, peuvent admet-

**Lrv. III.** tre encore des Compléments qui n'auront aucun trait à cette relation, parce qu'ils ne se rapporteront qu'à l'idée fondamentale d'existence, ou aux différents degrés dont l'attribut est susceptible en soi & indépendamment de la relation. Par exemple *on aime peu, on aime beaucoup, on aime avec ardeur, on aime sans empressement, on aime en aveugle, on aime toujours, on aime par fantaisie, on aime sans intérêt, on aime avec une constance que rien ne peut altérer, &c* : voilà autant de Compléments du verbe *aimer*, qui n'ont aucun trait à la relation qui caractérise l'attribut compris dans sa signification.

II. Les mots qui ont par eux-mêmes une signification relative, exigent de même un Complément, dès qu'il faut déterminer l'idée de la relation par celle d'un terme conséquent. Mais, pour me faire entendre, qu'il me soit permis d'emprunter ici le langage des mathématiciens. A & B sont deux grandeurs comparées sous un point de vûe; B & A sont les mêmes grandeurs comparées sous un autre aspect. Si A & B sont des grandeurs inégales, le rapport de A à B n'est pas le même que celui de B à A; cependant l'un de ces deux rapports étant une fois fixé, l'autre par là même est déterminé : si A, par exemple, contient B quatre fois, l'exposant du rapport de A à B est 4; mais 4 n'est pas l'exposant du rapport de B à A, parce que B ne contient pas réciproquement A quatre fois :

au

au contraire B est contenu dans A quatre fois, il en est le quart, & l'exposant de ce second rapport est  $\frac{1}{4}$ , au lieu d'être 4; ce qui est analogue sans être identique.

Si A & B sont des grandeurs égales, le rapport de A à B est le même que celui de B à A; A contient une fois B, & réciproquement B contient une fois A: 1 est donc toujours l'exposant du rapport de ces deux grandeurs sous chacune des deux combinaisons.

C'est la même chose de tous les rapports imaginables: tous supposent deux termes, & ces deux termes peuvent être vus sous deux combinaisons. Il peut arriver que le rapport du premier terme au second ne soit pas le même que celui du second au premier, quoiqu'il le détermine; & il peut arriver que le rapport des deux termes soit le même sous les deux combinaisons. De là vient qu'il y a des mots *simplement relatifs*, & d'autres mots *réciproquement relatifs*.

1. Les mots *simplement relatifs* sont ceux qui expriment une relation qui n'est telle que sous une seule combinaison; de manière que le rapport qui se trouve sous la combinaison inverse est différent du premier, & s'exprime par un autre mot. Dans ce cas, on nomme *corrélatifs*, les mots qui expriment les deux rapports inverses. Par exemple, les noms *père, oncle, roi, maître, précepteur, tuteur, &c.* sont simplement relatifs; & leurs corrélatifs sont *filz, neveu, sujet, esclave, disciple, pu-*

LIV. III. *pille*, &c. Les adjectifs *utile*, *inutile*, *avantageux*, *nuisible*, *nécessaire*, *onéreux*, &c. sont de même simplement relatifs, parce qu'ils expriment des rapports qui ne sont tels que sous l'une des deux combinaisons; la diète est *utile* à la santé, la santé n'est pas *utile* à la diète.

2. Les mots *reciproquement relatifs* sont ceux qui expriment une relation qui est toujours la même sous chacune des deux combinaisons des deux termes. Tels sont les noms *frère*, *collègue*, *cousin*, &c. car si Pierre est *frère* ou *collègue* ou *cousin* de Paul, il est vrai aussi que Paul est *frère* ou *collègue* ou *cousin* de Pierre. Tels sont aussi les adjectifs *égal*, *inégal*, *semblable*, *dissemblable*, &c; car si Rome est *semblable* à Mantoue, Mantoue réciproquement est *semblable* à Rome.

Les exemples que l'on vient de citer des deux espèces de mots relatifs, suffisent pour prouver par le fait qu'il y a des noms & des adjectifs relatifs. Il y a aussi des verbes relatifs, & l'on dit en conséquence, *aimer Dieu*, *craindre sa justice*, *aller à la ville*, *revenir de la campagne*, *passer par le jardin*, *se repentir de sa faute*, *commencer à boire*, *desirer d'être riche*, *ressembler à quelqu'un*, &c. Il y a même des verbes qui reçoivent deux Compléments appartenants également à l'idée de relation qui les caractérise; comme *donner des louanges au mérite*, *recevoir un présent de son ami*, &c.

Il y a aussi des adverbes relatifs, puisqu'il y en a en effet quelques-uns, qui étant seuls n'ont qu'un sens suspendu, & qui exigent nécessairement l'addition d'un Complément pour la plénitude du sens; comme quand on dit en françois, *relativement à mes vûes, conformément à la loi, indépendamment des circonstances*, &c. Ceci me rappelle une observation de M. du Marfais: » un nom substantif, dit-il, (v) ne peut déterminer que » trois sortes de mots: 1<sup>o</sup>. un autre nom (& » dans le système de l'auteur il faut entendre » aussi les adjectifs), 2<sup>o</sup>. un verbe, 3<sup>o</sup>. ou » enfin une préposition. « Cette remarque paroît avoir été adoptée par M. l'abbé Fromant (x); & j'avoue qu'elle peut être vraie dans notre langue, & apparemment dans d'autres. Car quoique nos adverbes admettent des Compléments, il est pourtant vrai que le Complément immédiat de l'adverbe est chez nous une préposition, *conformément à, indépendamment de*; ce qui suit est Complément de la préposition même, *conformément à la loi, indépendamment de la condition*. Mais il n'en est pas de même en latin, parce que la terminaison du Complément y désigne suffisamment le rapport qui l'attache au terme antécédent, & rend inutile la préposition, qui n'auroit pas d'autre effet. Le nom, dans cette langue, peut donc, selon l'occurrence, être le Complément immédiat de l'adverbe; & il l'est en effet quand on dit, *ubi terra*

(v) Encyclop. au mot CONSTRUCTION.

(x) Suppl. à la Gramm. gén. II. xxjvi

## 52 *Éléments de la Syntaxe.*

**LIV. III.** *rum, tunc temporis, nusquam gentium, venienter naturæ vivere.* Il me semble en a

(y) *Liv. II.* expliqué ailleurs (y) la raison suffisante. *ch. v. art. 2.* avoir montré d'une manière satisfaisante l'objection contraire de Scioppius n'est qu'un faux-fuyant.

(1) *Ibid.* Quant aux prépositions, il est de leur sence (z) d'exiger un Complément, qu'un nom, un pronom, ou un infinitif; parce qu'elles sont essentiellement relatives, ou me qu'elles ne sont que relatives.

Toutes les espèces de mots relatifs peuvent s'employer ou dans un sens relatif ou dans un sens absolu. On les emploie dans un sens relatif, quand on y joint le Complément exigé par la relation qu'ils expriment. On les emploie dans un sens absolu, quand on n'y joint aucun Complément, & que le mot en est envisagé indépendamment de toute application à quelque terme conséquent qu'il puisse être: il n'est pas réellement absolu parce qu'un mot essentiellement relatif peut cesser de l'être; mais il paroît absolu parce qu'il y a une abstraction actuelle du mot de son conséquent.

Que l'on dise, par exemple, *AIMEZ votre prochain*; le verbe  *aimez*  est employé ici dans le sens relatif, puisque le mot en est complété par l'expression de l'objet qui est le terme conséquent du rapport fermé dans la signification du verbe: mais si l'on dit, *AIMEZ, & faites ce qu'il vous p*



(*AMA*, & *fac quod vis*);  *aimez*  est ici dans le sens absolu, parce que l'on fait abstraction de tout terme conséquent, de tout objet déterminé auquel l'amour puisse se rapporter.

C'est la même chose de toutes les autres sortes de mots relatifs.

1°. Des noms. *Je suis PÈRE*, & *je connois à ce titre tout ce que je dois à mon PÈRE*: le premier *père* est dans un sens absolu; le second a un sens relatif, car *mon père* c'est le père de moi.

2°. Des adjectifs. *Une seule chose est NÉCESSAIRE*, sens absolu: *la patience est NÉCESSAIRE au sage*, sens relatif.

3°. Des adverbes. *Un mot employé RELATIVEMENT*, sens absolu: *Un terme choisi RELATIVEMENT à quelques vûes fines*, sens relatif.

4°. Des prépositions. *Vous viendrez APRÈS moi*; sens relatif: *je m'y rendrai d'abord, & vous viendrez APRÈS*; sens absolu.

## ARTICLE II.

### *Des différentes sortes de Compléments.*

On peut envisager les Compléments ou dans la forme de leur expression, ou dans l'effet de leur signification: & ces deux aspects généraux font comme deux sources, d'où découlent les différentes distinctions qu'il faut faire des Compléments.

LIV. III. I. Si l'on envisage un Complément dans la forme de son expression ; il peut être *incomplexe* ou *complexe*.

*j.* Un Complément est *incomplexe*, quand il est exprimé par un seul mot, qui est ou un nom, ou un pronom, ou un adjectif, ou un infinitif, ou un adverbe : comme *avec SOIN, pour NOUS, raison FAVORABLE, sans RÉPONDRE, vivre HONNÊTEMENT*,

*ij.* Un Complément est *complexe*, quand il est exprimé par plusieurs mots dont les uns modifient les autres : comme *avec LE SOIN REQUIS, pour NOUS TOUS, raison FAVORABLE A MA CAUSE, sans RÉPONDRE UN MOT, vivre FORT HONNÊTEMENT*.

Remontons à l'origine de cette complexité, si je puis parler ainsi. Un mot qui sert de Complément à un autre, peut lui-même en exiger un second, qui, par la même raison, peut encore être suivi d'un troisième, auquel un quatrième sera pareillement subordonné, & ainsi de suite : de sorte que, chaque Complément étant nécessaire à la plénitude du sens du mot qu'il modifie, & ne pouvant remplir cette destination qu'il n'ait lui-même un sens complet ; les deux derniers constituent le Complément entier de l'antépénultième, les trois derniers constituent le Complément entier de celui qui précède l'antépénultième, & ainsi de suite en remontant jusqu'au premier Complément, qui ne remplit sa destination qu'autant

à'il est accompagné de tous ceux qui doivent lui être subordonnés.

Par exemple, dans cette phrase, *avec les soins requis dans les circonstances de cette nature* : l'article *cette* est le Complément du nom *nature* ; *cette nature* est le Complément entier de la préposition *de* ; *de cette nature* est celui du nom *les circonstances* ; *les circonstances de cette nature*, c'est le Complément entier de la préposition *dans* ; *dans les circonstances de cette nature*, c'est la totalité du Complément de l'adjectif *requis* ; *requis dans les circonstances de cette nature* est le Complément entier du nom *les soins* ; enfin *les soins requis dans les circonstances de cette nature*, c'est la totalité du Complément de la préposition *avec*.

Dans le Complément complexe, il faut distinguer le mot qui est le premier dans l'ordre analytique & auquel tous les autres sont subordonnés, d'avec la totalité des mots qui sont la complexité.

1. Si le premier mot est un adjectif, un nom, un pronom, ou un infinitif ; il peut être nommé Complément *grammatical*, parce que c'est le mot qui, dans les langues qui admettent la déclinaison, est assujetti à prendre telle ou telle forme en qualité de Complément ; & cette forme est déterminée par les loix de la syntaxe ou de la Grammaire particulière de chaque idiôme. Le Complément entier prend alors le nom de Complément

**LIV. III.** ment *logique*, parce que c'est l'expression de l'idée totale que la raison (λογος) envisage comme le vrai Complément.

2. Si le premier mot est un adverbe ou une préposition; on ne peut plus lui donner le nom de Complément grammatical, parce que ces sortes de mots étant indéclinables dans tous les idiômes, la forme n'en est pas variable au gré des lois de la Grammaire : on ne peut donc regarder en ce cas le premier mot que comme Complément *initial*, parce qu'il est le commencement (*initium*) de l'expression du Complément complexe. Le Complément entier prend alors le nom de Complément *total*.

Reprenons sous cet aspect l'exemple que nous avons déjà analysé sous un autre; *avec les soins requis dans les circonstances de cette nature*. Le nom *nature* est le Complément grammatical de la préposition *de*, & *cette nature* en est le Complément logique: la préposition *de* est le Complément initial du nom appellatif *les circonstances*, & *de cette nature* en est le Complément total: *les circonstances*, voilà le Complément grammatical de la préposition *dans*; & *les circonstances de cette nature*, c'en est le Complément logique: *dans* est le Complément initial de l'adjectif *requis*, & *dans les circonstances de cette nature* en est le Complément total: l'adjectif *requis* est le Complément grammatical du nom appellatif *les soins*, & *requis dans les circonstances de*

*cette nature* en est le Complément logique : *les soins*, c'est le Complément grammatical de la préposition *avec* ; & *les soins requis dans les circonstances de cette nature* en est le Complément logique.

Ceux qui se contentent d'envisager les choses superficiellement, jugeront apparemment ce détail minutieux. Mais mon expérience me met en état d'affûrer, qu'il est d'une nécessité indispensable pour tous les maîtres qui veulent conduire leurs élèves par des voies lumineuses : & j'ajoute que l'on doit appliquer les mêmes distinctions partout où l'on rencontre des expressions complexes. Ainsi, comme il y a des sujets & des attributs complexes, on doit y distinguer de même le sujet & l'attribut *logique*, le sujet & l'attribut *grammatical*.

Quand on dit, par exemple, *la gloire qui vient de la vertu est supérieure à celle qui vient de la naissance* ; le sujet & l'attribut sont également complexes : *la gloire* est le sujet grammatical de la proposition ; *la gloire qui vient de la vertu* en est le sujet logique : *supérieure* est l'attribut grammatical ; *supérieure à celle qui vient de la naissance*, est l'attribut logique.

II. Si l'on envisage les Compléments dans l'effet de leur signification ; on peut admettre autant de sortes de Compléments, qu'il peut y avoir de manières possibles de déterminer la signification d'un même mot. Or rien de

**Liv. III.** plus propre à mettre sous les yeux, d'une façon abrégée, toutes ces espèces de déterminations, que le vers technique dont se servent les rhéteurs pour caractériser les différentes circonstances d'un fait :

*Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.*

Le premier mot *QUIS* est le seul qui ne marque aucun Complément, parce qu'il indique au contraire le sujet; mais tous les autres désignent autant de Compléments différents.

1. *QUID* désigne le Complément qui exprime l'objet qui est le terme du rapport énoncé par le mot complété. Tel est le Complément de toute préposition; *à MOI, chez NOUS, envers DIEU, contre LA LOI, pour DIRE, sans AVOIR MANQUÉ, &c.* Tel est encore le Complément qui énonce le terme du rapport de tout verbe actif relatif; *aimer LA VERTU, désirer LES RICHESSES, apprendre A CHANTER, parler A QUELQU'UN, parler DE MATIÈRES GRAVES.*

On peut donner à cette sorte de Complément, le nom de Complément *objectif*; & l'on en voit bien la raison. Mais il y a plusieurs verbes relatifs dont le sens ne peut être entièrement complété que par l'addition de deux termes différents, qui sont en effet deux Compléments objectifs; comme *donner UN LIVRE AU PUBLIC, recevoir UN CONSEIL.*

**DE SON AMI, parler DE PLAISIRS A UN HOMME MALADE, &c.** L'un de ces deux Compléments a avec le verbe une liaison plus nécessaire, plus étroite, & plus immédiate, que l'autre; & l'on peut, en conséquence, le nommer Complément objectif *primitif*, & donner à l'autre le nom de Complément objectif *secondaire*.

Le Complément objectif *primitif* est celui qu'il est le plus nécessaire d'exprimer, dès que l'on ne doit plus employer le verbe avec abstraction de tout terme conséquent; comme *donner UN LIVRE, recevoir UN CONSEIL, parler DE PLAISIRS*. Dans les langues qui ne déclinent point, il est assez ordinaire d'exprimer ce Complément sans préposition, comme on le voit ici dans les deux premiers exemples; & souvent même, au lieu du troisième, nous pourrions dire *parler PLAISIRS*. Dans les langues qui déclinent, comme le grec, le latin, l'allemand, &c. ce Complément se met d'ordinaire au cas que l'on appelle accusatif, sans aucune préposition.

Le Complément objectif *secondaire* est celui que l'on peut encore supprimer quoique l'on cesse d'employer le verbe avec abstraction de tout terme conséquent, & qui laisse à ce verbe un sens encore incomplet quand il est exprimé seul; comme *donner AU PUBLIC, recevoir DE SON AMI, parler à UN HOMME MALADE*; car il reste toujours à

## 60 *Éléments de la Syntaxe.*

LIV. III. savoir ce que l'on donne, ce que l'on reçoit, de quoi l'on parle. Dans la plupart des langues, ce Complément se joint au verbe par le secours d'une préposition; à moins, dans les langues qui déclinent, qu'il ne se mette à un cas qui renferme dans sa valeur celle d'une préposition, comme le datif des latins, des allemands, &c.

Quelques grammairiens ont donné au premier de ces Compléments, le simple nom d'*objectif* ou celui de *direct*; & à l'autre, le nom de *relatif*. Mais les deux sont également relatifs, puisque tous deux énoncent le terme conséquent d'un rapport, & que tous deux se rapportent au même mot pour en compléter la signification.

(a) Opuſc.  
ſur la langue  
fr. *Des Participes paſſ.*  
art. 1. p. 351.

(b) Rem. ſur  
la *Gramm.*  
géné. II. xxij.

M. l'abbé d'Olivet (a) dit que le premier est un *régime simple*, & le second, un *régime composé*. M. Duclos, en parlant de la même matière (b), s'étoit déjà ſervi des mêmes termes, & les avoit expliqués. » On l'appelle *régime simple*, dit-il en parlant du premier, par opposition au *régime composé*, » pour lequel on emploie une Préposition. » Mais 1°. quand on trouvera en latin *dare alicui pecuniam*, on ne pourra pas dire que l'un des deux Compléments ſoit ſimple & que l'autre ſoit composé; ils ſont tous deux également ſimples ou également composés. 2°. Quand nous diſons en françois, *parler de plaiſirs à un homme malade*, pourquoi l'un des deux Compléments paſſeroit-il ici pour



composé plutôt que l'autre ? Cependant l'un des deux a en effet une liaison plus étroite & plus nécessaire avec le verbe ; & il est bon de le distinguer par une dénomination qui caractérise cette propriété, dans quelque idiôme que ce puisse être : or les dénominations de *simple* & de *composé* ne tombent ici que sur la forme de l'expression, qui change d'une langue à l'autre ; & il s'agit de caractériser un effet de la signification. 3°. Nous avons déjà vu qu'un Complément exprimé par plusieurs mots subordonnés les uns aux autres, doit être nommé *complexe*, & non pas *composé* : une expression est *complexe* par la pluralité des mots subordonnés les uns aux autres pour signifier une seule idée totale ; & elle est *composée* par la pluralité des idées parallèles, d'où résulte une idée totale.

2. *UBI* désigne le Complément qui exprime une circonstance de lieu ; mais ce seul mot *ubi* représente ici les quatre mots dont on se sert communément pour indiquer ce qu'on nomme les questions de lieu, *ubi*, *unde*, *quà*, *quò* ; ce qui suppose quatre sortes de Compléments *circonstanciels de lieu*.

*Ubi*. Le premier est le Complément circonstanciel du lieu *de la scène*, c'est-à-dire, où l'événement se passe ; comme *vivre A PARIS*, *être AU LIT*, *couché SUR LA TERRE*, *un discours prononcé EN CHAIRE*.

*Unde*. Le second est le Complément circonstanciel du lieu *de départ* ; comme *venir*

## 62 *Éléments de la Syntaxe.*

### LIV. III. *DE ROME , partir DE SA PROVINCE :*

*Quà.* Le troisième est le Complément circonstanciel du lieu *de passage* ; comme *passer PAR LA CHAMPAGNE , aller en Italie PAR MER.*

*Quò.* Le quatrième est le Complément circonstanciel du lieu *de tendance*, c'est-à-dire , vers lequel le mouvement est dirigé ; comme *aller EN AFRIQUE , se retirer DANS LE DÉSERT , fuir AU JARDIN , sortir SUR LA PLACE , partir POUR LA CAMPAGNE.*

3. *QUIBUS AUXILIIS* : ces mots désignent le Complément qui exprime l'instrument & les moyens de l'action énoncée par le mot complété ; & on peut l'appeler Complément *auxiliaire*. Tels sont ceux des phrases suivantes : *se conduire AVEC BEAUCOUP DE PRÉCAUTION , frapper quelqu'un DE L'ÉPÉE , obtenir un emploi PAR LA PROTECTION D'UN GRAND , finir quelque chose à FORCE DE BRAS.*

4. *CUR* désigne en général tout Complément qui énonce quelqueune des idées que les philosophes ont comprises sous le nom de *cause*.

S'il s'agit de la cause efficiente qui produit l'action , ou même de la cause occasionnelle qui y donne lieu ; on peut le nommer un Complément *circonstanciel de cause* : comme *un tableau peint PAR RUBENS , Hélène fut enlevée PAR PARIS , Troye fut détruite EN HAINE DE CE CRIME.*

S'il est question de la matière dont une chose est faite, soit physiquement soit moralement; on peut le nommer un Complément *circonstanciel de matière*: comme *une statue D'OR, une fortune cimentée DU SANG DES MALHEUREUX.*

Enfin si l'on parle d'une cause finale, c'est-à-dire, de la fin à laquelle on se propose de parvenir par l'action; le Complément sera un Complément *circonstanciel de fin*: comme *Dieu nous a créés POUR SA GLOIRE, s'occuper AFIN D'ÉVITER L'ENNUI.*

5. *QUOMODO* désigne le Complément qui exprime une manière particulière d'être, qu'il faut ajouter à l'idée principale du mot complété. On peut donner à ce Complément le nom de *modicatif*; & c'est communément un adverbe simple ou modifié par quelque autre adverbe, ou bien une phrase adverbiale commençant par une préposition: comme *vivre HONNÊTEMENT, vivre CONFORMÉMENT AUX LOIS, parler TRÈS-CORRECTEMENT, écrire AVEC FACILITÉ, partir SANS AVOIR PRIS AUCUNE PRÉCAUTION.*

6. *QUANDO* désigne un Complément *circonstanciel de temps*. Or une circonstance de temps peut être déterminée, ou par une époque, qui est un point fixe dans la suite continue du temps, ou par une durée dont on peut assigner le commencement & la fin.

La première détermination répond à ce que les grammairiens appellent la question

## 64 *Éléments de la Syntaxe.*

LIV. III. *quando* (quand); & le Complément est alors un Complément de *date*: comme il mourut **HIER**, nous finirons **L'ANNÉE PROCHAINE**, Jésus naquit **SOUS LE RÈGNE D'AUGUSTE**.

La seconde détermination répond à la question *quandiu* (pendant combien de temps); & le Complément est alors un Complément de *durée*: comme il a vécu **TRENTE-TROIS ANS**, cet habit durera **LONGTEMPS**, nos campagnes ont été désertes **DURANT LA GUERRE**.

---

### A R T I C L E I I I.

*De l'ordre que doivent garder entre eux les différents Compléments d'un même mot.*

Dans l'ordre analytique & naturel, dont je démontrerai ailleurs les droits & l'existence; ordre qui est le seul qu'envisage la Grammaire générale, & qui est à peu près la boussole des usages particuliers des langues que l'abbé Girard appelle, pour cela même, analogues: la relation d'un Complément au mot qu'il complete est d'autant plus sensible, que les deux termes sont plus rapprochés; & ce rapprochement est surtout nécessaire dans les idiômes où la diversité des terminaisons ne peut caractériser celle des fonctions des mots. Or il est certain que la phrase a d'autant plus de netteté, que le rapport mutuel de

le ses parties est plus marqué; & par conséquent il importe à la clarté de l'expression, *ujus summa virtus est perspicuitas* (c), de l'éloigner d'un mot que le moins qu'il est possible ce qui lui sert de Complément.

(c) Quintil.  
*Instit. orat. l. jv.*

Cependant si plusieurs Compléments concourent à la détermination d'un même terme, ils ne peuvent pas tous le suivre immédiatement: il ne reste donc plus alors qu'à en rapprocher le plus qu'il est possible celui qu'on est forcé d'en tenir éloigné. De là cette règle générale :

i. De plusieurs Compléments qui tombent sur le même mot, il faut mettre le plus court le premier après le mot complété, puis le plus court de ceux qui restent, & ainsi de suite jusqu'au plus long de tous, qui doit être le dernier. » Par ce moyen, dit » M. de Gamaches (d), ceux qu'on met » aux dernières places ne se trouvent éloignés » du terme modifié que le moins qu'il est » possible. Ainsi l'on diroit, *parer LE VICE* » *des dehors de la vertu*, & , *parer DES* » *DEHORS DE LA VERTU les vices les plus* » *honteux & les plus décriés.* »

(d) Dissert.  
sur les agréments  
du langage  
*Part. I. Edit.*  
de 1718.

M. de Montesquieu s'exprime ainsi (e) : *Carthage qui faisoit LA GUERRE avec son* » *opulence CONTRE LA PAUVRETÉ ROMAI-* » *NE, avoit PAR CELA MÊME du désavanta-* » *ge.* Dans cette proposition complexe, le verbe principal *avoit* est suivi de deux Compléments; le premier est un Complément cir-

(e) Confid.  
sur la grandeur  
& la décadence  
des Rom. ch.  
jv.

LIV. III. circonstanciel de cause, *par cela même*, lequel a plus de brièveté que le Complément objectif, *du désavantage*. Dans la proposition incidente qui fait partie du sujet de la principale, le verbe *faisoit* a 1°. un Complément objectif primitif, *la guerre*; 2°. un Complément auxiliaire, *avec son opulence*, qui est plus long que le précédent & plus court que le suivant; 3°. un Complément objectif secondaire, qui est le plus long de tous, *contre la pauvreté romaine*.

2. Si chacun des Compléments qui concourent à la détermination d'un même terme, a une étendue considérable; il peut encore arriver que le dernier se trouve assez éloigné du centre commun pour n'y avoir plus une relation aussi marquée qu'il importe à la clarté de la phrase.

Dans ce cas, l'analyse même autorise un changement d'ordre, qui, loin de nuire à la clarté de l'énonciation, sert au contraire à l'augmenter, en fortifiant les traits des rapports mutuels des parties de la phrase. Ce changement consiste à placer l'un des Compléments avant le mot complété. Ce ne doit être aucun des deux Compléments objectifs; parce qu'étant plus essentiels, ils tiennent plus à leur place naturelle: c'est communément un Complément circonstanciel de lieu, de cause, de temps, un Complément auxiliaire, ou un modificatif.

*C'est un des rois qui ont, APRÈS UN SIÈC.*

*DE DIX ANS, renversé la fameuse Troye* CH. II.

Si l'illustre auteur avoit mis après un (f) Télé-  
de dix ans à la fin de la phrase, la marque L.

struction auroit été simplement régulière ;  
rendue élégante , lorsqu'il a placé le  
plément circonstanciel de temps après  
verbe auxiliaire , qui marque le temps , &  
complément objectif après le supin , au-  
seul il a rapport : il n'a point été contre  
dit de la règle , il y est mieux entré.

Dans l'exemple déjà cité , M. de Montes-  
quieu auroit pu dire , en transposant le Com-  
plément auxiliaire de la proposition inciden-  
te *Carthage, qui, AVEC SON OPULENCE,*  
*fit la guerre contre la pauvreté romaine ;*  
on se dire que la phrase auroit été arrangée  
d'une manière plus favorable à la clarté gram-  
maticale. Mais l'auteur a pu adopter le pre-  
mier tour , parce qu'il n'entraîne au fonds au-  
cune obscurité ; & il a dû le préférer , parce  
qu'il est plus énergique à cause de l'union  
des deux termes opposés *son opulence*  
*la pauvreté romaine* : car les grands écri-  
vains , sans rechercher les antithèses , ne né-  
gligent pas celles qui sortent de leur sujet ,  
ni moins encore celles qui sont à leur sujet.

Il arrive quelquefois que l'on viole la  
lettre de la loi qui fixe l'ordre des Complé-  
ments , mais c'est pour en conserver l'esprit :  
dans ce cas , l'exception devient une nouvelle  
preuve de la nécessité de la règle.

Ainsi au lieu de dire , *l'Evangile inspire*

## 68 *Éléments de la Syntaxe.*

**LIV. III. UNE PIÉTÉ QUI N'A RIEN DE SUSPECT**  
*aux personnes qui veulent être sincèrement à Dieu*, en plaçant le premier, celui des deux Compléments qui est le plus court; il faut dire, en renversant cet ordre, *l'Évangile inspire, AUX PERSONNES QUI VEULENT ÊTRE SINCÈREMENT à DIEU, une piété qui n'a rien de suspect*: » & cela, dit

(g) Gramm. » le P. Buffier (g), afin d'éviter l'équivoque  
 Ex. n°. 774. » qui pourroit se trouver dans le mot *aux*  
 » *personnes*; car on ne verroit point si ce  
 » mot est régi par le verbe *inspire* ou par  
 » l'adjectif *suspect*. «

» L'arrangement des mots, dit Th. Corneille (h), ne consiste pas seulement à les  
 (h) Note sur la Rem. 454. de Vaugelas. » placer d'une manière qui flatte l'oreille,  
 » mais à ne laisser aucune équivoque dans le  
 » discours. Dans cet exemple, *je ferai,*  
 » **AVEC UNE PONCTUALITÉ DONT VOUS**  
 » **AUREZ LIEU D'ÊTRE SATISFAIT, toutes**  
 » *les choses qui sont de mon ministère*, il n'y a  
 » point d'équivoque, mais l'oreille n'est pas  
 » contente de l'arrangement des mots: il faut  
 » écrire, *je ferai TOUTES LES CHOSSES QUI*  
 » **SONT DE MON MINISTÈRE, avec une**  
 » *ponctualité dont vous aurez lieu d'être sa-*  
 » *tisfait.* «

La maxime posée d'abord par Corneille est vraie en soi, & justifie à merveille l'exception que l'on vient d'établir. Mais il me semble que la Logique de l'académicien est un peu en défaut, & que l'exemple qu'il ap-



porte ne vient point du tout à sa remarque : il auroit dû citer une phrase dont l'arrangement auroit flatté l'oreille en laissant subsister une équivoque ; mais cela étoit difficile , parce que je ne crois pas possible de satisfaire l'oreille sans contenter l'esprit. C'est une autre méprise de cet habile critique, de faire de l'arrangement des mots une affaire d'oreille. Pour trouver le vice du premier arrangement qu'il propose, il faut consulter un autre guide que l'oreille ; c'est l'esprit : cet arrangement est sans équivoque, j'en conviens, parce qu'il ne présente pas deux sens dont le choix soit incertain ; mais il y a obscurité, parce que le véritable sens ne s'y montre pas avec assez de netteté, à cause du trop grand éloignement où se trouve le Complément objectif, par l'interposition du Complément modificatif.

La véritable conclusion qu'amenoit l'exemple proposé, & le principe par conséquent que devoit établir Corneille ; c'est que » L'arrangement des mots ne consiste pas seulement à les placer d'une manière qui ne » laisse aucune équivoque, mais à donner au » discours le plus grand degré de netteté qu'il » est possible. »

Tel est le fondement du principe général par lequel il faut juger de la construction de tant de phrases citées par nos grammairiens. Les Compléments doivent être d'autant plus près du mot complété qu'ils ont moins d'é-

LIV. III. tendue : mais comme cette loi est dictée l'intérêt de la clarté ; dès que l'observation rigoureuse de la loi y est contraire, soit y mettant de l'équivoque soit en n'y laissant que de l'obscurité, c'est une autre loi déroger.

En vertu de la première loi, il ne faut pas dire, *employons TOUTE CETTE VAINCURIOSITÉ QUI SE RÉPAND AU DEHORS aux affaires de notre salut* ; mais il faut dire selon la correction indiquée par le P. Bouhours (i), *employons, AUX AFFAIRES*

(i) Rem.  
nouv. Tom. I.  
p. 219.

*NOTRE SALUT*, toute cette vaine curiosité qui se répand au dehors. Il faut dire pareillement, *Qui n'a pas quelquefois sous sa main libertain à réduire, & à ramener A LA DOCTILITÉ, par de douces & insinuanes conversations ?* & non pas comme l'a dit la Bruyère

(j) Caract.  
ch. xvj.

(j), *à ramener, PAR DE DOUCES ET INSINUANTES CONVERSATIONS, à la docilité.*

En vertu de la seconde loi, il faut dire avec le P. Bouhours (k), *il se persuade qu'EN ATTAQUANT LA VILLE PAR DIVERS ENDROITS, il répareroit la perte qu'il venoit de faire ; & non pas, il se persuade qu'IL RÉPAREROIT LA PERTE QU'IL FAISAIT NOIT DE FAIRE, en attaquant la ville divers endroits* : car quoique ce second arrangement ne soit pas contraire à la lettre de la première loi, il en contredit l'esprit par l'équivoque ; puisqu'il semble indiquer que

(k) Loc.  
cit.

perte venoit d'avoir attaqué la ville, au lieu qu'on veut faire dépendre la réparation de cette perte de l'attaque même de la ville par différents endroits.

4. Les règles que l'on vient d'établir sur les différents Compléments d'un même mot, doivent s'entendre aussi des parties intégrantes & similaires d'un même Complément, réunies par quelque conjonction. Les parties les plus courtes doivent être les premières, & les plus longues doivent être à la fin; parce que les parties similaires d'un même Complément, sont elles-mêmes autant de Compléments de même nature que celui dont elles sont parties, & que par conséquent elles doivent garder entre elles le même ordre qu'observent des Compléments différents, précisément pour la même raison de netteté.

Ainsi, pour employer l'exemple du P. Buffier (1), on doit dire, *Dieu agit AVEC JUSTICE, & par des voies ineffables*, en mettant à la tête la plus courte des deux parties du Complément modificatif: mais si cette même partie devenoit plus longue par quelque addition; elle se placeroit la dernière, & l'on diroit, *Dieu agit PAR DES VOIES INEFFABLES, & avec une justice que nous devons adorer en tremblant.*

C'est cette règle ainsi entendue, & non les raisons vagues & obscures alléguées par Vaugelas (m), qui démontre le vice de cette phrase, tirée du discours de M. Godeau, (n) 34. Rem. nouv. à la fin du T. II.

**LIV. III.** évêque de Vence, sur les œuvres de Malherbe : *je fermerai la bouche à ceux qui le blâment , quand je leur aurai montré que sa façon d'écrire est excellente , quoiqu'elle s'éloigne un peu de celle de nos anciens poètes , qu'ils louent plutôt par un dégoût des choses présentes que par les sentiments d'une véritable estime ; & QU'IL MÉRITE LE NOM DE POÈTE.* Cette dernière partie intégrante du Complément objectif du verbe *j'aurai montré*, est en effet déplacée , parce qu'elle est la plus courte & pourtant la dernière ; la relation du verbe *montrer* à ce Complément n'est plus assez sensible : il falloit dire , *quand je leur aurai montré QU'IL MÉRITE LE NOM DE POÈTE ; & que sa façon d'écrire est excellente , quoiqu'elle s'éloigne , &c.*

§. Si les divers Compléments d'un même mot , ou les différentes parties similaires d'un même Complément ont sensiblement la même étendue ; ce n'est plus l'affaire du compas d'en décider l'arrangement , c'est un point qui ressortit au tribunal du goût , c'est-à-dire , du jugement éclairé par une Logique fine & sûrement fondée sur des principes certains.

S'il s'agit , par exemple , des parties similaires d'un même Complément , il seroit mieux de dire , *Je leur montrerai que sa façon d'écrire est excellente , & QU'IL MÉRITE LE NOM DE POÈTE*, que de dire , *je leur montrerai QU'IL MÉRITE LE NOM DE POÈTE , & que sa façon d'écrire est excellente ;*

parce qu'il est poète en conséquence de son excellente façon d'écrire & qu'il ne le feroit pas sans cela.

S'il est question de différents Compléments, il faut dire, par exemple, *l'Evangile inspire INSENSIBLEMENT la piété AUX FIDÈLES*, en mettant d'abord le Complément modificatif, parce qu'il tombe sur l'action même, qui doit être complète avant qu'il soit question de la rapporter à des objets extérieurs; les Compléments objectifs viennent ensuite; le primitif en premier lieu, parce que rien ne marque ici son rapport au verbe que le voisinage même; le secondaire ensuite, parce que la préposition en marque la relation, & supplée à l'éloignement.

6. Il est si nécessaire à la clarté de la phrase, de rendre sensible le rapport des Compléments au mot complété, en les en tenant éloignés le moins qu'il est possible; que s'il se présente des occasions de mettre le Complément à la tête de la proposition, il est toujours mieux de rejeter le sujet après le verbe; & pour peu que l'étendue du sujet surpasse sensiblement celle du Complément, c'est alors une transposition indispensable.

*C'est ce QUE Minos, le plus sage & le meilleur de tous les rois, avoit compris (n):* (n) Télémaque, V. le mot conjonctif *que* est ici le Complément objectif du verbe *avoit compris*, mais il en est séparé par le sujet complexe dont l'étendue est considérable; c'est un défaut, & il au-

LIV. III. roit été mieux de dire, *c'est ce QU'avoit compris Minos, le plus sage & le meilleur de tous les rois.*

Le même auteur est plus correct, lorsqu'après avoir peint admirablement celui qui ne s'est jamais tourné vers la vérité éternelle, souveraine, & universelle, qui éclaire tous les esprits, il conclut de cette manière : (o)  
 (a) Ibid. IV. *AINSI sont tous les hommes, entraînés par le plaisir des sens & par le charme de l'imagination.* L'adverbe *ainsi* est un terme d'une signification vague, qui exige immédiatement près de soi une explication déterminative : cette explication existe ici dans le tableau précédent ; *ainsi* ne pouvoit donc être bien qu'au commencement de la phrase qui vient après ce tableau, & la place d'*ainsi* décide le reste.

7. Ajoutons encore une autre remarque non moins importante à celles qui précèdent. C'est qu'il ne faut jamais rompre l'unité d'un Complément complexe, pour jeter entre ses parties un autre Complément du même mot.

La raison de cette règle est évidente. La parole doit être une image fidèle de la pensée ; & il faudroit, s'il étoit possible, exprimer chaque pensée par un seul mot, afin d'en peindre mieux l'indivisibilité. Mais comme il n'est pas toujours possible de réduire l'expression à cette simplicité ; il est du moins nécessaire de rendre inséparables, les parties d'une image dont l'objet original est indivi-

fible , afin que l'image ne soit point en contradiction avec l'original , & qu'il y ait harmonie entre les mots & les idées.

C'est dans la violation de cette règle , que consiste le défaut de quelques phrases censurées justement par le P. Bouhours (p) , & par Th. Corneille (q).

(p) Doutes, Part. IV.

(q) Note sur la Rem. 454. de Vangelas.

*On leur peut conter quelque histoire remarquable , sur les principales villes , qui y attache la mémoire :* il est évident que l'antécédent de *qui* , c'est *quelque histoire remarquable* ; & que cet antécédent , avec la proposition incidente *qui y attache la mémoire* , exprime une idée totale qui est le Complément objectif primitif du verbe *conter* : l'unité est donc rompue par l'arrangement de cette phrase ; & il falloit dire , *on peut leur conter , sur les principales villes , quelque histoire remarquable qui y attache la mémoire*.

C'est le même défaut dans cette autre phrase : *il y a un air de vanité & d'affectation dans Pline le jeune , qui gâte ses lettres*. L'unité est encore rompue , & il falloit dire , *il y a , dans Pline le jeune , un air de vanité & d'affectation qui gâte ses lettres* : l'esprit a tant de droit de s'attendre à trouver cette unité d'image dans la parole , qu'en conséquence du premier arrangement , il se porte à croire que l'on veut faire entendre que c'est Pline lui-même qui gâte ses lettres ; il n'en est empêché que par l'absurdité de l'idée , & il lui en coûte un effort désagréable pour démêler le vrai sens de la phrase.

LIV. III. Le livre de la Bruyère est admirable pour le fonds ; mais il ne faudroit pas le prendre toujours pour modèle en fait de style. On y trouve , entre autres , beaucoup de phrases qui pèchent contre la règle de l'unité de Complément. *Il y a*, dit-il, *(r)* *des endroits dans l'Opéra qui laissent en désirer d'autres* : il devoit dire , *il y a dans l'Opéra des endroits qui en laissent désirer d'autres* ; il ne faut pas séparer *qui* de son antécédent *des endroits*.

(r) Caract.  
ch. j.

*Elle ne laisse pas de tenir la place , dans leur esprit & dans le commerce ordinaire , de quelque chose de meilleur (s).* Ces derniers mots sont le Complément de *la place* , avec quoi ils constituent le Complément objectif logique du verbe *tenir* ; & cette totalité ne doit pas être rompue : il falloit dire , *elle ne laisse pas de tenir , dans leur esprit & dans le commerce ordinaire , lieu de quelque chose de meilleur* ; ou même , *elle ne laisse pas de tenir lieu de quelque chose de meilleur , dans leur esprit & dans le commerce ordinaire* ; & peut-être encore mieux , *elle ne laisse pas de tenir lieu de quelque chose de meilleur , dans leur esprit & dans le commerce ordinaire* , elle ne laisse pas de tenir lieu de quelque chose de meilleur.

*Je goûtois des délices , dans ces commencements , que je n'avois pas imaginés (t).* Ces mots *que je n'avois pas imaginés* sont séparés mal à propos de *délices* , antécédent avec lequel ils font le Complément objectif du verbe *je goûtois* : d'ailleurs cette proposition incidente fait équivoque & paroît tomber sur

(t) Zaïde ,  
Part. II. p.  
233. Edit. de  
1725.



*ces commencements*, d'autant plus que *imaginés* est au masculin, parce que l'auteur apparemment a cru que *délices* étoit de ce genre. Il falloit donc dire, *je goûtois, dans ces commencements, des délices que je n'avois pas imaginées.*

Il n'y a peut-être pas un point de syntaxe plus important, surtout pour bien fixer l'ordre analytique, qui est la boussole de toutes les langues, & principalement de celles qui, comme la nôtre, n'ont pas admis la déclinaison : il n'y a pas, dis-je, un point plus important que celui qui concerne l'arrangement des divers Compléments d'un même mot. » Il y a longtemps, dit M. de Gama-  
 » ches (u), qu'on cherche ce que c'est que  
 » le nombre en matière de langage ; mais il  
 » est facile de le découvrir en suivant nos  
 » principes. Le nombre est le rapport sensi-  
 » ble des parties du discours rangées selon  
 » l'ordre que demande la netteté du style.  
 [ Et l'ordre assigné par cet écrivain, est le même dont je viens d'exposer & de justifier les règles & les principes. ] » Ainsi, continue-t-  
 » il, lorsqu'une phrase manque d'harmonie,  
 » n'en cherchez la raison que dans le mauvais  
 » arrangement des parties qui la composent :  
 » mettez entre toutes ses parties l'ordre le  
 » plus convenable, à coup sûr vous la rendrez  
 » harmonieuse. C'est à quoi ne prennent pas  
 » garde ceux qui, pour donner plus de ca-  
 » dence à leurs phrases & pour les rendre

(u) Dissert.  
 sur les agrém.  
 du langage  
 Part. I. Edit.  
 de 1718.

**LIV. III.** » plus nombreuses, les chargent de mots oisifs qui ne font qu'étendre la diction sans rien ajouter au sens. La mesure de nos périodes doit être remplie, par les termes mêmes dont nous sommes indispensablement obligés de nous servir pour nous faire entendre :

» *Est brevitate opus, ut currat sententia, neu se*

(v) Horat. » *Impediat verbis lassas onerantibus aures.* (v) α  
Sair. I. x.

De tous nos grammairiens cependant, je ne vois, avec M. de Gamaches, que le P. Buffier, qui ait tenu quelque compte de l'ordre des Compléments d'un même mot : & le jésuite même n'en a pas vu la doctrine dans toute sa plénitude ; parce qu'il est, je crois, le premier qui ait connu ce principe, & qu'il est assez rare que qui fait une première découverte en découvre aussi toute l'étendue. Mais il est bien surprenant que M. Restaut, qui cite l'ouvrage de ce père, comme une des bonnes sources où il a puisé ses *Principes généraux & raisonnés*, n'y ait pas apperçu un principe qui est en soi très-lumineux, très-fécond, & d'un usage très-étendu. M. l'abbé Fromant n'en dit pas un mot dans le chapitre de son *Supplément* où il parle de la syntaxe, de la construction, & de l'inversion. Ces auteurs n'en ont-ils pas jugé aussi avantageusement que M. de Gamaches ? Le mérite de l'ordre leur a-t-il échappé ? Et dois-je les en convaincre par l'autorité d'un

de nos grands maîtres ? Voici ce qu'en dit CH. II.  
Vaugelas (x).

(x) Rem.

» L'arrangement des mots est un des plus 454.  
» grands secrets du style. Qui n'a point-ce-  
» la, ne peut pas dire qu'il sache écrire. Il a  
» beau employer de belles phrases & de beaux  
» mots ; étant mal placés, ils ne fauroient  
» avoir ni beauté ni grace, outre qu'ils em-  
» barrassent l'expression & lui ôtent la clarté  
» qui est le principal. *Tantum series junctura-*  
» *que pollet !* « (y)

(y) Horat.

M. de Wailly, à qui nous devons la meil-  
leure Grammaire françoise qui existe aujour-  
d'hui, n'a eu garde d'omettre dans son ou-  
vrage une chose jugée si importante par les  
plus habiles écrivains : & les principes qu'il  
a puisés dans les bons ouvrages qui ont pré-  
cédé le sien, il ne les a pas copiés servile-  
ment ; il a su les exposer avec clarté, en ren-  
dre habilement la vérité sensible, & en se-  
conder la fécondité avec intelligence. » Un  
» livre classique nécessaire, dit M. de la Cha-  
» lotais (z), seroit un recueil relatif à l'état  
» actuel de notre langue, extrait des remar-  
» ques de Vaugelas, de Bouhours, de Cor-  
» neille, de Patru, de S. Evremond, & de  
» tous ceux qui ont écrit sur la langue ; avec  
» les raisons de leurs décisions ». Ce livre,  
aussi justement souhaité que bien caractérisé  
par le Procureur-Général de Rennes, est  
exécuté par M. de Wailly, surtout dans la  
nouvelle édition de sa *Grammaire françoise* :

Art. poët.  
242.

(z) Essai  
d'éducat. na-  
tionale. p. 76.

LIV. III. des principes certains, lumineux, & féconds; y réunissent en un corps de doctrine les remarques éparées des écrivains indiqués dans l'*Éducation nationale*; & il n'est pas douteux que le savant Magistrat & les gens de lettres dont il a obtenu les suffrages, ne jugent également que M. de Wailly est entré dans ses vûes, avant même d'en avoir pu être instruit.

Je ne dois pas finir ce chapitre sans dire un mot du terme même de *Complément*, nouvellement introduit dans le langage grammatical. Jusqu'à M. du Marçais, si je ne me trompe, on ne s'étoit servi en Grammaire que du terme de *Régime*. Les grammairiens des langues modernes se sont modelés sur la Grammaire de la langue latine, où ils ont puisé leurs termes techniques, assez souvent sans les bien entendre & sans en avoir besoin.

Il paroît, par l'examen exact des différentes phrases où les grammairiens latins parlent de *Régime*, qu'ils entendent par ce terme, la forme particulière que doit prendre un Complément grammatical d'un mot, en conséquence du rapport particulier sous lequel il est alors envisagé. Il y a, par exemple, un nom latin qui exprime l'idée de l'être suprême, mais qui ne paroît pas toujours sous la même forme dans la phrase latine. S'il est le terme conséquent d'un rapport déterminatif d'un nom appellatif qui en est l'antécédent, il prend la terminaison ou le cas que l'on nomme en cette langue *génitif*; *sapientia DEI*

(la.

(la sagesse DE DIEU). Si ce nom est Complément de certaines prépositions, il prend la terminaison que l'on appelle le cas *accusatif*; *ad DEUM* (à DIEU), *erga DEUM* (envers DIEU). S'il est Complément de certaines autres prépositions, il se met au cas nommé *ablatif*; *ex DEO* (de DIEU), *pro DEO* (pour DIEU): &c. Dans tous ces exemples, c'est toujours la même idée principale qui est Complément; ici d'un nom appellatif, là d'une préposition, ailleurs d'une autre préposition: mais la loi du Régime détermine tantôt une forme & tantôt une autre; à raison de la différence des rapports dont le Complément est le terme conséquent. En vertu de la Syntaxe usuelle de la langue, le rapport du Complément une fois fixé décide la terminaison qui lui convient: que le rapport vienne à changer, la même idée principale sera conservée, mais la forme extérieure du mot doit changer aussi. C'est comme un domestique, toujours le même homme, qui change de livrée en changeant de service.

L'abbé Girard, malgré ses déclarations répétées de ne consulter que l'usage de notre langue, & de parler le langage propre de notre Grammaire sans égard pour la Grammaire latine, trop servilement copiée jusqu'à lui; a pourtant voulu conserver le mot de *Régime*: mais ayant pros crit de notre langue la doctrine des cas, il ne pouvoit plus y ad-

**LIV. III.** mettre le Régime dans le même sens. » Ce  
 (a) Vrais » n'est autre chose, dit-il, (a) que le con-  
 princip. Tom. » cours des mots pour l'expression d'un sens  
 I. Disc. üj. » ou d'une pensée. Dans ce concours de mots,  
 P. 87. » il y en a qui tiennent le haut bout; ils en  
 » régissent d'autres, c'est-à-dire, qu'ils les affu-  
 » jettissent à certaines lois: il y en a qui se  
 » présentent d'un air soumis; ils sont régis, ou  
 » tenus de se conformer à l'état & aux lois des  
 » autres: & il y en a qui, sans être assujettis  
 » ni en assujettir d'autres, n'ont de loi à obser-  
 » ver que celle de la place dans l'arrangement  
 » général. Ce qui fait que, quoique tous les  
 » mots de la phrase soient en Régime, concou-  
 » rant tous à l'expression du sens, ils ne le font  
 » pas néanmoins de la même manière; les  
 » uns étant en Régime *dominant*, les autres  
 » en Régime *assujetti*, & des troisièmes en  
 » Régime *libre*, selon la fonction qu'ils y  
 » font ».

Une première erreur de ce grammairien, c'est qu'il rapporte le Régime à la construction de la phrase, & qu'il le fait consister dans les rapports des mots les uns à l'égard des autres. Or il résulte 1°. du langage ordinaire des grammairiens, que le Régime est fondé sur les rapports des mots; mais que ces rapports ne font pas le Régime. 2°. Que le Régime consiste dans la détermination des formes des Compléments grammaticaux, abstraction faite de tout arrangement & de toute construction. Cicéron, par

exemple, a dit selon trois combinaisons différentes, *accepi litteras tuas, tuas accepi litteras, & litteras accepi tuas* : il y a là trois constructions, trois arrangements différents ; & le Régime y est toujours le même, puisque *litteras* y est toujours à l'accusatif.

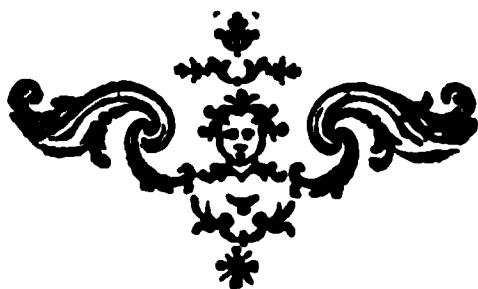
Une seconde erreur, c'est que cet académicien, d'ailleurs habile & profond, ébloui par l'afféterie même de son style, est tombé dans une contradiction évidente. Car comment peut-il se faire que le Régime consiste, comme il le dit, dans des rapports de dépendance, & qu'il y ait cependant des mots qui soient en Régime libre ? *Dépendance* & *liberté* sont des idées incompatibles ; & cette contradiction, ne fût-elle que dans les termes & non entre les choses, est assurément un vice impardonnable dans le style didactique, où la netteté & la clarté doivent être portées jusqu'au scrupule. Mais il y a bien plus : je ferai voir ailleurs que l'idée d'un Régime libre, à prendre la chose dans le sens même de l'auteur, est une idée absolument fautive ; parce que rien n'est indépendant dans une phrase qui n'est point vicieuse.

Abandonnons donc cet emploi équivoque du mot *Régime*, & laissons-lui le sens que l'usage y a attaché ; mais adoptons en même temps le mot de *Complément*, qui énonce tout autre chose. Les Compléments des latins sont toujours assujettis aux lois du Régime ; la plu-

## 84 *Éléments de la Syntaxe.*

**LIV. III.** part des Compléments de notre langue en sont dispensés : les premiers disent, en variant les formes du même mot, *sapientia DEI, ad DEUM, pro DEO* ; & nous disons sous la même terminaison, *la sagesse DE DIEU, à DIEU, pour DIEU*. Le même Complément est assujetti à des Régimes différents dans des langues différentes : les latins disent *per NOCTEM*, avec l'accusatif ; & les grecs, *διὰ νυκτός*, avec le génitif : les latins disent avec l'ablatif, *sine ME, sine ILLO* ; & les allemands disent la même chose avec l'accusatif, *sonder MICH, sonder IHN*.

Il me semble que tout cela établit assez la nécessité de distinguer le Complément, qui, comme on l'a vu dans ce chapitre, est un objet essentiel de la Logique grammaticale ; & le Régime, qui ne dispose que des formes des mots, comme d'autant d'étiquettes qui en caractérisent les rapports. C'est de ces formes mobiles & changeantes qu'il va être question dans les chapitres suivants.





## CHAPITRE III.

## Des Nombres.

**D**E toutes les terminaisons auxquelles on a assujetti dans le langage certaines parties d'oraison, les plus universellement reçues par tous les idiômes, & les plus constamment adaptées à toutes les espèces de mots déclinables, sont celles des *Nombres*. CH. III.

On appelle *Nombres*, en Grammaire, des terminaisons qui ajoutent, à l'idée principale du mot, l'idée accessoire de la quotité.

On ne connoît que deux Nombres dans la plupart des langues : le *singulier*, qui désigne unité ; & le *pluriel*, qui marque pluralité. Ainsi *cheval* & *chevaux*, c'est en quelque manière le même mot françois sous deux terminaisons différentes : c'est comme le même mot, afin de présenter à l'esprit la même idée principale, l'idée de la même nature d'animal ; les terminaisons sont différentes, afin de désigner par l'une, ou cette seule espèce d'animal ou un seul individu de cette espèce, & par l'autre, plusieurs individus de cette espèce. *Le CHEVAL est utile à l'homme*, il s'agit de cette seule espèce ; *mon CHEVAL m'a coûté cher*, on ne parle ici que d'un seul individu ; *j'ai acheté dix CHE-*

LIV. III. *VAUX* anglois, on désigne ici plusieurs individus de la même espèce.

Il y a quelques langues, comme l'hébreu, le grec, le polonois, le lapon, &c. qui ont admis trois Nombres: le *singulier*, qui désigne l'unité; le *duel*, qui marque la dualité; & le *pluriel*, qui annonce la pluralité, c'est-à-dire, une quotité plus grande que le nombre deux. Il semble qu'il y ait plus de précision dans le système des autres langues. Car si l'on accorde à la dualité une terminaison propre, pourquoi n'en accorderoit-on pas aussi de particulières à chacune des autres quotités individuelles? Si l'on pense que ce seroit accumuler, sans besoin & sans aucune compensation, les difficultés des langues; on doit appliquer au duel le même principe: & la clarté qui se trouve en effet, sans le secours de ce Nombre, dans les idiômes qui ne l'ont point admis, prouve assez qu'il suffit de distinguer le singulier & le pluriel, parce qu'effectivement la pluralité se trouve dans deux comme dans mille.

(c) Liv. II. ch. j. Aussi, s'il faut en croire l'auteur de la *Méthode grecque* de P. R. (c) le duel, *δις*, n'est venu que tard dans la langue, & y est fort peu usité; de sorte qu'au lieu de ce Nombre, on se sert souvent du pluriel.

(d) Pag. 32. M. l'abbé Ladvocat nous apprend, dans sa *Grammaire hébraïque* (d), que le duel ne s'emploie ordinairement que pour les choses qui sont naturellement doubles, comme les

pieds, les mains, les oreilles, les yeux ; & il est évident que la dualité de ces choses en est la pluralité naturelle.

L'usage du duel est aussi très-rare dans la langue lapone : il n'a lieu que pour les noms auxquels on attache des affixes, c'est-à-dire, des particules finales qui ont la valeur de nos adjectifs possessifs ; & alors même, de tous les cas reçus dans cette langue, il n'y en a qu'un qui passe au duel (e).

Quoi qu'il en soit des systèmes particuliers des langues par rapport aux Nombres ; c'est une chose attestée par la déposition unanime des usages de tous les idiômes, qu'il y a quatre sortes de mots déclinaibles par Nombres ; savoir les noms, les pronoms, les adjectifs, & les verbes : nulle autre espèce, en aucune langue, n'est soumise à la variation des Nombres.

Il ne faut pourtant pas dissimuler ici une objection, que je dois à la complaisance qu'a eue M. de Kéralio, de me communiquer le MS. de la traduction qu'il a faite d'allemand en françois, d'une *Description historique de la Laponie suédoise*, par M. Høegstroem. Cet auteur prétend (f) que les conjonctions, en langue lapone, expriment, par leurs terminaisons, des personnes & des Nombres. » Par exemple, dit-il, *ickan* signifie *quoique* ; *ickam*, *quoique je* ; *icka*, *quoique tu* ; *ickebe*, *quoique nous*, &c. : *attie*, *afin que* ; *attiam*, *afin que je* ; *attiabe*, *afin que nous*, &c. ».

(e) *Gramm. lappon.* Henr. Ganandri ; p. 12. *Holma* 1743.

(f) *Ch. iij.* dans une note

LIV. III. Il me semble que ceci n'a point été examiné au flambeau de la Métaphysique, non plus que ce qu'il avance un peu plus haut sur les prépositions qu'il croit déclinables par cas. Cette prétendue déclinaison des prépositions n'est sans doute qu'une déclinaison philosophique, une dérivation régulière de différents adverbess déduits d'une même préposition : *lusa* (vers) est, dit-on au datif; *ludne* ou *lunne* (près) en est le cas qu'ils appellent locatif; *lutle* (d'auprès) en est l'ablatif : n'est-il pas évident que ces mots sont autant d'adverbess dérivés de la même source que *lusa* ?

Ce sont encore quelquefois des mots contractés : *lusa* (vers) ; *lusam* (vers moi) , *lusad* (vers toi) , *lusas* (vers soi) , *lusamech* (vers nous) , *lusade* (vers vous) ; *lusasa* (vers soi). Dans les trois premiers exemples, on met à la fin de la préposition les lettres *m* , *d* , *s* , qui sont les initiales des trois pronoms *mon* (je) , *ton* (tu) , *son* (il, se) ; car le *d* est la même lettre que le *r* , à la force près : on retrouve les mêmes lettres dans les exemples suivants , avec des additions qui font le pluriel.

Il est donc à présumer qu'il en est de même de ces conjonctions qui expriment des rapports personnels & numériques. Car enfin les conjonctions ni les prépositions ne présentent à l'esprit l'idée d'aucun être, soit réel soit abstrait ; elles n'expriment que des

vues de l'esprit : or les Nombres ajoutent , à l'idée principale du mot , l'idée accessoire de la quotité ; & il est certain que l'on ne peut nombrer que des êtres. Il n'est donc pas possible que les prépositions ni les conjonctions soient susceptibles de terminaisons numériques , modificatives de l'idée propre de ces parties d'oraison.

Ceci nous mène tout naturellement à une autre conclusion également vraie. C'est que les quatre espèces de mots déclinables par Nombres, savoir les noms, les pronoms, les adjectifs, & les verbes, doivent avoir, pour cela même, quelque chose de commun dans leur nature. Mais la nature des signes consiste dans leur signification: il semble donc nécessaire de conclure que la signification fondamentale, commune aux quatre espèces de mots déclinables, consiste à présenter à l'esprit les êtres, soit réels soit abstraits, qui peuvent être les objets de notre pensée. De là vient que c'est par là même que j'ai commencé la définition de chacune de ces quatre espèces de mots; cette propriété en est l'idée élémentaire la plus générique.

Cette conclusion, je l'avoue, n'est pas conforme aux principes de Lancelot (g), ni à ceux de M. du Marçais, de M. Duclos, de M. Fromant. Elle perd en cela l'avantage d'être soutenue par des autorités d'autant plus considérables, que tout le monde connoît les grandes lumières de ces auteurs respectables.

**LIV. III.** Mais enfin des autorités ne sont que des motifs & non des preuves; & elles ne doivent servir qu'à confirmer des conclusions déduites légitimement de principes incontestables, & non à faire adopter des principes trop peu discutés. Les savants mêmes que je contredis sont ici mes garants, & je ne fais que suivre l'exemple qu'ils m'ont donné.

Lancelot avoit posé que la plus générale distinction des mots est, que les uns signifient les objets des pensées, & les autres la forme & la manière de nos pensées; que les mots de la première sorte sont les *noms*, les *articles*, les *pronoms*, les *participes*, les *prépositions*, & les *adverbes*; & que ceux de la seconde sont les *verbes*, les *conjonctions*, & les *interjections*.

M. du Marfais, en adoptant à peu près la même distinction, des mots qui marquent *les objets* de nos idées & *les différentes vûes* sous lesquelles l'esprit considère les objets (h), a rayé de la première classe les *articles* & les *prépositions*, & les a fait passer dans la seconde.

(h) Encyclop. au mot  
ARTICLE.

» C'est un habile maître, dit M. Fromant (i), qui, en adoptant le système, y a suppléé toutes les corrections dont il l'a cru susceptible, pour en faire la pierre angulaire de son édifice grammatical «.

(i) Suppl. à la Gramm. gén. II. j.

(j) Rem. sur la Gramm. gén. II. j.

» En effet, dit M. Duclos à ce sujet (j), MM. de P. R. après avoir si bien distingué les mots qui signifient *les objets des pensées*,

» d'avec ceux qui marquent *la manière de nos*  
 » *pensées*, ne devoient pas mettre dans la pre-  
 » mière classe l'*article*, la *préposition*, ni mê-  
 » me l'*adverbe*. L'*article* & la *préposition* ap-  
 » partiennent à la seconde classe; & l'*adver-*  
 » *be*, contenant une *préposition* & un nom,  
 » est de l'une & de l'autre classe «.

Je conviens donc avec P. R. & ses admira-  
 teurs, que les mots se divisent effenciuellement  
 en deux classes : que la première comprend les  
 mots qui expriment les objets de nos pen-  
 sées; & la seconde, les mots qui énoncent  
 simplement les vûes de notre esprit. Mais  
 j'ajoute 1<sup>o</sup>. que cette distinction ne regarde  
 que les mots que j'ai appelés *discursifs* (k),  
 & que j'ai séparés des interjections, qui, par  
 opposition, sont des mots *affectifs* : 2<sup>o</sup>. que  
 les auteurs dont il s'agit ici, ont fait le  
 partage des deux classes un peu arbitraire-  
 ment & sans en donner des raisons suffisan-  
 tes; & il me semble que je justifie en effet  
 celle que j'adopte. On ne peut nombrer que  
 des êtres : les noms, les pronoms, les ad-  
 jectifs, & les verbes, sont les seules parties  
 d'oraison qui reçoivent & qui puissent rece-  
 voir, dans les langues, les terminaisons qui  
 marquent les Nombres : ce sont donc les  
 seules qui expriment les êtres qui sont les ob-  
 jets de nos pensées.

(k) Liv. II.  
 ch. viij.

Quant à la remarque de M. Duclos, que  
 l'*adverbe*, contenant une *préposition* & un  
 nom, doit être de l'une & de l'autre classe;

**Liv. III.** je ne la crois pas assez fondée. Le nom compris dans la signification de l'adverbe n'y est envisagé que dans sa compréhension; jamais il n'y a aucune étendue : & c'est en appliquant les noms aux individus qu'on leur fait signifier des êtres comme objets de nos pensées. De là vient 1°. que les adverbes énoncent des manières d'être plutôt que des êtres; 2°. qu'en aucune langue ils ne sont susceptibles des terminaisons numériques. Il n'y a donc aucune raison pour mettre les adverbes dans la première classe : & d'ailleurs quel fonds pourroit-on faire sur une division, dont des membres différents admettroient les mêmes individus ?

Je continue la justification & l'application du principe qui me dirige. Si les quatre espèces de mots déclinales présentent également à l'esprit les idées des êtres; la différence de ces espèces doit donc venir de celle des points de vue sous lesquels elles sont envisager les êtres. Cette conséquence est vraie; & elle se confirme par la différence même des lois qui règlent partout l'emploi des Nombres, selon la diversité des espèces.

A l'égard des noms & des pronoms, ce sont les besoins réels de l'énonciation, d'après ce qui existe dans l'esprit de celui qui parle, qui règlent le choix des Nombres. C'est toute autre chose des adjectifs & des verbes : ils ne prennent les terminaisons numériques que par une sorte d'imitation, &



pour être en concordance avec les noms ou les pronoms auxquels on les rapporte, & qui sont, à cet égard, comme leurs originaux.

Dans ce début, par exemple, de la première fable de Phèdre, *Ad rivum eundem lupus & agnus venerant siti compulsi* ; les quatre noms *rivum*, *lupus*, *agnus*, & *siti*, sont au Nombre singulier, parce que l'auteur ne vouloit & ne devoit effectivement désigner qu'un seul ruisseau, un seul loup, un seul agneau, un seul & même besoin de boire. Mais c'est par imitation & pour s'accorder en nombre avec le nom *rivum*, que l'adjectif *eundem* est au singulier : c'est par la même raison d'imitation & de concordance que le verbe *venerant* & l'adjectif-verbe ou le participe *compulsi* sont au Nombre pluriel ; chacun de ces mots s'accorde ainsi en Nombre avec la collection des deux noms singuliers *lupus & agnus*, qui font ensemble une vraie pluralité.

Les inflexions numériques des noms & des pronoms se décident donc dans le discours, d'après ce qui existe dans l'esprit de celui qui parle : mais quand on se décide par soi-même pour le Nombre singulier ou pour le Nombre pluriel, on ne peut avoir dans l'esprit que des êtres déterminés. De là vient que j'ai dit des uns & des autres, que ce sont des mots qui expriment des êtres déterminés : c'est là l'idée générique commune aux deux espèces ; & elle renferme une idée partielle, celle de détermination, qui distingue ces deux

LIV. III. espèces des deux autres sortes de mots déclina-  
bles par Nombres.

Au contraire les adjectifs & les verbes ne se revêtent des terminaisons numériques que par imitation, & pour être en concordance avec les noms ou les pronoms auxquels on les rapporte : c'est que les mots de ces deux espèces n'ont donc en eux-mêmes rien qui puisse les déterminer au singulier ou au pluriel ; il faut attendre qu'on en ait fait l'application à tel ou tel nom, à tel ou tel pronom, afin d'en décider le Nombre en conséquence : ils ne présentent donc à l'esprit que des êtres indéterminés. De là vient que j'ai dit des uns & des autres, que ce sont des mots qui expriment des êtres indéterminés : caractère commun à ces deux espèces, & qui les distingue des deux autres espèces déclina-  
bles par Nombres.

Résumons. Le premier coup d'œil jeté sur les mots, en assigne quelques-uns au langage du cœur ; ce sont les interjections, ou les mots *affectifs* : les autres servent à l'exposition analytique des pensées de l'esprit ; ce sont les mots *discursifs*.

Parmi les discursifs, il y en a qui reçoivent les variations des terminaisons numériques ; & d'autres, qui ne peuvent les recevoir en aucune langue : les mots de la première espèce sont *déclinables* ; ceux de la seconde sont *indéclinables*.

On a vu dans le livre précédent, comment

se subdivisent les mots indéclinables , savoir les prépositions , les adverbes , & les conjonctions , qui tous expriment simplement des vûes de l'esprit. Pour ce qui est des mots déclinables , qui expriment les êtres comme objets de nos pensées ; on vient de voir que la théorie des Nombres conduit à les diviser en deux classes , savoir les mots déclinables *déterminatifs* , & les mots déclinables *indéterminatifs*.

Les mots *déterminatifs* sont ceux qui présentent à l'esprit des êtres déterminés ; & il y en a deux espèces , les noms & les pronoms : les noms expriment des êtres déterminés par l'idée de leur nature ; & les pronoms , des êtres déterminés par l'idée de leur relation personnelle à l'acte de la parole.

Les mots *indéterminatifs* sont ceux qui présentent à l'esprit des êtres indéterminés ; & il y en a deux espèces , les adjectifs & les verbes : les adjectifs désignent les êtres indéterminés , par une idée précise , mais accidentelle à la nature commune énoncée par les noms appellatifs auxquels on les joint ; les verbes les désignent par l'idée précise de l'existence intellectuelle avec relation à un attribut.

Afin de mieux fixer ces divisions générales , & les subdivisions qui y sont subordonnées ; je vais les rapprocher dans un tableau racourci , qui sera comme le tableau analytique du système métaphysique des langues par rapport aux mots.

# MOTS

(AFFECTIFS: INTERJECTIONS.

DISCURSIFS,	DÉCLINABLES,	DÉTERMINATIFS,	NOMS	{ appellatifs : { compréhension,	
				{ propres. { étendus,	
				PRONOMS	{ de la 1. pers.
			{ de la 2. pers.		
			{ de la 3. pers. { direct,		
			{ réfléchi,		
		INDÉTERMINATIFS,	ADJECTIFS	{ physiques,	
				{ Articles { indicatif,	
			{ connotatifs, n		
		SUPPLÉTIFS,	VERBES	{ substantif,	
{ connotatifs { actifs,					
{ passifs,					
{ neutres,					
INDÉCLINABLES,	DÉCLINABLES,	PRÉPOSITIONS,			
		ADVERBES			
		CONJONCTIONS	{ copulatives,		
			{ adversatives,		
			{ disjonctives,		
			{ explicatives,		
			{ circonstanciellés,		
			{ conditionnelles,		
{ causatives,					
{ transitives,					
{ déterminatives,					

\* Voyez Liv. II. Ch. II. pag. 383.

Quand je distingue tous les mots discursifs en déclinables & indéclinables, il faut éviter de se méprendre sur le véritable sens dans lequel on doit entendre cette *déclinabilité* & cette *indéclinabilité*. (15) Ces deux expressions ne veulent dire que la possibilité ou l'impossibilité absolue de varier les inflexions des mots, pour ajouter à l'idée principale diverses idées accessoi- res, relatives aux vûes de la Syntaxe & de l'analyse de la pensée. Mais la déclinabilité ne suppose point du tout que la variation actuelle des terminaisons existe nécessairement, quoique l'indéclinabilité l'exclue nécessairement : c'est que la non-existence est une suite nécessaire de l'impossibilité ; mais l'existence, en supposant la possibilité, n'en est pas une suite nécessaire.

En effet les mots essentiellement déclinables ne sont pas déclinés dans toutes les langues ; & dans celles où ils sont déclinés, ils ne l'y sont pas aux mêmes égards. Le verbe, par exemple, décliné presque partout relativement à plusieurs points de vûe combinés tout à la fois sur le même mot, ne reçoit pas la moindre variation dans la langue franque, qui est la langue du commerce des Échelles du Levant. Ce que nous appelons

---

(15) Quoique ces deux termes ne soient pas encore reçus dans le langage de la Grammaire ; ne peuvent-ils pas être risqués, dans un ouvrage où l'on essaie d'en approfondir les principes métaphysiques & les abstractions ?

**Liv. III.** infinitif, est le seul mot qui y soit usité ; la place qu'il occupe & les mots qui l'accompagnent, déterminent les diverses applications dont il est susceptible : *mi amar ti* ( je t'aime, je t'aimois, je t'aimerai, je t'ai aimé, &c. ) *tutti cantara* ( tous chantent, tous ont chanté, que chacun chante, tous chanteront, &c. ) Les noms & les adjectifs, qui, en grec, en latin, en allemand, &c. reçoivent des Nombres & des cas, ne reçoivent que des Nombres en françois, en italien, en espagnol ; & l'adjectif anglois ne reçoit aucune terminaison : *A GOOD man* ( UN homme BON ), *A GOOD woman* ( UNE femme BONNE ), *A GOOD thing* ( UNE BONNE chose ), *GOOD men* ( de BONS hommes ), *GOOD women* ( de BONNES femmes ), *GOOD things* ( de BONNES choses ).

Il y a dans les diverses langues de la terre mille variétés semblables, suites naturelles de la liberté de l'usage, décidé quelquefois par le génie propre de chaque idiôme, & quelquefois par le simple hasard ou le pur caprice. Que les noms aient en grec, en latin, en allemand, &c. des Nombres & des cas ; & que dans nos langues du midi de l'Europe, ils n'aient que des Nombres : c'est génie. Mais qu'en latin, par exemple, où les noms & les adjectifs se déclinent, il y en ait que l'usage a privés des terminaisons que l'analogie générale sembloit leur destiner : c'est hasard ou caprice.

Avant que de finir ce qui concerne les Nombres, il est indispensable d'observer que les noms propres, étant essentiellement individuels, ne peuvent être susceptibles de l'idée accessoire de pluralité. Si l'on trouve des exemples qui paroissent contraires, c'est qu'il s'agit de noms véritablement appellatifs & devenus propres à quelques collections d'individus, comme *Julii*, *Antonii*, *Scipiones*, &c. qui sont, par rapport aux individus d'une même maison ou d'une même branche de famille, comme sont, par rapport aux individus d'un même peuple, d'un même État, d'une même contrée, les mots nationaux *romani*, *afri*, *aquimates*, *nostrates*, &c.

Néanmoins il arrive quelquefois que des noms propres réellement individuels sont employés dans un sens appellatif, parce que l'on envisage alors les qualités qui ont distingué l'individu marqué par ce nom propre, comme constituant une nature communicable à plusieurs : dans ce cas on donne à ces noms la terminaison plurielle, & nous disons, par exemple, *les CORNEILLES sont rares sur notre parnasse*, & *les CICÉRONS dans notre barreau*.

Si les noms propres désignent seulement plusieurs individus d'une même famille à laquelle appartient ce nom ; c'est l'usage de plusieurs bons écrivains parmi nous, de mettre alors au pluriel tout ce qui a rapport au nom propre, mais sans en donner au nom même la terminaison ; & ils disent, par exem-

G ij

**LIV. III.** ple, les deux CORNEILLE se sont distingués dans les lettres ; les CICÉRON ne se sont pas également illustrés. C'est une distinction délicate & fort utile.

(1) Gramm.  
gén. II. jv.

Les noms appellatifs, déterminant les êtres par l'idée d'une nature commune à plusieurs, sont essentiellement susceptibles des terminaisons des deux Nombres. Cependant Lancelot observe (1) qu'il y en a plusieurs qui n'ont point de pluriel, soit par le simple usage, soit par quelque sorte de raison. J'avoue qu'il peut y en avoir que l'usage aura privés de ce Nombre, sans qu'on puisse en rendre aucune raison : mais il ne m'est pas possible de me persuader que les usages de toutes les langues aient pu s'accorder à priver du Nombre pluriel des noms véritablement appellatifs. Les noms de chaque métal, *or*, *argent*, *fer*, sont, si vous voulez, spécifiques à l'égard du nom appellatif *métal* ; mais quels individus distincts se trouvent sous cette espèce ? C'est la même chose des noms des vertus, des vices, &c. comme *justice*, *prudence*, *charité*, *haine*, *lâcheté*, &c. qui n'ont point de pluriel dans aucune langue, à moins qu'ils ne soient pris dans un sens figuré, comme on le verra par la suite. Or il est assurément essentiel à tout nom appellatif d'être applicable à des individus ; & par conséquent nécessaire de conclure que ces prétendus noms appellatifs, privés du Nombre pluriel dans toutes les langues, sont de vrais noms propres.



## CHAPITRE IV.

## Des Cas.

**LE** mot de *Cas* vient du latin *casus* ( chute ) : CH. IV.  
 & les grammairiens ont employé ce terme ,  
 pour caractériser certaines terminaisons des  
 noms , des pronoms , & des adjectifs ; parce  
 que le mot est , pour ainsi dire , entièrement  
 tombé de la bouche quand on en a pronon-  
 cé la terminaison : c'est cette terminaison qui  
 en annonce la chute totale. *Terminaison* est  
 donc un terme général , applicable aux der-  
 nières syllabes de toutes les parties d'oraison ;  
 il exprime le genre : *Cas* est un terme spécifi-  
 que , qui ne peut convenir qu'aux dernières  
 syllabes des noms , des pronoms , & des ad-  
 jectifs , & même quand elles ont rapport à cer-  
 tains points de vûe ; il n'exprime qu'une espèce.

Qu'est-ce donc en soi que les *Cas* ? Les  
*Cas* , en général , sont différentes terminai-  
 sons des noms , des pronoms , & des adjec-  
 tifs , qui ajoûtent , à l'idée principale du mot ,  
 l'idée accessoire d'un rapport déterminé à l'or-  
 dre analytique de l'énonciation.

La distinction des *Cas* n'est pas d'un usage  
 universel dans toutes les langues , & le systè-  
 me n'en est pas uniforme dans toutes celles  
 qui l'ont admise : mais elle est possible dans

LIV. III. toutes, puisqu'elle existe dans quelques-unes; & cela suffiroit pour en faire le fondement d'une théorie générale, quand on n'en tireroit pas d'ailleurs les secours que nous en tirerons en effet pour rendre raison des procédés de tous les idiômes.

Les latins ont six Cas : le *nominatif*, le *vocatif*, le *génitif*, le *datif*, l'*accusatif*, & l'*ablatif*. Comme cette langue est l'un des objets des études publiques de l'Europe; que le grec, qui entre aussi dans le système de l'institution commune, n'a point d'autres Cas que le latin; que les langues qui en admettent moins, n'en ont point d'autres que quelques-uns de ceux-là; & que ceux-là se retrouvent encore dans le système des idiômes qui en ont admis un plus grand nombre : nous traiterons d'abord de ces six Cas en particulier, avant d'entrer plus avant dans ce qui concerne les Cas en général.

---

## A R T I C L E I.

### *Du Nominatif.*

Dans les langues qui ont admis des Cas, le Nominatif est le premier de tous, & avec raison; puisque c'est celui qui présente le mot sous le principal aspect, sous le point de vue même qui a fait instituer les noms. Car les noms sont surtout nécessaires dans le langage, pour présenter à l'esprit d'une manière

distincte les différents sujets dont nous reconnoissons les attributs par nos pensées. Or telle est spécialement la destination du *Nominatif*: c'est d'ajouter, à l'idée principale du nom ou du pronom, l'idée accessoire de sujet de la proposition; *POPULUS ROMANUS bellum indixit*; *HOSTES fugerunt*; *FUNUS procedit*.

C'est à cause de cette destination, que l'on a appelé ce Cas, *Nominatif*: mot tiré de *nomen* même; afin de mieux indiquer que, sous cette forme, le nom est employé pour la fin qui l'a fait instituer. C'est encore dans le même sens que ce Cas a été appelé *rectus*: (direct); pour dire qu'il ne détourne pas le nom des vues de son institution: les autres sont appelés *obliqui* (obliques), par une raison contraire. J'ose croire que cette explication est plus raisonnable, que les imaginations détaillées sérieusement par Priscien <sup>(m)</sup>, & <sup>de Casu.</sup> réfutées aussi sérieusement par Scaliger <sup>(n)</sup>. <sup>(n) De caus. ling. lat. Lib.</sup>

Quelques grammairiens modernes ont encore voulu donner à ce Cas le nom de *subjectif*, afin de mieux caractériser l'usage qu'il en faut faire. Mais je crois que l'ancienne dénomination étant sans équivoque, une nouvelle deviendrait superflue, quelque expressive qu'elle pût être.

On demande si le Nominatif est un Cas proprement dit; & ce qu'il y a, à mon gré, de singulier, c'est que l'unanimité est pour la négative. Lancelot (o), & M. du Mar-

(o) Gramm. gén. II. 71.

LIV. III. fais (p) s'en expliquent dans le même sens.

(p) Ency. » Il est appelé *Cas* par extension, dit le der-  
 clon. au mot » nier, & parce qu'il doit se trouver dans la  
 CAS. » liste des autres terminaisons du nom «.  
 » Il n'est pas proprement un *Cas*, dit le pre-  
 » mier, mais la matière d'où se forment les  
 » *Cas* par les divers changements qu'on don-  
 » ne à cette première terminaison du nom «.

Ces deux excellents grammairiens convien-  
 nent l'un & l'autre que les *Cas* d'un nom  
 sont les différentes terminaisons de ce nom ;  
 & on le voit par les textes mêmes que je  
 viens de rapporter : mais il est certain que les  
 noms sont terminés au Nominatif, aussi bien  
 qu'aux autres *Cas* ; puisqu'un mot sans termi-  
 naison est impossible : le Nominatif est donc un  
*Cas* aussi proprement dit que les autres.

Mais c'est, dit-on, la matière d'où se for-  
 ment les autres *Cas*. Quand cela seroit, il  
 n'en seroit pas moins un *Cas*, puisqu'il seroit  
 une terminaison différente de celles que l'on  
 en formeroit. Mais cela même n'est pas ab-  
 solument vrai comme on le donne à enten-  
 dre : il faudroit qu'on ajoutât partout au No-  
 minatif les autres terminaisons, ainsi qu'on le  
 fait effectivement aux noms *poëma*, *oratio*,  
*animas*, *sulphur*, &c ; & que de *Dominus*,  
 par exemple, on formât *dominusi*, *dominu-*  
*so*, *dominusum*, &c : on ne le fait point ; on  
 ôte la terminaison nominative, qui est ici *us*,  
 & on y substitue les autres *i*, *o*, *um*, &c.  
 C'est donc seulement de *Domin* qu'il faut dire

que ce n'est point un Cas , parce qu'il est sans terminaison relative à l'ordre analytique de l'énonciation ; mais aussi *Domin* n'est pas un mot. CH. IV.

De la destination essentielle du Nominatif, il suit deux conséquences également nécessaires , & qui deviendront , par la suite , des principes féconds & importants.

La première : c'est que tout verbe employé à un mode personnel , suppose avant soi un nom ou un pronom au Nominatif , lequel en est le sujet. Cette première conséquence sera plus développée dans la suite.

La seconde est l'inverse de celle-ci , & sort plus directement de la notion du Cas dont il s'agit : c'est que tout nom ou pronom au Nominatif , suppose un verbe dont il est le sujet ; & si ce verbe n'est point exprimé , la plénitude de la construction analytique exige qu'il soit suppléé. *Tum QUIDAM ex illis quos prius despexerat : Contentus nostris si fuisses sedibus , &c. (q) ;* c'est-à-dire , *Tum QUI-* (q) *Phadr.*  
*DAM ex illis quos prius despexerat DIXIT ei : l. iij. 12.*  
*Contentus nostris si fuisses sedibus.* On a déjà vu ci-devant (r) que *Ecce HOMO* signifie *ecce AD-* (r) *Liv. II.*  
*EST HOMO. Nulli NOCENDUM (s),* suppléez *ch. vij.*  
*EST ,* ( ne devoir nuire ou l'obligation de ne *(s) Phadr.*  
*nuire à personne EST ) ,* il ne faut nuire à per- *l. xxvij. 1.*  
sonne. Les titres des livres sont au Nominatif par la même raison : *Terentii COMÆDIÆ ;* il y a à suppléer *SUNT in hoc volumine.*

Comme le sujet d'un verbe latin est toujours au Nominatif ; il a paru indifférent aux

**LIV. III.** grammairiens latins de dire *le Nominatif du verbe*, au lieu de dire *le sujet du verbe*. Il faut pourtant convenir qu'en latin même, cette expression n'a dû être imaginée ni approuvée que par des gens peu attentifs à ce qui s'appelle justesse. Car 1°. le Nominatif est un Cas d'un nom, d'un pronom, ou d'un adjectif, & nullement d'un verbe : 2°. le Nominatif est à la vérité le caractère distinctif du sujet, mais n'est pas le sujet : 3°. dans les occurrences où ces grammairiens prétendoient que le sujet du verbe doit être à l'accusatif, ils étoient forcés de parler par antilogie & de dire qu'alors le Nominatif du verbe doit être à l'accusatif; si quelques-uns plus scrupuleux ont voulu éviter cette expression choquante, ils ne l'ont pu avec succès, qu'en faisant usage du mot *sujet* qu'ils n'auroient pas dû abandonner. Mais dans la Grammaire de notre langue & de toutes celles qui n'ont point admis de Cas; il est d'une maladresse & d'une incon séquence impardonnable, de dire *le Nominatif* pour *le sujet* du verbe.

---

## A R T I C L E II.

### *Du Vocatif.*

Le Vocatif est un Cas qui ajoute, à l'idée principale du mot, l'idée accessoire de sujet de la proposition à la seconde personne. De là lui vient le nom de *Vocatif*, du supin vo-

*catum* du verbe *vocare*, qui a pour racine *vox* ou *voc-s* (voix); *vocare* (avertir de la voix, appeler); *vocativus* (qui sert à avertir de la voix, à appeler): c'est en effet ce que l'on doit faire à l'égard du sujet à qui l'on adresse le discours, & que l'on charge du second rôle ou de la seconde personne.

Le Vocatif est donc une espèce de nominatif, puisque chacun de ces deux Cas sert à caractériser le sujet du verbe ou de la proposition: on pourroit dire que ce sont deux Cas *subjectifs*, si l'on vouloit absolument user de ce terme; mais il indiqueroit le genre; *Nominatif* & *Vocatif* en marqueroient les espèces.

Ce qui différencie ces deux espèces, c'est que le nominatif fait abstraction de toutes les personnes, & que le Vocatif exclut positivement les idées de la première & de la troisième, & suppose nécessairement la seconde. *Dominus* est au nominatif, parce qu'il présente le *Seigneur* comme le sujet dont on parle, quand on dit, par exemple, à la troisième personne, *DOMINUS regit me* (t); ou comme le sujet qui parle de soi-même dans cette phrase, par exemple, qui est à la première personne, *ego DOMINUS respondebo ei in multitudine immunditiarum suarum* (u). Mais *Domine* est au Vocatif, parce qu'il présente le *Seigneur* comme le sujet à qui l'on parle de lui-même, comme dans cette phrase, *exaudi DOMINE vocem meam* (v).

(t) *Pf. xxij.*(u) *Ezech.*

xjv. 4.

(v) *Pf. xxvj.*

Il est aisé maintenant d'expliquer 1<sup>o</sup>. pour-

**Liv. III.** quoi le nominatif & le Vocatif pluriels sont toujours semblables entre eux dans les déclinaisons grèques & latines; 2.<sup>o</sup>. pourquoi cela est encore vrai de la plupart des mots déclinaibles, au nombre singulier, dans l'une & l'autre langue; 3.<sup>o</sup>. pourquoi enfin dans la langue allemande, & apparemment dans d'autres idiômes qui déclinent, il n'y a point de Vocatif distingué du nominatif. C'est que la fonction commune & primitive de ces deux Cas, est d'ajouter, à la signification principale du mot décliné, l'idée accessoire de sujet de la proposition, qu'il est toujours essentiel de rendre sensible : au lieu que l'idée de la personne n'est que secondaire, qu'elle est moins importante, & qu'elle se manifeste assez par le sens de la proposition ou par la terminaison même du verbe; dans *DEUS miseretur*, le verbe indique assez que *Deus* est à la troisième personne; & dans *DEUS miserere*, le verbe marque suffisamment que *Deus* est à la seconde personne.

Cette approximation de service dans les deux Cas, justifie ceux qui les mettent de suite & à la tête de tous les autres dans les paradigmes des déclinaisons, & le parti que j'ai pris moi-même de les examiner ici de suite.

De la nature propre du Vocatif, il suit quelques conséquences qu'il est bon de remarquer.

1.<sup>o</sup>. Le pronom de la première personne *ego* (je) ne peut avoir de Vocatif en aucune langue; parce que ce pronom, étant es-



essencielle de la première personne, est par là même incompatible avec l'idée de la seconde personne qui caractérise le Vocatif.

2°. Le pronom de la seconde personne *tu* (tu) ne peut point avoir de nominatif en quelque idiôme que ce soit; parce que l'idée de la seconde personne étant essentielle à ce pronom, elle se trouve nécessairement comprise dans la signification du Cas qui le présente comme sujet de la proposition, lequel est par conséquent un véritable Vocatif. C'est donc une erreur à proscrire des livres élémentaires, qui tous appellent nominatif le premier Cas du pronom de la seconde personne, soit au singulier soit au pluriel.

3°. Dans les langues qui ont un pronom direct de la troisième personne, ce pronom ne sauroit avoir de Vocatif; parce que l'idée accessoire de la seconde personne, qui caractérise ce Cas, est incompatible avec l'idée de la troisième, qui est le caractère fondamental de ce pronom. La même raison & la même conséquence sont applicables au pronom réfléchi *sui*. Ce dernier ne peut pas même avoir de nominatif, & n'en a effectivement en aucune langue; parce que renfermant dans son essence l'idée de réflexion ou de réaction sur le même objet, il ne peut jamais être à un Cas qui met simplement le sujet en action.

4°. Les adjectifs qui désignent par l'idée d'une relation à la seconde personne, comme *tuus* (tien), *vester* (vôtre), *vestras* (de vo-

**LIV. III.** tre pays ), ne peuvent point admettre le Vocatif. Quand on fait usage de ces adjectifs, c'est pour qualifier les êtres dont on parle par l'idée de cette relation à la seconde personne ; & ces êtres doivent être différents de la seconde personne dont ils dépendent, par la raison même de leur dépendance : ces êtres, dans cette hypothèse, ne peuvent donc jamais se confondre avec celui qui est de la seconde personne ; & par conséquent les adjectifs qui tiennent à cette hypothèse ne peuvent jamais admettre le Vocatif, qui la détruiroit en effet.

5°. Tout nom ou pronom au Vocatif suppose un verbe à la seconde personne, dont il est le sujet : *TU nidum servas* ; Horat. *SOSIA adesdum* ; Ter. *Desilite MILITES* ; Cés. Si ce verbe n'est point exprimé, la plénitude de la construction exige qu'il soit suppléé, *O RUTULI, mea fraus omnis* ; Virg. c'est-à-dire, *O RUTULI audite, omnis fraus est fraus mea.*

## ARTICLE III.

### *Du Génitif.*

Le Génitif est un Cas qui ajoute, à l'idée principale du mot, l'idée accessoire de terme conséquent d'un rapport déterminatif, dont le terme antécédent est énoncé explicitement ou implicitement par un nom appellatif.

*TUARUM PENNARUM nitor*, Phéd. Le

Génitif *pennarum* est le terme conséquent d'un rapport déterminatif, dont l'antécédent est énoncé explicitement par le nom appellatif *nitor*; c'est pourquoi *pennarum* est le complément déterminatif du nom *nitor*.

*Tunc TEMPORIS*, Just. Le Génitif *temporis* est le terme conséquent d'un rapport déterminatif, dont l'antécédent est énoncé implicitement dans l'adverbe *tunc*, qui est équivalent à la phrase *in isto puncto*, comme si l'on disoit *in isto puncto TEMPORIS*.

*Eruditionis expers*, Cic. Le Génitif *eruditionis* est ici le terme conséquent d'un rapport déterminatif, dont l'antécédent est le nom appellatif *pars*, énoncé implicitement dans l'adjectif *expers* qui signifie *nullam habens partem*.

Il semble suivre de cette définition & du développement des exemples qu'on y a joints, que le Génitif peut en effet être le régime de toutes les espèces de mots; quoique la définition paroisse d'abord ne le mettre que dans la dépendance d'un nom appellatif. Mais cette conséquence n'est point légitime, parce qu'elle est plus générale que le principe.

Le Génitif ne peut être le régime que d'un nom appellatif explicite ou implicite. Quand ce nom appellatif est implicite, il est renfermé dans la valeur d'un adverbe, ou d'un adjectif, ou d'un verbe; & il faut alors que le Génitif marque un rapport nécessaire à ce nom appellatif qui fait partie du développement de

**LIV. III.** la valeur de l'adverbe, ou de l'adjectif, ou du verbe, comme on l'a vu dans les deux exemples ci-dessus.

- Or il n'y a guères en latin que quatre adverbes de lieu *nusquam*, *ubi*, *ubique*, *unde*, & l'adverbe de temps *tunc*, qui soient quelquefois suivis du Génitif; parce que les premiers se décomposent par une préposition avec le nom *locus*, ou *pars*, ou *regio*, & le second, ainsi qu'on vient de le voir par *in hoc* ou *in isto puncto*. *Ubi TERRARUM*, c'est-à-dire, *in quâ parte* ou *in quo loco TERRARUM*; *ubique TERRARUM*, c'est-à-dire, *in quâcunque parte* ou *in omnibus locis TERRARUM*; *unde GENTIUM*, c'est-à-dire, *ex quâ regione GENTIUM*; *nusquam GENTIUM*, c'est-à-dire, *in nullâ parte* ou *in nullâ regione GENTIUM*.

Les adjectifs qui peuvent régir immédiatement le Génitif, sont ceux qui désignent par une idée dont le nom abstrait peut lui-même régir le Génitif; comme *avidus*, *appetens*, *cupidus*, *expers*, *inops*, *patiens*, *reverens*, *memor*, &c, parce que les noms abstraits compris dans leur signification régissent le Génitif.

*Aviditas PECUNIÆ*, Cic. *NOVITATIS avidus*, Plin.

*Appetitus VOLUPTATIS*, Cic. *Appetens GLORIÆ*, Id.

*Cupiditas CIBI*, Cels. *Cupidissimus PACIS*, Cic.

*Pars PACIS*, Virg. *LABORIS expers*, Cic.  
*Inopia*

*Inopia RERUM omnium*, Cic. *Inops AMICORUM*, Id. CH. IV.

*Patientia FAMIS & FRIGORIS*, Id. *Patiens LABORIS, INEDIE*, Sall.

*Reverentia FAMÆ*, Ovid. *Reverentior DEORUM*, Id. *Reverentissimus MEI*, Plin. jun.

*Memoria ALICUJUS REI*, Cic. *Memor BENEFICII*, Id.

C'est la même chose des verbes qui peuvent régir immédiatement le Génitif; ce cas se rapporte alors directement au nom appellatif compris dans la signification du verbe, & l'on dit, par exemple, *indigere ARTIS*, Cic. à cause de *indigentia ARTIS*; *nil NOSTRI miserere*, Virg. *Miserere LABORUM tantorum*, Id. à cause de *misericordia ALICUJUS* (la pitié qu'on a pour quelqu'un), Ter. *Faciam ut HUIUS LOCI, DIEIque, MEIque semper memineris*, Id. à cause de *memoria ALICUJUS REI*; Cicéron a dit, *nec unquam obliviscar NOCTIS ILLIUS*, comme Pline, *oblivione PATRIÆ*; il a dit pareillement, *HUIUS MERITI in me recordor*, de même que *MULTORUM BENEFACTORUM recordatio jucundissima est*.

Quand je dis au reste que, dans tous ces exemples, le Génitif a rapport au nom appellatif compris dans la signification de l'adverbe, de l'ajectif, ou du verbe; je ne prétends pas insinuer que, pour la plénitude de la construction analytique, il faille suppléer ce nom, & dire, par exemple, que *novita*

LIV. III. *tis avidus* signifie analytiquement *avidus per aviditatem* ou *ab aviditate novitatis*, ni que *obliviscar noctis illius* signifie *obliviscar recordationem noctis illius*, selon l'interprétation de Sanctius (x) : j'entends seulement que le nom *aviditas* est exprimé implicitement dans *avidus*, & le nom *oblivio* dans *oblivisci*; de manière que pour le rendre explicitement, il faudroit recourir, non à un supplément, mais à un développement; *avidus*, c'est-à-dire, *habens aviditatem*; *oblivisci*, c'est-à-dire, *in oblivionem venire*.

(x) Minerv.  
II. iij; & IV.  
jv. verb.  
MENTIO.

Une autre observation non moins importante, c'est qu'il ne suffit pas qu'un adjectif ou un verbe puisse se décomposer ainsi par un nom appellatif, pour justifier analytiquement le Génitif; il faut encore que ce Génitif puisse être dans le même sens le régime de ce nom appellatif. Par exemple, *purus SCELERIS* (exempt de crime) ne peut pas s'expliquer par un simple développement, parce que *la pureté du crime* est une phrase qui supposeroit dans le crime ce qui ne peut y être; il n'y a que *tache & souillure* (labes), & voilà le véritable nom dont *sceleris* est le complément: c'est donc en le suppléant que l'on rendra la raison analytique de la phrase *purus sceleris*; c'est-à-dire, *purus* (à labe) *sceleris* (exempt de la tache du crime).

Cette manière de rendre raison du Génitif est même la plus générale, lorsque le nom appellatif dont il est le régime ne se trouve

pas exprimé : ainsi *OMNIUM SOCIETATUM* CH. IV.  
*nulla*, Cic. veut dire *nulla* (societas de numero) *OMNIUM SOCIETATUM*; *Flaccus CLAUDII*, Ter. c'est-à-dire, *Flaccus* (filius) *CLAUDII*; *tædet nos VITÆ*, Cic. c'est-à-dire, *tædet nos VITÆ* (diuturnitas ou miseria); *abstine IRARUM*, Hor. c'est-à-dire, *abstine* (te à vi) *IRARUM*, abstiens-toi de la violence des emportements, ou bien *abstine* (vim) *IRARUM*, retiens la violence des emportements; &c. On verra ailleurs les principes de l'art de suppléer.

La détermination produite par le Génitif peut être fondée sur une infinité de rapports différents.

Tantôt, c'est le rapport d'une qualité à son sujet; *fortitudo REGIS*.

Tantôt, du sujet à la qualité; *puer OPTIMÆ INDOLIS*.

Quelquefois, c'est le rapport de la forme à la matière; *vas AURI*.

D'autres fois, de la matière à la forme; *aurum VASIS*.

Ici, c'est le rapport de la cause à l'effet; *Creator MUNDI*.

Là, de l'effet à la cause; *CICERONIS opera*.

Ailleurs, c'est le rapport de la partie au tout; *caput HOMINIS*.

Du tout à la partie; *homo CRASSI CAPITIS*.

Du contenant au contenu; *modius FRUMENTI*.

145. III. Du contenu au contenant; *frumentum HUIUS MODII.*

De la chose possédée au possesseur; *bona CIVIUM.*

Du possesseur à la chose possédée; *Dominus VILLÆ.*

De l'action à l'objet; *metus SUPPLICII.*

De l'espèce à l'individu; *oppidum ANTIOCHIÆ.*

Par-tout, le mot qui est au Génitif exprime le terme conséquent du rapport; le nom appellatif auquel il est associé en exprime l'antécédent: & comme le rapport est toujours de l'antécédent au conséquent, c'est pour cela que je me suis exprimé conformément à ce principe dans le détail que je viens de faire.

J'en fais la remarque, parce que Lancelot,

(y) Gramm. en pareil cas (y), s'est exprimé comme si  
gén. II. vj. le rapport étoit du conséquent à l'antécédent; ce qui est une erreur, qui me paroît

(z) *Ars critica. Part. II. sect. j. cap. 12.* avoir été adoptée depuis par J. le Clerc (z).  
Il est essentiel de remarquer que le même terme antécédent peut avoir des relations différentes à un même terme conséquent; que le terme conséquent néanmoins ne laisse pas de se mettre toujours au Génitif; & qu'il peut par conséquent en résulter des phrases obscures & équivoques. C'est ainsi que, quand le terme antécédent énonce une action, le terme conséquent au Génitif peut également en exprimer le sujet efficient ou l'objet.

Est-il aisé, par exemple, de dire ce qu'on



entend par *amor DEI*, ( *l'amour DE DIEU* )? CH. IV.  
Est-ce *amor DEI AMANTIS* ou *amor DEI AMATI*? Il faut avouer que ni la phrase fran-  
çoise ni la phrase latine n'en disent rien.

Metus æque & injuria, atque alia quædam  
id genus, . . . utroque versum dici possunt. Nam  
metus hostium rectè dicitur & quum timent hos-  
tes & quum timentur. Itaque Sallustius, in histo-  
riâ primâ, metum Pompeii dixit, non quod  
Pompeius metueret, quod est usitatius sed quod  
metueretur . . . Injurias itidem dicimus tam illo-  
rum qui patiuntur quam qui faciunt; quarum  
dictionum exempla sunt facilia inventu. Illud  
etiam dictum à Virgilio (Æn. II. 436.) eandem  
habet formam communicatæ ultrò & citrò signi-  
ficationis : Et vulnere, inquit, tardus Ulyxi;  
quum diceret vulnus, non quod accepisset Ulyxes,  
sed quod dedisset (a).

» Ainsi, dit le grammairien de P. R. (b),  
» dans ce passage de S. Paul (c) : *Certus sum*  
» *enim quia neque mors, neque vita . . . pote-*  
» *rit nos separare à charitate DEI, quæ est*  
» *in Christo Jesu Domino nostro* ; le Génitif  
» *Dei* a été pris en deux sens différents par  
» les interprètes : les uns, qui y ont donné  
» le rapport de l'objet, ayant expliqué ce  
» passage de *l'amour que les Elus portent à*  
» *Dieu en JÉSUS-CHRIST* ; & les autres, qui  
» y ont donné le rapport du sujet, l'ayant  
» expliqué de *l'amour que Dieu porte aux Elus*  
» *en JÉSUS-CHRIST* ».

Il est pourtant assez ordinaire que ces phra-

(a) Auk

Gell. IX. 12.

(b) Gramm.

gén. II. vj.

(c) Rom.

xiiij. 38. 39.

LIV. III. ses équivoques, étant vûes en place & mises en relation avec d'autres circonstances, perdent ce qu'elles ont d'obscurité & d'incertitude en elles-mêmes; ou s'il reste encore des doutes, ils viennent moins de la phrase que de l'ignorance, soit de la matière soit des circonstances dans lesquelles on a écrit.

Quoi qu'il en soit, la diversité des rapports auxquels peut avoir trait le Génitif, a fait donner à ce Cas différentes dénominations, selon que les uns ont fixé plus que les autres l'attention des grammairiens. Les uns l'ont appelé *possessif*, parce qu'il indique souvent le rapport de la chose possédée au possesseur, *prædium TARENTII*; ou celui du possesseur à la chose possédée, *Dominus VILLÆ*. D'autres l'ont nommé *patrius* ou *pater-nus*, à cause du rapport du père aux enfants, *pater TULLIÆ*; ou du rapport des enfants aux parents, *filius CORNELIÆ*. D'autres l'ont appelé *uxorius*, à cause du rapport de l'épouse au mari, *HECTORIS Andromache*, suppl. *uxor*; ou du rapport du mari à l'épouse, *maritus TARENTIÆ*.

Toutes ces dénominations pèchent, en ce qu'elles portent sur un rapport qui ne tient point directement à la signification du Cas dont il s'agit, & qui d'ailleurs est accidentel. L'effet général de ce Cas est de servir à déterminer la signification d'un nom appellatif, par un rapport quelconque dont il caractérise le terme conséquent. C'étoit dans cette

propriété qu'il en falloit prendre la dénomination ; & on auroit pu alors le nommer *déterminatif*, avec plus de fondement qu'on n'en a eu à lui donner tout autre nom. CH. IV.

Il ne faut pourtant pas trop regretter celui-ci , parce qu'en effet on verra bientôt que tous les Cas obliques sont aussi déterminatifs : & l'on peut se contenter de la dénomination de *Génitif*, qui est la plus généralement adoptée , apparemment parce qu'elle exprime l'un des usages les plus fréquents de ce Cas. Il naît du nominatif , & il est le générateur de tous les Cas obliques & de plusieurs espèces de mots dérivés du nom. C'est la remarque de Priscien même. *GENITIVUS*, dit-il, (d), *naturale vinculum generis possidet ; nascitur quidem à nominativo, generat autem omnes obliquos sequentes* : & il avoit dit un peu plus haut ; *generalis videtur esse hic Casus Genitivus, ex quo ferè omnes derivationes, & maxime apud græcos, solent fieri*. En effet les services qu'il rend dans le système de la formation , s'étendent à toutes les branches de ce système. (d) Lib. V. de Casu.

## ARTICLE IV.

### *Du Datif.*

Le Datif est un Cas qui ajoute , à l'idée principale du mot , l'idée accessoire de terme conséquent d'un rapport de tendance , soit phy-

LIV. III. fique soit morale , dont de le terme antécédent est un mot quelconque susceptible de cette relation.

*Causa fuit pater HIS*, Hor. *his* ou *his rebus* est au Datif, parce que c'est le terme conséquent du rapport de tendance, dont le terme antécédent est le nom *causa*; la cause a une tendance morale vers l'effet.

*Vehementer MIHI utile, nec inutile IPSI CÆSARI*, Cic. le datif *mihi* désigne le terme conséquent du rapport de tendance, dont le terme antécédent est l'adjectif *utile*; le datif *ipsi Cæsari* caractérise le terme conséquent du rapport de tendance, dont le terme antécédent est l'adjectif *inutile*: l'utile & l'inutile ne sont tels que relativement, & par leur tendance morale au profit ou au dommage de quelque objet.

*Pamphili VITÆ timeo*, Ter. *vitæ* est au Datif, parce que c'est le terme conséquent du rapport de tendance, dont le terme antécédent est le verbe *timeo*; quand on craint, c'est par un sentiment d'affection ou pour soi ou pour un autre, ce qui est une tendance morale vers l'objet de cette affection.

*Convenienter NATURÆ vivere*, Cic. Hor. *naturæ* est au Datif, parce qu'il est le terme conséquent du rapport de tendance, dont le terme antécédent est l'adverbe *convenienter*; la conformité, dont l'idée est renfermée dans l'adverbe en question, est une véritable tendance morale vers l'objet imité.

De ce que le rapport qui caractérise le Datif est un rapport de tendance ; il est souvent arrivé que les latins se sont servis du Datif, au lieu d'exprimer distinctement ce rapport par *ad* ou *in* avec l'accusatif, ou par telle autre préposition propre à cette fin.

C'est ainsi que Virgile a dit (f), *inferret- (f) Æn. l. 10.*  
que *Deos LATIO* ; sur quoi son commentateur Servius fait cette remarque : *LATIO hoc est IN LATIUM ; & est figura usitata apud Virgilium : quod enim per accusativum cum præpositione dicimus, ille per Dativum ponit sine præpositione ; sicut alibi, it clamor CÆLO, pro IN CÆLUM.*

C'est par la même raison que Cicéron a dit, *paratus AD OMNEM EVENTUM* ; & Quintilien, *idem CERTAMINI paratior* : que Cicéron a dit également *alienus A LITTERIS*, & *alienus CAUSÆ* : que cet orateur ayant dit *A TE diversus*, Quintilien n'a pas laissé de dire *diversus HUIC*.

Nous avons vu ci-devant l'adjectif *utilis* régissant le Datif ; & nous lisons dans Pline *AD MULTA MEDICAMENTA utile* : au lieu du Datif que Térence a employé après le verbe *timeo*, dans l'exemple que nous en avons rapporté ; nous trouvons la préposition *pro* & l'ablatif dans Aulu-Gelle, *PRO Aristippi ANIMA timere*.

Suivons les conséquences qui naissent de ces observations. Le Datif seul est équivalent à une préposition avec son complément, puis-

LIV. III. que les meilleurs auteurs paroissent avoir mis indifféremment l'une des deux expressions pour l'autre. On ne peut pas dire d'ailleurs que le Datif latin doive être considéré comme complément d'une préposition sousentendue, puisqu'il n'y a aucune preuve de fait que ce Cas ait jamais été joint à aucune préposition.

(g) Liv. II.  
ch. V. Art. 2.

Il suit donc de là (g), que le Datif est un véritable adverbe, puisqu'il est établi que tout mot équivalant à une préposition avec son complément est en effet un adverbe. Or cette valeur du Datif latin se prouve, non seulement par les équivalants que l'on en trouve dans la langue latine, mais encore par la manière dont on en rend la valeur dans les langues dont les noms ne se déclinent point par Cas; nous nous servons toujours d'une préposition, à laquelle nous donnons pour complément le nom même qui est en latin au Datif: *causa fuit pater HIS*, mon père fut cause DE CELA; *Pamphili VITÆ timeo*, je crains POUR LA VIE de Pamphile; *convenienter NATURÆ vivere*, vivre conformément À LA NATURE.

Si nous retournons sur nos pas avec le même principe, nous porterons le même jugement du génitif; c'est, pour les mêmes raisons, un véritable adverbe. Il fait naître par lui-même dans l'esprit & l'idée du rapport & celle du terme conséquent; il est donc équivalent à une préposition avec son complément. De là vient que nous traduisons com-

munément le génitif latin par la préposition **CH. IV.**  
*de* à laquelle nous donnons pour complément  
 le nom même qui est au génitif: **TUARUM**  
**PENNARUM** *nitor*, la beauté **DE TES PLU-**  
**MES**; **NOVITATIS** *avidus*, avide **DE NOU-**  
**VEAUTÉ**; *faciam & HUIUS LOCI, DIEI* *que*,  
*MEI* *que semper memineris*, je ferai en sorte que  
 vous vous souveniez toujours **DE CE LIEU, DE**  
**CE JOUR, & DE MOI.**

De là vient encore que les auteurs latins  
 ont quelquefois employé le Datif au lieu du  
 génitif: **VINO** *cupida estis*, Plaut. pour *vini*;  
*participem* **STUDIIS**, Ovid. pour *studiorum*;  
*causa fuit pater* **HIS**, Hor. pour *horum*; **TUI**  
*similis est probè*, Ter. avec le génitif; **FRA-**  
**TRI** *similior quàm* **PATRI**, Liv. avec le Da-  
 tif. C'est que le génitif & le Datif sont deux  
 adverbes qui expriment des rapports si géné-  
 raux, qu'il est très-aisé de prendre l'un pour  
 l'autre, à moins que quelque circonstance  
 particulière ne détermine l'un des deux d'une  
 manière bien exclusive.

De là vient enfin que le génitif & le Datif  
 du nombre singulier sont semblables entre eux,  
 dans la première & dans la cinquième décli-  
 naison des noms latins.

Que ce soit donc réflexion ou hasard, voi-  
 là dans le système des Cas latins une division  
 assez régulière, qui les partage en trois bran-  
 ches, de deux Cas chacune: deux Cas *sub-*  
*jectifs*, le nominatif & le vocatif; deux Cas  
*adverbiaux*, le génitif & le Datif; & deux

LIV. III. Cas que je nommerai *complétifs*, parce que, comme on le verra bientôt, ils sont uniquement destinés à caractériser les compléments des prépositions, savoir l'accusatif & l'ablatif.

---

## A R T I C L E V.

### *De l'Accusatif.*

L'Accusatif est un Cas qui ajoute, à l'idée principale du mot, l'idée accessoire de terme conséquent d'un rapport indiqué par un certain nombre des prépositions latines. On lui a donné le nom d'*Accusatif*, d'*accusatum* supin du verbe *accusare* (accuser, déclarer, faire connoître), parce qu'il fait connoître en effet le terme du rapport général désigné par la préposition.

Les véritables prépositions latines dont le complément doit être à l'Accusatif, sont au nombre de vingt-cinq.

1. *AD.* *Classsem ad Pergama misi*, Virg. *Ad me fuit*, Cic. *Ad judicem dicere*, Id. *Ad arbitrium*, Id.

2. 3. *ADVERSUM* ou *ADVERSUS.* *Non contendam ego adversus te*, Cic. *Reverentia adversus homines*, Id. *De illâ adversus hunc loqui*, Ter. *Id gratum fuisse adversum te*, Id.

4. *ANTE.* *Ante oculos*, Ter. *Ante me illum diligo*, Cic. *Ante alios felix*, Virg.

5. *APUD.* *Apud forum*, Ter. *Apud focum sedere*, Cic. *Apud exercitum esse*, Id. *Apud*



*Platonem scriptum est*, Id. *Apud matrem rectè est*, Cic. *Sum apud te primus*, Ter. CH. IV.

6. *CIRCA*. *Quum Rullus Capuam & urbes circa Capuam occupavit*, Cic. *Circa eum mensem*, Plin.

7. *CIRCUM*. *Circum littora*, Virg.

8. 9. *CIS & CITRA*. *Cis Euphratem*, Cic. *Cis paucos dies*, Plaut. *Citrà Rhenum*, Cæs. *Citrà senatûs auctoritatem*, Cic.

10. *CONTRA*. *Contrà Neptunum & Venerem contràque Minervam*, Virg. *Contrà expectationem omnium*, Cæs. *Italiam contrà*, Virg.

11. *ERGA*. *Affecti ergà amicum simus eodem modo quo ergà nosmet ipsos*, Cic. *Pro meo summo ergà te amore*, Id.

12. *EXTRA*. *Extrà viam*, Cic. *Extrà modum*, Id. *Extrà jocum*, Id. *Extrà culpam esse*, Id. *Extrà pretium*, Plaut.

13. *INFRA*. *Infrà censum & ingenium alicujus esse*, Horat. *Me infrà ætatem filii sui posuit*, Liv. *Infrà se omnia humana ducit*, Cic.

14. *INTER*. *Inter omnes potentissimus odor*, Plin. *Inter spem metumque*, Liv. *Inter me & Scipionem*, Cic. *Inter vina*, Hor. *Inter paucos dies*, Liv. *Cùm inter homines esset*, Cic.

15. *INTRA*. *Intrà parietes meos*, Cic. *Rapi intrà juventam*, Tacit. *Hortensii scripta tamen intrà famam sunt*, Quintil. *Epulamur, non modo non contrà legem, sed etiam intrà legem*, Cic. *Intrà modum*, Id.

16. *OB*. *Ob adulterium cæsus*, Virg. *Ob*

LIV. III. *avaritiam laborat*, Hor. *Ob formidinem*, Tacit. *Ob oculos*, Cic. *Ob absolvendum*, Id. *Ob stultitiam pretium fero*, Ter.

17. *PENES*. *Isthæc penes vos psalteria est*, Ter. *Omnia sunt bona quem penes est virtus*, Plaut. *Penes te es?* Hor. *Penes auctores sit fides*, Plin. *Penes eum summa imperii erat*, Liv. *Penes te culpa est*, Ter. *Ut penes eosdem pericula belli, penes quos præmia, essent*, Liv.

18. *PER*. *Ego te per Deos oro*, Cic. *Per otium*, Id. *Tot per annos*, Tacit. *Per somnium*, Cic. *Per simulationem amicitiae*, Id. *Per membranas oculorum*, Id. *Per me nulla est mora*, Ter.

19. *PONE*. *Ponè castra pabulatum & lignatum ibant*, Liv. *Ponè tergum insurgebat sylva*, Tacit. *Ponè nos recede*, Plaut.

20. *POST*. *Post finem*, Cic. *Post sexennium*, Id. *Post diem tertium*, Id. *Post legem hanc constitutam*, Id. *Post tergum*, Cæf.

21. *PRÆTER*. *Omnes præter unum*, Cic. *Præter modum*, Id. *Præter oculos*, Id. *Præter suorum ora*, Tacit. *Præter mœnia fluere*, Liv. *Attici in eo genere præter cæteros excellunt*, Cic. *Præter æquum & bonum*, Ter. *Præter spem salvæ sumus*, Plaut.

22. *SECUNDUM*. *Secundùm ripam*, Plaut. *Secundùm Philosophos*, Cic. *Secundùm jus fasque*, Liv. *Secundùm quietem*, Cat. *Secundùm arbitrium tuum*, Cic.

23. *SUPRA*. *Mare quod suprâ terram est*, Cic. *Cùm hostes suprâ caput sint*, Liv. *Suprà*

*vires*, Horat. *Suprà humanam spem*, Liv.

24. *TRANS*. *Trans Tiberim*, Cic. *Trans Euphratem*, Id. *Cælum, non animum, mutant qui trans mare currunt*, Hor.

25. *ULTRA*. *Ultrà Tiberim*, Cæs. *Mollitiis ultrà famam fluens*, Vell. Paterc. *Ultrà Æthiopiam*, Sall.

Je dois rendre compte ici de ce qui m'a déterminé à ne pas compter, parmi les prépositions qui régissent l'Accusatif, les mots *circiter*, *juxtà*, *propè*, *propter*, *secùs*, *versùs*, & *usque*, que presque tous les grammairiens regardent comme des prépositions, & qui, presque tous, sont marqués comme prépositions dans les Dictionnaires.

1. *CIRCITER* est un véritable adverbe, formé de *circà* ou de *circùm*; de même que l'on a formé *acriter* de *acris*, *duriter* de *durus*, *fortiter* de *fortis*, *prudenter* de *prudens*, &c. Si l'on trouve quelquefois ce mot employé avec un Accusatif, c'est qu'il y a à suppléer une préposition qui puisse régir ce Cas: ainsi *Dies circiter quindecim iter fecerunt*, Cæs. signifie *fecerunt iter circiter (per) quindecim dies*. La preuve en est 1<sup>o</sup>. que l'on trouve *circiter* avec une préposition exprimée; comme *Ad sextum circiter idus maias*, Cic : 2<sup>o</sup>. qu'on le trouve avec l'ablatif, qui suppose une autre préposition; comme *Circiter horâ decimâ noctis*, Cic. c'est-à-dire, *circiter (in) horâ decimâ noctis* : 3<sup>o</sup>. qu'on le rencontre même sans autre Cas que le nominatif, com-

LIV. III. me *Ex omni copiâ circiter pars quarta erat*, Sall. *Circiter* répond juste à notre adverbe *environ*.

(h) Not. 1.  
in Sanctii Mi-  
nerv. l. xvj.

2. *JUXTA* est aussi un adverbe, qui paroît dérivé de *jungo*, *junxi*, au lieu de quoi l'on disoit anciennement *jugo*, *juxi*, s'il en faut croire Périzonius (h). Mais, quelle qu'en soit l'origine, mille exemples prouvent tellement que c'est un adverbe, que les Dictionnaires le font préposition & adverbe; ce que nous avons déjà vu plusieurs fois être contraire aux vûes immuables de l'institution du langage. *Litteris græcis & latinis juxtâ eruditus*, Tacit. *Æstus hiememque juxtâ ferens*, Sall. *Juxtâ mecum omnes intelligitis*, Cic. *Rem parvam & juxtâ magnis difficilem*, Liv. Il n'y a là qu'un exemple où l'on trouve un Accusatif; & les grammairiens ne s'aviseront pas d'en faire le complément de *juxtâ*, ils le rapporteront à *ferens*.

3. *PROPÈ* est un adverbe qui répond à notre *près*: notre *près* est toujours suivi de la préposition *de*; & le *propè* des latins suppose toujours *ad* quand il est accompagné d'un Accusatif. On trouve dans Cicéron, *Propè â muris* (près des murs), *Propè ab domo* (près de la maison); c'est la véritable préposition qui détermine le rapport de distance. On y trouve encore, *Propè annis viginti natus*: ici cet ablatif n'est relatif à *propè* ni médiatement ni immédiatement; il se rapporte à *natus*, & c'est comme s'il y avoit *natus (ex) annis*

*annis propè viginti* ( né ( depuis ) environ vingt ans , âgé de près de vingt ans ). On trouve encore *propè* employé seul & sans aucun Cas qui fasse équivoque , précisément comme tous les adverbes : *Propè intueri* ( regarder de près ), Cic. *Propè adventat* ( il arrive presque , il va arriver ), Plaut. *Propè adest* ( suppl. *tempus* ) *cùm alieno more vivendum est tibi* , ( le temps où il te faudra vivre selon l'humeur d'autrui est près , c'est-à-dire , voici le temps où &c. ) , Ter. Lorsque l'on trouve donc un Accusatif avec *propè* , l'analogie conduit nécessairement à suppléer une préposition qui le régitte : *Cubat is propè Cæsaris hortos* , Hor. c'est-à-dire , *cubat is propè ( ad ) hortos Cæsaris* ; & *ad* est encore la véritable préposition qui exprime le rapport de distance.

Mais voici une difficulté : comment *à* , *ab* , ou *abs* d'une part , & *ad* d'autre part , peuvent-elles être également les prépositions énonciatives de la distance ; & comment peut-il se faire que l'on puisse également dire , *Propè à Cæsaris hortis* , & *Propè ad Cæsaris hortos* ? C'est un choix qui dépend de celui du point d'où l'on partiroit pour mesurer la distance : si l'on va , du lieu qui est *propè* , vers les jardins de César ; c'est *ad* , comme si l'on disoit *propè ( eunti ad ) Cæsaris hortos* : si l'on part des jardins de César , pour venir vers le lieu qui est *propè* ; c'est *à* ou *ab* , comme si l'on disoit *propè ( venienti à ) Cæsaris hortis*.

**Liv. III.** Encore un exemple : *Propè metum res fuerat*, Liv. c'est-à-dire, (*ad*) *metum*, comme si l'on disoit, *res fuerat propè (inclinantibus ad) metum* (la chose avoit été près pour ceux qui inclinoient vers la crainte, c'est-à-dire, peu s'en fallut qu'on n'eût peur). Mais quand on lit, *Propè seditionem ventum est*, Tacit. *seditionem* est régi par *ad*, & cet *ad* tombe immédiatement sur *ventum est*; de sorte que l'on pourroit dire absolument, *ad seditionem ventum est* (on en vint à une sédition) : *propè*, qui est ici de plus, signifie *presque*.

*Propè* est donc un adverbe, dans quelque construction qu'il soit employé : & cette conséquence se confirme par son analogie avec les autres adverbes; il reçoit la forme comparative *propiùs*, & la forme superlative *proximè*; & ces deux formes s'employent avec l'Accusatif, soit en exprimant soit en sous-entendant la préposition. *Ad similitudinem propiùs accedere*, Cic. *Id propiùs fidem est*, Liv. *Proximè videntur ad nostram disciplinam accedere*, Cic. *Ut quam proximè Italiam sit*, Id. L'adjectif *proximus*, qui vient du même radical, se construit de même avec *ad* & un Accusatif; *Proximus Pompeium sedebam*, Cic. suppl. *ad*. *Proximus ad Dominam sedeto*, Ovid. Quelquefois avec un datif, que nous savons être l'équivalent de l'Accusatif avec *ad*; *Proximus huic labor est*, Ovid.

Toutes ces observations prouvent que ces différents régimes sont attribués à *propè*, à

cause de sa signification individuelle, qui se retrouve la même dans tous ses dérivés; & non à raison de sa signification spécifique, qui disparoît dans *proximus*, mais qui est certainement la même dans *propius* & *proximè*. Ainsi *propè* est adverbe comme ces deux derniers.

4. *PROPTER* se trouve employé comme adverbe, à peu près dans le sens de *propè*: par exemple, *Propter est spelunca quædam* (il y a tout près une caverne), *Cic. Ibi angiportum propter est* (il y a là autours une petite rue), *Ter. Venit per auras cornix, & propter volans* (une corneille vint par les airs, & volant tout près), *Phed. Si l'on trouve donc le même mot, avec le même sens, accompagné d'un Accusatif; il n'y a point de doute qu'il ne faille suppléer une préposition, parce qu'un adverbe ne peut recevoir aucun complément qu'au moyen d'une préposition: ainsi Ipse propter aquitam adstuit, Sall. veut dire, ipse propter (ad) aquilam adstuit; Propter patrem cubantes, Cic. c'est, proptet (ad) patrem cubantes; Propter aquæ rivum, Virg. signifie, propter (ad) aqua rivum: & la raison de cet *ad* est la même ici qu'après *propè*.*

Lorsque *propter* est employé pour *à cause de*, *en considération de*, *pour l'amour de*, &c. c'est qu'on le fait passer du sens physique au sens moral; ce qui n'en doit point altérer la Syntaxe: ainsi, *Propter honestatem*, *Propter*

LIV. III. *vos*, Cic. *Te* propter, Virg. signifie propter (*ad*) *honestatem*, propter (*ad*) *vos*, (*Ad*) *te* propter.

5. *SECUS* est adverbe partout : *Rectè an secus*, *nihil ad nos*, Cic. *Secus interpretari*, Suet. De là vient qu'il est susceptible de la forme comparative : *Nihilo secius*, Ter. On ne peut citer que deux ou trois exemples où ce mot ait l'air d'être employé comme préposition : *Secus fluvios*, dans Pline, & les mss. les plus corrects ont *secundum* au lieu de *secus* ; *Conductus est cæcus secus viam stare*, dans Quintilien, où rien n'empêche d'introduire la même correction ; *Secus decursus aquarum*, Ps. 1. mais on fait que la vulgate ne fait autorité que pour la foi & non pour le langage. Au reste voici comment s'explique Charisius

(i) Lib. I. (i) sur cet objet : *SECUS*, *adverbium*, significat *ALITER* ; unde nascitur *SECIUS*, *adversus*. *Cæterum id quod vulgus usurpat*, *SECUS illum sedi*, *hoc est* ; *SECUNDUM illum*, & *factum* & *sordidum est*.

6. *VERSUS* & *VERSUM* sont fréquemment employés comme adverbes, avec une préposition suivie de son complément. *In Italiam versus navigaturus erat*, Cic. *Cæpi versum ad illas accedere*, Plaut. *Tumulus est in extrema parte urbis versus à mari*, Liv. c'est-à-dire, *versus (ad venientes) à mari* ; *Ad Alpes versus*, Cic. Il faut donc sousentendre la même préposition quand elle n'est pas exprimée, & regarder toujours *versus* comme adver-



be : *Ego portum versùs pergàm... domum versùs revertar*, Plaut. c'est-à-dire, *ego (ad) portum versùs pergàm... (ad) domum versùs revertar*. CH. IV.

7. *USQUE* répond exactement à notre françois *jusque* dont j'ai déterminé ci-devant (j) <sup>(j) Liv. II. ch. V. art. 2.</sup> la nature, & qui est un véritable adverbe. Les latins l'ont employé seul comme tous les adverbes qui n'ont pas essentiellement un sens relatif : *Bené ne usque valuisti*, Ter. *Juvat usque morari*, Virg. *Mihi curæ usque erit quid agas*, Cic. Ils l'ont employé avec différentes prépositions : *Usque ad eum finem*, Cic. *Usque ad Numantiam misit*, Id. *Usque sub extremum brumæ intractabilis imbrem*, Virg. *Usque ante calendas*, Cic. *Usque extrâ solitudinem*, Plin. *Usque ab avo atque atavo progeniem vestram proferens*, Ter. Donc il faut suppléer la préposition quand elle manque : *Usque Romam*, usque *Puteolos*, Cic. suppl. *ad*.

Outre les vingt-cinq prépositions qui régissent l'Accusatif, il y en a encore quatre dont le complément est quelquefois à l'Accusatif & quelquefois à l'ablatif : mais nous n'en parlerons qu'après avoir examiné celles qui demandent l'ablatif. Achéons ici ce qui concerne l'Accusatif.

On ne manquera pas d'opposer à la définition que j'en donne, que ce Cas sert encore à deux autres usages, de l'aveu de tous les grammairiens & de M. du Marçais même.

Le premier, c'est qu'il caractérise le complément du verbe actif relatif, & qu'il mar-

LIV. III. que le terme ou l'objet de l'action que le verbe signifie, comme dans *Augustus vicit ANTONIUM*. Cet usage de l'Accusatif s'étend même, dit-on, jusqu'aux noms verbaux en *io* dérivés du supin, qui présentent à l'esprit l'idée de l'action dans un état d'abstraction; & aux adjectifs verbaux en *undus*: de là viennent les phrases suivantes; *Quid tibi HANC curatio est, REM*, Plaut. *Sed quid tibi NOS tactio est*, Id. *Quid tibi HANC auditio est, quid tibi HANC notio est*, Id. *Hanno vitabundus CASTRA hostium CONSULESque, loco edito castra posuit*, Liv. *CARNIFICEM imaginabundus*, Apul. *Mirabundi BESTIAM*, Id.

Le second usage de l'Accusatif est de caractériser le suppôt ou le sujet de l'infinitif, comme le nominatif caractérise celui des modes personnels: ainsi comme on dit avec l'indicatif, *Petrus legit* (Pierre lit); on dit avec l'infinitif, *PETRUM legere* (Pierre lire), ou *PE-TRUM legisse* (Pierre avoir lu). C'est l'exemple de M. du Marçais, & ce sont ses propres termes (k).

(k) Encycl.  
au mot AC-  
CUSATIF.

Les réponses que j'ai à faire à ces deux objections, paroîtront peut-être des paradoxes. Comme je les crois néanmoins conformes à l'exakte vérité, je les exposerai telles que je les conçois; quelque autre plus habile ou les détruira par de meilleures raisons, ou les fortifiera par de nouvelles vûes.

Je dis donc en premier lieu que l'Accusatif, que l'on croit régime du verbe actif re-

latif, des noms verbaux en *io*, & des adjectifs verbaux en *undus*, ne caractérise jamais que le complément d'une préposition. Ainsi *amo DEUM*, c'est *amo* (*ad* ou *in*) *DEUM* (je suis en amour pour Dieu); *doceo PUEROS GRAMMATICAM*, c'est, dans la plénitude analytique, *doceo* (*ad*) *PUEROS* (*circà*) *GRAMMATICAM* (je suis docteur pour les enfants en fait de Grammaire).

C'est la même chose à l'égard des noms verbaux en *io*. Ainsi *curatio HANC REM*, c'est *curatio* (*circà*) *HANC REM*; *NOS tactio*, c'est (*super*) *NOS tactio* (attouchement sur nous); *HANC auditio*, *HANC notio*, c'est (*ergà*) *HANC auditio*, (*circà*) *HANC notio*.

Les adjectifs verbaux en *undus* ne sont pas plus de difficulté. *Vitabundus CASTRA CONSULESque*, c'est-à-dire, *vitabundus* (*ob*) *CASTRA CONSULESque*; *CARNIFICEM imaginabundus*, c'est-à-dire, (*per*) *CARNIFICEM imaginabundus* (ayant sans cesse l'imagination occupée par le bourreau); *mirabundi BESTIAM*, c'est-à-dire, *mirabundi* (*ob*) *BESTIAM* (remplis d'admiration pour la bête).

Enfin il n'y a pas un seul exemple pareil, qu'on ne puisse analyser & interpréter de la même manière. Or la simplicité de l'analogie, qui dirige partout le langage des hommes & qui est fixée immuablement dans la langue latine, ne permet pas d'assigner à l'Accusatif une infinité de fonctions différentes; autrement, ce seroit introduire dans le lan-

v. III. gage la confusion, l'incertitude, & l'équivoque. Mais l'Accusatif est indubitablement destiné par l'analogie latine, à caractériser le complément des prépositions mentionnées ci-devant; il ne doit donc pas sortir de cette destination, vu surtout qu'il est toujours possible de l'y ramener, comme on vient de le voir: j'ajoute que cela est toujours raisonnable, & je vais le prouver.

Les grammairiens ne regardent l'Accusatif comme régime que des verbes actifs relatifs; c'est convenir que ce Cas doit désigner le terme conséquent du rapport compris ou supposé dans la signification du verbe. Or tout rapport est en quelque sorte dans le terme antécédent: la préposition en est, pour ainsi dire, l'exposant; & elle indique que son complément est le terme conséquent de ce rapport. La préposition est d'autant plus nécessaire à l'analyse de la phrase, que le même verbe peut avoir des rapports très-différents dans la même phrase, & qu'alors la différence des rapports ne peut devenir sensible que par celle des exposants, qui sont les prépositions.

D'ailleurs le verbe relatif peut être actif ou passif: *amo* est actif, *amor* est passif; l'un exprime le rapport inverse de l'autre. Dans *amo Deum*, le rapport actif est dirigé vers le terme passif *Deum*; dans *amor à Deo*, le rapport passif est dirigé vers le terme actif *Deo*. Or *Deo* est ici complément de la préposition

à, qui dénote en général un rapport d'origine, afin de faire entendre que l'impression passive est rapportée à la cause : pourquoi, dans la phrase active, *Deum* ne seroit-il pas aussi complément de la préposition *ad*, ou de telle autre qui soit propre à désigner un rapport de tendance, afin de faire entendre que l'action est rapportée à l'objet passif qui en reçoit l'impression ?

C'est, dira-t-on, que l'on n'a point d'exemple qui autorise à supposer cette préposition.

Je réponds 1°. que l'idée de la préposition est toujours rappelée par l'Accusatif qui la suppose ; de même que l'idée de la préposition *à* ou *ab* est rappelée par l'ablatif, lorsqu'elle est en effet supprimée dans la phrase passive, comme quand on dit *compulsi SITI* pour *à SITI*.

Je réponds 2°. que la suppression de la préposition dans la phrase active n'est pas universelle, & que les exemples des autres langues peuvent en autoriser l'expression du moins dans l'analyse de la phrase latine.

Les hébreux, après les verbes actifs, emploient quelquefois la préposition **ב** (beth), qui répond à l'*in* des latins : de là ces expressions de l'écriture, selon le texte de la vulgate, qui est une version littérale du texte original & qui en conserve ainsi les idiotismes ; *In lege ejus meditabitur* (Ps. 1.) pour *legem ejus meditabitur* (il méditera sa loi) ; *Narrate in turribus ejus* (Ps. 47.) pour *nar-*

LIV. III. *rate turre ejus* (comptez ses tours); *Hæreditabis in omnibus gentibus* (Ps. 81.) pour *hæreditabis omnes gentes* (vous recevrez par héritage toutes les nations); *Judicabit in nationibus* (Ps. 109.) pour *judicabit nationes* (il jugera les nations); *In astutiâ eorum excogitavit* (Eccli. 42.) pour *astutiam eorum excogitavit* (il a pénétré leur fausseté). Quelquefois la vulgate rend l'hébraïsme par une autre préposition : *A mandatis tuis intellexi* (Ps. 118.) pour *mandata tua intellexi* (j'ai compris vos commandements); *Initio cognovi de testimoniis tuis* (Ib.) pour *cognovi testimonia tua* (j'ai connu vos ordonnances); *A voce enim Domini pavebit assur virgâ percussus* (Isaï. 30.) pour *vocem* (car l'assyrien frappé de la verge redoutera la voix du Seigneur); *Ne timeas à facie eorum* (Jerem. 1.) pour *faciem eorum* (ne craignez point leur présence). Quelquefois même la vulgate emploie une préposition qui régit l'Accusatif, & se rapproche davantage en cela de l'analyse que je propose pour la phrase latine : *Misereor super turbam* (Marc. 8.) (j'ai pitié de la multitude); *Videbunt in quem transfixerunt* (Joan. 19.) (ils verront celui qu'ils auront percé).

(1) *De exp.*  
*ped. Cyri.*  
*Lib. I.*

On lit dans Xénophon (1) *δίδωμι αὐτῷ μυριάς δακαίους* (il lui donne dix-mille dariques); où l'on voit *μυρία δακαίους* à l'Accusatif sans préposition : quelques lignes après, on lit une phrase entièrement pareille, où l'Accusa-

tif est précédé d'une préposition exprimée ; CH. IV.  
*δίδωμι αὐτῷ ἰς τετρακισχίλους*, suppl. *ἐν* ( il lui  
 donne quatre-mille étrangers ). Mon senti-  
 ment peut donc trouver de l'appui chez les  
 grecs.

Nous rencontrerons encore des exemples  
 dans les langues cultivées de l'Europe. Les  
 espagnols disent *amar à Dios*, comme les la-  
 tins auroient pu dire *amare ad Deum* ( être  
 en amour pour Dieu ), & comme nous au-  
 rions pu dire nous-mêmes *aimer à Dieu*. Eh  
 ne trouvons-nous pas l'équivalent dans nos  
 anciens auteurs ? *Et pria à ses amis que cil*  
*roules fut mis sus son tombel ( m )* : cet usage <sup>(m) Diction.</sup>  
 s'est conservé longtemps, puisque Vaugelas <sup>de Borel, au</sup>  
 en a parlé dans sa *Rem.* 398. comme d'une <sup>mot ROUL-</sup>  
 négligence que des auteurs célèbres se per-  
 mettoient encore de son temps ; & Corneille  
 observe là-dessus que le petit peuple dit en-  
 core , *je prie à Dieu que* , &c. Nous conser-  
 vons même la préposition dans plusieurs phra-  
 ses , quand le complément est un infinitif , &  
 nous disons , *j'aime A chasser* , *je commençois*  
*A raconter* , *j'appris A chanter* ; quoique nous  
 disions sans préposition , *j'aime la chasse* , *je*  
*commençois le récit* , *j'appris la musique*.

Je réponds 3<sup>e</sup>. qu'il y a quelques langues  
 où le verbe actif régit en effet l'Accusatif , &  
 dont l'usage prouve néanmoins la doctrine  
 que je défends ici ; & telles sont la langue  
 basque & celle du Pérou. C'est que les Cas ,  
 dans ces langues , se forment par des particu-

LIV. III. les enclitiques qui tiennent lieu de prépositions ; & qu'il n'y a pas d'autres prépositions dans ces idiômes , que ces enclitiques. Par exemple, dans le péruvien, l'enclitique *man* est le signe du rapport de tendance que les latins expriment par *ad* ou *in* ; & en mettant cette particule à la fin du nom *runa* (homo), on a l'Accusatif *runaman* , mais qui vaut littéralement le latin *ad hominem* ou *in hominem* , & non pas simplement *hominem* : ainsi on dit en péruvien *cuyani runaman* , ce qui se dit en latin *amo hominem* ; mais le péruvien signifie littéralement *amo AD hominem*. C'est dans la langue basque un procédé tout pareil.

Je réponds 4°. que la langue latine elle-même n'est pas si dépourvue d'exemples où la préposition est exprimée, qu'on n'en puisse citer des meilleurs écrivains. On fait, par exemple, que le régime ordinaire du verbe *studere* est le datif, qui est, comme on l'a vu, un cas équivalent à une préposition avec son complément ; c'est ainsi que César a dit *NOVIS REBUS studere* : mais Quintilien a préféré l'équivalent, & s'est servi de l'Accusatif avec *in* ; *Poetæ & pictores IN id solum student* : & Cicéron en est venu jusqu'à la suppression de la préposition ; *Qui si nihil aliud studeat*. Quintilien montre ce qui complète la phrase de Cicéron ; & l'usage commun est la justification de l'un & de l'autre. Le régime ordinaire du verbe *aspicere* est l'Accusatif ; cependant Plaute, dans des circonstances où il



pouvoit fuivre l'usage commun, s'est servi tantôt d'une préposition & tantôt d'une autre :

*Aspice contra me* pour *aspice me* ; *Ad faciem eorum cum aspicias* , pour *faciem eorum cum aspicias*.

Tout concourt donc pour mettre dans la dépendance d'une préposition, l'Accusatif qui passe pour régime du verbe actif relatif. Les procédés de la langue hébraïque & de l'espagnole & quelques-uns de la nôtre le prouvent d'une manière : ceux de la langue basque & de la péruvienne le prouvent d'une autre manière : la langue latine elle-même en fournit quelques exemples : & l'analogie l'exige à double titre ; 1°. parce que le système des Cas en sera plus simple & plus vrai-semblable ; 2°. parce que la Syntaxe du verbe actif sera plus analogue à celle du verbe passif, comme elle le doit être, puisqu'on les juge également relatifs & qu'il s'agit de part & d'autre de rendre sensible la relation au terme conséquent.

Je ne prétends pas dire au reste que, pour parler latin, il faille énoncer aucune préposition après le verbe actif : je veux dire seulement que, pour rendre raison de la phrase latine & pour l'analyser, il faut en tenir compte ; & j'ajoute que peut-être a-t-il été permis aux romains de les énoncer expressément, au moins dans le discours ordinaire & familier. Il me semble que cette conjecture trouve un fondement assez raisonnable dans ce que Suetone nous apprend d'Auguste (n) :

(n) Suet.  
in Aug. 86.

**LIV. III.** *Præcipuamque curam duxit , sensum animi quam apertissimè exprimere : quod quo faciliùs efficeret , aut necubi lectorem vel auditorem ob- turbaret ac moraretur ; neque præpositiones ver- bis addere , neque conjunctiones sæpiùs iterare dubitavit , quæ detractæ afferunt aliquid obscu- ritatis , etsi gratiam augent.*

II. Je dis en second lieu que l'Accusatif, que l'on croit être souvent le signe du sup- pôôt ou sujet d'un verbe à l'infinif, ne carac- térise encore en pareille occurrence que le complément d'une préposition sousentendue.

La théorie de la nature du mode que l'on nomme infinitif, fournira (o) les preuves les plus fortes & les plus lumineuses de cette nouvelle assertion. En attendant, après avoir rappelé ici ce qu'on a déjà dit de la nécessité de n'assigner à chaque Cas qu'une destina- tion, afin de ne pas introduire l'équivoque dans le langage ; je me bornerai à montrer l'absurdité de l'opinion que j'attaque, & à rendre sensible l'inconséquence qu'elle intro- duiroit dans l'analogie de la Syntaxe latine.

On assure d'une part , & cela est vrai , que le sujet d'un verbe qui est à un mode personnel doit être au nominatif : & d'autre part on nous dit que le sujet d'un verbe qui est à l'infinif doit se mettre à l'Accusatif. Qui pourra concilier ces deux principes ?

Si les Cas des noms & des pronoms sont, comme il faut bien en convenir, des termi- naisons qui ajoutent, à l'idée principale du

mot , l'idée accessoire d'un rapport déterminé à l'ordre analytique de l'énonciation ; n'est-il pas de la plus grande évidence , que le même rapport déterminé doit toujours être caractérisé par le même Cas ? & n'est-il pas à présumer que , si deux principes différents sur le même objet viennent par hasard à concourir dans la même phrase , il en résultera quelque équivoque ou quelque contradiction ? Essayons de vérifier cette conjecture.

Le sens formé par un nom avec un infinitif est quelquefois , dit-on , le sujet d'une proposition logique ; & en voici un exemple , *Magna ars est non APPARERE ARTEM* , ce que l'on prétend rendre littéralement en cette manière , *ARTEM non APPARERE est ars magna* ( l'art ne point paroître est un grand art ).

Qu'il me soit permis d'opposer phrase à phrase , afin d'apprendre , par l'analyse de l'une , la manière d'analyser l'autre : *Magna ars est ars non apparens*. La construction est *ars non apparens est ars magna* : le sujet logique de cette proposition est *ars non apparens* ; & cet *ars* , qui est sujet immédiat de *non apparens* , est le sujet grammatical de la proposition , de manière , qu'en supprimant l'idée incidente énoncée par *non apparens* , on pourroit réduire grammaticalement la proposition à *ars est ars magna*.

Reprenons la première. On veut que *ar-tem non apparere* soit le sujet logique ; j'y

**Lrv. III.** consens : mais *artem* est aussi, comme on le veut, le sujet immédiat de *non apparere*, précisément comme *ars* l'est de *non apparens* dans la phrase que l'on vient d'analyser : on peut donc aussi retrancher ici l'idée incidente énoncée par *non apparere*, & réduire grammaticalement la proposition à *artem est ars magna*.

Ce dernier résultat, si l'on s'en tient aux principes que je combats, est aussi régulier que le premier, quelque éloigné qu'il soit de l'analogie réelle de la langue & du principe invariable de la concordance. Disons mieux : cette conséquence absurde dépose contre le principe d'où elle sort, & prouve d'une manière palpable, que c'est introduire dans le système de la langue latine deux lois incompatibles & destructives l'une de l'autre, que de soutenir que le sujet de l'infinitif doit être à l'Accusatif, & celui d'un mode personnel au nominatif.

Si l'on se borne au contraire à regarder l'Accusatif comme caractère du complément d'une préposition, tout est concilié, toute conséquence disparaît. *Magna ars est non apparere artem*, se réduit par la construction analytique, d'après le principe que je propose, à *Circà artem, non apparere est ars magna* ( en fait d'art, ne point paroître est le grand art ). L'Accusatif *artem* rentre par là dans l'analogie de la langue ; l'infinitif *apparere*, qui est un vrai nom, ainsi qu'il sera prouvé par la

la

la suite, est employé comme tel en qualité de sujet de *est ars magna*; & la simple version littérale présente à l'esprit un sens qui le satisfait beaucoup plus, que celle de la même phrase entendue comme elle l'a été jusqu'ici, en regardant l'Accusatif comme sujet de l'infinif.

## ARTICLE VI.

### *De l'Ablatif.*

L'Ablatif est un Cas, qui ajoûte, à l'idée principale du mot décliné, l'idée accessoire de terme conséquent d'un rapport indiqué par un certain nombre de prépositions latines. Les grecs n'ont que cinq Cas; & la langue latine, qui n'est qu'un dialecte de la grecque, n'avoit d'abord que les cinq mêmes Cas: insensiblement il s'en introduisit un sixième, qui est absolument propre aux romains; *Ablativus proprius est romanorum* (p). Ce mot seul de Priscien décide la question mue par Sanctius (q) & par l'auteur de la *Méthode grecque* de P. R. (r); savoir si les grecs ont un Ablatif, ou pour mieux dire un sixième Cas: car dès que l'Ablatif est propre aux romains, il est donc inusité chez les grecs.

(p) Priscian.

Lib. V. de Cas.

(q) Minerv.

l. vj.

(r) Liv.

VIII. ch. ij.

Quoi qu'il en soit, les latins, de l'usage seul desquels il s'agit ici, ont divisé en deux Cas de terminaisons différentes, le seul Cas qu'ils avoient d'abord reçu des grecs sous le

**LIV. III.** nom de datif. Celui des deux Cas auquel ils ont conservé ce nom, est devenu un Cas adverbial, enfermant dans sa valeur celle de la préposition dont le mot décliné est alors complément : celui qu'ils ont nommé Ablatif est devenu un Cas complétif, c'est-à-dire, qui annonce simplement le complément d'une préposition dont la valeur n'est point comprise dans celle de ce Cas. Ainsi après avoir fixé le datif à une valeur adverbiale, ils lui enlevèrent, par un léger changement dans la terminaison, la valeur de la préposition qui y étoit d'abord comprise ; & je n'aurois point de peine à croire que cet *enlèvement* auroit donné lieu à la dénomination d'*Ablatif* : *Ablativus* d'*ablatus* supin d'*auferre* (ôter, emporter, enlever) ; *Casus Ablativus*, Cas ou terminaison qui sert à enlever la valeur de la préposition comprise dans le datif ; Cas purement complétif, dérivé d'un autre Cas adverbial.

On m'objectera peut-être que le datif & l'Ablatif sont semblables entre eux au nombre pluriel dans toutes les déclinaisons latines, & au nombre singulier dans tous les noms de la seconde ainsi que dans plusieurs de la troisième ; que cela peut prouver à la vérité que ces deux Cas ont une origine commune & une affinité originelle ; mais que par là même, l'intention que je prête ici à l'analogie qui a introduit l'Ablatif, ne paroît pas trop exactement remplie.

Cependant on peut remarquer que , comme la différence réelle de ces deux Cas dans quelques noms a suffi pour en autoriser la distinction , du moins quant à la valeur , dans ceux où ils se confondent quant à la forme ; de même l'usage de ces deux Cas a dû suffire pour fonder quantité d'expressions , qui servent ensuite à expliquer l'analogie d'une foule d'autres , qui , sans cela , seroient restées équivoques : & cela suffit aussi pour justifier l'intention que je prête à l'analogie.

Les véritables prépositions latines dont le complément doit être à l'Ablatif sont au nombre de neuf.

1. *A* , *AB* , *ABS*. Il n'y a de choix entre ces trois mots que relativement à l'harmonie. *Defendo à frigore myrtos* , Virg. *Cujus à morte* , Cic. *A dicendo deterrere* , Id. *Discedo ab illo* , Ter. *Inops ab amicis* , Cic. *Ab romanis* , Liv.

2. *ABSQUE*. *Absque eo* , Ter. *Absque te* , Plaut.

3. *CUM*. *Cum primâ luce* , Ter. *Cum imperio esse* , Cic. *Cum bonâ spe adolescentes* , Sall.

4. *DE*. *De prandio somnus* , Plaut. *De die* , Ter. *De mediâ nocte* , Cæs. *De sententiâ amicorum* , Cic. *De more* , Virg. *De scripto dicere* , Cic.

5. *E* , *EX*. Le premier de ces mots se met communément devant les consonnes , & le second devant les voyelles. *È lecto surgere* , Ter. *È viâ languere* , Cic. *Statim è somno* , Tacit.

LIV. III. *Ex arte*, Cic. *Imago ex ære*, Id. *Ex aliis gal-  
lis*, Cæf.

6. *PRÆ*. *Præ oculis*, Cic. *Præ gaudio ubi  
sim nescio*, Ter. *Aurum quod mihi fuit præ ma-  
nibus*, Plaut.

7. *PRO*. *Hoc non modo non pro me*, *sed  
contrà me est*, Cic. *Pro nostrâ amicitia te rogo*,  
Id. *Pro meâ parte*, Id. *Quibus inertia pro sa-  
pientia fuit*, Tacit. *Sedere pro æde Castoris*, Liv.  
*Pro deliciis crudelitas illi fuit*, Cic.

8. *SINE*. *Sine auro*, Ter. *Imperium sine fine*,  
Virg. *Sine controversiâ*, Cic.

9. *TENUS*. *Capulo tenus*, Virg. *Tauro tenus  
regnare*, Cic. *Est quodam prodire tenus*, Hor.

On compte communément parmi les pré-  
positions de cette classe, les mots *clam*, *co-  
ram*, & *palam*; mais ce sont de vrais ad-  
verbes.

*CLAM* est employé sans complément &  
comme adverbe : *Clam ferro incautum superat*,  
Virg. il signifie *secrètement*, *en cachette*, *à la  
dérobée*. Si on le trouve avec un complément,  
c'est celui d'une préposition sousentendue; &  
de là vient qu'on le trouve tantôt avec l'ac-  
cusatif & tantôt avec l'Ablatif : *Bona multa  
faciam clam meam hanc uxorem*, Plaut. suppl.  
*erga*; *Ne facinora ejus clam vos essent*, Cic.  
suppl. *erga*. *Clam præceptore*, Cic. c'est-à-dire,  
*clam (à) præceptore*, (*à l'insu du maître*).

*CORAM* est pareillement employé sans com-  
plément & comme adverbe : *Coram in os  
laudare aliquem*, Ter. (*louer quelqu'un en*



face ouvertement) ; *Coram tecum loquar*, Cic. ( je vous parlerai ouvertement ). Si on le trouve donc avec un Ablatif, c'est le complément d'une préposition sousentendue, & communément de *pro* : *Coram patribus*, Tacit. *Coram senatu*, Cic. c'est-à-dire, *coram (pro) patribus*, *coram (pro) senatu* ( publiquement devant les sénateurs, devant le sénat ).

*PALAM* enfin est aussi employé sans complément, & mis en comparaison avec d'autres adverbes : *Alterum quidem, ut videmus, palam* ; *alterum, ut suspicamur, obscurius*, Cic. *Exercitum educunt, Pompeius clam & noctu*, Cæsar *palam atque interdiu*, Cæsar. *Palam beatus*, Ter. On trouve dans Cicéron *palam* accompagné d'une préposition : *palam in ore atque oculis omnium*. Ainsi quand on rencontre *palam* avec un Ablatif, c'est le complément d'une préposition sousentendue : *palam populo*, Liv. c'est-à-dire, *palam (pro) populo* ; *palam luce*, Virg. c'est *palam (in) luce*.

Il y a, je l'ai déjà dit, quatre prépositions latines dont le complément est quelquefois à l'accusatif & quelquefois à l'Ablatif.

I. *IN*, avec l'accusatif : *In milites liberalis*, Cic. *In lucem bibere*, Mart. *In improbos populum inflammare*, Cic. *In Syriam decretae legiones*, Id. *In media arma ruere*, Virg. *In potestatem suam redigere*, Cic.

Avec l'Ablatif : *Sentio nisi in bonis amicitiam esse non posse*, Cic. *In diebus paucis*, Ter. *In*

LIV. III. *Alexandriâ*, Cic. *In armis erant*, Liv. *In suâ potestate esse*, Liv.

Le choix du Cas est quelquefois indifférent :  
*In equum trojanum includere*, Cic. *Imaginem includit in clypeo*, Id. *Incidere in æs*, Liv. *Incidere in ære*, Cic. *Stare in pedes*, Plin. *Stans pede in uno*, Hor.

2. *SUB*, avec l'accusatif : *Postesque sub ipsos nituntur gradibus*, Virg. *Sub prima frigora*, Id. *Sub lucis ortum*, Liv. *Sub eas litteras statim recitatae sunt tuæ*, Cic.

Avec l'Ablatif : *Sub nomine pacis bellum latet*, Cic. *Sub iudice lis est*, Horat. *Sub fine morbi*, Cic. *Sub eodem tempore*, Ovid.

3. *SUBTER*, avec l'accusatif : *Plato iram in pectore*, *cupiditatem subter præcordia locavit*, Cic. *Augusti subter fastigia tecti Æneam duxit*, Virg.

Avec l'Ablatif : *Ferre libet subter densâ testudine casus*, Virg.

4. *SUPER*, avec l'accusatif : *Super Garamantas & Indos proferet imperium*, Virg. *Super ripas fluminis effusus*, Liv. *Super cœnam occisus*, Suet. *Super morbum etiam fames afflixit*, Liv.

Avec l'Ablatif : *Multa super Priamo rogitans*, *super Hectoris multa*, Virg. *Super fronde viridi*, Id. *Nec super ipse suâ molitur laude laborem*, Id. *Super aliquâ re scribere*, Cic.

## ARTICLE VII.

*Des Cas en général.*

Sanctius prétend que la division des Cas latins en six est naturelle; *In omni porro nomine natura sex partes constituit* (s) : & il (s) Minern<sup>l. vj.</sup> en conclut qu'elle doit être la même dans toutes les langues; *Quoniam hæc Casuum partitionis naturalis est, in omni item idiomate tot Casus reperiri fuerit necesse.* C'est sur ce principe qu'il établit ensuite que les grecs ont & doivent avoir un ablatif.

Le savant Périzonius, dans la note sur ce texte, qu'il appelle avec raison *falsa & inanis disputatio*, fait cette importante remarque : *Quæ de partitione naturali Casuum & sexti in omni idiomate necessitate traduntur, ineptæ aded sunt, ut ipsâ experientiâ refutentur.* En effet, on ne peut plus douter aujourd'hui que la diversité des Cas ne dépende de celle des terminaisons destinées à désigner les idées accessoiress des différents rapports à l'ordre analytique de l'énonciation. Cela étant, comment est-il possible de concilier l'assertion de Sanctius sur la nécessité universelle des six Cas adoptés dans la langue latine, avec les usages combinés des autres langues ? Afin d'en mieux sentir la difficulté, arrêtons-nous un moment sur les différents procédés des unes & des autres.

**LIV. III.** Il faut observer d'abord que plusieurs langues n'ont point admis de Cas pour les noms ni les adjectifs, mais que toutes en ont admis pour les pronoms. Ainsi l'italien, l'espagnol, le portugais, l'anglois, le françois, &c. qui n'ont point donné de Cas à leurs noms ni à leurs adjectifs, en ont donné plus ou moins à leurs pronoms.

Par exemple, en anglois, il y a deux Cas pour chaque pronom; savoir le nominatif ou le vocatif, & un second Cas, que j'appelle simplement *complétif*, parce qu'il marque toujours le complément d'une préposition, soit exprimée soit sousentendue.

*Pronom de la première personne.*

	Sing.	Plur.	
NOM.	I, Je.	<i>Wi,</i>	} Nous.
COMPL.	Me, Moi.	<i>Us,</i>	

*Pronom de la seconde personne.*

VOC.	Thou, Tu.	<i>Ye,</i>	} Vous.
COMPL.	Thee, Te.	<i>You,</i>	

*Pronom de la troisième personne.*

	masc.	fem.	n.
NOM.	<i>He,</i> Il.	<i>Shè,</i> Elle.	<i>It,</i> Il. <i>Thèy,</i> Ils, <i>Elles.</i>
COMPL.	<i>Him,</i> Lui, <i>Her,</i> Elle.	<i>Thèm,</i> Eux, <i>Elles.</i> •	

C'est en françois un tout autre système. Nous avons admis trois Cas pour nos pronoms : savoir le nominatif, ou le vocatif; le datif, qui comprend dans sa signification la va-

leur de la préposition à ; & le complétif, qui suppose toujours une préposition exprimée ou sousentendue. CH. IV.

1. *Personne.*

	Sing.	Plur.		Sing.	Plur.
NOM.	Je.	} <i>Nous.</i>	VOC.	Tu.	} <i>Vous.</i>
DAT.	Me.		DAT.	Te.	
COMPL.	Moi.		COMPL.	Toi.	

2. *Personne.*

3. *Personne.*

	<i>Pron. direct.</i>				<i>réfléchi.</i>	
	Sing.		Plur.		Sing.	Plur.
	m.	f.	m.	f.		
NOM.	Il.	Elle.	Ils.	Elles.		
DAT.	Lui.		Leur.		se.	
COMPL.	Lui.	Elle.	Eux.	Elles.	soi.	

Je n'entrerai pas ici dans le détail de ce qui concerne les autres langues ; cela est superflu & supérieur à mes forces. Mais je dois rendre raison des noms que je donne ici aux Cas. Celui que j'appelle nominatif ou vocatif, soit en anglois soit en françois, répond exactement aux Cas latins de même dénomination : & c'est la même chose de celui que j'appelle datif dans les pronoms françois ; c'est un Cas équivalant à une préposition de tendance avec le pronom pour complément. Or avec les verbes actifs relatifs, nous employons ce Cas au singulier pour les pronoms des deux premières personnes, & aux deux nombres pour le pronom réfléchi de la troisième ; il

**LIV. III.** *ME loue, il TE loue, il SE loue, ils SE louent;* ce qui signifie littéralement *il loue à MOI, à TOI, à SOI, ils louent à SOI*, comme *il ME donne, il TE donne, il SE donne, ils SE donnent*, signifie *il donne à MOI, à TOI, à SOI, ils donnent à SOI* : car le même mot doit toujours avoir le même sens. Donc notre usage en ce point confirme encore ce que j'ai avancé sur le verbe actif relatif des latins, savoir qu'il n'exige après soi un accusatif, qu'à raison de la préposition qui caractérise le rapport du verbe à cet accusatif; & que dans notre langue la préposition est également supposée.

Revenons à la nomenclature. Il y a un Cas que j'appelle *complétif*, tant pour la Grammaire angloise que pour la françoise. C'est le seul que nos usages aient destiné à marquer le complément de toutes les prépositions. Les latins en avoient destiné deux à cette fin, & il étoit nécessaire qu'ils eussent chacun un nom propre; ils les nommèrent accusatif & ablatif. Peut-être auroit-on mieux aimé que le nôtre eût pris le nom d'accusatif, n'eût-ce été que pour éviter une nouvelle dénomination. Mais j'ai craint que cette dénomination, pour être trop connue en latin, n'induisît en erreur, & ne fît croire à quelques-uns que ce Cas n'a effectivement trait qu'à certaines prépositions, comme l'accusatif latin: d'ailleurs nous avons vu que l'accusatif & l'ablatif des latins sont essentiellement complétifs, & le Cas dont il s'agit ici répond aux

deux ; la dénomination la plus juste qu'on pût lui donner est donc celle même de *complétif*. CH. IV

Il l'est en effet en toute occasion : *pour MOI, avec TOI, de LUI, sans ELLE, chez EUX, contre ELLES, par SOI, envers SOI, &c.* Lorsque ce Cas est employé sans préposition, elle est sousentendue, & l'analyse exige qu'on la supplée.

1. Exemple. *Donnez-MOI ce livre, procure-TOI cet avantage*, c'est-à-dire, *donnez (à) MOI ce livre, procure (à) TOI cet avantage*. On exprimeroit la préposition, si, au lieu d'un pronom, on se servoit d'un nom ; *donnez ce livre à LA REINE, procure cet avantage à TON AMI* : & si c'étoit un pronom de la troisième personne, on se serviroit du datif, qui équivaut à la préposition avec son complément ; *donnez-LUI ce livre, procure-LEUR cet avantage*, c'est-à-dire, *donnez ce livre à LUI ou à ELLE, procure cet avantage à EUX ou à ELLES*.

2. Exemple. *Ecoute-MOI, suivez-MOI*, c'est-à-dire, *écoute (vers) MOI, suivez (après) MOI*. Si le verbe n'étoit pas à l'impératif, on diroit, *tu m'écouteras, vous ME suivrez*, en se servant du datif, qui est l'équivalent de la préposition avec son complément.

Quand les verbes ne sont pas à l'impératif & qu'on se sert de noms, on dit, *donner ou procurer à l'homme* avec la préposition, *écou-*

**Lrv. III.** *ter* ou *suivre l'homme* sans préposition. Cette différence dans la Syntaxe usuelle auroit peut-être dû subsister, quand ces verbes sont à l'impératif & qu'on emploie les pronoms de la première ou de la seconde personne. Mais le danger de l'équivoque n'existant pas, la nécessité de la distinction n'a pas plus de réalité ; & il étoit indifférent d'employer dans les deux circonstances ou le complétif ou le datif : aujourd'hui on emploie le complétif, & l'on a commencé par employer le datif, *donnez-ME, procure-TE, écoute-ME, suivez-ME*. C'est une Syntaxe encore usitée dans bien des patois, & spécialement dans ceux des Evêchés & de la Lorraine : or il est certain que les usages modernes des patois sont les usages anciens de la langue nationale, comme les différences des patois viennent de celles des causes qui ont amené les différentes métamorphoses du langage national.

3. Exemple. *Vous soutenez que le soleil tourne, & MOI, je prétends que c'est la terre ; c'est-à-dire, vous soutenez que le soleil tourne, & ( sur des raisons connues de ) MOI, je prétends que c'est la terre.*

Pourquoi s'écarter, dira-t-on, de la méthode des grammairiens, dont aucun n'a vu l'ellipse dans cet exemple ni dans aucun autre pareil ? Pourquoi ne pas dire, avec tous, que, quand on dit, par exemple, *& MOI je soutiens*, ce *moi* est un mot réduisant par rapport à la construction ; mais que c'est néan-



moins un vrai nominatif en concordance avec *je*, qui ajoute à la phrase un degré d'énergie qu'elle n'auroit pas sans cela ?

Pourquoi ? C'est 1°. que je ne puis pas regarder comme nominatif, un mot qui n'est jamais employé seul comme sujet du verbe, & qu'on ne peut pas dire *MOI suis*, *MOI ai cru*, *MOI dirai*.

C'est 2°. qu'il n'est pas possible de regarder comme rédundant dans la construction, un mot que l'on juge utile à l'énergie du sens; parce que des mots détachés les uns des autres ne peuvent jamais concourir à l'expression d'un sens total. Si la simple proposition, *je prétends que c'est la terre*, n'est pas si énergique que quand on y ajoute *moi*, j'ai donc le droit d'en conclure que ce *moi* tient logiquement à la proposition : & vu que je le trouve constamment employé comme complétif, je suis autorisé à suppléer ici ce qui peut le ramener à sa destination en le liant au reste de la phrase; plutôt que de le laisser sans justification, sous le vain prétexte d'une rédundance, qui ne peut être qu'un vice quand elle est réelle.

J'ai déjà remarqué ailleurs (1) qu'au lieu de regarder comme de véritables Cas de nos pronoms, ceux que je reconnois ici, on en avoit fait une classe particulière sous le nom de pronoms conjonctifs. Cette erreur vient de ce qu'on avoit imaginé des Cas dans nos noms, qui n'en ont point; qu'on n'avoit fabriqué ces Cas des noms, qu'au moyen des pré-

(1) Liv. II.

ch. ij.

**LIV. III.** positions ; & qu'il avoit paru conséquent de donner aux pronoms , des Cas analogues à ceux des noms : il falloit bien alors faire autre chose de leurs véritables Cas , puisqu'on les dépouilloit de leur fonction , en avouant néanmoins qu'ils se mettent ordinairement pour les Cas des pronoms.

(u) An-  
drom. V. ij.  
42.

Mais voici une erreur encore plus singulière où est tombé l'abbé Regnier , que M. l'abbé d'Olivet a pourtant approuvée dans ses *Remarques de Grammaire sur Racine (u)* , & que M. Restaut a adoptée dans ses *Principes raisonnés* : c'est que *on* & quelquefois *soi* est un nominatif ; que *de soi* en est le génitif ; *se* & *à soi* le datif ; *se* & *soi* l'accusatif ; & *de soi* l'ablatif. On étaié cette doctrine par des exemples : *ON y est SOI-même trompé* ; au génitif , *ON agit pour l'amour DE SOI* ; au datif , *ON dispose de ce qui est à SOI* , *ON SE donne des libertés* ; à l'accusatif , *ON SE trompe* , *ON n'aime que SOI* ; à l'ablatif , *ON parle DE SOI avec complaisance*.

Je ne ferai sur cela qu'une observation : c'est que les exemples allégués ne prouvent que *soi* , *de soi* , *se* , & *à soi* , sont des Cas de *on* , qu'autant qu'ils ont rapport à *on* énoncé d'abord dans la phrase. Mais cela posé , il faudroit dire aussi que *soi* est un autre nominatif du nom *ministre* dans cette phrase , *Le MINISTRE crut qu'il y seroit SOI-même trompé* ; que *de soi* est le génitif de *chacun* dans celle-ci , *CHACUN agit pour l'amour DE SOI* ; que

*à soi* est le datif de *Dieu* dans cette autre, CH. IV.

*DIEU* rapporte tout à *SOI* ; que *SE* & *SOI* sont deux accusatifs du nom *homme* quand on dit, *L'HOMME SE cherche & ne cherche que SOI* ; & qu'enfin *de soi* est l'ablatif du nom *philosophe* quand on dit, *Le vrai PHILOSOPHE parle rarement DE SOI*.

Comment a-t-on pu admettre le principe dont il s'agit sans en voir les conséquences, ou voir les conséquences sans rejeter le principe ? Sont-ce là des principes raisonnés ? Je ne doute pas au reste que ces difficultés n'aient au moins été entrevues : mais il auroit fallu abandonner des notions reçues, ruiner le système de Grammaire adopté universellement, rompre le parallèle exact que l'on vouloit voir entre le françois & le latin, & fabriquer une Grammaire sans fondement, puisqu'on ne pourroit plus suivre le fil de la Grammaire latine, qui démontre, dit-on, qu'il faut partout les fix mêmes Cas.

Je crois pourtant que je viens de montrer assez clairement que les langues ne se sont pas trop soumises à cette nécessité, en ce qui concerne les pronoms : elles se sont donné une bien autre liberté en ce qui concerne les noms & les adjectifs.

L'hébreu, le syriaque, le chaldéen, qui sont autant de dialectes d'un même idiôme ; le portugais, l'espagnol, l'italien, le françois, qui paroissent entés sur un même fonds ; l'anglois, qui a des procédés qui lui sont pro-

LIV. III. pres ; toutes ces langues, & bien d'autres apparemment , n'ont point reçu de Cas pour les noms ni les adjectifs : à moins qu'on ne veuille prétendre peut-être que les anglois ont un génitif pour les noms dans certaines occasions ; car ils disent , par exemple , *the son of the king* ( le fils de le roi ) selon la manière françoise , ou bien *the king's son* , de manière que *king's* répond à peu près au *regis* des latins. Supposé que cette addition finale fasse en anglois un vrai génitif , il s'ensuivroit seulement que cette langue auroit deux Cas pour ses noms ; mais elle n'en auroit que deux : en cela elle seroit analogue au suédois , qui a pareillement admis un nominatif & un génitif , & dont le génitif est aussi caractérisé par l'addition de l'articulation finale *s* , mais sans apostrophe , tant au singulier qu'au pluriel.

L'arabe a trois Cas ; l'allemand en a quatre ; le grec , quoi qu'en puissent dire Sanctius & P. R. n'en a que cinq , puisqu'il n'admet que cinq terminaisons à cet égard ; le latin en a six ; le P. Galanus , théatin , dit que les arméniens en ont dix ; les grammairiens lapons en comptent jusqu'à quatorze.

J'ai déjà remarqué ci-devant qu'il n'y a point de mots , dans la langue basque ni dans celle du Pérou , que l'on puisse appeler prépositions ; ce sont des particules enclitiques qui se mettent à la fin des mots qui énoncent les compléments des rapports : ces langues ont donc

donc en effet autant de Cas qu'elles ont admis d'enclitiques pour désigner des rapports généraux ; & tous ces Cas ainsi formés sont autant de Cas adverbiaux, comme le génitif & le datif des latins. Il est vrai que les grammairiens que j'ai lus sur ces langues, n'ont pas manqué d'en calquer la Grammaire sur celle du latin, & d'en réduire les Cas à six : mais les Cas qu'ils assignent sont formés comme je viens de le dire ; & en parlant ensuite des *postpositions* ( car c'est ainsi qu'ils nomment les enclitiques qui répondent à nos prépositions ), ils ne manquent pas de remarquer le même mécanisme. Ils devoient donc, ou ne reconnoître aucun Cas, ou en admettre autant qu'il y a d'enclitiques servant de prépositions dans ces langues. Ils ont cru devoir reconnoître les Cas correspondants à ceux du latin ; mais ils n'ont osé en admettre d'autres que les latins n'avoient pas nommés : peut-être ne leur manquoit-il que des dénominations, pour établir plus de Cas ; & peut-être l'eussent-ils fait, s'ils avoient vu dans la Grammaire lapone le *locatif*, le *mediatif*, le *negatif*, le *factif*, le *nuncupatif*, le *pénétratif*, le *descriptif*, &c.

Ceci nous mène à une conclusion fort simple : c'est que, comme nos langues modernes du midi de l'Europe sont sans Cas, parce qu'elles viennent à bout, par les prépositions & par la construction, de rendre avec fidélité les différents rapports des noms à l'ordre

LIV. III. de l'énonciation; le basque & le péruvien démontrent la possibilité d'une langue sans prépositions, pourvu que les mots déclina- bles y aient assez de Cas pour désigner, distincte- ment & sans confusion ni équivoque, les mê- mes rapports à l'ordre de l'énonciation. En- tre ces deux extrêmes, il est aisé d'imaginer une foule d'idiômes avec des Cas & des pré- positions, de manière que la quantité des uns sera toujours en raison inverse de la quantité des autres. On peut, d'après cette dernière remarque, apprécier l'opinion de Sanctius sur la prétendue nécessité naturelle de trouver fix Cas dans toutes les langues.

Il faut encore ici aller au devant d'un pré- jugé, plus vrai-semblable en soi que celui que je viens de combattre: ce seroit de croire que, dans les langues qui ont admis des Cas, ceux qui ont de part & d'autre la même dénomi- nation, ont aussi de part & d'autre la même valeur sans aucune différence. Je crois que cette opinion est erronée, & que ce seroit manquer fondamentalement, que de ne pas apprécier la valeur des Cas dans chaque lan- gue, d'après les usages propres de chaque idiôme, comme on vient de le faire ici pour la langue latine.

Nous avons vu, par exemple, qu'en latin le génitif & le datif sont des Cas adverbiaux, qui renferment, dans leur valeur, celle du mot décliné & celle d'une préposition. Ce n'est pas la même chose en grec: le nominatif & le

vocatif y sont subjectifs, comme en latin ; mais le génitif & le datif y sont complétifs comme l'accusatif. La Syntaxe des prépositions grecques en est la preuve.

Il y a en tout dix-huit prépositions, dont huit ne peuvent avoir leur complément déterminé que par un Cas, & les dix autres peuvent avoir leur complément déterminé par plusieurs Cas.

*Par le Génitif.*

1. *Ἀντί.* *Ἀντί ἐμῷ*, pour moi ; *ἀντί ποταμῷ*, pour plusieurs ; *ἀντί περιβολαίου*, au lieu de voile.

2. *Ἀπό.* *Ἀπό νηῶν*, (*à navibus*) des vaisseaux ; *ἀπό Θεοῦ*, (*ex Deo*, ou *à Deo*) de Dieu ; *ἀπό τοῦ φρονίμου*, par prudence, prudemment.

3. *Ἐκ* ou *Ἐξ*, selon que le mot commence par une consonne ou par une voyelle. *Ἐξ Ἀττικῆς*, de l'Attique ; *ἐκ τῶν λαμῶν*, de la prairie ; *ἐξ ἀγείρου*, après le diner ; *ἐκ Θεοῦ*, (*divinius*) par le secours de Dieu.

4. *Πρό.* *Πρό θυρῶν*, devant la porte ; *πρό τοῦ πολέμου*, avant la guerre ; *πρό παιδὸς θανόν*, mourir pour ses enfants.

*Par le Datif.*

1. *Ἐν.* *Ἐν οἴκῳ*, dans la maison ; *ἐν ἐμοί*, en moi ; en mon pouvoir ; *ἐν φόβῳ*, en crainte ; *ἐν φαρμάκῳ ἔστι*, il est en médicament, il tient lieu de médicament.

2. *Σύν.* *Σύν Θεῷ*, (*cum Deo*) avec le secours de Dieu ; *σύν λόγῳ*, avec raison.

1. *Αἰά.* *Αἰά τὰ ὄρη*, par les montagnes ; *αἰά χρό-  
νον*, avec le temps ; *αἰά πρώτους*, parmi les premiers ;  
*αἰά μέσον*, par le milieu (soit physiquement soit mo-  
ralement).

2. *Εἰς* ou *Ες*. *Εἰς τὸν δῆμον*, pour le peuple, con-  
tre le peuple (selon les circonstances) ; *εἰς τὸ τυ-  
χεῖν*, pour obtenir ; *εἰς δύναμιν*, ou *εἰς τὸ δυνατὸν*, selon  
ses forces.

*Par le Génitif & l'Accusatif.*

1. *Διὰ*, avec le Génitif. *Διὰ νυκτὸς*, durant la  
nuit ; *δι' ἀγορᾶς*, à travers le marché ; *διὰ νήτων*,  
au milieu des îles ; *διὰ σέ*, par toi, par ton en-  
tremise.

Avec l'Accusatif. *Διὰ σέ*, pour toi ; *ὃ δι' ἐμέ*,  
(non à me) je n'en suis pas cause ; *διὰ τὴν ὑμῶν  
ἀπαρθεωπίαν*, touchant votre dureté, à cause de  
votre dureté.

2. *Κατὰ*, avec le Génitif. *Κατὰ τῷ Κυρίῳ*, contre  
le Seigneur ; *κατὰ γῆς*, sur terre ; *κατ' ἐρανεῦ*, du  
ciel.

Avec l'Accusatif. *Κατὰ τὸν πορθμὸν*, près du port ;  
*κατ' εἰκόνα Θεοῦ*, à l'image de Dieu ; *κατὰ πόλεις*,  
par les villes, de ville en ville ; *κατὰ πόλιν*, par  
la ville ; *κατὰ λίξιν*, à la lettre ; *κατὰ λόγον*, selon  
la raison.

3. *Μετὰ*, avec le Génitif. *Μετὰ τινός εἶναι*, (*esse  
cùm aliquo*) être du parti de quelqu'un ; *μεθ' ὅπλων*,  
(*cùm armis*) en armes.

Avec l'Accusatif. *Μετὰ χειρᾶς*, dans les mains ;



μετὰ τὰ δεινὰ , après les dangers ; μετὰ τὸν βίον , CH. IV.  
durant la vie ; μετὰ τῆς ναῦς , vers les vaisseaux.

4. Ὑπὲρ , avec le Génitif. Ὑπὲρ τῆς σέγης , sur le  
toit ; ὑπὲρ τοῦ λαθεῖν , pour être caché ; εἰ ὁ Θεὸς ὑπὲρ  
ἡμῶν , (*si Deus pro nobis*) si Dieu est pour nous.

Avec l'Accusatif. Ὑπὲρ γῆν , sur terre ; ὑπὲρ τὰ  
μέτρα , outre mesure ; ὑπὲρ ἡμᾶς , au dessus de nous.

*Par le Génitif, le Datif, & l'Accusatif.*

1. Ἀμφὶ , avec le Génitif. Ἀμφὶ τῆς πόλεως , aux  
environs de la ville ; ἀμφὶ ἀστέρων , touchant les astres.

Avec le Datif. Ἀμφὶ γυναικί , pour une femme ;  
ἀμφὶ δὲ τῷ θανάτῳ αὐτῆς , à l'égard de sa mort.

Avec l'Accusatif. Ἀμφ' ἅλα , vers la mer ; ἀμφὶ  
γῆν , autour de la terre.

2. Ἐπὶ , avec le Génitif. Ἐπὶ τῆς γῆς , sur la terre ;  
ἐπὶ τῆς ἡδονῆς , pour le plaisir ; ἐπ' ἐμῷ (*sub me*) de  
mon temps.

Avec le Datif. Ἐπὶ λόγοις , dans les arts ; ἐπὶ τῷ  
κέρδει , pour le gain ; ἐπὶ Τρᾷσσι , contre les Troyens.

Avec l'Accusatif. Ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν ἐπορεύετο , il s'en  
alla en Attique ; ἐπὶ τὰς ἡδονὰς , contre la volupté ;  
ἐπὶ τὴν ἐστίαν , auprès du feu.

3. Παρὰ , avec le Génitif. Παρὰ Θεῶν καὶ παρ' ἀν-  
θρώπων , devant les Dieux & devant les hommes ;  
παρ' αὐτοῦ εἰμί , (*ab ipso sum*) je viens de lui ; παρὰ  
πάντων θεολόγων , au dessus de tous les théologiens.

Avec le Datif. Παρὰ τοῖς ἐμφυλίοις πολέμοις , dans  
les guerres civiles ; παρ' ἐμοί , chez moi ; παρὰ σοὶ  
(*penes te*) dépendamment de vous , en votre pou-  
voir.

**LIV. III.** Avec l'Accusatif. Παρὰ σέ, vers vous ; παρὰ τῶν νόμων, contre les lois ; παρὰ δύναμιν, au delà ou au dessus de ses forces ; παρὰ τὰς αἰετὲς, selon les occasions ; παρὰ τὴν καίρῳ, dans l'occasion.

4. Περὶ, avec le Génitif. Περὶ προδοσίας τέτων κρῖνω, je l'accuse de trahison ; περὶ παντὸς θάλλειν, désirer surtout, vouloit absolument ; περὶ σπηλαίου, près de la caverne.

Avec le Datif. Περὶ δούλης, autour de la lance ; περὶ τοῦ στήθους, à l'estomac.

Avec l'Accusatif. Περὶ τὸ ὄρος, aux environs de la montagne ; ἢ περὶ τὴν Θεὸν εὐσεβεῖν, la piété envers les Dieux.

5. Πρὸς, avec le Génitif. Πρὸς Θεῷ τ' ἀγαθὰ, (*bona quæ à Deo*) les biens qui viennent de Dieu ; πρὸς ἀνδρὶ εὐγενεῖ, en homme généreux ; πρὸς λόγῳ, à propos.

Avec le Datif. Πρὸς τῇ πόλει, proche la ville ; πρὸς ἑαυτῷ, en soi-même.

Avec l'Accusatif. Τὰ πρὸς ἡμᾶς, (*ea quæ ad nos*) ce qui nous concerne ; πρὸς κοινὰ ἱερὰ, dans les temples publics ; πρὸς τὸ γῆρας, en la vieillesse ; πρὸς ἄργῃ, par colère ; πρὸς ἀκριβείᾳ, avec exactitude.

6. Ὑπὲρ, avec le Génitif. Ὑπὲρ τοῦ οἴκου (*sub tecto*) dans la maison ; ἀνάλωτος ὑπὸ χρημάτων, καὶ ὑπὸ ἐδονῶν, καὶ ὑπὸ φόβῳ, insensible aux richesses, à la volupté, & à la crainte.

Avec le Datif. Ὑπὸ γῆ, sous terre ; ὑπὸ σιρῶν, depuis les perses ; ὅφ' ἑαυτῷ, (*sub se*) en sa puissance.

Avec l'Accusatif. ὑπὸ τὴν πόλιν , ( *sub urbem* ) CH. IV.  
près de la ville ; ἀπὸ τῶν αὐτῶν χρόνων , vers les mêmes temps.

Puisque le génitif, le datif, & l'accusatif servent également en grec à caractériser les compléments de diverses prépositions ; ces trois Cas sont également complétifs : & si on les trouve employés sans préposition, il est nécessaire d'en suppléer une pour rendre raison de la phrase.

Par exemple, le génitif latin après un nom appellatif est à sa place, parce que c'est un Cas adverbial ; *meus SUPPLICII* : mais le génitif grec, étant complétif, ne peut être que dans la dépendance d'une préposition ; πατήρ μου ( *pater mei* ), c'est-à-dire, πατήρ πρὸς μου ( père pour moi, père à l'égard de moi ) ; φίλος ἡμῶν ( *amicus nostrum* ), c'est-à-dire, φίλος πρὸς ἡμῶν ; μείζων ἐμῷ ( *major me* ), c'est-à-dire, μείζων ἐπὶ οὐ πρὸς ἐμῷ. On doit dire la même chose du datif grec, & pour la même raison : puisque c'est un Cas complétif, il suppose une préposition ; au lieu que le datif latin, étant adverbial, renferme en soi la valeur de la préposition.

Mais les Latins ont substitué, au datif des grecs, deux autres Cas, dont l'un a conservé le nom de datif & l'autre a pris celui d'ablatif : lequel des deux est plus analogue au datif grec ? lequel en est plus éloigné ? Voilà, si je ne me trompe, sous un point de vûe plus juste & plus précis, la question qui fait

LIV. III. la matière d'un chapitre dans la *Méthode grec-*  
 (x) Liv. que de P. R. (x), & que M. du Marfais a  
 VIII. ch. ij. discutée en deux endroits différents de l'*En-*

(y) Aux *cyclopédie* (y).

mois ABLA-  
 TIF, & DA-  
 TIF.

Le datif des latins a conservé le nom de celui des grecs, & c'est le plus ancien des deux Cas qui y ont rapport: voilà sans doute ce qui a fait croire à quelques grammairiens que le datif latin répond au datif grec, & non pas l'ablatif: voilà pourquoi Priscien a décidé que celui ci est propre aux romains, parce que la terminaison en étoit plus récente que celle du datif; *quia novus videtur à latinis inven-*

(z) Priscian. *tus, vetustati reliquorum Casuum concessit* (z).  
 Lib. V. de Cas.

Mais l'analogie des Cas doit se décider par celle de leur destination; & cela posé, l'ablatif latin, nonobstant son nom & la nouveauté de l'usage qui l'a introduit, est bien plus analogue au datif grec, que ne peut l'être le datif latin. Celui-ci est un Cas adverbial; au lieu que l'ablatif latin & le datif grec sont deux Cas complétifs, supposant tous deux quelque préposition, & souvent des prépositions analogues. De là vient que Cicéron a eu raison de mettre à l'ablatif les adjectifs qu'il vouloit mettre en concordance avec des noms grecs au datif, & d'employer le datif grec avec des prépositions latines qui régissent l'ablatif: *numquam in majore ἀπορία fui; quas historias de Ἀμαλθείᾳ habes; in πολιτείᾳ; Non enim sejunctus locus est philologiâ & quotidianῇ συζητήσῃ.*

» Je réponds, dit M. du Marfais, que Ci-  
 » céron a parlé selon l'analogie de sa langue,  
 » ce qui ne peut pas donner un ablatif à la  
 » langue grecque. Quand on emploie dans  
 » sa propre langue quelque mot d'une langue  
 » étrangère, chacun le construit selon l'ana-  
 » logie de la langue qu'il parle, sans qu'on en  
 » puisse raisonnablement rien inférer par rap-  
 » port à l'état de ce nom dans la langue d'où  
 » il est tiré. C'est ainsi que nous dirions qu'*An-  
 » nibal défia vainement Fabius au combat*, ou  
 » que *Sylla contraignit Marius de prendre la*  
 » *fuite*; sans qu'on en pût conclure que *Fa-  
 » bius* ni que *Marius* fussent à l'accusatif en  
 » latin, ou que nous eussions fait un solécisme  
 » pour n'avoir pas dit *Fabium* après *défia*, ni  
 » *Marium* après *contraignit* &c.

Ce que dit ici le grammairien philosophe est vrai sans doute quand on transporte un nom d'une langue qui a des Cas, dans une autre langue qui n'en a point, comme du latin dans le françois. Nous ne marquons les relations des mots à l'ordre de l'énonciation, que par la place même où nous les employons; & la place devient ainsi le signe du rapport correspondant au Cas de la langue d'où le mot est emprunté. Mais si l'on transporte d'une langue à Cas dans une autre langue à Cas un nom déclinable; on doit le décliner selon l'analogie de la première langue, & le construire selon l'analogie de la seconde. C'est ainsi que Cicéron a dit *ἀποδυσμένης* *νι-*

**LIV. III.** *hil alsius* : l'usage du latin est de mettre , après le comparatif, le nom à l'ablatif comme complément de la préposition *præ* , quelquefois exprimée & plus souvent sousentendue ; & pour satisfaire à cet usage , Cicéron a dit *ἀπὸ τοῦ ἑλλήνου* , qu'il a jugé apparemment être l'ablatif grec. S'il avoit voulu construire & décliner selon l'analogie grèque , il auroit employé le génitif *ἀπὸ τοῦ ἑλλήνου* , parce que c'est en grec le régime du comparatif , à raison de l'une des deux prépositions sousentendues *ἐν* ou *ἐκ* , comme on l'a vu ci-devant.

Quelle étoit donc ma pensée , lorsqu'en parlant de l'ablatif , j'ai dit qu'il étoit inusité chez les grecs ? J'ai voulu dire qu'ils n'ont que cinq Cas , & qu'aucun des cinq n'est connu dans leur Grammaire sous le nom d'ablatif : mais il me paroît démontré que leur datif répond plus exactement à l'ablatif latin qu'au datif même , malgré l'identité des dénominations ; & je crois qu'en parodiant ce mot de Caninius (a) , *ablativi formâ græci carent , non vi* , on s'exprimera avec la plus grande exactitude si l'on dit , *ablativi nomine græci carent , non formâ* , & par rapport au datif , *dativi formâ græci carent , non nomine*. J'ajoute que les grammairiens grecs feroient peut-être mieux de donner simplement le nom d'ablatif au Cas grec que l'on nomme datif , & qu'en cela l'innovation de P. R. étoit ou pouvoit être utile , surtout si l'on avoit supprimé entièrement le nom de datif.

(a) Hellenismi , p. 87.

M. du Marfais s'est donc mépris en soutenant la négative contre Sanctius & P. R. Il pouvoit censurer les mauvaises preuves qu'ils peuvent avoir données de leur opinion : mais il n'en devoit point alléguer contre eux , que l'on pût rétorquer contre lui-même ; comme il seroit fort aisé de le faire , en posant d'abord les principes que l'on vient d'établir.

Il prétend encore (b) que ce n'est que par un usage arbitraire que l'on met à tel ou tel Cas le complément d'une préposition.

(b) Encyclop. au mot  
ACCUSATIF.

» Car au fond , dit-il , ce n'est que la valeur  
» du nom qui détermine la préposition ; &  
» comme les noms latins & les noms grecs  
» ont différentes terminaisons , il falloit bien  
» qu'alors ils en eussent une : or l'usage a con-  
» sacré la terminaison de l'accusatif après cer-  
» taines prépositions , & celle de l'ablatif après  
» d'autres ; & en grec il y a des prépositions  
» qui se construisent aussi avec le génitif ».

Il semble que ce philosophe veuille insinuer , que les Cas ont reçu d'abord une destination primitive & toute différente , & qu'ensuite , par surérogation , on les a attachés arbitrairement les uns à certaines prépositions , & les autres à certaines autres. Mais dans les langues qui se sont ménagé la liberté des inversions , il étoit indispensible d'admettre des Cas complétifs , qui n'eussent absolument que cette fonction : & voilà , comme je l'ai prouvé , l'origine de l'accusatif & de l'ablatif dans la langue latine ; du génitif , de l'accusatif , & de

- LIV. III. l'ablatif, ( si je suis suffisamment autorisé à le nommer ainsi ) dans la langue grecque.
- M. du Marfais lui-même n'a pas trouvé d'autres usages à l'ablatif latin, puisqu'il rejette, & avec raison, la doctrine de l'ablatif absolu.

Achevons ce qui concerne les Cas. Les noms, les pronoms, les adjectifs, & ce qu'on appelle participes dans les verbes, sont généralement susceptibles de Cas; & cette propriété tient apparemment à la signification fondamentale commune aux quatre espèces. En effet les Cas désignent des rapports, & il n'y a que des êtres qui puissent être termes de rapports: ceci confirme donc ce que les nombres ont déjà prouvé, que la signification commune des quatre espèces de mots déclinables, consiste à présenter à l'esprit les idées des êtres, soit réels soit abstraits, qui peuvent être les objets de notre pensée.

Une seconde observation également importante, c'est que le choix des Cas, comme celui des nombres, se règle par deux sortes de vûes. 1<sup>o</sup>. Ce sont les besoins de l'énonciation, d'après ce qui existe dans l'esprit de celui qui parle, qui fixent le choix des Cas pour les noms & les pronoms. 2<sup>o</sup>. C'est une raison d'imitation & de concordance qui en décide pour les adjectifs & les participes.

Ainsi, dans la même phrase de Phèdre dont j'ai déjà parlé, *Ad rivum eundem lupus & agnus venerant siti compulsi*; le nom *rivum* est à l'accusatif, parce qu'il exprime le terme con-



séquent du rapport général de tendance, désigné par la préposition *ad* ; les noms *lupus* & *agnus* sont au nominatif, parce que chacun des deux exprime une partie du sujet total de la proposition & du verbe *venerant* : voilà des raisons de nécessité, en voici d'imitation. L'adjectif *eundem* est à l'accusatif, pour s'accorder en Cas avec son corrélatif *rivum* : le participe *compulsi* est au nominatif, pour s'accorder en Cas avec les noms *lupus* & *agnus* auxquels il est appliqué.

La diversité des motifs qui décident les Cas, divise donc en deux ordres les quatre espèces de mots déclinables ; & ces deux ordres sont précisément les mêmes qui ont été distingués par la diversité des principes qui régulent le choix des nombres : les noms & les pronoms sont du premier ordre ; les adjectifs & les verbes sont du second.

Les Cas désignent des rapports déterminés ; & les Cas des noms & des pronoms se décident d'après ce qui existe dans l'esprit de celui qui parle : or on ne peut fixer dans son esprit que les rapports des êtres déterminés, parce que des êtres indéterminés ne peuvent avoir de rapports fixes. Il suit donc encore de ceci, que la signification commune des noms & des pronoms consiste à présenter à l'esprit des êtres déterminés : c'est la conclusion de la théorie des nombres.

Au contraire, les Cas des adjectifs & des participes ne servent qu'à mettre ces espèces

**LIV. III.** de mots en concordance avec leurs corrélatifs; parce que les mots de ces deux espèces n'ont rien en soi qui les détermine à un Cas plutôt qu'à un autre, & qu'il n'y a que l'application qu'on en fait qui puisse les déterminer. Nous pouvons donc en conclure encore, que les adjectifs & les verbes ont une signification commune, qui consiste à présenter à l'esprit des êtres indéterminés.

J'insiste sur l'harmonie du système des nombres & de celui des Cas, & sur l'identité des conclusions générales qui en sortent; parce que c'est, aux yeux de la saine Philosophie, l'espèce de preuve la plus forte & la plus générale, & la confirmation la plus solide de toutes les preuves de détail.

---

## CHAPITRE V.

### *Des Genres & des Personnes.*

---

**J**E réunis dans un même chapitre ce qui regarde les Genres & les Personnes; parce que cette double théorie donne, sur la nature des mots déclinales, des résultats analogues entre eux, mais autres que ceux que l'on vient de déduire des théories précédentes. Les noms & les pronoms, envisagés jusqu'ici indistinctement comme des mots qui présentent à l'esprit des êtres déterminés, vont se séparer &

prendre des caractères propres qui les distingueront les uns des autres. CH. V.

---

## ARTICLE I.

*Des Genres.*

Dans l'usage ordinaire, *Genre* ou *Classe* sont à peu près synonymes, & signifient une collection d'objets réunis sous un point de vue qui leur est commun & propre. Il est assez naturel de croire que c'est dans le même sens que le mot *Genre* a d'abord été introduit dans la Grammaire, & qu'on n'a voulu marquer par ce terme qu'une certaine quantité de noms réunis sous un point de vue commun qui leur est exclusivement propre.

On s'est imaginé que la distinction des sexes avoit occasionné celle des Genres dans la Grammaire; parce qu'on a distingué le Genre masculin & le Genre féminin, qui sont les seuls membres de cette distribution dans presque toutes les langues. A s'en tenir rigoureusement à cette considération, les noms seuls des animaux devroient avoir un Genre, puisqu'ils sont les seuls êtres susceptibles de la différence des sexes : les noms des mâles seroient du Genre masculin; ceux des femelles, du Genre féminin; les autres noms ou ne seroient d'aucun Genre relatif au sexe, ou ce Genre n'auroit au sexe qu'un rapport d'exclusion, & le nom de Genre neutre lui con-

**LIV. III.** viendrait assez : c'est en effet sous cette dénomination qu'on désigne le troisième Genre dans les langues qui en ont admis trois.

Mais il ne faut pas s'imaginer que la distinction des sexes ait été le motif de cette distribution des noms, quoiqu'elle en ait peut-être été jusqu'à certain point le modèle & la règle. Il y a, dans toutes les langues, une infinité de noms ou masculins ou féminins, dont les objets n'ont & ne peuvent avoir aucun sexe ; tels que les noms des êtres inanimés, & les noms abstraits qu'il est si ordinaire & si facile de multiplier : mais la religion, les mœurs, & le génie des différents peuples fondateurs des langues, peuvent leur avoir fait appercevoir, dans ces objets, des relations réelles ou feintes, prochaines ou éloignées, à l'un ou à l'autre des sexes ; & cela aura suffi pour en rapporter les noms à l'un des deux Genres.

Ainsi les latins, par exemple, dont la religion fut décidée avant la langue, & qui admettoient des dieux & des déesses avec la conformation, les foiblesses, & les fureurs des sexes, n'ont peut-être placé dans le Genre masculin les noms appellatifs & les noms propres des vents, *ventus*, *auster*, *zephyrus*, &c. ceux des fleuves, *fluvius*, *garumna*, *tiberis*, &c. les noms *aër*, *ignis*, *sol*, & une infinité d'autres, que parce que leur mythologie faisoit présider des dieux à la manutention de ces êtres. Ce seroit apparemment par une raison contraire

contraire qu'ils auroient rapporté au Genre féminin les noms abstraits des passions, des vertus, des vices, des maladies, des sciences, &c. parce qu'ils avoient érigé presque tous ces objets en autant de déesses, ou qu'ils les croyoient sous le gouvernement immédiat de quelque divinité femelle.

Les Romains, qui furent laboureurs dès qu'ils furent en société politique, regardèrent la terre & ses parties comme autant de mères qui nourrissoient les hommes. Ce fut sans doute une raison d'analogie pour déclarer féminins les noms des régions, des provinces, des îles, des villes, &c.

Des vûes particulières fixèrent les Genres d'une infinité d'autres noms. Les noms des arbres sauvages, *oleaster*, *pinaster*, &c. furent regardés comme masculins, parce que, semblables aux mâles, ils demeurent en quelque sorte stériles, si on ne les allie avec quelque autre espèce d'arbres fruitiers. Ceux-ci au contraire portent en eux-mêmes leurs fruits comme des mères; leurs noms dûrent être féminins. Les minéraux & les monstres sont produits & ne produisent rien; les uns n'ont point de sexe, & les autres en ont en vain: de là le Genre neutre pour les noms *metallum*, *aurum*, *stamnum*, *æs*, &c. & pour le nom *monstrum* qui est en quelque sorte la dénomination générique des crimes *scelus*, *stuprum*, *furtum*, *mendacium*, &c. parce qu'on ne doit effectivement les envisager qu'avec l'horreur

LIV. III. qui est due aux monstres, & que ce sont de vrais monstres dans l'ordre moral.

D'autres peuples, qui auront envisagé les choses sous d'autres aspects, auront réglé les Genres d'une manière toute différente; ce qui fera masculin dans une langue fera féminin dans une autre : mais décidés par des considérations arbitraires, ils ne pourront tous établir pour leurs Genres que des règles sujettes à quantité d'exceptions ; quelques noms seront d'un Genre par la raison du sexe, d'autres à cause de leur terminaison, un grand nombre par pur caprice. Ce dernier principe de détermination se manifeste assez par la diversité des Genres attribués à un même nom dans les divers âges de la même langue, & souvent dans le même âge : *alvus*, en latin, avoit été masculin dans l'origine, & devint ensuite féminin ; en françois, *navire*, *doute*, qui étoient autrefois féminins sont aujourd'hui masculins ; *automne*, *foudre* sont encore des deux Genres.

Quoique la division des noms par Genres paroisse assez arbitraire ; il semble pourtant qu'on y ait eu égard, du moins jusqu'à certain point, à la nature des êtres exprimés par les noms. De là vient que communément on a placé dans le même Genre tous les noms des êtres mâles ou réputés mâles ; dans un autre Genre, tous ceux des êtres femelles ou réputés femelles ; & que, si l'on a adopté un troisième Genre, on y a inséré peu de noms d'a-

nimaux , à moins que ces noms ne fassent abstraction du sexe. C'est ce qui a fait donner aux trois Genres les noms de *masculin* , de *féminin* , & de *neutre* ; & ce qui en a même fixé l'ordre tel qu'on l'expose ici , à raison des différents degrés de considération attachés à la différence des natures.

Il résulte de là que , relativement aux noms , les Genres ne sont que les différentes classes dans lesquelles on les a rangés assez arbitrairement , pour servir à déterminer le choix des terminaisons des mots qui ont avec eux un rapport d'identité : & relativement à ces mots qui ont avec les noms un rapport d'identité , les Genres sont les diverses terminaisons qu'ils prennent dans le discours , pour être en concordance de Genre avec les noms leurs corrélatifs.

Ainsi parce qu'il a plû à l'usage de la langue latine que le nom *vir* ( homme ) fût du Genre masculin , que le nom *mulier* ( femme ) fût du Genre féminin , & que le nom *carmen* ( poème ) fût du Genre neutre : il faut que l'adjectif prenne avec le premier la terminaison masculine , *vir pius* ; avec le second , la terminaison féminine , *mulier pia* ; & avec le troisième , la terminaison neutre , *carmen pium*. *Pius* , *pia* , *pium* , c'est le même adjectif sous trois terminaisons différentes , parce qu'il exprime la même idée avec relation à des objets dont les noms sont de trois Genres différents.

Les corrélatifs des noms par rapport aux

LIV. III. Genres, sont les pronoms, les verbes, & les adjectifs.

Les pronoms n'ont point de Genre fixe, c'est-à-dire, que sous la même terminaison ils se rapportent aux différents Genres des noms des objets qu'ils représentent successivement dans le discours. Ainsi *ἐγώ* en grec, *ego* en latin, *ich* en allemand, *io* en italien, *je* en françois, sont masculins dans la bouche d'un homme, & féminins dans celle d'une femme : *σύ* en grec, *tu* en latin, en italien, & en françois (sauf la différence de prononciation), *du* en allemand, sont masculins si l'on parle à un être mâle, féminins si l'on parle à un être femelle, & neutres dans les langues qui comportent ce troisième Genre, si le discours s'adresse à un être dont le nom soit du Genre neutre.

Il y a quelques langues où le pronom de la troisième personne reçoit autant de formes qu'il y a de Genres usités dans la langue ; en françois, par exemple, *il* est masculin, & *elle* féminin ; en allemand *er* est masculin, *sie* est féminin, *es* est neutre. Les anglois ont fait plus ; quoiqu'ils n'aient pas admis de Genres pour les autres espèces de mots, ils ont les trois Genres au pronom direct de la troisième personne ; *he* masculin, pour les êtres mâles exclusivement à tout autre ; *she* féminin, pour les femelles seulement ; *it* neutre, pour les

(c) Liv. II.  
ch. ij.

êtres inanimés. Je l'ai déjà dit ailleurs (c), comme toutes sortes d'objets peuvent être à



la troisième personne, c'est uniquement pour lever l'incertitude des applications, que l'idée principale du pronom est modifiée par l'idée accessoire du Genre, qui tient jusqu'à un certain point à la nature des êtres; & la concordance grammaticale n'y a influé en rien.

C'est dans la même vûe, d'éviter les applications équivoques, que les langues orientales ont admis la distinction des Genres, surtout à la troisième personne dans les modes personnels: les grecs, les latins, & nous-mêmes; n'avons pris aucune précaution pareille; parce que nous avons pensé que la distinction seroit assez marquée ou par le pronom ou par quelque autre moyen.

Mais les adjectifs, partout où l'on a admis la distinction des Genres, y sont susceptibles d'autant de terminaisons génériques que la langue a adopté de Genres pour les noms. Ainsi parce qu'il a plû à l'usage de la langue latine de partager les noms en trois Genres, les adjectifs y sont susceptibles de trois terminaisons génériques, relatives à ces trois classes, afin qu'ils puissent se mettre en concordance de Genres avec les noms auxquels on les joint & sans lesquels ils ne peuvent subsister dans le discours.

Par une conséquence, qui est précisément l'inverse de ce principe, il faut reconnoître dans une langue autant de Genres des noms, que les adjectifs y ont reçu de terminaisons génériques différentes.

LIV. III. Il y a donc trois Genres en grec, en latin, en allemand ; puisque les adjectifs y ont trois terminaisons génériques :

M.	καλός,	<i>pulcher</i> ,	schöner ;
F.	καλή,	<i>pulchra</i> ,	schöne.
N.	καλόν,	<i>pulchrum</i> ,	schönes.

Il n'y a que deux Genres en italien, en espagnol, en françois ; puisqu'il n'y a que deux terminaisons génériques pour les adjectifs.

M.	Bello,	<i>hermoso</i> ,	beau.
F.	Bella,	<i>hermosa</i> ,	belle.

Mais il n'y a qu'un Genre, ou pour mieux dire, il n'y a point de Genres en anglois, puisque les adjectifs n'y ont qu'une terminaison invariable : *a beautiful man* ( un bel homme ), *a beautiful woman* ( une belle femme ).

» *Ce* est souvent substantif, dit M. du Mar-  
 (d) Ency- » fais (d), c'est le *hoc* des latins ; alors, quoi  
 clop. au mot » qu'en disent les grammairiens, *ce* est du Gen-  
 CE. » re neutre : car on ne peut pas dire qu'il soit  
 » masculin ni qu'il soit féminin «.

Si l'usage n'a donné à nos adjectifs que deux terminaisons génériques, l'une pour le masculin & l'autre pour le féminin ; le mot *ce* doit être du Genre masculin, puisqu'on donne la terminaison masculine aux adjectifs qui s'y rapportent, comme *CE que j'avance est CERTAIN*. Quelles pouvoient donc être les vûes de notre illustre auteur, quand il prétendoit qu'on ne pouvoit pas dire de *ce* qu'il fût mas-

culin ni qu'il fût féminin ? Si c'est parce que c'est le *hoc* des latins, comme il semble l'insinuer ; disons donc aussi que *temple* est neutre comme *templum*, que *montagne* est masculin comme *mons* : l'influence de la langue latine sur la nôtre doit être la même dans tous les cas pareils, ou plutôt elle est absolument nulle dans celui-ci. De ce que *ce* ne désigne ni un être mâle ni un être femelle, il ne s'ensuit pas davantage qu'il ne soit ni masculin ni féminin ; *bâton* n'exprime ni mâle ni femelle, & il est masculin ; *table* n'exprime ni mâle ni femelle, & il est féminin : c'est que la distinction des Genres n'est pas fondée exclusivement sur celle des sexes, & qu'elle ne se connoît dans les langues que par la différence des terminaisons des adjectifs.

Jusqu'ici j'ai insinué que les Genres appartiennent en propre aux noms, puisque le Genre en est décidé par l'autorité de l'usage, au lieu que les terminaisons génériques des adjectifs sont assujetties à la loi de la concordance. Les Genres tiennent donc à la signification spécifique des noms : & cette conclusion se confirme par cela même, que toutes les distinctions de Genres introduites dans les Grammaires particulières, se rapportent exclusivement aux noms ; comme Genre *déterminé*, Genre *douteux*, Genre *commun*, Genre *épique*, Genre *hétérogène*.

I. Les noms d'un Genre *déterminé* sont ceux qui sont fixés déterminément par l'usage, ou

LIV. III. au Genre masculin, comme *pater* ( père ) & *oculus* ( œil ) ; ou au Genre féminin, comme *soror* ( sœur ) & *mensa* ( table ) ; ou au Genre neutre, dans les langues qui ont admis ce Genre, comme *mare* ( mer ) & *templum* ( temple. )

II. Les noms d'un Genre *douteux* sont ceux au contraire qui, sous la même terminaison, se rapportent tantôt à un Genre & tantôt à un autre, au gré de celui qui parle. Ainsi *dies* & *finis* en latin, *automne* & *foudre* en françois, sont tantôt masculins & tantôt féminins.

Ce n'étoit pas l'intention du premier usage de répandre des doutes sur le Genre de ces mots, quand il les a rapportés à différents Genres. Ceux qui sont effectivement douteux aujourd'hui, & que l'on peut librement rapporter à un Genre ou à un autre, ne sont dans ce cas que parce qu'on ignore les causes qui ont occasionné ce doute, ou qu'on a perdu de vûe les idées accessoi-res qui originairement avoient été attachées au choix du Genre. L'usage primitif n'introduit rien sans cause dans les langues.

En latin, par exemple, *dies* avoit deux sens différents dans les deux Genres: au féminin il signifioit *un temps indéfini*, & au masculin, *un temps déterminé, un jour*. Asconius

(\*) AA. I. s'en explique ainsi (e): *DIES* *feminino* *Genere*, *TEMPUS*; & *ideò diminutivè* *DIECULA* *dicitur* *BREVE TEMPUS* & *MORA*. *DIES* *horarum duodecim Generis masculini est*; unde

constr. Verr.  
II, alit. 6.

**HODIE** dicimus, quasi **HOC DIE**. En effet les composés de *dies* pris dans ce dernier sens, sont tous masculins, *meridies*, *sesquidies*, &c. & c'est dans le premier sens que Juvenal a dit, *longa dies igitur quid contulit*, c'est-à-dire, *longum tempus*; & Virgile, *multa dies, variusque labor mutabilis ævi rettulit in melius*.

*Finis* au masculin exprime les extrémités, les bornes d'une chose étendue; *redeuntes inde Ligurum extremo fine*, Liv. Au féminin, il désigne cessation d'être; *hæc finis Priami fatorum*, Virg.

*Sal* au neutre est dans le sens propre, & au masculin il ne se prend guère que dans un sens figuré. On trouve dans l'Eunuque de Térence; *qui habet salem qui in te est*; & Donat fait là-dessus la remarque suivante: **SAL** neutraliter, condimentum; masculinum, pro **SAPIENTIA**.

En françois on dit *la garde du Roi*, en parlant de la totalité de ceux qui sont actuellement postés pour garder sa personne; & *un Garde du Roi*, en parlant d'un militaire aggrégé à cette troupe particulière de sa maison, qui prend son nom de cette honorable commission.

*Poste* au masculin, signifie un lieu particulier propre pour une occasion de guerre, ou les soldats qu'on y a placés, ou un emploi quelconque: *poste* au féminin, signifie la manière de voyager diligemment en changeant

**Lrv. III.** de chevaux préparés à cet effet d'espace en espace, ou la distance de deux lieues qui est le terme de la course des chevaux, ou la maison dans laquelle on trouve les chevaux & les voitures nécessaires, ou le bureau des lettres que l'on envoie ou que l'on reçoit par la voie des courriers, ou enfin une sorte de petite balle.

*Pivoine* au masculin, c'est un oiseau; au féminin, c'est une plante.

*Cloaque* au féminin, est un canal voûté, qui sert à l'écoulement des immondices d'une ville; au masculin, c'est le réceptacle de ces immondices, le terme où elles se déposent.

*Couple* au féminin, se dit de deux choses de même espèce & de même nom; au masculin, on ne le dit que du mari & de la femme, ou de deux amants.

(f) Des Genres, Rég. 18. Avert. La *Méthode latine* de P. R. remarque (f) que l'on confond quelquefois ces différences; & cela peut être vrai. Mais nous devons observer 1°. que cette confusion est un abus, si l'usage légitime de la langue ne l'autorise: 2°. que les poètes sacrifient quelquefois la justesse à la commodité d'une licence, ce qui amène insensiblement l'oubli des premières vûes qu'on s'étoit proposées dans l'origine: 3°. que les meilleurs écrivains ont égard autant qu'ils peuvent à ces distinctions délicates, si propres à enrichir une langue & à en caractériser le génie: 4°. que, malgré leur attention, il peut quelquefois leur échapper

des fautes, qui avec le temps font autorité, à cause du mérite personnel de ceux à qui elles sont échappées.

Voici un exemple qui, en confirmant cette dernière remarque, indiquera l'usage des causes qui peuvent rendre douteux le Genre des noms. Boileau, dans plusieurs éditions de son *Art poétique*, avoit dit (g) *Que votre ame & vos mœurs peints dans tous vos ouvrages*; attribuant à *mœurs* le Genre masculin. Quand on lui fit appercevoir cette faute, il en convint sur le champ, s'étonna fort qu'elle eût échappé si longtemps à la critique de ses amis & des ses ennemis, & corrigea le vers comme on le trouve dans les éditions posthumes: *Que votre ame & vos mœurs peintes dans vos ouvrages*.

(g) *Chant*  
IV. 91.

Cette faute qui avoit subsisté tant d'années sans être apperçue, pouvoit l'être encore plus tard, & lorsqu'il n'auroit plus été temps de la corriger; la juste célébrité de Boileau auroit pu en imposer ensuite à quelque jeune écrivain qui l'auroit copié, pour l'être ensuite lui-même par quelque autre, s'il avoit acquis un certain poids dans la littérature: & voilà *mœurs* d'un Genre douteux, à l'occasion d'une faute contre laquelle il n'y auroit eu d'abord aucune réclamation, parce qu'on ne l'auroit pas apperçue à temps.

Il est à présumer que telle est en général l'origine de l'incertitude qu'il peut y avoir sur le Genre des noms, qui n'ont pas des sens

Liv. III. différents quand on les rapporte à des Genres différents. Mais l'usage, qui tend toujours à se rapprocher des vûes invariables de l'institution du Langage, parvient insensiblement à faire disparoître le doute & l'incertitude ; & à la fin il fixe un Genre déterminé à ces noms douteux & incertains. Le nom *équivoque*, par exemple, étoit d'un Genre douteux lorsque Boileau écrivoit,

Du langage françois bisarre hermaphrodite ;  
De quel Genre te faire, *Équivoque maudite* ;  
Ou *maudit* ? Car sans peine aux rimeurs harfardeux  
L'usage encor, je crois, laisse le choix des deux.

Mais depuis ce temps-là le doute a disparu ; le nom *équivoque* n'est plus que du genre féminin, & la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'Académie*, en 1762, le décide ainsi. Il est probable qu'on a regardé ce mot comme originairement adjectif, & que comme tel on l'a rapporté au nom sousentendu *expression* ou *phrase* ; on le rapportoit peut-être anciennement à *mot*, qui est masculin. Mais les mots ne sont équivoques ordinairement que quand ils sont isolés, & alors ils ne servent de rien : dès qu'ils entrent dans une phrase, ils sont déterminés ; ou si l'équivoque subsiste encore, c'est la faute de la phrase.

III. Les noms d'un Genre *commun* sont des noms d'hommes ou d'animaux, qui, sous une même terminaison, expriment tantôt le mâle



& tantôt la femelle, & sont, en conséquence, tantôt du Genre masculin & tantôt du Genre féminin. Tels sont en latin *bos*, *sus*, &c. on trouve *bos maculatus* & *bos nata*, *sus immunus* & *sus pigra*. Tel est en françois le nom *enfant*, puisqu'on dit en parlant d'un garçon, *le bel enfant*, *mon cher enfant*, & en parlant d'une fille, *la belle enfant*, *ma chère enfant*.

On voit donc que, quand on emploie ces mots pour désigner le mâle, l'adjectif corrélatif prend la terminaison masculine ; & que, quand on indique la femelle, l'adjectif prend la terminaison féminine.

La justesse & l'analogie exigeoient peut-être que le rapport réel au sexe fût toujours caractérisé ou par des mots différents, comme en latin *aries* & *ovis*, & en françois *bélier* & *brebis* ; ou par les différentes terminaisons d'un même mot, comme en latin *lupus* & *lupa*, & en françois *loup* & *louve*. Cependant on trouve, dans toutes les langues, des noms qui, sous la même terminaison, sont tantôt masculins & tantôt féminins, selon qu'ils expriment le mâle ou la femelle.

Le mal n'est pas grand, puisqu'après tout le mâle & la femelle sont de la même espèce, au sexe près. Mais au moins la précision, qu'il semble qu'on ait envisagée dans l'institution des Genres, n'exigeoit-elle pas que l'on donnât aux adjectifs une terminaison qui, sans être ni masculine ni féminine, eût été relative au Genre commun, pour les occasions où

LIV. III. l'on auroit indiqué l'espèce sans attention au sexe, comme quand on dit *l'homme est mortel, un loup a dévoré un enfant* ? Dans le premier exemple les deux sexes sont compris indistinctement ; dans le second, on fait abstraction du sexe soit du loup soit de l'enfant, quoiqu'en soi il soit très-déterminé.

IV. Les noms du Genre *épïcène* sont des noms d'animaux, qui, sous une même terminaison, sont invariablement d'un même Genre déterminé, quoiqu'ils servent à exprimer les individus des deux sexes. C'est une autre espèce d'irrégularité, opposée encore à la précision qui a donné naissance à la distinction des Genres ; & cette irrégularité vient sans doute de ce que les caractères du sexe n'étant pas, ou étant peu sensibles dans plusieurs animaux, on a décidé le Genre de leurs noms, ou par un pur caprice, ou par quelque raison de convenance puisée dans les connoissances qu'on avoit alors. Tels sont en françois les noms *aigle* (16), *renard*, toujours masculins ; & les noms *tourterelle*, *chauve-souris*, toujours féminins pour les deux sexes : en latin au contraire, & ceci prouve bien l'indépendance & l'empire de l'usage, les noms corres-

---

(16) *Aigle* n'est masculin, que quand il signifie réellement l'oiseau, ou cette sorte de pupitre qui en a la figure ; car en termes d'armoiries il est féminin, *l'aigle impériale*, & en parlant de l'enseigne des Romains on dit aussi *l'aigle romaine*.

pondants *aquila* & *vulpes* sont toujours féminins; *turtur* & *vespertilio* sont toujours masculins.

Il faut prendre garde de confondre le Genre commun & le Genre épïcène. Les noms du Genre commun & ceux du Genre épïcène conviennent également au mâle & à la femelle sans changement dans la terminaison; voilà le caractère commun aux deux espèces. Mais on rapporte ou au masculin ou au féminin les noms de la première espèce, selon qu'ils expriment déterminément ou le mâle ou la femelle: *bos* au masculin, exprime le mâle; au féminin, la femelle; & si l'on ne veut indiquer que l'espèce sans distinction de sexe, *bos* est rapporté au masculin, comme au plus noble des deux Genres compris dans l'espèce. Au contraire, les noms de la seconde espèce ne changent ni de terminaison ni de Genre, quelque sens qu'on donne à leur signification: *vulpes*, toujours au féminin, signifie & l'espèce, & le mâle, & la femelle.

De là vient le nom d'épïcène que les grammairiens ont donné à cette sorte de Genre: c'est un mot grec, composé de la préposition *ἐπὶ* (*suprà*), & de l'adjectif *κοινός* (*communis*). Les noms épïcènes ont en effet, comme les communs, une terminaison invariable & commune aux deux sexes; mais ils ont de plus l'invariabilité du Genre, qui est toujours le même pour les deux sexes.

V. La dernière classe des noms irréguliers

**Liv. III.** dans le Genre, est celle des *hétérogènes* : *RR* : *irig* ( *autre* ), & *rir* ( *Genre* ). Ce sont en effet ceux qui sont d'un Genre au singulier & d'un autre au pluriel.

En latin, les uns sont masculins au singulier, & neutres au pluriel ; comme *sibilus*, *tartarus*, plur. *sibila*, *tartara* : les autres au contraire neutres au singulier, sont masculins au pluriel ; comme *cælum*, *elysium*, plur. *cæli*, *elysii*.

Ceux-ci, féminins au singulier, sont neutres au pluriel ; *carbafus*, *supellex*, plur. *carbasa*, *supellectilia* : ceux-là, neutres au singulier, sont féminins au pluriel ; *delicium*, *epulum*, plur. *deliciæ*, *epulæ*.

Quelques-uns, masculins au singulier, sont masculins & neutres au pluriel, ce qui les rend tout à la fois hétérogènes & douteux ; *jocus*, *locus*, plur. *joci* & *joca*, *loci* & *loca* : quelques autres, neutres au singulier, sont au pluriel neutres & masculins ; *frænum*, *rastrum*, plur. *fræna* & *freni*, *rastra* & *rastri*.

Le nom *balneum*, neutre au singulier, est au pluriel neutre & féminin, *balnea* & *balneæ*.

Nous avons aussi en françois nos noms hétérogènes, comme *amour*, *délice*, *orgue*. *Amour*, masculin au singulier, est féminin au pluriel & ne signifie alors que la passion de l'amour, ou l'objet qu'on aime : *délice* & *orgue*, masculins au singulier, sont toujours féminins

minins au pluriel sans aucune différence dans le sens.

Cette sorte d'irrégularité vient probablement de ce que ces noms auront eu autrefois au singulier deux terminaisons différentes, relatives sans doute à deux Genres, & vraisemblablement avec différentes idées accessoires, dont la mémoire s'est insensiblement perdue avec le souvenir de l'une des terminaisons singulières, que le hasard aura fait disparaître. C'est ainsi que nous connoissons encore la différence des noms féminins *malus* (pommier), *prunus* (prunier), & des noms neutres *malum* (pomme), *prunum* (prune); tandis que nous n'avons plus que des conjectures sur la différence des mots *baculus* & *baculum*.

On peut encore envisager la chose sous un autre aspect. Le nom françois *œil* fait *yeux* au pluriel dans le sens propre; mais on dit en architecture *des œils de bœuf*, pour signifier une sorte de fenêtre: *ciel* fait pareillement *cieux* au pluriel dans le sens propre; mais on dit *des ciels de lit*, & en peinture *des ciels* pour les nuages peints dans un tableau. Ne feroit-il pas possible que quelques noms qui, en d'autres langues, ont des terminaisons & même des Genres différents au pluriel, comme *jocus*, qui fait *joci* & *joca*, les dussent à de pareilles vûes? Comme en fait de Language des vûes semblables amènent presque toujours des procédés analogues; on est rai-

LIV. III. **sonnablement fondé à croire , que des procédés analogues supposent à leur tour des principes semblables.**

Cependant ces mots hétérogènes peuvent passer d'une langue dans une autre , sans autre cause que l'imitation ; & il est probable que c'est ainsi qu'en françois *délice* est masculin comme *delicium* est neutre , & *délices* féminin comme *deliciæ*.

On voit que toutes ces distinctions sont telles , qu'elles ne tombent en effet que sur les noms , dont le Genre , indépendamment de toutes les vûes analytiques de l'énonciation , est toujours déterminé en soi , ou par la nature de l'objet énoncé , comme *pater* ( père ) , *mater* ( mère ) ; ou par l'usage , comme *hortus* ( jardin ) , *mensa* ( table ) ; ou par le choix libre de celui qui parle , comme en latin *torquis* , *silex* , & en françois *automne* , *foudre*.

Il en est au contraire des Genres , à l'égard des adjectifs , comme des nombres & des cas ; ce sont des terminaisons différentes qu'ils prennent successivement , selon le Genre propre du nom auquel ils ont rapport , qu'ils imitent en quelque manière , & avec lequel ils s'accordent. Ainsi dans la phrase de Phèdre déjà citée , *Ad rivum eundem lupus & agnus venerant siti compulsi* ; l'adjectif *eundem* a une inflexion masculine , pour s'accorder en Genre avec le nom *rivum* auquel il se rapporte ; & l'adjectif *compulsi* a de même la

terminaison masculine , pour s'accorder en Genre avec les deux noms *lupus* & *agnus* ses corrélatifs. Il en résulte donc encore que les adjectifs sont des mots qui présentent à l'esprit des êtres indéterminés ; & les noms , des mots qui présentent à l'esprit des êtres déterminés.

Mais à travers la bizarrerie apparente de la distribution des noms en différents Genres , la distinction même de ces Genres , les dénominations qu'on leur a données dans toutes les langues qui les ont reçus , l'usage même des anglois & de quelques autres peuples à l'égard des pronoms directs de la troisième personne ; tout cela indique assez clairement que , dans l'institution des Genres , on a prétendu avoir égard à la nature des êtres exprimés par les noms. Voilà donc ce qui caractérise les noms ; & ce sont des mots qui présentent à l'esprit des êtres déterminés par l'idée de leur nature.

Mais on a déjà vu que les pronoms présentent également à l'esprit des êtres déterminés ; & cependant les Genres appartiennent en propre aux noms , & ne se trouvent dans les pronoms que par une sorte d'emprunt qui les fait varier selon la différence des noms auxquels ils se rapportent. Il faut donc conclure que les noms & les pronoms diffèrent entre eux par l'idée déterminative. On vient de voir que c'est dans les noms l'idée de la nature ; & l'on verra bientôt que c'est dans les pronoms celle de la personne.

**LIV. III.** Je terminerois ici ce qui concerne les Genres, si une remarque de M. Duclos (*h*) n'exigeoit encore quelques réflexions. » L'institution ou la distinction des Genres, dit cet illustre académicien, est une chose purement arbitraire, qui n'est nullement fondée en raison, qui ne paroît pas avoir le moindre avantage, & qui a beaucoup d'inconvénients. «

(*h*) Rem. sur la *Gramm. génér.* II. v.

L'institution des Genres ne me paroît être ni sans modèle ni sans utilité. Les pronoms sont naturellement partagés en trois classes, à raison de la différence des personnes qui constituent l'idée déterminative de cette partie d'oraison : il étoit assez naturel de partager pareillement les noms en un certain nombre de classes, distinguées entre elles par la différence des natures qui constituent l'idée déterminative des noms. La parité qui est entre les noms & les pronoms, me semble autoriser suffisamment la division des uns pour servir de modèle à la division des autres.

Il est vrai que la distribution des noms en Genres n'a ni la même justesse ni la même précision, que celle des pronoms par les trois personnes ; que la distribution des noms est arbitraire, & que par là elle donne peu de prise au raisonnement pour être retenue. » Les grecs & les latins avoient trois Genres ; nous n'en avons que deux ; & les anglois n'en ont qu'un .α

Si l'on conclut quelque chose contre l'insti-



tution des Genres, de l'arbitraire qui en a réglé la distribution & le partage; on aura un titre pareil pour s'élever contre l'institution des cas, dont on fait que la division est aussi arbitraire que celle des Genres. Mais cet arbitraire même des Genres tient à l'origine de leur institution. Il auroit peut-être fallu classer les êtres par les caractères qui les différencient: il y a, par exemple, les objets réels & les abstraits; les réels sont corporels ou spirituels; ceux-là sont artificiels ou naturels; les naturels sont animaux, végétaux, minéraux; les animaux sont mâles ou femelles, &c. Il n'y avoit qu'à distinguer les noms de la même manière, & donner à leurs corrélatifs des terminaisons adaptées à ces distinctions vraiment raisonnées. Les esprits justes auroient aisément saisi ces points de vue: le peuple n'en auroit été embarrassé, que parce qu'il est peuple; & peut-être ne l'eût-il pas été davantage, si même il l'eût été autant qu'il peut l'être d'une division presque entièrement arbitraire.

Je conviens volontiers que ce système auroit plus de justesse, plus de variété, que le système reçu; & que peut-être il plairoit davantage aux philosophes. Mais le Langage est pour tout le monde; & il y a plus de peuples que de philosophes. D'ailleurs nous parlons comme nous avons entendu parler; & cette imitation nous fait remonter jusqu'à l'origine du monde & du Langage, où l'on quintessen-

LIV. III. cioit moins qu'aujourd'hui : si l'on s'attacha à quelques caractères naturels, on prit simplement les plus sensibles; & la distinction des sexes fut la plus frappante.

Quant à l'utilité de l'institution des Genres, ils ne paroissent avoir été établis que pour rendre plus sensible la corrélation des noms & des adjectifs : & quand il seroit vrai que la concordance des nombres & celle des cas, dans les langues qui les ont admis, auroient suffi pour caractériser nettement ce rapport; l'esprit ne peut qu'être satisfait de rencontrer dans la peinture des pensées un coup de pinceau qui lui donne plus de fidélité, qui le détermine plus sûrement, en un mot, qui éloigne plus infailliblement l'équivoque.

Cet accessoire étoit peut-être plus nécessaire encore dans les langues où la construction usuelle s'affranchit des lois du mécanisme fondamental, & que l'abbé Girard nomme *transpositives*. La corrélation de deux mots, souvent très-éloignés, seroit quelquefois difficilement apperçue sans la concordance des Genres, qui y produit d'ailleurs, pour la satisfaction de l'oreille, une grande variété dans les sons.

Dé toutes les manières d'indiquer la relation de l'adjectif au nom, la manière angloise, dira-t-on, est du moins la meilleure : elle n'a l'embarras d'aucune terminaison; ni Genres, ni nombres, ni cas, ne viennent arrêter, par des difficultés factices, les progrès des

étrangers qui veulent apprendre cette langue, ou même tendre des pièges aux nationaux, pour qui ces variétés arbitraires sont des occasions continuelles de fautes.

Il faut avouer qu'il y a bien de la vérité dans cette remarque, & qu'à parler en général, une langue débarrassée de toutes les inflexions qui ne marquent que des rapports, feroit plus facile à apprendre que toute autre qui a adopté cette manière. Mais il faut avouer aussi qu'elle pourroit bien être plus verbeuse, moins précise, & moins harmonieuse. Ajoutons que les langues n'ont point été instituées pour être apprises par les étrangers, mais pour être parlées dans la nation qui en fait usage : que les fautes des étrangers ne peuvent rien prouver contre une langue : que les méprises des naturels sont encore dans le même cas, parce qu'elles ne sont qu'une suite ou d'un défaut d'éducation ou d'un défaut d'attention : enfin que reprocher à une langue ses procédés, c'est reprocher à la nation son génie, la tournure de ses idées, sa manière de concevoir, les circonstances où elle s'est trouvée le plus involontairement dans les différents temps de sa durée ; toutes causes qui ont sur le Langage une influence irrésistible.

## ARTICLE II.

*Des Personnes.*

(i) Liv. II. On a vu ci-devant (i) que les Personnes  
 ch. ij. font les diverses relations que peut avoir à l'acte de la parole le sujet de la proposition; & c'est tout ce qu'il étoit alors nécessaire d'en savoir. Mais on donne aussi le nom de *Personnes* aux différentes terminaisons qui indiquent ces relations dans les verbes, & qui servent à mettre les verbes en concordance à cet égard avec leurs sujets. *Amo, amas, amat*; c'est le même verbe avec les terminaisons relatives aux trois différentes Personnes, pour le nombre singulier: *amamus, amatis, amant*; c'est encore le même verbe avec les trois terminaisons personnelles pour le nombre pluriel.

Il y a donc en effet quelque différence dans la signification du mot *Personne*, selon qu'il est appliqué au sujet du verbe, ou au verbe même. La *Personne*, dans le sujet, c'est sa relation à l'acte de la parole; dans le verbe, c'est une terminaison qui indique la relation du sujet à l'acte de la parole, & la concordance du verbe avec le sujet.

Cette différence de sens doit en mettre dans la manière de s'expliquer quand on rend compte de l'analyse d'une phrase: dans celle-ci, par exemple, *Nos autem viri fortes satis-*

*fecisse videmur* ; il faut dire que *nos* est DE la première Personne du pluriel , & que *videmur* est A la première Personne du pluriel ; *de* indique ici quelque chose de plus propre , de plus inhérent , de plus permanent ; *à* marque quelque chose d'étranger , de plus accidentel , de moins nécessaire. Il faut dire , par la même raison , qu'un nom est DE tel genre , & qu'un adjectif est A tel genre : le genre est fixe dans les noms , & leur appartient en propre ; il est variable & accidentel dans les pronoms & dans les adjectifs.

Comme la différence des Personnes n'opère aucun changement dans la forme des sujets , & qu'elle n'influe que sur les terminaisons des verbes ; cela a fait croire à Sanctius que les verbes seuls ont des Personnes , & que les noms n'en ont point , *sed sunt alicujus Personæ verbalis* (k). Il devoit donc raisonner de même sur les genres , puisque les terminaisons des noms sont invariables à cet égard ; il devoit les déclarer propres aux adjectifs , puisqu'ils en font varier les terminaisons. Cependant , par une contradiction surprenante dans un homme si habile , il a pris sur ce dernier point une route toute opposée : il a regardé les genres comme appartenants aux noms , à l'exclusion des adjectifs ; quoique l'immutabilité des sujets par rapport aux genres soit la même que par rapport aux Personnes , & que l'influence des genres sur les adjectifs soit la même que celle des Personnes sur les verbes.

(k) *Minerv.*  
I. xij

LIV. III. Mais, outre la contradiction des deux procédés de Sanctius; ils sont, chacun à part, également vicieux : & il n'a trouvé la vérité ni par l'un ni par l'autre.

De même que les genres sont, par rapport aux noms, différentes classes dans lesquelles les usages des langues les ont distribués ; & par rapport aux adjectifs, différentes terminaisons adaptées à la différence des classes de chacun des noms auxquels on peut les rapporter : de même les Personnes sont, par rapport aux sujets, des points de vue particuliers sous lesquels il est avantageux & nécessaire de les envisager en cette qualité ; & par rapport aux verbes, diverses terminaisons adaptées à ces divers points de vue, afin de rendre l'énonciation plus claire par la concordance des verbes avec les sujets.

Or les usages de toutes les langues déposent unanimement, que l'une de ces trois relations à l'acte de la parole est déterminément & immuablement attachée à chaque pronom. Ainsi *ἐγώ* en grec, *ego* en latin, *ich* en allemand, *i* en anglois, *io* en italien, *je* en françois, expriment déterminément le sujet qui parle ou qui est censé parler de soi-même ; de quelque nature que soit ce sujet, réel ou abstrait, animé ou inanimé, mâle ou femelle : *σύ* en grec, *tu* en latin, en italien, & en françois (sauf la différence de prononciation), *du* en allemand, *thou* en anglois, marquent déterminément le sujet auquel on parle de lui-même : &c.

Les noms au contraire n'ont point de relation fixe à l'acte de la parole, c'est-à-dire, point de Personne fixe : sous la même terminaison, ou sous des terminaisons différentes, ils sont tantôt d'une Personne & tantôt d'une autre, selon l'occurrence. Ainsi dans cette phrase, *Ego Joannes vidi*, le nom *Joannes* est de la première Personne par concordance avec *ego*, comme *ego* est du masculin par concordance avec *Joannes* : le pronom *ego* détermine la Personne, qui est essentiellement vague dans *Joannes* ; comme le nom *Joannes* détermine la nature, qui est essentiellement indéterminée dans *ego*. Dans *tu Joannes vidisti*, le même nom *Joannes* est de la seconde Personne par concordance avec *tu*, comme *tu* est du masculin par concordance avec *Joannes* : *Joannes* en un mot exprime le sujet à qui l'on parle de lui-même ; & en pareille occurrence, le nom prend quelquefois une terminaison adaptée à ce point de vûe, *domine* pour *dominus* ; c'est le vocatif. Dans *Joannes vidit*, le nom *Joannes* est de la troisième Personne, parce ce qu'il exprime l'être dont on parle sans lui adresser la parole.

De même donc que, sous le nom de genres, on a rapporté les noms à différentes classes qui ont leur fondement commun dans la nature des êtres ; on a pareillement, sous le nom de Personnes, rapporté les pronoms à des classes différenciées par les diverses relations des êtres à l'acte de la parole.

**Lrv. III.** Les Personnes sont à l'égard des pronoms, ce que les genres sont à l'égard des noms; parce que l'idée de la relation à l'acte de la parole est l'idée caractéristique des pronoms, comme l'idée de la nature est celle des noms.

L'idée de la relation à l'acte de la parole, qui est essentielle & précise dans les pronoms, est accidentelle & indéterminée dans les noms; comme l'idée de la nature, qui est essentielle & précise dans les noms, est accidentelle & indéterminée dans les pronoms.

Ainsi, comme les noms sont des mots qui présentent à l'esprit des êtres déterminés par l'idée de leur nature; de même les pronoms sont des mots qui présentent à l'esprit des êtres déterminés par l'idée de leur Personne, ou de leur relation à l'acte de la parole.

Les noms & les pronoms sont également des mots déterminatifs; mais l'idée déterminative des noms est celle de la nature, & l'idée déterminative des pronoms est celle de la Personne : de manière que les êtres déterminés dans les noms par l'idée de leur nature, sont susceptibles de toutes les relations possibles à l'acte de la parole; & que réciproquement les êtres déterminés dans les pronoms par l'idée de leur relation à l'acte de la parole, peuvent être rapportés à toutes les natures.

Pour ce qui est des verbes, où les Personnes ne sont que différentes terminaisons relatives au rôle du sujet, au moyen desquelles on établit



la concordance entre le verbe & le sujet; il est évident qu'à cet égard on peut dire encore, que ce sont des mots qui présentent à l'esprit des êtres indéterminés. Mais cette espèce de mot est la seule qui ait admis des terminaisons personnelles; c'est donc celle qui a à l'acte de la parole un rapport plus marqué & plus nécessaire, & celle, par conséquent, qui doit désigner les êtres par l'idée précise de l'existence intellectuelle avec relation à un attribut: car voilà la matière de nos jugements, & nos jugements sont les seuls objets de l'raison. CH. V.

---

## CHAPITRE VI.

### *Des Modes.*

---

**L**ES *Modes* sont différentes formes introduites par l'usage, pour caractériser les différentes manières dont la signification spécifique du verbe peut être envisagée. Or la signification spécifique du verbe consiste, comme on l'a vu (1), à présenter à l'esprit des êtres indéterminés, en les désignant par l'idée précise de l'existence intellectuelle avec relation à un attribut; & de là résulte le système général des temps, tel qu'il a été exposé ci-devant. Les Modes doivent donc influencer sur le système des temps, qui doit changer comme les CH. VI.

(1) Liv. II. ch. iv.

Liv. III. points de vûe caractéristiques de chaque Mode; c'est à-dire, que chaque Mode doit avoir un système de temps qui lui soit propre.

On disoit anciennement *Mœuf* au lieu de *Mode*; le dernier me paroît moins éloigné de l'analogie de notre langue, & de l'étymologie commune des deux termes; *Modus* (manière).

On remarque dans les langues deux espèces générales de Modes: les uns sont *personnels*, & les autres *impersonnels*.

---

## ARTICLE I.

### *Des Modes personnels.*

Les Modes *personnels* sont ceux où le verbe reçoit des terminaisons relatives au rôle ou à la personne du sujet, & au moyen desquelles on le met en concordance avec le nom ou le pronom qui exprime le sujet. Or le sujet est susceptible lui-même de la diversité des nombres: chaque terminaison personnelle du verbe doit donc admettre encore autant de variations, que l'usage de la langue a admis de nombres différents.

Ainsi dans les langues qui ont admis trois nombres, comme le grec, le polonois, &c. les Modes personnels peuvent avoir à chaque temps trois personnes au singulier, trois au duel, & trois au pluriel. Dans les idiômes qui n'admettent que deux nombres, comme

le latin, le françois, & la plûpart des autres, les Modes personnels ont seulement trois personnes au singulier, & trois au pluriel de chaque temps.

Comme les personnes ne sont dans les sujets, que leurs relations déterminées à l'acte de la parole; & que tout acte de la parole doit produire une proposition, pour être l'expression d'un jugement intérieur: les Modes personnels sont donc ceux qui servent à constituer des propositions, & qui renferment ce que les logiciens en appellent la copule, & ce que j'en appellerois plus volontiers l'essence ou l'ame; puisque c'est seulement dans ces Modes que le verbe prend des formes relatives au sujet considéré comme sujet.

Je me fixerai ici aux Modes de la langue françoise, afin d'éviter les embarras d'une comparaison trop compliquée: ceux qui entendront d'autres langues, y appliqueront aisément les principes que je vais exposer. Or nous avons en françois quatre Modes personnels, qui sont l'*Indicatif*, l'*Impératif*, le *Suppositif*, & le *Subjonctif*.

§. 1. *INDICATIF*. L'*Indicatif* est un Mode personnel qui sert à indiquer purement & directement l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut.

Je dis premièrement que ce Mode indique *purement* l'existence intellectuelle d'un sujet; pour marquer qu'il exclut toute autre idée accessoire qui n'est pas nécessairement compri-

**LIV. III.** se dans la signification essentielle du verbe; C'est ce qui distingue ce Mode de tous les autres Modes personnels; parce qu'ils ajoutent tous à la signification générale du verbe, quelque autre idée qui y est accessoire, & qui est la caractéristique de chaque Mode. De là vient que, dans quelque langue que ce soit, l'Indicatif admet toutes les espèces de temps autorisées par l'usage de cet idiôme, & qu'il est le seul Mode assez communément qui les admette tous.

Je dis en second lieu que l'Indicatif marque *directement* l'existence intellectuelle d'un sujet; pour faire entendre qu'il est destiné à l'expression immédiate de la pensée principale que l'on se propose de manifester. C'est une propriété qui lui est commune avec l'impératif & le suppositif, comme on le verra dans un moment; parce que ces Modes servent, aussi bien que l'Indicatif, à l'expression immédiate de la pensée principale : mais ces trois Modes directs sont distingués par là du subjonctif, parce que celui-ci ne constitue que l'expression d'un jugement accessoire & subordonné au principal. De là vient que Scaliger qualifie l'Indicatif (*m*), *solus Modus aptus scientiis, solus pater veritatis*; parce qu'il le regardoit comme le seul Mode direct & pur.

C'est surtout à l'Indicatif que le verbe est employé selon sa signification essentielle & fondamentale; & c'est pour cela que Lancelot dit (*n*) que l'affirmation est la principale signification

(*m*) *De causis ling. lat. cap. 116.*

(*n*) *Gramm. gén. II. xiiij.*

signification du verbe , celle qu'il a à l'Indicatif. C'est à ce Mode que la signification générale du verbe est directe & pure, c'est-à-dire, dégagée de toute autre idée accessoire : mais elle subsiste toujours avec les idées accessoires qu'elle admet dans les autres Modes ; comme la signification du nom , directe & simple au nominatif, qui est un cas direct, subsiste toujours dans les autres cas , où elle est modifiée par différentes idées accessoires.

Pour achever de faire connoître l'Indicatif, il n'est plus question que de montrer le système des temps qu'il admet ; c'est celui que j'ai analysé ci-devant (o). J'y joindrai les exemples des trois verbes *chanter* , *arriver* , *se révolter* : le premier emprunte l'auxiliaire *avoir* dans ses préterits ; le second, l'auxiliaire *être* ; & le troisième, nommé pronominal à cause de la double répétition du sujet par le pronom, diffère des deux autres dans la formation de ses préterits comparatifs. Je n'indiquerai que la première personne du singulier de chaque temps , afin de les rendre sensibles : j'ometts les autres , parce qu'on les suppléera aisément, & que d'ailleurs ce n'est pas ici une Grammaire françoise.

(o) *Lin II.*  
*ch. iv. art. 3.*

# SYSTÈME DES TEMPS DE L'INDICATIF.

PRÉSENTS.

PRÉTÉRITS.

FUTURS.

I.

II.

III.

INDÉFINI.

Je chante.

J'arrive.

Je me révolte.

DÉFINIS.

ANTAJ.  
POSTA.

simple.  
périodique.

Je chantois.  
Je chantais.  
Je chanterai.

J'arrivois.  
J'arrivais.  
J'arriverai.

Je me révoltois.  
Je me révoltais.  
Je me révolterai.

INDÉFINI.

J'ai

Je suis

Je me suis

DÉFINIS.

ANTAJ.  
POSTA.

simple.  
périodique.

J'avais  
J'eus  
J'aurai

J'étais  
Je fus  
Je serai

Je m'étais  
Je me fus  
Je me serai

INDÉFINI.

J'ai eu

J'ai été

Je me suis eu

DÉFINIS.

ANTAJ.  
POSTA.

simple.  
périodique.

J'avais eu  
J'eus eu  
J'aurai eu

J'av. été  
J'eus été  
J'aur. été

Je m'étais eu  
Je me fus eu  
Je me serai eu

INDÉFINI.

Je viens

Je viens

Je viens

DÉF.

ANTAJ.  
POSTA.

Je venais  
Je viendrai

Je venais  
Je viendrai

Je venais  
Je viendrai

INDÉFINI.

Je dois

Je dois

Je dois

DÉF.

ANTAJ.  
POSTA.

Je devois  
Je devrai

Je devois  
Je devrai

Je devois  
Je devrai

INDÉFINI.

Je vais

Je vais

Je vais

DÉF. ANTA.

J'allais

J'allais

J'allais

§. 2. *IMPÉRATIF*. L'*Impératif* est un Mode personnel, qui, en énonçant directement l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut, y ajoute l'idée accessoire de la volonté de celui qui parle ou qui est censé parler.

Ce Mode est personnel : cependant il n'a dans aucune langue la première personne du singulier, parce que, comme le remarque Lancelot (p), on ne se commande point proprement à soi-même ; ou plutôt parce que, quand on se notifie à soi même la volonté que l'on a de faire quelque chose, on se divise, pour ainsi dire, en deux personnes dont l'une parle à l'autre ; *Benedic anima mea Domino* ; (q) & alors celle à qui l'on parle est la seconde.

L'abbé Girard prétend (r) que l'usage n'a point fait dans nos verbes de Mode impératif, parce qu'il ne caractérise l'idée accessoire de commandement, à la première & seconde personne, que par la suppression des pronoms dont le verbe se fait ordinairement accompagner, & à la troisième par l'addition de la particule que.

J'avoue que nous n'avons pas de troisième personne impérative ; que nous employons pour cela celle du temps correspondant du subjonctif, qu'il lise, qu'il ait lu ; & qu'alors il y a nécessairement une ellipse, par le supplément de laquelle on rend raison du subjonctif, comme s'il y avoit, par exemple, (je veux) qu'il lise, (je désire) qu'il ait lu.

(p) Gramm. génér. II. xvj.

(q) Ps. 102. & 103.

(r) Vrais principes, Disc. viij. Tom. II. pag. 13.

LIV. III. En cela nous imitons les latins, qui font souvent le même usage, non seulement de la troisième, mais même de toutes les personnes du subjonctif, & qui ne peuvent en rendre raison que par le même principe.

Mais pour ce qui concerne la seconde personne du singulier & les deux premières du pluriel ; la suppression même des pronoms, qui sont nécessaires partout ailleurs, me paroît être une forme caractéristique du sens impératif, & suffire pour constituer un Mode particulier.

Si l'on en croit nos grammairiens, même les plus philosophes & les plus modernes, notre Impératif n'a qu'un seul temps ; le P. Buffier le nomme seulement *temps impératif*, & les autres l'appellent *présent* ou *futur*. L'abbé Regnier est le seul qui ait donné deux temps à ce Mode, un présent & un futur : le présent, dans son système, est *lis, lisons, lisez* ; le futur, *tu liras, il lira, nous lirons, vous lirez, ils liront* (s).

(s) Gramm. franç. in-12.  
p. 340. in-4.  
p. 357.

Mais il est évident en soi, & avoué par cet auteur même, que ce qu'il donne pour le futur de l'Impératif ne diffère en rien de ce qu'il appelle le futur simple de l'indicatif, & qui en est, dans mon système, le présent postérieur ; il n'en diffère en rien, qu'en ce qu'il est, dit-il, employé à un autre usage. Il me semble que c'est une grande raison pour conclure que ce temps ne peut appartenir à l'Impératif, puisqu'il appartient de droit & sans



aucun changement à l'indicatif : & quelque opposée que ma logique pût paroître à celle de l'académicien, j'étayerois cette conclusion par le même principe dont il a fait le fondement de la sienne ; savoir » Que dans les temps » des verbes, il ne faut pas seulement avoir » égard à la signification, mais qu'il faut aussi » faire attention à la forme grammaticale. « Or la forme est ici absolument une, & par une conséquence qui me paroît nécessaire, le temps est pareillement un ; en sorte qu'appartenant essentiellement à l'indicatif, il n'est pas possible de l'attribuer encore à l'Impératif.

Il y a d'ailleurs une erreur de fait, à croire que le présent postérieur de l'indicatif soit jamais employé dans le sens impératif. Ce temps, comme tous ceux de l'indicatif, est essentiellement éloigné de toute idée accessoire étrangère à la signification fondamentale du verbe, & par conséquent de l'idée impérative. Si on l'emploie donc quelquefois pour celui de l'Impératif ; c'est si peu dans le sens impératif, que c'est au contraire pour faire disparaître ce sens accessoire, ou par énergie ou par euphémisme. On s'abstient de la forme impérative par énergie, quand l'autorité de celui qui parle est si grande, ou quand la justice ou la nécessité de la chose est si évidente, qu'il suffit de l'indiquer pour en attendre l'exécution & pour affirmer qu'elle aura lieu : *Dominum Deum tuum ADORABIS, & illi soli SERVIES* (1) ; pour *adora* ou *adora-*

(1) *Matth.*  
iv. 10.

LIV. III. *to*, *servi* ou *servito*. On s'abstient de la forme impérative par euphémisme, ou afin d'adoucir, par un principe de civilité, l'impression de l'autorité réelle, ou afin d'éviter, par un principe d'équité, le ton impérieux qui ne peut convenir à un homme qui prie.

Les latins ont introduit, dans leur Impératif même, deux formes différentes qui tiennent à peu près à une distinction de cette espèce, quoique bien des grammaticistes & des rudimentaires aient rapporté l'une au présent & l'autre au futur; ce sont *lege* & *legito*. Mais il est certain que ces deux formes différentes expriment la même relation temporelle, puisqu'on les trouve réunies dans les mêmes phrases, pour y exprimer le même sens à cet égard, ainsi que l'observe la *Méthode latine* de

(u) Rem.  
sur les Ver-  
bes, ch. II.  
art. v.

P. R. (u).

*Aut si es dura, NEGA; sin es non dura, VENITO. Prop. Et potum pastas AGE Tityre, & inter agendum, Occursare capro (cornu ferit ille) CAVE TO. Virg.*

Ce n'est donc point de la différence des relations temporelles, que vient celle de ces deux formes également impératives: il est bien plus vrai-semblable qu'elles n'ont d'autre destination que de caractériser en quelque sorte l'espèce de volonté qui anime celui qui parle. Je crois, par exemple, que *lege* exprime une simple exhortation, un conseil, un avertissement, une prière même; ou tout au plus, de la part de l'autorité, un consentement,

une simple permission, une tolérance : & que *legito* marque un commandement exprès & absolu, ou du moins une exhortation si pressante qu'elle semble exiger l'exécution aussi impérieusement que l'autorité même. Dans le premier cas, celui qui parle est ou un subalterne qui prie, ou un égal qui donne son avis; s'il est supérieur, c'est un supérieur plein de bonté qui consent à ce que l'on désire, ou qui, par ménagement, déguise les droits de son autorité sous le ton d'un égal qui conseille ou d'un ami qui avertit. Dans le second cas, celui qui parle est un maître qui veut absolument être obéi, ou un égal qui veut rendre bien sensible le désir qu'il a de l'exécution, en imitant le ton impérieux qui ne souffre point de délai. Ceci n'est qu'une conjecture; mais elle trouve bien de la probabilité dans les passages mêmes que l'on vient de citer.

*Aut si es dura, NEGA* ; c'est comme si Properce avoit dit : » Si vous avez de la dureté dans le caractère, & si vous consentez vous-même à passer pour telle, il faut bien que je consente à votre refus, *nega* : « simple concession. *Sin es non dura, VENITO* ; prière urgente, qui approche du commandement absolu, & qui en imite le ton impérieux : c'est comme si l'auteur avoit dit : » Mais si vous ne voulez point avouer un caractère si odieux, si vous prétendez être sans reproche à cet égard; il vous est indispensable de venir, il faut que vous veniez, *venito*. «

**LIV. III.** C'est la même chose dans les vers de Virgile. *Et potum pastas AGE Tityre* : ce n'est ici qu'une simple instruction, le ton en est modeste, *age*. Mais quand il s'intéresse pour Tityre, qu'il craint pour lui quelque accident, il élève le ton, afin de donner à son avis plus de poids & par là plus d'efficacité ; *occurfare capro CAVE TO* : *cave* seroit plus foible & moins honnête, parce qu'il marqueroit trop peu d'intérêt ; il faut quelque chose de plus pressant, *caveto*. C'est le ton même de la loi :

(\*) Cic. II. *Ad Divos ADEUNTO castè* (x).  
 de leg. VIII.  
 alit. 19.  
 Ces deux formes impératives des latins n'empêchoient pas qu'ils ne pussent encore y substituer, comme nous & pour la même fin, le présent postérieur de l'indicatif, en forte que les écrivains délicats avoient à cet égard de quoi satisfaire le goût le plus épuré. Ce n'est pas qu'en cela même il ne soit souvent arrivé, ce qui arrive d'ordinaire au sujet de tous les synonymes, que l'on choisit plutôt pour la satisfaction de l'oreille que pour celle de l'esprit, ou du moins pour contenter l'esprit par une autre vûe que celle de la précision & de la justesse.

Mais puisque, dans la langue latine, dans la françoise, & dans presque toutes les autres, on remplace souvent la forme reconnue pour impérative, par une autre purement indicative ; il s'ensuit donc que ces deux formes expriment une même relation temporelle, & doivent prendre, chacune dans le Mode qui

lui est propre , la même dénomination de présent postérieur. CH. VI.

Non seulement les grecs emploient souvent le présent postérieur de l'indicatif pour celui de l'Impératif ; ils ont encore la liberté d'user réciproquement du présent postérieur de l'Impératif pour celui de l'indicatif : οἷδ' ἔνι δ' ἐγών, pour ἐγών ; Eurip. littéralement , *scis ergo quid fac* , pour *facies* ; ( vous savez donc ce que vous ferez ? )

J'ajouterais ici une remarque , tirée de l'analogie de la formation des temps : c'est qu'il en est de celui que je nomme présent postérieur de l'Impératif comme de ceux des autres Modes qui sont reconnus pour des présents en latin , en allemand , en italien , en espagnol , en françois , & en bien d'autres idiômes ; il est dérivé de la même racine immédiate qui est exclusivement propre aux présents ; ce qui devient , pour ceux qui entendent les droits de l'analogie , une nouvelle raison d'inscrire dans la classe des présents le temps impératif dont il s'agit.

	INDICATIF.				IMPÉRATIF.	
PRÉS.	INDÉF.	ANTÉRIEUR.		POSTR.		
		SIMPLE.	PÉRIOD.			
LAT.	<i>Laudo</i>	<i>Laudabam.</i>	* * *	<i>Laudabo.</i>	<i>Lauda , ato.</i>	
ALLEM.	<i>Ich lobe.</i>	<i>Ich lobete.</i>	* * *	* * *	<i>Lobe.</i>	
ITAL.	<i>Lodo.</i>	<i>Lodavo, va.</i>	<i>Lodai.</i>	<i>Loderò.</i>	<i>Lodà.</i>	
ESP.	<i>Alabo.</i>	<i>Alabava.</i>	<i>Alabé.</i>	<i>Alabaré.</i>	<i>Alaba.</i>	
FRANÇ.	<i>Je loue.</i>	<i>Je louois.</i>	<i>Je louai.</i>	<i>Je louerai.</i>	<i>Loue.</i>	

**LIV. III.** Ce temps de l'Impératif est regardé comme futur par les grammairiens hébreux, c'est-à-dire, comme présent postérieur; & l'on se sert des personnes de celui de l'indicatif pour remplacer celles qui manquent à l'Impératif.

Si nos grammairiens avoient donné aux analogies l'attention qu'elles exigent; ils auroient trouvé dans notre langue un prétérit impératif, dont je ne sache pas qu'aucun grammairien ait fait mention, si ce n'est M. l'abbé de Dangeau, qui l'a montré dans ses Tables, mais qui semble l'avoir oublié dans l'explication qu'il en donne ensuite (y). On avoit pourtant l'exemple de la langue grecque; & la facilité que nous avons de la traduire littéralement dans ces circonstances, devoit montrer sensiblement dans nos verbes ce prétérit de l'Impératif.

(y) Opusc.  
sur la langue  
fr.

Mais on ne commande pas , dit-on , les choses passées ni les présentes ; & le commandement ne peut tomber que sur ce qui doit s'exécuter ensuite : comment donc pourroit-il y avoir un prétérit à l'Impératif , qui est un Mode de commandement ?

Cette objection est spécieuse ; mais elle a bien des défauts : 1<sup>o</sup>. elle prétend fermer les yeux sur ce que l'usage le plus fréquent nous montre tous les jours dans notre langue , & qui est avoué pour la langue grecque ; 2<sup>o</sup>. elle tient à des notions fausses des temps ; 3<sup>o</sup>. elle donne du Mode impératif une idée qui n'est pas plus vraie. Reprenons.

1<sup>o</sup>. Il est certain que nous avons à l'Impératif un temps composé comme les prétérits de l'indicatif , & qui en a plus que l'analogie matérielle. L'auteur de la *Lettre sur les sourds & muets* , traduit ainsi ( 2 ) un passage d'Épictète , pour se rapprocher du sens littéral :  
 » Homme aye d'abord appris ce que c'est que  
 » la chose que tu veux être : aye étudié tes  
 » forces & le fardeau : aye vu si tu peux l'a-  
 » voir supporté : aye considéré tes bras & tes  
 » cuisses : aye éprouvé tes reins , si tu veux être  
 » quinquetion ou lutteur. « Il est certain que cet auteur ne se seroit pas avisé des temps composés qu'il emploie ici dans le sens & au Mode impératif , si d'une part il ne s'étoit cru autorisé par l'usage même de notre langue , & si d'autre part il n'avoit été persuadé que ce tour le rapprochoit du tour original de la langue grecque.

( 2 ) Pag. 84.

**LIV. III.** me Mode, de pouvoir être remplacé par le prétérit de l'indicatif qui convient à l'époque désignée actuellement par l'impératif. Dans cette phrase, par exemple, *AYEZ LU ce livre quand je reviendrai*, où *ayez lu* est au prétérit postérieur; on peut employer le prétérit postérieur de l'indicatif, & dire, *VOUS AUREZ LU ce livre quand je reviendrai*. Dans cette autre, *AYE GARDÉ la maison, ne TE SOIS pas ENIVRÉ, que m'importe?* dans laquelle les verbes impératifs sont au prétérit actuel; on peut y substituer le prétérit actuel de l'indicatif, & dire, *TU AS GARDÉ la maison; TU ne T'ES pas ENIVRÉ, que m'importe*. Cette substitution est une confirmation de la nature que j'assigne aux temps de notre Impératif; & par rapport au prétérit, elle a les mêmes principes que pour le présent: c'est énergie ou euphémisme, quand on s'attache à la précision; c'est harmonie, quand on fait moins d'attention aux idées accessoi- res différencielles.

**SYSTÈME DES TEMPS DE L'IMPÉRATIF.**

	I.	II.	III.
PRÉSENT DÉFINI, POSTR.	<i>Chante.</i>	<i>Arrive.</i>	<i>Révolte-toi.</i>
PRÉTÉRIT INDÉFINI.	<i>Aye chanté.</i>	<i>Sois arrivé, vée.</i>	* * *



Les verbes pronominaux n'ont pas le prétérit indéfini à l'Impératif, si ce n'est avec la négation, comme dans l'exemple ci-dessus, *ne te sois pas enivré* : mais on ne diroit pas sans négation, *te sois enivré* ; il faudroit prendre un autre tour. C'est pour cela qu'il y a ici des astérismes à la place du troisième exemple.

On pourroit peut-être croire que ce seroit un Impératif, si l'on disoit, *te sois-tu enivré pour la dernière fois !* Mais le pronom *tu* au vocatif nous avertit assez que c'est ici un autre Mode ; parce qu'on ne l'exprime jamais avec nos Impératifs, & que c'est même ce qui en constitue la forme distinctive.

Je terminerai ce qui concerne ce Mode par deux observations, dont l'une m'est fournie par la *Méthode latine* de P. R. & l'autre par M. le Président de Brosses.

1<sup>o</sup>. Comment se peut-il faire qu'il y ait un Impératif dans les verbes passifs, vu que ce qui nous vient des autres ne semble pas assez dépendre de nous-mêmes pour nous être commandé ? L'auteur répond que c'est que la disposition & la cause en est souvent en notre pouvoir ; & qu'ainsi l'on dira *amator ab hero*, c'est-à-dire, *faites si bien que votre maître vous aime*.

Il me semble que la définition que j'ai donnée de ce Mode, fournit à cette question une réponse plus satisfaisante & plus directe. La forme impérative ajoute à la signification

**LIV. III.** principale du verbe l'idée accessoire de la volonté de celui qui parle ; & de quelque cause que puisse dépendre l'effet qui en est l'objet , il peut le désirer & exprimer ce désir. Il n'est pas nécessaire à l'exactitude grammaticale , que les pensées que l'on se propose d'exprimer aient l'exactitude morale ; on en a trop de preuves dans une foule de livres très-bien écrits , & en même temps très-éloignés de cette exactitude morale que des écrivains sages ne perdent jamais de vue.

(a) *Otium  
hanoveria-  
num*, p. 427.

2<sup>e</sup>. Pour ce qui est de la remarque de M. le Président de Brosses, c'est que , selon Leibnitz (a), la vraie racine des verbes est dans l'Impératif , au présent postérieur. Ce temps en effet est fort souvent mono-syllabe dans la plupart des langues ; & lors même qu'il n'est pas mono-syllabe , il est moins chargé qu'aucun autre des additions terminatives qu'exigent les différentes idées accessoires , & qui peuvent empêcher qu'on ne discerne la racine première du mot.

§. 3. *SUPPOSITIF*. Le *Suppositif* est un Mode personnel , qui , en énonçant directement l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut , y ajoute l'idée accessoire d'hypothèse ou de supposition.

Ce Mode est personnel , parce qu'il reçoit dans chacun de ses temps les terminaisons personnelles qui servent à caractériser , par la concordance , l'application actuelle du verbe

à

à tel ou tel sujet déterminé : *je lirois , tu lirois , il liroit , nous lirions , vous liriez , ils liroient.*

Ce Mode est direct , parce qu'il peut constituer par lui-même la proposition principale ou l'expression immédiate de la pensée : *je lirois volontiers cet ouvrage.*

Mais ce Mode , personnel & direct comme l'indicatif & l'impératif , n'est point pur comme le premier ; il est mixte comme le second , en ce qu'il ajoute à la signification fondamentale du verbe une idée accessoire : ce qui le distingue de l'impératif , c'est que cette idée accessoire qui le caractérise est une idée d'hypothèse & de supposition ; il n'énonce l'existence que dépendamment d'une supposition particulière : *je lirois volontiers cet ouvrage , si je l'avois.*

Parce que ce Mode est direct , quelques-uns de nos grammairiens en ont regardé les temps comme appartenants au Mode indicatif. M. Restaut en admet deux à la fin de l'indicatif : l'un qu'il appelle *conditionnel présent* , comme *je ferois* ; & l'autre qu'il nomme *conditionnel passé* , comme *j'aurois fait*. Le P. Buffier les rapporte aussi à l'indicatif , & il les appelle des temps *incertains*.

Mais il est évident que c'est confondre un Mode qui n'exprime l'existence que d'une manière conditionnelle , avec un autre qui l'exprime d'une manière absolue ; & le premier de ces grammairiens semble le recon-

LIV. III. tes entre elles dans la nôtre, à moins qu'on ne suppose cette langue absolument barbare & informe.

Je fais bien qu'on objectera que les latins se servent des mêmes temps du subjonctif pour les phrases directes & pour les phrases obliques; & je conviens moi-même de la vérité du fait. Mais je réponds que cela ne se fait qu'au moyen d'une ellipse, dont le supplément ramène toujours les temps dont il s'agit à la signification du subjonctif: *Illud si SCISSEM, ad id meas litteras ACCOMMODASSEM*, Cic. c'est-à-dire analytiquement, *Si* (res fuerat ita ut) *SCISSEM illud*, (res erat ita ut) *ACCOMMODASSEM litteras meas ad id*; (si la chose avoit été de manière que je l'eusse su, la chose étoit de manière que j'y eusse adapté ma lettre). On voit, même dans la traduction littérale, que je n'ai employé aucun temps du Suppositif françois, parce que le tour analytique m'en a dispensé. Les latins, privés du Mode suppositif, ont été forcés d'adopter la circonlocution analytique; mais d'autre part, pour n'être pas diffus, ils n'en ont conservé que l'empreinte, en gardant le subjonctif & supprimant le reste, parce que le supplément de l'ellipse est suffisamment indiqué par le *si* même, & comme on le verra bientôt, par la nature même du Mode subjonctif.

Quoique nous ayons le Mode suppositif, notre usage a pourtant autorisé l'imitation du tour latin; & au lieu de dire simplement, *si*

*je l'avois su, j'y aurois adapté ma lettre,* nous pouvons dire, *si je l'eusse su, j'y eusse adapté ma lettre* : mais c'est, comme en latin ; une véritable ellipse, puisque *j'eusse su* & *j'eusse adapté* sont en effet du Mode subjonctif, qui, ainsi qu'on va le dire, suppose une conjonction & une proposition principale dont le verbe doit être à un Mode direct.

Ceux de nos grammairiens qui ont rapporté à l'indicatif les temps de notre Suppositif, sont encore tombés dans une autre erreur, qui est démontrée par la remarque précédente : ils y réunissent comme différentes expressions du même temps *j'aurois fait* & *j'eusse fait* ; ce qui est confondre le direct & l'oblique, & supposer faussement qu'il n'y a aucune différence entre des phrases synonymes.

C'est encore la même chose en latin lorsqu'il s'agit du temps appelé communément imparfait du subjonctif. Quand Ovide dit, *Si POSSEM, sanior ESSEM* ; c'est au lieu de dire avec la périphrase analytique, *Si (res erat ita ut) POSSEM, (res est ita ut) ESSEM sanior* ; (si la chose étoit de manière que je pusse, la chose est de manière que je fusse plus sage). Dans cette version littérale, je ne fais encore usage d'aucun temps du Suppositif françois, parce que j'en suis dispensé par le tour analytique, que les latins n'ont fait qu'abrégé comme dans le premier exemple. Mais l'usage, qui nous permet d'imiter la phrase latine dans le premier cas, nous

**LIV. III.** nôtre lui-même par la dénomination de *conditionnel*.

Ces deux Modes à la vérité conviennent en ce qu'ils sont directs ; mais il diffèrent en ce que l'un est pur , & l'autre mixte : ce qui doit empêcher qu'on ne les confonde. C'est aussi parce que l'indicatif & l'impératif sont tous deux directs , que les grammairiens hébreux ont regardé l'impératif comme un simple temps de l'indicatif : mais c'est parce que l'indicatif est pur & l'impératif mixte , que les autres grammairiens distinguent ces deux Modes. La raison qu'ils ont eue à cet égard est la même dans le cas présent : ils doivent donc en tirer la même conséquence.

Quelque frappante qu'elle soit , je ne sache pourtant aucun grammairien étranger qui l'ait appliquée aux conjugaisons des verbes de sa langue : par rapport à la nôtre , il n'y a que l'abbé Girard qui en ait tiré parti , sans même avoir déterminé à suivre ses traces , aucun des grammairiens qui ont écrit depuis l'édition de ses *Vrais principes* ; comme s'ils trouvoient plus honorable d'errer à la suite des anciens en les copiant , que d'adopter une vérité mise au jour par un moderne que l'on craint de reconnoître pour maître.

D'autres grammairiens ont rapporté au Mode subjonctif les temps de celui-ci. L'abbé Regnier appelle l'un *premier futur* , comme *je ferois* ; & l'autre *second futur composé* , comme *j'aurois fait*. La Touche les place de même

me au subjonctif: *je ferois*, selon lui, en est un *second imparfait* ou *l'imparfait conditionnel*; *j'aurois fait* en est le *second plusqueparfait* ou le *plusqueparfait conditionnel*. C'est la méthode de la plupart de nos rudimentaires latins, qui traduisent de deux manières ce qu'ils appellent l'imparfait & le plusqueparfait du subjonctif: *Facerem* (que je fisse, je ferois); *Fecissem* (que j'eusse fait, j'aurois fait).

Cette opinion, dont je démontrerai l'erreur en parlant du subjonctif, vient, comme tant d'autres méprises, d'une application gauche de la Grammaire latine à la langue françoise. Dans les cas où nous disons *je ferois*, *j'aurois fait*, les latinistes ont vu que communément ils doivent dire *facerem*, *fecissem*, de même que quand ils ont à rendre nos expressions françoises *je fisse*, *j'eusse fait*: & comme ils n'ont pas osé imaginer que nos langues modernes pussent avoir d'autres Modes ou d'autres temps que la latine; ils n'ont pu en conclure autre chose, sinon que nous rendons de deux manières l'imparfait & le plusqueparfait du subjonctif latin.

Mais examinons cette conséquence. Tout le monde conviendra sans doute que *je ferois* & *je fisse* ne sont pas synonymes, puisque *je ferois* est direct & conditionnel, & que *je fisse* est oblique & absolu. Or il n'est pas possible qu'un seul & unique mot d'une autre langue réponde à deux significations si différen-

LIV. III. *SEROIT* encore aujourd'hui dominante en Angleterre. Il est évident par le mot *aujourd'hui*, que *seroit* est employé dans cette phrase comme présent actuel.

En peignant dans un récit le désespoir d'un homme lâche, on peut dire : *Il s'arrache les cheveux, il se jette à terre, il se relève, il blasphème contre le ciel, il déteste la vie qu'il en a reçue, il MOURROIT s'il avoit le courage de se donner la mort.* Il est certain que tout ce que l'on peint ici est antérieur au moment où l'on parle ; *il s'arrache, il se jette, il se relève, il blasphème, il déteste*, sont dits pour *il s'arrachoit, il se jettoit, il se relevoit, il blasphémoit, il détestoit*, qui sont des présents antérieurs, & qui dans l'instant dont on rappelle le souvenir pouvoient être remplacés par des présents actuels : mais il en est de même du verbe *il mourroit* ; on pouvoit l'employer alors dans le sens actuel, & on l'emploie ici dans le sens antérieur, comme les verbes précédents, dont il ne diffère que par l'idée accessoire d'hypothèse qui caractérise le Mode suppositif.

*Si ma voiture étoit prête, JE PARTIROIS demain* ; le mot *demain* exprime si nettement une époque postérieure, qu'on ne peut pas douter que le verbe *je partirois* ne soit employé ici comme présent postérieur.

2°. Le prétérit positif est pareillement indéfini ; puisqu'on peut de même le rapporter à diverses époques selon la diversité des occurrences.



*Les Romains AUROIENT CONSERVÉ l'empire de la terre, s'ils avoient conservé leurs anciennes vertus ; c'est-à-dire, que nous pourrions dire aujourd'hui, Les Romains ONT CONSERVÉ l'empire &c.* Or le verbe *ont conservé* étant rapporté à *aujourd'hui*, qui exprime un époque actuelle, est employé comme prétérit actuel : par conséquent il faut dire la même chose du verbe *auroient conservé*, qui a ici le même sens, si ce n'est qu'il l'énonce avec l'idée accessoire d'hypothèse, au lieu que l'on dit *ont conservé* d'une manière absolue & indépendante de toute supposition.

*J'AUROIS FINI cet ouvrage à la fin du mois prochain, si des affaires urgentes ne m'a-voient détourné :* le prétérit positif *j'aurois fini* est relatif ici à l'époque désignée par ces mots, *la fin du mois prochain*, qui est certainement une époque postérieure ; & c'est comme si l'on disoit, *je pourrois dire à la fin du mois prochain, J'AI FINI, &c.* *J'aurois fini* est donc employé dans cette phrase comme prétérit postérieur.

3°. Ce qui est prouvé du prétérit positif, est également vrai du prétérit comparatif ; il peut dans différentes phrases se rapporter à différentes époques ; il est indéfini.

*Quand J'AUROIS EU PRIS toutes mes mesures avant l'arrivée du ministre, je ne pouvois réussir sans votre crédit.* Il y a ici deux événements présentés comme antérieurs au moment de la parole, la précaution d'avoir pris

**LIV. III.** toutes mes mesures, & l'arrivée du ministre ; c'est pourquoi *j'aurois eu pris* est employé ici comme prétérit actuel, parce qu'il énonce la chose comme antérieure au moment de la parole : il est d'ailleurs comparatif, afin d'indiquer encore l'antériorité des mesures prises, à l'égard de l'arrivée du ministre, laquelle est également antérieure à l'époque actuelle. C'est comme si l'on disoit, *Quand à l'arrivée du ministre* ( qui est au prétérit actuel, puisqu'elle est actuellement passée ), *j'aurois pu dire* ( autre prétérit également actuel ), *J'AI PRIS toutes mes mesures* ( prétérit rapporté immédiatement à l'époque de l'arrivée du ministre, & par comparaison à l'époque actuelle ) ; *je ne pouvois réussir sans votre crédit.*

• *Si on lui avoit donné le commandement, j'étois sûr qu'IL AUROIT EU REPRIS toutes nos villes avant que les ennemis pussent se montrer : c'est-à-dire, je pouvois dire avec certitude, IL AURA REPRIS toutes nos villes &c.* Or *il aura repris* est vraiment le prétérit postérieur de l'indicatif ; *il auroit eu repris* est donc employé comme prétérit postérieur, puisqu'il renferme le même sens.

4°. Pour ce qui concerne le prétérit prochain, il est encore indéfini, & on peut s'en servir avec relation à différentes époques.

Quelqu'un veut, de ce que je viens de rentrer, tirer une conséquence que je défavoue ; & je lui dis : *Quand JE VIENDROIS DE RENTRER, cela ne prouve rien.* Il est évident

que ces mots, *je viendrois de rentrer* sont immédiatement relatifs au moment où je parle, & par conséquent c'est un prétérit prochain actuel; c'est comme si je disois, *J'avoue si vous voulez, que JE VIENS DE RENTRER* (actuellement, mais) *cela ne prouve rien.*

Voici le même temps rapporté à une autre époque, quand je dis: *Allez chez mon frere, & quand IL VIENDROIT DE RENTRER, amenez-le ici.* Le verbe *amenez* est certainement ici un présent postérieur, & il est clair que ces mots *il viendrait de rentrer* expriment un événement antérieur à l'époque énoncée par *amenez*, qui est postérieure; par conséquent *il viendrait de rentrer* est ici un prétérit postérieur.

5°. Enfin le futur est également indéfini, puisqu'il sert aussi avec relation à diverses époques, comme on va le voir dans les exemples.

*Quand JE ne DEVROIS pas VIVRE longtemps, je veux cependant améliorer cette terre; c'est-à-dire, quand je serois sûr que JE ne DOIS pas VIVRE longtemps: or je dois vivre* est évidemment le futur positif indéfini de l'indicatif, employé ici avec relation à une époque actuelle; & il ne prend la place de *je devrois vivre*, qu'autant que *je devrois vivre* est également rapporté à une époque actuelle. C'est donc un futur actuel.

*Nous lui avons souvent entendu dire qu'il vouloit aller à ce siège, quand même IL y DE-*

**LIV. III. VROIT PÉRIR** ; c'est-à-dire , *quand même il seroit sûr qu'IL y DEVOIT PÉRIR* : or *il devoit périr* est le futur positif antérieur de l'indicatif , & puisqu'il tient ici la place de *il devoit périr* , c'est que *il devoit périr* est employé dans le même sens , & que c'est ici un futur antérieur.

Tous les temps du Suppositif sont donc indéfinis ; on vient de le prouver de chacun en particulier. Cette propriété dont il étoit indispensable d'établir la théorie , je n'ai pas cru devoir l'indiquer dans la nomenclature des temps du Suppositif ; parce qu'elle est commune à tous les temps de ce Mode , & que les dénominations techniques ne doivent se charger que des épithètes nécessaires à la distinction des espèces comprises sous un même genre.

Ce n'étoit pas assez d'avoir reconnu ce Mode dans notre langue , dans l'italienne , dans l'espagnole , dans l'allemande ; il falloit aussi lui assigner une dénomination distinctive. Il m'a semblé que le nom de *Suppositif* étoit préférable à celui de *Conditionnel* , dont il semble que les grammairiens aient voulu faire le caractère des temps qui appartiennent en effet à ce Mode. Le terme de *Suppositif* m'a paru plus analogue aux termes d'*indicatif* , d'*impératif* , de *subjonctif* , &c. & marquer d'une manière plus précise la destination particulière de ce Mode , qui sert effectivement à ajouter à la signification fondamentale

du verbe l'idée accessoire d'une condition, d'une hypothèse, d'une supposition. D'ailleurs aucun grammairien moderne ne s'étoit mêlé de le distinguer, si ce n'est l'abbé Girard, qui heureusement avoit adopté la même dénomination.

Je dis aucun moderne : car on peut dire que les anciens avoient connu ce Mode, & lui avoient assigné un nom distinctif. C'est assurément l'*Optatif* des Grecs, qui se traduit presque toujours par notre Suppositif : εἴ τι μάλ᾽ ἐργάζεσθαι καμώτε (non pas même quand vous travailleriez beaucoup) ; καμώτε est ici à la 2<sup>e</sup>. pers. du pluriel du présent de l'*Optatif* ou du Suppositif actif : ἔτι ἂν ἔγωγε τὸν πρὸς δῶμα νοίμην (je ne retournerois pas même à votre maison) ; νοίμην est ici à la 1<sup>e</sup>. personne du singulier du présent de l'*Optatif* ou Suppositif moyen : Φόρῳ δὲ δισὶ ἑκατὶ ἄμαξαι οὐκ ἔχλυσαν (or deux fois dix chariots n'auroient pas ébranlé le poids, c'est-à-dire, vingt chariots n'auroient pas ébranlé cette lourde masse) ; ἔχλυσαν est ici à la 3<sup>e</sup>. pers. plur. du premier aoriste de l'*Optatif* ou Suppositif, selon le dialecte éolique.

On donna, à ce Mode de la Grammaire grecque, le nom d'*Optatif*, à cause d'un usage accidentel auquel notre Suppositif est aussi quelquefois employé ; comme quand on dit, *Que je boirois volontiers !* Mais il est aisé d'apercevoir que, dans ce cas, il y a ellipse de la condition, *si j'avois de quoi boire ; & que*

LIV. III. par conséquent il est encore employé avec rapport à une supposition. Le nom de *Suppositif* est donc plus propre à indiquer la destination immuable de ce Mode ; & c'est la raison pourquoi je l'ai adopté par préférence.

Il arrive souvent aux habitants de nos provinces voisines de l'Espagne, d'employer le Suppositif dans la phrase qui exprime la condition, & de dire, par exemple, *Je boirois volontiers, si j'aurois de quoi boire*, au lieu de *si j'avois*. C'est une imitation déplacée de la phrase espagnole, laquelle n'est point autorisée par l'usage de notre langue : nous disons, *si j'étois, si j'avois été, & non pas si je serois, si j'aurois été* ; & les espagnols disent *si estuviéra, si uviéra estado*. Ce n'est point la proposition conditionnelle qui exprime l'existence avec l'idée accessoire d'une supposition ; elle exprime positivement la supposition même : c'est pourquoi nous n'y employons pas le Mode suppositif. Mais les deux propositions réunies par la conjonction *si* sont corrélatives ; & les espagnols ont cru devoir marquer cette corrélation par la concordance des Modes : c'est pour cela qu'ils emploient le Suppositif dans les deux propositions. Les deux usages sont donc également fondés en raison ; mais il seroit ridicule dans une langue de suivre pour cela celui qui est adopté dans une autre.

Ceci me rappelle une phrase de Racine, qui a été censurée par M. l'abbé d'Olivet, & défendue par l'abbé des Fontaines : la voici (b).

(b) Phèdre,  
Act. II. sc. 5.  
v. 128.

Frappe. Ou si tu le crois indigne de tes coups,  
Si ta haine m'envie un supplice si doux,  
Ou si d'un sang trop vil ta main SEROIT trempée;  
Au défaut de ton bras, prête-moi ton épée.

M. l'abbé d'Olivet (c) croit cette phrase, *si ta main SEROIT trempée*, un vrai barbarisme, quoique l'on puisse dire, *si tu crois que ta main SEROIT trempée*, ou même *tu doutes si ta main SEROIT trempée*. Cet académicien distingue entre la conjonction conditionnelle *si* & la conjonction dubitative *si* : il permet le Suppositif après celle-ci, & il n'en veut point après la première.

(c) Rem. de Gramm. sur Racine ; *ubi sup.*

L'abbé des Fontaines (d) soutient que la phrase de Racine est une manière de parler indispensable. » Par exemple, (c'est lui qui parle) quelqu'un dit, *Je ne veux pas que mon ami souffre, j'en SEROIS fâché* : un autre lui répond, *si vous en SERIEZ fâché, tâchez donc de le soulager*. Où est donc ici le barbarisme ? Peut-on parler autrement ? « Il y a, selon ce critique, en pareille occurrence, une condition double ou deux cas hypothétiques ; & le second doit s'exprimer par le Suppositif, afin d'être présenté comme dépendant de la première supposition.

(d) Racine vengé, *ubi sup.*

Il est certain que, ni dans l'exemple de Racine, ni dans celui de l'abbé des Fontaines, on ne peut mettre à aucun temps de l'indicatif le verbe qu'on a mis au Suppositif, parce que la phrase exprimeroit alors un au-

**LIV. III.** tre sens, ou n'en auroit point du tout. Il est certain encore que le Mode suppositif peut s'expliquer très-bien dans ces exemples au moyen d'une ellipse qui y est très-naturelle : *Ou si ( tu crois que ) d'un sang trop vil ta main seroit trempée ; si ( il est vrai que ) vous en seriez fâché.* Mais il n'est pas moins certain qu'il est inutile de supposer ici une ellipse, puisque le Mode suppositif est employé selon sa destination naturelle, qui est d'ajouter à la signification principale du verbe l'idée accessoire d'une supposition : dans le premier exemple, la phrase énonce tout à la fois l'antécédent d'une proposition conditionnelle & le conséquent d'une autre ; *si tu me frappois, ta main seroit trempée &c. & si ta main seroit trempée d'un sang trop vil, prête-moi ton épée :* en mettant le verbe dans la dépendance d'un *si*, la proposition est antécédente ; en le mettant au Mode Suppositif, elle est conséquente ; les deux vûes sont remplies.

Pour ce qui est de la distinction des deux *si* proposée par M. d'Olivet ; j'ai fait voir ailleurs (e) qu'elle est chimérique, & que c'est la même conjonction dans le cas de l'hypothèse & dans le cas de l'incertitude & du doute.

(e) *Liv. II.*  
*ch. vj.*

§. 4. *SUBJONCTIF.* Le *Subjonctif* est un Mode personnel, qui, en énonçant l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut, présente la proposition qui en résulte comme incidente & subordonnée à une autre.

Le



Le Subjonctif est un Mode personnel , parce qu'il admet toutes les inflexions personnelles & numériques , au moyen desquelles le verbe peut être mis en concordance avec le sujet déterminé auquel on l'applique : *je fasse , tu fasses , il fasse , nous fassions , vous fassiez , ils fassent.*

Mais ce n'est point un Mode direct , comme les trois précédents , parce qu'il ne peut constituer par lui-même la proposition principale ou l'expression immédiate de la pensée. Il résulte de là que ce n'est pas non plus un Mode pur , puisqu'à la signification fondamentale du verbe il ajoute l'idée accessoire d'une proposition incidente & subordonnée ; ce qui le rend tout à la fois mixte & oblique.

Quand je dis au reste que le Subjonctif ne constitue qu'une proposition incidente , je ne veux pas dire qu'il soit le seul Mode qui puisse avoir cette propriété : l'indicatif & le suppositif sont fréquemment dans le même cas ; par exemple , *achetez le livre que J'AI LU , vous tenez le livre que JE LIROIS le plus volontiers.* Je veux donc marquer par là que le Subjonctif ne peut jamais constituer une proposition principale ; ce qui le distingue essentiellement des autres Modes personnels , qui peuvent être l'ame d'une proposition principale ; comme *J'AI LU le livre que vous avez acheté ; LISEZ le livre que voici , JE LIROIS volontiers le livre que vous tenez.*

De cette notion sommaire du Subjonctif, il  
*Tome II.* Q

LIV. III. sort deux conséquences importantes, dont le développement constatera de plus en plus la nature & l'usage de ce Mode.

I. La première, c'est qu'on ne doit point regarder comme appartenant au Subjonctif, un temps du verbe qui peut constituer directement & par soi-même une proposition principale.

C'est donc une erreur évidente que de regarder comme futur du Subjonctif, ce temps qui est, dans mon système, prétérit postérieur positif ou comparatif du Mode indicatif; comme *amavero* ( j'aurai ou j'aurai eu aimé ), *exivero* ( je serai ou j'aurai été sorti ), *precatus ero* ou *fuero* ( j'aurai ou j'aurai eu prié ), *laudatus ero* ou *fuero* ( j'aurai été loué ). C'est pourtant la décision commune de presque tous ceux qui se sont avisés de composer, pour les commençants, des livres élémentaires de Grammaire; & l'auteur même de la *Méthode latine* de P. R. a suivi aveuglément la multitude des grammaticistes, qui avoient répété sans examen ce que Priscien avoit dit le premier sans réflexion. Cet auteur, après avoir fait l'énumération des temps qui ont quelque affinité avec le prétérit, ( *f* ) ajoute : *Sed tamen*

( *f* ) Lib. VIII. de cognat. Temporum. *in Subjunctivo futurum quoque præteriti perfecti servat consonantes, ut DIXI, DIXERO.*

Cette observation même, qui retrouve dans le prétendu futur *dixero* la consonne *x* qui caractérise le prétérit *dixi*, devoit faire au moins soupçonner quelque chose de la nature de ce temps: & il assez surprenant que Pris-

rien, avec du jugement, ait fait cette remarque sans conséquence.

Nos premiers méthodistes, qui vivoient dans un temps où l'on ne voyoit que par les yeux d'autrui, & où l'autorité des anciens tenoit lieu de raison, n'ont eu garde d'aller soupçonner que Priscien se fût trompé. La plupart de nos grammairiens françois, qui n'ont eu que le mérite d'appliquer comme ils ont pu la Grammaire latine à notre langue, ont copié tous les défauts des anciens. Robert Estienne à la vérité a rapporté à l'indicatif ce prétendu futur du Subjonctif; mais il n'a pas osé en dépouiller entièrement ce dernier Mode, & il l'y répète en mêmes termes: tant il est difficile, même aux meilleurs esprits, de se défaire entièrement des premières impressions de l'erreur!

Essayons de nous y soustraire, & suivons sans aucune réserve le fil des conséquences qui sortent de la véritable notion du Subjonctif.

1<sup>o</sup>. Le temps dont il s'agit n'appartient pas au Subjonctif; & il est aisé de le prouver aux méthodistes, par les règles mêmes qu'ils ont établies. Selon eux, la conjonction dubitative *an* étant placée entre deux verbes, le second doit être mis au Subjonctif. A partir de là, quand j'aurai à mettre en latin cette phrase françoise, *je ne sais si je louerai*; je dirai que le *si* dubitatif doit s'exprimer par *an*, & qu'étant entre deux verbes il exige que le second soit au Subjonctif: or, dans le langage de

LIV. III. ceux que je réfute, *je louerai* est au futur de l'indicatif; je mettrai donc en latin *laudavero*, qui est le seul futur du Subjonctif que je trouve dans les paradigmes de mes maîtres, & je dirai, *nescio an laudavero*.... Gardez-vous-en bien, me diront-ils; vous ne parlez pas latin: il faut dire, *nescio an laudaturus sim*, en vertu de telle & telle exception. Chose singulière! Cette dernière locution, autorisée par l'usage des meilleurs auteurs latins, devoit naturellement faire conclure que *laudaturus sim*, & toutes les autres expressions employées en pareille circonstance, étoient du Mode subjonctif; & l'on a mieux aimé imaginer un labyrinthe embarrassant d'exceptions chimériques, que de suivre une conséquence si claire, si simple, & d'une pratique si aisée.

Au contraire on n'a jamais pu employer *laudavero* dans les cas où l'usage demande expressément le Mode subjonctif; & néanmoins on y a placé ce temps avec une persévérance qui ne prouve rien autre chose que la force du préjugé. Car enfin il est impossible de trouver dans tous les auteurs latins un seul exemple, où la première personne singulière de ce temps soit employée avec la conjonction *ut*; & ce seroit pourtant la seule qui pût prouver en ce cas que le temps est du Subjonctif, parce que les cinq autres personnes étant semblables à celles du prétérit indéfini du même Mode, on peut toujours les rapporter à ce

prétérit, quand on ne peut pas douter qu'elles ne soient au Subjonctif. Périzonius lui-même, qui regarde le temps dont il s'agit comme un futur du Subjonctif, est forcé d'avouer ce fait ; & il ne répond à la conséquence qui s'entire, qu'en la rejetant positivement, sous le vain prétexte que l'on peut recourir à l'ellipse pour amener *ut* devant ce temps. Ainsi, dit-il (g), quand Cicéron dit, *Age, restituro peripateticis... sustinero epicureos; Diodoro quid faciam stoico?* c'est comme s'il disoit, *Age (esto ut) restituro... (esto ut) sustinero, &c.*

(g) Sanctii Minerv. I. xij. Not. 6.

Mais enfin il faut convenir que c'est abuser de l'ellipse : elle ne doit avoir lieu que dans les cas où d'autres exemples analogues nous autorisent à la suppléer, ou bien lorsqu'on ne peut, sans y recourir, expliquer la constitution grammaticale de la phrase. C'est ainsi qu'en parle Sanctius même (h), avoué en cela par Périzonius son disciple : *Ego illa tantum supplenda præcipio, quæ veneranda illa supplevit antiquitas, aut ea sine quibus grammaticæ ratio constare non potest.* Or 1<sup>re</sup>. il est avoué qu'on ne trouve dans les anciens aucun exemple où la première personne singulière du prétendu futur du Subjonctif soit employée avec *ut* ; & par conséquent on ne peut pas compter ici sur l'exemple des anciens pour suppléer *ut* dans la circonstance dont il s'agit : 2<sup>de</sup>. en considérant comme principale la proposition où entre ce temps, on en explique très-bien la constitution grammaticale sans re-

(h) Minerv. IV. ij.

LIV. III. courir à l'ellipse, comme on va le voir dans un moment; en sorte que c'est un subterfuge sans fondement, que de vouloir expliquer ce temps par une ellipse, plutôt que d'avouer qu'il n'appartient pas au Subjonctif.

2°. Ce temps est de l'indicatif; puisque, comme tous les autres temps de ce Mode, il indique purement & directement l'existence intellectuelle d'un sujet avec relation à un attribut. De même que l'on dit, selon les circonstances du temps, *cœnabam* ou *cœnaveram* *cùm intrasti*; on dit aussi, selon les circonstances du temps, *cœnabo* ou *cœnavero* *cùm intrabis*: *cœnabam* marque l'action de souper comme présente, & *cœnaveram* l'énonce comme passée relativement à l'action d'entrer qui est passée; de même *cœnabo* marque l'action de souper comme présente, & *cœnavero* l'énonce comme passée relativement à l'action d'entrer qui est future: *cœnavero* est donc à *cœnabo* ce que *cœnaveram* est à *cœnabam*, non seulement quant à la formation matérielle, mais encore quant au sens; & l'analogie est complète. *Cœnavero*, avec les mêmes caractères d'énonciation que *cœnaveram*, *cœnabo*, & *cœnabam*, doit donc appartenir au même Mode, au Mode indicatif.

Les usages de toutes les langues déposent unanimement la même vérité. Consultons la nôtre. Nous disons invariablement, *Je ne sais si je dormois, si j'ai dormi, si je dormirai*; & tous ces temps du verbe *dormir* sont à l'indicatif:

*j'aurai dormi* est donc au même Mode; car nous disons de même, *je ne sais si j'aurai dormi suffisamment lorsque* &c. Mais *j'aurai dormi* est, de l'aveu de tous les méthodistes, la traduction fidèle de *dormivero*; *dormivero* est donc aussi à l'indicatif. Eh! à quel autre Mode appartiendrait-il, puisqu'il est prouvé d'ailleurs qu'il n'est pas du Subjonctif? Ce temps ne peut-il pas constituer une proposition principale, aussi bien que tous les autres de l'indicatif, comme quand on dit en françois, *J'aurai fini demain cette lecture*? Il la constitue dans cette phrase d'Horace (i): *Frustrà vitium VITAVERIS illud, si te aliò pravum DETORSERIS*: car c'est comme si nous disions, *Vainement AUREZ-VOUS ÉVITÉ ce défaut, quand mal à propos VOUS SEREZ TOMBÉ dans un autre*; & tout le monde sent bien que l'on pourroit réduire cette phrase périodique à deux propositions détachées & également principales, où l'on emploieroit les mêmes temps; *VOUS AUREZ vainement ÉVITÉ ce défaut* ( voilà la première ), *car VOUS SEREZ TOMBÉ mal à propos dans un autre* ( voilà la seconde ): or la première & la seconde se diroient toujours en latin avec le même temps, *Frustrà vitium VITAVERIS illud, nam te aliò pravum DETORSERIS*.

(i) II. Satir. ij. 54.

3.<sup>o</sup>. Ce temps est de la classe des préterits plutôt que de celle des futurs; c'est une chose déjà démontrée (k), & sur laquelle il est inutile d'insister ici.

(k) I ch. iv.

LIV. III. Mais il y a encore d'autres temps des verbes françois, italiens, espagnols, allemands, &c. que la plûpart des grammairiens regardent comme appartenants au Mode subjonctif, & qui n'en font pas ; comme *je lirois, j'aurois lu, je fortirois, je serois forti*, &c. L'abbé Regnier les appelle premier & second futur du Subjonctif, parce qu'il regardoit comme futur de l'indicatif celui dont il vient d'être parlé. La Touché les appelle imparfait & plus-queparfait conditionnel ; & c'est le système commun des rudimentaires. Mais ces deux temps peuvent constituer directement & par eux-mêmes des propositions principales. De même que l'on dit, *je le ferai si je peux* ; on dit aussi, *je le ferois si je pouvois, & je l'aurois fait si j'avois pu* : or il est évident que, dans trois phrases si semblables, les verbes qui y ont des fonctions analogues sont employés dans le même sens & dans des Modes pareils ; par conséquent *je ferois* & *j'aurois fait* sont à un Mode direct aussi bien que *je ferai* ; les uns ne sont pas plus que l'autre à un Mode oblique ; tous trois constituent la proposition principale ; aucun des trois n'est au Subjonctif.

II. La seconde conséquence à déduire de la notion du Subjonctif, c'est qu'on ne doit regarder comme primitive & principale, aucune proposition dont le verbe est au Subjonctif ; elle est nécessairement subordonnée à une autre, dans laquelle elle est incidente, sous



laquelle elle est comprise, & à laquelle elle est jointe par un mot conjonctif, *subjungitur*.

C'est cette propriété qui est le fondement de la dénomination de ce Mode: *Modus subjunctivus*, c'est-à-dire, *Modus JUVANS ad propositionem SUB aliâ propositione JUNGENDAM*; en sorte que les grammairiens qui ont jugé à-propos de donner à ce Mode le nom de *conjonctif*, n'ont abandonné l'usage le plus général, que pour n'avoir pas bien compris la force du mot ou la nature de la chose; *conjungere* ne peut se dire que des choses semblables & comme parallèles; *subjungere* regarde les choses subordonnées à d'autres.

10. Il n'est donc pas vrai qu'il y ait une première personne du pluriel dans les impératifs latins, comme le disent tous les rudiments de ma connoissance, à l'exception de celui de P. R. Les mots *amemus*, *doceamus*, *legamus*, *audiamus*, &c. sont à la première personne plurielle du présent indéfini du Subjonctif: & si l'on trouve de tels mots employés seuls dans la phrase & avec un sens direct en apparence, ce n'est point immédiatement dans la forme de ces mots qu'il en faut chercher la raison grammaticale. Il en est de cette première personne plurielle, comme de toutes les autres du même temps; on ne peut les construire grammaticalement qu'au moyen du supplément de quelque ellipse.

Quelle est donc la construction analytique de ces phrases latines? *Nos autem tenebras*

LIV. III. *COGITEMUS tantas quantæ quondam &c.*  
 Cic. *VIDEAMUS quanta sint quæ à philosophiâ remedia morbis animorum adhibeantur.*  
 Id. La voici telle qu'on doit la supposer dans  
 tous les cas pareils : *Res ESTO ita ut CO-*  
*GITEMUS &c. Res ESTO ita ut VIDEA-*  
*MUS &c.*

Comme les verbes *cogitemus* & *videamus* sont au Subjonctif, je supplée la conjonction *ut* qui doit amener ce Mode. Cette conjonction, étant déterminative, exige un antécédent, qui soit modifié par la proposition incidente ou subjonctive ; c'est l'adverbe *ita*, qui ne peut être que le complément modificatif du verbe principal *esto*. Je supplée *esto* à l'impératif, à cause du sens impératif de la phrase, lequel a fait croire aux grammaticistes que *cogitemus* & *videamus* étoient eux-mêmes à ce Mode : le sujet du verbe *esto* est le nom général *res*.

Ce seroit le même supplément, si le verbe étoit à la troisième personne, singulière ou plurielle, du Subjonctif, dans une phrase prétendue directe. *VENDAT ædes vir bonus propter aliqua vitia quæ ipse novit, cæteri IGNORENT : pestilentes SINT, & HABEANTUR salubres : IGNORETUR in omnibus cubiculis apparere serpentes : malè materiatae, ruinosæ : sed hoc præter dominum nemo SCIAT* (1). Il faut mettre le même supplément *Res esto ita ut*, devant les verbes *vendat*, *ignorent*, *sint*, *habeantur*, *ignoretur*, *sciat*, & devant deux autres.

(1) Cic. III.  
 Off. XIII.  
 alit. 54.

*sint* qui sont évidemment sous-entendus dans la phrase *malè materiata, ruinosæ*. CH. V

2°. Ceux de nos grammairiens françois qui établissent une troisième personne singulière & une troisième plurielle dans nos impératifs, sont encore dans la même erreur. Qu'ils y prennent garde; la seconde du singulier & les deux premières du pluriel ont une forme bien différente des prétendues troisièmes personnes; *fais, faisons, faites* : ce sont communément des personnes de l'indicatif dont on supprime les pronoms; & cette suppression même est, comme on l'a vu, la forme qui constitue l'impératif. Mais c'est tout autre chose à la prétendue troisième personne; *qu'il fasse, qu'ils fassent* : il y a ici des pronoms, une conjonction *que*; en un mot ces deux troisièmes personnes, prétendues impératives, sont toujours les mêmes, dit M. Restaut (*m*), que (*m*) Ch.  
art. iij. celles du présent du Subjonctif.

Or, je le demande, est-il croyable qu'aucune vûe d'analogie ait pu donner des formations si différentes aux personnes d'un même temps, je ne dis pas par rapport à quelques verbes exceptés, comme chacun sent que cela peut être, mais dans le système entier de la conjugaison françoise ? Ce ne seroit plus analogie, puisque des idées semblables auroient des signes différents, & que des idées différentes auroient des signes semblables; ce seroit anomalie & confusion.

Je dis donc que les prétendues troisièmes

**Lrv. III** personnes de l'impératif sont en effet du Subjonctif, ainsi qu'il est évident par la forme constante qu'elles ont, & par la conjonction qui les accompagne toujours & qui dénote essentiellement une proposition incidente & subordonnée. Ainsi dans toutes les occasions où elles paroissent employées directement, comme il convient en effet au Mode impératif, il y a nécessairement une ellipse, sans le supplément de laquelle il n'est pas possible de rendre de la phrase une bonne raison grammaticale. *QU'IL MÉDITE beaucoup avant que d'écrire*, c'est-à-dire, *il faut, il est nécessaire, il est convenable, je lui conseille, &c.* *QU'IL MÉDITE beaucoup.* *QU'ELLES AYENT tout PRÉPARÉ quand nous arriverons*, c'est-à-dire, *je veux, je désire, &c.* *QU'ELLES AYENT tout PRÉPARÉ.*

Mais, dira-t-on, ces suppléments font disparoître le sens impératif, que la forme usuelle montre nettement; donc ils ne rendent pas une juste raison de la phrase. Il me semble au contraire que c'est marquer bien clairement le sens impératif, que de dire *je veux, je désire, je conseille, &c.* puisque c'est expliquer positivement la volonté de celui qui parle ou qui est censé parler, en quoi consiste proprement le sens impératif.

C'est donc la forme de la phrase & le tour elliptique qui avertit du sens impératif avec les troisièmes personnes; & il n'est point attaché immédiatement à la forme particulière

du verbe comme dans les autres personnes. CH. VI.

Or la forme de la phrase ne doit entrer pour rien dans le système de la conjugaison. Quiconque entend les principes généraux de la Grammaire, & fait que notre *que* est une conjonction déterminative, ne peut voir dans ces mots *qu'il fasse* ou *qu'ils fassent* que des formes subjonctives, parce qu'il n'y a que des formes subjonctives qui tiennent nécessairement à des conjonctions déterminatives.

3°. Partout où l'on trouve le Subjonctif, il y a, ou il faut suppléer une conjonction déterminative, qui puisse attacher la proposition incidente caractérisée par ce Mode, à un antécédent dépendant d'une proposition principale. En latin, c'est la conjonction *ut*; en françois, c'est *que*; & chaque langue a la sienne exclusivement destinée à cette sorte de service, nonobstant les assertions des grammairiens, qui en indiquent ordinairement plusieurs autres comme régissant le Subjonctif.

Prenons pour exemple ces vers d'Horace  
(*n*):

(*n*) IL. *Epist.*

*Cùm tot SUSTINEAS & tanta negotia solus ;*  
*Res italas armis TUTERIS, moribus ORNES,*  
*Legibus EMENDES : in publica commoda PECCEM,*  
*Si longo sermone MORER tua tempora, Cæsar.*

On a coutume de distinguer trois *cùm* latins : l'un, préposition, qui signifie *avec* ; un autre, conjonction, qui se traduit par *lorsque* & qui demande, dit-on, l'indicatif, du

LIV. III. moins pour l'ordinaire ; un troisième enfin ; pareillement conjonction , que l'on rend par *puisque* & qui veut le Subjonctif. J'avoue que cette doctrine me paroît bien suspecte , surtout à l'égard des deux prétendues conjonctions. Il peut y avoir une préposition *cum* ; venant d'une racine ; & une conjonction *cùm* ou *quùm* , venue d'une autre racine : mais il n'y en a certainement pas deux ; & la même ne gouverne pas tantôt l'indicatif & tantôt le Subjonctif. La seule conjonction qui serve à lier le Subjonctif à la proposition principale , est la déterminative *ut* ; c'est par conséquent *ut* qu'il faut suppléer avant *sustineas* & tous les autres Subjonctifs qui suivent , & il faut y ajouter tout ce qui sera nécessaire pour amener cet *ut*. Par exemple , *Cùm* ( res est ita ut ) *tot SUSTINEAS & tanta negotia solus* ; ( ut ) *res italas armis TUTERIS* , ( ut res italas ) *moribus ORNES* , ( ut res italas ) *legibus EMENDES* : ( res erit ita ut ) *in publica commoda PECCEM* , *si* ( res erit ita ut ) *longo sermone MORER tua tempora* , *Cæsar*.

• *Ferreus ESSEM* , *si te non AMAREM* ; *Cic.* c'est-à-dire , ( res est ita ut ) *ferreus ESSEM* , *si* ( res erat ita ut ) *te non AMAREM*.

*Pace tuâ DIXERIM* ; c'est-à-dire , ( concede rem esse ita ut ) *pace tuâ DIXERIM*.

*Nonnulli etiam Cæsari nuntiabant , quum castra moveri aut signa ferri JUSSISSET* , *non fore dicto audientes milites* ; *Cæs.* c'est-à-dire , *quum* ( res futura erat ita ut ) *castra moveri aut signa ferri JUSSISSET*,

*Quid agendum SIT nescio* ; Cic. c'est-à-dire, *Nescio quid ( est ita ut ) agendum SIT.*

*Cicero legatis præcipit ut studium conjurationis vehementer SIMULENT* ; Sall. On a ici la conjonction *ut*, & il n'est question que d'en suppléer l'antécédent : *Cicero legatis præcipit ( ita agere ) ut* &c.

*Existimabant eos esse solos qui adversus resistere AUDERENT* ; Corn. Nep. Ici l'article conjonctif *qui* renferme implicitement la conjonction *ut*, & il équivalait à *ut ii* ; c'est comme s'il y avoit, *Existimabant eos esse solos ( adeò audaces ) ut ii adversus resistere AU- DERENT.*

La nécessité d'interpréter ainsi le Subjonctif, est non seulement une suite de la nature connue de ce Mode : c'est encore une chose en quelque sorte avouée par nos Grammairiens, qui ont grand soin de mettre la conjonction *que* avant toutes les personnes des temps du Subjonctif, parce qu'il est constant que cette conjonction est essentielle à la Syntaxe de ce Mode : *que j'aime, que j'aimasse, que j'aye aimé, &c.* Les rudimentaires eux-mêmes ne traduisent pas autrement le Subjonctif latin dans les paradigmes des conjugaisons : *amem*, que j'aime ; *amarem*, que j'aimasse ; *amaverim*, que j'aye aimé ; &c.

On trouve dans les auteurs latins plusieurs phrases où le Subjonctif & l'indicatif paroissent réunis par la conjonction copulative, qui ne doit exprimer qu'une liaison d'unité

**LIV. III.** fondée sur la similitude : les grammairiens en ont conclu que c'étoit une énallage, en vertu de laquelle le Subjonctif est mis pour l'indicatif. Mais en vérité c'est connoître bien peu, jusqu'à quel point est raisonnable & conséquent ce génie supérieur qui dirige secrètement toutes les langues ; que de croire qu'il puisse suggérer des locutions si contraires à ses principes fondamentaux, & conséquemment si nuisibles à la clarté de l'énonciation, qui est le premier & le plus essentiel objet du Langage. Jamais une conjonction copulative ne lie des phrases dissemblables, comme il n'arrive jamais qu'*amare* signifie *haïr*, qu'*ignis* signifie *eau*, &c. l'un n'est ni plus possible ni plus raisonnable que l'autre.

Que falloit-il donc conclure des phrases où la conjonction copulative semble réunir l'indicatif & le Subjonctif ? Quand on lit, par exemple, dans Plaute, *Eloquere quid tibi EST, & quid nostram VELIS operam* ; & ailleurs, *Nunc dicam cujus jussu VENIO, & quamobrem VENERIM* ?

Voici, si je ne me trompe, comment il falloit raisonner. La conjonction copulative & doit lier des phrases semblables : or la première phrase *quid tibi EST* du premier exemple, ou *cujus jussu VENIO* du second, est directe, & le verbe en est à l'indicatif ; donc la seconde phrase de part & d'autre doit également être directe & avoir son verbe à l'indicatif. On trouve cependant le Subjonctif ? C'est qu'il constitue



constitue une proposition subordonnée à la proposition principale & directe qui doit suivre la conjonction, dont l'ellipse a supprimé le verbe indicatif, mais dont la suppression est indiquée par le Subjonctif même. On doit donc suppléer l'ellipse pour expliquer ces passages: *Eloquere quid tibi EST*, & ( *eloquere id negotium quod est ita* ) *ut (ad) id nostram VELIS operam*; *Nunc dicam* ( *hominem* ) *cujus jussu VENIO*, & ( *rem* ) *quamobrem (factum est ita ut) VENERIM*.

On m'objectera que c'est innover dans la langue latine, que d'y imaginer des suppléments de cette espèce. Ces *res est* ou *erat*, ou *futura est* ou *futura erat ita ut*, *factum est ita ut*, &c. qu'il faut placer partout avant le Subjonctif, semblent être » des expressions qui ne sont » point marquées au coin public, des expressions de mauvais aloi, qui doivent être rejetées comme barbares. « Ainsi s'exprime M. l'abbé Valart dans une sortie fort vive contre Sanctius, à la tête de la neuvième édition de son rudiment.

Je ne me donne point pour l'apologiste du grammairien espagnol: je conviens au contraire qu'avec des vûes générales très-bonnes en soi, il s'est souvent mépris dans les applications particulières; & moi-même j'ai osé quelquefois le censurer. Mais je pense qu'il est au moins excessif de dire, que certaines expressions qu'il a prises pour suppléments d'ellipse, ne sont les productions que de l'igno-

**LIV. III.** *rance*, comme l'a dit en propres termes M. l'abbé Valart. On ne doit parler ainsi d'un écrivain en particulier, & surtout d'un écrivain à qui toute la république des lettres a applaudi, qu'autant que l'on seroit sûr d'être infaillible. Je laisse cette digression & je viens à l'objection.

Je réponds 1<sup>o</sup>. que ces suppléments ne sont pas tout à fait inconnus dans la langue latine, & qu'on y trouve des exemples qui du moins en approchent fort. Écoutons Térence : *Si EST facturum ut sit officium suum* ; Adelph. *Si EST reducere ut VELIT uxorem* ; Hec. *Si EST ut DICAT velle*, redde ; *sin autem EST ut NOLIT*, rectè ego consului meæ ; Ib. Ce verbe *est* n'exige-t-il pas un sujet ? Cet *ut* ne demande-t-il pas un antécédent ? C'est donc comme si l'on disoit, *si* ( res ) *est* ( ita ) *ut*, & *sin autem* ( res ) *est* ( ita ) *ut*.

Je réponds 2<sup>o</sup>. qu'on ne donne point ces suppléments comme des locutions usitées dans la langue, mais qu'on les propose comme des développements analytiques des phrases usuelles ; ce ne sont point des modèles qu'il faille imiter, ce sont des raisons grammaticales qu'il faut entendre pour imiter à propos. Peut-être à force de travail & de mémoire parviendra-t-on à imiter passablement les bons auteurs *sans tous ces raffinements*, pour me servir des termes du censeur de Sanctius : mais un travail éclairé par des principes fondés sur une analogie générale & raisonnée, doit sans doute

abrégé la tâche & mener plus promptement **CH. VI.**  
à une parfaite imitation.

Je réponds 3°. que, dès que la raison grammaticale & analytique exige un supplément d'ellipse, on est suffisamment autorisé à le donner, quand même on n'en auroit aucun modèle dans la construction actuelle de la langue. La raison en est, que souvent une ellipse n'est autorisée dans une langue que pour suppléer à un point de vue qui n'y a pas reçu une expression propre, & qui est pourtant nécessaire à l'exposition analytique de la pensée : tel est, par exemple, le Mode suppositif, qui, comme on l'a vu, ne peut s'exprimer en latin que par le Subjonctif construit elliptiquement. Personne apparemment ne s'est encore avisé de dire en françois, *Je souhaite ardemment que le ciel FASSE en sorte que nous ayons bientôt la paix* ; c'est néanmoins le développement analytique le plus naturel & le plus raisonnable de cette phrase françoise, *FASSE le ciel que nous ayons bientôt la paix* !

Je remarquerai à ce sujet que c'est une règle générale de la langue françoise, & qui peut-être n'a pas encore été observée, que quand un verbe est suivi de son sujet sans être précédé d'une conjonction déterminative, il y a ellipse du verbe principal auquel est subordonné celui qui est en construction inverse. Telle est la phrase que l'on vient de citer : l'ellipse y est indiquée & par l'inversion du sujet, & par la forme subjonctive du

LIV. III. verbe, laquelle suppose toujours un autre verbe à l'indicatif; cet autre verbe ne peut être ici que le verbe *je souhaite*; l'adverbe *ardemment* que j'y ajoute, me semble nécessaire pour rendre l'énergie du tour elliptique, qui donne à la phrase le sens optatif; & *en sorte* est l'antécédent nécessaire de la conjonction *que*, qui doit lier la proposition subjonctive à la principale.

Nous avons au Subjonctif les mêmes classes générales de temps qu'à l'indicatif; des présents, des prétérits, & des futurs: les prétérits y sont pareillement subdivisés en positifs, comparatifs, & prochains; & les futurs, en positifs & prochains. Toutes ces espèces, dans leur formation, sont analogues aux espèces correspondantes de l'indicatif & des autres Modes. Les présents y sont simples: les prétérits positifs sont composés d'un temps simple de l'un des deux auxiliaires *avoir* ou *être*, les comparatifs sont surcomposés des mêmes auxiliaires, & les prochains empruntent le verbe *venir*: les futurs positifs prennent l'auxiliaire *devoir*; & les prochains, l'auxiliaire *aller*.

# SYSTÈME DES TEMPS DU SUBJONCTIF.

		I.	II.	III.		
PRÉSENTS.	{	INDÉFINI. Que <i>Je chante</i>	<i>J'arrive.</i>	<i>Je me révolte.</i>	{	
		DÉFINI. ANTA. <i>Je chantasse.</i>	<i>J'arrivasse.</i>	<i>Je me révoltasse.</i>		
PRÉTÉRITS.	POSIT.	INDÉFINI. <i>J'aye</i>	<i>Je sois</i>	<i>Je me sois</i>	{	révolté, été.
		DÉFINI. ANTA. <i>J'eusse</i>	<i>Je fusse</i>	<i>Je me fusse</i>		
	COMPAR.	INDÉFINI. <i>J'aye eu</i>	<i>J'aye été</i>	<i>Je me sois eu</i>	{	révolté, été.
		DÉFINI. ANTA. <i>J'eusse eu</i>	<i>J'eusse été</i>	<i>Je me fusse eu</i>		
	PROCH.	INDÉFINI. <i>Je vienne de</i>	<i>Je vienne d'</i>	<i>Je vienne de</i>	{	me révolter.
		DÉFINI. ANTA. <i>Je vinsse de.</i>	<i>Je vinsse d'</i>	<i>Je vinsse de</i>		
FUTURS.	POSIT.	INDÉFINI. <i>Je doive</i>	<i>Je doive</i>	<i>Je doive</i>	{	me, révolter.
		DÉFINI. ANTA. <i>Je dusse</i>	<i>Je dusse</i>	<i>Je dusse</i>		
	PROCH.	INDÉFINI. <i>J'aillè</i>	<i>J'aillè</i>	<i>J'aillè</i>	{	me révolter.
		DÉFINI. ANTA. <i>J'allasse</i>	<i>J'allasse</i>	<i>J'allasse</i>		

LIV. III. Il n'y a que deux temps dans chaque classe : & je nomme le premier, *indéfini* ; & le second, *défini antérieur*. C'est que le premier est destiné par l'usage à exprimer relativement à une époque envisagée comme actuelle, par comparaison ou avec un présent actuel ou avec un présent postérieur : au lieu que le second n'exprime le rapport qui lui convient, qu'à l'égard d'une époque envisagée comme actuelle, par comparaison avec un présent antérieur. En voici la preuve dans une suite systématique d'exemples comparés : le second, énoncé par le Mode & dans le sens indicatif, sert perpétuellement de réponse au premier, qui est énoncé par le Mode & dans le sens subjonctif ; tous deux sont au même temps.

Voyez le tableau ci-joint.

Les présents du Subjonctif, *que vous entendiez, que vous entendissiez*, dans les premiers exemples, expriment la simultanéité d'existence à l'égard d'une époque, qui est actuelle relativement au moment marqué par l'un des présents du verbe principal, *je ne crois pas, je ne croirai pas, je ne croyois pas* : & c'est à l'égard d'une époque semblablement déterminée à l'actualité, que les prétérits du Subjonctif, dans chacune des trois classes, expriment l'antériorité d'existence ; & que les futurs des deux classes expriment la postériorité d'existence. Je vais rendre sensible cette remar-

PRESENTS.

	SENS SUBJ.	SENS INDIC.
INDÉF. {	ACTUEL. Je ne crois pas que vous entendiez.	J'entends.
	POSTR. Je ne croirai pas que vous entendiez.	J'entendrai.
DÉF. ANTR.	Je ne croyois pas que v <sup>s</sup> . entendissiez.	Pentendois.

PRÉTERITS.

	SENS SUBJ.	SENS INDIC.	
PROCH. POSITIFS. {	INDÉF. {	ACTUEL. Je ne crois pas que vous ayez	J'ai
		POSTR. Je ne croirai pas que vous ayez	J'aurai
	DÉF. ANTR.	Je ne croyois pas que vous eussiez	J'avois
COMPARAT. {	INDÉF. {	ACTUEL. Je ne crois pas que v <sup>s</sup> . ayez eu	J'ai eu
		POSTR. Je ne croirai pas que v <sup>s</sup> . ayez eu	J'aurai eu
	DÉF. ANTR.	Je ne croyois pas que v <sup>s</sup> . eussiez eu	J'avois eu
PROCH. {	INDÉF. {	ACTUEL. Je ne crois pas que vous veniez	Je viens
		POSTR. Je ne croirai pas que vous veniez	Je viendrai
	DÉF. ANTR.	Je ne croyois pas que vous vinssiez	Je venois

FUTURS.

	SENS SUBJ.	SENS INDIC.	
PROCH. POSITIFS. {	INDÉF. {	ACTUEL. Je ne crois pas que v <sup>s</sup> . deviez	Je dois
		POSTR. Je ne croirai pas que v <sup>s</sup> . deviez	Je devrai
	DÉF. ANTR.	Je ne croyois pas que v <sup>s</sup> . dussiez	Je devois
PROCH. {	INDÉF. {	ACTUEL. Je ne crois pas que vous alliez	Je vais
		POSTR. Je ne croirai pas que vous alliez	Je serai sur le point de
	DÉF. ANTR.	Je ne croyois pas que vous allassiez	J'allois

LIV. III. que , qui est importante , en l'appliquant aux trois exemples des prétérits positifs.

1<sup>o</sup>. *Je ne crois pas que VOUS AYEZ PARLÉ ; c'est-à-dire , je crois que VOUS N'AVEZ PAS PARLÉ : or vous avez parlé* exprime l'antériorité d'existence à l'égard d'une époque qui est actuelle relativement au moment déterminé par le présent actuel du verbe principal *je crois*, qui est le moment même de la parole. De là la réponse parallèle mise au même temps, *j'ai parlé*.

2<sup>o</sup>. *Je ne croirai pas que VOUS AYEZ PARLÉ ; c'est-à-dire , je pourrai dire , je crois que VOUS n'AVEZ pas PARLÉ : or vous avez parlé* exprime ici l'antériorité d'existence à l'égard d'une époque qui est actuelle relativement au moment déterminé par *je crois*, qui, dans l'exemple, est envisagé comme postérieur, puisque *je croirai* signifie *je pourrai dire , je crois*. De là la réponse parallèle, au prétérit postérieur, *j'aurai parlé*.

3<sup>o</sup>. *Je ne croyois pas que VOUS EUSSIEZ PARLÉ ; c'est-à-dire , je pouvois dire , je crois que VOUS n'AVEZ pas PARLÉ : or vous avez parlé* exprime encore ici l'antériorité d'existence à l'égard d'une époque qui est actuelle relativement au moment déterminé par *je crois*, qui, dans cet exemple, est envisagé comme antérieur, puisque *je croyois* signifie *je pouvois dire , je crois*. De là la réponse parallèle, au prétérit antérieur, *j'avois parlé*.

Les développements que je viens de don-



ner sur ces trois exemples, suffiront à tout **CH. VI**  
homme intelligent, pour lui faire appercevoir comment on pourroit expliquer chacun des autres, & démontrer que chacun des temps du Subjonctif y est rapporté à une époque actuelle relativement au moment déterminé par le présent du verbe principal.

Mais à l'égard du premier temps de chaque classe, l'actualité de l'époque de comparaison peut être également relative ou à un présent actuel, ou à un présent postérieur, comme on le voit dans ces mêmes exemples. C'est par cette seule considération que je regarde ces temps comme indéfinis. Je regarde au contraire les autres comme définis, parce que l'actualité de l'époque de comparaison y est nécessairement & exclusivement relative à un présent antérieur; & c'est aussi pour cela que je les qualifie tous d'antérieurs.

Ainsi le moment déterminé par l'un des présents du verbe principal est, pour les temps du Subjonctif, ce que le seul moment de la parole est pour les temps de l'indicatif: c'est le terme immédiat des relations qui fixent l'époque de comparaison. A l'indicatif, les temps expriment des rapports d'existence à une époque dont la position est fixée relativement au moment de la parole: au Subjonctif, ils expriment des rapports d'existence à une époque dont la position est fixée relativement au moment déterminé par l'un des présents du verbe principal.

## Liv. III.

Or ce moment, déterminé par l'un des présents du verbe principal, peut avoir lui-même diverses relations au moment de la parole ; puisqu'il peut être ou actuel, ou antérieur, ou postérieur. Le rapport d'existence au moment de la parole, qui est exprimé par un temps du Subjonctif, est donc bien plus composé que celui qui est exprimé par un temps de l'indicatif. Celui de l'indicatif est composé de deux rapports ; rapport d'existence à l'époque, & rapport de l'époque au moment de la parole : celui du Subjonctif est composé de trois ; rapport d'existence à une époque, rapport de cette époque au moment déterminé par l'un des présents du verbe principal, & rapport de ce moment à celui de la parole.

Quand j'ai déclaré & nommé *indéfini* le premier de chacune des six classes de temps qui constituent le Subjonctif, & que j'ai donné au second la qualification & le nom de *défini antérieur* ; je ne considérois dans ces temps que les deux premiers rapports élémentaires, celui de l'existence à l'époque, & celui de l'époque au moment principal. J'ai dû en agir ainsi, pour parvenir à fixer les caractères différenciels & les dénominations distinctives des deux temps de chaque classe : car si l'on considère tout à la fois les trois rapports élémentaires, l'indétermination devient générale & tous les temps sont *indéfinis*.

Par exemple, celui que j'appelle *présent défini antérieur*, peut au fonds exprimer la

simultanéité d'existence à l'égard d'une époque ou actuelle, ou antérieure, ou postérieure. Je vais le montrer dans trois exemples, où le même mot françois sera traduit exactement en latin par trois temps différents qui indiqueront sans équivoque l'actualité, l'antériorité, & la postériorité de l'époque envisagée dans le même temps.

1°. *Quand je parlai hier au ministre, je ne croyois pas que VOUS ENTENDISSIEZ; (AUDIRE te non existimabam).*

2°. *Je ne crois pas que VOUS ENTENDISSIEZ hier ce que je vous dis, puisque &c. (AUDIVISSE te non existimo).*

3°. *Je ne crois pas que VOUS ENTENDISSIEZ jamais, quand même &c. (te unquam AUDITURUM esse non existimo).*

Dans le premier cas, *vous entendissiez* est relatif à une époque actuelle, & il est rendu par le présent *audire*; dans le second cas, l'époque est antérieure, & *vous entendissiez* est traduit par le prétérit *audivisse*; dans le troisième enfin, il est rendu par le futur *auditurum*, parce que l'époque est postérieure: ce qui n'empêche pas que, dans chacun des trois cas, *vous entendissiez* n'exprime réellement la simultanéité d'existence à l'égard de l'époque, & ne soit par conséquent un vrai présent.

Ce que je viens d'observer sur le présent antérieur, se vérifieroit de même sur les trois prétérits & sur les deux futurs antérieurs;

**Lrv. III.** mais il est inutile d'établir par trop d'exemples ce qui d'ailleurs est connu & avoué de tous les grammairiens, quoiqu'en d'autres termes. » Le Subjonctif, dit Lancelot (o), marque toujours une signification dépendante & comme suivante de quelque chose : c'est pourquoi dans tous ses temps il participe souvent de l'avenir. « Je ne fais pas si cet auteur voyoit en effet, dans la dépendance de la signification du Subjonctif, l'indétermination des temps de ce Mode ; mais il la voyoit du moins comme un fait, puisqu'il en recherche ici la cause : & cela suffit aux vûes que j'ai en le citant. Vossius (p) est de même avis sur les temps du Subjonctif latin ; ainsi que l'abbé Regnier (q) sur ceux du Subjonctif françois.

**(o) Méth. lat. Rem. sur les Verbes ; Ch. II. §. iij.** Mais indépendamment de toutes les autorités, chacun peut aisément vérifier qu'il n'y a pas à notre Subjonctif un seul temps qui ne soit réellement indéfini, quand on les rapporte surtout au moment de la parole. C'est un principe qu'il faut saisir dans toute son étendue, si l'on veut être en état de traduire bien exactement d'une langue dans une autre, & de rendre, selon les usages de l'une, ce qui est exprimé dans l'autre sous une forme quelquefois bien différente.

**(p) Analog. III. xv.**

**(q) Gramm. fr. in-12. p. 344. in-4. p. 361.**

ARTICLE II.

*Des Modes impersonnels.*

Les Modes *impersonnels* sont ceux où le verbe ne reçoit aucune terminaison relative au rôle ou à la personne d'un sujet déterminé.

Les Modes personnels, à raison même de leur personnalité, servent à constituer les propositions; les impersonnels ne peuvent donc pas servir à cette fin, & ils doivent se rapporter à d'autres points de vue. Essayons de les découvrir par l'examen analytique de chacun des Modes impersonnels. Il y en a deux dans notre langue, & l'on verra bientôt qu'il n'y en a pas davantage dans les autres; ce sont l'*Infinitif* & le *Participe*.

§. 1. *INFINITIF*. L'*Infinitif* est un des objets de la Grammaire dont la discussion a occasionné le plus d'assertions contradictoires, & laissé subsister le plus de doutes: on ne finiroit pas, s'il falloit examiner en détail tout ce que les grammairiens ont avancé à cet égard. Le plus court, & apparemment le plus sûr, est d'analyser la nature de l'*Infinitif* d'après les usages combinés des langues. En ne posant que des principes solides, on parvient à mettre le vrai en évidence; & les objections sont prévenues ou résolues.

L'idée de l'existence intellectuelle avec relation à un attribut, idée qui caractérise la

**LIV. III.** nature du verbe & le distingue de toute autre espèce de mot ; cette idée , dis-je , se manifeste à l'Infinitif par les différences caractéristiques des trois espèces générales de temps , le présent , le préterit , & le futur. En latin , par exemple , *amare* ( aimer ) en est le présent ; *amavisse* ( avoir aimé ) en est le préterit ; & *amassere* ( devoir aimer ) , selon le témoignage & les preuves de Vossius (r) , en est l'ancien futur , auquel on a depuis substitué les phrases *amaturum esse* , *amaturum fuisse* , jugées plus analogues aux futurs des Modes personnels.

(r) Analog. III. xvij. M. Dubois de l'Académie française dit (s) : *AVOIR ÉTÉ & DEVOIR ÊTRE ne se trouve point dans ce qui est éternel ; ce qui est dit exprès pour montrer le préterit & le futur de l'Infinitif , dont le présent est être.*

(s) Confess. de S. Aug. Liv. IX. ch. x. n°. 24.

**SYSTÈME DES TEMPS DE L'INFINITIF.**

	I.	II.	III.
<b>PRÉSENT.</b>	<i>Chanter.</i>	<i>Arriver.</i>	<i>Se révolter.</i>
<b>PRÉTÉRITS</b>	POSIT. <i>Avoir</i>	<i>Être</i>	<i>S'être</i>
	COMP. <i>Avoir eu</i>	<i>Avoir été</i>	<i>S'être eu</i>
	PROCH. <i>Venir de chanter.</i>	<i>Venir d'arriver.</i>	<i>Venir de se révolter.</i>
<b>FUTUR.</b>	<i>Devoir chanter. Devoir arriver. Devoir se révolter.</i>		

Il y a , comme on le voit ici , cinq temps à l'Infinitif de nos verbes françois.

Tous ces temps de notre Infinitif sont indéfinis : & c'est pour cela que je n'en distingue aucun par cette dénomination ; parce que , convenant également à tous , elle ne sauroit devenir distinctive pour aucun.

Le présent est indéfini , parce qu'il exprime la simultanéité d'existence à l'égard d'une époque quelconque.

*L'homme veut ÊTRE heureux* : cette maxime d'éternelle vérité , puisqu'elle tient à l'essence de l'homme , est donc relative à tous les temps ; & l'Infinitif *être* se rapporte ici à toutes les époques.

*Enfin je puis vous EMBRASSER* : le présent *embrasser* exprime ici la simultanéité d'existence à l'égard d'une époque actuelle , comme si l'on disoit , *je puis vous EMBRASSER actuellement*.

*Quand je voulus PARLER* , le présent *parler* est ici relatif à une époque antérieure au moment de la parole ; c'est un présent antérieur.

*Quand je pourrai SORTIR* : le présent *sortir* est ici postérieur , parce qu'il est relatif à une époque postérieure elle-même au moment de la parole.

Après les détails que j'ai donnés sur la distinction des différentes espèces de temps en général , je crois pouvoir me dispenser ici de prouver , de chacun des temps de notre Inf-

LIV. III. nitif, ce que je viens de prouver du présent : tout le monde en fera aisément l'application.

Sanctius & quelques autres grammairiens ont cru que les inflexions temporelles de l'Infinitif pouvoient s'employer indistinctement les unes pour les autres ; & quelques-uns en ont conclu qu'à la rigueur il ne pouvoit pas se dire que l'Infinitif eût des temps différents, ni par conséquent qu'il fût verbe. Voici la remarque de Sanctius (t) : *In reliquum, Infiniti verbi tempora confusa sunt, & à verbo personali temporis significationem mutantur : ut CUPIO LEGERE seu LEGISSE, præsentis est ; CUPIVI LEGERE seu LEGISSE, præteriti ; CUPIAM LEGERE seu LEGISSE, futuri. In passivâ verò, AMARI, LEGI, AUDIRI, sine discrimine omnibus deserviunt ; ut VOLUIT DILIGI, VULT DILIGI, CUPIET DILIGI.* De là la définition qu'il donne de l'Infinitif à la tête de ce chapitre : *Infinitum verbum est, quod personas, modos, & tempora non finit ; & Scioppius ajoute, sive quod personis, numeris, & temporibus non definitur ; aut quod certam & definitam personam, certum numerum, & certum tempus non habet.*

Le grammairien espagnol veut autoriser son sentiment par des témoignages. C'est, dans une affaire de pur raisonnement, prouver qu'on n'est pas seul dans l'erreur, & rien de plus. Mais il y a pis : Sanctius rapporte en sa faveur un passage d'Aulu-Gelle (u), qui, réduit à sa juste valeur, ne fait rien du tout à son opinion ;

(t) Minerv.  
l. xiv.

(u) Noct.  
att. l. vij.



nion ; le voici : *Qui Modus neque in numeros , neque in personas , neque in genera , neque in tempora distrahitur.* Or ces derniers mots *neque in tempora* ne se trouvent point dans deux anciennes éditions de Venise, l'une de 1477, & l'autre de 1509 ; d'ailleurs Aulugelle , parlant un peu plus haut du même Mode , dit sans aucune mention des temps , *verbum est indefinitum . . . neque numeris , neque generibus præserviens.* Il paroît donc que c'est une interpolation de la façon d'Alde Manuce , qui aura cru apparemment qu'un ancien avoit dû penser comme lui sur cet objet , & qui aura oublié de mettre son auteur en concordance avec lui-même ; ce qui est heureusement une des preuves de l'interpolation.

Mais soutenue , ou non , par des témoignages & des autorités , l'opinion dont il s'agit est une erreur évidente , & qui prouve seulement que ceux qui y sont tombés , n'avoient pas des temps une notion exacte. Sanctius confond la position de l'époque & la relation d'existence. Dans chacun des temps de l'Infinitif , l'époque est indéfinie ; & en conséquence elle y est envisagée , ou d'une manière générale ou d'une manière particulière : c'est ce qui a fait illusion à Sanctius & à ceux qui ont adopté son système ; & ce qui fait dire à ce grammairien , que les temps de l'Infinitif n'ont de relations déterminées au temps , qu'à raison de la différence des verbes personnels qui les accompagnent ; *à verbo personali tem-*

LIV. III. *poris significationem mutuuntur* ; parce que ce sont en effet les différents temps des verbes que l'on joint à l'Infinitif, qui déterminent l'époque. Mais la relation de l'existence à l'époque est invariable dans chacun des temps ; & c'est ce qui en constitue l'essence : c'est toujours la simultanéité pour le présent, l'antériorité pour le préterit, & la postériorité pour le futur. Ainsi dans *cupio legere* ou *legisse* ; *legere* est au présent actuel, & *legisse* au préterit actuel : parce que ces mots se rapportent à *cupio*, qui caractérise une époque actuelle. Dans *cupivi legere* ou *legisse* ; *legere* est au présent antérieur, & *legisse* au préterit antérieur : parce que ces mots se rapportent à *cupivi*, qui caractérise une époque antérieure. Enfin dans *cupiam legere* ou *legisse* ; *legere* est au présent postérieur, & *legisse* au préterit postérieur : parce que ces Infinitifs se rapportent à *cupiam*, qui caractérise une époque postérieure.

Il faut donc conclure que l'essence du verbe se trouve à l'Infinitif comme dans les autres Modes, qu'elle s'y manifeste par les différences caractéristiques des temps, en un mot que l'Infinitif est véritablement verbe. *Verbum autem esse, verbi definitio clamat ; significat enim rem sub tempore (x).*

(x) Scalig.  
De causis  
ling. lat. Lib.  
V. Cap. 117.

Il semble qu'une fois assuré que l'Infinitif a en soi la nature du verbe, & qu'il est une partie essentielle de sa conjugaison, on n'a plus qu'à le compter entre les Modes du verbe. Il

se trouve pourtant des grammairiens d'une grande réputation & d'un grand mérite, qui, en avouant que l'Infinitif est partie du verbe, ne veulent pas convenir qu'il en soit un Mode. Mais malgré les noms les plus importants, j'oserai dire que cette opinion est d'une conséquence surprenante dans des hommes si habiles.

Car enfin, puisque, de leur aveu même, l'Infinitif est verbe, il présente apparemment la signification du verbe sous un aspect particulier; & c'est sans doute pour cela qu'il a des inflexions & des usages qui lui sont propres. Or cela doit suffire pour constituer un Mode dans le verbe, comme une terminaison différente avec une destination propre suffit pour constituer un cas dans le nom. Mais quel est cet aspect particulier qui caractérise le Mode Infinitif?

Cette question ne peut se résoudre que d'après les usages combinés des langues. La première observation qui en résulte, c'est que, dans aucun idiôme, l'Infinitif ne reçoit ni inflexions numériques ni inflexions personnelles; & c'est de là, selon Priscien (y), que ce Mode a tiré son nom: *Unde & nomen accepit Infinitivi, quod nec personas nec numeros definit.* Cette étymologie a été adoptée depuis par Vossius (z); & elle paroît assez raisonnable pour être reçue de tous les grammairiens. Mais ne nous contentons pas d'un fait qui constate la forme extérieure de l'Infinitif;

(y) Lib. VIII. De Modis.

(z) Analog. III. viij.

LIV. III. ce feroit proprement nous en tenir à l'écorce : pénétrons, s'il est possible, dans l'intérieur même.

Les inflexions numériques & les personnelles ont, dans les Modes où elles sont admises, une destination connue : c'est de mettre le verbe, sous ces aspects, en concordance avec le sujet déterminé auquel on l'applique. Si donc l'Infinitif ne reçoit, dans aucune langue, ni inflexions numériques ni inflexions personnelles ; c'est un signe indubitable qu'il est dans la nature de ce Mode, de ne pouvoir être appliqué à un sujet précis & déterminé : s'il étoit susceptible de cette application, elle se feroit décelée dans quelque idiôme, par quelque inflexion qui s'y rapporteroit.

L'exclusion générale des inflexions personnelles démontre que l'Infinitif ne peut constituer une proposition : parce qu'il n'y a point de proposition sans sujet ; & point de sujet de la proposition qui n'ait à l'acte de la parole une relation fixe & précise, c'est-à-dire, une personne déterminée, dont le signe doit au moins pouvoir se trouver dans le verbe qui constitue la proposition.

L'exclusion universelle des inflexions numériques prouve encore que l'Infinitif n'exprime rien qui puisse s'associer avec aucune nature ; comme le peuvent les adjectifs, qui en conséquence ont admis les variations des nombres.

En quoi consiste donc le caractère indivi-

duel de l'Infinitif ? Les usages des langues le ramènent unanimement à la classe des noms, sans le tirer néanmoins de celle des verbes, à laquelle nous venons de voir qu'il appartient nécessairement. Prouvons ce point en détail, & faisons voir que partout on fait usage de l'Infinitif comme d'un nom.

Dans notre langue, & dans celles qui ont à peu près la même Syntaxe, on l'emploie 1<sup>o</sup>. comme sujet, ou grammatical ou logique, de la proposition : nous disons, *MENTIR est un crime*, de même que *LE MENSONGE est un crime* ; sujet logique : *FERMER les yeux aux preuves éclatantes du Christianisme est une extravagance inconcevable*, de même que *L'AVEUGLEMENT volontaire sur les preuves éclatantes du Christianisme est une extravagance inconcevable* ; ici fermer n'est qu'un sujet grammatical, fermer les yeux aux preuves éclatantes du Christianisme est le sujet logique. 2<sup>o</sup>. L'Infinitif est souvent employé comme complément, logique ou grammatical, d'une préposition : *La honte de MENTIR*, comme *la turpitude du MENSONGE* ; sujet à *DÉBITER des fables*, comme sujet à *LA FIÈVRE* ; sans *DÉGUISER la vérité*, comme sans *DÉGUISEMENT* ; après *AVOIR PARLÉ longtemps*, comme après *UN long DISCOURS* ; par où feroient-elles longues ou brèves ( les syllabes ), que par *DURER plus ou moins de temps les unes que les autres* (a) ? comme l'on diroit par *UNE DURÉE plus ou moins longue*

(a) Confess.  
de S. Aug.  
par Dubois.  
Liv. XI. ch.  
xxiij. n<sup>o</sup>. 29.

LIV. III. *pour les unes que pour les autres.* 3°. Nous employons aussi l'Infinitif immédiatement après un verbe ; comme nous y employons le nom, en qualité de complément objectif logique ou grammatical : *L'honnête homme ne fait pas MENTIR, comme l'honnête homme ne connoît pas LE MENSONGE ; je veux ESSAYER vos forces, comme je veux UN ESSAI de vos forces : mais il en est alors de l'Infinitif comme du nom en pareille occurrence ; il y a une préposition sousentendue.*

Quoique la langue grecque ait donné des cas aux autres noms, elle n'a pourtant point assujéti l'Infinitif à ce genre d'inflexions : mais les rapports à l'ordre analytique, que les cas désignent dans les autres noms, sont indiqués, pour l'Infinitif, par les cas de l'article indicatif neutre, dont il est accompagné de même que tout autre nom neutre de la même langue. Ainsi les grecs disent au nominatif, τὸ εὐχισθαι τῷ Θεῷ *εὐχόμεναι* (orare Deo placet) ; au génitif, τὸ τῷ φιλεῖν αἰτίον (amandi causa) ; au nominatif & au génitif dans la même phrase, τὸ λίαν φιλεῖν τῷ Θεῷ μὴ φιλεῖν αἰτίον (valde amare non amandi causa), suppl. ἐστὶ (est), l'excès de l'amour en est le destructeur ; au datif, ἐν τῷ φιλεῖν τὸν Θεόν (in amare ou in amando Deum), en aimant Dieu ; à l'accusatif, κατὰ τὸ μὲν κρίναι (secundum meū judicare) selon mon jugement ; κατὰ τὸ δεῖπναι (post cenavisse) après avoir soupé. Ainsi l'Infinitif grec est employé, de même que les noms, ou comme sujet

ou comme complément de quelque préposition. CH. VI.

L'Infinitif latin se trouve pareillement employé pour tous les cas, quoiqu'il ne soit accompagné d'aucun article. Au nominatif, *Virtus est vitium FUGERE*, (Hor.) comme l'on diroit *virtus est vitii FUGA : quam turpis est assentatio*, *cum VIVERE ipsum turpe sit nobis* (Cic.) ; où l'on voit deux propositions, dont l'une a pour sujet *assentatio*, nom féminin, & l'autre a pour sujet *vivere*, employé comme un nom neutre : au génitif, *Tempus est jam hinc ABIRE me*, (Cic.) pour *mea hinc ABITIONIS* : à l'accusatif, *non tanti emo PÆNITERE*, (Plaut.) pour *PÆNITENTIAM* ; introiit *VIDERE*, (Ter.) pour *ad VIDERE*, de même que Lucrèce a dit *ad SEDARE sitim fluvii fontesque vocabant* : à l'ablatif, *audito regem in Siciliam TENDERE*, (Sall.) où il est évident qu'*audito* est en concordance avec *tendere*, qui par conséquent tient lieu d'un nom à l'ablatif.

Afin d'éviter l'équivoque dans l'occasion, & de mettre aussi dans le discours cette variété si nécessaire à l'harmonie, à laquelle les romains étoient très-sensibles ; la langue latine a poussé l'exactitude jusqu'à donner des cas réels à l'Infinitif : & ce sont ces cas que l'on nomme *gérondifs* dans la grammaire latine, peut-être parce qu'ils tiennent lieu de l'Infinitif même, *vicem GERUNT*.

On distingue ordinairement trois *gérondifs*,

**LIV. III.** que l'on se contente de caractériser par la différence de leurs terminaisons. Le premier a la même terminaison que le génitif des noms de la seconde déclinaison, *scribendi* : le second est terminé comme le datif ou l'ablatif, *scribendo* : & le troisième a la même terminaison que le nominatif ou l'accusatif des noms neutres de cette déclinaison, *scribendum* ; ce qui étoit d'autant plus convenable, que l'on a vu l'Infinitif employé comme un nom neutre, *VIVERE ipsum*. Cette analogie des terminaisons des gérondifs avec les cas des noms, est un premier préjugé qui tend à établir qu'en effet ce sont des cas de l'Infinitif. Cette opinion va acquérir un nouveau degré de certitude, par l'examen des usages de la langue latine.

I. Le premier gérondif, celui qui a la terminaison du génitif, fait dans le discours la même fonction, la fonction de caractériser le terme conséquent d'un rapport déterminatif, dont le terme antécédent est énoncé par un nom appellatif : *Tempus SCRIBENDI*, rapport du temps à l'événement ; *facilitas SCRIBENDI*, rapport de la puissance à l'acte ; *causa SCRIBENDI*, rapport de la cause à l'effet. Dans ces trois phrases, le gérondif *scribendi* détermine la signification des noms *tempus*, *facilitas*, *causa*, comme elle seroit déterminée par le génitif *scriptionis*.

II. Le second gérondif, dont la terminaison est la même que celle du datif ou de l'a-



blatif ; fait effectivement les fonctions tantôt **CH. VI**  
de l'un & tantôt de l'autre de ces cas.

1<sup>o</sup>. Ce gérondif fait dans le discours les  
fonctions du datif. Ainsi Pline (b), en par- (b) *Lib.*  
lant des différentes espèces de papiers, dit, **XIII.**  
*emporetica inutilis SCRIBENDO*, ce qui est  
la même Syntaxe que s'il avoit dit, *inutilis*  
*SCRIPTIONI* : pareillement, comme on dit  
*ALICUI REI operam dare*, Plaute dit aussi  
(c), *Epidicum QUÆRENDO operam dabo.* (c) *Epidic.*

2<sup>o</sup>. On trouve souvent ce gérondif joint à **Æt. IV.**  
l'une des prépositions qui régissent l'ablatif ; &  
il en est alors le complément. *In quo isti nos*  
*jureconsulti impediunt*, à *DISCENDO* que de-  
terrent ; (Cic.) *Tu quid cogites DE TRANS-*  
*EUNDO in Epirum scire sanè velim* ; (Id.)  
*Sed ratio rectè scribendi conjuncta CUM LO-*  
*QUENDO est* ; (Quintil.) D'autres fois la pré-  
position est sousentendue, mais de manière que  
l'analogie en indique la nécessité : *Memoria*  
*EXCOLENDO augetur* ; (Quintil.) c'est com-  
me si l'on disoit, *memoria CULTURA auge-*  
*tur*, ce qui signifie analytiquement, *memoria*  
(à) *culturâ augetur*, de même que l'on doit sup-  
poser *memoria* (ab) *EXCOLENDO augetur* :  
*Quis talia FANDO temperet à lacrymis* ;  
(Virg.) c'est-à-dire, *quis temperet à lacrymis*  
(in) *FANDO talia*.

III. Le troisième gérondif, qui est terminé  
en *dum*, comme le nominatif & l'accusatif  
des noms neutres de la seconde déclinaison,  
est quelquefois à l'un de ces cas, & quelque-  
fois à l'autre.

**LIV. III.** 1°. Il est employé au nominatif, dans ce vers de Lucrèce, *Æternas quoniam pœnas in morte TIMENDUM*, suppl. *est*; dans ce passage de Cicéron, *Tanquam aliquam viam longam confeceris, quam nobis quoque INGREDIENDUM* *sû*; dans cet autre du même auteur, *Discessi ab eo bello, in quo aut in aliquas insidias INCIDENDUM, aut DEVENIENDUM in victoris manus, aut ad Jubam CONFUGIENDUM*; enfin dans ce texte de T. Live, *Boii nocte saltum, quâ TRANSEUNDUM erat romanis, insederunt*; & dans celui-ci de Plaute, *Aliqua consilia REPERIUNDUM est*.

2°. Il est employé à l'accusatif dans mille occasions, comme complément d'une préposition exprimée : *Cùm oculis AD CERNENDUM non egeremus*; (Cic.) *Et INTER AGENDUM, occursare capro, cornu ferit ille, caveto*; (Virg.) *Namque ANTE DOMANDUM ingentes tollent animos*. (Id.) D'autres fois il est à l'accusatif sans aucune préposition exprimée; mais alors elle est sousentendue, puisque ce cas ne peut caractériser que le complément d'une préposition : *Conclamatum propè ab universo Senatu est, PERDOMANDUM feroces animos esse*; (T. Liv.) on

(d) *Æn.* XI. lit dans Virgile (d) :

227.

*Legati responsa ferunt, alia arma Latinis*

*Quærenda, aut pacem trojano ab rege PETENDUM.*

Il est donc prouvé que les gérondifs sont des cas de la seconde déclinaison; & il n'est

pas difficile de montrer que ce sont des cas CH. VI  
de l'Infinitif.

On a vu ci-devant que les points de vûe énoncés en latin par les gérondifs, le sont en grec & en françois par l'Infinitif même, sans changement à la terminaison; c'est même le procédé commun de presque toutes les langues. Cette première observation suffiroit peut-être pour établir l'identité des gérondifs & de l'Infinitif; mais l'usage même de la langue latine en fournit des preuves sans nombre, dans mille exemples où l'Infinitif est employé pour les mêmes fins & dans les mêmes circonstances que les gérondifs.

On lit dans Plaute, *Dum datur mihi occasio tempusque ABIRE*; & dans Térence, *Summa ELUDENDI occasio est mihi nunc senes*.

Dans Cicéron, *Tempus est nobis de illâ vitâ AGERE*; & dans Lucrèce, *Timentes ne, quod ob admissum fœdè dictumve superbè, poenarum grave sit SOLVENDI tempus adauctum*.

Dans Lucrèce, *Ad SEDARE sitim fluvii fontesque vocabant*; & dans Velleïus Paterculus, *Civès romanos ad CENSENDUM ex provinciis in Italiam revocarunt*.

Il est plus rare de trouver l'Infinitif pour le second gérondif; mais on le trouve cependant, & le voici dans Virgile:

*Et CANTARE pares, & RESPONDERE parati;*

ce qui, de l'aveu de tous les commentateurs, signifie, *& in CANTANDO pares, & ad RESPONDENDUM parati*.

**Liv. III.** Concluons donc enfin que les gérondifs ne sont effectivement que différents cas de l'Infinitif ; & qu'ils ont, comme l'Infinitif, la nature du verbe & celle du nom.

Ils ont la nature du verbe, puisqu'elle se trouve dans l'Infinitif, & que les gérondifs appartiennent à l'Infinitif. Ce sont différents cas du présent ; mais ils sont au présent indéfini, & peuvent se rapporter à différentes époques. *Inter AGENDUM caveo ne*, &c. présent actuel : *inter AGENDUM cavebam ne*, &c. présent antérieur : *inter AGENDUM cavebo ne*, &c. présent postérieur : car c'est comme si l'on disoit, *dum AGO*, *caveo ne*, &c. *dum AGEbam*, *cavebam ne*, &c. *dum AGAM*, *cavebo ne*, &c. Ce feroit la même chose des autres gérondifs.

Ils ont aussi la nature du nom ; & c'est pour cela que les latins leur en ont donné les terminaisons, parce qu'ils se construisent dans le discours comme les noms, & qu'ils y sont chargés des mêmes fonctions, spécialement de celle d'être les termes conséquents de différents rapports, comme il paroît en ce que ce sont des cas, & que les cas marquent cette destination. Ce n'est qu'en considérant les gérondifs comme des noms, que l'on peut rendre raison du génitif qui est souvent le régime du gérondif en *di* ; comme dans ces phrases, *Aliquod fuit principium GERANDI ANIMALIUM* ; ( Varr. ) *Fuit EXEMPLO-  
RUM LEGENDI potestas* ; ( Cic. ) *VESTRÆ  
ADHORTANDI causâ* ( T. Liv. ). On dit ge-

*nerandi animalium* comme on auroit pu dire *generationis animalium*; *exemplorum legendi* comme *lectionis exemplorum*; *vestri adhortandi* comme *adhortationis vestri*.

Cependant des grammairiens du premier ordre, comme Sanctius, Scioppius, Vossius, ne veulent pas convenir que les gérondifs soient des noms; ce ne sont, s'il faut les en croire, que différents cas du futur du participe passif, mis en corrélation avec un mot supprimé. C'est sans doute la forme matérielle des gérondifs qui aura occasionné cette erreur: ils tiennent effectivement de près à la forme du participe passif, & d'ailleurs on se sert assez indifféremment de l'un ou de l'autre dans les mêmes occurrences; on dit également, *Tempus est SCRIBENDI epistolam*, ou *SCRIBENDÆ epistolæ*; on dit de même *SCRIBENDO epistolam*, ou *in SCRIBENDA epistolâ*; & enfin *pacem PETENDUM est*, ou *pax PETENDA est*. D'ailleurs on trouve des exemples où l'on croit ne pouvoir entendre le gérondif autrement que dans le sens passif, ce qui en confirmeroit l'affinité avec le participe passif; comme *Memoria EXCOLENDO augetur*, *boves ad DOMANDUM proni*, *Athenas quoque ERUDIENDI causâ missus*: car c'est, dit-on, comme si l'on disoit, *Memoria DUM EXCOLITUR augetur*, *boves ad id UT DOMENTUR proni*, *Athenas quoque UT ERUDIRETUR missus*.

Je réponds 1<sup>o</sup>. que dans les deux manières

**Lrv. III.** d'exprimer la même phrase, par le gérondif ou par le participe passif, on ne suit pas de part & d'autre la même Syntaxe; ce qui doit faire soupçonner au moins que les deux mots verbaux n'y sont pas de même nature, & n'expriment pas précisément les mêmes points de vue. Cela est sensible dans les deux formes de la dernière phrase, *pacem PETENDUM est*, & *pax PETENDA est*; l'accusatif *pacem* prouve que la première est à la voix active; & le nominatif *pax* montre que la seconde est à la voix passive: c'est la même différence de Syntaxe que dans ces deux-ci, *pacem PETIMUS*, & *pax à nobis PETITUR*.

Je réponds 2°. que ce n'est jamais par le matériel des mots qu'il faut juger du sens que l'usage y a attaché; c'est par l'emploi qu'en ont fait les meilleurs auteurs, & par l'analogie. Or la plupart des passages que l'on vient de voir montrent que les gérondifs y ont le sens actif, non seulement à cause de l'accusatif qui les accompagne comme les verbes actifs, mais encore parce qu'on a vu l'Infinitif actif employé pour le gérondif, ce qui suppose de part & d'autre la même voix.

Je réponds 3°. que dans les phrases mêmes où le sens passif semble se présenter, les gérondifs y ont toujours le sens actif & peuvent aisément y être ramenés. Nos Infinitifs actifs françois cessent-ils d'être actifs quand nous disons, *une histoire impossible à CROIRE*, *un problème aisé à RÉSOUDRE*, *une chose*

*Facile à FAIRE, un maître difficile à CON- TENTER?* Cependant les phrases présentent le sens passif : parce qu'en effet l'histoire doit être *crue* ; le problème, être *résolu* ; la chose, être *faite* ; le maître, être *contenté*. Mais nos Infinitifs françois, comme les gérondifs latins, n'étant en soi déterminés par aucun sujet ; on peut autant les déterminer par le sujet qui reçoit l'impression que par celui qui produit l'action. Or le choix entre ces deux manières est décidé en conséquence des errements indiqués par l'usage : on trouve les gérondifs remplacés par l'Infinitif actif ; on les trouve avec le régime de l'actif, & nulle part on ne les a vus avec celui du passif : cela paroît décider leur véritable état. D'ailleurs les verbes neutres, qui ne sont en aucune façon susceptibles du sens passif, ont cependant des gérondifs ; *dormiendi, dormiendo, dormiendum*.

Je réponds 4°. que les grammairiens dont je combats ici l'opinion, en démontrent eux-mêmes l'erreur par l'embarras & l'absurdité de la manière dont ils sont forcés d'analyser les gérondifs qu'ils regardent comme participes passifs. Les uns sousentendent l'Infinitif actif du verbe même ; & selon eux, c'est cet Infinitif sousentendu qui régit l'accusatif. Ainsi *PETENDUM est pacem à rege* signifie, dans leur système, *petere pacem à rege est PETENDUM* ; *petere pacem à rege* c'est le sujet de la proposition, *petendum est* en est l'attribut : *tempus PETENDI pacem*, c'est *tempus petere*

**LIV. III.** *pacem PETENDI ; petere pacem* est comme un nom unique au génitif, & *petendi* est un adjectif en concordance avec ce nom. Les autres sousentendent le nom *negotium*, & commentent ainsi les mêmes phrases : *Negotium petendum à rege est circa pacem, tempus negotii petendi circa pacem*. Ni les uns ni les autres ne pourroient se tirer d'affaire avec les gérondifs des verbes neutres : car que voudroit dire, par exemple, *dormire DORMIENDUM est, tempus dormire DORMIENDI est, ou bien negotium DORMIENDUM est, tempus negotii DORMIENDI est ?* Cette difficulté seule est suffisante pour faire rejeter les deux explications : mais la première, qui est cependant proposée par les grammairiens les plus graves, est encore sujette à bien d'autres objections. *Petere pacem à rege est PETENDUM* doit signifier que *l'action de demander la paix au roi doit être demandée* ; ce qui est une absurdité insoutenable : c'est en effet tout ce qu'on peut attendre du pléonasme *petere petendum* ; car loin de recourir au pléonasme pour rendre raison d'aucune phrase, il faut au contraire trouver quelque commentaire pour le justifier, quand il se trouve dans quelque locution que l'on fait être bien autorisée ; sinon, c'est un véritable vice, comme on le verra dans la suite.

Les gérondifs latins ne sont donc pas des participes passifs, & n'en sont pas même formés : comme eux, ils viennent immédiatement



ment de l'Infinitif actif, & ne sont au fond que cet Infinitif même, sous différentes terminaisons relatives à l'ordre analytique de l'énonciation, que l'on appelle des cas. L'Infinitif est donc un véritable nom; puisqu'il ne peut être appliqué à aucun sujet, & qu'il est universellement employé dans l'oraison aux mêmes fins que le nom, & en latin avec les mêmes cas. Nous verrons même bientôt que le latin n'est pas la seule langue qui admette des gérondifs, & que nous en avons un dans la nôtre.

Il suit de là que l'*Infinitif* est un Mode impersonnel qui exprime l'idée abstraite de l'existence intellectuelle avec relation à un attribut, en la présentant comme l'idée d'une nature déterminée; & l'on peut dire que ce Mode est un *nom-verbe*, puisqu'il réunit dans son essence celle des noms & celle des verbes.

On convient assez communément que l'Infinitif fait quelquefois l'office de nom; qu'alors il est nom, si l'on veut, mais sans être verbe: mais on soutient aussi que plus souvent encore il est verbe sans être nom. On cite ce vers de Perse (e): *SCIRE tuum nihil est, nisi te SCIRE hoc sciat alter*; où l'on prétend que le premier *scire* est nom sans être verbe, parce qu'il est accompagné de l'adjectif *tuum*; & que le second *scire* est verbe sans être nom, parce qu'il est précédé de l'accusatif *te*, qui en est, dit-on, le sujet.

Mais il n'y a qu'un aveugle préjugé, qui puisse imaginer cette distinction & la défen-

LIV. III. dre. Eh ! n'admettez sur chaque objet qu'un principe ; évitez les exceptions que vous ne pouvez justifier par les principes nécessairement reçus ; ramenez tout à l'ordre analytique par une seule analogie : vous serez sur la bonne voie , la seule voie qui convienne à la raison , dont la parole est le ministre & l'image. Vous convenez que l'Infinitif est quelquefois nom , & qu'on ne peut pas lui en contester alors la nature & les propriétés : concluez donc qu'il l'est toujours , parce que les essences sont immuables en effet ; & c'est pour cela même qu'il faut convenir aussi qu'il est toujours verbe.

Pour ce qui est donc des deux *scire* de Perse , ils reviennent absolument au même & c'est comme si le poète avoit dit , *SCIRE tuum nihil est , nisi hoc SCIRE tuum sciat alter* , ou bien , conformément à l'interprétation du P. Jouvency , *nisi hoc SCIRE tuum ab aliis cognoscatur*. Le pronom *te* à l'accusatif ne peut absolument s'expliquer ici , qu'en suppléant une préposition , comme je l'ai prouvé ci-devant (f) : & ce supplément se trouve rempli d'une manière raisonnable par la seule exposition de la valeur de l'adjectif possessif *tuum* , qui signifie *pertinens ad TE* ; de sorte que le vers se réduit à ceci , *SCIRE pertinens ad te nihil est , nisi hoc SCIRE pertinens ad TE sciat alter*.

D'aller croire que ce *te* soit le sujet du verbe *scire* , c'est une opinion dont j'ai déjà mon-

(f) Ch. IV.  
Ars. v.

tré l'incompatibilité avec une autre règle incontestable de la Syntaxe latine & de toutes les langues qui admettent des cas, je veux dire celle qui met au nominatif le sujet du verbe qui est à un Mode personnel. Mais cette erreur ne peut plus subsister devant les principes que l'on vient de poser sur la nature de l'Infinitif : c'est un nom, & par conséquent il peut être lui-même sujet d'un autre verbe ; mais il ne peut pas plus être appliqué à un sujet particulier, que ne le peuvent tous les autres noms.

Puisque dans aucune langue l'Infinitif ne reçoit aucune des terminaisons relatives à un sujet ; il semble que ce soit une conséquence qui n'auroit pas dû échapper aux grammairiens, que l'Infinitif ne doit point se rapporter à un sujet. Ce principe se trouve confirmé par tout ce qui vient d'être dit pour prouver que ce Mode est un véritable nom, un nom qui, dans toutes les langues, est employé comme sujet d'un verbe, comme complément d'une préposition ou, si l'on veut, d'un autre verbe ; un nom enfin qui est du genre neutre en grec & en latin, & avec lequel l'adjectif se met en concordance dans tous les idiômes où l'adjectif a reçu des inflexions relatives au sujet auquel on l'applique. Tout cela étant prouvé, est-il raisonnable, je le demande, de dire qu'un nom soit applicable à un sujet ? & n'est-ce pas une chose aussi inouïe dans la Grammaire que contraire à la plus saine Logique ?

**LIV. III.** Retournons un peu sur nos pas. J'ai montré l'incompatibilité des deux principes, dont l'un destine le nominatif à être le cas du sujet d'un verbe mis à un Mode personnel, & l'autre assigne l'accusatif au sujet du verbe mis à l'Infinitif: j'ai démontré les raisons qui portent à conclure que l'Infinitif est un véritable nom, & que par conséquent il n'est point applicable à un sujet. La réunion de ces deux objets impose donc la nécessité d'expliquer autrement qu'on n'a fait jusqu'ici l'accusatif qui accompagne l'Infinitif; & ce moyen d'explication doit être conforme aux principes immuables de la Grammaire générale, & ne pas contredire l'analogie de la langue latine. Ce moyen est simple, & je l'ai déjà indiqué sur la phrase, *Magna ars est non apparere ARTEM*: il consiste à regarder l'accusatif comme un cas complétif qui caractérise le complément de certaines prépositions, & à suppléer la préposition la plus convenable aux circonstances.

Ajoutons ici quelques exemples. *Mihi semper placuit non rege solùm sed regno liberari REPUBLICAM*; Cic. c'est-à-dire, conformément à mon principe, *Ergà REPUBLICAM, liberari, non solùm à rege sed à regno, placuit semper mihi*, (A l'égard de la république, être délivrée, non seulement du roi mais encore de la royauté, m'a toujours plu): on voit ici que tout est dans les principes; *republicam* est le complément d'*ergà*; *ergà* a pour

antécédent *liberari* ; *liberari* est le sujet grammatical de *placuit* , dont le sujet logique est *liberari non solum à rege sed à regno ergà rempublicam*. CH. VI

*Homines esse amicos Dei quanta est dignitas !* D. Greg. magn. C'est-à-dire , en suivant l'inversion exigée par l'adjectif conjonctif *quanta* , qui suppose un antécédent qu'il ne s'agit pas ici d'assigner , *Quanta dignitas est esse (ergà) homines amicos Dei !* (Combien grand honneur est l'être pour les hommes amis de Dieu ! Qu'il est glorieux pour les hommes d'être les amis de Dieu ! ) L'Infinitif *esse* est le sujet grammatical ; *esse ergà homines amicos Dei* est le sujet logique ; *quanta dignitas est* , ou selon l'ordre naturel , *est dignitas quanta est* l'attribut.

*Cupio me esse clementem* ; Cic. c'est-à-dire , *cupio (ad) esse (ergà) me clementem* ( Je désire pour être à l'égard de moi clément ; je désire l'existence pour moi avec relation à l'attribut de la clémence ; je désire d'être clément ). Ici *esse* n'est pas sujet , il est complément grammatical de la préposition de tendance *ad* , sousentendue ; parce qu'il est censé à l'accusatif de même qu'on y mettroit un nom après *cupio* , par exemple , *cupio clementiam* : *esse ergà me clementem* est le complément logique de *ad* : *me* est le complément grammatical de la préposition sousentendue *ergà* , dont le complément logique est *me clementem* , & dont l'antécédent est le nom-verbe *esse*. T üj

LIV. III. . Martial a dit *Nobis non licet esse tam disertis*, & l'on a imaginé que cette locution étoit un hellénisme, ou une imitation irrégulière de la phrase grecque. Il se peut qu'elle ait été plus usitée chez les grecs que chez les latins; mais loin d'être irrégulière, il y en a peu d'aussi régulières & d'aussi simples: *Esse non licet nobis (hominibus) tam disertis*, (L'être n'est pas permis à nous hommes si diserts, on ne voit pas volontiers exister des hommes aussi diserts que nous, il ne nous est pas permis d'être si diserts). J'ajoute que la phrase que l'on croit plus latine, & par conséquent plus grammaticale, *Nobis non licet esse tam disertos*, n'est pas si simple & s'éloigne davantage des vûes de l'institution du Langage; car il faut l'analyser par un circuit plus long, *esse (ergà homines) tam disertos non licet nobis*.

Mais quoi qu'il faille penser de l'une ou de l'autre des deux expressions, il est certain qu'il n'y a point de phrase approuvée, où l'on ne puisse, en suppléant une préposition convenable, ramener, à l'ordre analytique le plus simple, l'accusatif qui accompagne l'Infinitif; pourvu que l'on ne perde jamais de vûe la véritable destination de chaque cas, ni l'analogie réelle de la langue. Il est même bien des occurrences où il faut recourir à ce moyen pour expliquer l'accusatif avant des verbes du Mode subjonctif. *Satis, si hanc hodie mulierem efficio ut tua sit*, Plaut. c'est-à-dire, *si (ergà)*

*Hanc hodiè mulierem ( ita ) efficio ut ( mulier ) tua sit. Hæc me ut confidam faciunt, Cic. C'est-à-dire, Hæc ( ergà ) me ( ita ) ut confidam faciunt. Illum ut vivat optant, Ter. c'est-à-dire, ( ergà ) illum ( in hunc finem ) ut vivat optant. Metuo lenonem ne quid suo suat capiti, Id. c'est-à-dire, Metuo ( ergà ) lenonem ( in hunc finem ut ) ne quid suo suat capiti. Il est évident qu'il en est de la préposition *ergà*, que je supplée ici après les verbes *efficere*, *facere*, *optare*, *metuere*, comme de la préposition *cùm* avec l'ablatif après le verbe *agere* dans cette phrase de Cornelius Nepos, *Egit cùm Cimone ut eam sibi uxorem daret.**

S'il est de l'essence de l'Infinitif d'être nom, comme je crois l'avoir bien établi ; c'est fausement que Lancelot suppose (g) qu'il cesse quelquefois d'être nom & qu'il retient son affirmation, comme dans cet exemple qu'il cite, *scio malum ESSE fugiendum* : c'est fausement aussi qu'il regarde l'Infinitif dans ce cas comme un Mode conjonctif, qui a le pouvoir de joindre la proposition qu'il constitue à une autre proposition principale ; » Car, dit-il, » *scio* vaut seul une proposition, & si vous » ajoutiez *malum est fugiendum*, ce seroit deux » propositions séparées ; mais mettant *esse* au » lieu d'*est*, vous faites que la dernière proposition n'est plus que partie de la première ; ... & de là est venu qu'en françois nous » rendons presque toujours l'Infinitif par l'indicatif du verbe & la particule *que* ; *Je sais*

(g) Gramm. gén. II. xvij.

LIV. III. » *que le mal est à fuir : & alors ce que ne si-*  
 » *gnifie que cette union d'une proposition*  
 » *avec une autre , laquelle union est en latin*  
 » *enfermée dans l'Infinitif , & en françois aussi ,*  
 » *quoique plus rarement , comme quand on*  
 » *dit , Il croit SAVOIR toutes choses. «*

L'Infinitif est un Mode impersonnel , & par conséquent il ne peut constituer une proposition : c'est la première conséquence qui sort de cette observation , & la première que nous en avons tirée. Elle détruit donc absolument le système de Lancelot ; & si nous rendons par l'indicatif françois l'Infinitif latin , c'est que nous envisageons le même objet sous un autre point de vûe , qu'il s'agit d'expliquer ici.

Il est établi que l'Infinitif exprime l'idée abstraite de l'existence intellectuelle avec relation à un attribut , en la présentant comme l'idée d'une nature déterminée : au lieu que les Modes personnels expriment cette même idée d'une manière concrète , & en supposant une application actuelle à quelque sujet déterminé par une relation personnelle. Que suit-il de là ? Que l'Infinitif est à l'égard des Modes personnels , ce qu'un nom abstrait est à l'égard de l'adjectif qui désigne par la même idée ; par exemple , il en est d'être à l'égard de je *suis* , comme d'*humanité* à l'égard d'*humain* : *être* fait abstraction de tout sujet , & je *suis* suppose un sujet déterminé par la première personne ; *humanité* fait de même ab-



straction de tout sujet, & *humain* suppose un CH. VI  
sujet déterminé par sa nature. .

De même donc que l'on peut dire également, *La vertu se fait respecter*, ou *les personnes vertueuses se font respecter*; on peut dire aussi, *Il est criminel de mentir*, ou *ceux qui mentent sont criminels*: la synonymie a de part & d'autre le même fondement & les mêmes différences. Elle a le même fondement, parce qu'on peut de part & d'autre envisager la même qualité ou dans un état d'abstraction ou dans les sujets en qui elle se trouve; elle a les mêmes différences, parce que les raisons qui d'une part peuvent faire préférer l'une des deux phrases à l'autre, seront les mêmes de l'autre part pour assurer la préférence à celle qui sera dans le même cas.

Après tout ce qui vient d'être dit de l'Infinitif, il semble que la matière devrait être épuisée: il nous reste cependant encore deux points importants à examiner. 1°. La langue françoise a-t-elle un gérondif proprement dit, comme le prétendent quelques grammairiens? 2°. Qu'est-ce que le supin, que l'on a coutume de regarder comme faisant partie de l'Infinitif? Le trouve-t-on dans toutes les langues, ou seulement dans quelques-unes? Mais ces deux questions ne peuvent être bien résolues que dans le §. suivant; & l'on verra bien pourquoi.

§. 2. *PARTICIPE*. Le *Participe* est un Mode impersonnel qui énonce un être indéter-

**LIV. III.** miné , en le désignant par l'idée précise de l'existence intellectuelle avec relation à un attribut.

Il semble que je ne mette en effet aucune différence entre la définition générale du verbe , celle de l'indicatif , & celle du Participe : j'en énonce cependant une très-remarquable. En premier lieu , je présente le verbe comme une sorte de mot , & je donne l'indicatif & le Participe comme différents Modes du verbe ; sous cet aspect , il n'est pas surprenant que la nature générale du verbe se retrouve à l'indicatif & au Participe. En second lieu , je remarque que l'indicatif est un Mode personnel , & le Participe un Mode impersonnel ; ces deux caractères suffisent pour différencier les deux Modes , & pour n'en pas confondre les notions avec celle du verbe , qui fait essentiellement abstraction de personnalité & d'impersonnalité.

De ce que l'indicatif est un Mode personnel , il suit qu'il constitue par lui-même une proposition : au contraire , de ce que le Participe est un Mode impersonnel , il suit qu'il ne peut constituer par lui-même une proposition. Il ne peut donc entrer que comme partie dans la proposition.

Mais il énonce un être indéterminé , en le désignant par une idée précise : on doit reconnaître ici la nature de l'adjectif. De là vient qu'en grec , en latin , en allemand , &c. le Participe est soumis à différentes terminaisons relatives aux nombres , aux cas , & aux genres ,

comme les adjectifs; & que, comme eux, il CH. VI.  
s'accorde en genre, en cas, & en nombre avec  
le nom auquel il est appliqué:

GREC: *φιλον*, m. *φιλυσα*, f. *φιλον*, n.

LATIN: *amans*, m. f. n.

ALLEM: *liebender*, m. *liebende*, f. *liebendes*, n.

Mais le Participe, quoiqu'adjectif, est aussi verbe, puisqu'il en a la signification fondamentale, qui consiste à désigner par l'idée précise de l'existence intellectuelle avec relation à un attribut; & il reçoit les diverses inflexions temporelles qui en sont les suites nécessaires: le présent, *precans* (prient); le prétérit, *precatus* (ayant prié); le futur, *precaturus* (devant prier).

On peut donc dire avec vérité que le Participe est un *adjectif-verbe*, puisqu'il réunit, dans sa nature propre, la nature indestructible de l'adjectif & celle du verbe; & de là vient qu'on lui a donné le nom de *Participe*. Ce n'est point exclusivement un adjectif, qui emprunte par accident quelque propriété du verbe, comme Sanctius semble le décider assez clairement (*h*); ce n'est pas non plus (*h*) *Minerva*  
un verbe, qui emprunte accidentellement quel- I. xv.  
que propriété de l'adjectif: c'est une sorte de mot dont l'essence comprend également & nécessairement les deux natures, en sorte que l'une n'y est pas plus éminemment que l'autre.

Frappés principalement de la nature d'adjectif qui se trouve dans le Participe, sans per-

**LIV. III.** dre néanmoins de vûe l'essence du verbe qui y est indestructible, les grammairiens ont cru devoir traiter le Participe comme une partie d'oraison différente de toutes les autres. Priscien présente cette observation sous un aspect singulier (i) : *Quod & casus habet quibus caret verbum, & genera ad similitudinem nominum, nec Modos habet quos continet verbum.* Je ferai sur cela quelques observations.

(i) Lib. II.  
de Oratione.

1°. Que dans la langue hébraïque, il y a presque à chaque personne des variations relatives aux genres, même dans le Mode indicatif; & que ces genres n'empêchent pas les verbes hébreux d'être verbes, parce que des idées accessoires ne peuvent pas détruire l'idée principale à laquelle on les ajoute, lorsqu'elles ne sont pas contradictoires avec cette idée fondamentale.

2°. Que séparer le Participe du verbe, parce qu'il a des cas & des genres comme les adjectifs; c'est comme si l'on en séparoit l'infinitif, parce qu'il n'a ni nombres ni personnes, comme le verbe en a dans les autres Modes; comme si l'on en séparoit l'impératif, parce qu'il a moins de temps que l'indicatif, ou qu'il n'a pas autant de personnes que les autres Modes; comme si l'on séparoit le subjonctif, parce qu'il ne peut constituer par lui-même une proposition principale, comme l'indicatif & l'impératif: en un mot c'est séparer le Participe du verbe, par la raison qu'il a un caractère propre qui le distingue des

autres Modes. Que penser d'une pareille Logique ? CH. VI.

3°. Qu'il est ridicule de ne vouloir pas regarder le Participe comme appartenant au verbe, parce qu'il ne se divise point en Modes comme le verbe. Ne peut-on pas dire aussi de l'indicatif, ou de tel autre Mode qu'on voudra, qu'il n'a pas les mêmes Modes que le verbe, *Nec Modos habet quos continet verbum* ? C'est donc encore, dans Priscien, un nouveau principe de Logique ; que la partie n'est pas de la nature du tout, parce qu'elle ne se subdivise pas dans les mêmes parties que le tout.

L'abbé Girard me semble avoir raisonné avec la même inconséquence, mais dans un sens contraire. » Je ne saurois m'empêcher, dit-il (k), d'ajouter encore une réflexion sur la bizarrerie, non de l'usage ni de la Grammaire, mais des grammairiens. Comment, après avoir décidé que les infinitifs, les gérondifs, & les Participes sont les uns substantifs & les autres adjectifs, osent-ils les placer au rang des verbes dans leurs méthodes & en faire des Modes de conjugaison ? «

(k) Vrais princip. *Disc.* ij. Tom. I. p. 70.

On voit que cet académicien croit qu'il est conséquent de ne pas regarder le Participe comme un Mode du verbe, si on le regarde comme adjectif : c'est l'erreur de Priscien. Mais Priscien adoptoit le sentiment qui place le Participe au rang des adjectifs, & nioit que ce fût un Mode du verbe : & notre

**LIV. III.** grammairien , qui regarde le Participe comme un Mode du verbe , en conclut que ce ne peut être un adjectif. » C'est en vain , dit-il  
 (1) Ibid. » (1), qu'on s'étaie sur ce que les gérondifs  
 p. 59. » se déclinent en latin. Car sans disputer sur  
 » cette langue , il est certain qu'ils ne se dé-  
 » clinent point en françois ; qu'ainfi cette rai-  
 » son n'est d'aucun poids pour décider de l'es-  
 » sence du verbe , dont la définition , devant  
 » être formée suivant les principes de la Logi-  
 » que , doit être la même dans toutes les lan-  
 » gues , indépendamment des variétés que  
 » leurs divers génies ont adoptées dans la ter-  
 » minaison & dans la formation des Modes....  
 » Quelle personne tant soit peu intelligente  
 » imaginera que.... le gérondif *croyant* , l'in-  
 » finitif *surprendre* , & les Participes *donné* ,  
 » *perdu* , ne soient pas verbes , mais purs sub-  
 » stantifs ou adjectifs , de la nature de ces au-  
 » tres mots , *ennemis* , *embuches* , *troupes* , *mê-*  
 » *mes* , *meilleures* ? Non , il n'est pas possible  
 » de se laisser surprendre par aucun raisonne-  
 » ment : quelque adroit que soit le sophisme ,  
 » jamais il ne persuadera la ressemblance. «

Une personne intelligente sans doute n'ima-  
 ginera jamais que l'infinitif soit un pur nom ,  
 de la nature des noms *ennemis* , *embuches* ,  
*troupes* ; ni que le Participe soit un pur adjec-  
 tif , de la nature des adjectifs *mêmes* , *meil-*  
*leures* : parce que l'infinitif & le Participe com-  
 prennent encore , dans leur essence , la nature  
 du verbe , qui ne se trouve point dans les mots

qu'on leur oppose. Mais, pour renfermer dans leur essence la nature du verbe ; l'infinitif & le Participe n'y renfermeront pas moins la nature, l'un du nom, & l'autre de l'adjectif : à moins que l'on ne prouve que ces natures sont en effet incompatibles avec celle du verbe.

Quant à la disparité du latin & du françois, dont l'un décline les Participes ( car c'est ce que ce grammairien appelle gérondifs ), & l'autre ne les décline pas ; c'est une erreur manifeste d'en conclure, qu'on n'en peut rien inférer pour décider de l'essence du verbe. Il est vrai, comme le dit l'académicien, que la définition du verbe doit être la même dans toutes les langues, indépendamment des variétés que leurs divers génies ont adoptées dans la terminaison & dans la formation des Modes ; si l'on entend par là, qu'il ne doit pas être question, dans cette définition, d'assigner ces variétés comme essentielles au verbe, ainsi que l'ont fait quelques grammairiens que j'ai censurés ailleurs (*m*). Mais qu'il ne faille faire aucune attention à ces variétés, pour parvenir à fixer la nature de l'objet que l'on veut définir ; c'est une prétention insoutenable.

(*m*) *Liv. II.*  
*ch. jv. art. 2.*  
& 3.

On ne doit fixer une définition, qu'après avoir vu l'objet dans tous les cas & sous toutes les faces possibles, après l'avoir envisagé sous toutes les formes & dans toutes les combinaisons dont il est susceptible : il n'y a qu'une suite nombreuse d'observations & de compa-

**Liv. III.** raisons , qui puisse nous faire connoître avec certitude ce qui est propre à un objet & ce qu'il a de commun avec d'autres. C'est qu'une définition exacte n'est rien autre chose que l'exposition abrégée & précise du système de nos connoissances relatives à l'objet défini ; & ce système abrégé , comme tout autre système , doit être le résultat raisonné des dépositions combinées de l'expérience. Or en Grammaire , les différents usages des langues font , en quelque manière , les phénomènes grammaticaux , de l'observation desquels il faut s'élever à la généralisation des idées & aux définitions dogmatiques. Il faut suivre les mots dans toutes les métamorphoses dont ils sont susceptibles , en quelque idiôme que ce soit : parce qu'elles ne sont toutes que la même nature , sous diverses formes & avec diverses relations ; & que , plus un objet montre de faces différentes , plus il est accessible à nos lumières.

Une définition construite d'après ces précautions sera un tableau raccourci , mais plein de vérité , qui donnera de l'objet défini une notion aussi exacte que précise : elle ne fera pas mention de ces variétés d'inflexion , adoptées dans une langue & rejetées dans une autre ; mais elle ne renfermera rien qui les exclue ; elle montrera même le fondement qui les rend possibles , & le germe des principes qui les expliquent.

Concluons que les foibles arguments de Priscien ne doivent pas empêcher de regarder



der le Participe comme un Mode du verbe, quoiqu'il ait des propriétés communes avec les adjectifs; & que ceux de l'abbé Girard ne doivent point empêcher de regarder le Participe comme adjectif, quoiqu'il conserve les propriétés générales du verbe.

J'ajoute qu'aucune autre raison n'a dû faire regarder le Participe comme une partie d'oraison différente du verbe: outre qu'il est fondamentalement de la même nature; il en conserve, dans toutes les langues, les propriétés usuelles. La formation en est soumise partout à l'analogie générale de la conjugaison; & de quel poids n'est pas l'analogie aux yeux de ceux qui en connoissent le vrai fondement & les droits? La Syntaxe de régime en est partout la même que celle de tout autre Mode du verbe; & c'est un autre effet de l'identité de l'analogie.

Nous disons en françois, *lisant* ou *ayant lu une lettre*, comme *je lis* ou *j'ai lu une lettre*; *arrivant* ou *étant arrivé des champs à la ville*, comme *j'arrive* ou *j'étois arrivé des champs à la ville*.

En grec, en latin, en allemand, le complément objectif du Participe actif se met à l'accusatif sans préposition, comme quand le verbe est à tout autre Mode:

INDICATIF. { GREC : Ἀγαπήσεις ΚΥΡΙΟΝ ΤΟΝ ΘΕΟΝ σου,  
LATIN : *Diliges DOMINUM DEUM TUUM,*  
ALLEM : *Du sollst GOTT DEINEN HERREN lieben :*

*Un homme aimant le Seigneur son Dieu.*

PARTICIPE. { GREC : Ἀπὸ ἀγαπῶν ΚΥΡΙΟΝ ΤΟΝ ΘΕΟΝ σου,  
LATIN : *Vir diligens DOMINUM DEUM SUUM,*  
ALLEM : *Ein GOTT SEINEN HERREN liebender mensch.*

Pour éviter la conséquence qui suit de cette (a) *Sandii* analogie , Périzonius prétend ( *n* ), qu'il en est de l'accusatif mis après le Participe latin , comme de celui que l'on trouve après certains noms verbaux , comme dans *Quid tibi HANC REM curatio est* ; ou après certains adjectifs , comme *OMNIA similis* , *CÆTERA indoctus* : & que cet accusatif y est également complément d'une préposition sousentendue. Ainsi , selon lui , de même que *HANC REM curatio* veut dire *circa HANC REM curatio* , que *OMNIA similis* se réduit à *secundum OMNIA similis* , & *CÆTERA indoctus* à *circa CÆTERA indoctus* ; de même aussi *amans UXOREM* signifie *amans ad UXOREM*.

Mais ce qui étoit une objection entre les mains de Périzonius , à cause de sa doctrine sur le régime du verbe actif , n'est qu'une con-

firmation de la preuve que je prétends tirer de l'analogie ; puisque , dans mes principes , *amans UXOREM* ou *amo UXOREM* supposent également la préposition *ad* , l'accusatif ne pouvant être que le complément d'une préposition.

Ce grammairien pourroit objecter encore que l'on trouve quelquefois le complément du Participe au génitif , comme dans *UXORIS amans* , *patiens INEDIE* ; & qu'on n'a jamais dit avec un Mode personnel , *UXORIS amo* , *patior INEDIE* : d'où il concluroit que l'analogie cesse d'être la même entre le Participe & le reste du verbe.

Mais qu'y a-t-il de surprenant , que le Participe soit soumis à quelque règle de Syntaxe autre que celles qui déterminent l'usage des Modes personnels ? Si c'est un adjectif ; ne doit-il pas suivre aussi l'analogie des adjectifs autant qu'elle pourra s'accorder avec celle des verbes , puisqu'enfin il n'est pas moins verbe ?

Il en est donc des exemples allégués comme de tous ceux où l'on trouve des adjectifs avec le génitif : dans les uns , il y a de sous-entendu le nom appellatif dont le génitif est le complément naturel ; dans les autres , ce nom appellatif est compris dans la signification de l'adjectif , dont le développement analytique le rendroit sensible.

Il s'ensuit seulement de l'objection , que les Participes de quelques verbes seroient sujets à deux Syntaxes différentes , à raison des deux

- LIV. III. natures qui composent celle de ces fortes de mots : mais comme l'usage n'autorise nulle part une synonymie exacte , il a différencié les deux Syntaxes dont il s'agit par des destinations différentes. *Usus vulgaris*, dit Périzonius lui-même (o) *quodammodo distinxit Participii præsentis significationem ratione constructionis , seu prout genitivo vel accusativo jungitur. Nam PATIENS INEDIÆ quum dicunt veteres , videntur significare eum qui æquo animo sapiùs patitur vel facile potest pati : at PATIENS INEDIAM , qui uno actu aut tem-*
- (o) *Ibid.* *pore volens nolens patitur.* Il dit ailleurs (p) :  
 x. Not. 2. *AMANS VIRTUTEM adhibetur ad notandum... præsens illud temporis momentum quo quis virtutem amat ; at AMANS VIRTUTIS usurpatur ad perpetuum virtutis amorem in homine aliquo significandum.*

Il est essenciel de remarquer que cette différence de signification attachée à la Syntaxe usuelle , prouve directement que le régime de l'accusatif convient plus particulièrement au Participe , quand on l'envisage comme verbe ; puisque c'est ce cas qu'on emploie quand on se sert du Participe dans le sens même du verbe , avec désignation d'un temps déterminé : au lieu que quand on veut indiquer une idée accessoire de facilité ou d'habitude , avec abstraction de tous les temps , on ne se sert que du génitif ; afin de présenter le Participe comme un simple adjectif , qui ajoute une idée accessoire à la compréhension de la nature.

Eh ! il faut bien convenir que le Participe CH. VI.  
 conserve la nature du verbe ; puisque tout  
 verbe connotatif peut se décomposer & se  
 décompose en effet par le verbe substantif ,  
 auquel on joint comme attribut le Participe  
 du verbe décomposé. Le système complet  
 des temps auroit exigé , dans les verbes latins ,  
 neuf temps simples ; savoir trois présents , trois  
 préterits , & trois futurs : & il y a quantité de  
 verbes qui n'ont de simples que les présents.  
 Tels sont les verbes déponents , dont les pré-  
 térits & les futurs sont composés du préterit  
 & du futur du Participe avec les présents sim-  
 ples du verbe substantif , auxiliaire naturel.  
 Comme on peut substituer , à leurs présents  
 simples , des phrases composées du présent du  
 Participe avec les présents simples du même  
 verbe auxiliaire ; voici sous un seul coup d'œil  
 l'analyse complete des neuf temps de l'indi-  
 catif , par exemple , du verbe *precor*.

PRÉSENTS.

PRÉTÉRITS.

FUTURS.

INDÉF. *Precor* ou *PRECANS sum. PRECATUS sum. PRECATURUS sum.*  
 ANTÉR. *Precabar* ou *PRECANS eram. PRECATUS eram. PRECATURUS eram.*  
 POSTÉR. *Precabor* ou *PRECANS ero. PRECATUS ero. PRECATURUS ero.*

Les verbes les plus riches en temps sim-  
 ples n'ont encore que des futurs composés de  
 la même manière ; *AMATURUS sum, AMA-  
 TURUS eram, AMATURUS ero* : & ces futurs  
 composés exprimant des points de vûe néces-

**LIV. III.** faire à la plénitude du système des temps exigé par l'essence du verbe ; il est nécessaire aussi de reconnoître que le Participe , qui entre dans ces circonlocutions , est de même nature que le verbe dont il dérive ; autrement les vûes du système ne seroient pas exactement remplies.

On a coutume de distinguer, dans nos verbes, deux sortes de Participes ; l'un actif, & l'autre passif. J'approfondirai par la suite ce qui concerne l'un & l'autre. Comme il s'agit ici d'établir le système des temps du Participe, de même que j'ai exposé celui des autres Modes ; je m'en tiendrai, par raison d'analogie, au Participe actif.

### SYSTÈME DES TEMPS DU PARTICIPE.

	I.	II.	III.
<b>PRÉSENT.</b>	<i>Chantant.</i>	<i>Arrivant.</i>	<i>Se révoltant.</i>
<b>PRÉTÉRITS</b>	POSIT. <i>Ayant</i>	<i>Étant</i>	<i>S'étant</i>
	COMP. <i>Ayant eu</i>	<i>Ayant été</i>	<i>S'étant eu</i>
	PROCH. <i>Venant de chanter.</i>	<i>Venant d'arriver.</i>	<i>Venant de se révolter.</i>
<b>FUTUR.</b>	<i>Devant chanter. Devant arriver. Devant se révolter.</i>		

Sanctius & après lui Scioppius prétendent

que tout Participe est indistinctement de tous les temps; & Lancelot a presque approuvé cette doctrine dans sa *Méthode latine*. La raison générale qu'ils allèguent tous en faveur de cette opinion, c'est que chaque Participe se joint à chaque temps du verbe auxiliaire, ou même de tout autre verbe. Je n'entrerai point ici dans le détail immense des exemples qu'on allègue pour la justification de ce système: cependant j'en ferai voir le foible, en rappelant quelques principes essentiels dont ces grammairiens n'avoient pas une notion exacte.

Ce qui a donné lieu à l'erreur de Sanctius & des autres, c'est que les temps du Participe sont indéfinis; qu'ils font abstraction de toute époque; & qu'on peut, en conséquence, les rapporter tantôt à une époque & tantôt à une autre, quoique chacun de ces temps exprime constamment la même relation d'existence à l'époque. Ce sont ces variations de l'époque qui ont fait croire, qu'en effet le même temps du Participe avoit successivement le sens du présent, celui du préterit, & celui du futur.

Ainsi l'on dit, par exemple, *sum metuens* (je suis craignant, ou je crains); *metuens eram* (j'étois craignant, ou je craignois); *metuens ero* (je serai craignant, ou je craindrai): & ces expressions marquent toutes ma crainte comme présente à l'égard des diverses époques désignées par le verbe substantif;

LIV. III. époque actuelle désignée par *sum*, époque antérieure désignée par *eram*, époque postérieure désignée par *ero*.

Il en est de même de tous les autres temps du Participe : *egressurus sum* ( je suis devant sortir , *c'est-à-dire* , actuellement ma sortie est future ) ; *egressurus eram* ( j'étois devant sortir , *c'est-à-dire* , ma sortie étoit future , ou je pouvois dire , ma sortie est future ) ; *egressurus ero* ( je serai devant sortir , *c'est-à-dire* , ma sortie fera future , ou je pourrai dire , ma sortie est future ) : où l'on voit que ma sortie est toujours envisagée comme future , & à l'égard de l'époque actuelle marquée par *sum* , & à l'égard de l'époque antérieure marquée par *eram* , & à l'égard de l'époque postérieure marquée par *ero*.

Ce ne sont donc point les relations de l'époque à l'acte de la parole , qui déterminent les présents , les prétérits , & les futurs : ce sont les relations de l'existence du sujet à l'époque même. Or tous les temps du Participe , étant indéfinis , expriment une relation déterminée de l'existence du sujet à une époque indéterminée , qui est ensuite caractérisée par le verbe qui accompagne le Participe. Voilà la grande règle pour expliquer tous les exemples d'où Sanctius prétend inférer que les Participes ne sont d'aucun temps.

Passons à quelques observations particulières , dont l'importance se fera sentir à mesure qu'elles seront exposées.



I. » Le Participe, dit le P. Buffier (q), re-  
 » çoit quelquefois avant soi la particule *en* ; (q) Gramm.  
 » comme *en parlant, en lisant, &c.* c'est ce fr. n°. 542.  
 » que quelques-uns appellent gérondif. N'im-  
 » porte quel nom on lui donne, pourvu qu'on  
 » sache que cette particule *en* devant un Par-  
 » ticipe actif signifie *lorsque, tandis que.* »

Il me semble que c'est traiter un peu cava-  
 lièrement une distinction, qui intéresse pour-  
 tant la philosophie plus qu'il ne paroît d'abord.  
 Les gérondifs en latin sont des cas de l'infini-  
 tif, & l'infinif est un véritable nom; tout ce-  
 la est prouvé. Le Participe au contraire est  
 un Mode tout différent de l'infinif, il est ad-  
 jectif. Le premier est un nom-verbe, le se-  
 cond est un adjectif-verbe. Le premier ne peut  
 être appliqué grammaticalement à aucun su-  
 jet, parce qu'un nom n'a point de sujet; &  
 c'est pour cela qu'il ne reçoit, dans aucun  
 idiôme, aucune des terminaisons par lesquel-  
 les il pourroit s'accorder avec un sujet: le se-  
 cond est applicable à un sujet, parce que c'est  
 une propriété essentielle à tout adjectif; &  
 c'est pour cela que, dans la plûpart des lan-  
 gués, il reçoit les mêmes terminaisons que  
 les adjectifs, pour se prêter, comme eux, aux  
 loix de la concordance. Or il n'est assurément  
 rien moins qu'indifférent pour l'exactitude de  
 l'analyse, de savoir si un mot est un nom ou  
 un adjectif, & par conséquent si c'est un géron-  
 dif ou un Participe.

Que le verbe terminé en *ant* puisse ou ne

**LIV. III.** puisse pas être précédé de la préposition *en* ; l'abbé Girard le traite également de gérondif ;  
 (r) Vrais & c'est un Mode, dit-il (r), » fait pour lier  
 princip. Tom. » ( l'événement ) à un autre événement com-  
 II. Disc. viij. » me circonstance & dépendance. «  
 p. 5.

Mais que l'on dise, *Cela étant vous sortirez*, ou *cela posé vous sortirez* : il me semble que *étant* & *posé* expriment également une circonstance & une dépendance de *vous sortirez*. Cependant l'académicien regarde *étant* comme un gérondif, & *posé* comme un Participe. Où est ici l'exactitude qu'il a tant annoncée, & dont il a tant reproché le défaut à ceux qui ont couru avant lui la même carrière ?

D'autres grammairiens, plus exacts en ce point que le P. Buffier & l'abbé Girard, ont bien senti que nous avons gérondif & Participe en *ant*. Mais en assignant des moyens mécaniques pour les reconnoître, ou ils s'y sont mépris, ou ils nous en ont laissé ignorer les caractères distinctifs.

» Nos deux Participes *aimant* & *aimé*, dit  
 (r) Gramm. » Lancelot (s), en tant qu'ils ont le même ré-  
 gén. II. xxij. » gime que le verbe, sont plutôt des gérondifs que des Participes. « Il est évident que ce principe est erroné. Nous ne devons employer dans notre Grammaire françoise le mot de *gérondif*, qu'autant qu'il exprimera la même idée que dans la Grammaire latine, d'où nous l'empruntons ; & ce doit être la même chose du mot *Participe*. Or en latin, le Par-

Participe & le gérondif avoient également le même régime que le verbe ; & l'on disoit *legendi*, *legendo*, ou *legendum LIBROS*, *legens* ou *lecturus LIBROS*, comme *legere*, *lego*, *legam*, ou *legi LIBROS* : donc l'identité de régime ne sauroit prouver que *aimant* & *aimé* soient plutôt des gérondifs que des Participes.

D'ailleurs il y a assurément une grande différence entre ces deux phrases, *Je l'ai vu parlant à son fils*, & *je l'ai vu en parlant à son fils* : c'est que *parlant*, dans la première, est un Participe, & qu'il est gérondif dans la seconde, comme on en convient assez aujourd'hui, & comme je le ferai voir tout à l'heure ; c'est pourtant, de part & d'autre, & le même matériel *parlant*, & la même Syntaxe de régime *parlant à son fils*, comme on diroit *parler à son fils* ou *il parloit à son fils*.

M. Duclos a connu toutes ces méprises, & en a nettement assigné l'origine : c'est la ressemblance de la forme du gérondif avec celle du Participe. » Cependant, dit-il (1), quel-  
 » que semblables qu'ils soient quant à la forme, ils sont de différente nature, puisqu'ils  
 » ont un sens différent. Pour distinguer le gérondif du Participe, ajoute-t-il un peu plus  
 » bas, il faut observer que le gérondif marque toujours une action passagère, la manière, le moyen, le temps d'une action  
 » subordonnée à une autre. Exemple : *En riant on dit la vérité*. *En riant* est l'action passagère & le moyen de l'action principale, de

(1) Rem sur la Gramm génér. II. xxj

LIV. III. » *dire la vérité. Je l'ai vu en passant : en pas-*  
 » *sant* est une circonstance de temps ; c'est-à-  
 » *dire, lorsque je passois.* Le Participe marque  
 » la cause de l'action, ou l'état de la chose.  
 » Exemple : *Les courtisans préférant leur avan-*  
 » *tage particulier au bien général, ne donnent*  
 » *que des conseils intéressés : préférant* marque  
 » la cause de l'action & l'état habituel de la  
 » chose dont on parle. »

J'oserais cependant remarquer 1<sup>o</sup>. que, quand ces caractères conviendroient incontestablement aux deux espèces & qu'ils seroient incommunicables, ce ne seroit pas ceux que devroit envisager la Grammaire ; parce que ce sont des vûes totalement métaphysiques, & qui ne tiennent en rien au système de la Grammaire générale : 2<sup>o</sup>. que le gérondif peut quelquefois exprimer la cause de l'action & l'état de la chose ; & qu'au contraire on peut énoncer par le Participe, une action passagère & le temps d'une action subordonnée.

Par exemple, *En remplissant toujours vos devoirs & en fermant constamment les yeux sur les désagréments accidentels de votre place, vous captiverez enfin la bienveillance de vos supérieurs* : les deux gérondifs *en remplissant* & *en fermant* expriment l'état habituel où l'on exige ici que soit le subalterne ; & ils énoncent en même temps la cause qui lui procurera la bienveillance de ses supérieurs.

Que l'on dise au contraire, *Mon père sortant de sa maison, des inconnus enlevèrent à*

*ses yeux le meilleur de ses amis* : le mot *sortant* a un sujet qui n'est qu'à lui, *mon père* ; & c'est par conséquent un Participe : cependant il n'exprime qu'une action passagère qui sert d'époque à l'action principale. C'est la même chose en latin : *Quos, ab urbe discedens Pompeius, erat adhortatus. Discedens* est sans contredit un Participe, & il n'exprime néanmoins qu'une circonstance de temps de l'événement énoncé par le verb principal *erat adhortatus*.

Or les caractères distinctifs du gérondif & du Participe doivent être les mêmes dans toutes les langues, parce que la distinction ne peut en être fondée que sur la distinction des vûes immuables de la Grammaire générale. Si l'on donne, dans une langue, les dénominations de Participe & de gérondif, à des formes qui ne soient pas analogues à celles qui sont caractérisées par les mêmes noms dans une autre langue : c'est un abus visible des termes ; & les grammairiens qui veulent s'entendre & être entendus, doivent réformer leur langage à cet égard.

Je crois donc que ce qui caractérise en effet le gérondif & le Participe actif, c'est que le gérondif, dont la nature est au fonds la même que celle de l'infinitif, est un véritable nom ; au lieu que le Participe actif, comme tout autre Participe, est un véritable adjectif.

De là vient 1<sup>o</sup>. que notre gérondif françois peut être employé comme complément de la

**LIV. III.** préposition *en*, ce qui caractérise un véritable nom; *en riant on dit la vérité* ( in ridendo dicitur verum ): 2<sup>o</sup>. que quand la préposition n'est point exprimée, elle est du moins sous-entendue & qu'on peut la suppléer, si le verbe est véritablement au gérondif; *allant à la campagne je l'ai rencontré*, c'est-à-dire, *en allant à la campagne*: 3<sup>o</sup>. que le gérondif n'a jamais de sujet auquel il soit immédiatement appliqué, parce qu'il n'est pas dans la nature du nom d'avoir un sujet; au lieu que notre Participe actif est toujours appliqué immédiatement à un sujet qui lui est propre, parce qu'il est adjectif, & que tout adjectif suppose essentiellement un sujet auquel il se rapporte.

Notre gérondif est donc un cas réel du présent de notre infinitif; & c'en est un cas completif, puisque notre usage l'a destiné à caractériser le complément de la préposition *en*. Au reste il est, comme l'infinitif même, un présent indéfini, qui peut s'adapter à toutes les époques: *En riant JE vous DONNE un avis sérieux*; *en riant JE vous DONNOIS un avis sérieux*; *en riant JE vous DONNERAI un avis sérieux*. Je ne crois pas qu'il soit possible de désirer une analogie plus complète entre les gérondifs latins & le gérondif françois.

(u) Ibid. M. Duclos prétend (u), » qu'il y a beau-  
 » coup d'occasions où le gérondif & le Par-  
 » ticipe peuvent être pris indifféremment l'un  
 » pour l'autre. Exemple: *Les hommes jugeant*  
 » *sur l'apparence sont sujets à se tromper*: il

« est assez indifférent, dit-il, qu'on entende  
« dans cette proposition *les hommes EN JU-  
« GEANT* ou *QUI JUGENT* sur l'apparence. »

Pour moi, je ne crois point du tout la chose indifférente. Si l'on regarde *jugeant* comme un gérondif, il me semble que la proposition indique alors les cas où les hommes sont sujets à se tromper; c'est *en jugeant* (in judicando), *lorsqu'ils jugent sur l'apparence*: si *jugeant* est un Participe, il me semble que la proposition énonce alors la cause pourquoi les hommes sont sujets à se tromper; c'est que le danger de se tromper est pour les hommes *jugeant* ou *qui jugent* sur l'apparence. Or il y a une grande différence entre ces deux points de vûe: & un homme délicat, qui voudra marquer l'un plutôt que l'autre, se gardera bien de faire usage d'un tour équivoque; il mettra la préposition *en* avant le gérondif, ou tournera le Participe par *qui*, selon les vûes qu'il aura, & conformément à l'avis même de l'illustre Secrétaire de l'Académie.

II. Il n'est plus question d'examiner aujourd'hui si nos Participes actifs sont déclina-  
bles, ni d'inférer de ce qu'ils sont indéclinables que ce ne sont pas de vrais adjectifs.

1°. L'indéclinabilité leur est accidentelle; puisqu'anciennement ils avoient des terminai-  
sons relatives aux genres & aux nombres.  
Exemple: *Pource que i'appelleray de leurs*  
*oreilles ESCOUTANTES mal, à elles mesmes,*  
*quand elles escouteront bien (x).*

(x) Projet  
du livre, De  
la précellen-  
ce du langage  
franç. p. 11.  
Edit. 1579.

## Liv. III.

Il n'en est pas de cet exemple , comme de ceux-ci : *une maison APPARTENANTE à Pythius , une requête TENDANTE aux fins* , dans lesquels on pourroit croire que les mots *appartenante , tendante* sont des Participes déclines au féminin. *Escoutantes* , dans le premier exemple , est vraiment Participe , & on peut le tourner comme le second membre par *quand elles escoutent mal* : mais *appartenante* & *tendante* doivent être regardés comme de purs adjectifs dérivés des verbes *appartenir* & *tendre* , & semblables dans leur Syntaxe à quantité d'autres adjectifs , comme *utile à la santé , nécessaire à la vie , enclin au mensonge* , &c. C'est ainsi que l'Académie françoise le décida le 3 Juin 1679 (y). Et cette décision est d'une vérité frappante : car il est évident que dans les exemples allégués , & dans tous ceux qui seront semblables , on n'a égard à aucune circonstance de temps ; ce qui est pourtant essenciel dans les Participes , comme Modes du verbe.

(y) Opusc.  
sur la langue  
fr. p. 343.

2<sup>o</sup>. Quand notre Participe actif auroit été indéclinable dans tous les âges de notre langue , il ne s'ensuivroit pas encore qu'il n'eût pas la nature de l'adjectif. Les mots latins *quatuor , quinque , sex , septem* , &c. ne se sont jamais déclines , & sont néanmoins articles numériques aussi bien que *unus , duo* , & *tres* , qui se déclinent : les mots françois *deux , trois , quatre , cinq , six* , &c. *plusieurs* , sont dans le même cas , & n'en sont pas moins des adjectifs :



jectifs : les verbes de la langue franque ne laissent pas d'être des verbes, quoique l'usage ne leur ait accordé ni nombres, ni personnes, ni Modes, ni temps. C'est que la nature des mots est réellement indépendante des formes extérieures qu'ils peuvent accidentellement recevoir ou ne pas recevoir : leur essence rend effectivement possibles ces métamorphoses, mais elle ne les rend pas nécessaires.

III. Si la plupart de nos grammairiens ont confondu le gérondif françois avec le présent du Participe actif, trompés en cela par la ressemblance de la forme ; une ressemblance pareille entre notre Participe passif simple & notre supin, les a jetés à cet égard dans une méprise toute pareille.

Je ne doute point que ce ne soit pour bien des grammairiens un véritable paradoxe, que de vouloir trouver dans nos verbes un supin proprement dit : mais je prie ceux qui seroient prévenus contre cette idée, de prendre garde que je ne suis pas le premier qui l'ai mise en avant, & que M. Duclos indique assez nettement qu'il a du moins entrevu que ce système peut devenir probable. » A » l'égard du supin, dit-il (1), si nous en » voulons reconnoître en françois, je crois » que c'est le Participe passif indéclinable, » joint à l'auxiliaire *avoir*. » Ce que dit ici cet habile académicien n'est à la vérité qu'un doute qu'il propose ; mais c'est un doute, dont ne se seroit pas avisé un grammairien moins

(1) Rem.  
sur la Gramm.  
génér. II. xxj.

LIV. III. accoutumé à démêler les nuances les plus délicates, & moins propre à approfondir la vraie nature des choses. Essayons-en ici l'examen, & commençons par le supin des verbes latins, où tout le monde le reconnoît.

Le mot latin *supinus* signifie proprement *couché sur le dos* : c'est l'état d'une personne qui ne fait rien, qui ne se mêle de rien ; & de là vient que *supinus* a été pris pour *otiosus*, pour *negligens*, pour *mollis*. Sur quel fondement a-t-on donné cette dénomination à certaines formes des verbes latins, comme *amatum*, *monitum*, *rectum*, *auditum*, &c ? Sans entrer dans une discussion inutile des différentes opinions des grammairiens anciens & modernes sur cette question, je proposerai la mienne, qui n'aura peut-être pas plus de solidité, mais qui me paroît du moins plus vraisemblable.

Les verbes appelés communément neutres, comme *sum*, *fio*, *existo*, *sto*, &c. reçurent des anciens, au rapport de Diomède, (a) *Analog.* cité par Vossius (a), le nom de supins, *quod* III. 2. *nempe velut otiosa resupinaque dormiant, nec actionem nec passionem significantia*. Si les anciens ont adopté dans ce sens le terme de *supin* ; c'est assurément dans le même sens qu'il a été donné à la partie des verbes qui a retenu ce nom jusqu'à présent : & c'est avec beaucoup de raison qu'il en est aujourd'hui la dénomination exclusive. Qu'il me soit permis, pour le prouver, de faire ici une observation métaphysique.

Quand une puissance agit, il faut distinguer l'action, l'acte, & la passion. L'*acte* est l'effet qui résulte de l'opération de la puissance (*res acta*), considéré en soi & sans aucun rapport, soit à la puissance qui l'a produit, soit au sujet sur qui est tombée l'opération de la puissance; c'est l'effet vu dans l'abstraction la plus complète. L'*action* est l'opération même de la puissance; c'est le mouvement physique ou moral qu'elle se donne pour produire l'effet, mais sans aucun rapport au sujet sur qui peut tomber l'opération. La *passion* enfin est l'impression produite dans le sujet sur qui est tombée l'opération.

Ainsi l'*acte* tient, en quelque manière, le milieu entre l'*action* & la *passion*; il est l'effet immédiat de l'*action*, & la cause immédiate de la *passion*; il n'est ni l'*action* ni la *passion*. Qui dit *action*, suppose une puissance qui opère; qui dit *passion*, suppose un sujet qui reçoit une impression; mais qui dit *acte*, fait abstraction & de la puissance active & du sujet passif.

Or voilà justement ce qui distingue le supin des verbes latins: *amare* (aimer) exprime l'action; *amari* (être aimé) exprime la passion; & le supin *amatum* (aimé) exprime l'acte.

De là vient que le supin *amatum* peut être mis à la place du prétérit de l'infinitif actif, & qu'il a essentiellement le sens prétérit, dès qu'on le met à la place de l'action. *Dictum*

LIV. III. *est* ( l'acte de dire est & par conséquent l'action de dire a été ), parce que l'action est nécessairement antérieure à l'acte, comme la cause à l'effet : ainsi *dictum est* a le même sens que pourroient avoir *dicere fuit* ou *dixisse est*, si l'usage avoit autorisé ces dernières phrases.

On m'objectera apparemment, puisque c'est l'opinion commune des rudiments & des méthodes, que *dictum est* est à la voix passive & que par conséquent *dictum*, dans cette phrase, est au neutre du Participe passif : on confirmera cette objection, en comparant les expressions analogues des trois temps, *dicis* ( on dit ), *dictum est* ( on a dit ), *dicendum est* ( on doit dire ); & comme *dicitur* est à voix passive, on se croira bien fondé à conclure que *dictum est* & *dicendum est* sont également à la voix passive.

Je répondrai à cette objection, en opposant analogie à analogie. *Ire est* est au présent, *itum est* est au prétérit, *eundum est* est au futur : ces trois phrases ont entre elles l'analogie la plus exacte & peuvent être comparées comme parties d'une même conjugaison, puisque l'idée individuelle de la signification du verbe *ire* y est également employée comme sujet du verbe *est* ; & j'ajoute que le verbe *ire* y est pris également dans le sens actif : *ire est* ( l'action d'aller est, on va ); *itum est* ( l'acte d'aller est, l'action d'aller a été, on est allé ); *eundum est* ( devoir aller est, on doit aller ).

Que le présent *ire est* soit usité en latin & qu'il soit actif, personne n'en doutera. Il n'y aura guères plus de doute sur le futur *eundum est*, si l'on se rappelle qu'il a été prouvé que le gérondif *eundum* est un cas de l'infinitif *ire*, & qu'il suit la même Syntaxe que l'infinitif; *aliqua consilia REPERIENDUM EST*, Plaut. *Æternas quoniam pœnas in morte TIMENDUM est*, Lucr. *PERDOMANDUM feroces animos esse*, Liv. *Pacem trojano ab rege PETENDUM*, Virg. Servius, qui vivoit au quatrième siècle, dont le latin étoit la langue naturelle, & qui nous a laissé sur Virgile un commentaire estimé, remarque sur ce dernier exemple (b) que cette Syntaxe est nécessaire, quand on emploie le gérondif: *Cùm per gerundi modum aliquid dicimus, per accusativum elocutionem formemus necesse est.* (b) Æn. XI. 230.

Il ne reste donc qu'à voir si *itum* peut être mis sur la même ligne qu'*eundum*. Or Servius, après la règle qu'il vient de poser sur la Syntaxe des gérondifs, la confirme par des exemples: il cite d'abord celui de Lucrèce que j'ai cité moi-même, puis il ajoute celui-ci d'après Salluste, *Castra sine vulnere INTROITUM*, mettant en effet sur la même ligne *timendum* & *introitum*, qu'il désigne également par la dénomination de *gerundi modus*. Sur le *SERVITUM matribus ibo* (c), il s'étoit expliqué de même, *Modus gerundi est*: & à propos de *Quis talia FANDO* (d), il avoit dit, *Gerundi modus est, sive pro infinitivo modo.* (c) Æn. II. 786. (d) Ibid. 6.

*dictum accipiunt.* Ce dernier mot est important; il prouve que *ire*, *itum*, & *eundum* sont également du Mode infinitif. Il faut bien que Varron ait pensé que le supin *spectatum* étoit à l'infinitif actif, quand il a dit, *Me in Arcadiâ scio SPECTATUM suam*, pour *spectasse*, dit la *Méthode latine* de P. R. Plaute a dit dans le même sens, *Iustam rem & facilem esse ORATUM à vobis volo*: surquoi il est bon de remarquer que, sans *volo*, ce comique auroit dit, *Iustam rem & facilem est ORATUM à vobis*, conformément à l'exemple cité de Saluste par Servius & à l'analogie que j'établis ici.

Concluons donc que *ire est*, *itum est*, *eundum est*, sont trois phrases entièrement analogues, également actives, qui n'ont entre elles que les différences de temps qui distinguent les parties d'une même conjugaison, & dont on a peut-être tort de ne rien dire dans les livres élémentaires. *Ire est* (on va), *ire erat* (on alloit), *ire erit* (on ira), sont les trois présents de l'indicatif de cette conjugaison; & répondent au trois présents naturels, *Eo* (je vais), *ibam* (j'allois), & *ibo* (j'irai): *itum est* (on est allé), *itum erat* (on étoit allé), *itum erit* (on sera allé), sont les trois préterits, qui répondent aux préterits naturels *ivi* (je suis allé), *iveram* (j'étois allé), *ivero* (je serai allé): enfin *eundum est* (on doit aller), *eundum erat* (on devoit aller), *eundum erit* (on devra aller), sont les trois fu-

**Futurs**, qui répondent aux futurs naturels *iturus*, **CH. VI.**  
*a, um sum* ( je dois aller ), *iturus, a, um*  
*eram* ( je devois aller ), *iturus, a, um ero* ( je  
 devrai aller ).

Or on retrouve dans chacune de ces trois espèces de temps les mêmes temps auxiliaires du verbe substantif, qui servent seulement, selon leur destination ordinaire, à marquer les différentes relations de l'époque de comparaison : les relations d'existence, qui doivent distinguer les trois espèces générales de temps, ne peuvent donc être marquées que par le mot radical qui sert de sujet à l'auxiliaire : & par conséquent *ire* est le présent ; *itum* tient lieu du préterit, parce que la position de l'acte suppose l'antériorité de l'action ; & *eundum* tient lieu du futur, parce que c'est un présent indéfini, déterminé ici par l'usage à une époque postérieure.

Le supin, pouvant être employé pour le préterit de l'infinitif actif, doit donc être regardé comme une partie de la conjugaison de cet infinitif : & de même que les gérondifs terminés en *di, do, dum*, y ont été rapportés au présent ; on peut regarder le supin comme un gérondif du préterit. Cette dénomination de gérondif s'accorde également avec le système d'analogie établi jusqu'ici, & avec le langage des anciens grammairiens latins, comme on l'a vu plus haut dans les citations de Servius, & comme on peut le voir dans Priscien, qui confond perpétuellement, sous cha-

LIV. III. cune des deux dénominations de gérondifs & de supins, les mots qui depuis ont été fixés exclusivement à l'une ou à l'autre. Cela posé, il y aura deux gérondifs du préterit, comme il y en a trois du présent; c'est-à-dire, deux supins: l'un en *um*, qui est au nominatif ou à l'accusatif; & l'autre en *u*, qui est à l'ablatif.

On vient de voir le supin en *um* au nominatif dans le paradigme de conjugaison que j'ai exposé il n'y a qu'un moment; & c'est encore la même chose dans cette phrase de (e) Lib. VII. T. Liv. (e): *Diù non PERLITATUM tenuerat Dictatorem*, c'est-à-dire littéralement (n'avoir pas fait pendant longtemps des sacrifices agréables aux Dieux avoit retenu le Dictateur), car *perlitare* signifie *faire des sacrifices agréables aux Dieux*, ou *des sacrifices de bon augure*; c'est-à-dire donc (ce qui avoit retenu le Dictateur, c'est que depuis longtemps on n'avoit point fait de sacrifices favorables). On voit que *perlitatum* est employé ici tout à la fois comme verbe & comme nom: comme verbe, puisqu'il a le sens préterit, & qu'il est accompagné d'une négation; comme nom, puisqu'il est le sujet du verbe personnel *tenuerat*.

Le supin s'emploie aussi à l'accusatif. *Nec ego vos ULTUM injurias hortor*; Sall. *Suspensi Euripylum SCITATUM oracula Phœbi mittimus*; Virg. *Cur te is PERDITUM*; Ter. Dans tous ces exemples le supin est à l'accusatif, parce qu'il est complément de l'une des



deux prépositions sousentendues *ad* ou *in*: **CH. VI.**  
*hortor* (*ad*) *ULTUM*, *mittimus* (*ad*) *SCITATUM*, *is* (*in*) *PERDITUM*. C'est ainsi que Lucrèce a exprimé la préposition *in*, dans ces vers :

*Quapropter, quoniam, quæ paulò diximus ante,  
 In COMMUTATUM veniunt, constare necesse est  
 Ex aliis ea, quæ nequeant convertier unquam.*

Pour ce qui est du supin en *u*, il est à l'ablatif, & la preuve en est dans la nature des mots dont il est le complément: *OBSONATU redeo*; Plaut. Suppl. *ex*: *Primus CUBITU surgat*, *postremus CUBITUM eat*; Cat. Rust. c'est-à-dire, *ex CUBITU* & *in* ou *ad CUBITUM*: *Mirabile VISU*; Virg. Suppl. *in*, (admirable dans l'acte de voir).

Quelques grammairiens prétendent que le supin en *u* n'est pas un supin, & que c'est simplement l'ablatif d'un nom verbal dérivé du supin, lequel est de la quatrième déclinaison.

Il est certain que le supin, soit en *um*, soit en *u*, est un véritable nom: tout ce qu'on en a vu jusqu'ici en est la preuve. Mais pourquoi en conclurroit-on que ce n'est pas un verbe? N'est-il pas prouvé que l'infinitif est nom & verbe tout à la fois? Le supin en *um* n'est-il pas employé pour le prétérit de l'infinitif, & à cet égard ne lui appartient-il pas? Enfin le supin ayant un nominatif, & un accusatif qui ne peut être le complément que de

**LIV. III.** certaines prépositions, pourquoi n'auroit-il pas un ablatif pour servir de complément aux autres prépositions ?

On répond que l'ablatif devroit être en *o*, à cause du nominatif en *um*. Mais il est vraisemblable que l'usage a rejeté l'ablatif en *o*, de peur qu'on ne le confondît avec celui du Participe passif; qu'il a d'ailleurs adopté l'ablatif en *u*, parce qu'il est semblable à celui des noms verbaux en *us* de la quatrième déclinaison, qui expriment l'acte dans un état d'abstraction comme le supin, au lieu que les noms verbaux en *io* de la troisième expriment l'action. Surquoy il faut observer que tous les verbes n'ont pas produit ce nom verbal en *us*, & que plusieurs cependant, dans ce cas-là même, ne laissent pas d'avoir le supin en *u*; ce qui confirme mon opinion.

Il faut avouer néanmoins que par lui-même le supin n'est point de la nature du verbe, puisqu'il exprime purement l'acte dans un état d'abstraction: mais au moyen d'une conséquence très-certaine il prend, comme on a vu, la place du prétérit de l'infinitif; d'ailleurs il sert aux générations régulières du système de conjugaison; & c'en est assez pour le faire entrer dans ce système, comme partie du verbe actif.

On trouve à la vérité le supin avec le régime du verbe actif & avec celui du verbe passif: *Nec ego vos ULTUM INJURIAS horro*, Sall. construction active: *TENTATUM*

**PER DICTATOREM** ut ambo patricii consules **CH. VL.**  
*crearentur, rem perduxit ad interregnum*, Liv.

construction passive. C'est que le supin n'exprimant ni action ni passion, peut être rapporté tantôt à l'objet qui a reçu l'impression de l'acte, & tantôt à la cause qui l'a produit: le premier de ces rapports est un rapport de tendance, & s'exprime par le tour du sens actif; le second est un rapport d'origine, & s'exprime comme le régime du verbe passif.

Avons-nous un supin en françois, comme M. Duclos le conjecture? Je crois actuellement sa conjecture démontrée, non seulement pour le françois, mais pour l'italien, l'espagnol, l'allemand, &c. C'est en effet ce mot indéclinable dérivé du verbe, qui sert à la composition des préterits avec l'auxiliaire *avoir*; de sorte que les verbes de ces langues qui ne se conjuguent pas avec cet auxiliaire, n'ont véritablement point de supin.

	INF.	SUP.	PRÉT.
FRANÇOIS.	<i>Louer</i> ,	<i>loué</i> ,	<i>j'ai LOUÉ.</i>
ALLEMAND.	<i>Loben</i> ,	<i>gelobet</i> ,	<i>Ich habe GELOBET.</i>
ITALIEN.	<i>Lodare</i> ,	<i>loddto</i> ,	<i>Hò LODATO.</i>
ESPAGNOL.	<i>Alabar</i> ,	<i>alabado</i> ,	<i>He ALABADO.</i>

Ce supin, dans nos langues modernes comme dans le latin, est un vrai préterit; & c'est pour cela qu'il sert à la composition des préterits positifs avec les simples présents de l'au-

**LIV. III.** xiliaire *avoir*, qui ne servent alors qu'à caractériser les diverses époques auxquelles se rapporte l'antériorité d'existence. *J'ai LOUÉ, j'avois LOUÉ, j'eus LOUÉ, j'aurai LOUÉ*; comme si l'on disoit, *j'ai actuellement, j'avois ou j'eus alors, j'aurai alors* ( par devers moi, en ma possession ) l'acte dépendant de l'action de *louer*: on auroit pu dire en latin dans le même sens, *habeo LAUDATUM, habebam LAUDATUM, habebo LAUDATUM*; ou bien, comme *laudatum* ( l'acte ) suppose *laudavisse* ( l'action antérieure ), *habeo LAUDAVISSE, habebam LAUDAVISSE, habebo LAUDAVISSE*.

Cette remarque est tout à fait hors de doute par la formation du supin allemand: la racine commune *lob* du verbe conjugué y est précédée de la particule prépositive *ge*, qui dans les verbes allemands est le signe de l'antériorité, & qui ne se trouve dans aucun autre temps simple que le supin & le Participe passif. *GE est nota præteriti in verbis* ( *f* ).

( *f* ) Wach-  
teri Glossar.  
Germ. Prole-  
gom. sect. V.  
lit. GE.

Cette affinité du supin & du Participe passif est d'autant plus remarquable, qu'elle est universelle, & que partout l'un ne diffère de l'autre, qu'en ce que le supin est absolument indéclinable par rapport aux genres, & que le Participe est susceptible de toutes les terminaisons génériques autorisées par l'usage:

SUPIN. PARTICIPE.

		m.	f.	n.
LATIN.	<i>Laudatum,</i>	<i>Laudatus,</i>	<i>ta,</i>	<i>tum.</i>
ALLEMAND.	<i>Gelobet,</i>	<i>Gelobter,</i>	<i>te,</i>	<i>tes.</i>
FRANÇOIS.	<i>Loué,</i>	<i>Loué,</i>	<i>ée.</i>	
ITALIEN.	<i>Lodáto,</i>	<i>Lodáto,</i>	<i>ta.</i>	
ESPAGNOL.	<i>Alabado,</i>	<i>Alabado,</i>	<i>da.</i>	

Le supin n'a point de genre ou n'a qu'un genre, parce qu'il est du Mode infinitif & que c'est un nom : le participe passif reçoit tous les genres autorisés dans la langue, parce qu'il est du Mode participe & que c'est un adjectif. Mais tous deux sont au prétérit, parce que tous deux pressupposent l'action ; l'action précède l'acte marqué par le supin, & l'acte précède l'impression désignée par le sens passif.

De là vient que l'on peut former également les prétérits composés du verbe *avoir*, ou avec le supin ou avec le Participe passif. Les latins, dont les prétérits actifs étoient simples, ne se sont permis ni l'une ni l'autre manière, quoiqu'ils le pussent. Les allemands n'emploient que le supin pour cette composition ; & ils disent également, *Ich habe den Herrn GELOBET* ( j'ai loué le Seigneur ), *Der Herr welchen ich GELOBET habe* ( le Seigneur que j'ai loué ). Les italiens ont adopté assez indifféremment les deux compositions, & ils disent par le supin, *La luna haveva PER-*

LIV. III. *DUTO i raggi*, ou par le Participe, *La luna aveva PERDUTI i raggi* ( la lune avoit perdu ses rayons ); *La lettera c'hò SCRITTO*, par le supin, ou *La lettera c'hò SCRITTA*, par le Participe ( la lettre que j'ai écrite ): » le cardinal Bentivoglio, & plusieurs autres auteurs modernes, dit Vénéroni (g), ne font point de distinction entre les Participes déclina-  
 (g) Le maître italien, »  
 Part. III. ch. 5. » clinables & les indéclinables. « ( Ce sont les supins ).

Pour nous, en nous permettant les deux compositions, l'usage a déterminé les circonstances où l'on doit employer l'une ou l'autre; & c'est au choix de ces circonstances que se réduit toute la difficulté dont Vaugelas disoit,  
 (A) Rem. (h) qu'en toute la Grammaire françoise il n'y  
 324- avoit rien de plus important ni de plus ignoré: nous disons par le supin, *J'ai ÉCRIT ces lettres*, & par le Participe, *les lettres que j'ai ÉCRITES*, ou *qu'à ÉCRITES mon père*; selon que le complément objectif du verbe est après ou avant le verbe ( 17 ). Dans l'un & dans l'autre cas, c'est ou le supin ou le Participe passif qui marque le prétérit, & l'auxiliaire caractérise les relations de l'époque. C'est comme si l'on disoit en latin, *Habeo SCRIPTUM illas litteras*, ou *litteras quas SCRIPTAS habeo*.

---

( 17 ) Voyez, sur cet objet, les Rem. de M. Duclos sur la Gramm. génér. II. xxij ; le Traité des Participes passifs de M. l'abbé d'Olivet, qui parut bientôt après dans les Opuscules sur la lang. fr. p. 349. &c.

Je ne dois pas dissimuler que l'abbé Regnier, qui connoissoit cette manière d'interpréter nos préterits composés de l'auxiliaire & du Participe passif, ne la croyoit point exacte. » *Quam habeo AMATAM*, dit-il (i), » ne veut nullement dire *que j'ai AIMÉE* ; il » veut seulement dire *que j'aime* (*quam habeo caram*). Que si l'on vouloit rendre le » sens du françois en latin par le verbe *habere*, » il faudroit dire, *quam habui AMATAM* ; & » c'est ce qui ne se dit point. «

(i) Gramma.  
fr. in-12, p.  
467. in-4°.  
p. 493.

Mais il n'est point du tout nécessaire que les phrases latines par lesquelles on prétend interpréter le gallicisme, aient été autorisées par l'usage de cette langue : il suffit que chacun des mots que l'on y emploie ait le sens individuel qu'on lui suppose dans l'interprétation, & que ceux à qui l'on parle soient prévenus de cette supposition. Ce détour peut les conduire utilement à l'esprit du gallicisme, que l'on conserve tout entier, mais dont on rend plus sensibles les parties sous les apparences de la latinité. Il peut donc être vrai, si l'on veut, que *Quam habeo amatam* vouloit dire dans le bel usage des latins, *que j'aime*, & non pas *que j'ai aimée* : mais il n'en demeure pas moins assuré, que leur Participe passif étoit essentiellement préterit, puisqu'avec les présents de l'auxiliaire *sum* il forme les préterits passifs ; & il faut en conclure que, sans l'autorité de l'usage, qui vouloit *quam amavi* & qui n'introduit pas de synonymes parfaits,

LIV. III. *quam habeo amatam* auroit signifié la même chose : & cela suffit aux vûes d'une interprétation , qui , après tout , est purement hypothétique.

Le matériel de notre supin est si semblable à celui de notre Participe passif , que quelques-uns auront peine à croire que l'usage ait prétendu les distinguer. Mais on fait bien que ce n'est point par la forme extérieure ni par le simple matériel des mots qu'il faut juger de leur nature : autrement , on risqueroit de passer d'erreur en erreur & de tomber souvent dans des difficultés inexplicables. *Si* est adverbe dans cette phrase , *Bourdaloue est si éloquent qu'il subjugue ses auditeurs* ; & dans celle-ci , *Alexandre n'est pas si grand que César* : c'est une conjonction dans celle-ci , *si ce livre est utile , je serai content* ; & dans cette autre , *je ne sais si mes vûes réussiront*. On trouve en latin une ressemblance matérielle bien plus analogue à celle que l'on suspecte ici ; c'est celle du présent de l'infinitif actif & de la seconde personne singulière du présent indéfini de l'indicatif passif : *amare* ( aimer ) , *amare* ou *amaris* ( tu es aimé ou aimée , ou plutôt on t'aime ).

La ressemblance matérielle de notre supin avec notre Participe passif , n'est donc pas une raison suffisante pour en rejeter la distinction , qui est d'ailleurs établie sur une différence réelle de services. Notre supin suit la Syntaxe des verbes actifs ; *j'ai LU vos lettres* , comme *je lis*



*lis vos lettres* : & nos Participes passifs ne peuvent jamais être que passifs. Notre supin est employé comme nom ; dans cette phrase , par exemple , après *j'ai* on peut demander *quoi* , & l'on répond *j'ai lu* ; que l'on demande ensuite *lu* , quoi ? on répondra *vos lettres* : ainsi *lu* est le complément de *j'ai* , comme *vos lettres* est le complément de *lu* : ce mot *lu* , comme complément de *j'ai* est donc un mot de même espèce que *lettres* ; c'est un nom. Il est évident au contraire que notre Participe passif est toujours adjectif ; ce qui établit une différence bien sensible.

L'origine de cette ressemblance universelle du supin & du Participe passif , vient partout de ce que le Participe passif est formé du supin : on l'a déjà vu dans nos langues modernes , & personne n'ignore que c'est la même chose en latin ; d'*amatum* vient *amatus* , *ta* , *tum*.

Je remarquerai ici , puisque l'occasion s'en présente , que le Participe passif latin paroît avoir été anciennement le préterit du Participe actif ; en sorte que le système complet des temps du Participe actif étoit alors le présent *amans* ( aimant ) , le préterit *amatus* ( ayant aimé ) , & le futur *amaturus* ( devant aimer ). Les verbes déponents sont encore dans le même cas , & le Participe en *us* a encore le sens actif & préterit : *precatus* ( ayant prié ) , *secutus* ( ayant suivi ) , *usus* ( ayant usé ) , &c. Il y a même encore plusieurs verbes de conjugaison active , & qui

**LIV. III.** en ont le sens, dont le Participe en *us* est le prétérit du Participe actif; comme *successus*, *juratus*, *rebellatus*, *ausus*, *gavissus*, *solitus*, *mœstus*, *confissus*, *meritus*, & une infinité d'au-

(k) *Analog.* IV. 13. tres que l'on peut voir dans Vossius (k), & qui viennent des verbes *succedere*, *jurare*, *rebellare*, *audere*, *gaudere*, *solere*, *mœrere*, *confidere*, *merere*, &c. Ce sont ces verbes que l'on appelle communément neutres-passifs; verbes irréguliers par rapport à l'usage le plus universel, mais peut-être plus réguliers que les autres par rapport à l'analogie primitive.

(l) *Lib. II.* 42. On lit dans T. Live (l); *Moti irâ numinis causam nullam aliam vates canebant publicè privatimque, nunc extis nunc per aves CONSULTI, quam haud ritè sacra fieri.* Le

(m) *Art. crit. Part. I. sect. j. cap. 10. n°. 2.* Clerc (m) cite ce passage comme un exemple d'anomalie; & la raison qu'il en donne est remarquable: *Vates*, dit-il, *non CONSULUNTUR extis & avibus, sed ipsi per exta & aves CONSULUNT deos.* Il semble que ce principe même devoit faire conclure que *consulti* a dans T. Live le sens actif, & qu'il l'avoit ordinairement; parce qu'un écrivain comme T. Live ne donne pas dans un contre-sens aussi absurde, que le seroit celui d'employer un mot passif pour un mot actif. Le Clerc ne prenoit pas garde que les Participes en *us* ont le sens actif dans les verbes neutres-passifs.

Retournons sur nos pas. La ressemblance de notre gérondif avec le présent du Participe actif, & celle du supin avec le Participe

passif, ne nous ont pas permis d'exposer le système complet de l'infinitif. Il est prouvé par ce qui précède 1°. que le présent de l'infinitif françois doit être suivi du gérondif, qui en est une variation; & que le préterit doit être suivi du supin, qui en a le sens à tous égards: 2°. que le présent de l'infinitif latin doit être suivi du gérondif génitif en *di*, du datif & ablatif en *do*, du nominatif & accusatif en *dum*; & que le préterit doit être suivi du supin nominatif & accusatif en *um*, & de l'ablatif en *u*.

## ARTICLE III.

### *Des Modes en général.*

Périzonius compare ainsi les Modes des verbes avec les cas des noms (*n*): *Eodem planè modo se habent Modi in verbis, quo casus in nominibus. Utrique consistunt in diversis terminationibus pro diversitate constructionis. Utrique ab illâ terminationum diversâ formâ nomen suum accepere, ut illi dicantur terminationum variî casus, hi Modi. Denique utrorumque terminationes singulares appellantur à potissimo eorum usu, non unico.*

(*n*) *Sancti Minerv. l. xiiij. not. 1.*

Il y a quelque chose de vrai & beaucoup de faux dans cette comparaison. Ce qui est vrai, c'est que les Modes du verbe diffèrent entre eux comme les cas des noms, par des terminaisons propres & distinctives; en sorte qu'on ne doit pas dire qu'une langue ait adop-

**LIV. III.** té deux Modes différents pour exprimer deux points de vûe , dès qu'elle emploie les mêmes terminaisons pour ces deux points de vûe ; de même qu'on ne doit pas reconnoître deux cas pour deux destinations différentes , dans une langue qui n'a adopté qu'une seule terminaison pour ces deux destinations. De même donc que nos grammairiens ont eu tort d'imaginer dans nos noms françois autant de cas qu'ils en connoissoient dans le latin ; parce que nous n'avons pas donné autant de terminaisons à nos noms , quoique nous ayons su rendre les mêmes points de vûe : de même auroit-on tort de rejeter de notre conjugaison le Mode suppositif par la raison qu'il n'y en a pas en latin , ou d'imaginer un subjonctif dans la conjugaison suédoise par la raison qu'il y en a un en françois , dans la conjugaison hébraïque parce qu'il y en a un en grec ; puisqu'il y a en françois , pour exprimer le suppositif , un système de terminaisons qui n'est pas en latin , & qu'il n'y a , ni en suédois ni en hébreu , un système propre de terminaisons , comme en grec ou en latin ou en françois , pour énoncer le point de vûe subjonctif.

Ce qu'il y a de faux dans la comparaison de Périzonius , c'est 1°. que les cas & les Modes se rapportent également à la Syntaxe ; 2°. que les Modes soient des *manières* de terminaisons , comme les cas sont des *chutes* du nom ; 3°. enfin que les cas & les Modes aient été nommés d'après leur principale des-

ination seulement, & non d'après leur destination unique. CH. VI.

1°. Les Modes ne se rapportent pas seulement à la Syntaxe : il n'y a que le subjonctif qui ait rapport à cet objet ; les autres Modes sont simplement différentes manières d'envisager la signification fondamentale du verbe. L'infinitif est un nom ; le participe est un adjectif ; l'indicatif, l'impératif, & le suppositif énoncent le jugement principal avec différentes idées accessoires : ce sont différentes espèces de mots formées philosophiquement d'une même racine.

2°. Les Modes ont reçu le nom général de *Modes*, non par rapport à la différence des terminaisons, mais relativement à la différence des aspects sous lesquels on y envisage la signification fondamentale du verbe.

3°. Il me semble que, d'après la manière dont j'ai exposé les usages des cas & des Modes, on ne peut plus prétendre que ni les uns ni les autres aient plusieurs destinations différentes : chaque cas, chaque Mode n'en a qu'une, qui est invariable, & à laquelle doivent se réduire en dernière analyse toutes les autres qui paroissent s'en éloigner.

Rien de plus propre à confirmer ces vérités, qu'une récapitulation sommaire de la doctrine des Modes, dont je vais d'abord exposer le système.

**SYSTÈME DES MODES.**

		PURS.	MIXTES.
M O D E S	PERSONNELS.	<i>Indicatif.</i>	
			<i>Impératif.</i>
			<i>Suppositif.</i>
	IMPERSONNELS	<i>Infinitif.</i>	
		<i>Participe.</i>	

**LIV. III.** Les Modes sont personnels ou impersonnels. Les Modes personnels sont ceux où verbe reçoit des terminaisons relatives à personne & au nombre du sujet, au moyen desquelles on le met en concordance avec nom ou le pronom qui exprime ce sujet. servent à constituer les propositions; & de vient la subdivision des Modes personnels directs & en obliques. Les Modes directs, sont l'indicatif, l'impératif, & le suppositif.

servent à constituer la proposition principale ; l'indicatif purement & simplement, l'impératif avec l'idée accessoire de la volonté de celui qui parle, & le suppositif avec l'idée accessoire d'une supposition préalable : le Mode oblique, qui est le subjonctif, ne peut servir qu'à constituer une proposition incidente.

Les Modes impersonnels sont ceux où le verbe ne reçoit aucune terminaison relative au rôle ou à la personne d'un sujet déterminé. Ils ne peuvent donc servir à constituer les propositions, & par conséquent ils doivent rentrer dans la catégorie des autres mots : mais comme le verbe exprime essentiellement l'existence intellectuelle d'un être avec relation à un attribut, les Modes impersonnels ne peuvent être que de l'ordre des mots déclinales ; de là l'infinitif, qui est de la classe des noms, & le participe, qui est de celle des adjectifs.

De ces six Modes, personnels ou impersonnels, il y en a trois qui sont purs, parce qu'ils n'ajoutent aucune idée accessoire & étrangère à la signification fondamentale du verbe ; ce sont l'indicatif, l'infinitif & le participe : les trois autres sont mixtes, par une raison contraire ; & ce sont l'impératif, le suppositif, & le subjonctif.

Les Modes purs paroissent fondamentaux, & plus nécessairement liés à la nature du verbe ; puisqu'on les trouve dans toutes les langues qui ont accordé au verbe des changements de formes. Il n'en est pas de même des

**LIV. III.** Modes mixtes : les hébreux n'ont ni suppositif, ni subjonctif; le latin n'a point de suppositif; l'impératif est tronqué partout en diverses manières, puisqu'il n'a point de première personne en grec ni en latin quoique nous ayons en françois celle du pluriel, qu'au contraire il n'a point de troisième personne chez nous tandis qu'il en a dans ces deux autres langues, qu'enfin il n'a point en latin de prétérit quoiqu'il ait ce temps en grec & dans nos langues modernes. C'est que les Modes mixtes ne tiennent point à l'essence du verbe comme les quatre autres; leurs caractères différenciels ne tiennent point à la nature du verbe, ce sont des idées ajoutées accidentellement à la signification fondamentale.

(o) *Ibid.*

Malgré les différences des usages de ces Modes dans les langues, & malgré les différences encore plus sensibles des systèmes de terminaisons qui les distinguent; Sanctius n'en veut point reconnoître dans les verbes (o) : & il allègue trois principales raisons pour justifier le parti qu'il prend à cet égard. La première est énoncée en ces propres termes : *Modus in verbis explicatur frequentius per casum sextum, ut MEA SPONTE, TUO JUSSU FECI; non raro per adverbia, ut MALÈ CURRIT, BENÈ LOQUITUR.* La seconde, c'est que la nature des Modes est si peu connue des grammairiens, qu'ils ne s'accordent point sur le nombre de ceux qu'il faut reconnoître dans une langue; ce qui indique, au gré du



grammairien espagnol, que la distinction des Modes est chimérique & uniquement propre à répandre des ténèbres dans la Grammaire. La troisième enfin, c'est que les différents temps d'un Mode se prennent indistinctement pour ceux d'un autre. L'auteur de la *Méthode latine* de P. R. semble approuver ce système, principalement à cause de cette troisième raison. Examinons-les l'une après l'autre.

I. Sanctius & ceux qui l'ont suivi, comme Scioppius & Lancelot, ont été trompés par une équivoque, quand ils ont statué que le Mode des verbes s'exprime ou par l'ablatif ou par un adverbe, comme *meâ sponte feci, bene loquitur*. Il faut distinguer dans tous les mots, & conséquemment dans les verbes, la signification formelle ou spécifique, & la signification objective ou individuelle : c'est pour avoir confondu l'une avec l'autre que ces grammairiens ont rejeté les Modes des verbes.

La signification formelle ou spécifique, est la manière particulière dont un mot présente à l'esprit l'idée individuelle dont il est le signe. Je l'appelle *formelle*, parce qu'elle indique moins l'idée individuelle attachée au radical du mot, qu'elle ne détermine la forme sous laquelle elle est conçue & présentée à l'esprit : je l'appelle *spécifique*, parce que cette forme déterminée d'envisager l'idée individuelle du mot, est précisément celle qui caractérise l'espèce du mot, & qui le fait déclina-  
ble ou indéclinable, déterminatif ou indé-

**LIV. III.** terminatif, nom ou pronom, adjectif ou verbe, &c; elle convient à tous les mots de la même espèce; elle ne peut convenir aux mots d'aucune autre espèce, du moins de la même manière.

La signification objective ou individuelle, est l'idée fondamentale qui est l'objet individuel de la signification totale du mot. C'est pour cette raison même que je l'appelle *objective*, parce qu'elle marque l'objet principal & le plus saillant de la signification totale du mot: je lui donne encore le nom d'*individuelle*, parce qu'elle ne convient en effet qu'à un seul individu de l'espèce, à un seul nom, par exemple, à un seul adjectif, à un seul adverbe, à un seul verbe, &c; quoiqu'elle puisse convenir à différents individus de différentes espèces, qui, dans ce cas, ont d'ordinaire une racine génératrice commune, laquelle est le type matériel de l'idée objective qu'ils représentent tous, chacun sous l'aspect spécifique qui lui est propre.

Ainsi la racine commune *am* dans les mots *aimer*, *amitié*, *ami*, *amical*, *amicalement*, est le type de l'idée objective de tous ces mots, qui est celle de ce sentiment affectueux qui lie les hommes par la bienveillance. Mais les différentes inflexions que reçoit cette racine dans chacun de ces mots, ajoutent à cette idée objective celle d'un aspect particulier qui fait la signification formelle ou spécifique de chaque mot, & en vertu de quoi *aimer* est un

verbe, *amitié* un nom abstrait, *ami* un nom concret, *amical* un adjectif, & *amicalement* un adverbe.

Or il est vrai que les Modes, c'est-à-dire, les différents aspects de la signification objective & individuelle du verbe, s'expriment communément par des adverbes ou par des expressions adverbiales; comme quand on dit, *aimer peu*, *aimer beaucoup*, *aimer tendrement*, *aimer sincèrement*, *aimer depuis longtemps*, *aimer plus*, *aimer autant*, &c. Il est évident que c'est l'idée objective & individuelle, l'idée de l'attribut particulier compris dans la signification totale de ce verbe, en un mot l'idée de l'*amitié*, qui est modifiée par tous ces adverbes, & que l'on pense alors à une *amitié petite* ou *grande*, *tendre*, *sincère*, *ancienne*, *supérieure*, *égale*, &c.

Mais il n'est pas moins évident que ce ne sont pas des modifications de cette espèce qui caractérisent les Modes du verbe: autrement, chaque verbe auroit ses Modes propres, parce qu'un attribut particulier n'est pas susceptible des mêmes modifications qui peuvent convenir à un autre. Quelque idée modificative que l'usage eût voulu attacher à l'attribut objectif d'un verbe au moyen d'un changement de forme, cette idée se conserveroit la même dans tous les Modes de la signification spécifique du verbe; & par conséquent elle en est bien différente: c'est ainsi que, dans la langue hébraïque & dans la laponne, la fré-

**LIV. III.** quence de l'action forme une conjugaison entière, différente de la conjugaison primitive quant au sens individuel, mais semblable quant au sens spécifique; la réciprocation de l'action forme une autre conjugaison; &c. mais les mêmes Modes se retrouvent dans chacune de ces conjugaisons.

C'est que ce qui constitue les Modes des verbes, ce sont, comme je l'ai dit en commençant, les différentes manières dont on peut envisager la signification spécifique du verbe. Et il faut bien que Sanctius & ses disciples reconnoissent par le fait cette distinction des aspects de la signification formelle; à moins qu'ils ne regardent comme indifférent le choix de ces trois phrases latines, *nescio utrum cantaturus sim*, *nescio utrum cantabo*, *nescio utrum ego cantare*.

II. Pour ce qui concerne les débats des grammairiens sur la nature & le nombre des Modes, j'avoue que je ne conçois pas par quel principe de Logique on en conclut qu'il n'en faut point admettre. Faut-il nier qu'il y ait des verbes, parce que les grammairiens donnent de cette partie d'oraison des définitions différentes? Faut-il nier que les noms grecs aient des cas, parce que Sanctius & Lancelot prétendent qu'ils ont un ablatif semblable au datif; que M. du Marfais soutient qu'ils n'ont qu'un datif; &, si j'ose me compter, que je viens de faire entendre qu'ils n'ont en effet qu'un ablatif? L'obscurité enfin &

l'incertitude est-elle & pourra-t-elle jamais être une raison suffisante pour nier l'existence des choses controversées ? L'obscurité qui cause les débats des grammairiens tient plus à leur manière de concevoir qu'au fond même de la doctrine des Modes : & quand cette doctrine auroit par elle-même quelque obscurité pour la portée commune de notre intelligence, faudroit-il pour cela rénoncer à ce que les usages constants des langues nous en apprennent clairement & de la manière la plus positive ?

III. La troisième considération sur laquelle on insiste principalement dans la *Méthode latine* de P. R. n'est pas moins illusoire que les autres. Si l'on trouve des exemples où le subjonctif est mis au lieu de l'indicatif, de l'impératif, ou du suppositif ; ce n'est pas une substitution indifférente qui donne une expression totalement synonyme ; & dans ce cas-là même le subjonctif est amené par les principes les plus rigoureux de la Grammaire.

On en a déjà vu la preuve par plusieurs exemples analysés dans le détail des Modes : prenons-en encore un. *Tunc verò ego nequiquam capitolium arcemque SERV AVERIM*, &c. T. Liv. ( J'aurai vainement sauvé le capitolé & la citadelle, si &c. ) Voilà, dit-on, le prétérit du subjonctif pour le prétérit de l'indicatif, *servaverim* pour *servavi*. Mais réduisons cette phrase à la construction analytique : *tunc* est un adverbe de temps qui mar-

LIV. III. que ici postériorité ; donc le supplément qui, d'après les principes posés à l'égard du subjonctif, doit amener ce Mode sous la dépendance de la conjonction déterminative *ut*, ce supplément, dis-je, doit être *res erit ita ut*, & toute la phrase revient à ceci : *Tunc verò (res erit ita ut) ego servaverim nequicquam capitulum arcemque, si &c.* Or on voit premièrement que ce tour est plutôt équivalent à *servavero* qu'à *servavi* ; secondement que *servaverim* est réellement au subjonctif, & qu'il a ici une raison grammaticale. Mais de mon aveu, pourra-t-on dire, le tout signifie *servavero* ; & il étoit bien plus naturel de l'employer que ce *servaverim*, qui jette de l'obscurité par l'ellipse, ou de la longueur par la périphrase.

Cela est *peut-être* vrai, si l'on ne doit parler que pour exprimer didactiquement sa pensée. Mais s'il est permis de rechercher les graces de l'harmonie ; qui nous dira que la terminaison *rim* ne faisoit pas ici, sur les oreilles romaines, un meilleur effet que la terminaison *ro* ? Mais s'il est utile de rendre, dans le besoin, son style intéressant, par quelque tour plus énergique ou plus pathétique ; qui ne voit qu'un tour elliptique est bien plus propre à produire cet heureux effet ? un cœur échauffé préoccupe l'esprit, & ne lui laisse ni tout voir ni tout dire.

Au reste j'ai dit que cela est *peut-être* vrai, parce que je ne prétends pas en convenir. Il

n'y a pas de synonymie exacte dans les langues ; & une règle invariable en soi ne se chargera pas d'une exception, dont on veut tirer comme corollaire la confusion des Modes. Il me semble en effet que *servavero* affirmeroit bien plus positivement & d'une manière plus indépendante de l'hypothèse, que le tour du supplément *res erit ita ut servaverim* : le prétérit *servavero* convenoit donc moins à la circonstance que le subjonctif *servaverim*.

Si les considérations qui avoient déterminé Sanctius, Scioppius, Lancelot, à ne reconnoître aucun Mode dans les verbes, sont fausses, ou inconséquentes, ou illusoires ; s'il est vrai d'ailleurs que, dans les verbes conjugués, il y a différents systèmes de terminaisons pour exprimer celui des temps ; enfin si la signification spécifique du verbe s'y présente sous différentes formes, ici sous la forme personnelle, là sous la forme impersonnelle, quelquefois directement, d'autrefois obliquement : c'est donc une nécessité d'adopter, avec tous les autres grammairiens, la distinction des Modes, & d'en établir le système sur les usages les mieux constatés.



CHAPITRE VII.

*De la Concordance.*

**J**E l'ai dit dès le commencement de ce livre : les mots réunis dans une même proposition pour concourir à l'expression d'une pensée, doivent y être assortis de manière que leurs relations mutuelles y soient sensibles ; parce que c'est de leurs corrélations que résulte leur concours pour l'expression de la pensée. Or on a déjà remarqué que tous les rapports des mots entre eux peuvent se réduire à deux espèces générales, savoir le rapport de détermination & le rapport d'identité ; c'est un point de vue lumineux dont nous sommes redevables à la sagacité de M. du Marçais (p), & par lequel il fixe avec justesse le véritable objet de ce qu'on avoit appelé avant lui la Syntaxe de régime & la Syntaxe de convenance ou de Concordance.

(p) Préf.  
impr. en 1729  
p. 14. Encyclop.  
au mot  
CONCORDANCE.

On a vu dans le chapitre *des cas*, en quoi consiste la destination de chacun d'eux ; & à la fin du chapitre qui traite *du complément*, que le régime consiste dans le choix du cas où l'on doit mettre le complément d'un mot, dont le sens doit être déterminé plus particulièrement par ce complément : en sorte qu'il en résulte que la Syntaxe de régime a véritablement



blement en vûe de caractériser & de rendre CH. VII.  
sensibles les rapports de détermination que  
peuvent avoir les mots les uns à l'égard des  
autres.

Pour ce qui est de la Concordance, nous al-  
lons voir ici, 1°. quelles en sont les lois; 2°.   
quel en est le fondement.

## ARTICLE I.

### *Des Lois de la Concordance.*

Lancelot dit (q), que la Syntaxe de con- (q) Mèth.  
venance est de quatre sortes: 1. celle de l'ad- lat. à la tête  
jectif avec le substantif, (avec le nom); du traité de  
*Deus sanctus*; 2. celle du relatif, (de l'article la Syntaxe,  
conjonctif) avec l'antécédent *Deus qui est*; VII. édit. p.  
3. celle du nominatif (du sujet) avec le ver- 399.  
be; *ego amo*; 4. celle de l'accusatif avec l'in-  
finitif; *me amare*. M. du Marçais (r) y ajoû- (r) Ency-  
te une cinquième Concordance, celle du res- clop. au mot  
ponsif avec l'interrogatif; D. *Quis te redemit?* CONCOR-  
R. *Christus*. DANCE.

Je crois devoir réduire cette doctrine de la  
Concordance à deux chefs seulement: 1°. la  
Concordance de l'adjectif avec le nom; ce  
qui comprend aussi celle de l'article conjonc-  
tif avec l'antécédent, parce que l'article est  
une sorte d'adjectif: 2°. la Concordance du  
verbe personnel avec son sujet, & non pas du  
sujet avec le verbe, comme le disent nos deux  
grammairiens; parce que ce sont en effet les

LIV. III. terminaisons du verbe personnel, qui s'adaptent aux vûes indiquées par le sujet.

On auroit dû dire aussi la Concordance de l'infinitif avec l'accusatif, plutôt que celle de l'accusatif avec l'infinitif; parce qu'il faut connaître le sujet avant que d'en rien énoncer par le verbe : mais il n'y a de vérité ni dans l'une ni dans l'autre des deux énonciations; 1<sup>o</sup>. parce qu'il est prouvé que l'infinitif ne peut jamais être appliqué à un sujet; 2<sup>o</sup>. parce que ce mode n'a reçu, en aucune langue, les inflexions des nombres, des genres, & des personnes, par lesquelles il pourroit être en Concordance avec un sujet.

Pour ce qui est du responsif & de l'interrogatif, M. du Marfais prouve lui-même qu'on a eu tort de vouloir établir entre eux une Concordance. » Selon nos principes, dit-il  
(s) Ibid. » (s), ces trois mots *Quis se redemit* font un  
» sens particulier, avec lequel les mots de la  
» réponse n'ont aucun rapport grammatical. Si  
» l'on répond *Christus*, c'est que le répon-  
» dant a dans l'esprit *Christus redemit me* : ain-  
» si *Christus* est au nominatif, non à cause de  
» *quis*, mais parce que *Christus* est le sujet  
» de la proposition du répondant, qui auroit  
» pu s'énoncer par la voix passive (*à Christo*  
» *redemptus sum*), ou donner quelque autre  
» tour à sa réponse sans en altérer le sens  
» (*Christum habui redemptorem, Christo accep-*  
» *tam refero redemptionem, &c.*) D. *Cujus est*  
» *liber*; R. *Petri*; c'est-à-dire, *hic liber est liber*

» *Petri. D. Cujus est liber? R. Meus; c'est-à-* CH. VII.  
» dire, *hic liber est liber meus. D. Quanti*  
» *emisti? R. Decem assibus*, voici la construc-  
» tion de la demande & celle de la réponse :  
» *D. Pro pretio quanti æris emisti? R. Emi pro*  
» *decem assibus.* «

Ainsi ce grammairien philosophe ramène à un seul principe, & la prétendue Concordance de la réponse avec la demande, & les prétendues exceptions de cette Concordance chimérique. Passons à la véritable.

§. 1. *Concordance de l'adjectif avec le nom.*  
On comprend ici, sous la dénomination générale d'*adjectif*, les adjectifs physiques, les articles, & les participes, qui sont, comme il a été prouvé, de véritables adjectifs. Sous la dénomination générale de *nom*, on comprend de même l'infinitif, qui est véritablement de cette classe.

Voyons en quoi consiste la Concordance, 1°. de tous les adjectifs qui ne sont pas conjonctifs, 2°. de l'article conjonctif & des autres adjectifs qui peuvent l'être.

I. La Concordance des simples adjectifs avec les noms, tombe sur les genres, sur les nombres, & sur les cas dans les langues qui en ont admis pour ces sortes de mots.

1°. Tout adjectif qui se rapporte à un seul nom appellatif, doit se mettre au même genre, au même nombre, & au même cas que ce nom. Exemples :

	SINGULIER.	PLURIEL.
NOMINATIF.	m. <i>MALUS sutor</i> , (Phœd.) MAUVAIS cordonnier.	<i>Conspectus VESTRI</i> , (Q. C.) LES regards VÔTRES, c. à. d. VOS regards.
	f. <i>MALA &amp; IMPIA consuetudo</i> , (Cic.) UNE coutume MAUVAISE & IMPIE.	<i>NOSTRÆ naves</i> , (Cæs.) LES vaisseaux NÔTRES, c. à. d. NOS vaisseaux.
	n. <i>Animal HOC PROVIDUM</i> , (Cic.) CET animal PRÉVOYANT.	<i>INTEGRA lintea</i> , (Hor.) LES voiles ENTIÈRES.
VOCATIF.	m. <i>FORTUNATE senex</i> , (Virg.) FORTUNÉ vieillard.	<i>Lectores TETRICI</i> , (Mar.) LECTEURS SOMBRES, ou de mauvaise humeur.
	f. <i>Musa PROCAX</i> , (Mart.) Muse TÊMÉRAIRE.	<i>Ite MÆ capella</i> , (Virg.) Allez chèvres MIENNES, c. à. d. Allez MES chèvres.
GÉNITIF.	m. <i>SUPERIORIS anni</i> , (Suet.) De l'année PRÉCÉDENTE.	<i>Poëtarum EGREGIORUM</i> , (Cic.) Des poètes EXCELLENTS.
	f. <i>Gentis EJUSDEM</i> , (Suet.) De LA MÊME maison.	<i>COMMUNIVM impensarum</i> , (Suet.) DES dépenses COMMUNES.
	n. <i>TANTI operis</i> , (Cic.) D'UN ouvrage si GRAND.	<i>HOSTILIUM armorum</i> , (Curt.) DES armes ENNEMIS.
DATIF.	m. <i>NULLI tribuno</i> , (Mart.) A NUL tribun.	<i>Dīs carus IPSIS</i> , (Hor.) AUX dieux MÊMES.
	f. <i>REPENTINÆ Gallorum conjurationi</i> , (Cæs.) A LA conjuration SUBITE des Gaulois.	<i>OMNIBUS rebus imposuit</i> , (Cic.) Il a imposé des lois à TOUTES LES choses.
	n. <i>HUIC studio</i> , (Cic.) A CETTE étude.	<i>PARIBUS beneficiis</i> , (Cic.) A DES bienfaits ÉGAUX.

	SINGULIER.	PLURIEL.
ACCUSATIF.	m. <i>ORNATISSIMUM exercitum</i> , (Nep.) UNE très-BELLE armée.	Tam CERTOS cali motus ; (Cic.) Les mouvements du ciel si CERTAINS.
	f. <i>MINIMAM partem</i> , (Cæs.) UNE partie très-PETITE.	<i>CÆTERAS opiniones</i> , (Cic.) LES AUTRES opinions.
	n. <i>ÆTERNUM servans vulnus</i> , (Virg.) Conservant UN ressentiment ÉTERNEL.	<i>Ad ILLA DUQ opprobria</i> ; (Nep.) A CES DEUX affronts.
ABLATIF.	m. <i>PRIMO EXAUDITO clamore</i> , (Cæs.) LE PREMIER bruit ENTENDU.	<i>Coram PLURIBUS canibus</i> ; (Phæd.) Devant PLUSIEURS chiens.
	f. <i>Ex PRISTINA virtute</i> , (Cæs.) De L'ANCIENNE valeur.	<i>In rebus GERENDIS</i> . (Nep.) Dans LES affaires devant être CONDUITES, c. à. d. dans la conduite DES affaires.
	n. <i>In QUOQUE genere</i> , (Cic.) Dans CHAQUE genre.	<i>NOSTRIS ab ovilibus</i> , (Virg.) DES bergeries NÔTRES, c. à. d. de NOS bergeries.

2°. Quelquefois on trouve au genre neutre CH. VII. un adjectif latin qui paroît se rapporter à un nom appellatif d'un autre genre ; mais alors il y a de sousentendu le nom appellatif neutre *negotium* (chose).

*FACILE est inventu ignis*, (Plaut.) c'est-à-dire, *Ignis est (negotium)*. *FACILE (pro) inventu*, le feu est (une chose) facile (à) trouver.

*VARIUM & MUTABILE semper fœmina*, (Virg.) c'est-à-dire, *fœmina (est negotium)* semper. *VARIUM & MUTABILE*, la femme (est une chose) toujours légère & changeante.

3°. Si un adjectif se rapporte à plusieurs noms appellatifs de même genre ; il se met au pluriel , parce que plusieurs singuliers valent un pluriel : du reste il s'accorde en genre & en cas avec les noms ses corrélatifs.

*Lupus & agnus siti COMPULSI*, ( Phæd. ) c'est-à-dire , *Lupus & agnus COMPULSI (à) siti*, le loup & l'agneau **POUSSÉS** ( par ) la soif.

*CAPTIVÆ mater conjuxque Darii*, ( Q. Curt. ) La mère & l'épouse de Darius **CAPTIVES**.

*Socero generoque SUFFRAGANTIBUS*, ( Suet. ) Le beau-père & le gendre **DONNANT** leur suffrage , c'est-à-dire , de l'avis du beau-père & du gendre.

4°. Si un adjectif se rapporte à plusieurs noms appellatifs de différents genres ; il se met encore au pluriel , & il s'accorde en genre avec celui des noms qui est du genre le plus noble. Le genre masculin est réputé plus noble que le féminin , à cause de la supériorité du mâle sur la femelle ; le masculin & le féminin sont plus nobles que le neutre , à cause de la supériorité des êtres animés sur ceux qui ne le sont pas.

*Pater & mater MORTUI*, suppl. *sunt* ( Ter. ) Le père & la mère sont **MORTS**.

*Agros villasque Civilis INTACTOS sinebat*, ( Tacit. ) Il laissoit **ENTIERS** les champs & les maisons de campagne de Civilis , c'est-à-dire , il épargnoit les terres & les maisons de campagne de Civilis.

5°. Quelquefois on trouve au genre neutre **CH. VII.**  
un adjectif pluriel qui paroît se rapporter à  
plusieurs noms appellatifs de choses inanimées  
& de différents genres ; mais alors il y a de  
sousentendu le nom pluriel neutre *negotia*  
( choses ).

*Arcus & calami puero DONATA*, ( Virg. )  
c'est-à-dire, *arcus & calami* ( *negotia* ) *DONA-*  
*TA puero* ; l'arc & les flèches ( choses ) *DON-*  
*NÉES* à l'enfant, c'est-à-dire, l'arc & les flè-  
ches *DONNÉS* au jeune homme.

*Divitiæ, decus, & gloria in oculis SITA*  
*sunt*, suppl. *negotia* ; ( Sall. ) Les richesses,  
la dignité, & la gloire sont ( choses ) *EXPO-*  
*SÉES* aux yeux.

*Labor & voluptas DISSIMILEIMA*, suppl.  
*negotia* ; ( T. Liv. ) Le travail & la sensualité  
( choses ) très-DISSEMBLABLES.

6°. Quelquefois un adjectif, qui paroît se  
rapporter à plusieurs noms appellatifs, ne s'ac-  
corde cependant qu'avec le plus voisin ; alors  
le même adjectif est sousentendu avec chacun  
des autres noms, de manière à s'accorder avec  
chacun de ces noms.

*Sociis & rege RECEPTO*, ( Virg. ) c'est-à-  
dire, *Sociis* ( *RECEPTIS* ) & *rege RECEPTO* ;  
les compagnons ( ayant été RETROUVÉS )  
& le roi ayant été RETROUVÉ, c'est-à-dire,  
après avoir retrouvé le roi & leurs com-  
pagnons.

*Nobis à parentibus vita, patrimonium, liber-*  
*tas TRADITA est*, ( Cic. ) c'est-à-dire, *Nobis*

LXX. III. *à parentibus vita (TRADITA est), patrimonium (RADITUM est), libertas TRADITA est*; la vie (a été DONNÉE) le patrimoine (a été DONNÉ), la liberté a été DONNÉE à nous par les parents., *c'est-à-dire*, c'est de nos parents que nous tenons la vie, les biens, & la liberté.

7°. Si un adjectif se trouve joint à un nom propre seulement, & d'un autre genre; il faut suppléer un nom appellatif de même genre que l'adjectif, & qui puisse comprendre l'individu marqué par le nom propre.

*In Eunuchum SUAM*, (Ter.) c'est-à-dire, *In (fabulam) SUAM (nominatam) Eunuchum*; dans (la comédie) SIENNE (nommée) Eunuque, *c'est-à-dire*, dans son Eunuque.

*Centauro invehitur MAGNA*, (Virg.) c'est-à-dire, *Invehitur (in navi) MAGNA (nominatâ) Centauro*; il est porté (sur le vaisseau) GRAND (nommé) Centaure, *c'est-à-dire*, il monte le GRAND Centaure.

8°. Quand l'adjectif seroit de même genre que le nom propre, il faudroit suppléer un nom appellatif de même genre; parce qu'un adjectif ne peut modifier qu'un nom appellatif.

*O MAGNA Carthago*, (Hor.) c'est-à-dire, *O Carthago (urbs) MAGNA*; O Carthage (ville) GRANDE, *c'est-à-dire*, O GRANDE ville de Carthage, ou bien, O GRANDE Carthage.

*Sum PIUS Æneas*, (Virg.) c'est-à-dire,



*Sum Æneas* (vir) *PIUS*; je suis Enée CH. VII  
(l'homme) *PIEUX*, c'est-à-dire, je suis le  
*PIEUX* Enée.

9°. Si un adjectif est employé sans aucun nom appellatif; il faut en suppléer un, qui soit du même genre, au même nombre, & au même cas; & pour cela il faut s'aider de toutes les circonstances du discours pour le découvrir.

*EXPIRANTI SIMILEM ministri excipiunt*,  
(Q. Curt.) c'est-à-dire, *ministri excipiunt*  
(regem) *SIMILEM* (homini) *EXPIRANTI*;  
les officiers reçoivent (LE roi) SEMBLABLE  
(à UN homme) *EXPIRANT*, c'est-à-dire, les  
officiers LE reçoivent à demi MORT.

*Nunquam est FIDELIS cum POTENTE societas*, (Phæd.) c'est-à-dire, *Societas* (*ICTA*) *cum*  
(socio) *POTENTE nunquam est* (*societas*) *FIDELIS*;  
UNE société (CONTRACTÉE) avec  
(UN associé) PUISSANT n'est jamais (UNE société)  
FIDÈLE, c'est-à-dire, il n'est jamais sûr  
de s'engager avec un associé trop PUISSANT.

*PAUCA respondere*, (Cic.) c'est-à-dire,  
*PAUCA* (verba) *respondere*; répondre (pa-  
roles) peu NOMBREUSES, c'est-à-dire, répon-  
dre en peu de mots.

II. On dit communément que le *relatif*  
(c'est ce que j'appelle l'article démonstratif-  
conjonctif) s'accorde avec l'antécédent en  
genre, en nombre, & en personne; & l'on  
cite ces exemples ou quelques autres pareils:  
*Deus QUEM adoramus est omnipotens, Timere*

**LIV. III.** *Deum QUI mundum condidit.* On remarque, sur le premier exemple, que *quem* est au singulier & au masculin, comme *Deus*; mais qu'il n'est pas au même cas, & qu'il est à l'accusatif comme régime du verbe *adoramus*. On remarque, sur le second exemple, que *qui* est pareillement au singulier & au masculin comme *Deum*, mais non pas au même cas, parce que *qui* doit être au nominatif comme sujet du verbe *condidit*. On conclut de là que l'article conjonctif ne s'accorde pas en cas avec l'antécédent. On observe encore que *qui*, dans le second exemple, est de la troisième personne comme *Deum*, puisque le verbe *condidit* est à la troisième personne, & qu'il doit s'accorder en personne avec son sujet qui est *qui*.

Le principe de ces décisions est le préjugé universel où l'on est, que *qui*, *quæ*, *quod* est un pronom : or il est vrai que le cas d'un pronom ne se décide que par la considération du rapport dont il se trouve chargé en propre dans la phrase, quoiqu'il se mette d'ailleurs au même genre & au même nombre que le nom dont il tient la place ou qui auroit pu tenir la sienne. Mais il est bien prouvé (1) que l'article conjonctif n'est pas un pronom, & que c'est un adjectif véritable, sujet par conséquent à la Syntaxe de Concordance comme tous les autres adjectifs. La *Méthode latine* de P. R. le fait elle-même entrevoir (2) : » Le relatif *qui*, *quæ*, *quod*, y est-il

(1) Liv. II.  
ch. ij. & iij.

(2) Explic.  
de la II. règle  
de Syntaxe.

» dit, doit ordinairement être considéré com- **CH. VII.**  
» me entre deux cas d'un même substantif, ex-  
» primés ou sousentendus : & alors il s'accor-  
» de avec l'antécédent en genre & en nombre ;  
» & avec le suivant même en cas, comme avec  
» son substantif. «

N'est-il pas surprenant que l'on partage ainsi les relations de cette sorte de mot, & que l'on en décide le genre & le nombre par ceux du nom qui précède, tandis qu'on en détermine le cas par celui du nom suivant ? N'étoit-il pas plus simple de rapporter tout au nom suivant, & de déclarer la Concordance entière, comme à l'égard de tous les autres adjectifs ? C'est un principe qui se vérifie en toutes manières.

1°. On répète en effet dans la proposition incidente le nom antécédent ; & l'article conjonctif s'accorde avec ce nom répété en genre, en nombre, & en cas.

*Litteras abs te Calenus ad me attulit, in QUIBUS LITTERIS scribis ;* (Cic.) Calénus a apporté de toi à moi des lettres, dans LESQUELLES LETTRES tu écris, *c'est-à-dire*, Calénus m'a remis de votre part des lettres où vous dites, &c.

*Ultrà eum locum QUO in LOCO germani confederant ;* (Cæs.) au delà du lieu dans LEQUEL LIEU les germains s'étoient arrêtés, *c'est-à-dire*, au delà du lieu où avoient campé les germains.

2°. Si l'antécédent n'est exprimé qu'avant

**LIV. III.** l'article conjonctif, il faut donc le suppléer avec l'article & au même cas.

*Cognosces ex iis litteris QUAS liberto tuo dedi*, (Cic.) c'est-à-dire, *QUAS (litteras) liberto tuo dedi*; tu connoîtras par les lettres LESQUELLES (lettres) j'ai données à l'affranchi tien; *c'est-à-dire*, vous verrez par les lettres dont j'ai chargé votre affranchi.

*In his primis operibus, QUÆ non ipsa parva sunt*, (Quintil.) c'est-à-dire, *QUÆ (opera) ipsa non sunt (opera) parva*; dans ces premiers ouvrages, LESQUELS (ouvrages) mêmes ne sont pas (ouvrages) petits, *c'est-à-dire*, dans ces premiers ouvrages qui en eux-mêmes ne sont pas méprisables.

3°. Réciproquement, si l'antécédent n'est exprimé qu'avec l'article conjonctif, il faut le suppléer auparavant, & le mettre au cas exigé par les circonstances de la proposition principale à laquelle il appartient.

*QUIBUS de rebus ad me scripsisti coram videbimus*, (Cic.) c'est-à-dire, *videbimus coram (eas res) de QUIBUS rebus scripsisti ad me*; nous verrons en présence (les choses) sur LESQUELLES choses tu as écrit à moi, *c'est-à-dire*, nous consulterons ensemble sur les choses dont vous m'avez écrit.

*Urbem QUAM statuo vestra est*, (Virg.) c'est-à-dire, *(ea urbs) QUAM urbem statuo est (urbs) vestra*; (la ville) LAQUELLE ville je fonde est (ville) vôtre, *c'est-à-dire*, la ville que je fonde est à vous.

4°. L'article conjonctif suit absolument les CH. VII. mêmes règles de Concordance que j'ai remarquées pour les autres adjectifs, soit qu'il se rapporte à un seul nom appellatif ou à plusieurs, soit que le nom appellatif soit exprimé ou sousentendu.

*Sunt QUIBUS in satirâ videor nimis acer, (Hor.) c'est-à-dire, (homines quidam) sunt QUIBUS (hominibus) videor nimis acer in satirâ.*

*Daret ut catenis fatale monstrum, QUÆ generosiùs perire quærens, &c. (Hor.)* On parle ici de Cléopatre, & c'est elle que le poète appelle *fatale monstrum*; voici donc l'analyse entière: *Ut daret catenis (mulierem Cleopatram), monstrum fatale, QUÆ (mulier) quærens perire generosiùs, &c.*

*Ex omni provinciarum copiâ Gallias potissimum eligit, CUJUS emolumento & opportunitate idonea sit materia triumphorum, (Suet.)* c'est-à-dire, *Gallias potissimum eligit (quasi provinciam) CUJUS (provinciae) emolumento, &c.*

*Delectabatur cereo funali & tibicine, QUÆ privatus sibi sumpserat, (Cic.)* c'est-à-dire, *delectabatur (ex his negotiis), cereo funali & tibicine, QUÆ (negotia) privatus sumpserat sibi.*

§. 2. Concordance du verbe personnel avec le sujet. La Concordance du verbe ne regarde communément que la personne & le nombre; si ce n'est qu'elle regarde aussi le genre

**LIV. III.** dans les langues qui ont assujetti les personnes des verbes à des inflexions génériques.

1°. La règle générale est que tout verbe, mis à un mode personnel, suppose avant soi un sujet exprimé par un nom ou un pronom; & qu'il s'accorde avec ce sujet en nombre & en personne.

*TU nidum SERVAS, EGO LAUDO ruris amœni rivos; (Hor.)* TU GARDES le nid, JE LOUE les ruisseaux d'une campagne agréable, *c'est-à-dire*, VOUS RESTEZ chez vous, & moi, J'AIME à me promener le long des ruisseaux qui arrosent une agréable campagne.

*Avarus ANIMUS nullo SATIATUR lucro,* *c'est-à-dire*, (*à*) *nullo lucro; (Syr.)* un CŒUR avare n'EST rassasié par aucun gain, *c'est-à-dire*, aucun profit ne remplit un cœur avare.

*NOS autem tenebras COGITEMUS,* suppl. *ut; (Cic.)* mais (que) NOUS IMAGINIONS des ténèbres.

*DESILITE MILITES; (Cæs.)* SOLDATS SAUTEZ en bas.

*SOLENT MENDACÆS luere pœnas malefici; (Phæd.)* les MENTEURS ONT coutume de payer les peines du méfait, *c'est-à-dire*, les MENTEURS SONT ordinairement punis de leur mensonge.

2°. Si un même verbe a plusieurs sujets de la même personne; le verbe s'accorde encore en personne avec tous ces sujets; mais il se met au pluriel, parce que plusieurs singuliers valent un pluriel.

*GRAMMATICE quondam ac MUSICE junctæ FUERUNT*; (Quintil.) la GRAMMAIRE & la MUSIQUE FURENT autrefois réunies. CH VII.

3°. Si un même verbe a plusieurs sujets de différentes personnes; il se met encore au pluriel, & il s'accorde en personne avec celui des sujets qui est de la plus noble: la première est plus noble que les deux autres; & la seconde est plus noble que la troisième; il est aisé d'en voir la raison. Mais cet ordre des personnes n'influe nécessairement que sur la Concordance; car quant à l'arrangement des sujets mêmes, il demeure assez libre dans la plupart des langues, si ce n'est qu'en françois nous nommons toujours la seconde à la tête par déférence pour l'objet présent, & la première se met à la dernière place, par un sentiment de civilité universelle.

*PATER* (suppl. *meus*), & *EGO*, *FRA-  
TRESque mei pro vobis arma TULIMUS*;  
(T. Liv.) (Mon) PÈRE, & MOI, & mes  
FRÈRES AVONS porté les armes pour vous,  
*c'est-à-dire, à la manière françoise*, mon PÈ-  
RE, mes FRÈRES, & MOI AVONS porté les  
armes pour vous.

4°. Quelquefois un verbe qui paroît se rapporter à plusieurs sujets, ne s'accorde cependant qu'avec le plus voisin; alors le même verbe est sousentendu avec chacun des autres sujets, de manière à s'accorder avec chacun d'eux.

*Nec verò id COLLOCUTIO hominum aut*

LIV. III. *CONSENSUS EFFICIT*, (Cic.) c'est-à-dire; *Et verò COLLOCUTIO hominum* (non *EFFICIT id negotium*), aut *CONSENSUS* (*hominum*) non *EFFICIT id (negotium)*; & certes un POUR-PARLER des hommes (ne FAIT point cette chose), ou une CONSPIRATION (des hommes) ne FAIT point cette (chose), c'est-à-dire, Et certes cela n'a point été concerté, & les hommes ne se sont point donné le mot pour l'établir. (M. d'Olivet.)

*ILLE timore, EGO risu CORRUI*, (Cic.) c'est-à-dire, *ILLE* (*CORRUIT ex*) *timore*, *EGO CORRUI* (*ex*) *risu*: IL (TOMBA de) peur, JE TOMBAI (de) rire, c'est-à-dire, IL TOMBA de peur, & moi à force de rire.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans l'examen de certaines expressions, qui au premier coup d'œil paroissent contraires aux lois de la Concordance ; elles seront discutées ailleurs. Mais je dois m'arrêter à une opinion, qui, si elle étoit vraie, détruiroit en effet la vérité de la règle qui met en Concordance avec le sujet tout verbe mis à un mode personnel.

Les grammairiens qualifient d'*impersonnels*, certains verbes qui n'ont, disent-ils, que la troisième personne du singulier dans tous leurs temps & dans tous les modes, & qui, selon eux, s'emploient sans application à aucun sujet déterminé : tels sont les verbes latins *accidit*, *evenit*, *libet*, *licet*, *lucescit*, *miseret*, *oportet*, *piget*, *pluit*, *pœnitet*, *pudet*, *tædet*, *fletur*,  
itur,



*itur*, &c. Ce langage est si universellement adopté par les grammairiens de toutes les langues, qu'il semble qu'on ne puisse plus l'abandonner aujourd'hui sans violer une loi constante de l'usage. CH. VII.

Je connois toute l'étendue des droits de l'usage en fait de langue: mais j'observerai avec le P. Bouhours (x), que » Comme il y » a un bon usage qui fait la loi en matière de » langue, il y en a un mauvais contre lequel » on peut se révolter justement; & la prescription n'a point lieu à cet égard. « J'ajouterai avec M. de Vaugelas (y), que » Le mauvais usage se forme du plus grand nombre » de personnes, qui presque en toutes choses » n'est pas le meilleur; que le bon au contraire est composé, non pas de la pluralité, » mais de l'élite des voix; & que c'est véritablement celui que l'on nomme le maître » des langues. «

(x) Rem. nouv. Tom. ij. p. 340.

(y) Rem. sur la lang. fr. Préf. p. 20.

Si ces deux écrivains, reconnus avec justice pour les plus sûrs appréciateurs de l'usage, ont pu en distinguer un bon & un mauvais dans le langage national, & faire dépendre le bon, non de la pluralité, mais de l'élite des voix; combien n'est-on pas plus fondé à suivre la même règle pour le langage didactique, où tout doit être raisonné & transmettre avec netteté & précision les notions fondamentales des sciences & des arts?

» Si l'usage, dit encore M. de Vaugelas » (z), n'est autre chose, comme quelques-  
Tome II. (z) Ibid. p. 19.  
A a

**Liv. III.** » uns se l'imaginent, que la façon ordinaire  
 » de parler d'une nation dans le siège de son  
 » empire; ceux qui y sont nés & élevés, n'au-  
 » ront qu'à parler le langage de leurs nourri-  
 » ces & de leurs domestiques, pour bien par-  
 » ler le langage de leur pays. « J'en dis au-  
 tant du langage didactique: s'il ne faut qu'a-  
 dopter la façon ordinaire de parler de ceux  
 qui se mêlent d'expliquer les principes des  
 arts & des sciences; il n'y a plus de choix à  
 faire; les termes techniques ne seront plus  
 techniques, par la raison même que souvent  
 ils seront introduits par le hazard ou même  
 par l'erreur, plutôt que par la réflexion &  
 par l'art.

Tel est en effet le mot *impersonnel* dans le  
 cas présent; on l'applique mal, & il suppose  
 faux. Le mot *personnel* signifie *qui est relatif  
 aux personnes*, ou *qui reçoit des inflexions re-  
 latives aux personnes*: la particule privative  
*in*, dans le mot *impersonnel*, fait que ce mot  
 signifie au contraire *qui n'est pas relatif aux  
 personnes*, ou *qui ne reçoit point d'inflexions  
 relatives aux personnes*. C'est dans ce sens que  
 j'ai distingué les modes en personnels & imper-  
 sonnels, selon qu'ils reçoivent ou ne reçoivent  
 point d'inflexions relatives aux personnes  
 des sujets auxquels on peut les appliquer.  
 Mais rien de plus éloigné de ce sens véritable  
 indiqué par l'étymologie du mot, que l'ap-  
 plication, qu'en font les grammairiens, à des  
 verbes dans lesquels ils reconnoissent néan-

moins une inflexion relative à la troisième CH. VII.  
personne du singulier.

Si l'application du mot est fautive, il est encore plus faux, ou du moins est-il d'une fausseté plus importante, que ces prétendus verbes impersonnels n'ayent rapport à aucun sujet déterminé. Entrons, pour le prouver, dans un détail d'exemples tirés des meilleures sources.

Commençons par cinq verbes, qui, dans les rudiments, ont coutume de faire, à titre d'impersonnels, une figure considérable, savoir *miserere*, *pigere*, *pœnitere*, *pudere*, *tædere*. Ces verbes étant à la troisième personne singulière, supposent, comme tout autre verbe, un nom ou un pronom au nominatif singulier.

*Tui me miseret*, (Cic.) c'est-à-dire, (*sors*) *tui miseret me*; (le sort) de toi me touche de pitié, c'est-à-dire, votre sort me fait pitié, ou j'ai pitié de vous.

*Hujus facti me piget*, (Cic.) c'est-à-dire, (*memoria*) *hujus facti piget me*, (le souvenir) de cette action me chagrine, c'est-à-dire, je suis fâché de cette action.

*Non pœnitet me famæ*, (Ter.) c'est-à-dire, (*respectus*) *famæ non pœnitet me*; (la considération) de la renommée ne me peine point, c'est-à-dire, je me moque du Qu'en-dira-t-on.

*Fratri me pudet*, (Ter.) c'est-à-dire, (*vita*) *fratri (mei) pudet me*; (la vie) du frère (mien) me rend honteux, c'est-à-dire, j'ai

**LIV. III.** honte de la vie de mon frère, *ou même* j'ai honte de mon frère, *ou enfin* mon frère me fait honte.

*Tædet nos vitæ*, (Cic.) c'est-à-dire, (*diuturnitas* ou *miséria*) *vitæ tædet nos*; (la longueur ou la misère) de la vie nous ennuie, *c'est-à-dire*, nous nous ennuyons de la vie.

Ce n'est point arbitrairement que je supplée ici un nominatif singulier: il est exigé par la troisième personne singulière du verbe, qui suppose nécessairement un sujet; le nom appellatif est exigé par le génitif que l'on voit dans ces exemples, pour être le premier terme du rapport dont le génitif énonce le terme conséquent; enfin il est autorisé par d'autres exemples, où le nominatif est nettement énoncé ou clairement supposé.

*Adclinem scopulo inveniunt*, **MISERENT-que**, *foventque*; (Val. Flac.) où l'on voit *miserent* au pluriel, & appliqué au même sujet que les deux autres verbes *inveniunt* & *fovent*.

*Quod PUDET faciliùs fertur quam quod PIGET*; (Plaut.) où il est clair que l'article conjonctif neutre *quod* suppose nécessairement un nom appellatif neutre sousentendu, comme s'il y avoit, par exemple, (*malum*) *quod (malum) PUDET fertur faciliùs quam (malum) quod (malum) PIGET*.

Lucrèce emploie *pudebunt* au pluriel avec un sujet au nominatif pluriel: *semper metuit quem sæva PUDEBUNT supplicia*. Et nous lisons dans Térence, *Non te hæc PUDENT*,

*Et me quidem hæc conditio non PÆNITET*; (Plaut.) (& à la vérité cette condition ne me peine point) : explication littérale qui fait assez sentir combien est possible l'application de ce verbe à d'autres sujets.

*Ira ea TÆDET quæ invasit*; (Senec.) & au pluriel, *Verbis ejus defatigati PERTÆDUISSENT* (suppl. *se*); (A. Gell.)

La règle commune des rudiments, qui veut que le *nominatif* de ces verbes (car c'est ainsi que l'on en désigne le sujet) se mette à l'*accusatif*, & que le régime de la chose soit le génitif, est donc une règle ridicule à tous égards : parce qu'elle est contraire à la règle générale & nécessaire, qui assigne le nominatif pour le sujet de tout verbe mis à un mode personnel ; parce qu'elle marque comme régime de ces verbes, un génitif qui est en effet le régime d'un nom appellatif, conformément à sa destination essentielle & invariable ; & parce qu'il y a contradiction dans les termes mêmes de son énoncé.

Sanctius avoit très-bien senti le vice de cette prétendue Syntaxe, & vouloit en conséquence ramener ces verbes à la loi générale, d'avoir un sujet au nominatif ; mais pour le suppléer il a adopté le principe de Priscien, qui consiste à donner à ces verbes ce qu'il appelle *nominativus cognatæ significationis*, & à dire que *miseret me* signifie *miseratio miseret me*, que *piget me* signifie *pigritia piget* ou *tenet me*, que *pænitet me* c'est *pænitentia*.

LIV. III. *habet me*, que *pudet me* veut dire *pudor pudet me* ou *habet me*, & que *tædet me* revient à *tædium tædet me* ou à *tadium habet me*. Cette manière d'interpréter la phrase latine est véritablement fautive, comme le remarque l'abbé Valart, parce que le principe ne peut pas s'en appliquer partout, & surtout dans les occurrences où les verbes sont au pluriel : mais il ne s'ensuit pas que ces expressions ne soient les productions que de l'ignorance, comme il le dit ; & il s'ensuit moins encore qu'il ne faille pas chercher de nominatif pour être le sujet de ces verbes, comme le veut ce grammairien, sous prétexte que les latins, qui se contentoient de parler d'après l'usage sans analyser la phrase, ne le cherchoient pas eux-mêmes. Mais j'ai posé des principes fondés sur la nature des mots, sur les corrélations des mots mis en phrase, sur la destination de chaque terminaison d'un même mot ; & ces principes ont été étayés par les usages combinés d'un grand nombre de langues, autant que par l'examen métaphysique des choses mêmes : c'est tout ce que je puis ajouter. Passons à d'autres prétendus verbes impersonnels.

Il y en a qui expriment l'existence des météores & autres phénomènes naturels, comme *fulgurat*, *fulminat*, *lucescit*, *pluit*, *vesperascit*, &c. Mais ces verbes sont encore dans le même cas que les précédents : on les trouve, dans les écrivains les plus sûrs, accom-

**pagnés** de sujets particuliers ; & conséquemment il faut les suppléer quand ils manquent. *Malum quum IMPLUIT cæteris , non IMPLUAT mihi ;* (Plaut.) *Multus ut in terras DEPLUERITque lapis ;* (Tibul.) *Non densior aëre grando , nec de concussâ tantum PLUIT ilice glandis ;* (Virg.) *FULMINAT Æneas armis ;* (Id.) *Antra ætnea TONANT ;* (Id.) *Et ELUCESCET aliquando ille dies ;* (Cic.) *VESPERASCENTE cælo Thebas possunt pervenire ;* (Nep.) &c.

Parcourons encore quelques verbes de terminaison active , prétendus impersonnels par la foule des grammaticiens , & cependant appliqués par les meilleurs auteurs à des sujets déterminés , quelquefois même au nombre pluriel.

**ACCIDIT.** *Qui dies quam crebrò ACCIDAT experti debemus scire ;* (Cic.) *En ACCIDO ad tua genua.* (Tacit.).

**CONTINGIT.** *Nam neque divitibus CONTINGUNT gaudia solis.* (Hor.).

**DECET.** *Nec velle experiri quam se aliena DECEANT ; id enim maxime quemque DECET , quod est cujusque maxime suum.* (Cic.).

**LIBET , LUBET.** *Nam quod tibi LUBET , idem mihi LIBET.* (Plaut.).

**LICET , OPORTET.** *Est enim aliquid quod non OPORTEAT , etiamsi LICEAT ; quidquid verò non LICET , certè non OPORTET.* (Cic.) *Hæc facta ab illo OPORTEBANT.* (Ter.) *Adhuc Achillis quæ adsolent , quæque*

LIV. III. *OPORTENT signa ad salutem esse, omnia huius esse video.* (Id.).

Si ces verbes sont accompagnés d'un infinitif; vu que ce mode du verbe est un véritable nom, qu'est-ce qui empêche de le regarder comme sujet? *Me LICEAT casum miserari infantis amici*; (Virg.) c'est-à-dire, *Miserari casum infantis amici LICEAT* (*ad*) *me*; & l'infinitif *miserari* est le sujet grammatical de *liceat*. C'est la même chose dans ce texte d'Horace : *LICUIT semperque LICEBIT signatum præsentem notâ producere nomen*; le sujet grammatical de *licuit* & de *licebit*, c'est *producere*; le sujet logique, c'est *signatum præsentem notâ producere nomen*.

S'il n'y a ni infinitif ni nom au nominatif, on est suffisamment autorisé par les exemples que l'on vient de voir à suppléer le sujet qui convient aux circonstances de la phrase. Exemple. *ACCIDIT ut athenienses Chersonesum colonos vellent mittere.* (Nep.) On peut construire cette phrase de deux manières: 1°. (*Res*) *ACCIDIT* (*ita*) *ut* (*viri*) *athenienses vellent mittere colonos* (*in*) *Chersonesum*; ou bien 2°. (*Hæc res*), *ut* (*viri*) *athenienses vellent mittere colonos* (*in*) *Chersonesum*, *ACCIDIT*. Selon la première manière, le nom sousentendu *res* est le sujet d'*accidit*, & *ita ut viri athenienses vellent mittere colonos in Chersonesum* en est le complément modificatif; selon la seconde manière, le nom sousentendu *res* est le sujet grammatical d'*accidit*, & *hæc res*



*ut viri athenienses vellent mittere colonos in* CH. VII

*Chersonesum* en est le sujet logique. On peut, si je ne me trompe, choisir assez arbitrairement entre ces deux analyses, également approuvées par la saine Logique : mais il résulte également de l'une & de l'autre, qu'*accidit* n'est pas impersonnel dans le sens que le veulent les grammairiens.

Il ne faut pas croire davantage que ceux que l'on allègue sous la terminaison passive, soient employés sans relation à aucun sujet : cela est absolument contraire à la nature des modes personnels, qui ne sont revêtus de cette forme, que pour être en Concordance avec le sujet particulier & déterminé auquel on les applique.

Tout le monde fait que l'on dit également en latin, *multi homines reperiuntur* (plusieurs hommes sont trouvés), & *multos homines reperire est* (trouver, ou l'action de trouver plusieurs hommes, est) ; ce qui, selon le tour de notre langue, signifie également, *on trouve plusieurs hommes*. C'est ainsi que Virgile, qui a dit (a), *Nec non & Tityon terræ omnipotentis alumnum cernere erat*, auroit pu dire, si ce n'eût été la contrainte du vers, *Nec non & Tityus terræ omnipotentis alumnus cernebatur*. Il n'y a plus qu'à se laisser aller aux conséquences de cette observation fondamentale, afin d'expliquer la langue latine par elle-même, plutôt que par des suppositions arbitraires & peu justes.

(a) *Æn. VI*  
595.

*Itur*, *fletur*, *statur*, *curritur*, &c. sont pareillement des expressions équivalentes à *ire est*, *flere est*, *stare est*, *currere est* : or dans ces phrases, il y a très-nettement un sujet, savoir *ire*, *flere*, *stare*, *currere*, parce que l'infinitif est un véritable nom ; donc les expressions correspondantes *itur*, *fletur*, *statur*, *curritur*, ne sont que des expressions abrégées qui renferment tout à la fois le sujet & le verbe, de même à peu près que *eo*, *fleo*, *sto*, *curro* sont équivalents à *ego sum iens*, *ego sum flens*, *ego sum stans*, *ego sum currens*, renfermant conjointement le sujet de la première personne & le verbe.

Mais comment le tour passif *itur* peut-il présenter le même sens que le tour actif *ire est* ? La question est aisée à résoudre. *Ire est* (l'action d'aller est) ; cela est simple, dès qu'on ne veut affirmer que l'existence de l'action d'aller, sans indiquer aucun sujet déterminé qui produise cette action, qui en soit la cause. Or l'effet produit par une cause est en soi purement passif & n'existe que passivement : on peut donc employer la voix passive pour exprimer l'existence passive de cet effet, quand on ne veut pas en désigner la cause active ; & *itur* se trouve ainsi avoir en effet le même sens que *ire est*. La synonymie auroit même pu avoir lieu, dans les occurrences où l'on auroit voulu désigner la cause active ; & de même que T. Live a dit par le supin, pour marquer le prétérit, *ab universo senatu conclamatum*

est, on auroit pû dire, si l'usage l'avoit autorisé, *ab universo senatu conclamare est* ; la première phrase veut dire, *universus senatus conclamavit*, & la seconde auroit signifié *universus senatus conclamat*, ce qui est équivalent au tour passif *ab universo senatu conclamatur*. CH. VII.

Trouver ainsi le sujet renfermé synthétiquement dans le verbe passif, est, à mon gré, une chose bien plus raisonnable, que de supposer sousentendu le nom verbal abstrait, comme l'indique Priscien (b). *Sed si quis*, dit-il, *& hæc impersonalia velit inspicere penitus, ad ipsas res verborum referuntur, & sunt tertiæ personæ, etsi prima & secunda deficient.* Il ajoute un peu plus bas : *Possunt habere intellectum nominativum ipsius rei quæ in verbo intelligitur: nam cum dico CURRITUR, CURSUS intelligitur; & SEDETUR, SESSIO; & AMBULATUR, AMBULATIO.... sic & similia; quæ res in omnibus verbis etiam absolutis necesse est ut intelligatur; ut VIVO VITAM; & AMBULO AMBULATIONEM; & SEDEO SESSIONEM; & CURRO CURSUM.* (b) Lib. XVIII.

Sanctius (c) donne à ces paroles de Priscien, le nom de paroles d'or, *aurea Prisciani verba*; tant la doctrine lui en paroît plausible: aussi l'adopte-t-il dans toutes ses conséquences. Mais je ne saurois me persuader que, pour rendre raison de quelques locutions particulières, il faille adopter universellement le pléonafme, qui est en soi un vice entièrement opposé à l'exactitude grammaticale, & qui (c) Minerv. III. 1.

**Liv. III.** n'est en effet permis en aucune langue, quoique dans quelques cas rares, & pour des vûes particulières que l'art de la parole ne doit point négliger ». Il y auroit autant de raison, comme » l'observe très-judicieusement la *Grammaire* » de P. R. de prétendre que, quand on dit » *homo candidus*, il faut sousentendre *candore*; » que de s'imaginer que, quand on dit *currit*,

(d) Gramm.  
génér. II.  
viiij.

» il faut sousentendre *cursum* ou *currere*. « (d) Toute la langue latine deviendrait donc un pléonasme perpétuel : que dis-je ? il en seroit de même de toutes les langues ; & rien ne me dispenseroit de dire que *je dormois* signifie en françois *je dormois le dormir*, que *bonnet blanc* veut dire *bonnet blanc de blancheur*, & ainsi du reste. *Credat Judæus Appella, non ego*.

S'il n'y a pas de verbes impersonnels en latin, il y en a encore moins en françois, quoique l'attachement aveugle à la prétendue impersonnalité des latins ait voulu la retrouver dans nos phrases françoises *on va*, *il faut*, *il pleut*, &c. Mais il est évident que c'est fermer les yeux à la lumière.

Quelle que puisse être l'origine de notre (e) *Liv. II.* *on*, il est constant (e) que c'est un nom qui signifie *homme*, & conséquemment qu'il n'y a point d'impersonnalité partout où on le rencontre.

(e) Liv. II.  
ch. ij.

Dans les autres, exemples, notre *il* est autant sujet que *on*, si ce n'est qu'il a une signification plus générale. *Il pleut*, c'est-à-dire, *le ciel pleut*, ou *l'eau pleut*, tombe en pluie. *Il*

*faut aimer Dieu* ; ici *il* est un pronom très-général, déterminé par ces mots *aimer Dieu*, de sorte que le sujet total est *il aimer Dieu* ; *faut* (manque, est nécessaire), à l'imitation du *dēfideratur* latin. *Il y a des hommes, il y a plusieurs philosophes qui le croient* ; c'est-à-dire, *il des hommes*, ou *il*, savoir *plusieurs philosophes qui le croient*, a place ici : dans *il des hommes*, le déterminatif de *il y* est joint par la préposition *de*, comme dans *la ville de Rome*, que les latins rendoient quelquefois par *urbs Romæ* ; dans *il plusieurs philosophes*, le déterminatif est joint à *il* par simple apposition, comme dans le latin *urbs Roma*, comme dans nos phrases françoises *l'hôtel Dieu*, *l'église S. Severin*, & comme cela étoit très-commun dans notre langue *al temps Innocent III*, ainsi que dit Villehardouin.

Le verbe mis à un mode personnel suppose donc partout un sujet, avec lequel il se met en Concordance ; de même que les adjectifs sont toujours en Concordance avec quelque nom exprimé ou sousentendu, auquel ils ont un rapport nécessaire.

## ARTICLE II.

### *Du fondement de la Concordance.*

On a vu dans les chapitres précédents, par les notions qu'on y a établies des nombres, des genres, des cas, & des personnes, que, pour

**Lrv. III.** amener à cet égard la Concordance qui doit régner entre l'adjectif & le nom appellatif, entre le verbe & le sujet, il faut d'abord déterminer, par un principe de régime, l'inflexion de l'un des deux corrélatifs : les autres corrélatifs se revêtent ensuite des inflexions correspondantes, par imitation & pour s'accorder avec le premier terme qui leur sert comme d'original ; celui-ci est dominant, les autres sont subordonnés. C'est un nom appellatif qui est le corrélatif dominant pour les adjectifs, c'est un nom quelconque ou un pronom pour les verbes ; les adjectifs & les verbes sont subordonnés : c'est à eux à s'accorder, & la Concordance de leurs inflexions avec celles du terme dominant est comme une livrée qui atteste leur dépendance.

Cette dépendance est fondée sur un rapport, qui est, selon les meilleurs grammairiens modernes, un rapport d'*identité*. On voit en effet que le nom appellatif & l'adjectif qui l'accompagne par apposition, ne font qu'un, n'expriment ensemble qu'une seule & même chose indivisible : *la loi naturelle, la loi politique, la loi évangélique*, sont trois objets différents, mais il n'y en a que trois ; *la loi naturelle* est autant un objet unique que *la loi* en général. C'est la même chose du verbe avec son sujet : *le soleil luit* est une expression qui ne présente à l'esprit qu'une seule idée indivisible.

Cependant l'adjectif & le verbe expriment très-distinctement une idée attributive, fort

différente du sujet exprimé par le nom ou par le pronom : comment peut-il y avoir identité entre des idées si disparates ?

C'est que les noms & les pronoms présentent à l'esprit des êtres déterminés ; & que les adjectifs & les verbes présentent à l'esprit des êtres indéterminés, désignés néanmoins par une idée précise applicable à tout sujet déterminé qui en est susceptible (f). Or il en est, dans le discours, de cette idée vague d'être indéterminé, comme de la signification générale & indéfinie des symboles algébriques, dans le calcul : de part & d'autre, la généralisation des idées n'a été instituée, que pour éviter l'embarras des cas particuliers trop multipliés ; mais de part & d'autre, c'est à la charge de ramener la précision dans chaque occurrence, par des applications particulières ou individuelles.

(f) Voyez Liv. II. ch. j. ij. iij. jv.

C'est la Concordance des inflexions de l'adjectif & du verbe avec celles du nom ou du pronom, qui désigne l'application du sens vague de l'un au sens précis de l'autre, & l'identification du sujet vague présenté par les mots de la première espèce, avec le sujet déterminé énoncé par les mots de la seconde. Qu'il me soit permis d'insister un peu sur la véritable idée que l'on doit prendre de cette identité qui sert de fondement à la Concordance.

M. du Marçais s'en explique ainsi (g) :  
 » Si je dis *liber Petri*, *Petri* fixe à la vérité l'é-  
 » tendue de la signification de *liber* ; mais ces  
 » deux mots présentent à l'esprit deux objets

(g) Encyclop. au mot ADJECTIF.

LIV. III. » différents, dont l'un n'est pas l'autre : au  
 » contraire quand je dis *le beau livre*, il n'y a  
 » là qu'un objet réel, mais dont j'énonce qu'il  
 » est *beau*. Quand je dis *meus ensis*, *meus*  
 » est autant simple adjectif qu'*evandrius* dans  
 » ce vers de Virgile, *Non tibi, Timbre, caput*  
 » *evandrius abstulit ensis* : *meus* marque l'ap-  
 » partenance par rapport à moi, comme *evan-*  
 » *drius* la marque par rapport à Évandte. L'ad-  
 » jectif & le substantif mis ensemble en conf-  
 » truction, ne présentent à l'esprit qu'un seul  
 » & même individu, ou physique ou méta-  
 » physique ; ainsi l'adjectif n'étant que le sub-  
 » stantif même, considéré avec la qualification  
 » que l'adjectif énonce, ils doivent avoir, l'un  
 » & l'autre, les mêmes signes des vûes parti-  
 » culières sous lesquelles l'esprit considère la  
 » chose qualifiée. Parle-t-on d'un objet singu-  
 » lier ? l'adjectif doit avoir la terminaison des-  
 » tinée à marquer le singulier. Le substantif  
 » est-il de la classe des noms qu'on appelle  
 » masculins ? l'adjectif doit avoir le signe des-  
 » tiné à marquer les noms de cette classe. En-  
 » fin y a-t-il dans une langue une manière éta-  
 » blie pour marquer les rapports ou points de  
 » vûe qu'on appelle cas ? l'adjectif doit encore  
 » se conformer ici au substantif. En un mot, il  
 » doit énoncer les mêmes rapports & se pré-  
 » senter sous les mêmes faces que le substantif,  
 » parce qu'il n'est qu'un avec lui. C'est ce que  
 » les grammairiens appellent la Concordance,  
 » qui n'est fondée que sur l'identité physique de  
 » l'adjectif avec le substantif. » M.



M. l'abbé Fromant (*h*) trouve de l'inexactitude dans ces derniers mots, & forme cette objection : » S'il y a des adjectifs qui marquent à la Gramm. (*h*) Suppl. génér. II. ij. iij. jv. l'appartenance sans marquer l'identité physique ; il s'ensuit que la Concordance n'est pas fondée uniquement sur cette identité, comme le prétend M. du Marçais. Or dans ces expressions *meus liber*, *evandrius ensis*, *meus* marque l'appartenance du livre à moi, *evandrius* marque l'appartenance de l'épée à Évandre : ces deux mots *meus liber*, & ces deux autres *evandrius ensis*, présentent à l'esprit deux objets divers, dont l'un n'est pas l'autre ; & bien loin de désigner l'identité physique, ils indiquent au contraire une vraie diversité physique. *Meus liber* équivalait à *liber mei*, βιβλίου μου, le livre de moi. *Evandrius ensis* équivalait à *ensis Evandri*, l'épée d'Évandre. Par conséquent le sentiment qui fonde la Concordance sur l'identité physique n'est pas exact, & M. du Marçais n'a point tant à se glorifier d'en être l'auteur. Encore s'il eût dit que la Concordance est fondée sur l'identité physique ou métaphysique, il aurait rendu ce sentiment probable : ce n'est pas moi qui suis une même chose avec mon livre ; c'est la qualité d'être à moi, c'est la propriété de m'appartenir, qui est une même chose avec mon livre ; de même que ce n'est pas Évandre qui est une même chose avec son épée, mais c'est la qualité d'être à Évandre. On peut soutenir qu'il y a rapport

LIV. III. » d'*identité métaphysique* entre la qualité d'appartenir & la chose appartenante ; mais on ne prouvera jamais , ce me semble , qu'il puisse s'y trouver un rapport d'*identité physique* , puisque l'appartenance n'est qu'une qualité métaphysique. «

La doctrine de M. Fromant sur l'identité n'est point équivoque , mais elle confond la nature des choses. L'identité ne suppose pas deux choses différentes ; il n'y auroit plus d'identité , car rien n'est plus opposé à l'identité que la différence : l'identité suppose seulement deux aspects d'un même objet. Or une substance & un mode , un livre , par exemple , & la qualité de m'appartenir , sont des choses entièrement différentes , puisqu'un livre est une substance , & que , de l'aveu même de M. Fromant , l'appartenance n'est qu'une qualité métaphysique : il ne peut donc jamais y avoir d'identité entre un livre & la propriété de m'appartenir , entre une substance & un mode , sous quelque point de vûe qu'on envisage cette prétendue identité , & sous quelque dénomination qu'on la présente.

Cette remarque seule suffiroit peut-être pour détruire la distinction que l'on prétend mettre ici entre *identité physique* & *identité métaphysique* : j'ajouterais cependant qu'il est impossible d'imaginer plusieurs espèces d'identité , & qu'il n'y a que celle que M. du Marçais désigne ici par la dénomination de *physique* , pour dire *identité de nature*. La raison en est,

que l'on ne peut se faire une idée satisfaisante de l'identité, qu'en supposant, comme je l'ai déjà dit, un même & unique objet, un seul être, une seule nature vue sous deux aspects différents : car si l'on supposoit encore le même aspect, l'identité seroit à un point qu'on ne pourroit pas en parler sans tomber dans une sorte de battologie.

L'*identité* qui fonde la Concordance est donc l'identité du sujet, présenté sous deux aspects différents dans les deux mots corrélatifs mis en Concordance : ce sujet est présenté d'une manière vague & indéfinie dans les adjectifs & dans les verbes, & d'une manière précise & déterminée dans les noms & dans les pronoms. Ces deux mots *meus liber* ne présentent pas à l'esprit, du moins d'une manière directe & propre, deux objets divers, comme le dit l'auteur du *Supplément à la Grammaire générale* : *meus* exprime un être quelconque qualifié par la propriété de m'appartenir ; & *liber* exprime un être déterminé par sa nature, lequel, dans le cas présent, a aussi la propriété de m'appartenir : or l'être quelconque signifié par *meus* est l'objet direct de la signification de cet adjectif, quoiqu'il y soit énoncé plus confusément, à cause de son indétermination ; & l'idée qualificative d'appartenance, quoique plus distinctement énoncée, n'entre qu'indirectement dans la signification de *meus* : c'est un principe de la *Grammaire générale* (i), & par conséquent admis par le savant Principal

(i) II. ij.

LIV. III. de Vernon. La Concordance de *meus* avec *liber* indique donc que le sujet actuel de la qualification exprimée clairement par l'adjectif *meus*, n'est autre que l'être particulier déterminé par le nom *liber* : *meus*, par lui-même, exprime un sujet quelconque ainsi qualifié ; mais dans le cas présent, il est appliqué au nom *liber*, comme dans un autre cas il pourroit être appliqué à un autre nom. La Concordance est le signe de l'application actuelle du sens vague de l'adjectif au sens précis du nom appellatif, & suppose l'identité, si j'ose le dire, *très-physique*, du sujet énoncé sous des aspects différents par les deux espèces de mots.

Peut-être y a-t-il en effet peu d'exactitude à dire l'identité de l'adjectif avec le substantif, comme a fait M. du Marfais ; parce que l'adjectif & le substantif sont des mots absolument différents, & qui ne peuvent jamais être un même & unique mot : d'ailleurs l'identité ne peut jamais appartenir aux différents signes d'un même objet ; elle est propre à l'objet désigné par différents signes. Il me semble pourtant que l'on pourroit regarder l'expression de M. du Marfais comme un abrégé de celle que paroît exiger la justesse métaphysique : & quand cela ne seroit pas, elle mérite d'autant plus d'indulgence, que l'auteur paroît n'avoir nommé l'identité *physique* que pour fixer l'attention sur la nature même de l'objet plutôt que sur les signes différents qui le représentent.

Rien n'empêche donc que ce grammairien philosophe n'ait à se glorifier beaucoup d'être l'auteur d'un principe véritablement utile, & d'autant plus difficile à découvrir, que M. Fromant même ne l'a pas saisi dans son vrai sens, nonobstant la sagacité dont il a donné des preuves si marquées dans son *Supplément*.

Il se présente ici une conséquence importante de la doctrine que l'on vient d'établir. Si l'adjectif doit s'accorder avec le nom appellatif, en genre, en nombre, & en cas dans les langues qui en admettent; si le nombre, le genre, & le cas du nom se décident par les besoins mêmes de l'énonciation, d'après ce qui existe dans l'esprit de celui qui parle, & qu'au contraire l'adjectif ne prenne les terminaisons correspondantes que par une sorte d'imitation; si tout cela enfin porte effectivement à conclure, comme je l'ai déjà fait, que le nom est un mot qui exprime un être déterminé, & l'adjectif un mot qui exprime un être indéterminé: tout cela permet-il de regarder le *substantif* & l'*adjectif* comme deux espèces d'un même genre prochain, & ne justifie-t-il pas le parti que j'ai pris, de distinguer les noms & les adjectifs comme deux espèces générales de mots, comme deux parties différentes d'oraison?

M. l'abbé Fromant (k) décide nettement contre l'abbé Girard, que *faire du substantif & de l'adjectif deux parties d'oraison différentes, ce n'est pas là poser de vrais principes*. Mais M. du Marçais lui-même, dont cet auteur pa-

(k) *Loc. cit.*

LIV. III. roît admettre la doctrine sur les genres , a été contraint , comme moi , de distinguer entre substantif & adjectif , pour *poser de vrais principes* du moins à cet égard , en définissant les genres autrement pour le substantif que pour l'adjectif. On ne manquera pas de répliquer que cette distinction , quoique nécessaire , ne prouve point que ce soient deux parties d'oraison différentes , & qu'elle n'empêche pas que l'on ne continue de les regarder simplement comme deux espèces de nom.

» Car , dit M. Fromant , comme tout adjectif , uniquement employé pour qualifier , est nécessairement uni à son substantif , pour ne faire avec lui qu'un seul & même sujet du verbe , ou qu'un seul & même régime , soit du verbe soit de la préposition ; comme on ne conçoit pas qu'une substance puisse exister dans la nature sans être revêtue d'un mode ou d'une propriété ; comme la propriété est ce qui est conçu dans la substance , ce qui ne peut subsister sans elle , ce qui la détermine à être d'une certaine façon , ce qui la fait nommer telle : un grammairien , vraiment logicien , voit que l'adjectif n'est qu'une même chose avec le substantif ; que par conséquent ils ne doivent faire qu'une même partie d'oraison ; que le nom est un mot générique qui a sous lui deux sortes de noms , savoir le substantif & l'adjectif. «

Un logicien attentif doit voir & avouer toutes les conséquences de ses principes : met-

tons donc à l'épreuve la fécondité de celui qu'on avance ici. Tout verbe est nécessairement uni à son sujet, pour ne faire avec lui qu'un seul & même tout; il exprime une propriété que l'on conçoit dans le sujet, qui ne peut subsister sans le sujet, qui détermine le sujet à être d'une certaine façon, & qui le fait nommer tel: un grammairien vraiment logicien doit donc voir que le verbe n'est qu'une même chose avec le sujet. On l'a vu en effet, puisque l'un est toujours en Concordance avec l'autre, & sur le même principe qui fonde la Concordance de l'adjectif avec le substantif, le principe d'identité. Le verbe & le sujet, ( c'est-à-dire, le verbe & le nom ou le pronom ), ne doivent donc faire aussi qu'une même partie d'oraison. Conséquence absurde, qui dévoile ou la fausseté ou l'abus du principe d'où elle est déduite: mais elle en est déduite par les mêmes voies & dans les mêmes termes que celle à laquelle je l'oppose, pour détruire ou du moins pour contre-balancer l'une par l'autre.

M. Fromant a déjà vu cette critique de son opinion dans le VII. tome de l'*Encyclopédie*; & je dois ajouter que, dans une lettre qu'il nous écrivit, à M. Douchet, alors mon collègue, & à moi, le 12. Novembre 1759, il eut le courage de nous dire du bien de cet article. » La critique, dit-il, que vous avez faite, au mot GENRE, d'un endroit de mon *Supplément*, est philosophique & judicieuse. « Cette louange si flatteuse n'est corrigée en

LIV. III. suite ni par *si* ni par *mais* ; elle est dictée par la candeur , & elle est d'autant plus digne d'éloges qu'elle est un exemple malheureusement trop rare dans la république des lettres.

Qu'est-ce donc qui a pu induire là-dessus en erreur les grammairiens ? C'est que les adjectifs reçoivent dans presque toutes les langues les mêmes variations des nombres & des cas , & qu'ils y ont des terminaisons relatives aux genres des noms ; c'est que la déclinaison des uns est sujette à la même analogie que celle des autres , comme en grec , en latin , en allemand , &c ; c'est que l'adjectif & le nom mis ensemble en construction ne présentent à l'esprit qu'un seul & même individu ; c'est que les subtilités de la Philosophie scholastique ont persuadé qu'il y a identité entre un mode & son suppôt , & que le nom exprimant le suppôt comme l'adjectif , dit-on , exprime le mode , il étoit juste d'en conclure que le nom & l'adjectif sont de même espèce.

Mais cette prétendue identité du mode & de son suppôt est , comme on vient de le voir un peu plus haut , une véritable chimère. Si les adjectifs ont les mêmes variations que les noms ; c'est afin d'établir la Concordance , qui caractérise l'application du sens vague de l'adjectif au sens précis du nom : si l'analogie des deux déclinaisons est la même ; c'est afin de rendre plus sensibles & la Concordance & l'application qu'elle désigne. Mais la manière même dont se règle partout la Concordance ,



loin de faire croire que le nom & l'adjectif **CH. VII.** soient une même sorte de mots, prouve au contraire qu'ils sont nécessairement d'espèces différentes, puisque l'adjectif exprime d'une manière vague ce que le nom exprime d'une manière précise & déterminée.

Quel parti en effet a-t-on pu tirer de la confusion d'espèces que je combats ici? nul autre, que de porter le désordre partout. On a eu des noms & des pronoms substantifs & adjectifs; des noms qui ne nommoient pas, des pronoms qui ne tenoient la place d'aucun nom, quoique l'on fît consister en cela l'essence du pronom.

» Le nom substantif, dit l'abbé Regnier (1),  
» est celui qui signifie quelque substance, quel-  
» que être, quelque chose que ce soit.... Le  
» nom adjectif est celui qui ne signifie point  
» une chose, mais qui marque seulement quel-  
» le elle est. « Les notions de ces deux espèces, données par les autres grammairiens, rentrent à peu près dans celle-ci. Qu'est-ce donc que les noms en général? Oh! ils ne sont rien moins qu'embarrassés à le dire: puisque la définition générale doit admettre la division dont il s'agit, n'est-il pas évident que les noms sont des mots qui servent à nommer ou à qualifier les êtres?

Assûrément la Logique exige qu'une bonne définition puisse servir de fondement à toutes les divisions de la chose définie, parce qu'elle doit présenter nettement l'idée d'une nature

(1) *Gramma*  
*franç. in-12.*  
*p. 165. in-4,*  
*p. 175.*

**Liv. III.** susceptible de toutes les distinctions qui peuvent la montrer ensuite sous divers aspects : mais loin d'exiger que la définition générale renferme les divisions, la Logique le défend au contraire, parce que la notion du genre fait essentiellement abstraction des idées spécifiques qui divisent ensuite le genre.

Veut-on néanmoins que ce soit définir les noms, que de dire que ce sont des mots qui servent à nommer ou à qualifier les êtres ? ceux qui servent à nommer sont donc les substantifs ? Or je le demande : quelle lumière peut sortir d'une pareille définition ? Les noms substantifs sont ceux qui servent à nommer les êtres ; c'est-à-dire, ce me semble, les noms substantifs sont ceux qui sont des noms. Définition admirable, qui nous conduit apparemment à conclure, que les noms adjectifs sont ceux qui ne sont pas des noms. C'est en effet ce que j'ai prétendu établir ; c'est pour cela que j'ai fait des adjectifs une espèce différente des noms, & que j'ai retranché du langage grammatical le mot de *substantif*, du moins dans le système des noms, à moins qu'on ne le conserve pour caractériser ceux qui expriment des substances réelles ; ce qui est encore superflu.



CHAPITRE. VIII.

*De la plénitude de la Phrase.*

SI des vûes particulières ne mettoient souvent les hommes dans l'obligation de s'écarter plus ou moins des principes métaphysiques du langage ; ce qu'on a dit jusqu'ici feroit un corps de Syntaxe assez complet. Mais l'intérêt de la clarté , qui est la qualité la plus essentielle de l'élocution ; la nécessité de donner à l'expression plus de force & d'énergie ; quelquefois le simple désir de plaire à l'oreille : tout cela donne de fréquentes occasions d'altérer en quelque chose l'intégrité des principes fondamentaux. Il n'est pas possible d'allier tant de vûes, quelquefois opposées, sans recourir à quelques licences par rapport à la totalité des parties qui doivent entrer dans l'ensemble de la proposition.

Par rapport à cette totalité des parties, il y a plénitude, ou défaut, ou rédonnance. S'il y a plénitude, c'est l'état naturel de la phrase ; *Scinditur incertum studia in contraria vulgus* (m). S'il y a défaut ou rédonnance, c'est un écart de l'état naturel. L'état où quelque chose manque constitue l'Ellipse ; *Longum iter est per præcepta, breve & efficax per exempla* (n) ; la phrase pleine feroit, *Iter institutum per præcepta est iter longum, iter insti-*

(m) Virg.  
Æn. II. 39.

(n) Senec.  
philos. Epist.  
6.

- LIV. III.** tutum *per exempla* est iter breve & iter efficax :  
 l'état où il y a plus que la nature n'exige conf-  
 (o) *Genes.* titue le Pléonafme ; *Morte morieris* (o) ; ne-  
 II. 17. (p) *Ibid.* *quaquam. morte moriemini* (p) ; la raison gram-  
 III. 4. maticale semble pouvoir se passer ici du mot  
*morte*. Nous allons examiner, dans les deux  
 articles de ce chapitre, ce qui concerne l'El-  
 lipse & le Pléonafme.
- 

## ARTICLE I.

*De l'Ellipse.*

Le mot *Ellipse* est grec, ἑλλειψις, & signifie *défaut, manque, omission*. Les grammairiens n'entendent en effet par *Ellipse*, que le défaut ou l'omission de quelques mots nécessaires à la plénitude de la phrase, mais suffisamment indiqués par ceux qui sont énoncés. Quoique la pensée soit essentiellement une & indivisible ; la parole ne peut en faire la peinture, qu'au moyen de la distinction des parties que l'analyse y envisage. Mais cette décomposition même oppose, à l'activité de l'esprit qui pense, des embarras qui se renouvellent sans cesse, & donne des entraves perpétuelles à la curiosité impétueuse de ceux qui écoutent ou qui lisent un discours.

De là vient l'obligation générale, de ne mettre dans chaque phrase que les mots qui y sont les plus nécessaires & de supprimer les autres, tant pour aider l'activité de l'esprit,

que pour se rapprocher le plus qu'il est possible de l'unité individuelle de la pensée, dont la parole fait la peinture. CH. VIII.

*Est brevitæ opus, ut currat sententiâ, neque se  
Impediat verbis lassas onerantibus aures. (q)*

(q) Horat.  
l. Sat. x. 9.

Nous pouvons donc faire de cette maxime d'Horace, un principe général de l'élocution; & ce principe est d'une nécessité si grande & si universellement sentie, qu'il a influé sur la Syntaxe de toutes les langues: point de langues sans Ellipses, & même sans de fréquentes Ellipses. Examinons ici les fondements de cette figure, les espèces qu'on en a distinguées, & les erreurs qu'elle a occasionnées.

§. 1. *Fondements de l'Ellipse.* Si la plénitude grammaticale est nécessaire à l'intégrité de l'expression & à l'intelligence de la pensée; l'usage lui-même, dont l'autorité est si grande sur les langues, peut-il étendre ses droits jusqu'à compromettre la clarté de l'énonciation, en supprimant des mots nécessaires à la netteté & même à la vérité de l'image que doit tracer la parole? Non, sans doute; & l'autorité de ce législateur suprême du langage, loin de pouvoir y établir des lois opposées à la communication claire des pensées, n'est au contraire sans bornes que pour en perfectionner les moyens. S'il autorise donc une phrase elliptique, afin de donner au tour le mérite de la brièveté ou de l'énergie; il a soin d'y conserver quelque chose, qui puisse caracté-

**LIV. III.** riser la suppression : de manière qu'il est toujours possible de reconnoître à quelque marque infailible ce qui manque à la plénitude de la phrase, & ce qu'il convient de suppléer pour en rétablir l'intégrité. » Dans une phrase  
 (r) Ency- » elliptique, dit M. du Marfais (r), les mots  
 clop. au mot » exprimés doivent réveiller l'idée de ceux  
 ELLIPSE. » qui sont sousentendus, afin que l'esprit puisse, par analogie, faire la construction de toute la phrase, & appercevoir les divers rapports que les mots ont entre eux. «

Il y a donc un art certain pour suppléer ce que l'Ellipse a fait disparoître de la phrase & pour en remplir les vides. Cet art précieux, la principale clé de toutes les langues & la plus nécessaire à la construction analytique, n'a pas d'autre fondement que les principes grammaticaux établis jusqu'ici. On peut les réduire à deux points de vûe généraux ; ce sont les principes établis sur la nature des mots, & ceux qui concernent les formes grammaticales destinées à les mettre en relation dans l'ensemble de la phrase.

Que l'on examine presque tout ce troisième livre, & principalement ce qu'on y a dit sur les cas & sur le subjonctif ; on verra qu'on n'y a rien omis de ce qui concerne les moyens de reconnoître & de suppléer l'Ellipse par la connoissance des accidents grammaticaux des mots. Mais on sentira bien aussi, combien il étoit nécessaire de n'assigner à chacune de ces formes accidentelles qu'une seule destination,

afin d'établir des principes solides, lumineux, CH. VIII  
& invariables.

Quant à ceux qui tiennent à la nature des mots, le chapitre précédent montre assez que c'est une suite nécessaire de la nature des adjectifs, de suppléer des noms auxquels ils puissent se rapporter quand ils sont employés seuls ; que les verbes, dans leurs modes personnels, exigent par une raison pareille que l'on supplée par un nom ou par un pronom le sujet qu'ils supposent, s'il n'est pas exprimé. Pour ne rien laisser à désirer sur ce second moyen de suppléer l'Ellipse, j'ajouterai à tout ce que j'en ai dit dans le second livre, deux remarques importantes : l'une touchant les prépositions françoises ; l'autre sur la forme des propositions interrogatives, & , par occasion, sur la forme de quelques autres propositions.

I. » L'usage, dit l'abbé Girard (s), a accor-  
» dé à quelques prépositions la permission d'en  
» régir d'autres en certaines occasions, c'est-  
» à-dire, de les souffrir dans les compléments  
» dont elles indiquent le rapport ; de façon  
» qu'il se trouve alors un rapport particulier  
» compris dans le général : celui-ci est énoncé  
» par la préposition qui est la première en pla-  
» ce ; celui-là, par la préposition qui ne mar-  
» che qu'en second, & qui par conséquent se  
» trouve conjointement avec son propre com-  
» plément sous le régime de la première. Cet-  
» te permission, ajoute-t-il, n'est accordée qu'à  
» ces quatre, *de, pour, excepté, hors.* Leurs

(s). *Vrais princip. Tom. II. Disc. xj. p. 242.*

**LIV. III.** » droit ne s'étend pas même sur toutes les pré-  
 » positions indifféremment, mais seulement  
 » sur quelques-unes d'elles... *De* peut régir ces  
 » *fix, entre, après, chez, avec, en, & par...*  
 » *Pour* ne sauroit avoir droit que sur ces cinq,  
 » *après, dans, devant, à, & derrière...* *Ex-*  
 » *cepté & hors* admettent dans leur complé-  
 » ment & sous leur régime dix-neuf des autres  
 » prépositions, savoir *chez, dans, sous, sur,*  
 » *devant, derrière, parmi, vers, avant, après,*  
 » *entre, depuis, avec, par, durant, pendant,*  
 » *à, de, & en.* «

Il y a ici deux choses à examiner : 1<sup>o</sup>. le détail même de l'hypothèse de l'académicien ; 2<sup>o</sup>. ce qu'il faut penser du principe qu'il admet pour en rendre raison.

1<sup>o</sup>. Quant au détail de l'hypothèse, je remarquerai en premier lieu, & en me servant des termes mêmes & des principes de l'auteur, que *de* peut régir encore neuf autres prépositions, savoir *derrière, dessous, dessus, devant, devers, dela, deça, dedans, dehors* ; comme on le voit dans ces phrases : *il sortit DE DERRIÈRE l'autel DE DESSOUS la table, DE DESSUS la voûte ; disparaissez DE DEVANT moi ; il revient DE DEVERS les princes d'Allemagne, DE DELA les Alpes ; ils ont été repoussés DE DEÇA le Rhin ; je viens DE DEHORS la ville, DE DEDANS le jardin.*

En second lieu, *pour* a encore droit sur *avant, chez, de, deça, dela, dessous, dessus* ; & l'on dit très-communément, *le sermon est*  
**POUR**



**POUR AVANT** vèpres ; ces meubles sont **POUR** **CH. VII.**  
**CHEZ** moi ; on en peut avoir **POUR DE** l'ar-  
 gent ; cette division est **POUR DEÇA** la Meuse,  
 & l'autre **POUR DELA** le Rhin ; cette poële est  
**POUR DESSOUS** la table ; ces fleurs sont **POUR**  
**DESSUS** la fenêtre.

En troisième lieu , excepté & hors ad-  
 mettent dans leur complément & sous leur  
 régime bien d'autres prépositions que celles  
 dont parle l'Académicien. On dit très-bien ,  
 ils se sont tous déclarés contre les philosophes ,  
**EXCEPTÉ CONTRE** Platon ; les ministres sa-  
 ges s'intéressent pour les gens de lettres , **EX-**  
**CEPTÉ POUR** ceux qui déshonorent leur état  
 par leurs écarts.

En quatrième lieu , il y a d'autres prépo-  
 sitions que les quatre citées par l'abbé Girard ,  
 auxquelles il est permis par l'usage d'avoir  
 d'autres prépositions dans leur complément.

1<sup>o</sup>. Il est évident que la préposition *de* se  
 trouve très-fréquemment, non seulement après  
*à* , comme l'a remarqué M. l'abbé Fromant ,  
 (1) , mais encore après un grand nombre  
 d'autres. On dit , se livrer **A DE** faux amis ;  
**APRÈS DE** si bons avis ; **AVEC DE** bon vin ;  
**CHEZ DE** bonnes gens ; on ne tient pas **CON-**  
**TRE DE** telles avances ; **DANS DE** l'eau ;  
 caché **DERRIÈRE DE** la paille ; **DEVANT**  
**DE** bons juges ; jeter de la défiance **ENTRE**  
**DES** amis ; **ENVERS DES** étrangers ; **MAL-**  
**GRÉ DE** si grands obstacles ; **MOYENNANT**  
**DE** l'argent ; prouver **PAR DES** faits ; **SANS**

(1) Suppl.  
 à la Gramm.  
 génér. II. xj.

**LIV. III.** *DE bons appuis ; SELON DES témoignages respectables ; SOUS DE belles apparences ; SUR DE bons garants ; TOUCHANT DES affaires sérieuses ; VERS DES jardins spacieux ; &c.* 2<sup>o</sup>. La préposition *par* est assez souvent suivie d'une autre, & l'on dit fort bien, *j'ai passé PAR CHEZ vous, PAR DESSUS tout cela, PAR DESSOUS la jambe, PAR DEDANS la ville, PAR DEHORS l'enceinte, PAR DE bons avis, &c.* 3<sup>o</sup>. Ajoutez que l'on pouvoit remarquer jusqu'à trois prépositions consécutives & subordonnées les unes aux autres; *PAR DEVERS CHEZ vous ; PAR DESSUS DE bons titres ; EN DEÇA DE la rivière :* & ne pourroit-on pas en accumuler jusqu'à quatre, & dire dans quelques occurrences, *POUR EN DEÇA DE la rivière ?*

2<sup>o</sup>. Pour ce qui regarde l'explication de ce  
 (u) **LIV. II.** concours de prépositions; j'ai prouvé (u) que  
 ch. v. toute préposition a nécessairement pour complément un nom, un pronom, ou un infinitif; & que la préposition avec son complément forme un complément total déterminatif d'un nom appellatif, d'un adjectif, d'un verbe, ou d'un adverbe. C'est donc présenter à l'esprit des idées fausses, que de dire comme l'abbé Girard, » que l'usage a accordé à quelques prépositions la permission d'en régir » d'autres en certaines occasions. « Dans les exemples allégués par cet académicien, & dans ceux que j'y ai ajoutés, il y a nécessairement Ellipse entre les prépositions consécu-

tives; & si l'on veut rendre une raison analy- CH. VIII.  
tique de la phrase, il faut suppléer entre deux  
le terme qui doit servir tout à la fois de com-  
plément à la première préposition & d'anté-  
cédent à la seconde.

Ainsi *DE PAR le roi* signifie, par exemple,  
*DE* l'ordre donné *PAR le roi* : ces meubles  
*sont POUR CHEZ moi*, c'est-à-dire, *POUR*  
être employés *CHEZ moi* : *SOUS DE belles*  
*apparences*, c'est-à-dire, *SOUS* le voile *DE*  
*belles apparences*.

Du reste ayant employé jusqu'ici les prin-  
cipes & les termes de l'académicien, j'ai cité  
plusieurs exemples dont les prétendues pré-  
positions ne le sont point. Par exemple, *Il*  
*sortit DE DERRIÈRE l'autel*, signifie, *il sor-*  
*tit DE* le *DERRIÈRE* de *l'autel*; & *derrrière*  
est un nom : *Cette garde est POUR EN DEÇA*  
*DE la rivière*, c'est-à-dire, *cette garde est des-*  
*tinée POUR servir EN DEÇA DE la rivière*;  
& j'ai prouvé que *deça* est un nom.

On voit dans cette dernière phrase, ramenée  
à la plénitude analytique, que l'adjectif *destinée*  
est le terme antécédent de *pour*; que l'infinitif  
*servir* est le complément grammatical de *pour*  
& l'antécédent de *en*; que *deça* est le com-  
plément grammatical de *en*, & l'antécédent  
de la préposition *de*; & que *la rivière* est le  
complément de cette dernière préposition.

Reprenons le tout synthétiquement. *La ri-*  
*vière* est le complément total de la préposi-  
tion *de*; *DE la rivière* est le complément

**LIV. III.** déterminatif total du nom appellatif *deça* ; *DEÇA DE la rivière* est le complément déterminatif logique de la préposition *en* ; *EN DEÇA DE la rivière* est la totalité du complément déterminatif du verbe *servir* ; *servir EN DEÇA DE la rivière* est le complément logique de la préposition *pour* ; enfin *POUR servir EN DEÇA DE la rivière* est la totalité du complément déterminatif de l'adjectif *destinée*.

Il y a pareillement Ellipse dans les phrases où une préposition est suivie immédiatement d'un *que* ; & cette Ellipse est indiquée non seulement par la nature de la préposition, mais encore par celle du *que* : si le verbe qui suit est à l'indicatif, *que* est communément le datif de *lequel* ; si le verbe est au subjonctif, *que* est une conjonction déterminative ; & dans les deux cas il suppose toujours un antécédent. Ex.

INDICATIF.

<i>APRÈS QU'il fut parti,</i>	<i>APRÈS le moment AUQUEL moment il fut parti ;</i>
<i>ATTENDU QUE vous le voulez,</i>	<i>ATTENDU le désir PAR LEQUEL désir vous le voulez ;</i>
<i>DEPUIS QUE le monde existe,</i>	<i>DEPUIS le moment DEPUIS LEQUEL moment le monde existe ;</i>
<i>DÈS QUE le soleil paroît,</i>	<i>DÈS l'instant AUQUEL instant le soleil paroît ;</i>
<i>OUTRE QUE je l'ai lu,</i>	<i>OUTRE la vérité SELON LAQUELLE vérité je l'ai lu ;</i>
<i>SELON QUE vous voudrez,</i>	<i>SELON la manière EN LAQUELLE manière vous voudrez ;</i>
<i>SUIVANT QUE vous le prescrirez,</i>	<i>SUIVANT l'ordre PAR LEQUEL ordre vous le prescrirez ;</i>
<i>VU QU'il n'est pas possible,</i>	<i>VU la raison SUIVANT LAQUELLE raison il n'est pas possible.</i>

c'est-à-dire

*MALGRÉ QUE j'en eusse ,*  
*Vous êtes assez de mes amis POUR QUE je puisse compter sur vous ,*  
*Vous m'en priez trop instamment POUR QUE je ne le fasse pas ,*  
*Je le servis SANS QU'il y pensât.*

*MALGRÉ mon opposition portée à tel point QUE j'en eusse dépit ;*  
*Vous êtes assez de mes amis POUR m'inspirer une confiance telle QUE je puisse compter sur vous ;*  
*Vous m'en priez trop instamment POUR me toucher si peu QUE je ne le fasse pas ;*  
*Je le servis SANS attendre aucune cir- constance telle QU'il y pensât.*

II. Une proposition est interrogative , lorsqu'elle indique , de la part de celui qui parle , une question plutôt qu'une assertion :

Fortune , dont la main couronne  
 Les forfaits les plus inouis ,  
 Du faux éclat qui t'environne  
 Serons - nous toujours éblouis ? (x)

(x) Rouf-  
 seau.

Les grammairiens se sont imaginé qu'il y avoit des mots proprement interrogatifs, c'est-à-dire , désignant essentiellement l'interrogation. C'est une erreur : & la preuve en est que les mêmes mots que l'on allègue comme tels, sont mis sans aucun changement dans les assertions les plus positives.

Nous disons en interrogeant , *COMBIEN* coute ce livre ? *COMMENT* vont nos affaires ? *Où* tendent ces discours ? *POURQUOI* sommes-nous nés ? *QUAND* reviendra la paix ? *QUE* dire de cet homme ? *QUI* a parlé de la sorte ? *QUI* attendez-vous ? Sur *QUOI* est fon-

LIV. III. *dée notre espérance ? QUEL bien est préférable au bonheur éternel ?*

Mais nous disons aussi sans interrogation, *je sais COMBIEN coûte ce livre ; j'ignore COMMENT vont nos affaires ; vous comprenez OU tendent ces discours ; la Religion nous enseigne POUR VOI nous sommes nés ; ceci nous apprend QUAND reviendra la paix ; on ne sait QUE dire de cet homme ; personne ne sait QUI a parlé de la sorte ; je sais QUI vous attendez ; vous connoissez sur QUOI est fondée notre espérance ; cherchons QUEL bien est préférable au bonheur éternel.*

Cette première erreur des grammairiens tient à une autre. Il y a, selon eux, des *pronoms relatifs* & des *pronoms absolus* : ils appellent pronoms, les mots *qui, que, quoi, lequel*, & quelques-uns y ajoutent *où*. Ces mots, disent-ils, sont *relatifs*, quand ils ont relation à des noms ou à des pronoms qui les précèdent ; *absolus*, quand ils n'ont pas d'antécédent auquel ils aient rapport.

Mais approfondissons une fois les choses avant que de prononcer. La signification propre de chaque mot est essentiellement une : la multiplicité des sens propres seroit directement contraire au but de la parole, qui est l'énonciation claire de la pensée. Si l'usage introduit quelques termes équivoques, par quelque cause que ce soit ; cela est très-rare, & l'on ne trouvera pas qu'il ait jamais exposé à ce défaut trop considérable aucun des mots

qui sont de nature à se montrer fréquemment CH. VIII  
dans le discours. Or il est constant que les  
mots françois *qui, que, quoi, lequel, combien,*  
*comment, où, pourquoi, quand,* sont des mots  
conjonctifs, qui ont ordinairement relation à  
un antécédent; il faut donc conclure qu'il en  
est ainsi en toute occasion, & que, dans les  
phrases où ces mots paroissent employés sans  
relation à un antécédent, il y a Ellipse de  
cet antécédent : c'est à l'analyse à le suppléer.

Reprenons les exemples positifs que l'on  
vient de voir.

*Je fais COMBIEN cou-*  
*te ce livre ;*

*J'ignore COMMENT*  
*vont nos affaires ;*

*Vous comprenez OU*  
*tendent ces discours ;*

*La Religion nous en-*  
*seigne POURQUOI nous*  
*sommes nés ;*

*Ceci nous apprend*  
*QUAND reviendra la*  
*paix ;*

*On ne fait QUE dire*  
*de cet homme ;*

*Personne ne fait QUI*  
*a parlé de la sorte ;*

*Je fais QUI vous at-*  
*tendez ;*

*Vous connoissez sur*  
*QUOI est fondée notre*  
*espérance ;*

*Cherchons QUEL bien*  
*est préférable au bonheur*  
*éternel ;*

*Je fais le prix A L'ÉGAL DUQUEL*  
*prix coute ce livre :*

*J'ignore la manière DE LAQUELLE*  
*MANIÈRE vont nos affaires :*

*Vous comprenez le but AUQUEL*  
*but tendent ces discours :*

*La Religion nous enseigne la fin*  
*POURQUOI nous sommes nés :*

*Ceci nous apprend le temps DANS*  
*LEQUEL TEMPS reviendra la paix :*

*On ne fait la chose QUE l'on doit*  
*dire de cet homme :*

*Personne ne fait la personne QUI*  
*a parlé de la sorte :*

*Je fais la personne QUI est la per-*  
*sonne que vous attendez :*

*Vous connoissez la chose sur QUOI*  
*est fondée notre espérance :*

*Cherchons le bien leQUEL bien est*  
*préférable au bonheur éternel.*

LIV. III. En général ces mots étant essentiellement conjonctifs, & supposant, par une conséquence nécessaire, un antécédent, auquel ils servent à joindre une proposition incidente ; il a été très-facile à l'usage d'autoriser l'Ellipse de cet antécédent, lorsque les circonstances sont de nature à le désigner d'une manière précise : le but de la parole en est mieux rempli, la pensée étant peinte sans équivoque & sans superfluité.

Ce que je viens de dire des mots conjonctifs de notre langue, est vrai dans toutes les langues, & spécialement en latin : mais il y a dans cet idiôme beaucoup plus de mots de cette espèce que dans le nôtre ; & pour en avoir l'intelligence analytique, il est nécessaire de savoir en reconnoître & en assigner l'antécédent. Nous allons parcourir les principaux.

*Quis* & *quid*, quoiqu'ils aient une terminaison différente de *qui* & de *quod*, ne sont pourtant guère autre chose que ces mots mêmes ; si bien qu'ils n'ont point d'autres cas obliques que ceux de *qui*, *quæ*, *quod* : on peut seulement penser que *quis* c'est *qui* avec la terminaison du démonstratif *is* qui doit en modifier l'antécédent, & que *quid* c'est *quod* avec la terminaison du démonstratif *id*. De là vient que *quis* ne s'emploie qu'avec relation aux hommes, quand il n'est pas accompagné d'un nom exprimé ; & que *quid* a nécessairement rapport aux choses : c'est que le démonstratif



is suppose alors l'antécédent *homo* ; & le démonstratif *id*, l'antécédent *negotium*. CH. VIII.

Mais l'article conjonctif *qui*, *quæ*, *quod*, & par conséquent *quis* & *quid*, sont essentiellement démonstratifs ; & l'analyse suppose dans la proposition incidente la répétition du nom ou du pronom antécédent. L'antécédent est donc envisagé sous ce point de vue démonstratif dans la proposition incidente : ainsi il doit être considéré dans la principale sous le même point de vue démonstratif, sans quoi ce ne seroit plus le même objet dans les deux propositions. C'est précisément en conséquence de ce principe, que dans la phrase latine on trouve souvent le premier antécédent accompagné de l'un des articles démonstratifs *is*, ou *hic*, ou *ille*, &c. *Ultra EUM locum QUO in loco Germani confederant ; cognosces ex IIS litteris QUAS*, &c. & Virgile l'a même joint au pronom *ego*, mais avec relation au nom appellatif sousentendu *poeta* ; *ILLE ego QUI quondam*, &c. c'est-à-dire, *Ego ILLE poeta QUI poeta quondam*, &c.

C'est aussi le fondement de la règle proposée par Vaugelas (y) comme propre à notre langue, que *Le pronom relatif* [ c'est-à-dire, l'article démonstratif-conjonctif ], ne se peut rapporter à un nom qui n'a point d'article. (y) Rem. 369.  
Vaugelas n'avoit apperçu ni le fondement ni l'étendue de cette règle : la *Grammaire générale* (z) l'a discutée avec beaucoup de soin : (z) Gramm. gén. II. x.  
M. du Marçais, qui en a présenté la cause sous

**LIV. III.** un autre aspect que je ne fais ici, quoiqu'au fond ce soit le même, a réduit la règle à sa juste valeur (a) : M. Duclos semble avoir ajouté quelque chose à la précision (b) : & M. Fromant a enrichi son *Supplément* sur le même chapitre, de tout ce qu'il a trouvé épars dans différents auteurs sur cette règle de Syntaxe. Voilà donc les sources où il faut recourir pour le détail d'un principe que je réduis à ceci : *L'antécédent, ayant le sens individuel dans la proposition incidente, à cause de l'article démonstratif-conjonctif qui le modifie, doit avoir, dans la principale, le même sens individuel ; autrement, ce ne seroit pas le même antécédent, & la proposition totale seroit absurde.*

(a) Encyclop. au n.º  
ARTICLE.

(b) Rem.  
sur la Gramm.  
génér. II. x.

Il y a en latin plusieurs autres adjectifs également conjonctifs ; comme *qualis, quantus, quot*, qui renferment en outre dans leur signification la valeur des adjectifs *talís, tantus, tot*, de la même manière que *qui, quæ, quod* renferme celle de l'adjectif démonstratif *is, ea, id*. Mais dans la construction analytique, l'antécédent, de *qui, quæ, quod* doit être modifié par l'adjectif démonstratif *is, ea, id*, afin qu'il soit pris dans la proposition principale sous la même acception que dans l'incidente : les adjectifs *qualis, quantus, quot* supposent donc de même un antécédent modifié par les adjectifs *talís, tantus, tot* dont ils renferment la valeur. Cette conséquence est justifiée par les exemples suivans : *QUALES sumus, TALES esse videamur ; Cic. Vide-*

*re mihi videor TANTAM dimicationem, QUANTA nunquam fuit; Id. De nullo opere publico TOT senatûs exstant consulta, QUOT de meâ domo. Id.* CH. VIII.

Les adjectifs *cujus*, *cujas*, *quotus*, sont aussi conjonctifs, & ils sont équivalents à des périphrases qu'il faut rappeler quand on veut en analyser les usages. 1<sup>o</sup>. *CUJUS* signifie *ad quem hominem pertinens*; ainsi l'antécédent analytique de l'adjectif *cujus*, c'est *is homo*.

Exemple : *Dic mihi, Dameta, CUJUM pecus* (c); c'est-à-dire, *Dic mihi, Dameta, (eum hominem) CUJUM pecus (est hoc pecus)*; ou bien *Dic mihi, Dameta, (eum hominem) ad quem hominem pertinens (est hoc pecus)*.

(c) Virg.  
Ecl. III. 1.

Cette manière de remplir la construction analytique par rapport à l'adjectif *cujus*, est autorisée, non seulement par la raison du besoin, mais par l'usage même des meilleurs écrivains:

je me contenterai de citer Cicéron (d): *Ut optimâ conditione sit IS, CUJA res sit, CUJUM periculum*; que manque-t-il avec *is*, que le nom *homo*, suffisamment désigné par le genre de *is* & par le sens? 2<sup>o</sup>. *CUJAS* veut dire *ex quâ regione* ou *gente oriundus*: donc l'antécédent analytique de *cujas*, c'est *ea regio* ou *ea gens*. Voici un trait remarquable de Socrate, rapporté par Cicéron (e): *Socrates quidem cùm rogaretur CUJATEM se esse diceret, mundanum inquit*; c'est-à-dire, *cùm rogaretur de eâ regione CUJATEM se esse diceret*, ou bien *EX QUA REGIONE ORIUN-*

(d) In Verr.  
de Prat. urb.  
LIV. alit.  
142.

(e) V. Tusc.  
cul. XXXVII.  
alit. 108.

**LIV. III.** *DUM se esse diceret.* 3°. *QUORUS* c'est la même chose que *in quo ordinis numero locatus*; & par conséquent l'analyse assigne pour antécédent à cet adjectif *is ordinis numerus*, dont l'idée est reprise dans *quotus*. Quand Horace a dit *hora QUOTA est?* c'est comme s'il avoit dit, *hora IN QUO ORDINIS NUMERO LOCATA est.*

Il y a aussi en latin des adverbes conjonctifs de deux espèces. 1°. Les uns sont équivalents à une conjonction & à un adverbe, qui ne se trouve avec la conjonction que parce qu'il en est l'antécédent naturel : tels sont *qualiter*, *quàm*, *quandiu*, *quoties*, *quum* ou *cum*, qui renferment dans leur signification & qui supposent avant eux les antécédents *taliter*, *tam*, *tandiu*, *toties*, *tum*. 2°. Les autres, qui sont de vraies conjonctions déterminatives, sont équivalents à une préposition complétée, dont le complément est un nom modifié par un adjectif conjonctif : ainsi ils supposent, pour antécédent, ce même nom modifié par l'adjectif démonstratif correspondant. *Cur*, *quamobrem*, *quapropter*, *quare*, *quoniam*, sont à peu près équivalents à *ob quam rem*, qui sont les éléments de *quamobrem*, ou bien à *propter quam causam*, *quâ de re*, *quâ de causâ* : d'où il faut conclure que l'antécédent que l'analyse leur assigne est *ea res* ou *ea causa*. *Quidni*, *quin*, & *quominus* ont à peu de chose près le même sens que *quare non*, & ce *non* doit tomber sur le verbe de la proposition

incidente. *Quando* veut dire *in quo tempore* : CH. VII.  
*quomodo* est évidemment la même chose que  
*in* ou *ex quo modo* : *ubi* veut dire *in quo puncto* soit *loci* soit *temporis*, selon l'occurrence ;  
*unde* signifie *ex quo loco*, *ex quâ regione*, *ex quo principio*, *ex quâ causâ* ; *quod* tient lieu quelquefois de *ad* ou *in quem locum*, & d'autrefois de *ad* ou *in quem finem* ; *quâ* est mis au lieu de *per quem locum* ou de *per quam rationem*. *Quatenus* veut dire *quâ ratione tenens*, comme l'antécédent *catenus* veut dire *eâ ratione tenens*.

La conjonction *ut* mérite d'être singulièrement remarquée ; c'est l'une des plus importantes de la langue latine, & la seule qui serve à lier le mode subjonctif à la proposition principale : mais c'est aux circonstances du discours à en déterminer l'antécédent. Par exemple, c'est l'adverbe *statim* qui est antécédent de *ut* dans ce vers de Virgile ; *Ut regem æquævum crudeli vulnere vidi expirantem animam* : c'est l'adverbe *sic* dans cette phrase de Plaute ? *Ut vales ?* comme s'il avoit dit, *dic mihi valetudinem aliquam constitutam SIC UT vales* : c'est *ita* dans celle-ci de Cicéron ; *Invitus feci UT L. Flaminium de senatu ejicerem*, c'est-à-dire, *feci ITA UT ejicerem* : c'est *adeò* dans cette autre de Plaute ; *Salsa sunt, tangere UT non velis*, c'est-à-dire, *sunt salsa ADEO UT non velis tangere* : c'est *in hunc finem* dans ce mot de Cicéron ; *UT dicam verè*, c'est-à-dire, *IN HUNC FINEM UT dicam verè* ( à cette fin que

**LIV. III.** je dise avec vérité, pour dire la vérité. ) C'est ainsi qu'il faut, par l'analyse, ramener un même mot à présenter toujours la même signification, autant qu'il est possible; au lieu de supposer, comme on a coutume de le faire dans les dictionnaires, qu'il a tantôt un sens & tantôt un autre : on ne fait attention qu'aux tours particuliers qu'autorisent les différents génies des langues, sans penser à les comparer à la règle commune qui est le lien de la communication universelle, je veux dire à la construction analytique.

Mais comment y réduirons-nous les phrases interrogatives, s'il est vrai qu'il n'y ait aucun mot qui désigne essentiellement l'interrogation ?

1. Il y a dans toutes les langues des phrases interrogatives qui commencent par quelque mot conjonctif ; c'est cette forme même qui sert à caractériser l'interrogation, & qui a fait croire que ces mots étoient alors absolus & interrogatifs. Mais puisque ces mots sont conjonctifs, ils supposent donc avant eux un antécédent ; & ils ne peuvent appartenir qu'à une proposition incidente, au lieu que l'antécédent doit faire partie de la principale : or il n'y a, dans l'espèce de phrases interrogatives dont il s'agit, qu'un seul verbe, qui appartient à la proposition incidente ; il faut donc suppléer & l'antécédent du mot conjonctif & le verbe de la proposition principale. Ce verbe, généralement sousentendu dans cette occurrence, doit

être lui-même interrogatif, & par conséquent **CH. VIII.**  
ce doit être, selon les circonstances, l'impératif singulier ou pluriel des verbes qui énoncent un moyen de terminer l'ignorance ou l'incertitude de celui qui parle, comme *dire, déclarer, apprendre, enseigner, montrer, faire connoître, indiquer, désigner, nommer, &c.*

Reprenons les phrases interrogatives proposées dès le commencement; & tâchons de les analyser par cette méthode, en y joignant l'analyse des mots conjonctifs selon les vûes qui viennent d'être exposées.

<i>Combien coute ce livre ?</i>	<i>Le prix à l'égal duquel prix coute ce livre ?</i>
<i>Comment vont nos affaires ?</i>	<i>La manière de laquelle manière vont nos affaires ?</i>
<i>Où tendent ces discours ?</i>	<i>Le but auquel but tendent ces discours ?</i>
<i>Pourquoi sommes-nous nés ?</i>	<i>La fin pourquoi nous sommes nés ?</i>
<i>Quand reviendra la paix ?</i>	<i>Le temps dans lequel temps reviendra la paix ?</i>
<i>Que dire de cet homme ?</i>	<i>La chose que l'on doit dire de cet homme ?</i>
<i>Qui a parlé de la sorte ?</i>	<i>La personne qui a parlé de la sorte ?</i>
<i>Qui attendez-vous ?</i>	<i>La personne qui est la personne que vous attendez ?</i>
<i>Sur quoi est fondée notre espérance ?</i>	<i>La chose sur quoi est fondée notre espérance ?</i>
<i>Quel bien est préférable au bonheur éternel ?</i>	<i>Le bien lequel bien est préférable au bonheur éternel ?</i>

Cette manière d'analyser les phrases inter-

**LIV. III.** rogatives qui commencent par un mot conjonctif, est commune à toutes les langues; parce que le mot conjonctif suppose partout un antécédent faisant partie d'une proposition principale, & conséquemment le verbe même de cette proposition principale. *Hora quota est?* c'est-à-dire, *Dic mihi eum ordinis numerum in quo ordinis numero locata est præsens hora?* Au reste ce verbe à l'impératif est nettement énoncé à la tête de la 3<sup>e</sup> églogue de Virgile; *Dic mihi, Dameta, cujum pecus?* & cet exemple est une confirmation de la méthode que je propose.

2<sup>e</sup>. Dans les phrases où il n'y a aucun de ces mots conjonctifs, la langue françoise marque souvent le sens interrogatif par un tour particulier: elle veut que le pronom sujet du verbe se mette immédiatement après le verbe, s'il est dans un temps simple; & après l'auxiliaire, s'il est dans un temps composé: & cela s'observe, lors même que le sujet est exprimé d'ailleurs par un nom, soit seul, soit accompagné de modificatifs. *Viendrez-vous? Avois-je compris? Serions-nous partis? Les Philosophes ont-ils bien pensé? La raison du plus fort est-elle donc toujours la meilleure?*

Il faut cependant observer que ce tour de la phrase interrogative suppose le verbe à l'indicatif ou au suppositif: car si le verbe étoit au subjonctif, l'inversion du pronom sujet ne marqueroit plus l'interrogation, mais elle désigneroit une simple hypothèse ou un désir dont  
l'énonciation



l'énonciation explicite est supprimée par El- CH. VIII.  
lipse. Elle marque une hypothèse, si la proposition qui l'admet est suivie d'une autre proposition conséquente, dont le verbe est à un mode direct; *Vinssiez-vous à bout de votre dessein, vous ne serez ou vous ne seriez pas plus heureux*: elle marque un désir, si la proposition qui l'admet n'est accompagnée d'aucune autre qui s'y rapporte; *Puissiez-vous être content!*

Quelquefois même, le verbe étant à un mode direct, l'inversion n'est pas interrogative; ce n'est qu'un tour plus élégant, plus énergique, ou plus lumineux: & il est distingué du tour interrogatif, en ce que le verbe est alors précédé de l'un de ses compléments ou au moins d'une partie de complément. *Ainsi conservons-nous nos droits; pour nous conservons ainsi: En vain formerions-nous les plus grands projets; pour nous formerions en vain: Il le fera, dit-il; pour, il dit qu'il le fera.*

On voit que rien n'est abandonné au hasard, & que l'usage n'a rien autorisé aveuglément & sans cause. L'inversion du pronom qui est sujet du verbe, se trouvant dans des phrases différentes, sembloit devoir amener l'équivoque; mais chaque espèce de phrase a son caractère particulier & propre: l'inversion, qui est commune à toutes, n'est dans toutes que le signe de l'Ellipse; les autres caractères indiquent les moyens différents de la suppléer.

Si la phrase est interrogative; il faut sup-

**LIV. III.** pléer à la tête le verbe impératif qui interroge, & lier ce verbe, par la conjonction *si*, avec la proposition incidente sur laquelle il y a incertitude :

<i>Viendrez-vous ?</i>	<i>Dites-moi si c'est-à-dire,</i>	<i>vous viendrez ?</i>
<i>Avois-je compris ?</i>		<i>j'avois compris ?</i>
<i>Serions-nous partis ?</i>		<i>nous serions partis ?</i>
<i>Les Philosophes ont-ils bien pensé ?</i>		<i>les Philosophes ont bien pensé ?</i>
<i>La raison du plus fort est-elle donc toujours la meilleure ?</i>		<i>la raison du plus fort est donc tou- jours la meilleure ?</i>

Si la phrase est purement hypothétique ; il faut suppléer, au moyen de la conjonction *si* avec l'indicatif, ou de *quand* avec le suppositif, la supposition même qui est supprimée ; & ajouter à ce verbe le complément *de manière* ou *de sorte*, qui avec un *que* puisse amener le subjonctif exprimé : *Vinssiez-vous à bout de votre dessein, vous ne seriez pas plus heureux ; c'est-à-dire, si la chose étoit, ou quand la chose seroit de manière que vous vinssiez à bout de votre dessein, &c.*

Si la phrase est optative ; il faut suppléer de même un verbe qui exprime le désir : *Puissiez-vous être content ! c'est-à-dire, je désire ardemment que vous puissiez être content !*

L'interrogation que nous marquons en françois par l'inversion du pronom sujet du verbe, les latins ne pouvoient pas la marquer par ce moyen, parce que la déclinabilité autorisoit dans leur langue toutes les inversions qui pou-

voient y favoriser l'harmonie, à laquelle ils étoient très-sensibles : mais ils interrogeoient en mettant *an* à la tête de la phrase, ou *ne* à la fin du premier mot de cette phrase : *an audis?* *audisne*, ou *audin'* par abbréviation. CH. VIII.

*An* & *si* étoient en latin deux conjonctions conditionnelles, dont la première renfermoit en outre l'idée accessoire de doute : elle suffisoit donc à la tête d'une phrase pour la rendre interrogative, parce que l'expression incidente d'un doute suppose pour objet principal le désir d'être éclairci : *an audis?* c'est-à-dire, *dic mihi an audis?*

Dans le cas de l'interrogation & du doute, il y a incertitude entre les deux états opposés, l'état positif & l'état négatif; en sorte que la question entière devoit énoncer les deux parties de l'alternative : *dic mihi an audis*, *dic mihi an non audis*, ou en mettant *ne* pour *non*, *dic mihi an ne audis?* Mais la solution de l'une des deux parties donne nécessairement celle de l'autre, & conséquemment on peut dans l'interrogation présenter indifféremment l'une ou l'autre, la positive ou la négative; *an audis?* ou *an ne audis?* L'usage, devant toujours préférer l'expression la plus courte, n'a pu employer la seconde qu'en l'amenant au niveau de la première, & en supprimant *an*; mais alors, pour caractériser l'interrogation & l'Ellipse dont *an* étoit le signe, les latins ont fait comme nous & ont eu recours à l'inversion; c'étoit parmi eux un usage général que la né-

LIV. III. gation précédât le verbe, & ici ils l'ont mise après, *audisne?* Voilà ce que c'est que cette enclitique, qu'on a crue faussement d'une autre nature que la négation.

Je remarquerai, à l'occasion des deux propositions opposées sur lesquelles il y a incertitude dans l'interrogation, qu'en général les propositions corrélatives peuvent donner lieu à des Ellipses, & doivent servir aussi à en reconnoître les suppléments.

Quelquefois la corrélation est marquée par la conjonction qui les réunit; & alors il est assez ordinaire que les mots communs aux deux ne soient énoncés que dans l'une des deux.

(f) Phædr. *Vulgare amici nomen, SED rara est fides* (f):  
III. Fab. jx. il y a ici deux propositions opposées réunies par la conjonction alternative *sed*, & il est aisé de voir que la plénitude analytique les ramène à celles-ci; *nomen amici* (est *nomen*) *vulgare*, *SED fides* (*amici*) *est* (*fides*) *rara*.  
*Aliena vitia in oculis habemus, à tergo nostra*

(g) Senec. *sunt* (g): ici il n'y a pas de conjonction,  
de irā II. 28. mais le sens indique suffisamment la valeur de la conjonction copulative, parce que les deux propositions sont semblables; l'adjectif *nostra* de la seconde doit donc se rapporter au même nom que l'adjectif *aliena* de la première, & c'est dans la plénitude analytique, (*vitia*) *nostra sunt à tergo*.

D'autres fois la corrélation est marquée par quelques mots essentiellement relatifs; & alors s'il n'y a qu'une partie de la corrélation ex-

primée , l'autre doit être supplée d'une ma- CH. VIII.  
nière analogue. *Alia temporibus aliis cadunt*  
(h) : les deux mots *alia* & *aliis* sont corréla- (h) Id. Nat.  
tifs , & supposent une autre proposition sem- quest. VI. 1.  
blable , de manière que nous ne pourrions  
rendre la pensée de Sénèque qu'en deux pro-  
positions , *Il y a des choses qui périssent dans*  
*un temps , & d'autres qui périssent dans un au-*  
*tre ;* tout cela prouve qu'il y a en latin une  
première proposition sousentendue , sembla-  
ble à la seconde , *quædam temporibus quibus-*  
*dam cadunt.*

§. 2. *Espèces d'Ellipse.* Ce qu'il y avoit  
d'essenciel à l'égard de l'Ellipse , c'étoit de  
bien établir les principes qui l'autorisent , les  
caractères qui la font reconnoître , & l'art des  
suppléments. Il semble néanmoins que l'on  
n'ait eu jusqu'ici que des notions superficielles  
& imparfaites sur ces objets importants ; on  
ne s'est pas élevé jusqu'aux principes géné-  
raux , qui étoient trop défigurés pour être re-  
connoissables : on s'est jeté dans des détails  
minucieux ; & l'on a cru perfectionner la théo-  
rie de l'Ellipse en général , en supposant que  
l'on pouvoit l'envisager dans différentes espè-  
ces. Les principales sont le *Zeugme* , & la *Syl-*  
*lepse* ou *Synthèse*.

I. Le *Zeugme* est une sorte d'Ellipse par  
laquelle un mot , déjà exprimé dans une pro-  
position , est sousentendu dans une autre qui  
lui est analogue & même attachée. De là  
vient le nom de *Zeugme* , du grec ζεύγμα ( con-

**LIV. III.** nexion, lien, assemblage) : & le Zeugme, dit-on, diffère de l'Ellipse proprement dite, en ce que dans celle-ci le mot sousentendu ne se trouve nulle autre part.

(i) Part. I. L'auteur du *Manuel des grammairiens* (i)  
 ch. xiv. art. 3. distingue trois espèces de Zeugme : 1<sup>o</sup>. le *Protozeugme*, quand les mots sousentendus dans la suite du discours se retrouvent au commencement; comme *VICIT pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia* : 2<sup>o</sup>. le *Mésozeugme*, quand les mots sousentendus aux extrémités du discours se trouvent dans quelque phrase du milieu; comme *pudorem libido, timorem VICIT audacia, rationem amentia* : 3<sup>o</sup>. l'*Hypozeugme*, quand on trouve à la fin du discours les mots sousentendus au commencement; comme *Pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia VICIT*.

(k) Des fig.  
 de Construct.  
 ch. ij.

La *Méthode latine* de P. R. observe (k) que, dans chacune de ces trois espèces de Zeugme, le mot sousentendu peut l'être sous la même forme, ou sous une autre forme, que celle sous laquelle il est exprimé; ce qui pourroit faire nommer le Zeugme ou *simple* ou *composé*. Les trois exemples déjà cités appartiennent au Zeugme simple : en voici pour le Zeugme composé.

Changement dans le genre : *Utinam aut hic surdus, aut hæc muta FACTA SIT*. Ter. C'est un Hypozeugme composé; il y a de sousentendu *factus sit* dans le premier membre.

Changement dans le cas : *Quid ille fecerit,*

*QUÆM neque pudet quicquam, nec metuit quem-* CH. VIII.  
*quam, nec legem se putat tenere ullam. Ter.*  
C'est un Protozeugme composé; il faut sous-entendre *qui* au nominatif à la tête du second membre & au commencement du troisième.

Changement dans le nombre : *Sociis & rege*  
*RECEPTO. Virg.* Il est évident que c'est un Hypozeugme, & qu'il faut suppléer *receptis* avec *sociis*.

Changement dans les personnes : *Ille timore, ego risu CORRUI. Cic.* C'est encore un Hypozeugme, & *corrui* à la troisième personne est sousentendu dans le premier membre.

L'auteur du *Manuel* regarde encore comme un Zeugme de la même espèce, cet exemple de Virgile : *Sacra manu, victosque deos, parvumque nepotem ipse TRAHIT* ; le verbe *trahit* est sousentendu avec *sacra* & avec *victos deos*, mais en changeant, dit-il, de signification. Il traduit ainsi ce passage : *Il porte ses divinités vaincues & leurs vases sacrés, & il mène à la main son petit-fils.* Mais s'il croit devoir dire *il porte*; que ne supplée-t-il *fert*, au lieu de *trahit*, dont il avoue qu'il ne peut conserver la signification ?

Ce même auteur envisage encore une autre sorte d'Ellipse sous le nom de *Prolepse*, en grec *προέληψις* (*præsumptio, præoccupatio*) ; & l'auteur de la *Méthode latine* en fait une troisième sorte de Zeugme : c'est quand, après un mot qui comprend le tout, on fait distribution des parties, sans répéter le mot géné-

LIV. III. ral attribué au tout. Exemple : *Aquila volarunt , hæc ab oriente , illa ab occidente* ; il est clair que c'est un Zeugme composé avec changement dans le nombre , & que dans la plénitude analytique il faut dire , *Aquila volarunt , hæc ( aquila volavit ) ab oriente , illa ( aquila volavit ) ab occidente.*

Au reste ces différents aspects du Zeugme peuvent aider peut-être les commençants à trouver les suppléments nécessaires à la plénitude de la phrase : mais il faut prendre garde aussi que la multiplicité des dénominations ne grossisse à leurs yeux les difficultés , qui n'ont souvent de réalité que dans les préjugés. L'erreur n'a point d'autre fondement ; & je croirois volontiers que c'est à cette source que Lancelot a puisé sans examen , lorsqu'il a avancé qu'il est quelquefois élégant de s'entendre le même mot dans une signification différente , & qu'il donne pour exemples , *Tu colis barbam , ille patrem : Nero sustulit matrem , Æneas patrem.* Cela est trop contraire aux vûes de l'élocution pour y être jamais une élégance : & quelle que soit l'autorité des auteurs qui me présenteront de pareils exemples , je ne les regarderai jamais que comme des locutions vicieuses.

(1) Encyclop. au mot  
FIGURE.

II. » La *Syllepse* sert , dit M. du Marfais  
» (1) , lorsqu'au lieu de construire les mots  
» selon les règles ordinaires du nombre , des  
» genres , des cas , on en fait la construction  
» relativement à la pensée que l'on a dans l'es-



» prit ; en un mot lorsqu'on fait la construc-  
 » tion selon le sens , & non pas selon les  
 » mots. « C'est par inadvertence que M. du  
 Marfais a compris les cas dans la définition  
 qu'il donne ici de cette figure ; car les gram-  
 mairiens ne la reconnoissent que dans le gen-  
 re , ou dans le nombre , ou tout à la fois dans  
 ces deux accidents.

1. Syllepse dans le genre. *Samnitium duo  
 millia CÆSI*. T. Liv. & non pas *cæsa* , dit  
 Lancelot , parce que l'auteur le rapporte à  
*homines* qu'il a dans l'esprit. *Daret ut catenis  
 fatale monstrum , QUÆ generosiùs perire quæ-  
 rens* , &c. Horat. Il a mis *quæ* , dit le même  
 grammairien , parce que par *monstrum* il en-  
 tend Cléopâtre. C'est par une figure sembla-  
 ble que M. Malherbe a dit : *J'ai eu cette con-  
 solation en mes ennuis , qu'une infinité de per-  
 sonnes qualifiées ont pris la peine de me témoi-  
 gner le déplaisir qu'ILS en ont eu*. » Ils , dit  
 » Vaugelas (m) , est plus élégant que ne se-  
 » roit *elles* , parce que l'on a égard à la chose  
 » signifiée , qui sont *les hommes* en cet exem-  
 » ple , & non pas à la parole qui signifie la  
 » chose : ce qui est ordinaire en toutes les lan-  
 » gues. « Le P. Bouhours (n) observe à ce  
 sujet que la langue italienne met souvent le  
 genre masculin après *persona* , qui est fé-  
 minin.

(m) Rem. 7.

(n) Doutes  
 sur la lang.  
 franç. Part.  
 III.

2. Syllepse dans le nombre. *Missi , magnis  
 de rebus UTERQUE , legati*. Horat. On trouve  
 de même dans la phrase de Malherbe , *Une*

**Liv. III.** *infinité de personnes qualifiées ONT pris la peine de me témoigner le déplaisir qu'ILS en ONT eu.* Nous disons de même, *La plupart se LAISSENT emporter à la coutume.* Vaug. Les grecs avoient aussi adopté une syllepse du nombre, qui étoit devenue chez eux une loi générale; elle consistoit à mettre au singulier un verbe dont le sujet étoit un nom neutre pluriel: *ζῷα τρέχουσι* (*animalia currit pour currunt*).

3. Syllepse dans le genre & dans le nombre: *Pars in carcerem ACTI, pars bestiis OBJECTI.* Sall. Lancelot trouve celle-ci plus hardie: *Pharnabazus cum Apollonide & Athenagorâ VINCTI TRADUNTUR.* Q. Curt. *laissant sa mère, avec sa femme & six enfants PRISONNIERS.* Vaug.

Il s'agit jusqu'ici de la Syllepse *simple*: les grammairiens en ont encore imaginé une autre, qu'ils appellent *relative*; c'est lorsqu'on emploie un mot avec relation à un autre qui n'est point explicitement énoncé auparavant, quoiqu'il soit supposé par le sens. *Inter alia prodigia, etiam carne pluit; QUEM IMBREM aves feruntur rapuisse.* T. Liv.

Il me semble qu'il étoit assez inutile de recourir à autre chose qu'à l'Ellipse pour rendre raison de la plupart des phrases que l'on rapporte à la Syllepse. Reprenons les exemples cités, & par de simples suppléments d'Ellipse on va les voir rentrer dans les règles de la construction analytique. Commençons par les phrases latines.

*Samnitium duo millia cæsi* ; c'est-à-dire, **CH. VIII.**  
*duo millia* ( hominum ) *samnitium* ( fuerunt  
homines ) *cæsi*.

*Daret ut catenis fatale monstrum* , quæ ge-  
nerosiùs perire quærens ; c'est-à-dire , *ut daret*  
*catenis* ( Cleopatram ) , *monstrum fatale* , quæ  
( mulier ) *quærens perire generosiùs*.

*Missi* , *magnis de rebus uterque* , *legati* ;  
c'est-à-dire , *missi legati* , ( & ) *uterque* ( lega-  
tus missus ) *de rebus magnis*.

*Pars in carcerem acti* , *pars bestiis objecti* ;  
c'est comme si Salluste avoit dit , ( divisi sunt  
in partes duas ; ii qui sunt prior ) *pars in car-*  
*cerem acti* ( sunt ; ii qui sunt altera ) *pars bestiis*  
*objecti* ( sunt ).

Je ne vois rien de hardi ni dans la phrase  
latine , *Pharnabasus cum Apollonide & Athe-*  
*nagorâ vincti traduntur* ; ni dans la phrase fran-  
çoise , *laissant sa mère avec sa femme & six*  
*enfants prisonniers*. Dans l'une & dans l'autre  
il y a une pluralité réelle détaillée par indi-  
vidus ; quelle hardiesse peut-il y avoir à met-  
tre au pluriel les mots qui se rapportent en  
effet à tous ces individus ? C'est comme si  
l'on disoit en latin , ( tres homines , scilicet )  
*Pharnabasus cum Apollonide & Athenagorâ* ,  
*vincti traduntur* ; & en françois , *laissant* ( huit  
sujets ) *prisonniers* , ( savoir ) *sa mère avec sa*  
*femme & six enfants*. Ces suppléments justifient  
les pluriels *vincti* & *prisonniers* ; mais ils ne  
sont pas moins justifiés sans les suppléments ;  
l'énumération des sujets en fixe le nombre de

**Liv. III.** part & d'autre ; & ce nombre est autant plus riel avec les prépositions *cum* ou *avec*, que le feroit avec la conjonction copulative.

*Inter alia prodigia etiam carne pluit, quæ imbre[m] aves feruntur rapuisse* ; je ne vois point même d'Ellipse dans cette phrase ; *quem* se rapporte à *imbrem*, qui est exprimé, & il équivaut à & *istum* : c'est donc comme si T. Live avoit dit en décomposant, & *istum imbre[m] aves feruntur rapuisse*. Il n'y a rien qui s'écarte en aucune façon des principes fondamentaux de la Grammaire, & je ne fais pourquoi l'on veut y voir une Ellipse ou une syllepse.

On cite un autre exemple, qui est de Salluste : *Sed antea conjuravere pauci in remp. in quibus Catilina fuit, de QUA, quam brevissimè potero, dicam*. Si on veut lire ainsi, il est évident qu'il y a Ellipse du mot *conjuratiōis* : mais quoique ce nom soit désigné par le verbe *conjuravere*, je ne vois pas qu'il y ait fondement à y trouver une Syllepse ; aucune Ellipse ne peut être bonne si le supplément n'est désigné clairement par les circonstances de la phrase. Au reste j'ai sous les yeux l'édition de Salluste par Thysius, & j'y trouve *de QUO, quam verissimè potero, dicam* : si l'on adopte cette leçon, *quo* est au masculin ou au neutre ; au masculin, il se rapporte au nom sousentendu *homine* compris dans *Catilina* ; au neutre, il faut suppléer *negotio*, & c'est la même manière qu'avec *conjuratiōe* ; dans tous les cas, c'est pure Ellipse.

## *Erreurs occasion. par l'Ellipse. 431*

§. 3. *Erreurs occasionnées par l'Ellipse.* Nous CH. VIII.  
devons à l'Ellipse mal entendue 1<sup>o</sup>. l'inven-  
tion de l'Énallage & de l'Antiptose, figures  
chimériques qui ne peuvent servir qu'à colo-  
rer des fautes réelles ou à voiler l'ignorance  
de la véritable analogie ; 2<sup>o</sup>. l'introduction  
abusive du mot *Hellénisme*, admis dans la Syn-  
taxe latine comme une figure particulière de  
construction ; 3<sup>o</sup>. une foule prodigieuse de  
règles dont on a rempli les livres élémentai-  
res, & qui ont le double défaut de surcharger  
la mémoire & de tromper l'intelligence des  
commençants ; 4<sup>o</sup>. quantité de sophismes qui  
ont pour fondement de fausses analogies, ou  
qui servent à en établir de fausses.

I. Le mot *Énallage* est grec ; *Εἰσκατάγω* (*per-*  
*mutatio*), du verbe *Εἰσκατέλλω* (*permuto*). Les  
grammairiens » appellent *Énallage*, dit la Mé-  
» thode latine de P. R. (*p*) tout changement (p) Des fig:  
» qu'ils croient arriver dans le discours, & de constr.  
» dont il n'y a, ce leur semble, aucun fonde- ch. 8.  
» ment ni aucune raison ; comme d'un mode  
» pour un autre mode, d'un temps pour un  
» autre temps, &c. Et ils appellent particulié-  
» rement *Antiptose* le changement qui se fait  
» d'un cas pour un autre ; ce qui peut arriver,  
» dit Despautère, en autant de manières qu'il  
» y a de cas particuliers, parce qu'il n'y en a  
» point, selon lui, qui ne se puisse mettre  
» pour un autre, en vertu de cette belle figu-  
» re. « Examinons quelques exemples dans  
chacune de ces espèces.

## 432 *Éléments de la Syntaxe.*

**LIV. III.** 1°. Dans les modes. Dans l'*Eunuque* de Térence (4), lorsque le parasite revient de chez Thaïs, Thrason l'aborde & lui dit :

(4) *Act. iij.*  
*sc. 1.*

*Magnas verò agere gratias Thaïs mihi ?*

& l'on prétend que l'infinitif est là pour l'indicatif, *agere* pour *agit*. C'est une erreur, & un supplément fort simple va ramener cet infinitif à sa fonction naturelle. » Thrason, dit M. du Marfais (1), plus occupé de son présent que Thaïs même qui l'avoit reçu, s'imaginant qu'elle en est transportée de joie, & qu'elle ne cesse de le remercier : « *Magnas verò* (non cessat) *agere gratias Thaïs mihi* ; le verbe *cessat* remet à sa place l'infinitif *agere*.

(1) *Encyclop. au mot*  
**ENALLAGE.**

(2) *Epist. ad famili.*  
**VII. 20.**

Cicéron parle ainsi à Trébatius (2) : *Sed valebis, mea que negotia videbis, meque, diis juvantibus, ante brumam expectabis*. Ces temps de l'indicatif sont mis ici, dit-on, pour celui de l'impératif. Eh pourquoi veut-on l'impératif ? Cicéron ne demande rien à son ami : il lui prédit une bonne santé, *valebis* ; ce qui est bien plus énergique que le simple souhait, *vale* : & il lui fait entendre qu'il est si sûr de son amitié, qu'il regarde comme certains les services qu'il demanderoit à un ami moins solide ; *videbis, expectabis*, & non pas *vide, expecta*.

On n'a qu'à relire ce qui a été dit ci-devant de la nature des modes ; & l'on y trouvera tous les principes nécessaires pour les ramener tous à leur destination primitive, soit en les

§. 3. *Erreurs occasionnées par l'Ellipse.* Nous CH. VIII.  
devons à l'Ellipse mal entendue 1<sup>o</sup>. l'inven-  
tion de l'Énallage & de l'Antiptose, figures  
chimériques qui ne peuvent servir qu'à colo-  
rer des fautes réelles ou à voiler l'ignorance  
de la véritable analogie ; 2<sup>o</sup>. l'introduction  
abusive du mot *Hellénisme*, admis dans la Syn-  
taxe latine comme une figure particulière de  
construction ; 3<sup>o</sup>. une foule prodigieuse de  
règles dont on a rempli les livres élémentai-  
res, & qui ont le double défaut de surcharger  
la mémoire & de tromper l'intelligence des  
commençants ; 4<sup>o</sup>. quantité de sophismes qui  
ont pour fondement de fausses analogies, ou  
qui servent à en établir de fausses.

I. Le mot *Énallage* est grec ; *Εναλλαγή* ( *per-*  
*mutatio* ), du verbe *Εναλλάττω* ( *permuto* ). Les  
grammairiens » appellent *Énallage*, dit la Mé-  
» thode latine de P. R. ( *p* ) tout changement ( *p* ) Des fig.  
» qu'ils croient arriver dans le discours, & de constr.  
» dont il n'y a, ce leur semble, aucun fonde- ch. 8.  
» ment ni aucune raison ; comme d'un mode  
» pour un autre mode, d'un temps pour un  
» autre temps, &c. Et ils appellent particulié-  
» rement *Antiptose* le changement qui se fait  
» d'un cas pour un autre ; ce qui peut arriver,  
» dit Despautère, en autant de manières qu'il  
» y a de cas particuliers, parce qu'il n'y en a  
» point, selon lui, qui ne se puisse mettre  
» pour un autre, en vertu de cette belle figu-  
» re. « Examinons quelques exemples dans  
chacune de ces espèces.

## 432 *Éléments de la Syntaxe.*

LIV. III.

(q) Aët. iij.  
sc. I.

1°. Dans les modes. Dans l'*Eunuque* de Térence (q), lorsque le parasite revient de chez Thaïs, Thrason l'aborde & lui dit :

*Magnas verò agere gratias Thaïs mihi?*

& l'on prétend que l'infinitif est là pour l'indicatif, *agere* pour *agit*. C'est une erreur, & un supplément fort simple va ramener cet infinitif à sa fonction naturelle. » Thrason, dit M. du

(r) Encyclop. au mot  
ENALLAGE.

» Marfais (r), plus occupé de son présent que Thaïs même qui l'avoit reçu, s'imaginant qu'elle en est transportée de joie, & qu'elle ne cesse de le remercier : « *Magnas verò* (non cessat) *agere gratias Thaïs mihi*; le verbe *cessat* remet à sa place l'infinitif *agere*.

(s) Epist.  
ad famil.  
VII. 20.

Cicéron parle ainsi à Trébatius (s) : *Sed valebis, mea que negotia videbis, meque, diis juvantibus, ante brumam expectabis*. Ces temps de l'indicatif sont mis ici, dit-on, pour celui de l'impératif. Eh pourquoi veut-on l'impératif? Cicéron ne demande rien à son ami : il lui prédit une bonne santé, *valebis*; ce qui est bien plus énergique que le simple souhait, *vale* : & il lui fait entendre qu'il est si sûr de son amitié, qu'il regarde comme certains les services qu'il demanderoit à un ami moins solide; *videbis, expectabis*, & non pas *vide, expecta*.

On n'a qu'à relire ce qui a été dit ci-devant de la nature des modes; & l'on y trouvera tous les principes nécessaires pour les ramener tous à leur destination primitive, soit en les



les expliquant par l'idée véritable qu'il en faut CH. VIII.  
avoir, soit en suppléant les mots dont l'El-  
lipse fait illusion aux grammairiens.

2°. Dans les temps. *Huic si esse in orbe tu-  
to liceat*, vicimus. Cic. *Vicimus* est, dit-on,  
pour *vincemus*: mais pourquoi ne seroit-il pas  
pour *vicerimus*? Le prétérit indéfini se met  
sans figure pour le prétérit postérieur, comme  
nous disons en françois, *J'ai bientôt fait* pour  
*j'aurai bientôt fait* (1).

*Ne mora sit, si innuerim, quin pugnus con-  
tinuò in malâ hæreat*. Ter. Voici, dit-on, le  
prétérit *innuerim* pour le futur *innuero*. C'est  
une méprise qui vient de l'ignorance du véri-  
table système de la conjugaison: dans celui  
que j'ai établi, *innuero* est un prétérit posté-  
rieur, & *innuerim* est un prétérit indéfini; &  
si l'on vouloit y voir une énallage, elle se-  
roit double, puisqu'*innuerim* est du mode sub-  
jonctif, & *innuero* du mode indicatif, com-  
me je l'ai fait voir ailleurs. Mais *innuerim* est  
ici à sa place si l'on veut suppléer ce qui man-  
que; *si innuerim*, c'est-à-dire, *si* (res erit ita  
ut) *innuerim*.

(1) Voyez  
Liv. II. ch. jv.  
art. 3. §. 4.  
n°. II.

J'en ai fait la remarque en son lieu, l'énal-  
lage des temps ni des modes ne peut plus sub-  
sister avec les principes posés dans cet ou-  
vrage sur la nature de ces deux espèces d'ac-  
cidents.

3°. Dans les cas. *Ut quoties gradum fece-  
ris, toties tuarum tibi virtutum veniat in men-  
sem*. Cic. Il est évident qu'il y a ici de sous-

**LIV. III.** entendu *memoria*, pour gouverner le génitif *virtutum* & pour être le sujet de *veniat* : cependant il y a, dit-on, antiptose (changement de cas), ainsi que dans cette autre phrase si semblable, *venit in mentem illius diei*; & l'on prétend que le génitif *illius diei* est mis pour le nominatif *ille dies*. N'est-il pas clair qu'il y a ici Ellipse du même mot *memoria*?

*Sed istum quem quæris, ego sum.* Plaut. C'est, disent les grammairiens, une antiptose de l'accusatif *istum* pour le nominatif *iste*; point du tout; l'exposition analytique de cette phrase justifie tout: *Sed* (in eo negotio quod attinet ad) *istum* (hominem) *quem* (hominem) *quæris, ego sum* (iste homo); mais pour ce qui est de l'homme que vous cherchez, je le suis.

Il seroit inutile d'entrer dans un plus grand détail d'exemples: mon chapitre des cas fait face à tout; & il prouve amplement ce qui a été remarqué par l'auteur de la *Méthode latine* de P. R., par M. du Marfais, & par Sanctius.

(u) Minerv.  
IV. xij. *Antiptosi Grammaticorum*, dit celui-ci (u), & on peut le dire aussi de l'énallage, *nihil imperitius, quum doceant quemvis casum pro alio posse poni: quod figmentum si esset verum, magnâ nos sollicitudine liberaret; frustra enim quæreremus quem casum verba regerent.*

» Qui ne voit, dit l'auteur de la *Méthode latine* (x) que si ces changements étoient ainsi arbitraires & sans raison, toutes les

(x) Des fig. de constr.  
ch. 8.

pruntées d'une langue étrangère, étant figurées CH. VIII.  
même dans cette langue, ne le sont que de  
la même manière dans celle qui les a adoptées  
par imitation; & que dans l'une comme dans  
l'autre on doit les réduire à la construction  
analytique & à l'analogie commune à toutes  
les langues, si l'on veut en bien saisir le sens.  
Virgile dit (b);

(b) *Æn.*  
IV. 558.

*Omnia Mercurio similis, vocemque, coloremque;  
Et crines flavos, & membra decora juvenatæ :*

qu'aura-t-on fait pour l'intelligence de cette  
phrase, quand on aura doctement décidé qu'il  
y a un Hellénisme? Faisons-en plutôt l'analyse  
comme les grecs mêmes auroient pu la faire :  
ils y auroient suppléé la préposition *κατά*, ou  
la préposition *ὑπὲρ*; les latins y sousentendoient  
l'une des deux prépositions équivalentes *se-*  
*cundum* ou *per* : *Similis Mercurio secundum*  
*omnia, & secundum vocem, & secundum co-*  
*lorem, & secundum crines flavos, & secun-*  
*dum membra decora juvenatæ.* L'Ellipse seule  
rend raison de la construction dans cet exem-  
ple & dans la plupart des autres Hellénismes;  
il y en aura peut-être qu'il ne faudra expli-  
quer que par la véritable idée des espèces de  
mots qui y sont employés, comme *Uxor in-*  
*viçti Jovis esse nescis*, c'est-à-dire, *Tu uxor*, ou  
*Tu quæ es uxor invicti Jovis nescis esse tuum*,  
(Vous qui êtes la femme de Jupiter, vous igno-  
rez votre être). Dans tous ces cas, qu'est-il

LIV. III. Besoin de recourir ni à la langue grecque ni à aucune autre , pour rendre raison de la phrase ?

Mais les grammaticiens, accoutumés au pur matériel des langues, qu'ils n'entendent que par le secours d'une tradition aveugle, ont multiplié les principes comme les difficultés; faute de sagacité pour démêler les rapports de convenance entre ces principes, & les points généraux où ils se réunissent. Il n'y a que le coup-d'œil perçant & sûr de la Philosophie, qui puisse appercevoir ces relations & ces points de réunion, d'où la lumière se répand sur tout le système grammatical & dissipe tous ces phantômes de difficultés, qui ne doivent souvent leur existence qu'à la foiblesse de l'organe de ceux qu'ils effraient.

III. C'est pareillement l'ignorance des vrais principes de l'Ellipse qui a fait imaginer tant de règles fausses, & qui surchargent la mémoire des commençants en les trompant. A quoi faut-il réduire les leçons élémentaires qu'on leur prépare ? » Il leur faut, dit Quintilien, » une méthode aisée à suivre & à concevoir. « *Via . . . opus est incipientibus, sed eâ planâ & , cum ad ingrediendum tum ad demonstrandum, expeditâ* (c). Moins on leur présentera de principes, plus ils auront de facilité à les saisir & à les appliquer : plus il y aura d'uniformité dans les procédés du Langage, & moins il y aura d'embarras pour en saisir l'esprit. Or c'est ce que je me suis proposé dans

(c) *Instit.*  
*orat.* VIII.  
*Proem.*

pruntées d'une langue étrangère, étant figurées CH. VIII.  
même dans cette langue, ne le sont que de  
la même manière dans celle qui les a adoptées  
par imitation; & que dans l'une comme dans  
l'autre on doit les réduire à la construction  
analytique & à l'analogie commune à toutes  
les langues, si l'on veut en bien saisir le sens.  
Virgile dit (b);

(b) *Æn.*  
IV. 558.

*Omnia Mercurio similis, vocemque, coloremque,  
Et crines flavos, & membra decora juventæ :*

qu'aura-t-on fait pour l'intelligence de cette  
phrase, quand on aura doctement décidé qu'il  
y a un Hellénisme? Faisons-en plutôt l'analyse  
comme les grecs mêmes auroient pu la faire :  
ils y auroient suppléé la préposition *κατά*, ou  
la préposition *ὑπὲρ*; les latins y sousentendoient  
l'une des deux prépositions équivalentes *secundum*  
ou *per* : *Similis Mercurio secundum*  
*omnia, & secundum vocem, & secundum co-*  
*lorem, & secundum crines flavos, & secun-*  
*dum membra decora juventæ.* L'Ellipse seule  
rend raison de la construction dans cet exem-  
ple & dans la plupart des autres Hellénismes;  
il y en aura peut-être qu'il ne faudra expli-  
quer que par la véritable idée des espèces de  
mots qui y sont employés, comme *Uxor in-*  
*viçti Jovis esse nescis*, c'est-à-dire, *Tu uxor*, ou  
*Tu quæ es uxor invicti Jovis nescis esse tuum*,  
(Vous qui êtes la femme de Jupiter, vous igno-  
rez votre être). Dans tous ces cas, qu'est-il

LIV. III. besoin de recourir ni à la langue grecque ni à aucune autre , pour rendre raison de la phrase ?

Mais les grammaticistes, accoutumés au pur matériel des langues, qu'ils n'entendent que par le secours d'une tradition aveugle, ont multiplié les principes comme les difficultés; faute de sagacité pour démêler les rapports de convenance entre ces principes, & les points généraux où ils se réunissent. Il n'y a que le coup-d'œil perçant & sûr de la Philosophie, qui puisse appercevoir ces relations & ces points de réunion, d'où la lumière se répand sur tout le système grammatical & dissipe tous ces phantômes de difficultés, qui ne doivent souvent leur existence qu'à la foiblesse de l'organe de ceux qu'ils effraient.

III. C'est pareillement l'ignorance des vrais principes de l'Ellipse qui a fait imaginer tant de règles fausses, & qui surchargent la mémoire des commençants en les trompant. A quoi faut-il réduire les leçons élémentaires qu'on leur prépare ? » Il leur faut, dit Quintilien, » une méthode aisée à suivre & à concevoir. « *Viâ . . . opus est incipientibus, sed eâ planâ & , cùm ad ingrediendum tùm ad demonstrandum, expeditâ* (c). Moins on leur présentera de principes, plus ils auront de facilité à les saisir & à les appliquer : plus il y aura d'uniformité dans les procédés du Langage, & moins il y aura d'embarras pour en saisir l'esprit. Or c'est ce que je me suis proposé dans

(c) *Instit.*  
*orat.* VIII.  
*Proém.*

combinés des langues, d'établir des notions justes & précises de chaque partie d'oraison; & j'ai rapporté à chaque espèce, les mots qu'on en avoit distraits, pour s'en être tenu inconsiderément aux définitions vagues reçues jusqu'ici sans examen. 2°. J'ai assigné à chaque cas, à chaque temps, à chaque mode, une destination unique; & j'ai montré qu'ils sont toujours employés selon cette destination essentielle, pourvu que l'on ne s'écarte pas des principes & que l'on supplée l'Ellipse d'après ces fondements. Lorsque cette théorie, débarrassée des raisonnements qui l'établissent ou qui détruisent les anciennes opinions, sera présentée simplement aux commençants; n'y a-t-il pas lieu d'espérer qu'ils la suivront aisément & avec fruit? Les disciples suivent la route qu'on leur trace, & n'ont pas de peine à se persuader qu'elle est la seule: mais il faut que par la suite ils reconnoissent que c'est la meilleure. *Idem primò solum iter credant esse in quod inducentur, mox illud cognituri etiam optimum* (d).

(d) *Id. ibid.*

Peut-on espérer qu'ils puissent jamais porter un jugement si favorable de la méthode d'aucun des rudiments répandus dans les collèges? Les exceptions sans fin, que l'impéritie a fait imaginer, y sont entassées sans jugement, sans ordre, & sans mesure; comme autant de règles fondamentales, qui ont pourtant elles-mêmes des exceptions de toute es-

LIV. III. pèce. C'est un véritable chaos, *rudis indigestaque moles*, qui ne peut qu'accoutumer au désordre & à la confusion, les intelligences encore tendres que l'on force impitoyablement de s'y enfoncer. Nous nous souvenons tous que nous n'entendions rien aux principes de Grammaire dans nos basses classes, qui sont regardées pourtant comme les classes de principes : à peine s'en forme-t-on quelques notions passables vers la fin de ses études ou quand on en est sorti. Il y a cependant bien peu de jeunes gens qui ne saisissent & qui ne retiennent avec facilité les éléments de géométrie, & même l'art syllogistique, malgré la barbarie des termes techniques qu'on y emploie pour le rendre sensible.

Rappelons-nous pour un moment les règles effrayantes des questions de lieu, du *que* retranché, de la particule *on*, de l'ablatif absolu, &c. Que de faussetés entassées sans raison & sans ordre, & substituées à des principes simples & lumineux !

A la question *ubi*, les noms propres de villes, dit-on, se mettent au génitif, s'ils sont singuliers & de l'une des deux premières déclinaisons ; ils se mettent à l'ablatif, s'ils sont pluriels ou de la troisième déclinaison. Quoi ! le même point de vue ne se rend pas par les mêmes principes ? J'ai montré que l'on dit *obiit Carthagine* pour *in Carthagine* ; *Athenis* pour *in Athenis* ; *Romæ* pour *in urbe R mæ* : & cela me paroît bien plus raisonnable, par-



ce qu'il est plus simple. C'est la seule règle **CH. VIII**  
qu'il faille montrer d'abord aux commençants ;  
fauf à leur apprendre , quand ils sont parvenus  
à un certain degré de force , les circonstances  
où l'usage de la langue autorise telle ou telle  
Ellipse , qu'ils auront déjà rencontrée plu-  
sieurs fois dans leurs explications.

Mais ces circonstances doivent être dési-  
gnées par des caractères grammaticaux , &  
non par des caractères historiques ou géogra-  
phiques , comme l'a fait l'auteur d'un rudi-  
ment moderne. » A la question *ubi* , dit-il ,  
» le nom propre d'île , de province , de royau-  
» me , *pourvu que les habitants aient autrefois*  
» *parlé grec* , se met au génitif , sans préposi-  
» tion , s'il est singulier de la première ou de  
» la seconde déclinaison. *Chersonesi habitave-*  
» *rat.* Nep. ( il avoit demeuré en Cherso-  
» nèse ). «

N'est-il pas évident que ce qu'on remarque  
ici , n'est qu'une extension du principe d'El-  
lipse autorisé en latin , lorsque le nom propre  
est singulier & de l'une des deux premières  
déclinaisons ? Cette Ellipse n'a pas lieu , si le  
nom est pluriel ; parce qu'alors ce n'est pas  
véritablement un nom propre : elle n'a pas  
lieu , si le nom n'est pas de l'une des deux  
premières déclinaisons ; parce que le génitif  
de la troisième peut quelquefois se confondre  
avec un autre cas en *is* & n'être pas reconnu  
pour un génitif : elle n'a lieu qu'à l'égard des  
noms propres mis à un génitif bien décidé ;

**LIV. III.** parce que l'on a alors deux moyens assurés pour trouver le supplément, le génitif exigeant un nom appellatif, & le nom propre designant l'espèce du nom appellatif.

**IV.** Les raisonnements des auteurs rudimentaires se ressentent de leur manière de voir les principes. Celui que je viens de citer s'exprime ainsi dans sa préface, en parlant de Sanctius: « Il ne rencontre pas plus juste, quand » il dit que cette phrase, *natus Romæ*, est » l'abrégé de celle-ci, *natus in urbe Romæ*; » puisqu'avec son principe on diroit égale- » ment *natus Athenarum*, qui seroit aussi l'a- » brégé de celle-ci, *natus in urbe Athenarum*, »

Je réponds en premier lieu que cet auteur a tort de supposer que le principe de Sanctius, que j'adopte aussi, puisse jamais légitimer la phrase *natus Athenarum*. Les exemples d'Ellipse autorisés par l'usage d'une langue ne sauroient y fonder une loi générale, qu'au moyen du concours de toutes les circonstances réunies dans les exemples reçus: l'Ellipse est une exception à l'analogie générale, qui ne doit ni ne peut être anéantie; & elle le seroit par le fait, si l'exception passoit les bornes que l'usage lui a prescrites, & si elle devenoit générale. Ainsi l'usage de la langue latine permet de dire *natus Romæ*, *mortuus Lugduni*, au lieu de *natus in urbe Romæ*, *mortuus in urbe Lugduni*; parce que les noms *Romæ* & *Lugduni* sont des noms propres, l'un de la première, l'autre de la seconde déclinaison,

tous deux au nombre singulier. Mais on fe- CH. VIII.  
roit un solécisme, si, par une fausse analogie,  
on alloit dire *natus parisiiorum, mortuus Avenionis* : parce que le nom *Avenionis*, quoique  
propre & singulier, n'est pas de l'une des  
deux premières déclinaisons ; & que *parisiiorum*  
est le nom commun des habitants d'un  
certain canton des Gaules, qui ne détermine  
aucunement l'espèce du nom sousentendu, en  
sorte que l'on pourroit croire que *natus parisiiorum*  
signifie autant *in pago parisiiorum* ( dans  
le canton des parisiens ) que *in urbe parisiiorum*  
( dans la ville des parisiens ), dont le  
nom propre est *Lutetia*. On voit par là sur  
quoi est fondée la circonspection que l'on doit  
avoir à ne pas sortir des bornes indiquées par  
les exemples usuels : c'est que l'usage, en cas  
d'Ellipse, a voulu conserver des caractères  
pour désigner l'Ellipse & pour en indiquer le  
supplément.

Je réponds en second lieu que l'objection  
formée contre Sanctius est plus propre à éta-  
blir le solécisme *natus Athenarum*, que le  
principe qu'on y attaque. Car le grammairien  
moderne convient que, si l'on dit par Ellipse  
*natus Romæ*, on pourroit dire par une sem-  
blable Ellipse *natus Athenarum* ; & c'est par  
analogie qu'il conclut l'un de l'autre. Mais  
que la phrase *natus Romæ* soit elliptique ou  
non, l'autre phrase *natus Athenarum* lui est  
également analogue, & doit être également  
admise : ou bien si l'on persiste à la rejeter,

**LIV. III.** il faut aussi rejeter la première , nonobstant l'autorité des exemples & des meilleurs écrivains. Je voudrois bien savoir par quelle raison de disparité l'on pourroit se dérober à la nécessité , ou d'admettre un solécisme ou de rejeter une expression légitime en vertu de cette analogie. Si l'on souscrit à la distinction que j'ai établie plus haut ; il n'y a plus de comparaison , ni d'induction à en tirer : si l'on trouve quelque autre disparité , je l'adopte d'avance pour la tourner également contre l'objection.

(e) *Minerv.*  
**IV. ij.**

Puisque dans toutes les langues il y a des expressions elliptiques ; il doit y avoir partout un art certain de suppléer ce que l'Ellipse a fait disparoître. On a vu ci devant que cet art consiste uniquement à rappeler à sa destination propre chacun des principes généraux du Langage. Sanctius (e) réduit cette application à deux points capitaux , qu'il exprime ainsi : *Ego illa tantum supplenda præcipio quæ veneranda illa supplevit antiquitas , aut ea sine quibus grammatica ratio constare non potest.*

Ne suppléer que d'après les anciens les plus respectables , quand les anciens fournissent des phrases pleines qui ont le même sens ou un sens analogue à celui dont il s'agit ; c'est un principe relatif aux langues anciennes & mortes , comme le latin que Sanctius avoit uniquement en vûe. Ne suppléer que d'après les meilleurs écrivains de la nation , ou conformément à l'analogie de l'usage que leur exem-

ple autorise; c'est le même principe adapté **CH. VIII**  
aux besoins de toutes les langues. Sous quel-  
que point de vûe qu'on l'envisage, c'est une  
règle évidemment fondée sur ce qu'il faut ap-  
prendre à parler une langue comme on la  
parle, & qu'on ne peut y parvenir que par  
l'imitation de ceux qui sont reconnus pour l'a-  
voir le mieux parlée.

Mais comme il y a quantité d'Ellipses tel-  
lement autorisées dans toutes les circonstan-  
ces, qu'il n'est pas possible d'en justifier les sup-  
pléments par des exemples où ils soient ex-  
plicitement énoncés; il faut bien se contenter  
alors de ceux qui sont indiqués par la logi-  
que grammaticale, *sine quibus grammatica ra-  
tio constare non potest*. C'est d'ailleurs le seul  
moyen de suppléer dont on puisse faire usage  
dans tous les cas, quand on étudie une lan-  
gue; on ne la fait pas encore alors, on n'a  
pas encore lu & étudié les bons auteurs pour  
se mettre en état de les imiter; il suffit dans  
les commencements de suppléer d'après les  
principes grammaticaux, pour pénétrer l'es-  
prit de la langue qu'on étudie, & pour arri-  
ver enfin à l'intelligence des bons livres qui  
en sont comme le code. Au surplus j'ai déjà  
remarqué ailleurs (f), que souvent une El- (f) **CH. VI.**  
lipse n'est autorisée dans une langue, que pour **art. j. §. 4.**  
indiquer un point de vûe qui n'y a point reçu  
une expression propre, quoiqu'il soit néces-  
saire à l'exposition analytique de la pensée :  
ainsi le mode suppositif ne s'exprime en latin

**Lrv. III.** que par le subjonctif employé elliptiquement; ainsi dans presque toutes les langues, l'interrogation n'est rendue sensible que par l'Ellipse.

Mais les grammairiens à routine objectent que ces additions faites au texte, par forme de supplément, ne servent qu'à en énerver le style par des paroles superflues & des circonlocutions inouïes & fatigantes; ce qui est tellement opposé au goût général du Langage & du bon sens, que j'ai posé moi-même, pour fondement de l'Ellipse, le besoin d'éviter cette ennuyeuse superfluité. Ils ajoutent, ces grammairiens, que si, au défaut des exemples & de l'autorité, l'on se permet de faire dépendre l'art des suppléments des vûes seules de la construction analytique, il arrivera souvent d'ajouter le barbarisme à la battologie; ce qui est plutôt détruire qu'approfondir l'esprit du langage.

Je l'ai déjà dit ailleurs, & je vais le répéter. Le danger d'énerver le style par les suppléments analytiques de l'Ellipse est absolument chimérique. On donne ces suppléments, non comme des locutions usitées dans la langue dont il s'agit, mais au contraire comme des locutions évitées par les bons écrivains, quoiqu'il faille les observer comme des développements analytiques de la phrase usuelle. Cette remarque même est un préservatif contre les mauvaises impressions que pourroient donner les suppléments; puisque, loin de les

montrer comme des modèles à imiter, on les CH. VIII.  
présente au contraire comme des raisons grammaticales des modèles, qu'il faut entendre avant de vouloir les imiter : & c'est en effet au moyen de ces suppléments, que les phrases elliptiques deviennent entièrement intelligibles.

Quand on les supplée, ce n'est donc pas pour faire entendre qu'il soit nécessaire de les exprimer en parlant ; il n'y auroit plus alors ni Ellipse ni propriété dans le Langage. Mais il est indispensable de les reconnoître & de les assigner, quand on veut étudier l'esprit d'une langue ; parce qu'il est impossible de concevoir en entier le sens des phrases usuelles & d'en sentir toute l'énergie, si l'on ne va jusqu'à en approfondir la raison grammaticale.

Il est mieux à la vérité de puiser, quand on le peut, ces suppléments analytiques dans les meilleures sources ; parce que c'est se perfectionner d'autant dans la pratique du bon usage. Mais quand ce secours vient à manquer, il faut hardiment le remplacer comme on peut, quoiqu'il faille toujours employer des mots reçus dans la langue que l'on étudie & en suivre l'analogie générale. On lit dans Ovide (g), *Major sum quam cui* (g) *Metam.*  
*possit fortuna nocere* ; on ne peut développer VI. 195.  
la raison grammaticale de cette phrase que par un long supplément, à peu près en cette manière : *Major sum* ( *præ eâ ratione secundum* ) *quam* ( *rationem magnus est is homo* )

LIV. III. *cui ( homini res est ita ut ) fortuna possit nocere.*

Ceux qui ne se sont jamais mis en peine d'approfondir la logique grammaticale, les grammairiens purement imitateurs, ne manqueront pas de s'élever avec emportement contre un supplément pareil. Mais leurs scrupules n'ont pour fondement qu'une fausse & pitoyable délicatesse. Plus les suppléments nécessaires paroissent prolixes, lâches, horribles, barbares; plus on voit la raison qui en a amené la suppression, malgré l'enchaînement des idées grammaticales, dont l'empreinte subsiste toujours lors même qu'il est rompu par l'Ellipse, & dont le supplément ne fait que rétablir l'intégrité. Voici une réponse de Périzonius, qui concerne directement l'espèce de

(h) Not. 7.  
in Minerv.  
III. xjv.

supplément dont il s'agit ici (h): *Horridiora ea sunt sæpè, fateor; sed & idcirco, seu elegantiae majoris gratiâ, omissa sunt. Nam si uteremur integris semper & plenius locutionibus, quam maximè incompta & prorsus absona foret latina oratio. Et un peu plus bas: Vides quam aliena ab aurium voluptate & orationis concinnitate sint hæc supplementa; sed & idcirco etiam præcisa sunt, ut dixi.... Sed & idipsum quod ita concisæ sunt hæc locutiones, indicio est manifesto, minùs concinnas & jucundas auribus accidere illas quum integræ sunt. Quamobrem supplementa illa non debent à nobis rejici, tanquam minùs vera, quia fortè aures nostræ & elegantia sermonis ab iis abhorrent.*

En



En effet, dès qu'on est convaincu de la réalité de l'Ellipse, par la nature des relations dont les signes subsistent encore dans les mots que conserve la phrase usuelle ; on doit avouer sans détour la nécessité du supplément pour approfondir le sens de la phrase elliptique, qui ne peut jamais être que le résultat de la liaison grammaticale de tous les mots qui concourent à l'exprimer.

## ARTICLE II.

### *Du Pléonafme.*

Le *Pléonafme*, disent tous les grammairiens, est une figure de construction qui est opposée à l'ellipse : elle se fait, lorsque dans le discours on met quelque mot qui est inutile pour le sens, & qui étant ôté laisse le sens dans son intégrité. C'est ainsi que s'en explique l'auteur du *Manuel des grammairiens* (i).

» Il y a Pléonafme, dit M. du Marfais (k),  
» lorsqu'il y a dans la phrase quelque mot superflu, en sorte que le sens n'en seroit pas moins entendu, quand ce mot ne seroit pas exprimé ; comme quand on dit, *je l'ai vu de mes yeux, je l'ai entendu de mes oreilles, j'irai moi-même : mes yeux, mes oreilles, moi-même*, sont autant de Pléonafmes. »

Sur le vers 212 du I. livre de l'Enéide, *Talia voce refert &c.* Servius s'explique ainsi : *Πλεονασμός est, qui fit quotiens adduntur super-*

(i) *Part. f. ch. 14. n. 6.*

(k) *Encyclop. au mot FIGURE.*

LIV. III. *flua, ne alibi, Vocemque his auribus hausi: Terentius, His oculis egomet vidi.*

C'est d'après cette notion, généralement reconnue, que l'on a donné à cette figure le nom de *Pléonasmé*, qui est grec: πλεονασμός; de πλεονάζειν, *redundare* ou *abundare*; rac. πλίω, *plenus*. Ainsi le mot de *Pléonasmé* signifie ou *plénitude* ou *superfluité*. Si on l'entend dans le premier sens; c'est une figure qui donne au discours plus de grace, ou plus de netteté, ou plus de force, ἰμφοσι. Si on le prend dans le second sens; c'est un véritable défaut, plus propre à nuire aux vûes de l'élocution qu'à y devenir un ornement.

Or il me semble 1°. que c'est un vice réel dans le langage grammatical, de désigner par un seul & même mot deux idées aussi opposées que le sont celle d'une figure & celle d'un défaut réel d'élocution. A la bonne heure qu'on eût laissé à la figure le nom de *Pléonasmé*, qui marque simplement abondance & richesse; mais il falloit désigner la superfluité des mots dans chaque phrase, par un autre terme, comme celui de *Périssologie*, qui est connu. Ce terme vient de περισσός, *superfluous*; & de λόγος, *diâio*; & l'adjectif περισσός a pour racine l'adverbe ὡς, *immodicè*. Dans le reste de cet article, je conformerai mon langage à cette remarque.

2°. Si c'est une faute de n'avoir employé qu'un même nom pour deux idées si disparates; celle de vouloir les comprendre sous

une même définition, est bien plus grande **Cm. VIII.**  
encore : & c'est cependant en quoi ont péché  
les grammairiens même les plus exacts, com-  
me on peut le voir par le début de cet article.  
Il faut donc tâcher de faifir & d'affigner les  
caractères distinctifs de la figure appelée *Pléo-  
nafme*, & du vice de superfluité, que je nom-  
me *Périffologie*.

§. 1. *Du Pléonafme.* Il y a *Pléonafme* ;  
lorsque des mots qui paroiffent superflus par  
rapport à l'intégrité du fens grammatical, fer-  
vent pourtant à y ajouter des idées accessloires  
furabondantes, qui y jettent de la clarté ou  
qui en augmentent l'énergie.

Quand on lit dans Plaute, *Simile fomnium  
fomniavit* ; le mot *fomnium*, dont la force est  
renfermée dans *fomniavit*, semble furabon-  
dant par rapport à ce verbe : mais il y est  
ajouté comme fujet de l'adjectif *simile*, afin  
que l'idée de cette fimilitude foit rapportée  
fans équivoque à celle du fonge, *simile fom-  
nium*. C'est un Pléonafme accordé à la clarté  
de l'énonciation.

L'ufage de notre langue a, dans une vûe  
femblable, autorisé la phrase *voler en l'air*,  
quoiqu'on ne pûffe voler qu'en l'air ; c'est que  
*voler* feul pourroit faire équivoque, parce qu'il  
a quelquefois le fens de *dérober*.

On trouve dans Virgile (1) : *Me vero pri-  
mum ante omnia mufæ . . . . Accipiant.* La (1) *Georg.*  
même idée fe trouve énoncée en deux ma- **II. 475.**  
nières ; par *primum* & par *ante omnia* ; c'est

**LIV. III.** pour marquer avec plus de force la préférence que donne l'auteur à la Philosophie. Pléonisme d'énergie.

Pareillement quand on dit en françois, *je l'ai vu de mes yeux* ; ces mots *de mes yeux* sont effectivement superflus par rapport au sens grammatical du verbe *j'ai vu*, puisqu'on ne peut jamais voir que des yeux, & que qui dit *j'ai vu* dit assez que c'est par les yeux & de plus par les siens : ainsi il y a, grammaticalement parlant, une double superfluité ; mais ce superflu grammatical ajoute des idées accessoires, qui augmentent l'énergie du sens, & qui font entendre qu'on ne parle pas sur le rapport douteux d'autrui, ou qu'on n'a pas vu la chose par hasard & sans attention, mais qu'on l'a vue avec réflexion & qu'on ne l'assûre que d'après sa propre expérience bien constatée. C'est donc un Pléonisme nécessaire à l'énergie du sens. » Cela est fondé en

(m) Rem. 160. » raison, parce que, dit Vaugelas (m), lorsqu'on veut nous voulons bien assûrer & affirmer une chose, il ne suffit pas de dire simplement *je l'ai vu*, puisque bien souvent il nous semble avoir vu des choses, que si on nous pressoit d'en dire la vérité, nous n'oserions l'assûrer. Il faut donc dire *je l'ai vu de mes yeux*, pour ne laisser aucun sujet de douter que cela ne soit ainsi ; tellement qu'à le bien prendre, [conclusion remarquable] il n'y a point là de mots superflus, puisqu'au contraire ils sont nécessaires pour don-

» ner une pleine affûrance de ce que l'on af-  
 » firme. En un mot il fuffit que l'une des phra-  
 » fes dit plus que l'autre pour éviter le vice  
 » du Pléonafme [ *c'est-à-dire la Périffologie* ],  
 » qui confifte à ne dire qu'une même chofe  
 » en paroles différentes & oifives, fans qu'el-  
 » les ayent une fignification ni plus étendue  
 » ni plus forte que les premières. »

Le Pléonafme d'énergie eft très-commun dans la langue hébraïque, dont il femble faire un caractère particulier & propre, tant l'ufage en eft fréquent & néceffaire. La vulgate, qui n'eft qu'une version littérale de l'Écriture fainte, en a fi bien confervé les tours, que, pour en avoir l'intelligence, il eft bon d'être prévenu fur les propriétés de la langue fainte.

1°. Un nom conftruit avec lui-même, comme *efclave des efclaves, cantique des cantiques, vanité des vanités, flamme de flamme, les fiècles des fiècles*, &c. eft un tour très-ordinaire dans cette langue, & une fuperfluité apparente de mots : mais ce Pléonafme eft très-énergique, & il fert à ajoûter au nom l'idée de fa propriété caractéristique dans un grand degré d'intenfité ; c'eft comme fi l'on difoit, *efclave très-vil, cantique excellent, vanité exceffive, flamme très-ardente, la totalité des fiècles ou l'éternité*.

2°. Rien de plus inutile en apparence à la plénitude du fens grammatical, que la répétition de l'adjectif ou de l'adverbe : mais c'eft

LIV. III. un Pléonasme adopté dans la langue hébraïque, pour remplacer la forme que les autres ont destinée à marquer le sens ampliatif, que l'on nomme communément le *superlatif absolu*.

Les grammairiens ont donné le nom de *superlatif*, à une certaine espèce d'adjectifs formés régulièrement d'autres adjectifs plus simples, & nommés *positifs*, parce que l'idée y est présentée dans son premier état. *Superlatif* a pour racines, la préposition *super* (au dessus de), & le supin *latum* (porter); de sorte que ce mot signifie littéralement, *qui sert à porter au dessus de*, parce qu'en effet la signification primitive du mot y est portée au dessus de sa première valeur. Mais les grammairiens françois, qui ont cru devoir mettre dans notre Grammaire tout ce qu'ils trouvoient dans la latine, n'ont pourtant pu y admettre un seul superlatif comme en latin, parce qu'ils se sont mépris sur la véritable valeur de celui-ci: ils ont donc distingué un superlatif absolu & un relatif. Le relatif est celui qui suppose en effet une comparaison, & qui exprime un degré de supériorité universelle; *le plus savant*. L'absolu est celui qui ne suppose aucune comparaison, & qui exprime simplement une augmentation indéfinie dans la qualité qui individualise le mot; *très-savant*. On vient de voir que l'étymologie du mot *superlatif* indique nécessairement un rapport de supériorité; ainsi un superlatif *absolu* est

une forme qui énonce, *ſans rapport*, un rapport de ſupériorité. Il y a dans les termes une contradiction infoutenable, & qui n'eſt point rare dans la bouche de ceux qui répètent en aveugles ce qui a été dit avant eux, & qui veulent y coudre, ſans réforme, les idées nouvelles que font appercevoir les progrès naturels de l'eſprit humain.

Sans entrer dans un grand détail ſur les degrés de ſignification, dont j'ai amplement parlé ailleurs (n), je remarquerai ſeulement ici que je crois devoir appeler *ſens ampliatif* celui que les grammairiens nomment ſuperlatif abſolu; & c'eſt le ſeul qui ſoit véritablement marqué par le ſuperlatif des grecs, des latins, & des italiens: *σφοδρότατος* en grec, *ſapientiffimus* en latin, *ſapientiffimo* en italien, *très-ſage* en françois. Ce n'eſt en effet qu'une expreſſion plus énergique de la même idée; & ſi quelque choſe y eſt ajouté, c'eſt une addition indéterminée de quelque degré de la même ſignification.

La langue hébraïque & ſes dialectes, au lieu d'une formation particulière, ont admis un idiotiſme qui ne préſente à l'eſprit que cette addition ampliative; c'eſt la répétition même du mot auquel on veut donner ce ſens. Cette ſorte d'hébraïſme ſe rencontre fréquemment dans la vulgate, & il eſt utile d'en être prévenu pour en ſaiſir le ſens. *Malum eſt, malum eſt* (o), c'eſt-à-dire, *peſſimum eſt*. Les évangeliſtes mettent ſouvent dans la bouche.

(n) Encyclop. au mot  
SUPERLATIF.

(o) Proverb.  
xx. 14.

LIV. III. de J. C. *Amen amen dico vobis* ; & le mot hébreu *amen* signifie littéralement *verè* ou *in veritate* : c'est donc comme s'il disoit *verissimè dico vobis*, ou bien *in maximâ veritate dico vobis*. La répétition même du verbe est encore un tour énergique, que l'analyse ne peut rendre que par le sens ampliatif : par exemple, *fiat* est mis au lieu de *cupio hoc ut res fiat* ; *fiat fiat* signifie donc *cupio vehementissimè ut res fiat* ; & les latins ont eux-mêmes marqué la force du désir par *etiam atque etiam opto*.

L'expression la plus énergique du sens ampliatif se faisoit par une triple répétition du mot. De là le triple *Κύριε ἐλέησον* que nous chantons dans nos églises, pour donner plus de force à notre invocation ; & le triple *Sancus*, pour mieux peindre la profonde adoration des esprits célestes.

L'idée de cette répétition ampliative n'étoit pas inconnue aux latins : le *tergeminis tollere honoribus* d'Horace ; son *robur & æs triplex* ; le *terveneficus* de Plaute, pour signifier *un grand empoisonneur* ; son *trifur* (voleur fieffé) ; son *triparcus* (excessivement mesquin) ; le mot de Virgile, *ô terque quaterque beati*, répété par Tibulle, *ô felicem illum terque quaterque diem*, & rendu encore par Horace sous une autre forme, *felices ter & amplius* ; tout cela & mille autres exemples démontrent assez que l'usage de cette langue attachoit un sens véritablement ampliatif sur



· tout à la triple répétition du mot. *Non parum* CH. VIII.  
 · *hanc sententiam juvat*, dit Vossius (p), *quod* (p) *De Ana-*  
 · *superlativi, in antiquis inscriptionibus, positi-* log. II. 23.  
 · *vi geminatione exprimi soleant: ita BB in iis*  
 · *notat BENE BENE, hoc est OPTIME; item.*  
 · *BB, BONIS BONIS, hoc est OPTIMIS; &*  
 · *FF, fortissimi, felicissimi; item LL, LIBEN-*  
 · *TISSIME; MM, MERITISSIMO, etiam MA-*  
 · *LUS MALUS hoc est PESSIMUS.* Vossius ci-  
 te Gruter pour son garant, & j'y renvoie  
 avec lui.

· Cet usage de répéter le mot pour en ampli-  
 fier le sens, n'étoit pas ignoré des grecs: ce n'est  
 pas qu'ils le répétaient en effet; mais ils en  
 indiquoient la répétition. Τρις μάχας δαναοὶ καὶ  
 τίτταν (q), *Ter beati danai & quater*, c'est-  
 à-dire, *beatissimi danai.* On peut observer  
 que le surnom de Mercure Trismégiste, Τριμύ-  
 ρητος, a par emphase une double ampliation,  
 puisqu'il signifie littéralement *Ter maximus.*

Notre propre usage n'est-il pas fondé sur le  
 même esprit, & n'en devient-il pas une preu-  
 ve? Car il est plus que vrai-semblable que notre  
 particule *très*, formée du latin *tres*, n'a été in-  
 troduite dans notre langue, que comme le sym-  
 bole de la triple répétition: *Sanctus sanctus*  
*sanctus*, ou *ter sanctus*, en françois *très-saint*.  
 L'usage où nous sommes de lier *très* au mot  
 positif par un tiret, est fondé sans doute sur  
 l'intention de faire sentir que ce n'est point  
 un mot qui fasse une partie analytique de la  
 phrase, que cette addition est purement ma-

## 458 *Éléments de la Syntaxe.*

**LIV. III.** *térielle, qu'elle n'empêche pas l'unité du mot; mais qu'elle en indique la triple répétition ou du moins le sens ampliatif que lui donneroit cette triple répétition.*

3°. Les hébreux ont encore un autre Pléonafme qui a le même sens ampliatif; il consiste dans l'union de deux mots synonymes par la conjonction copulative: comme *Verba*

(1) *Pf. in oris ejus iniquitas & dolus (1), suppl. sunt;*  
*Vulg. 35. in c'est-à-dire, Verba oris ejus sunt iniquissima.*  
*hæbr. 36.*  
*vers. 4.*

4°. Mais si la conjonction réunit le même mot à lui-même, c'est un Pléonafme qui mar-

(2) *Pf. in que diversité: In corde & corde locuti sunt (2);*  
*Vulg. 11. in c'est-à-dire, cum diversis sensibus, quorum al-*  
*hæbr. 12.*  
*vers. 5.*

*ter est in ore alter in mente.* Nous disons de même en françois, au moins dans le style simple & familier, *il y a coutume & coutume, il y a livre & livre, il y a donner & donner;* pour marquer la diversité des coutumes, des livres, & des manières de donner.

5°. Si le même nom est répété de suite sans conjonction & sans aucun changement de forme, c'est un Pléonafme qui remplace quelquefois en hébreu l'article universel distributif *chaque*, ou le collectif *tout*: **אִישׁ מִבֵּית**

**אִישׁ יִשְׂרָאֵל** (*Issral aich aich mebith*, en lisant selon Masclef); ce que les Septante ont traduit par *ἄνθρωπος ἄνθρωπος τῶν υἱῶν*  
*Ισραὴλ* (*Homo homo filiorum Israël*), & la

(1) *Levit. vulgate, Homo quilibet de domo Israël (1);*  
*xvij. 3.*

*ce qui est le véritable sens de l'hébraïsme.*

*D'autrefois cette répétition est purement*

emphatique : **אלי אלי** (*ali ali*) *Deus meus* CH. VII.

*Deus meus* ; ce Pléonafme marque l'ardeur de l'invocation. Nous imitons quelquefois ce tour hébraïque dans la même vûe. On ne feroit lire fans la plus vive émotion , ce qu'a écrit l'auteur du *Télémaque* (u) fur les acclamations des peuples de l'Hefpérie au fujet de la paix : la répétition de ces deux mots, *la paix, la paix*, qui fe trouve jufqu'à trois fois dans l'efpace de quatre à cinq lignes, donne au récit un feu qui porte l'embrasement dans l'imagination & dans l'ame du lecteur attendri.

(u) *Télémaque*, Lix. xj.

6°. C'eft encore un ufage très-ordinaire de la langue hébraïque, de mettre l'infinitif du verbe avant le verbe même : **אכל תאכל** (*akhal thakhal*), *comedere comedes* ou bien *comedendo comedes* (x); **מות תמות** (*mouth thamouth*), *mori morieris* ou bien *moriendo morieris* (y).

(x) *Genef.* ij. 16.

(y) *Ib.* 17.

Quelques grammairiens prétendent que c'eft dans ces exemples une pure périffologie, & que l'addition de l'infinitif au verbe n'ajoute à fa fignification aucune idée acceffoire. Pour moi, j'ai peine à croire qu'une phrafe effentiellement vicieufe ait pu être dans la langue fainte d'un ufage fi fréquent fans aucune néceffité. Je dis d'un ufage fréquent; car rien de plus commun que ce tour dans les livres facrés : & j'ajoute que ce feroit fans aucune néceffité, parce que la conjugaiſon fimple fournisſoit la même idée. Qu'on y prenne garde : l'ufage des langues eft beaucoup moins aveu-

**LIV. III.** gle qu'on ne le pense, & jamais il n'autorise sans raison une locution qui paroît irrégulière : il faut, pour mériter l'approbation universelle, qu'elle supplée à quelque formation que l'analogie de la langue ne donne point, comme sont nos phrases composées des auxiliaires *avoir, venir, devoir, aller*, qui remplacent des temps simples que nous n'avons point; ou qu'elle renferme quelque idée accessoire dont ne seroit pas susceptible la locution régulière, comme sont les Pléonasmes dont il s'agit ici.

(1) *Art. critic.* Part. II. sect. cap. iv. n°. 3. 4. 5.

Le Clerc soutient cependant (2) que cette addition de l'infinitif au verbe n'a en hébreu aucune énergie propre. *Hæc adjectio ejusdem verbi . . . nullam habet in hebraicâ . . . linguâ emphasin.* Mais avant d'adopter cette opinion, il faudroit répondre à ce que je viens d'observer sur la circonspection de l'usage, qui n'autorise jamais une locution irrégulière sans un besoin réel d'analogie ou d'énergie. Si d'ailleurs on s'en rapporte au moyen proposé par Le Clerc, il me semble qu'il ne lui fournira pas une conclusion favorable: *Res . . . . certa erit, dit-il, de hebraicâ, si quis expendat loca scripturæ in quibus occurrit ea phrasis.* Mais n'est-il pas évident que *comedendo comedes* ne signifie pas simplement *vous mangerez*, mais *vous aurez toute liberté de manger, vous mangerez librement, vous mangerez tant & si souvent que vous voudrez?* C'est la même énergie dans *moriendo morieris*: cela ne veut pas

dire simplement, *vous mourrez* ; mais la ré- CH. VIII.

pétition de l'idée de mort donne à l'affirmation énoncée par le verbe une emphase particulière, *vous mourrez certainement, infailliblement, indubitablement* : de là vient que, pour donner plus de poids à l'affirmation contraire ou à la négation de cette sentence, le serpent employa le même Pléonafme (a) : (a) Genes.

לא מות תמות (la mouth thamethoun) <sup>iiij. 4.</sup>

*nequaquam moriendo moriemini*, (il est certain que vous ne mourrez point). Voyez au surplus la Grammaire hébraïque de Mafclef (b).

§. 2. De la Périssologie. J'avoue néanmoins <sup>(b) Cap. xxiv. § §. 5. 8. 9. cap. xxv. §. 8. & cap. xxvj. § §. 7. 8.</sup> qu'il se rencontre, & même assez souvent, de ces répétitions identiques qui n'ont ni emphase ni énergie. Dans ce cas il faut distinguer entre les langues mortes & les langues vivantes ; & sous-distinguer encore entre les langues mortes dont il nous reste peu de monuments, comme l'hébreu, & les langues mortes dont nous avons conservé assez d'écrits pour en juger avec plus de certitude, comme le grec & le latin.

Par rapport à l'hébreu, quand nous n'apercevons pas les idées accesssoires que la répétition identique peut ajoûter au sens, il me semble qu'il est raisonnable de penser que cela vient de ce que nous n'avons plus assez de secours pour entendre parfaitement la locution qui se présente ; & c'est d'ailleurs un hom-

LIV. III. écrivains, de tomber dans la Périffologie. En voici quelques exemples.

*Lysimaque & Séleucus ne songeoient qu'à se faire la guerre, & à s'entre-détruire l'un l'autre.* Ces mots *l'un l'autre* répètent l'idée de réciprocité déjà marquée par la préposition *entre*.

*Les commissaires diffèrent à prononcer sur les demandes respectives de part & d'autre.* Même vice.

*L'isthme séparoit par une langue de terre deux mers voisines.* C'est comme si l'on disoit *l'isthme séparoit par un isthme* ; car un isthme est une langue de terre entre deux mers.

*Il se vit forcé malgré lui de renoncer à son entreprise.* On ne peut être forcé que malgré soi.

## CHAPITRE. IX.

### *De l'Ordre de la phrase.*

**I**L n'y avoit eu jusqu'ici qu'un langage sur ce qu'on appelle communément la *Construction* de la phrase. On croyoit s'entendre, & l'on s'entendoit en effet. De nos jours M. l'abbé Batteux s'est élevé contre le sentiment universel, & a mis en avant une opinion qui est exactement le contrepied de l'opinion commune :

mune : il donne pour ordre fondamental , un autre ordre que celui qu'on avoit toujours regardé comme la règle originelle de toutes les langues ; il déclare directement ordonnées , des phrases où tout le monde croyoit voir l'inversion ; & il la voit , lui , dans les tours que l'on avoit jugés les plus conformes à l'ordre primitif.

La discussion de cette nouvelle doctrine entre nécessairement dans le plan de mon ouvrage ; & elle devient d'autant plus importante , qu'elle a fait des prosélytes distingués. M. l'abbé de Condillac l'a adoptée dans son *Essai sur l'origine des connoissances humaines* , & l'y a présentée sous un point de vûe avantageux. Elle est étayée par les suffrages de deux autres écrivains , qui en tirent des conséquences pratiques relatives à l'étude des langues : je parle de MM. Pluche & Chompré , qui fondent sur cette base leur système d'enseignement , l'un dans sa *Méchanique des langues* , & l'autre dans son *Introduction à la langue latine par la voie de la traduction*. La fermentation des idées sur cette matière a même occasionné une troisième opinion , aussi probable que celle de M. Batteux , & soutenue avec autant de feu & d'habileté par l'auteur anonyme de la *Lettre sur les sourds & muets à l'usage de ceux qui parlent & qui entendent*.

Si la nécessité d'examiner une matière qui fait essentiellement partie de mon plan , peut

excuser la hardiesse que j'ai d'entrer en lice; elle ne me sauve pas des périls que je puis y courir. Je connois tout le mérite des auteurs que je vais contredire, & des suffrages honorables que le public leur a accordés : *incedo per ignes suppositos cineri doloso*. Mais je dois à la recherche de la vérité le sacrifice de mon amour propre; & j'en serai amplement dédommagé, si mes méprises mêmes peuvent occasionner quelque éclaircissement utile.

Il me semble que les auteurs des nouvelles opinions n'ont pas fait assez d'attention aux titres justificatifs de l'ancienne; je les établirai dans le premier article : j'examinerai, dans le second, les principales raisons des écrivains qui se sont élevés contre la doctrine reçue : je montrerai, dans le troisième, à quoi se réduisent les figures de Construction.

## A R T I C L E I.

### *Fondements de la Construction analytique & grammaticale.*

L'objet principal de la parole est l'énonciation de la pensée. Or en quelque langue que ce puisse être, les mots ne peuvent exciter aucun sens dans l'esprit de celui qui lit ou qui écoute, s'ils ne sont assortis d'une manière qui rende sensibles leurs rapports mutuels, lesquels sont les types des relations qui se trouvent entre les idées mêmes que les mots ex-



priment. Car quoique la pensée , opération purement spirituelle , soit par là même indivisible ; la Logique , par le secours de l'abstraction , vient pourtant à bout de l'analyser en quelque sorte , en considérant séparément les idées différentes qui en sont l'objet , & les relations que l'esprit apperçoit entre elles.

C'est cette analyse de la pensée , qui est l'objet naturel & immédiat de l'image sensible que la parole doit produire dans toutes les langues ; & il n'y a que l'ordre analytique qui puisse régler l'ordre & la proportion de cette image successive & fugitive.

Cette règle est sûre , parce qu'elle est immuable comme la nature même de l'intelligence humaine , qui en est la source & le principe , dont les procédés sont les mêmes dans tous les individus de tous les lieux & de tous les temps , & qui est dans tous une émanation de la raison immuable & souveraine , de cette *lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde* (c).

(c) Joann.  
I. 9.

L'influence de cette règle sur toutes les langues est aussi nécessaire qu'universelle. Sans ce prototype original & invariable , il ne pourroit y avoir aucune communication entre les hommes des différents âges du monde , entre les peuples des diverses régions de la terre , pas même entre deux individus quelconques ; parce qu'ils n'auroient pas un terme immuable de comparaison , pour y rapporter leurs procédés respectifs. La succession analytique

**Liv. III.** des idées est le fondement unique & invariable des loix de la Syntaxe dans toutes les langues imaginables. Anéantissez l'ordre analytique : les règles de la Syntaxe sont partout sans raison, sans appui ; & bientôt elles seront sans consistance, sans autorité, sans effet ; les mots, sans relation entre eux, ne formeront plus de sens ; la parole ne sera plus qu'un vain bruit. Mais l'ordre analytique une fois admis pour terme de comparaison, la communication est établie généralement partout, avec les seules difficultés qui naissent des différentes manières de peindre le même objet.

Or il n'y a que deux moyens par lesquels l'influence de l'ordre analytique puisse devenir sensible dans l'énonciation de la pensée par la parole. Le premier, c'est d'assujettir les mots à suivre, dans l'élocution, la gradation même des idées & l'ordre analytique. Le second, c'est de faire prendre aux mots des inflexions qui caractérisent leurs relations à cet ordre analytique, & d'en abandonner ensuite l'arrangement dans l'élocution à l'influence de l'harmonie, au feu de l'imagination, à l'intérêt, si l'on veut, des passions. Voilà le fondement de la division des langues en deux espèces générales, que l'abbé Girard

(d) Vrais princip. Disc.  
I. Tom. j.  
p. 23.

(d) appelle *analogues* & *transpositives*.

Il appelle *analogues*, celles qui ont soumis leur marche à celle de l'ordre analytique, par le premier des deux moyens possibles ; de manière qu'elle est analogue & en quelque sorte

parallèle à celle de l'esprit même, dont elle suit presque pas à pas les opérations. Si ces langues se permettent quelques écarts; ils sont si peu considérables, si aisés à appercevoir & à rétablir, qu'il est facile de sentir que ces idiômes ont toujours les yeux sur la même bouffolle, & qu'ils n'autorisent ces écarts que pour arriver encore plus sûrement au but, tantôt parce que l'harmonie répand plus d'agrément sur le sentier détourné, tantôt parce que la clarté le rend plus sûr.

C'est l'ordinaire dans toutes ces langues que le sujet précède le verbe, parce qu'il est dans l'ordre que l'esprit voye d'abord un être avant qu'il observe la manière d'être; que le verbe soit suivi de son complément, parce que toute action doit commencer avant d'arriver à son terme; que la préposition ait de même son complément après elle, parce qu'elle exprime aussi un sens commencé que le complément achève; qu'un adjectif ne vienne qu'après le nom auquel il est joint, une proposition incidente après l'antécédent qu'elle modifie, parce que, comme disent les philosophes, *prius est esse quam sic esse*, &c. La correspondance de la marche des langues analogues à cette succession analytique, est une vérité de fait & d'expérience; elle est palpable dans la Construction usuelle de la langue françoise, de l'italienne, de l'espagnolle, de l'angloise, & de toutes les langues analogues.

L'abbé Girard donne le nom de *transposi-*

LIV. III. *tives*, aux langues qui ont adopté le second moyen de fixer leur Syntaxe d'après l'ordre analytique : & la dénomination de *transposées* caractérise très-bien leur marche libre & souvent contraire à celle de l'esprit, qui n'est point imitée par la succession des mots, quoiqu'elle soit parfaitement indiquée par les livres dont ils sont revêtus.

Ainsi quand Cicéron a dit, *Diuturni silentii finem hodiernus dies attulit* ; les inflexions de chacun de ces mots étoient relatives à l'ordre analytique & le caractérisoient, sans quoi leur ensemble n'auroit rien signifié : au lieu que je vois sortir de cette phrase un sens net & précis, par la connoissance que j'ai de la destination de chacune des terminaisons. *Diuturni* a été choisi par préférence pour être en concordance avec *silentii* ; ainsi *silentii* est antérieur à *diuturni* dans l'ordre analytique. Pourquoi le nom *silentii* &, par la raison de la concordance, son adjectif *diuturni* sont-ils au génitif ? c'est que ces deux mots forment un complément déterminatif au nom appellatif *finem* : ces deux mots font prendre *finem* dans une acception singulière ; il ne s'agit pas ici de toute fin, il s'agit de la fin du silence que l'orateur gardoit depuis longtemps : *finem* est donc la cause de l'inflexion oblique de *silentii diuturni*, & j'ai droit de conclure que, dans l'ordre analytique *finem* précède *silentii diuturni* ; non parce que je dirois en françois *la fin du silence*, mais parce que la

cause précède l'effet, ce qui est également la CH. IX.  
raison de la Construction françoise. *Finem* est  
encore un cas qui a sa cause dans le verbe  
*attulit*, qui doit par conséquent le précéder :  
& *attulit* a pour raison de son inflexion le  
sujet *dies hodiernus*, dont la terminaison di-  
recte indique que rien ne le précède ni ne  
le modifie.

Il est donc évident que, dans toutes les  
langues, la parole ne transmet la pensée,  
qu'autant qu'elle peint fidèlement la succe-  
sion analytique des idées qui en sont l'objet.  
Dans quelques idiômes, cette succession des  
idées est représentée par celle des mots qui  
en sont les signes ; dans d'autres, elle est seu-  
lement désignée par les inflexions des mots,  
qui, au moyen de cette marque de relation,  
peuvent, sans conséquence pour le sens, pren-  
dre dans le discours telle autre place que d'au-  
tres vûes peuvent leur assigner. Mais à tra-  
vers ces différences considérables du génie des  
langues, on reconnoît sensiblement l'impres-  
sion uniforme de la nature, qui est une,  
qui est simple, qui est immuable, & qui éta-  
blit partout une exacte conformité entre la  
progression des idées & celle des mots qui  
les représentent.

Je dis *l'impression de la nature*, parce que  
c'est en effet une suite nécessaire de l'essence  
& de la nature du Langage. La parole, je  
l'ai déjà dit, doit peindre la pensée & en  
être l'image : mais la pensée étant indivisible

**LIV. III.** ne peut être par elle-même l'objet immédiat d'aucune image, parce que toute image suppose des parties assorties & proportionnées. C'est donc l'analyse logique de la pensée qui peut seule être figurée par la parole. Or il est de la nature de toute image de représenter fidèlement son original : ainsi la nature du Langage exige qu'il peigne exactement les idées objectives de la pensée & leurs relations. Ces relations supposent une succession dans leurs termes ; la priorité est propre à l'un, la postériorité est essentielle à l'autre. Cette succession des idées, fondée sur leurs relations, est donc en effet l'objet naturel de l'image que la parole doit produire ; & l'ordre analytique est le véritable ordre naturel qui doit servir de base à la Syntaxe de toutes les langues.

*Nous ne sommes point, dit-on, nous autres françois, placés comme il faudroit l'être, pour juger si les Constructions des latins sont plus*

(a) Cours *naturelles que les nôtres* (e). Cette difficulté de B. Lettr. ne seroit pas surprenante dans la bouche d'un 1753. Tom. homme impartial sur la question présente : mais il me semble qu'un écrivain qui prétend décider que la Construction usuelle de la langue latine suit l'ordre naturel, n'auroit pas dû débiter par un principe, qui peut rendre suspecte sa décision même & lui nuire autant qu'à ceux qu'il combat. M. Batteux croit-il donc sérieusement être mieux placé, pour juger des Constructions latines, que ceux qui

pensent autrement que lui ? S'il n'ose le dire, **CH. IX.**  
pourquoi ose-t-il prononcer ?

Mais je pense au contraire, & je dis hardiment que nous sommes placés comme il faut, pour juger sainement de la Construction naturelle & commune à toutes les langues ; pourvu que nous ne nous laissions pas séduire par des préjugés, par des intérêts de système, par les illusions de la nouveauté ; & que nous nous en rapportions sans prévention aux principes fondamentaux & nécessaires du Langage.

J'avoue que, comme le latin n'est pas aujourd'hui une langue vivante & que nous ne la connoissons que dans les livres par l'étude & la fréquente lecture des bons auteurs, nous ne sommes pas toujours en état de sentir la différence délicate qu'il y a entre une expression & une autre ; nous pouvons nous tromper dans le choix & dans l'assortiment des mots ; bien des finesse sans doute nous échappent ; & n'ayant plus sur la prononciation du latin que des conjectures peu certaines, comment serions-nous assurés des lois de cette harmonie enchanteresse, dont les ouvrages didactiques des anciens nous donnent une si grande idée ?

Mais ces finesse d'élocution, ces délicatesses d'expression, ces agréments harmoniques, sont choses indifférentes aux vûes de la Grammaire, qui n'envisage que l'énonciation de la pensée. Peu importe à cette fin, qu'il y ait des dissonnances dans la phrase, qu'il s'y

LIV. III. rencontre des bâillements, que les longues & les brèves y soient mal assorties, que les périodes soient bien ou mal cadencées, en un mot que la nécessité de l'ordre analytique donne à l'ensemble un air sec & dur. La Grammaire n'est chargée que de dessiner l'analyse de la pensée; elle doit, pour ainsi dire, lui faire prendre un corps, lui donner des membres, & les placer: mais elle n'est point chargée de colorier son dessein; c'est l'affaire de l'art oratoire.

Or le dessein de l'analyse de la pensée est suggéré partout par la nature; puisque les procédés de tous les idiômes se rapportent à l'ordre analytique, ou en le suivant parallèlement, ou en admettant des terminaisons qui en portent l'empreinte.

Mais vous voulez plus que des raisonnements; vous demandez des juges bien placés pour décider. Voilà qui est fait: vous allez voir que l'influence nécessaire de l'ordre analytique n'a pas seulement été sentie dans ses effets, mais qu'elle a été nettement reconnue par les latins mêmes & par les grecs, que l'on ne peut pas dire avoir été séduits par l'habitude ou par les préjugés d'aucune langue analogue.

S. Isidore de Séville, qui vivoit au commencement du VII. siècle & à qui le latin étoit naturel, rapporte d'abord ces vers de

(f) *Æneid.* Virgile (f):  
II. 348.



. . . . Juvenes, fortissima, frustra,  
Pectora, si vobis, audentem extrema, cupido est  
Certa sequi; (quæ sit rebus fortuna videtis:  
Excessere omnes, adytis arisque relictis,  
Dî quibus imperium hoc steterat: ) succurritis urbi  
Incensæ: moriamur, & in media arma ruamus.

Puis il ajoute (g), *confusa sunt verba; ordo talis est*: (comme s'il disoit, il y a inversion dans ces vers, mais voici la Construction naturelle): *Juvenes, fortissima pectora, frustra succurritis urbi incensæ, quia excessere dii quibus hoc imperium steterat: unde si vobis cupido certa est sequi me audentem extrema, ruamus in media arma & moriamur*. Que l'intégrité du texte ne soit pas conservée dans cette Construction, & que l'ordre analytique n'y soit pas suivi en toute rigueur; c'est dans ce savant évêque un défaut d'attention ou d'exactitude, qui n'infirme en rien la conséquence que je tire de son procédé: il suffit qu'il paroisse chercher cet ordre analytique.

(g) Ibid.  
Orig. l. 36.

Il avoit probablement un modèle, qu'il semble avoir copié en cet endroit; je parle de Servius, dont les commentaires sur Virgile sont si estimés, & qui vivoit dans le IV. siècle, sous l'empire de Constantin & de Constance. Voici comme il s'explique sur le même endroit de Virgile: *Ordo talis est: Juvenes, fortissima pectora, frustra succurritis urbi incensæ, quia excesserunt omnes dii. Unde si vobis cupido certa est me sequi audentem ex-*

**LIV. III.** *tremas ; moriamur & in media arma ruamus.* Servius ajoute un peu plus bas , au sujet de ces derniers mots : *ὡς ἔστιν ὁρμησθαι ; nam ante est in arma ruere & sic mori ;* & S. Isidore a fait usage de cette remarque dans sa Construction, *ruamus in media arma & moriamur.* Ces deux commentateurs n'ont insisté que sur ce qui marque dans le total de la phrase , parce que cela suffisoit à leurs vûes , comme il suffit aux miennes pour le présent ; car je reviendrai dans la suite sur ce texte , dont je crois que l'on n'a pas bien saisi le sens.

Le même Servius fait la construction de quantité d'autres endroits de Virgile ; & il n'y manque pas dès que la clarté l'exige. Par exemple sur ce vers (h) :

(h) *Æneid.*  
l. 113.

*Saxa vocant itali mediis quæ in fluctibus aras ;*

voici comme il s'explique : *Ordo est ; Quæ saxa latentia in mediis fluctibus itali aras vocant ;* où l'on voit encore les traces de l'ordre analytique.

Donat , ce fameux grammairien du IV. siècle , qui fut l'un des maîtres de S. Jérôme , observe la même pratique à l'égard des vers de Térence , quand la construction en est un peu embarrassée : *Ordo est* , dit-il ; & il dispose les mots dans l'ordre analytique.

Les scholiastes grecs ont suivi le même plan dans leurs commentaires sur les auteurs grecs ; & le *καὶ ὡς* , qui se rencontre si souvent dans leurs explications , est la même

chose que l'*ordo est* des scholastes latins : les uns & les autres rendent hommage au procédé de la nature, & y ramènent les phrases que des arrangements contre nature avoient obscurcies.

Priscien, qui vivoit au commencement du VI. siècle, a fait sur la Grammaire un ouvrage, bien sec à la vérité, mais d'où l'on peut tirer des lumières & surtout des preuves bien assurées de la façon de penser des latins sur la Construction de leur langue. Deux livres de son ouvrage, le XVII. & le XVIII, roulent uniquement sur cet objet & sont intitulés, *De Constructione, sive de ordinatione partium orationis*. Ce que nous avons vu jusqu'ici désigné par le mot *ordo*, il l'appelle encore *structura, ordinatio, conjunctio sequentium* : deux mots d'une énergie admirable, pour exprimer tout ce que comporte l'ordre analytique qui règle toutes les Syntaxes; 1<sup>o</sup>. la liaison immédiate des idées & des mots, *conjunctio*; 2<sup>o</sup>. la succession de ces idées liées, *sequentium*.

Outre ces deux livres, que l'on peut appeler dogmatiques, il a mis à la suite un ouvrage particulier, qui est comme la pratique de ce qu'il a enseigné auparavant : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui les parties & la Construction du premier vers de chacun des douze livres de l'Énéide, conformément au titre même, *Prisciani grammatici partitiones versuum duodecim Æneidos principalium*. Il est

**LIV. III.** par demandes & par réponses. On lit d'abord le 1. vers du I. livre, *Arma virumque cano*, &c. ensuite, après quelques autres questions, le disciple demande à son maître en quel cas est *arma*; car il peut être regardé, dit-il, ou comme étant au nominatif pluriel, ou comme étant à l'accusatif: le maître répond qu'en ces occurrences, il faut changer le mot qui a une terminaison équivoque, en un autre dont la désinence indique le cas d'une manière précise & déterminée; qu'il n'y a d'ailleurs qu'à faire la Construction, & qu'elle lui fera connoître que *arma* est à l'accusatif: *hoc certum est*, dit Priscien, *à structurâ, id est, ordinatione & conjunctione sequentium*. Il décide encore le cas de *arma* par comparaison avec celui de *virum* qui est incontestablement à l'accusatif; *manifestabitur tibi casus, ut in hoc loco CANO VIRUM dixit*. Ainsi selon Priscien *cano virum* est une Construction naturelle & l'image de l'ordre analytique, *ordinatio, conjunctio sequentium*.

Écoutons Quintilien; il connoissoit la même doctrine: » C'est avec raison, dit ce sage » rhéteur, que nous regardons comme l'un » des principaux agréments du Langage, l'Hy- » perbate ou la transposition des mots, que la » netteté & la beauté de la Construction rend » si souvent nécessaire. Car il arrive souvent, » si l'on s'astreint à placer les mots dans l'or- » dre que chacun d'eux exige en particulier, » & à les lier les uns avec les autres comme

» ils se présentent, que la phrase est mal so-  
 » nante & dure, qu'elle est sans harmonie &  
 » sans suite. Il faut donc transporter les mots,  
 » reculer les uns & avancer les autres, en un  
 » mot choisir pour chacun la place la plus  
 » convenable, ainsi qu'on en use dans les bâ-  
 » timents de pierres brutes. Nous ne pouvons  
 » en effet tailler les mots, ni les polir, ni leur  
 » donner plus d'aptitude à se lier entre eux :  
 » nous sommes forcés de les employer tels  
 » qu'ils sont ; mais nous devons les placer  
 » avec choix. Nous n'avons aucun autre moyen  
 » de rendre le discours nombreux, que le  
 » changement d'ordre fait avec discernement. «

*Ἐπίβλησις quoque, id est verbi transgressionem, quam frequenter ratio compositionis & decor poscit, non immeritò inter virtutes habemus. Fit enim frequentissimè aspera, & dura, & dissoluta & hians oratio, si ad NECESSITATEM ORDINIS SUI verba redigantur, & UT QUODQUE ORITUR, ITA PROXIMIS... ALLIGETUR. Differenda igitur quædam, ac præsumenda, atque, ut in structuris lapidum impositiorum, loco quo convenit quicque ponendum. Non enim recidere ea nec polire possumus, quæ coagmentata se magis jungant ; sed utendum his, qualia sunt, eligendæque sedes. Nec aliud potest sermonem facere numerosum, quam opportuna ORDINIS MUTATIO (i).*

(i) Instit.  
 orat. VIII. 6.

Quel autre sens peut-on donner au *necessitatem ordinis sui*, sinon l'ordre de la succe-

LIV. III. sion des idées ; l'ordre , comme je l'ai dit dans la traduction , que chacun des mots exige en particulier , à raison de ses relations dans l'ensemble ; en un mot l'*ordre naturel* , comme l'a dit l'abbé Gédoyne dans son excellente traduction , dont je ne me suis abstenu de faire usage que pour ne paroître pas vouloir m'autoriser de ses termes ? Que peut signifier *ut quodque oritur , ita proximis alligetur* , si ce n'est la liaison immédiate qui se trouve entre deux idées que l'analyse envisage comme consécutives , & entre les mots qui les expriment ? Cette explication me paroît démontrée par le langage des grammairiens latins postérieurs à Quintilien , dont j'ai rapporté ci-devant les témoignages , & qui parloient de leur langue en connoissance de cause.

Mais voulez-vous que Quintilien lui-même en devienne le garant ? Vous voyez ici qu'il n'est point d'avis que l'on suive rigoureusement cette suite nécessaire de l'ordre & de la liaison des idées & des mots , & que pour rendre le discours nombreux il exige des changements à cet ordre. Il insiste ailleurs sur le même objet ; & l'ordre dont il veut que l'orateur s'écarte , y est désigné par des caractères auxquels il n'est pas possible de se méprendre : les sujets y sont avant les verbes , les verbes avant les adverbess , les noms avant les adjectifs ; rien de plus précis : *Illam nimiam quorundam fuit observatio , vocabula ut verbis , verba rursus adverbis , nomina appositis & pronomi-*  
*nibus*

*tribus rursus essent priora : nam fit contra quo-* CH. IX.  
*que frequenter , non indecorè (k).* (k) *Ibid.*

Quintilien avoit sans doute raison , de se IX. 4.  
plaindre de la scrupuleuse & rampante exacti-  
tude des écrivains de son temps qui suivoient ser-  
vilement l'ordre analytique. Dans une langue  
qui avoit admis des cas , pour être les symboles  
des diverses relations à cet ordre successif des  
idées , c'étoit aller contre le génie de la lan-  
gue même , que de placer toujours les mots  
selon cette succession : l'usage ne les avoit sou-  
mis à ces inflexions , que pour donner , à  
ceux qui les employoient , la liberté de les  
arranger au gré d'une oreille intelligente ou  
d'un goût exquis ; & c'étoit manquer de l'un  
& de l'autre , que de suivre invariablement la  
marche monotone de la froide analyse. Mais  
en condamnant ce défaut , notre rhéteur re-  
connoît très-clairement l'existence & les effets  
de l'ordre analytique & fondamental ; & quand  
il parle d'inversion , de changement d'ordre ,  
c'est relativement à celui-là même , qu'il re-  
garde comme primitif & naturel. *Non enim  
ad pedes verba dimensa sunt : ideoque ex loco  
transferuntur in locum , ut jungantur quo con-  
gruant maximè ; sicut in structurâ saxorum ru-  
dium etiam ipsa enormitas invenit cui applicari  
& in quo possit insistere (l).* (l) *Ibid.*

Je dis qu'il le regarde comme naturel ; &  
je me fonde non seulement sur les textes que  
je viens de citer , mais encore sur toute la te-  
neur du chapitre en question , & sur l'opinion

LIV. III. de Cicéron dont Quintilien affecte , surtout en ce genre , d'adopter la doctrine. Or dans le dialogue *De partitione oratoriâ* , où les deux Cicéron , père & fils , sont interlocuteurs , le fils prie son père de lui expliquer comment il faut s'y prendre pour exprimer la même pensée en plusieurs manières différentes. Le père répond qu'on peut varier le discours , premièrement en substituant d'autres mots à la place de ceux dont on s'est servi d'abord : *id totum genus situm in commutatione verborum*. Ce premier point est indifférent à notre sujet ; mais ce qui suit y vient très-à-propos : *In conjunctis autem verbis triplex adhiberi potest commutatio , non verborum , sed ORDINIS tantummodo ; ut , cum semel DIRECTÈ dictum sit SICUT NATURA IPSA TULERIT , INVERTATUR ORDO & idem quasi SURSUM VERSUS RETROQUE dicatur : deinde idem INTERCISÈ atque PERMISTÈ. Eloquenti autem exercitatio maximè in hoc toto convertendi genere versatur.* (m.) Rien de plus clair que ce passage : il y est question des mots considérés dans l'ensemble de l'énonciation , & par rapport à leur Construction ; l'orateur romain caractérise trois arrangements différents selon lesquels on peut varier cette Construction. Le premier arrangement est direct & naturel ; *directè sicut natura ipsa tulerit*.

(m) *De Partitione orat.* VII. alit. 23.

Si Cicéron avoit appliqué ses définitions à des exemples , il ne nous resteroit aucun doute sur ce qu'il regardoit comme l'ordre natu-



tel : il ne l'a pas fait, parce qu'il n'étoit pas croyable qu'on pût s'y méprendre, ni possible de prévoir le paradoxe moderne qui donne lieu à la difficulté. Mais nous trouverons ailleurs un interprète sûr de la pensée de Cicéron : c'est Denys d'Halicarnasse, qui étoit son contemporain, puisqu'il vint s'établir à Rome aussitôt qu'Auguste eût mis fin aux guerres civiles, ce qui suivit d'assez près la mort de l'orateur romain. Cet auteur grec expose ainsi les essais qu'il avoit faits pour découvrir les fondements de l'élocution oratoire : *Visum est itaque mihi (n) ducem NATURAM nobis esse sequendam, & ex illius prorsus arbitrio partes orationis coaptandas. Ac primò quidem nomina verbis præponenda censebam; illa rei quippe substantiam, hæc accidens tantum connotent: NATURA autem priorem esse essentiam accidente.... Præterea melius etiam mihi videbatur ut verba adverbis præponerentur; siquidem ita à NATURA comparatum est ut id quod agit aut patitur prius sit assidentibus... Volui præterea ut substantiva præponerentur adjectivis, appellativa substantivis, appellativis pronomina (18).*

(n) Ex interpret. Simonis Birco-  
vii.

(18) Εἶδεν δὲ μοι τῇ φύσει μάλιστα ἡμᾶς ἰπομίνεσθαι δὲ ἀρμόττειν τὰ μέρη τοῦ λόγου, ὡς ἐκείνη βέλτεται. Αὐτίκα τὰ ὀνόματα ἡγούμεν τάττειν πρὸ τῶν ῥημάτων· τὰ μὲν γὰρ, τὴν οὐσίαν δηλοῦν, τὰ δὲ, τὸ συμβεβηκός. πρότερον δὲ εἶναι τῇ φύσει τὴν οὐσίαν τῶν συμβεβηκότων. . . . Ἔτι δὲ πρὸς τοῖς ἄλλοις εἶδεν εἶναι τὰ ῥήματα πρὸ

LIV. III. Mettre le sujet avant le verbe, le verbe avant l'adverbe, le nom avant l'adjectif, &c. voilà ce que le rhéteur grec appelle l'*Ordre naturel* : c'est donc aussi ce qu'entendait Cicéron, ce que vouloit dire Quintilien son disciple, & ce qu'ont pensé les autres grammairiens postérieurs, quand ils ont eu recours à cet ordre grammatical pour éclaircir des textes qui leur paroissoient obscurs. Et la preuve qu'ils parloient tous dans le même esprit ; c'est qu'aucun des derniers n'a prétendu avoir des vues nouvelles & différentes de celles des anciens, dont Denys d'Halicarnasse vient de nous apprendre la véritable manière de penser. Ils ont tous envisagé la Construction grammaticale ou analytique, comme le moyen naturel de donner, à l'expression de la pensée, de la consistance, de la clarté, & de la vérité. Et c'est en effet la seule pierre de touche, dont on puisse approcher utilement les textes qui paroissent difficiles à entendre : il n'y a qu'une analyse exacte qui puisse en faire disparoître les difficultés ; pourvu que cette analyse porte réellement sur des principes généraux qui soient solides &

---

τις τάττει τῶν ἐπιρρημάτων. ἐπειδὴ πρότερον ἐστὶ τῇ φύσει τὸ ποιῆν ἢ πάσχειν, τῶν συνειδυόντων αὐτοῖς. . . . Ἐν πρὸς τοῖς καὶ ἡξίον τὰ μὲν ὀνομαστικὰ προτάττει τῶν ἐπιθετῶν τὰ δὲ προσηγορικὰ τῶν ὀνομαστικῶν τὰς δὲ ἀντιθυμίας τῶν προσηγορικῶν. Dionys. Halicarn. *De structura orationis*. Cap. V.

avoués par la raison, & sur des notions de détail qui soient autorisées par l'usage de la langue dont il peut être question.

Qu'il me soit permis, pour justifier cette dernière remarque, de rappeler ici le texte du second livre de l'Énéide que j'ai cité un peu plus haut, & dont j'ai donné la Construction telle que nous l'a laissée Servius, &, d'après lui, S. Isidore de Séville. S'il faut en croire ces deux commentateurs, l'adverbe *frustrà*, mis entre deux virgules dans le premier vers, tombe sur le verbe *succurritis* du cinquième vers; & le second vers avec les deux premiers mots du troisième, sont liés avec ce qu'on lit dans le sixième, *moriamur & in media arma ruamus*. M. Charpentier, dans sa *Défense de la langue françoise*, prend acte de cet aveu de Servius, pour établir l'obscurité de la langue latine. » Il semble, » dit-il (o), que ce pauvre grammairien ait » donné lui-même dans une embuscade des » ennemis, dont il a toutes les peines du » monde à se sauver; & je crois qu'Énée » trouva plus facilement un asile pour son » père contre la violence des grecs, qu'il » n'en a trouvé un pour son auteur contre cette » importune *synchisis*, qu'il rencontre ici, c'est-à-dire, une franche *confusion*, dont il n'a » presque osé prononcer le nom en sa propre » langue. «

(o) *Disc. II.*  
*Part. iij, p.*  
*269.*

Mais j'ose le dire hardiment: si Virgile l'avoit entendu comme ses commentateurs le

LIV. III. supposent, il se feroit mépris grossièrement. Ni la Construction analytique, dont l'influence doit toujours être sensible partout, ni la Construction usuelle du latin ou de quelque langue que ce soit, n'autorisent ni ne peuvent autoriser de pareils entrelacements, sous prétexte même de l'agitation la plus violente ou de l'enthousiasme le plus irrésistible. Il n'en résulteroit jamais qu'un verbiage condamna-

(p) *De Par.* ble : *Nam*, dit Cicéron (p), *ut in simpli-*  
*fic. orat. VI.* *cibus verbis, quod non est latinum; sic in con-*  
*alut. 18.* *junctis, quod non est consequens, vituperan-*

(q) *Instit.* *lien, Pejor est mixtura verborum (q).*  
*orat. VIII. 2.*

Rendons plus de justice à Virgile. Ce grand poète savoit très-bien ce qui convenoit dans la bouche d'Énée au moment actuel. Il n'ignoroit pas que des discours raisonnés, & froids par conséquent, ne pouvoient pas être le langage d'un prince courageux, qui voyoit sa patrie subjuguée; la ville livrée au pillage, à la fureur de l'ennemi victorieux, aux flammes dévorantes; sa famille exposée à des outrages plus cruels que la mort même. Mais il savoit aussi que les passions les plus vives n'amènent point le phébus dans l'élocution : qu'elles peuvent à la vérité interrompre des propos commencés, parce qu'elles présentent rapidement à l'esprit des torrents, pour ainsi dire, d'idées détachées, qui se succèdent sans continuité & qui s'associent sans liaison; mais qu'elles ne laissent jamais assez de flegme

pour renouer les propos interrompus. Cherchons donc à interpréter Virgile, sans tordre en quelque manière son texte; suivons sans résistance le cours des idées qu'il présente naturellement; & tâchons, d'après les principes établis dans cet ouvrage, de reconnoître dans son texte les traces de la Construction analytique, qui doit répandre la lumière sur ce morceau intéressant. Voici comme je la conçois.

*Juvenes, pectora fortissima frustra, dicite si cupido certa sequi me, audentem tentare pericula extrema, est vobis? Videtis quæ fortuna sit rebus; omnes dî, à quibus diis hoc imperium steterat, excessere ex adytis atque ex aris relictis: dicite igitur finem in quem finem succurritis urbi incensæ? Hic finis unus esto ut moriamur, & proinde ut ruamus in arma media.*

Il s'ensuit de cette Construction, que la ponctuation du texte, ayant été adaptée à la manière dont on le construisoit, peut avoir servi aussi à perpétuer la méprise des anciens commentateurs, & qu'il faut la corriger en cette manière, d'après les vûes que je viens d'indiquer:

. . . . . *Juvenes, fortissima frustra  
Pectora, si vobis, audentem extrema, cupido est  
Certa sequi? Quæ sit rebus fortuna videtis:  
Excessere omnes adytis arisque relictis  
Dî, quibus imperium hoc steterat: succurritis urbi  
Incensæ? Moriamur, & in media arma ruamus.*

Je conviens au reste que cette Construction

LIV. III. fait disparaître toutes les beautés & toute l'énergie de l'original. Mais quand il s'agit de reconnoître le sens grammatical d'un texte, il n'est pas question d'en observer les beautés oratoires ou poétiques, qui sont d'un autre genre : j'ajoute que l'on manquera le second point, si l'on n'est d'abord assuré du premier; parce qu'il arrive souvent que l'énergie, la force, les images, & les beautés d'un discours, tiennent uniquement à la violation des lois minutieuses mais nécessaires de la Grammaire, & que ces beautés deviennent ainsi le motif & l'excuse de cette transgression. Cette réponse suffit apparemment pour établir la nécessité de faire la Construction, du moins dans les cas où le sens du texte paroît douteux & peut être éclairci par ce moyen. Mais je dois justifier aussi les articles de ma Construction où je parois m'éloigner des idées reçues.

Le premier concerne ces mots : *dicite si cupido certa sequi me*, &c. Je ne puis suppléer *dicite*, qu'en supposant que la phrase est interrogative, & que *si* a ici le même sens que *an*.

(r) Liv. II.  
ch. vj.

Or j'ai prouvé ci-devant (r) que Virgile a employé ailleurs la conjonction *si* dans le sens de *an*, & que Cicéron en a fait le même usage : d'ailleurs nous trouvons dans la version vulgate de l'Evangile ; *Si licet sabbatis curare* (s) ? Est-il permis de guérir les jours

(s) Matth.  
xij. 20.

de sabbat ? *Domine, si percutimus in gladio* (t) ? Seigneur, frappons-nous de l'épée ? *Si*

(t) Luc.  
xxij. 49.

(u) Marc.  
x. 20.

*licet viro uxorem dimittere* (u) ? Est-il permis

■ à un homme de renvoyer son épouse ? L'auteur de cette version a sûrement imité un tour qui lui étoit connu ; sans quoi il auroit employé *an* dont il a fait usage ailleurs , plutôt que d'exposer le texte sacré à n'être pas entendu. Ajoutez qu'il n'y a ici que le tour interrogatif qui puisse donner au passage de Virgile un sens raisonnable , puisque l'explication ordinaire n'en fait qu'un pur galimatias.

Le second article consiste en ce qu'avant *succurritis urbi incensæ* j'introduis le supplément *dicite igitur finem in quem finem*. C'est encore ici le besoin évident de parler raison, qui oblige à regarder comme interrogative, une proposition qui ne peut tenir au reste que par là : mais en la supposant interrogative, le supplément est donné tel ou à peu près tel que je l'indique ici ; Enée ne pouvoit pas demander à ces braves s'ils secouroient la ville, la chose étoit évidente ; il ne pouvoit que leur demander à quoi bon ce secours, puisqu'elle étoit brûlée.

Après avoir improuvé par le ton la fin qu'ils se proposoient, il est naturel qu'il leur en indique une autre plus convenable aux circonstances où se trouvoient ces braves gens : *moriāmur, & proinde ruāmus in arma media*. Mais les subjonctifs *moriāmur* & *ruāmus* supposent *ut* ; cet *ut* suppose un antécédent, qui, d'après ce qu'on vient de dire, ne peut être que *hic finis unus* ; & ce nominatif exige un verbe, que le ton résolu d'Enée détermine à être l'impératif *esto*.

**Liv. III.** Résumons. Si l'homme ne parle que pour être entendu, c'est-à-dire, pour rendre présentes à l'esprit d'autrui les mêmes idées qui sont présentes au sien; le premier objet de toute langue doit être l'expression claire de la pensée. La parole ne peut peindre la pensée immédiatement, parce que les opérations de l'esprit sont indivisibles & sans parties, & que toute peinture suppose proportions, & parties par conséquent. C'est donc l'analyse abstraite de la pensée, qui est l'objet immédiat de la parole; & c'est la succession analytique des idées partielles, qui est le prototype de la succession grammaticale des mots représentatifs de ces idées. Cette conséquence se vérifie par la conformité de toutes les Syntaxes avec cet ordre analytique. Les langues analogues le suivent pied à pied, ou ne s'en écartent que pour atteindre au but encore plus sûrement : les langues transpositives n'ont pu se procurer la liberté de ne pas le suivre scrupuleusement, qu'en donnant à leurs mots des inflexions qui y fussent relatives; de manière qu'à parler exactement, elles ne l'ont abandonné que dans la forme & y sont restées assujetties dans le fait. Cette influence de l'ordre analytique n'a pas seulement réglé la Syntaxe de toutes les langues; elle a encore déterminé le langage des grammairiens de tous les temps & de tous les pays : c'est uniquement à cet ordre qu'ils ont rapporté leurs observations, lorsqu'ils ont en-



visagé l'élocution comme simplement énonciative de la pensée , c'est-à-dire , lorsqu'ils n'en ont considéré que le grammatical ; & l'on vient de voir que rien n'est plus propre à répandre la lumière sur les phrases des langues étrangères où il se trouve quelque difficulté.

L'ordre analytique est donc en effet l'ordre naturel de l'élocution grammaticale : & cette vérité réunit en sa faveur , des preuves de raisonnement , de fait , & de témoignage , si palpables & si multipliées , que je ne fais comment on peut se promettre de l'anéantir. C'est aux traits mêmes que je viens d'exposer , que M. Pluche reconnoît la *nature* dans les langues. » Dans toutes les langues , tant anciennes que modernes , dit-il , dès le commencement de sa *Mécanique* , il faut bien distinguer ce que la *nature* enseigne... d'avec ce qui est l'ouvrage des hommes , d'avec ce qui est d'une institution arbitraire. Ce que la *nature* leur a appris est le même partout : il se soutient avec égalité ; & ce qu'il étoit dans les premiers temps du genre humain , il l'est encore aujourd'hui. Mais ce qui provient des hommes dans chaque langue , ce que les événements y ont occasionné , varie sans fin d'une langue à l'autre & se trouve sans stabilité , même dans chacune d'elles. A voir tant de changements & de vicissitudes , on s'imagineroit que le premier fond des langues , l'ouvrage de la *nature* ,

LIV. III. » a dû s'anéantir ou se défigurer jusqu'à n'être  
 » plus reconnoissable. Mais quoique le Lang-  
 » ge des hommes soit aussi changeant que leur  
 » conduite, la *nature* s'y retrouve : son ouvra-  
 » ge ne peut en aucune langue ni se détruire  
 » ni se cacher. «

Que reste-t-il donc aujourd'hui de commun  
 à toutes les langues, que l'on ne puisse ni dé-  
 truire ni cacher, & qui porte l'empreinte in-  
 effaçable du sceau de la *nature* ; si ce n'est qu'elles  
 emploient toutes les mêmes espèces de  
 mots, & qu'elles en règlent les ensembles à  
 raison de leurs rapports à l'ordre analytique ?

## ARTICLE II.

### *Examen des preuves des nouveaux systèmes de Construction.*

M. l'abbé Batteux lui-même n'ignore pas  
 les droits de cet ordre analytique sur la Syn-  
 taxe, soit du latin & des autres langues trans-  
 positives, soit du françois & des autres lan-  
 guages analogues. » Pourquoi, dit-il (x), met-  
 » tons-nous presque toujours le régime du ver-  
 » be actif après le verbe, & que les latins le  
 » mettoient auparavant ? Les latins... le pou-  
 » voient faire, parce que les inflexions de  
 » leurs cas déterminoient leurs noms d'une  
 » manière certaine à être régissants ou régis ;  
 » ils pouvoient dire : *patrem amat filius*. Mais

(x) Cours  
 de B. Lettr.  
 1753. Tom.  
 IV. p. 335.

« nous , n'ayant point ces inflexions , pour  
« exprimer l'amour du fils envers le père ,  
« nous ne pouvons pas dire , *le père aime le*  
« *fils* ; il faut dire absolument , *le fils aime le*  
« *père*. Nous n'avons point d'autre ordre à sui-  
« vre , si nous voulons être entendus. »

Si l'auteur a vu nettement l'influence de  
l'ordre analytique sur toutes les langues , il n'a  
pas vu moins distinctement les conséquences  
qu'on en peut tirer : il a bien senti que la né-  
cessité , dans les unes , de suivre parallèle-  
ment l'ordre analytique ou de s'en approcher  
de fort près , & dans les autres , de prendre  
des terminaisons qui y soient relatives , est  
une preuve invincible de l'antériorité de cet  
ordre sur toutes les autres vues que peut envi-  
sager l'art de la parole. Comment donc ne  
l'a-t-il pas reconnu pour l'ordre naturel ? Voici  
comme il accommode ses idées avec les droits  
indestructibles de l'analyse.

« Qu'il y ait , dit-il (y) , dans l'esprit un  
« arrangement grammatical , relatif aux règles (y) Ibid. p.  
« établies pour le mécanisme de la langue 306.  
« dans laquelle il s'agit de s'exprimer ; qu'il  
« y ait encore un arrangement des idées con-  
« sidérées métaphysiquement . . . ce n'est pas  
« de quoi il s'agit dans la question présente.  
« Nous ne cherchons pas l'ordre dans lequel  
« les idées arrivent chez nous ; mais celui dans  
« lequel elles en sortent , quand , attachées à des  
« mots , elles se mettent en rang pour aller ,  
« à la suite l'une de l'autre , opérer la persuasion

**LIV. III.** » dans ceux qui nous écoutent. En un mot  
 » nous cherchons l'ordre oratoire . . . . & nous  
 » disons que cet ordre doit être dans les récits  
 » le même que celui de la chose dont on fait  
 » le récit : & que dans les cas où il s'agit de  
 » persuader , de faire consentir l'auditeur à  
 » ce que nous lui disons ; l'intérêt doit régler  
 » les rangs des objets , & donner par consé-  
 » quent les premières places aux mots qui con-  
 » tiennent l'objet le plus important. »

Afin de ne laisser aucun doute sur le système de M. Batteux à l'égard de ce qu'il appelle *l'ordre oratoire* , soit dans les récits , soit dans les cas où il s'agit de persuader ; j'ajouterais à ce qu'il vient de nous en dire , un exemple de chaque espèce , que je prendrai dans son ouvrage , pour ne pas donner de fausses idées de sa doctrine , comme cela pourroit arriver , si j'employois d'autres termes que les siens. Je commence par ce qui concerne l'élocution narrative.

(v) Ibid. p.  
304.

» L'empereur Domitien , dit-il ( z ) , avoit  
 » une habileté singulière à tirer de l'arc. Il fai-  
 » soit passer ses flèches entre les doigts écartés  
 » d'un esclave placé à une grande distance ,  
 » & ne lui faisoit aucun mal. Quel ordre fal-  
 » loit-il suivre dans cette action ? Il falloit  
 » d'abord placer l'esclave à la distance conve-  
 » nable pour servir de but : ensuite lui faire  
 » présenter la main ouverte & les doigts écar-  
 » tés : enfin l'Empereur tiroit , & l'esclave n'é-  
 » toit point blessé. Cet arrangement est le mé-

» me quand on considère l'action dans le des-  
 » sein seulement. Domitien disoit en lui-même : *Je ferai placer un esclave à une certaine*  
 » *distance ; il levera la main , écartera les doigts ;*  
 » *je tirerai mes flèches sans le blesser.* Il l'exé-  
 » cutoit dans le même ordre ; on vient de le  
 » voir. Cet ordre étoit donc l'ordre naturel du  
 » récit. Par conséquent quiconque s'aviserait  
 » de dire : *Domitien tiroit des flèches à travers*  
 » *les doigts d'un esclave qui lui présentait , à*  
 » *une certaine distance , la main ouverte , ne*  
 » suivrait ni l'ordre du dessein , ni l'ordre de  
 » l'exécution. Suétone l'a donc suivi quand il  
 » a écrit : *In pueri procul stantis , præbentisque*  
 » *pro scopulo dispanfam dextræ manûs palmam*  
 » *sagittas tantâ arte direxit , ut omnes per in-*  
 » *tervalla digitorum innocuè evaderent.* Dans  
 » le françois l'action se fait d'abord , *tiroit* :  
 » ensuite vient l'instrument pour la faire , *des*  
 » *flèches* : puis le but où on a tiré : *les doigts*  
 » *écartés* : enfin *l'esclave* se montre à une cer-  
 » *taine distance.* «

Pour ce qui concerne l'élocution oratoire ,  
 voici comment s'en explique le même écri-  
 vain (a). » L'objet le plus important , est ou  
 » le sujet , ou le verbe qui signifie l'action ,  
 » ou enfin l'attribut auquel tient l'objet de  
 » l'action. Ainsi le verbe , l'adverbe , le sujet ,  
 » l'attribut , le régime de l'attribut auront tour  
 » à tour la première place dans la proposi-  
 » tion , selon leur degré d'importance , relati-  
 » vement au dessein de celui qui parle . . . .

(a) Ibid. p.

308.

**LIV. III.** » Quand Scévola veut apprendre à Porcenna  
 » qu'il est romain, il dit : *Romanus sum civis.*  
 » Quand Gavius, du haut de la croix, s'écrie,  
 » *Je suis citoyen*, il dit : *Civis romanus sum.*  
 » Pourquoi cette différence de Construction  
 » des trois mêmes mots ? On en sent la rai-  
 » son dans le principe dont il s'agit : la quali-  
 » té de *romain* étoit dans l'un l'objet princi-  
 » pal ; dans l'autre, c'étoit celle de *citoyen.* »

Voilà, d'après lui-même, ce que M. Batteux appelle l'ordre naturel : ordre qu'il assure être constamment suivi dans la langue latine & dans la langue grecque, & constamment renversé dans la Construction usuelle du françois, & apparemment des autres langues analogues.

Avant d'examiner jusqu'où peut aller le système de M. Batteux, relativement à l'ordre grammatical, dont il déclare qu'il ne s'agit point ici ; me sera-t-il permis de jeter un coup d'œil sur son principe de l'élécution oratoire ? Je n'oublierai point que je ne dois parler ici que Grammaire : ma digression sera courte ; & je ne ferai qu'exposer sommairement quelques réflexions qui me sont venues à ce sujet.

Je demande donc d'abord, si les décisions de l'intérêt sont assez constantes, assez uniformes, assez invariables, pour servir de fondement à une disposition technique ? Chacun fait que tels doivent être les principes des sciences & des arts ; & il seroit, ce me semble, bien difficile de démontrer cette invariabilité dans

le principe de l'intérêt. Au contraire dans ce système, pour me servir des termes de l'auteur de la *Lettre sur les sourds & muets* (b),

(b) Pag. 93.

» Ce qui sera inversion pour l'un, souvent ne  
 » le sera pas pour l'autre : car dans une suite  
 » d'idées, il n'arrive pas toujours que tout le  
 » monde soit également affecté par la même.  
 » Par exemple, si de ces deux idées conte-  
 » nues dans la phrase *serpentem fuge*, je vous  
 » demande quelle est la principale; vous me  
 » direz, vous, que c'est le serpent; mais un  
 » autre prétendra que c'est la fuite : & vous  
 » aurez tous deux raison. L'homme peureux  
 » ne songe qu'au serpent; mais celui qui craint  
 » moins le serpent que ma perte, ne songe  
 » qu'à ma fuite : l'un m'effraie, & l'autre m'a-  
 » vertit. « Le principe de l'intérêt n'est donc  
 pas assez évident ni assez sûr, pour devenir fon-  
 damental dans l'élocution, même dans l'élo-  
 cution oratoire.

J'ajoute que quand on l'admettroit, l'effet  
 qu'il doit y produire n'est pas assez décidé; ou  
 peut-être doit-il en produire un tout contraire  
 à celui que prétend M. Batteux. » Nous ai-  
 » mons, dit M. l'Évêque de Pouilly (c), à  
 » présenter d'abord les idées qui nous intéres-  
 » sent davantage; mais cet arrangement dicté  
 » par l'amour propre est bien différent de ce-  
 » lui que prescrit l'art de plaire. La principale  
 » des lois qu'il nous impose, est de paroître  
 » toujours nous oublier nous-mêmes en faveur  
 » d'autrui. Or il en est des périodes, comme

(c) Théor.  
 des sent. agr.  
*Eclairciss. sur*  
*l'harmon. du*  
*style. p. 197.*

**LIV. III.** » des tragédies & de tous les ouvrages des  
 » beaux arts, dont les parties se montrent suc-  
 » cessivement ; l'intérêt & le plaisir de l'audi-  
 » teur s'évanouissent sitôt qu'ils diminuent. Les  
 » idées les plus intéressantes, de même que  
 » les expressions les plus sonores, doivent  
 » donc, autant qu'il est possible, se présenter  
 » les dernières. Cette règle, qui est inviola-  
 » ble quand on parle pour plaire ou pour tou-  
 » cher, souffre quelque exception quand on se  
 » propose de persuader ou d'instruire. Les rhé-  
 » teurs recommandent que, si l'on emploie  
 » un moyen plus foible avec d'autres moyens  
 » plus décisifs, on ne commence point par  
 » offrir ce qui pourroit faire préjuger la for-  
 » bleffe de la cause. Que le premier moyen  
 » prévienne donc favorablement; que le plus  
 » foible se perde dans la foule ; & que le  
 » dernier soit toujours le plus frappant. Il  
 » convient quelquefois d'avoir une pareille  
 » attention dans l'arrangement des idées d'une  
 » période. «

M. l'Évêque de Pouilly n'est point un no-  
 vateur ; son opinion est celle même des maî-  
 tres les plus anciens & les plus accrédités.  
 Voici à ce sujet un passage de Quintilien,  
 tel que l'a rendu son excellent traducteur,  
 (d) *Instit.* l'abbé Gédoyne (d). » Souvent néanmoins tel  
*orat. IX. 4.* » mot est plein de force à la fin d'une péri-  
 » ode, qui n'en auroit pas la moitié tant s'il  
 » étoit au milieu, parce qu'il seroit couvert &  
 » comme obscurci par les autres mots entre



» lesquels il se trouveroit; au lieu qu'étant à  
 » la fin il se fait plus remarquer & s'imprime  
 » bien mieux dans l'esprit de l'auditeur. Je n'en  
 » veux point d'autre preuve que ces paroles  
 » de Cicéron, *Ut tibi necesse esset in conspectu*  
 » *populi romani vomere postridie*. Transposez  
 » ce mot *postridie*, il ne fera plus de même  
 » force. Car si ce que dit là Cicéron est un  
 » trait lancé contre M. Antoine, on peut dire  
 » que ce mot en est comme la pointe, ajoû-  
 » tant à la honteuse nécessité de vomir, après  
 » quoi il semble qu'on n'attendoit plus rien;  
 » cette nouvelle infamie de n'avoir pu digé-  
 » rer en vingt-quatre heures la quantité de  
 » viandes dont il avoit chargé son estomac,  
 » & d'être obligé de vomir encore *le lende-*  
 » *main* (19) ».

Voilà donc un autre ordre d'élocution sorti  
 du même principe d'intérêt, avec autant &  
 plus de vrai-semblance que celui de M. Bat-  
 teux. En effet si vous voulez gagner votre  
 auditeur, songez moins à lui montrer vive-  
 ment ce qui vous intéresse, qu'à le déterminer

---

(19) Sæpè tamen est vehemens aliquis sensus in verbo :  
 quod si in mediâ parte sententiæ latet, transire intentione &  
 obscurari circumjacentibus solet; in clausulâ positum, assi-  
 gnatur auditori & infigitur : quale est illud Ciceronis, *Ut*  
*tibi necesse esset in conspectu populi romani vomere postridie*.  
 Transfer hoc ultimum, minus valebit : nam totius ductus  
 hic est quasi mucro, ut *per se facta vomendi necessitati*, jam  
 nihil ultra expectantibus, hanc quoque adjiceret deformita-  
 tem, ut *cibus teneri non posset postridie*.

LIV. III. par son propre intérêt; versez le plaisir dans son ame par les sens; que le soin que vous prendrez de plaire devienne comme un voile qui cache votre amour propre; vous n'y perdrez rien, & ce sacrifice momentanée sera récompensé par le succès le plus heureux.

M. Batteux sentoit bien lui-même, que le principe de l'intérêt pouvoit avoir un autre effet que celui qu'il lui assigne : puisqu'il avoue

(e) Cours  
de B. Lettr.  
1753. Tom.  
IV. p. 316.

(e) que l'application qu'il convient d'en faire » a pour le Métaphysicien même des varia-  
» tions embarrassantes, qui sont causées par la  
» manière dont les objets se mêlent, se ca-  
» chent, s'effacent, s'enveloppent, se dégui-  
» sent les uns les autres dans nos pensées; de  
» sorte qu'il reste toujours, au moins dans cer-  
» tains cas, quelques parties de la difficulté ».

Quoi? nous regarderons comme l'ordre naturel de l'élocution, un ordre que l'on convient n'être pas suivi dans toutes les langues: qui porte sur un principe variable & changeant d'homme à homme; principe d'ailleurs qui, de l'aveu des maîtres dans le grand art de parler, doit produire un ordre tout différent; & dont on avoue que l'application a pour les plus habiles même des difficultés souvent insurmontables? Ne nous y trompons pas: la nature a des caractères plus décidés & plus précis; ses lois sont plus générales, plus uniformes, plus constantes; ses principes sont plus solides & plus certains. Je m'en tiens sur cela à ce qu'en a dit M. Pluche dans le début

de la Mécanique des langues , & à ce qu'en CH. IX.

ont pensé les philosophes les plus réfléchis , dont la doctrine est rendue fidèlement dans ces mots de Sénèque (f) : *Quidquid natura* (f) Epist. 121.

*tradit , & æquale est omnibus & statim ... Incertum est & inæquale quidquid ars tradit : ex æquo venit , quod natura distribuit.* Rien en

effet de plus mobile , de plus inégal , de plus changeant , de plus incertain , que l'intérêt.

Ce qui m'intéressoit hier ne m'intéresse plus aujourd'hui , si même je ne m'intéresse à ce

qu'il y a de plus opposé ; les intérêts des individus sont opposés entre eux & à ceux de

la société ; & ceux de la société peuvent changer d'un moment à l'autre , comme ceux de

chaque individu : & l'on ose assigner ce principe si variable , comme la règle fixe & na-

turelle de l'élocution ? *Incerta hæc si tu postules ratione certâ facere , nihilo plus agas quam*

*si des operam ut cum ratione insanias.* M. du Marfais , quoi qu'en dise aujourd'hui M. Batteux

(g) , a très-heureusement appliqué à l'ordre d'intérêt ce passage de Térence , si l'on a seu-

lement l'équité de ne pas laisser au dernier mot toute son énergie naturelle.

(g) De la Constr. orat. Lettr. III.

Qu'il me soit permis de rappeler ici une remarque que j'ai déjà faite , pour établir que la Construction analytique est vraiment la Construction naturelle : c'est que son empreinte est visible & physiquement sensible dans tous les idiômes , parce qu'elle est suivie parallèlement dans les uns , & que dans les autres les

**LIV. III.** mots ne peuvent abandonner les postes qu'elle leur assigne , sans être revêtus d'inflexions qui les y rappellent d'une manière évidente. Voilà jusqu'où vont les droits de la nature : ils sont inaltérables , imprescriptibles , & sans appel ; ils se prêtent aux vûes de l'art , mais ils percent toujours à travers les déguisements de l'art. Sont-ce là les caractères de l'ordre d'intérêt prétendu naturel ? Ne convient-on pas qu'il est constamment abandonné dans nos langues analogues , sans qu'il en reste aucune trace ? & dans les langues mêmes dont on le croit la bouffolle , M. Batteux convient que le nombre & l'harmonie dérangent souvent la Construction que doit opérer son principe.

Vous y voilà , permettez que je vous le dise ; vous voilà au vrai principe de l'élocution oratoire dans la langue latine , dans la langue grecque , & , sauf les modifications convenables , dans toutes les langues du monde. C'est l'harmonie qui est la première & peut-être l'unique cause qui a déterminé le génie de vos deux langues à autoriser les variations des cas , afin de faciliter les inversions de l'ordre grammatical , plus propres à flatter l'oreille par la variété , par la mélodie , par le nombre , que la marche inflexible & monotone de la Construction naturelle & analytique.

Vous avez lu les œuvres de Rhétorique de Cicéron & de Quintilien , ces deux grands maîtres d'éloquence , qui en connoissoient si profondément les principes & les ressorts , &

qui nous les tracent avec tant de sagacité, de justesse, & d'étendue. Vous n'y avez pas trouvé un seul mot sur votre prétendu principe de l'élocution oratoire ; & vous n'avez pu autoriser votre système par le moindre témoignage de l'un de ces deux grands hommes, ni d'aucun autre écrivain de poids. Mais avec quelle étendue & quel scrupule n'insistent-ils pas l'un & l'autre sur ce qui peut procurer cette suite harmonieuse de sons qui prévient le dégoût de l'oreille, *ut, & verborum numero & vocum modo, delectatione vincerent aurium satietatem (h) ?*

(h) Cic. III.

Cicéron partage en deux la matière de l'éloquence ; 1°. le choix des mots & des choses, lequel doit être fait avec prudence & sans doute d'après les principes qui sont propres à cet objet ; 2°. le choix des sons, qu'il abandonne à l'orgueilleuse sensibilité de l'oreille. Le premier point est, selon lui, du ressort de l'intelligence & de la raison ; les règles par conséquent qu'il faut y suivre sont invariables & sûres. Le second est du ressort du goût : c'est la sensibilité pour le plaisir qui doit en décider ; & ses décisions varieront, en conséquence, au gré des caprices de l'organe & des conjonctures. *Rerum verborumque (20) judi-*

de Orat.  
XLIV. alit.  
174.

---

(20) Par *verborum*, Cicéron entend les mots considérés selon leur signification ; un jugement éclairé par la connoissance profonde de la langue en fait le choix. Par *vocum*, il entend les mots considérés comme sonores ; c'est à l'o-

LIV. III. *cium prudentiæ est; vocum autem & numerorum aures sunt iudices: & quod illa ad intelligentiam referuntur, hæc ad voluptatem; in illis ratio invenit, in his sensus, artem (i).*

(i) Orator.  
XLIX. alit.  
162.

Ainsi les deux seuls juges que reconnoisse, en fait d'élocution, le plus éloquent des Romains, sont la raison & l'oreille: la raison, pour choisir les idées & les signes qui les représentent avec plus ou moins d'énergie, de justesse, de netteté, de précision; l'oreille, pour assortir & combiner d'une manière agréable les sons donnés par le choix préalable des mots les plus expressifs. Feuillotez tant qu'il vous plaira les œuvres de cet orateur philosophe; pas un mot de la Construction pathétique, que vous donnez comme naturelle & fondamentale. Quintilien, qui avoit été orateur avant de professer la rhétorique, n'a pas été plus fin que Cicéron, & n'a pas plus connu votre principe que l'éloquent consul; il n'en a parlé ni dans ses *Institutions*, ni dans son examen *Des causes de la corruption de l'Eloquence*, s'il est vrai qu'il soit l'auteur de cet ouvrage, qui n'est pas indigne de lui.

Denys d'Halicarnasse, qui, comme je l'ai observé plus haut, avoit cru trouver dans la Construction grammaticale le fondement de la Construction oratoire, parce que la grammaticale étoit à son gré celle de la nature, re-

---

veille, guidée par un goût exquis, à les assortir entre eux & aux choses,

jette ensuite tous les arrangements qu'elle donne, & les juge inutiles à la Construction élégante, sans cesser néanmoins de les regarder comme naturels: il a recours au principe de l'harmonie, comme le seul qui puisse donner au discours cette qualité enchanteresse qui fait le plaisir de l'oreille & le charme de l'ame. Ecoutons-le (k).

*Cum eam itaque vim habeant orationis partes, nec in nostrâ potestate sit earum naturas immutare; superest ut misturâ, temperatâ positione, ac situ, asperitatem, earum nonnullis quæ videtur inesse, occultemus; levia miscentes asperis, duris mollia, sonora male sonantibus, prolata facilia difficilioribus, longa brevibus, cæteraque omnia pari ratione concinnè componentes, ut neque paucarum syllabarum dictiones multas ordine assumamus (nam inde offenduntur aures nostræ), neque plures ex polysyllabis quam necesse sit, aut quæ sunt ejusdem accentûs, aut temporum similium. Quin & nominum casus subindè oportet correptos dare; nam plus æquo producti in longitudinem gravissimè auribus insultant: similia etiam ne occurrant cavendum est, multis inter se nominibus ordine, aut verbis, reliquisve orationum partibus, temerè conjectis, vitandæ satietatis gratiâ. Nec iisdem loquendi formulis immorandum, quas subindè nos debemus mutare; nec iisdem continuè, sed variis figuris utendum est; neque principia sunt sæpiùs ab iisdem sumenda, nec cum similibus desinendum,*

(k) *Ex interpretatione. Sim. Bircovii.*

LIV. III. *observatâ utriusque opportunitate* (21).

Le rhéteur grec n'est donc pas plus favorable à vos vûes que les deux orateurs romains; ils n'ont tous consulté que l'oreille pour régler la Construction oratoire d'après les lois de l'harmonie. Le cœur & ses passions sont comptés pour rien à cet égard, & il faut convenir que ce n'est pas sans raison : l'éloquence du cœur n'est point assujettie à la contrainte d'aucune règle artificielle; le cœur ne connoît d'autre règle que le sentiment, ni d'autre maître que le besoin, *Magister artis ingenique largitor*. (1). C'est le cœur même, dit Quintilien, qui rend éloquent; & les expressions.

(1) Perf.  
Prolog. 11.

(21) Τοιαύτην δὲ δύναμιν ἔχοντων τῶν τῆς λέξεως μορίων, ἵνα μεταθεῖται τὴν ἑκάστη φύσιν οὐχ εἷς τι, λείπεται τῇ μίξει καὶ κράσει καὶ παραθέσει συσχερύνει τὴν παρακολουθεῖσαν αὐτῶν τισιν ἀτοπίαν, τραχέσι λείω μίσγεται, καὶ σκληροῖς μαλακὰ, καὶ κακοφώνοις εὐφωνα, καὶ δυσεισφάτοις εὐπρόφορα, καὶ βραχείσι μακρὰ, καὶ τᾶλλα τὸν αὐτὸν τρόπον εὐχαίρας συντιθέντα, καὶ μήτε ὀλιγοσύλλαβα πολλὰ ἐξῆς λαμβάνοντα· κόπτεται γὰρ ἡ ἀπρέσβις· μήτε πολυσύλλαβα πλείω τῶν ἱκανῶν, μηδὲ δὴ ὁμοιότονα παρ' ὁμοιοτόνοις, μηδ' ὁμοιόχρονα παρ' ὁμοιοχρονοῖς. Χρὴ δὲ καὶ τὰς πλώσεις τῶν ὀνομαστικῶν ταχὺ μεταλαμβάνειν· μεικνόμεναι γὰρ ἔξω τῷ μετρικῷ, πάνυ προσεσθάνηται ταῖς ἀκοαῖς· καὶ τὴν ὁμοιότητά διαλύειν, συνεχῶς ὀνομάτων τινῶν ἐξῆς τιθεμένων πολλῶν ῥημάτων, καὶ τῶν ἄλλων μερῶν, τὸν κόρον φυλαττόμενοι· σκήμασί τε μὴ τοῖς αὐτοῖς διαμένειν, ἀλλὰ θαμνινὰ μεταβάλλειν, καὶ τρόπους μὴ τῶς αὐτῆς ἐπισφίρειν, ἀλλὰ ποικίλλειν· μηδὲ δὴ ἀρχισθαι παλάκας ἀπὸ τῶν αὐτῶν, μηδὲ λήγειν εἰς τὰ αὐτὰ, ὑπερτείνοντα τὸν ἑκατέρω καιρὸν. Dionys. Halic. *De structura orat.* Cap. XII.



ne manquent pas aux moins habiles, s'ils sont animés de quelque passion: *Pectus est... quod disertus facit & vis mentis; idedque imperitis quoque, si modo sunt aliquo affectu concitati, verba non desunt.* (m).

(m) Instit. orat. X. 7.

Le mot de *naturel*, employé de tous côtés & à tout propos, me semble avoir surtout occasionné la méprise de M. Batteux, & celle de l'auteur de la *Lettre sur les sourds & muets*, qui refuse également à l'ordre analytique la qualité d'ordre naturel. » Pour bien traiter la » matière des inversions, dit celui-ci (n), je » crois qu'il est à propos d'examiner comment » les langues se sont formées. « Il suppose l'homme né muet, nommant d'abord les objets sensibles, & les désignant par leurs différentes qualités sensibles dans l'ordre de la perception: enfin après une exposition sommaire de la génération du Langage, imaginée d'après cette hypothèse, il continue ainsi: » Qu'on vous demande ce que c'est qu'un » corps, vous répondrez que c'est une substance étendue, impénétrable, figurée, colorée, » & mobile.... Si l'on vouloit ranger, dans » la même définition, les termes, suivant l'ordre naturel, on diroit, colorée, figurée, étendue, impénétrable, mobile, substance. « Pourquoi ce dernier ordre est-il appelé naturel? En voici la raison: » C'est dans cet ordre, » continue l'auteur, que les différentes qualités des portions de la matière affecteroient, » ce me semble, un homme qui verroit un

(n) Pag. 3.

**LIV. III.** » corps pour la première fois. « Ce qu'il appelle donc ici l'ordre naturel, c'est en effet *l'ordre dans lequel les idées arrivent chez nous*; au lieu que M. Batteux ne regarde comme naturel que *l'ordre dans lequel elles en sortent, quand, attachées à des mots, elles se mettent en rang pour aller, à la suite l'une de l'autre, opérer la persuasion dans ceux qui nous écoutent*. Ce sont ses propres termes.

Ces deux opinions sont également erronées; & celle qui adopte le principe de la génération des idées, est sujette à peu près aux mêmes objections, que celle qui se fonde sur le principe de l'intérêt. En premier lieu, l'ordre de la génération est tout aussi variable que celui de l'intérêt: elle tient nécessairement à la succession accidentelle des causes qui peuvent introduire les idées dans notre intelligence par les portes des sens; & elle dépend absolument des hasards qui font fortuitement naître ces causes. En second lieu, le principe de la génération des idées eût-il toute l'immutabilité exigible, il n'en seroit pas plus le fondement de l'ordre naturel des idées & des mots par rapport à l'élocution: le but de la parole n'est pas plus de rendre cette génération des idées, que de les présenter dans l'ordre dicté par l'intérêt.

Le premier but du Langage est d'exprimer clairement nos pensées; & nos pensées ne sont rien autre chose que la perception intuitive ou raisonnée des rapports qu'ont entre

Elles les idées alors présentes à notre esprit. **CH. IX.**

Or ces rapports ne dépendent ni de l'ordre généalogique de ces idées, ni du degré d'intérêt que le hasard des circonstances peut donner aux unes plutôt qu'aux autres : il n'y a point d'homme qui n'ait sa généalogie d'idées particulière & ses intérêts personnels ; ainsi le principe universel de la communication seroit anéanti, & le but du Langage absolument manqué. Le seul ordre fondamental & naturel dans les langues, est donc *l'ordre analytique des rapports qu'ont entre elles les idées partielles de nos pensées.*

Il a semblé à l'auteur de la *Lettre sur les sourds & muets*, que les premiers hommes, qu'il suppose nés sauvages & muets par le fait, ont dû régler l'ordre de leur élocution sur celui de la naissance des idées dans leur entendement, parce qu'ils n'étoient ni ne pouvoient être encore assez métaphysiciens, pour s'aviser de l'ordre que j'appelle analytique, & qu'il nomme, lui, ordre scientifique & d'institution : en conséquence, il regarde les inversions de cet ordre analytique ou scientifique comme des restes de la balbutie des premiers âges (o).

(o) P. 135.

Je croirois au contraire, que ces inversions sont des effets de l'art, & d'un art bien postérieur à l'âge de la balbutie, si jamais les hommes ont été dans le cas de balbutier. Nous parlons tous par imitation ; & de là vient que la principale règle dans toutes les langues est

**Lrv. III.** de suivre l'usage, ou l'analogie, qui en est une extension. De là vient encore non seulement, que, vivant ensemble sous un même gouvernement, nous nous entendons entre nous, parce que nous nous imitons respectivement; mais que nous entendons les écrivains du siècle dernier, sans appercevoir entre eux & nous que des différences légères qui n'altèrent en rien le fonds du Langage : ils entendoient pareillement ceux du siècle précédent, qui étoient dans le même cas à l'égard des auteurs du siècle antérieur. Cette progression, par les mêmes principes, est la même en remontant de suite & sans interruption jusqu'au temps de Charlemagne, jusqu'à Clovis, jusqu'aux plus anciens druides & aux celtes, jusqu'aux asiatiques de qui ils descendoient, jusqu'à Noé qui en est la première souche. Tous les peuples de l'Europe, ceux de toute la terre, peuvent faire le même raisonnement, & conclure que depuis Noé, à qui ils remontent tous, toutes les générations successives se sont entendues jusqu'à ce jour. Mais nous l'avons vu pour les langues anciennes, & nous le savons à n'en pas douter pour les modernes; il n'y a que l'ordre analytique, que l'auteur anonyme appelle ordre scientifique & d'institution, qui soit & qui puisse être le lien universel de la communicabilité entre les nations, & du commerce de pensées qui est l'ame de la société. Cet ordre, le plus constant dans ses principes, le plus universel.

ement adopté, le plus conforme aux procédés de notre intelligence, doit donc avoir réglé le Langage primitif, dont les idiômes postérieurs ne sont que des imitations, variées entre elles par les causes connues, qui altèrent la surface des langues sans en endommager le fond indestructible.

Si cet ordre suppose une métaphysique supérieure aux forces des premiers hommes; la seule conséquence qu'il en faille tirer, c'est que les premiers hommes n'en sont pas les auteurs. Mais qu'ils ne l'aient pas suivi, c'est une opinion inalliable avec les faits connus & avec les notions reçues sur le mécanisme des langues; tout concourt à démontrer que c'est le véritable ordre de la nature, & qu'il est antérieur à toutes les variations des usages & aux innovations de l'art.

C'est donc l'art qui a introduit l'inversion; & nous pouvons en juger par l'usage même qu'en fait quelquefois notre langue, toute analogue qu'elle est: l'inversion est dans notre usage une source de richesses, pour exprimer des idées différentes de celles que présente l'ordre analytique. *Un homme plaisant*, est un homme gai, enjoué, qui fait rire: *un plaisant homme*, se prend en mauvaise part, pour un homme ridicule, bizarre, singulier, &c. On peut voir sur cela la Grammaire françoise de M. de Wailly (p).

C'est aussi l'art qui a introduit les inversions si communes dans les langues transposi-

(p)IV.Édit.  
1766. pag.  
185-190.

LIV. III. tives; mais elles sont justifiées par les moyens & par la fin: par les moyens, en ce que les mots portent partout le signe extérieur du poste que leur assigne la nature dans l'ordre analytique, dont les droits sont conservés; par la fin, en ce que les changements faits à l'ordre analytique, sans rien ôter à la clarté de l'expression, y ajoutent & de l'harmonie pour flatter l'esprit par le plaisir de l'oreille, & de l'énergie pour arriver au cœur par la satisfaction inespérée de l'esprit. Rien en effet de plus beau ni de plus agréable que ces traits de lumière qui semblent partir d'un seul point pour embellir tout un discours, parce qu'ils sont dûs très-souvent à un mot unique placé à pro-

(9) Horat. I. pos. Exemple (9):  
Od. 28.

. . . . . *Nec quicquam tibi prodest;  
Aërias tentasse domos animoque rotundum  
Percurrisse polum, morituro.*

Quelle force d'expression dans ce *morituro* qui termine la phrase! L'ordre analytique avertit l'esprit de le rapprocher de *tibi*, avec lequel il est en concordance par raison d'identité; mais l'esprit repasse alors sur tout ce qui sépare ici ces deux corrélatifs; il voit d'un coup d'œil, & les opérations laborieuses de l'astronome, & le contraste de sa mort qui doit y mettre fin sans y avoir aucun égard: cela est pittoresque. Mais si l'ame vient à rapprocher le tout du *nec quicquam prodest* qui est à la tête, quelle vérité! quelle force! quelle énergie!

gie ! Si l'on dérangoit cette belle Construction pour suivre scrupuleusement la Construction analytique ; *sentaſſe domos aërias atque percurriſſe in animo polum rotundum nec quicquam prodeſt tibi morituro* ; on auroit encore la même pensée, énoncée avec autant ou plus de clarté ; mais l'effet est détruit : entre les mains du poète, elle est pleine d'agrément & de vigueur ; dans celles du grammairien, c'est un cadavre sans vie & sans couleur : celui-ci la fait comprendre, celui-là la fait sentir. Le moins qu'on puisse dire de cette dernière Construction ; c'est qu'elle peut suffire pour rendre la pensée d'une manière sèche, mais qu'elle ne suffit pas pour la satisfaction de l'oreille : *animo iſtuc ſatis eſt, auribus non ſatis* (r).

(r) Orat.

I. XIII. alit.  
215.

Cet avantage réel & incontestable des renversements de l'ordre analytique, dans les langues qui ont adopté des inflexions propres à cette fin, semble principalement avoir déterminé Mrs Pluche & Chompré à défendre aux maîtres qui enseignent le latin, de jamais toucher à l'ordre général de la phrase latine. « Car, dit M. Pluche (s), toutes les lan-  
« gues, & surtout les anciennes, ont une fa-  
« çon, une marche différente de celle de la  
« nôtre. C'est une autre méthode de ranger  
« les mots & de présenter les choses. Dérang-  
« gez-vous cet ordre ? vous vous privez du  
« plaisir d'entendre un vrai concert ; vous rom-  
« pez un assortiment de sons très-agréables ;

(s) Mécam.

1751. p. 115.

LIV. III. » vous affoiblissez d'ailleurs l'énergie de l'ex-  
 » pression & la force de l'image.... Le moin-  
 » dre goût suffit pour faire sentir que le latin  
 » de cette seconde phrase a perdu toute sa sa-  
 » veur. Il est anéanti. Mais ce qui mérite le  
 » plus d'attention, c'est qu'en déshonorant ce  
 » récit par la marche de la phrase françoise  
 » qu'on lui a fait prendre, on a entièrement  
 » renversé l'ordre des choses qu'on y rappor-  
 » te; & pour avoir égard au génie, ou plutôt  
 » à la pauvreté de nos langues vulgaires, on  
 » met en pièces le tableau de la nature. «

M. Chompré est de même avis, & en parle  
 (1) Moyens d'une manière aussi vive & aussi décidée (1).  
 sûrs &c. 1757 » Une phrase latine d'un auteur ancien est  
 P. 44. » un petit monument d'antiquité. Si vous dé-  
 » composez ce petit monument pour le fai-  
 » re entendre; au lieu de le construire, vous  
 » le détruisez : ainsi ce que nous appelons  
 » Construction, est réellement une destruc-  
 » tion. «

L'énonciation claire de la pensée est le pre-  
 mier objet du Langage, & le seul que puisse  
 & doive envisager la Grammaire. Dans au-  
 cune langue, on ne parvient à ce but que par  
 la peinture fidèle de la succession analytique des  
 idées que l'on distingue dans la pensée & qui  
 y sont mises en relation : cette peinture est la  
 tâche commune de toutes les langues; elles  
 ne diffèrent entre elles que par le choix des  
 couleurs & par l'entente, & pour parler sans  
 figure, par le vocabulaire & la Syntaxe. Le



vocabulaire est un objet d'exercice & de mémoire : mais la Syntaxe mérite une attention particulière de la part de quiconque veut avancer dans cette étude ou y diriger les commençants. Il faut observer tout ce qui appartient à l'ordre analytique, dont la connoissance seule peut rendre la langue intelligible : ici, la marche en est suivie régulièrement ; là, la phrase s'en écarte, mais les mots y prennent des terminaisons qui sont comme l'étiquette de la place qui leur convient dans la succession naturelle : tantôt la phrase est pleine, il n'y a aucune idée partielle qui n'y soit montrée explicitement ; tantôt elle est elliptique, tous les mots qu'elle exige n'y sont pas, mais ils sont désignés par quelques autres circonstances qu'il faut reconnoître.

Si la phrase qu'il faut traduire a toute la plénitude exigible, & qu'elle soit disposée selon l'ordre de la succession analytique ; il ne tient plus qu'au vocabulaire qu'elle ne soit entendue, elle a le plus grand degré possible de facilité, puisqu'elle est construite selon la Syntaxe commune de toutes les langues. Elle est moins facile, si elle est elliptique, quoique construite selon l'ordre naturel. C'est la même chose, s'il y a inversion à l'ordre naturel, quoique la phrase ait toute l'intégrité analytique. Mais la difficulté est au plus haut degré, s'il y a tout à la fois ellipse & inversion.

Or c'est un principe incontestable de la Di-

**LIV. III.** dactique, qu'il faut mettre dans la méthode d'enseigner le plus de facilité qu'il est possible. C'est donc contredire ce principe & renoncer à la meilleure méthode d'enseignement, que de faire traduire aux jeunes gens, le latin tel qu'il est sorti des mains des auteurs, qui écrivoient pour des hommes dont c'étoit la langue maternelle; & de n'en pas préparer la traduction par tout ce qui peut y rendre bien sensible la succession analytique, qui seule donne à l'ensemble un sens raisonnable. *Ita & vos per linguam nisi manifestum sermonem dederitis, quomodo sciatur id quod dicitur? Eritis enim in aëra loquentes (u).*

(u) I. Corinth. xiv. 9.

M. Chompré convient qu'il faut établir l'intégrité de la phrase, en suppléant les ellipses: selon lui, ce n'est pas cesser de respecter le petit monument ancien qu'il a entre les mains; ce n'est pas le détruire, quoiqu'on le charge alors de pièces qu'on y avoit jugées superflues; en un mot il ne croit pas devoir s'en dispenser, quoiqu'il rompe un assortiment de sons très-agréables, qu'il affoiblisse l'énergie de l'expression, qu'il fasse perdre à la phrase toute sa faveur, & qu'il l'anéantisse.

Pourquoi ne rendroit-on pas sensible les relations des mots, qui seules font du tout un sens complet & lié, en déterminant l'ordre analytique de leur succession, c'est-à-dire, en faisant la Construction? Personne n'oseroit dire que ce ne fût un moyen de plus pour faciliter l'intelligence du texte, objet unique de l'étu-

gie ! Si l'on dérangeroit cette belle Construction pour suivre scrupuleusement la Construction analytique ; *sentaſſe domos aërias atque percurriffe in animo polum rotundum nec quicquam prodeſt tibi morituro* ; on auroit encore la même pensée, énoncée avec autant ou plus de clarté ; mais l'effet est détruit : entre les mains du poète, elle est pleine d'agrément & de vigueur ; dans celles du grammairien, c'est un cadavre sans vie & sans couleur : celui-ci la fait comprendre, celui-là la fait sentir. Le moins qu'on puisse dire de cette dernière Construction ; c'est qu'elle peut suffire pour rendre la pensée d'une manière sèche, mais qu'elle ne suffit pas pour la satisfaction de l'oreille : *animo iſtuc ſatis eſt, auribus non ſatis* (r).

(r) *Orat.*  
I.XIII. *alib*  
215.

Cet avantage réel & incontestable des renversements de l'ordre analytique, dans les langues qui ont adopté des inflexions propres à cette fin, semble principalement avoir déterminé Mrs Pluche & Chompré à défendre aux maîtres qui enseignent le latin, de jamais toucher à l'ordre général de la phrase latine. « Car, dit M. Pluche (s), toutes les lan-  
« gues, & surtout les anciennes, ont une fa-  
« çon, une marche différente de celle de la  
« nôtre. C'est une autre méthode de ranger  
« les mots & de présenter les choses. Déranger-  
« vez-vous cet ordre ? vous vous privez du  
« plaisir d'entendre un vrai concert ; vous rom-  
« pez un assortiment de sons très-agréables ;

(s) *Mécan.*  
1751.p.115.

LIV. III. » vous affoiblissez d'ailleurs l'énergie de l'ex-  
 » pression & la force de l'image.... Le moin-  
 » dre goût suffit pour faire sentir que le latin  
 » de cette seconde phrase a perdu toute sa sa-  
 » veur. Il est anéanti. Mais ce qui mérite le  
 » plus d'attention, c'est qu'en déshonorant ce  
 » récit par la marche de la phrase françoise  
 » qu'on lui a fait prendre, on a entièrement  
 » renversé l'ordre des choses qu'on y rappor-  
 » te ; & pour avoir égard au génie, ou plutôt  
 » à la pauvreté de nos langues vulgaires, on  
 » met en pièces le tableau de la nature. «

M. Chompré est de même avis, & en parle  
 (1) Moyens d'une manière aussi vive & aussi décidée (1).  
 furs & r. 1757 » Une phrase latine d'un auteur ancien est  
 p. 44. » un petit monument d'antiquité. Si vous dé-  
 » composez ce petit monument pour le fai-  
 » re entendre ; au lieu de le construire, vous  
 » le détruisez : ainsi ce que nous appelons  
 » Construction, est réellement une destruc-  
 » tion. «

L'énonciation claire de la pensée est le pre-  
 mier objet du Langage, & le seul que puisse  
 & doive envisager la Grammaire. Dans au-  
 cune langue, on ne parvient à ce but que par  
 la peinture fidèle de la succession analytique des  
 idées que l'on distingue dans la pensée & qui  
 y sont mises en relation : cette peinture est la  
 tâche commune de toutes les langues ; elles  
 ne diffèrent entre elles que par le choix des  
 couleurs & par l'entente, & pour parler sans  
 figure, par le vocabulaire & la Syntaxe. Le

selon M. Pluche (y), à rappeler fidèlement CH. IX.  
aux définitions, aux inflexions, & aux peti- (y) Mécan.  
tes règles élémentaires, les parties qui compo- P. 155.  
sent chaque phrase latine. » Parlez ensuite des  
» raisons grammaticales, dit M. Chompré  
» (z), des cas, des temps, &c. selon les (z) Introd.  
» douze maximes fondamentales & selon les avertiss. pag.  
» ellipses que vous aurez employées : mais par- vij.  
» lez de tout cela avec sobriété, pour ne pas  
» ennuyer ni rebuter les petits auditeurs, peu  
» capables d'une longue attention. La Logique  
» grammaticale, quelle qu'elle soit, est tou-  
» jours difficile, au moins pour des commen-  
» çants. «

Fort bien : mais cet exercice grammatical ne vient qu'après que la traduction est entièrement faite ; & vous conviendrez apparemment que vos remarques ne peuvent plus alors y être d'aucun secours. Je fais bien que vous me répliquerez que ces observations prépareront toujours les esprits, pour entreprendre avec plus d'aisance une autre traduction dans un autre temps. Cela est vrai ; & il s'ensuit même de votre aveu & du soin que vous voulez que l'on prenne des raisons grammaticales, que l'étude en est utile & indispensable : mais si vous en aviez fait une exercice préliminaire à la traduction de la phrase même qui y donne lieu, vous en auriez tiré un profit & plus prompt & plus grand ; plus prompt, parce que vous auriez recueilli sur le champ dans la traduction le fruit des observations que vous au-

**LIV. III.** riez semées dans l'exercice préliminaire ; plus grand , parce que l'application étant faite plutôt & plus immédiatement , l'exemple est mieux adapté à la règle qui en devient plus claire , & la règle répand plus de lumière sur l'exemple dont le sens en est mieux développé : ce qui sera d'autant plus vrai , si la théorie de vos remarques grammaticales est suivie d'une Construction faite en conséquence ; quoi que vous puissiez en dire , elle éclairera le texte sans l'altérer , parce que vous ne la donnerez , ainsi que les suppléments d'ellipse , que comme le tableau analytique de la pensée , en montrant toujours le texte comme la seule manière usuelle & légitime de la rendre.

J'ajoute pour M. Chompré en particulier , que quelque difficile qu'on puisse imaginer la Logique grammaticale , c'est pourtant le seul moyen sûr que l'on puisse généralement employer , pour introduire les commençants à l'étude des langues. Il faut assurément faire quelque fond sur leur mémoire , & lui donner sa tâche ; tout le vocabulaire est de son ressort : mais les mener dans les routes obscures d'une langue qui leur est inconnue , sans leur donner le secours du flambeau de la Logique , ou en portant ce flambeau derrière eux au lieu de les en faire précéder ; c'est d'abord retarder volontairement les progrès qu'ils peuvent y faire , & c'est d'ailleurs donner à leur esprit la malheureuse habitude d'aller sans raisonner ;

de de la Grammaire : & pour s'y dérober, on  
prétend que c'est détruire l'harmonie de la  
phrase latine ; que » c'est empêcher l'oreille  
» d'en sentir le caractère , dépouiller la belle  
» latinité de ses vraies parures , la réduire à la  
» pauvreté des langues modernes , & accou-  
» tumer l'esprit à se familiariser avec la rusti-  
» cité (x). »

(x) Mécan.  
des lang. p.  
128.

Eh que m'importe que l'on détruise un af-  
fortiment, qui n'a ni ne peut avoir pour moi  
rien d'harmonieux , puisque nous ne connoi-  
sons plus les principes de la vraie prononcia-  
tion du latin ? Quand je les connoitrois , ces  
principes ; que m'importeroit qu'on laissât sub-  
sister l'harmonie , si elle m'empêchoit d'en-  
tendre le sens de la phrase ? Vous êtes char-  
gé de m'enseigner la langue latine ; & vous  
venez arrêter les progrès que je pourrois y  
faire , par la manie que vous avez d'en con-  
server l'harmonie & le nombre. Laissez ce  
soin à mon maître de Rhétorique , c'est son  
vrai lot : le vôtre est de mettre dans son plus  
grand jour la pensée qui est l'objet de la phrase  
latine , & d'écarter tout ce qui peut en empêcher  
ou en retarder l'intelligence. Dépouillez-vous  
de vos préjugés contre la marche des langues  
modernes , & adoucissez les qualifications  
odieuses dont vous flétrissez leurs procédés.  
Il n'y a point de rusticité dans des procédés  
dictés par la nature , & suivis d'une façon ou  
d'une autre dans toutes les langues ; & il est  
injuste de les regarder comme pauvres , quand

**LIV. III.** peine, & l'inutilité : peut-être verrons-nous enfin des éléments raisonnables de cette Logique grammaticale, qui, au fond, diffère assez peu de celle que la Philosophie revendique.

Mais elle est nécessaire, comme la clarté de l'énonciation qui en est l'objet. L'harmonie, l'élégance, la parure sont des objets d'un second ordre, qui n'ont & ne doivent avoir lieu qu'après la clarté, & jamais à ses dépens : & l'étude de ces agréments ne doit venir qu'après celle des éléments fondamentaux, à moins qu'on ne veuille rendre inutiles les plus grands efforts, en les étouffant par le concours.

Au surplus qui empêche un maître habile, après qu'il a conduit ses élèves à l'intelligence du sens, par l'analyse & la Construction grammaticale, de leur faire remarquer les beautés accessoiress qui peuvent se trouver dans la Construction usuelle ? Quand ils entendent le sens du texte, & qu'ils sont prévenus sur les effets pittoresques de la disposition où s'y trouvent les mots ; qu'on le leur fasse relire sans dérangement : leur oreille en sera frappée bien plus agréablement & plus utilement, parce que l'ame prêtera à l'organe sa sensibilité, & l'esprit sa lumière. Le petit inconvénient qu'il pourroit y avoir à faire la Construction, si pourtant il est vrai qu'il y en ait un, sera amplement compensé par ce dernier exercice, & tous les intérêts seront conciliés.

Il semble que M. Batteux les ait crus in-



conciliables , & il est hors de doute que le principe de l'élocution oratoire , quel qu'il puisse être , lui a paru devoir l'emporter sur celui de la clarté grammaticale. On a vu qu'il avoit formellement reconnu la réalité , & peut-être la nécessité de l'ordre grammatical ; qu'il avoit même déclaré que ce n'étoit point de cela qu'il s'agissoit dans son ouvrage. C'est néanmoins d'après ses vûes , c'est sous ses yeux , & presque sur son bureau , que MM. Pluche & Chompré , ses prosélytes & ses amis , ont construit leur méthode d'enseignement , où ils se déclarent contre la Construction grammaticale ; quoique M. Batteux en reconnoisse l'ordre comme *ordre d'enseignement* : c'est lui-même qui le nomme ainsi. Il y a plus : M. du Marçais (a) regarde comme naturelle , par rapport à la phrase grammaticale , la Construction analytique , dont je crois avoir solidement établi l'existence & la nécessité ; & M. Batteux vient de prendre la plume pour réfuter M. du Marçais : c'est l'objet de la III. lettre de l'ouvrage intitulé *De la Construction oratoire*. Qu'il me soit permis d'en examiner ici quelques articles.

(a) Encyclop. au mot CONSTRUCTION.

I. Après avoir observé d'après l'encyclopédiste même , que la Construction usuelle des latins renversoit perpétuellement la Construction analytique , voici comment s'exprime M. Batteux (b) : » Cette propriété de la Construction latine n'auroit-elle pas dû arrêter » court le savant grammairien ? Il étoit aisé ,

(b) Pag. 83.  
85.

**LIV. III.** » en voyant une langue riche & parfaitement  
 » flexible, suivre constamment un ordre con-  
 » traire à l'ordre qui nous paroît naturel, de  
 » soupçonner qu'il pouvoit y avoir un autre  
 » ordre aussi naturel que celui de l'esprit &  
 » des idées. Il étoit même difficile de suppo-  
 » ser que la langue des Cicéron, des Tére-  
 » ce, des Virgile, &c. étant libre de suivre  
 » partout cet ordre naturel des idées, se fût  
 » fait une règle constante d'en suivre un qui  
 » le renverse de tout point. M. du Marçais a  
 » vu le fait, il en a même reconnu & indiqué  
 » la raison, qui est dans le génie & le méca-  
 » nisme de la langue.... Mais il en conclut  
 » que la langue latine, libre de suivre par-  
 » tout la nature, qui est la seule voie de la  
 » persuasion, ne la suivoit presque jamais; &  
 » que la françoise, enchaînée & contrainte  
 » par la roideur & la configuration de ses  
 » mots, la suivoit presque toujours. On sent  
 » la singularité de cette conséquence. »

Aucune de ces considérations n'a dû arrêter l'encyclopédiste. La fin du Langage est l'exposition claire de la pensée; l'ordre analytique est le seul moyen naturel pour y parvenir; on en voit les traces si bien marquées dans les langues mêmes dont l'usage en autorise le renversement, que les grammairiens grecs & latins, libres de tous les préjugés de nos langues analogues, l'ont reconnu comme règle fondamentale & y ont ramené les phrases qui avoient contracté quelque obscurité en

ne le suivant pas ; nous avons vu que Denys d'Halicarnasse même n'a pas cessé de le regarder comme naturel , quoiqu'il n'ait pu en faire le fondement de la Construction oratoire : & M. Batteux , qui ne croit naturel apparemment que ce qui favorise ses vûes , trouve singulière la conséquence que tire M. du Marfais des principes avoués de part & d'autre. La prétention de l'académicien me paroît bien plus singulière.

L'ordre analytique une fois reconnu pour naturel , juger d'après la marche du latin qu'il y a un autre ordre aussi naturel au langage ; c'est imiter , si je ne me trompe , ces sauvages qui virent pour la première fois des hommes vêtus , & qui prirent leurs habillements pour des parties naturelles de leurs individus.

Mais je veux qu'il y ait un ordre naturel pour l'élocution oratoire , soit narrative soit pathétique , & que cet ordre soit celui qu'assigne M. Batteux : peut il s'ensuivre que l'ordre analytique ne soit pas l'ordre naturel pour l'élocution purement grammaticale ?

II. M. Batteux rapporte les motifs de M. du Marfais pour regarder comme naturelle la Construction analytique , dont la principale & la dernière est *qu'elle suit la nature , c'est-à-dire , qu'elle énonce les mots selon l'état où l'esprit conçoit les choses.* » Alors , dit son censeur (c) , M. du Marfais oublie que son raisonnement , pour être bon , devrait être ap-

(c) P. 86.

**LIV. III.** » plicable à toutes les langues, & qu'il n'en  
» peut faire d'application qu'à la françoise. «

Il me semble avoir prouvé que la Construction analytique est le lien nécessaire de la communication entre tous les idiômes ; & ce que j'ai dit pour le prouver, M. du Marfais n'a manqué que de le dire ; il le savoit, & peut-être l'auroit-il dit s'il eût vécu : en tout cas je l'ai dit.

» Cette marche d'instruction qu'il prétend  
» conduire à la Construction naturelle, n'y a  
» conduit ni les grecs ni les latins ; pourquoi  
» donc y conduiroit-elle les françois ? «

Si M. Batteux, par Construction naturelle, entend celle qu'il veut établir sur l'intérêt ou sur l'ordre des événements ; il a raison : la marche des instructions grammaticales n'y a conduit ni les grecs, ni les latins, ni les françois, & n'y conduira jamais personne. Mais cette marche a conduit tous les hommes à la Construction analytique, & celle-ci leur donne l'intelligence de toutes les langues.

» M. du Marfais confond l'enseignement don-  
» né avec l'impression reçue. «

M. Batteux confond les passions avec la vérité, l'intérêt avec la clarté, la Rhétorique avec la Grammaire, & la peinture accidentelle des mouvements du cœur avec l'exposition claire & précise des perceptions intuitives de l'esprit.

» L'ordre d'enseignement est spéculatif sans  
» doute, il ne peut être autre chose ; c'est celui

» qui est suivi dans le procédé présenté par **CH. IX.**  
» M. du Marfais. «

Il est donc avoué que le procédé de M. du Marfais suit l'ordre spéculatif & d'enseignement. Comment donc s'est-il pu faire que MM. Pluche & Chompré, pour entrer dans les vûes de M. Batteux, aient adopté une méthode d'enseignement qui rejette l'ordre spéculatif & d'enseignement, reconnu pour tel par M. Batteux ? Je vais plus loin : qui dit ordre *spéculatif*, dit, ou ne s'entend pas, que c'est un ordre fondé sur la théorie raisonnée des principes immuables & nécessaires ; & qui dit ordre *d'enseignement*, avoue que toute institution qui s'en éloigne doit être rejetée comme contraire aux principes fondamentaux. *C'est, dit-on, l'ordre qui est suivi dans le procédé de M. du Marfais.* C'est donc M. du Marfais qui est dans la bonne voie de l'enseignement, du moins à cet égard.

III. » M. du Marfais, qu'on me permette  
» de le dire (d), est toujours à côté de la (d) *Page 39.*  
» question. On lui accordera aisément que sans 90.  
» l'expression des rapports les mots ne for-  
» ment aucun sens : cela est vrai essentielle-  
» ment, non seulement dans le latin, mais  
» dans toute langue. On lui accordera encore  
» que l'esprit doit avoir prévu & comme pres-  
» senti le sens avant que l'ame soit émue. Mais  
» suit-il de là que dans les langues où les mots  
» renferment en eux-mêmes l'idée de l'objet  
» & celle de ses rapports grammaticaux, il

## § 24 *Élémens de la Syntaxe.*

**LIV. III.** » en voyant une langue riche & parfaitement  
 » flexible, suivre constamment un ordre con-  
 » traire à l'ordre qui nous paroît naturel, de  
 » soupçonner qu'il pouvoit y avoir un autre  
 » ordre aussi naturel que celui de l'esprit &  
 » des idées. Il étoit même difficile de suppo-  
 » ser que la langue des Cicéron, des Tére-  
 » ce, des Virgile, &c. étant libre de suivre  
 » partout cet ordre naturel des idées, se fût  
 » fait une règle constante d'en suivre un qui  
 » le renverse de tout point. M. du Marçais a  
 » vu le fait, il en a même reconnu & indiqué  
 » la raison, qui est dans le génie & le méca-  
 » nisme de la langue.... Mais il en conclut  
 » que la langue latine, libre de suivre par-  
 » tout la nature, qui est la seule voie de la  
 » persuasion, ne la suivoit presque jamais; &  
 » que la françoise, enchaînée & contrainte  
 » par la roideur & la configuration de ses  
 » mots, la suivoit presque toujours. On sent  
 » la singularité de cette conséquence. »

Aucune de ces considérations n'a dû arrêter l'encyclopédiste. La fin du Langage est l'exposition claire de la pensée; l'ordre analytique est le seul moyen naturel pour y parvenir; on en voit les traces si bien marquées dans les langues mêmes dont l'usage en autorise le renversement, que les grammairiens grecs & latins, libres de tous les préjugés de nos langues analogues, l'ont reconnu comme règle fondamentale & y ont ramené les phrases qui avoient contracté quelque obscurité en

tion analytique, qu'il regarde comme le prototype universel de tous les idiômes : mais il n'a jamais regardé comme vicieux les dérangements de cet ordre primitif, qui n'ont été autorisés qu'à la charge de faire prendre aux mots des inflexions qui caractérisent leurs rapports à cet ordre ; jamais il n'a prétendu que Virgile n'ait pu dire avec l'exactitude requise en fait de Langage, *Arma virumque cano*, & qu'il n'y eût de bien dit que *Cano arma virumque* : il a seulement voulu dire que ce dernier arrangement étoit seul conforme à l'ordre analytique, le seul qui représentât bien la succession naturelle des idées & de leurs relations dans la pensée rendue par ces mots.

» Mais ce qui n'est point indifférent (e), (e) P. 90.  
 » c'est que M. du Marfais convienne lui-même  
 » que sa Construction est l'ordre que la viva-  
 » cité, l'empressement de l'imagination, &  
 » l'harmonie avoient renversé. Cette Construc-  
 » tion est donc l'ordre contraire à la vivacité,  
 » à l'empressement de l'imagination, à l'élé-  
 » gance, & à l'harmonie ; c'est donc l'ordre  
 » contraire à l'éloquence, & par conséquent  
 » l'ordre contraire à la nature. «

Qu'il me soit permis de m'inscrire en faux, du moins contre cette dernière conséquence ; elle suppose ce qui n'est ni avoué ni vrai. La nature du Langage consiste uniquement, ou du moins elle consiste essentiellement & principalement dans la manifestation des pensées, par l'exposition fidèle de l'analyse qu'en fait

LIV. III. l'esprit : de là vient que cette analyse est le fondement de la Syntaxe de toutes les langues, comme je l'ai fait voir. L'élégance & l'harmonie, qui ont, si l'on veut, leurs principes naturels, sont pourtant des choses purement accidentelles à l'énonciation des pensées & accessoire à la nature du Langage. *Romanus sum civis & Civis romanus sum*, c'est la même pensée, énoncée selon la même Syntaxe, parce que la Syntaxe est la partie nécessaire du Langage & qu'elle est conforme à sa nature : mais les mots sont diversement combinés dans les deux phrases ; ou parce qu'on a consulté des principes différents d'harmonie ; ou parce qu'au moyen des terminaisons tout arrangement étoit bon, & que le hasard ou le caprice en ont décidé dans les deux circonstances. L'ordre analytique peut donc être contraire à l'éloquence sans être contraire à la nature du Langage, pour lequel l'éloquence n'est qu'un accessoire artificiel.

(f) P. 91. M. Batteux a beau ajouter (f) que » la vivacité du discours n'est autre chose qu'un » cours rapide des mots entraînés par la chaîne naturelle de nos sentiments ; que l'empressement de l'imagination est la nature » elle-même qui nous pousse, qui nous presse, » qui nous emporte ; que l'élégance n'est autre chose que la nature dessinée avec la précision de ses rapports & de ses contours ; » que l'harmonie, le nombre, le rythme, ne » sont que la marche cadencée de la nature,



tion analytique, qu'il regarde comme le prototype universel de tous les idiômes : mais il n'a jamais regardé comme vicieux les dérangements de cet ordre primitif, qui n'ont été autorisés qu'à la charge de faire prendre aux mots des inflexions qui caractérisent leurs rapports à cet ordre ; jamais il n'a prétendu que Virgile n'ait pu dire avec l'exactitude requise en fait de Langage, *Arma virumque cano*, & qu'il n'y eût de bien dit que *Cano arma virumque* : il a seulement voulu dire que ce dernier arrangement étoit seul conforme à l'ordre analytique, le seul qui représentât bien la succession naturelle des idées & de leurs relations dans la pensée rendue par ces mots.

» Mais ce qui n'est point indifférent (e), (e) P. 90.  
 » c'est que M. du Marçais convienne lui-même  
 » que sa Construction est l'ordre que la viva-  
 » cité, l'empressement de l'imagination, &  
 » l'harmonie avoient renversé. Cette Construc-  
 » tion est donc l'ordre contraire à la vivacité,  
 » à l'empressement de l'imagination, à l'élé-  
 » gance, & à l'harmonie ; c'est donc l'ordre  
 » contraire à l'éloquence, & par conséquent  
 » l'ordre contraire à la nature. «

Qu'il me soit permis de m'inscrire en faux, du moins contre cette dernière conséquence ; elle suppose ce qui n'est ni avoué ni vrai. La nature du Langage consiste uniquement, ou du moins elle consiste essentiellement & principalement dans la manifestation des pensées, par l'exposition fidèle de l'analyse qu'en fait

LIV. III. l'esprit : de là vient que cette analyse est le fondement de la Syntaxe de toutes les langues, comme je l'ai fait voir. L'élégance & l'harmonie, qui ont, si l'on veut, leurs principes naturels, sont pourtant des choses purement accidentelles à l'énonciation des pensées & accessoire à la nature du Langage. *Romanus sum civis & Civis romanus sum*, c'est la même pensée, énoncée selon la même Syntaxe, parce que la Syntaxe est la partie nécessaire du Langage & qu'elle est conforme à sa nature : mais les mots sont diversement combinés dans les deux phrases ; ou parce qu'on a consulté des principes différents d'harmonie ; ou parce qu'au moyen des terminaisons tout arrangement étoit bon, & que le hasard ou le caprice en ont décidé dans les deux circonstances. L'ordre analytique peut donc être contraire à l'éloquence sans être contraire à la nature du Langage, pour lequel l'éloquence n'est qu'un accessoire artificiel.

(f) P. 91. M. Batteux a beau ajouter (f) que » la vivacité du discours n'est autre chose qu'un » cours rapide des mots entraînés par la chaîne naturelle de nos sentiments ; que l'empressement de l'imagination est la nature » elle-même qui nous pousse, qui nous presse, » qui nous emporte ; que l'élégance n'est autre chose que la nature dessinée avec la précision de ses rapports & de ses contours ; » que l'harmonie, le nombre, le rythme, ne » sont que la marche cadencée de la nature,

rendue , autant qu'elle peut l'être , par le choix & par la suite des sons & des mots : « il a beau ajoûter ailleurs , (g) » que dans toute langue c'est toujours pour quelque intérêt que l'on parle : « il ne prouve rien par là , de ce qu'il avoit à prouver à M. du Marfais. Si le grammairien & le rhéteur ne doivent pas envisager la parole sous le même point de vûe ; l'opinion de M. du Marfais ne devoit importer en rien à M. Batteux , ni celle de M. Batteux à M. du Marfais. Mais M. Batteux veut étendre ses vûes sur l'élocution oratoire jusqu'à l'élocution grammaticale. Il voit la nature dans l'empressement de l'imagination , dans la vivacité du discours , dans l'élégance , dans l'harmonie : & il oublie que ce sont différents aspects de la nature , des aspects changeants & variables , des aspects accidentels ; au lieu que l'aspect perpétuellement dessiné par l'analyse grammaticale , est le principal aspect par rapport à la parole : il oublie que la vivacité , l'élégance , l'harmonie ne peignent que la nature mobile de nos intérêts , de nos passions , de nos plaisirs ; au lieu que l'analyse grammaticale peint la nature uniforme & invariable des opérations de notre esprit , la nature de nos pensées. Une fois pour toutes , ce qui est naturel dans la Grammaire est accidentel ou étranger pour la Rhétorique ; ce qui est naturel dans la Rhétorique est accidentel ou étranger dans la Grammaire. S'il est vrai que la fin prochaine du Langage soit

**LIV. III.** l'exposition claire de la pensée par la peinture fidèle de l'analyse qu'en fait l'esprit ; la peinture des passions ne sauroit plus en être qu'une fin éloignée , & la fin prochaine en devient un moyen. Mais ce moyen doit être employé selon sa nature ; sinon , il est anéanti : de là vient que les règles de la Syntaxe sont toujours suivies par l'orateur le plus éloquent, sous peine d'être inintelligible ou au moins ridicule. Qu'il soit donc vrai , ou non , que c'est toujours pour quelque intérêt que l'on parle ; il est d'une vérité antérieure & plus certaine encore , que l'on parle pour faire connoître ses pensées.

Il y auroit encore bien des petites observations de détail à faire sur cette lettre de M. Batteux : mais après celles que je viens de faire pour l'intérêt du système que je défends ici ; le reste ne seroit peut-être bon qu'à fatiguer le lecteur , & à lui persuader fausement que j'ai , à l'égard du savant que je combats, d'autres sentiments que ceux de l'estime & de la vénération qui lui sont dues. J'aurois même supprimé mes remarques sur sa lettre , si je n'avois regardé comme un devoir , sacré pour moi , de répondre quelque chose pour le savant grammairien qui y est attaqué ; vu que j'ai eu l'honneur de lui succéder pour la composition des articles de Grammaire de l'*Encyclopédie*. Ce n'est pas que je le croie irrépréhensible en tout ; on verra souvent , & dans l'*Encyclopédie* & dans cet ouvrage , que

» qui se rencontre également dans les deux  
 » Constructions latines , *Alexander vicit Da-*  
 » *rium* , *Darium vicit Alexander*. Elles sont  
 » donc aussi naturelles l'une que l'autre. On  
 » ne se trompe à ce sujet , que parce qu'on  
 » prend pour plus naturel , un ordre qui n'est  
 » qu'une habitude que le caractère de notre  
 » langue nous a fait contracter. Il y a cepen-  
 » dant dans le françois même des Construc-  
 » tions qui auroient pu faire éviter cette er-  
 » reur , puisque le nominatif y est beaucoup  
 » mieux après le verbe : on dit , par exemple ,  
 » *Darius que vainquit Alexandre*. «

Voilà peut-être , contre la doctrine de la Construction naturelle , l'objection la plus forte que l'on puisse faire ; parce qu'elle sort du fonds même où j'en puise les principes. Elle n'est pourtant pas insoluble ; & j'ose le dire hardiment , elle est plus ingénieuse que solide.

L'auteur s'attache uniquement à l'idée générale & vague de liaison ; & il est vrai qu'à partir de là , les deux Constructions latines sont également naturelles , parce que les mots qui ont entre eux des liaisons immédiates , y sont liés immédiatement ; *Alexander vicit* ou *vicit Alexander* , c'est la même chose quant à la liaison ; & il en est de même de *vicit Darium* ou *Darium vicit* : l'idée vague de liaison n'indique ni priorité ni postériorité.

Mais puisque la parole doit être l'image de l'analyse de la pensée ; en sera-t-elle une ima-

LIV. III. ge bien parfaite , si elle se contente d'en crayonner simplement les traits les plus généraux ? Il faut dans votre portrait deux yeux, un nez, une bouche, un teint, &c. Entrez dans le premier atelier ; vous y trouverez tout cela : est-ce votre portrait ? Non ; parce que ce n'est pas assez , pour vous représenter, de réunir des yeux, un nez, une bouche, &c. il faut que toutes ces parties soient ressemblantes à celles de l'original, proportionnées & situées comme dans l'original. Il en est de même de la parole : il ne suffit pas d'y rendre sensible la liaison des mots pour peindre l'analyse de la pensée, même en se conformant à la plus grande liaison, à la liaison la plus immédiate des idées ; il faut peindre telle liaison, fondée sur tel rapport. Or ce rapport a un premier terme, puis un second : s'ils se suivent immédiatement, la plus grande liaison est observée ; mais alors même, si vous nommez d'abord le second & ensuite le premier, il est palpable que vous renversez la nature, tout autant qu'un peintre qui nous présenteroit l'image d'un arbre ayant les racines en haut & les feuilles en terre : ce peintre se conformeroit autant à la plus grande liaison des parties de l'arbre, que vous à celle des idées. C'est ici le moment de sentir la justesse du mot de Priscien, qui n'a pas désigné l'ordre analytique par le seul mot *conjunctio*, mais qui l'a marqué par *conjunctio sequens*.

Il est vrai qu'en françois il vaut mieux dire, *Darius que vainquit Alexandre*, que de dire, *Darius qu'Alexandre vainquit*; & j'avoue que c'est pour se conformer mieux à l'indication de la nature, en observant la liaison la plus immédiate des idées: car *que* est le complément de *vainquit*, & ce verbe a pour sujet *Alexandre*. Cependant l'ordre de la nature est renversé, quoique la chaîne des liaisons immédiates soit conservée. Mais en disant, *Darius qu'Alexandre vainquit*, l'ordre seroit encore renversé, puisque le complément *que* seroit avant le verbe *vainquit*; & la chaîne des liaisons seroit rompue, puisqu'il y auroit, entre *que* & *vainquit*, le sujet *Alexandre*, qui sépareroit ces deux corrélatifs: le désordre seroit plus grand.

Notre langue, qui fait son capital de la clarté de l'énonciation, doit donc préférer celui des deux arrangements où il y a le moins de désordre: mais celui même qu'elle adopte est contre nature & se trouve en effet dans le cas de l'Inversion. C'est précisément pour cela que le mot *que* est décliné à l'exclusion des autres articles. Celui-ci est conjonctif par sa nature: or tout mot qui sert à lier, doit être entre les deux parties dont il indique la liaison; c'est une loi dont on ne s'écarte pas, ou dont on ne s'écarte que bien peu, même dans les langues transpositives. Quand l'article conjonctif est en même temps sujet de la proposition incidente qu'il joint

**Liv. III.** avec l'antécédent; il prend dans l'incidente la première place, qui lui convient à toutes sortes de titres: alors il garde sa terminaison primitive & directe, *qui*; c'est son nominatif. Si au contraire ce mot est complément du verbe, la première place ne lui convient plus qu'à raison de sa vertu conjonctive, & c'est à ce titre qu'il la garde: mais comme complément, il est déplacé; & c'est pour éviter l'équivoque, qu'on lui a donné un cas particulier, *que*, lequel, en indiquant cette seconde espèce de service, certifie en même temps le déplacement, de la même manière précisément que les cas des grecs, des latins, & des allemands.

(i) Cours de  
B. L. 1750.  
Tom. IV. p.  
338.

Ce qu'on allègue donc ici comme une Construction naturelle dans la phrase françoise, ne sert qu'à faire voir que l'ordre analytique y est transgressé, mais respecté comme l'ordre primitif & naturel. Et il ne faut pas croire, comme l'insinue M. Batteux (i), que nous ayons introduit ce cas pour revenir à l'ordre des latins, dont les procédés après tout importent peu à notre langue: mais forcés, comme les latins & comme toutes les autres nations, de placer cet article conjonctif à la tête de la proposition incidente, lors même qu'il est complément du verbe; nous n'aurions pu nous dispenser de lui donner un cas adverbial, sans compromettre souvent la clarté de l'énonciation, qui est l'objet immédiat du Langage, l'objet unique de la Gram-



maire , & l'objet caractéristique & distinctif de la langue françoise. On voit par là même jusqu'où elle porte ses scrupules à l'égard de l'ordre analytique , quand elle est forcée d'en abandonner la marche : ici elle introduit extraordinairement un cas , afin de constater le droit de l'analyse en y dérogeant : ailleurs , si elle porte le sujet après le verbe pour indiquer quelque vûe non énoncée ; elle veut que le verbe & le sujet soient alors désignés dans l'orthographe comme un seul mot , au moyen du tiret qui les réunit , afin qu'il y paroisse plutôt déclinaison qu'Inversion ; *demandé-je , voulez-vous , dort-il , &c.*

Tant de précautions , prises partout avec la plus rigoureuse attention , pour suivre ou pour indiquer la marche de la Construction analytique , démontrent évidemment , qu'il me soit permis de le redire , que c'est la Construction unique qui ait sur la Syntaxe de toutes les langues une influence nécessaire , la seule qui contribue à donner aux mots réunis un sens clair & précis , la seule dont l'inobservation feroit de la parole humaine un vain & simple bruit semblable aux cris inarticulés des animaux , la seule en un mot qui soit naturelle. Un arrangement de mots , qui soit le renversement de cet ordre analytique , est précisément l'espèce d'Inversion reconnue pour telle jusqu'à présent par tous les grammairiens , & la seule par conséquent à laquelle il faille en donner le nom. Envisager un autre ordre que

**LIV. III.** l'ordre analytique & grammatical, quand on parle d'Inversion ; c'est rompre la communication, j'ai presque dit la communion, avec les plus habiles maîtres anciens & modernes ; c'est contredire l'usage, qui a un empire également absolu & nécessaire sur le langage didactique comme sur le langage national ; c'est commettre un véritable barbarisme.

M. Batteux, qui rapporte l'idée d'Inversion à l'ordre d'intérêt dont il fait la base de l'élocution oratoire, m'alléguera, je le fais bien, sa déclaration expresse, énoncée dans toutes les éditions de son système, que n'envisageant que l'ordre oratoire, il ne doit donner le nom d'Inversion qu'au renversement de cet ordre ; & qu'enfin l'usage des termes didactiques est arbitraire, pourvu que l'on ait la précaution d'établir par de bonnes définitions le sens qu'on prétend y attacher.

Je réponds que la liberté d'introduire, dans le langage même des sciences & des arts, des mots absolument nouveaux, ou de donner à des mots déjà connus un sens différent de celui qui leur est ordinaire, n'est pas une licence effrénée, qui puisse tout changer sans retenue & innover sans raison : *Dabitur licentia sumpta pudenter*, dit à ce sujet un grand

(k) Horat. maître (k), bien connu de M. Batteux. Pour *Art. poët.* 51. être dans les bornes indiquées par cette maxime, il faut montrer l'abus de l'ancien usage, & l'utilité ou même la nécessité du changement ; sans quoi il faut respecter inviola-

blement ce qu'on trouve établi, sous peine CH. IX.  
d'être censuré ou mal entendu.

Loin d'avoir pris aucune de ces précautions, il semble au contraire que M. Batteux ait prétendu parler le langage ordinaire; & quand il annonce ce qu'il se propose de discuter sur l'Inversion, il n'est pas naturel d'imaginer qu'il en parle autrement que le commun des grammairiens. » L'objet de cet examen, » dit-il (l), se réduit à reconnoître quelle est » la différence de la *structure* des mots dans » les deux langues, & quelles sont les causes » de ce qu'on appelle *gallicisme*, *latinisme*, » &c. « Ce mot *structure* n'exprime-t-il pas rigoureusement le mécanisme des langues & la disposition artificielle des mots autorisée dans chaque idiôme par les lois de la Syntaxe? N'est-ce pas aussi de ce mécanisme que dépendent les idiotismes de chaque langue? N'est-ce pas à la Construction grammaticale que MM. Pluche & Chompré ont appliqué la doctrine de M. Batteux; puisqu'ils ont exposé dans leurs ouvrages des moyens d'enseigner la Grammaire opposés aux moyens reçus? Or il est certain que le principe qu'ils appliquent à la Construction grammaticale, est celui de M. Batteux pour la Construction oratoire; il en convient lui-même (m): il est également certain que M. Batteux ne dispute contre M. du Marçais que relativement à la Grammaire. Eh que faut-il donc penser de la distinction qu'il fait entre l'ordre grammatical

(l) Cours  
de B. Lettr.  
Tom. IV. p.  
295.

(m) Ibid.  
p. 305. à la  
note.

» pour une propriété de la langue latine. Mais  
 » il y a plusieurs espèces d'Hyperbate qui sont  
 » de véritables figures de Grammaire. «

Tous ces auteurs rapportent également l'Inversion & l'Hyperbate à la Construction naturelle & analytique ; mais ils confondent deux choses qu'il y a lieu de croire très-différentes & très-distinctes. Il y a en effet dans l'Inversion & dans l'Hyperbate un véritable renversement de l'ordre analytique ; & à partir de ce point de vûe général, on a pu aisément s'y méprendre : mais il falloit prendre garde si les deux cas présentoient la même espèce de renversement. Quintilien (r) nous fournit un motif légitime d'en douter : il cite comme un exemple d'Hyperbate cette phrase de Cicéron (s) : *Animadverti, Judices, omnem accusatoris orationem in duas divisam esse partes* ; & il indique aussitôt le tour qui auroit été sans Hyperbate : *nam in duas partes divisam esse rectum erat, sed durum & incomptum*. Or le tour que Quintilien appelle ici *rectum*, par opposition à celui qu'il avoit nommé auparavant *inversum*, est encore un renversement de l'ordre naturel ou analytique ; en un mot il y a encore Inversion dans *in duas partes divisam esse*, & le rhéteur romain nous assure qu'il n'y a plus d'Hyperbate.

(r) *Instit. orat.* VIII. 6.

(s) *Pro Cluentio*, init.

(t) De la Constr. orat. Lett. III. P. 82.

Si l'on veut en croire M. Batteux (t) ;  
 » ou l'Hyperbate n'étoit point sentie par les  
 » latins, puisque c'étoit leur Construction na-  
 » turelle ; ou si elle étoit sentie comme figure,  
 » elle

« elle devoit se définir chez eux, non par le renversement, mais par l'observation de l'ordre successif de la Construction simple. »

Il est étonnant que le préjugé de son système ait fait oublier à M. Batteux, que Quintilien n'a défini l'Hyperbate que comme un dérangement de la Construction naturelle. *In duas divisam esse partes* est-il conforme à l'ordre successif de cette Construction ? ou n'est-il pas vrai que Quintilien donne cette phrase comme un exemple d'Hyperbate ? ou enfin faut-il dire que Quintilien n'étoit pas en état de distinguer les locutions figurées d'avec les simples dans sa langue maternelle, & que M. Batteux a trouvé le vrai principe par où l'on doit en juger ?

« L'Hyperbate, dans toute langue où elle est figure, doit, ce me semble, dit le rhéteur moderne (u), être le renversement de l'ordre usité dans cette même langue... Or la Construction latine est... la Construction contraire à la Construction simple ; l'Hyperbate, chez les latins, devoit donc être l'observation, & non le renversement de la Construction simple. »

(u) Ibid.

Ce raisonnement de M. Batteux suppose un principe plus général : c'est qu'une *Figure est une locution éloignée de la manière ordinaire & usitée dans une langue* ; & j'avoue que c'est à peu près la notion qu'en ont donnée tous les rhéteurs & les grammairiens. Mais elle me semble bien peu réfléchie. *Equitare in arum*

**Liv. III.** *dine longá* en latin, & en françois *Aller à cheval sur un bâton*, sont des expressions si ordinaires dans ces langues qu'on n'y parle pas même autrement; & cependant il est généralement avoué que ce sont des expressions figurées. Ne parle-t-on pas figurément, quand on dit *les lumières de l'esprit*, *les vûes du Gouvernement*, *un homme de poids*, &c? & n'est-ce pas la manière ordinaire ou même unique de rendre ces idées dans notre langue?

Une *Figure*, dans le Langage, est donc une locution éloignée, non de la manière ordinaire & usitée, mais de la manière naturelle de rendre les mêmes idées dans quelque idiôme que ce soit; en sorte qu'ordinairement ce qui est figure dans un idiôme le sera encore dans un autre, s'il passe littéralement de l'un à l'autre sans blesser les décisions de l'usage. Ainsi 1<sup>o</sup>. il est naturel d'employer dans une langue des dictions conformes à l'analogie de la langue, *audivisti*, *amari*: c'est une figure, quand l'usage permet d'en retrancher, *audisti*; ou d'y ajouter, *amarier*. 2<sup>o</sup>. Il est naturel d'appeler chaque chose par un nom qui lui appartienne en propre: c'est une figure, quand l'usage permet de substituer au mot propre, un autre mot qui ne le remplace que par une sorte de relation qui est sensible, *un village de deux-cents feux*, *trois-cents voiles*, *cet homme est un lion* ou *un renard*; ou bien d'emprunter un mot analogue au défaut d'un mot propre, *le feu de l'imagination*, *l'ardeur du*

## De l'Invers. & de l'Hyperbate. 347

*Te, equitare in arundine* : & c'est à cette CH. IX.  
 dernière espèce de figure que Quintilien rap-  
 porte la Catachrèse ; *Multa sunt & græcè &*  
*ælinè non denominata : nam & qui jaculum*  
*mittit, jaculari dicitur ; qui pilam aut sudem,*  
*appellatione privatim sibi assignatâ caret... unde*  
*Sufio, quæ κνράχεντι dicitur, necessaria (x).* (\*) Instit.  
 orat. VIII. 2.

1°. Il est naturel d'énoncer dans l'oraison  
 toutes les idées partielles de la pensée que  
 on veut rendre, *eo ad ædem Castoris* : c'est  
 une figure, quand l'usage permet d'en suppri-  
 mer quelque partie, *eo ad Castoris*. 4°. Il est  
 naturel d'énoncer toutes les parties d'une phra-  
 se dans l'ordre de la succession analytique,  
*Alexander vicit Darium, esse divisam in par-*  
*tes duas* : c'est une figure, quand l'usage per-  
 met de renverser cet ordre sans rompre la liai-  
 son immédiate des mots, *Darium vicit Ale-*  
*xander, in duas partes divisam esse* ; ou même  
 de rompre l'ordre & la liaison des mots,  
*Darium Alexander vicit, in duas divisam esse*  
*partes.*

Quintilien ne donne le nom d'Hyperbate  
 qu'à ce dernier tour : le premier est pourtant  
 figuré, puisqu'il s'écarte de la succession ana-  
 lytique ; c'est donc l'Inversion proprement di-  
 te. C'est l'Inversion ainsi entendue & distin-  
 guée de l'Hyperbate, qui étoit, pour ainsi  
 dire, naturelle au latin, que les romains af-  
 fectèrent si constamment, qui leur étoit si or-  
 dinaire qu'ils ne parloient presque jamais au-  
 trement, & qui peut-être n'y étoit pas sentie

**Liv. III.** comme figure par le peuple, quoique les gens de lettres qui vouloient y penser fussent bien la distinguer de l'ordre naturel.

· Rappelons-nous ici le passage de Cicéron, tiré de son dialogue *De partitione oratoriâ*, & les trois arrangements de phrase qu'il y distingue si nettement.

Le premier arrangement est naturel & direct, *directè*, *sicut natura ipsa tulerit*. Cet ordre naturel doit être aisément reconnu par tout le monde, parce que tout le monde connoît la voix de la nature : il doit se faire sentir dans toutes les langues, & dans chaque langue de la même manière ; parce que la voix de la nature est une. C'est donc l'ordre analytique que Cicéron envisage ici, parce que c'est le seul qui influe sur toutes les langues d'une manière sensible & par des principes invariables.

Le second arrangement est le renversement du premier, c'est l'Inversion proprement dite : dans le premier on va directement du commencement à la fin, de l'origine au dernier terme, du haut en bas ; dans le second on va de la fin au commencement, du dernier terme à l'origine, du bas en haut, *sursum versûs*, à reculons, *retròque*. On voit par là que Cicéron est plus difficile que M. l'abbé de Condillac, & qu'il n'auroit pas jugé que l'on suivît également l'ordre direct de la nature dans les deux phrases *Alexander vicit Darium*, & *Darium vicit Alexander* : il n'y a, selon ce grand



brateur, que la première qui soit dans l'ordre naturel, *directe*; l'autre procède dans un sens contraire, *sursum versus retròque*: c'est l'Inversion de l'ordre primitif, *invertitur ordo*.

Le troisième arrangement s'éloigne encore plus de l'ordre naturel; il en rompt l'enchaînement, ainsi que la liaison la plus immédiate des parties, *intercisè*; les mots y sont rapprochés sans affinité & comme au hasard, *permistè*. Tel est l'arrangement de cette phrase, *Darium Alexander vicit*; parce que l'idée de *vicit* y est séparée de celle de *Darium*, à laquelle elle doit être liée immédiatement.

Il est bon ici de faire attention à la justesse des vûes de Cicéron, qui semble avoir échappé à nos meilleurs grammairiens. Trompés tous par la grande affinité de l'Inversion & de l'Hyperbate, qui consistent également dans la violation de l'ordre analytique, ils n'ont pas apperçu les caractères qui les distinguent, & que Cicéron nous indique si clairement. Je l'ai déjà dit plus haut; il faut observer entre les idées partielles d'une pensée, comme entre les mots qui les expriment, liaison & relation. De quelque manière que l'on dispose entre eux deux mots corrélatifs, s'ils sont l'un auprès de l'autre, l'image de leur liaison subsiste; *contra Italiam* ou *Italiam contra*, c'est la même chose quant à la liaison des deux mots. Mais pour conserver l'image de la relation, qui suppose toujours priorité dans l'un des deux termes & postériorité dans l'autre;

LIV. III. la succession des mots doit être parallèle à celle des idées : *contra Italiam , omnes sunt admirati constantiam Catonis*. Si vous renversez simplement cet ordre , *Italiam contra , Catonis constantiam admirati sunt omnes* ; vous faites une Inversion , parce que vous renversez l'ordre des relations , quoique vous laissez subsister l'image de la liaison. Mais si vous jetez entre deux corrélatifs , quelque mot qui soit étranger au rapport qui les unit , comme *Catonis omnes admirati sunt constantiam* ; vous faites alors une Hyperbate , parce que vous détruisez tout à la fois l'ordre & la liaison des rapports.

On a coutume de distinguer cinq espèces d'Hyperbate.

1. La première est appelée *Anastrophe* ; c'est-à-dire proprement *Inversion* : du grec *ἀναστροφή* ; R R. *ἀνά* , *in* , & *στροφή* , *versio*. Mais l'Inversion dont il s'agit ici n'est point celle de toute la phrase ; elle ne regarde que l'ordre naturel qui doit être entre une préposition & son complément , entre un adverbe comparatif & le *quam* subséquent : ce sont les seuls cas indiqués par les exemples que les grammairiens ont coutume de donner de l'*Anastrophe*. *Mecum , tecum , quicum , nobiscum , vobiscum , quibuscum , secum* , en sont des exemples reçus dans le langage ordinaire , à l'exclusion même du tour direct ; *Maria omnia circum , Italiam contra , Quam prius adjunctos sedula lavit equos* , sont des exemples

qui ne doivent leur existence qu'à la liberté poétique. CH. IX.

L'Anastrophe n'est donc qu'une véritable Inversion, qui n'a été singulièrement remarquée, que parce qu'elle s'éloignoit de l'usage commun de la langue, où l'on avoit coutume de mettre la préposition avant son complément. Mais comme il n'y a réellement de figure que quand on s'éloigne de la manière naturelle de parler, l'Anastrophe n'a pas dû être distinguée de l'Inversion en général; & d'ailleurs, en la distinguant, on ne devoit point la rapporter à l'Hyperbate.

2. La seconde espèce d'Hyperbate est nommée *Tmesis* ou *Tmèse*, du grec *τμήσις*, *sectio* (coupure). Cette figure a lieu, lorsque, par une licence que l'usage approuve dans quelques occasions, on coupe en deux parties un mot composé de deux racines élémentaires réunies par l'usage commun; comme *satis mihi fecit* pour *mihi satisfecit*; *reique publicæ curam deposuit* pour *& reipublicæ curam deposuit*; *Septem subjecta trioni* (y) pour *subjecta Septemtrioni*. Horace & les meilleurs écrivains du bon siècle en fournissent beaucoup d'exemples. (y.) Virg. Georg. III. 381.

La Tmèse n'est qu'une figure de diction, puisqu'elle ne tombe que sur le matériel d'un mot qui est coupé en deux; & c'est mal à propos qu'on l'a rapportée à l'Hyperbate, qui est essentiellement une figure de Construction.

LIV. III. 3. La troisième espèce prend le nom de *Parenthèse*, du grec *παρέθεσις*, *interpositio* : RR. *παρὰ*, *inter* ; *ἐν*, *in* ; & *θέσις*, *positio*, dérivé de *τίθημι*, *pono*. Il y a en effet *Parenthèse*, lorsqu'un sens complet & isolé est inséré dans un autre dont il interromp la suite ; comme (1) *Eclog.* dans ce vers de Virgile (2) :

IX. 23.

*Tyrtre, dum redeo, (brevis est via), pasce capellas*

Cette figure rompt effectivement la liaison des mots, & appartient par là à l'*Hyperbate* ; mais parce qu'elle ne se contente pas de réunir confusément les mots qui concourent à l'expression d'un même sens, & qu'elle introduit un sens étranger entre les parties du sens principal ; elle peut plus aisément causer de l'obscurité : & les bons écrivains évitent autant qu'ils peuvent d'en faire usage. Quintilien ne la permettoit qu'autant que le sens détaché

(a) *Instit.*  
orac. VIII.  
11.

mis en *Parenthèse* étoit très-court (a) : *Etiam Interjectione, quâ & oratores & historici frequenter utuntur ut medio sermone aliquem inserant sensum, impediri solet intellectus, nisi quod interponitur breve est.*

4. La quatrième espèce d'*Hyperbate* s'appelle *Synchise*, *συνχύσις* (confusion) : de *συνχύνω*, *confundo* ; RR. *σύν*, *cum*, & *χύνω*, *fundo*. Il y a *Synchise* quand les mots d'une phrase sont mêlés ensemble, sans aucun égard ni à l'ordre de la Construction analytique ni à la corrélation

(b) *Eclog.* des mots ; comme dans ce vers de Virgile (b) :  
VII. 57.

*Aret ager : vitio moriens fitit aëris herba ;*

## De l'Invers. & de l'Hyperbate. 553

dont la Construction analytique doit être: *Ager aret: herba moriens ex vitio aëris sitit.* CH. IX.

5. Enfin l'on regarde comme une cinquième espèce d'Hyperbate, l'*Anacoluthé*, qui se fait, dit-on, lorsque les choses n'ont presque nulle suite & nulle Construction. Il faut avouer que cette définition de P. R. n'est rien moins que lumineuse; & d'ailleurs elle semble insinuer qu'il n'est pas possible de ramener l'*Anacoluthé* à la Construction analytique. M. du Marçais a plus approfondi & mieux défini la nature de cette prétendue Hyperbate. » C'est, » dit-il (c), une figure de mots qui est une » espèce d'ellipse.... par laquelle on sousen- » tend le corrélatif d'un mot exprimé; ce qui » ne doit avoir lieu que lorsque l'ellipse peut » être aisément suppléée, & qu'elle ne blesse » point l'usage. « Il justifie cette définition par l'étymologie du mot: » R. *ακολουθῶ*, *comes* » (compagnon); ensuite on ajoute l'α privatif » & un, euphonique, pour éviter le bâille- » ment entre les deux α; par conséquent l'ad- » jectif *Anacoluthé* signifie *qui n'est pas com-* » *pagnon*, ou qui ne se trouve pas dans la » compagnie de celui avec lequel l'analogie » demanderoit qu'il se trouvât. « Il donne en- » fin cet exemple pris de Virgile (d):

(c) Encyclop. au mot  
ANACOLU-  
THE.

(d) *Æneid.*  
II. 330.

. . . . *Portis alii bipatientibus adsunt,*  
*Millia quot magnis nunquam venére Mycenis;*

où il faut suppléer *tot* avant *quot*.

Il y a pareille ellipse dans l'exemple de Té-

LIV. III. rence, cité par P. R : *Nam omnes nos quibus est alicunde aliquis objectus labor, omne quod est interea tempus, priusquam id rescitum est, lucro est.* Si l'on a jugé qu'il n'y avoit nulle Construction, c'est qu'on a cru que *nos omnes* étoient au nominatif sans être le sujet d'aucun verbe, ce qui seroit en effet violer une loi fondamentale de la Syntaxe : mais ces mots sont à l'accusatif, comme complément de la préposition sousentendue *erga* ; & la Construction est, *Nam erga nos omnes... omne... tempus... lucro est.*

L'Anacoluthie n'est donc point une Hyperbate ; c'est une ellipse, à laquelle il faut en conserver le nom, sans charger vainement la mémoire de grands mots, moins propres à éclairer l'esprit qu'à l'embarrasser, ou même à le séduire par les apparences trompeuses d'un savoir pédantesque. Si l'on trouve quelques phrases que l'on ne puisse par aucun moyen ramener aux procédés simples de la Construction analytique ; disons nettement qu'elles sont vicieuses, & ne nous obstinons pas à retenir un terme spécieux pour excuser dans les auteurs des choses qui semblent plutôt s'y être glissées par inadvertance que par raison. Ce sont les propres termes de l'auteur de la *Méthode latine* de P. R.

Il résulte de tout ce qui précède, que des cinq prétendues espèces d'Hyperbate, il y en a trois à rejeter : & l'on peut dire que l'Hyperbate est une figure de Construction qui in-

terrompt l'ordre & la liaison analytique des **CH. IX.**  
mots d'une même phrase ; qu'il y en a deux espèces ; la Synchise , qui entremêle confusément les mots d'une même phrase ; & la Parenthèse , qui sépare les mots d'une phrase par l'interjection d'une phrase entière qui en interrompt la continuité.

§. 2. *De l'Hypallage.* Faute d'avoir caractérisé , d'une manière assez précise , les idées que les grammairiens ont envisagées ; faute de les avoir comparées les unes aux autres , afin d'y démêler avec plus de certitude ce qu'elles ont de commun & ce qu'elles ont de propre : ils ont encore confondu l'*Hyperbate* avec l'*Enallage* & l'*Hypallage*. Virgile a dit (e) : *dare classibus austros* , au lieu de dire *dare classes austris* : M. du Marlais (f) rapporte cette expression à l'Hypallage , Servius & Min-Ellius l'avoient fait de même avant lui ; le P. Lami (g) cite la même phrase comme un exemple de l'Enallage ; & d'autres l'ont rapportée à l'Hyperbate.

(e) *Æneid.* III. 61.

(f) *Dea Trop. Part.* II. art. xvij.

(g) *Rhét.* Liv. I. ch. 12.

La signification des mots est incontestablement arbitraire dans son origine ; & cela est vrai surtout des mots techniques , tels que ceux dont il est ici question. Mais rien n'est plus contraire aux progrès des sciences & des arts , que l'équivoque & la confusion dans les termes destinés à en perpétuer la tradition ; par conséquent rien de plus essentiel que d'en fixer le sens d'une manière précise & immuable.

**LIV. III.** Or il me semble que la prétendue figure que l'on nomme *Enallage*, ne consisteroit qu'à prendre un mot sous une forme au lieu de le prendre sous une autre; ce qui est proprement un échange dans les accidents. Telle est l'idée qu'en donne M. du Marçais (h) d'après la plus grande partie des grammairiens; & il remarque très-bien que ce nom pédantesque est un voile dont se couvre l'ignorance, à qui il coûte moins de se parer d'un mot grec que de remonter jusqu'aux véritables principes de l'analogie. Mais quand l'*Enallage* seroit une figure réelle; puisque le changement qu'elle supposeroit ne tomberoit que sur la forme du mot, & non pas sur la place que lui assigneroit l'ordre grammatical; je ne vois pas qu'il y eût lieu de la confondre avec l'*Hyperbate*, qui n'influe que sur la succession analytique.

Pour ce qui est de l'*Hypallage*, c'est un changement qui ne tombe point sur la forme des mots; il a plutôt rapport aux idées mêmes qu'ils expriment; il consiste à présenter, sous un aspect renversé, la corrélation des idées partielles de la pensée, mais sans toucher à la Construction analytique que suppose ce changement. Selon cette notion, *Hypallage* vient du grec *ὑπαλλαγή*, *changement* ou *subversion*; RR. *ὑπο*, *sub*; & *ὑπάγω*, aor. 2. pass. d'*ἡγάγω*, *muto*, lequel est dérivé d'*ἄλλο*, *alius*. En traduisant ce mot par *subversion*, non seulement je rends avec fidélité la préposition élémentaire *ὑπο*; mais il me semble encore que

(h) Encyclop. au mot  
**ENALLAGE.**



le mot en est plus propre à désigner, que le changement dont il s'agit ne tombe pas sur les mots immédiatement, qu'il pénètre jusques sous l'écorce des mots & jusqu'aux idées dont ils sont les signes.

Mais si l'Hypallage est un renversement positif dans la corrélation des idées; si elle présente un ordre d'idées quelquefois diamétralement opposé à celui que l'on veut faire entendre: qui ne voit que l'Hypallage, si elle existe, est moins une figure qu'un vice dans l'élocution? Il est assez surprenant que M. du Marfais n'en ait pas porté le même jugement, après avoir posé lui-même des principes dont il est une conséquence nécessaire. Écoutons ce grammairien philosophe.

» Je ne crois pas, dit-il, (i)... quoi qu'en (i) Des  
 » disent les commentateurs d'Horace, qu'il y Tropes loc.  
 » ait une Hypallage dans ces vers de l'Ode cit.  
 » xvij. du livre 1 :

*Velox amœnum sæpè Lucretilem*

*Mutat Lycao Faunus ;*

» c'est-à-dire, que *Faune* prend souvent en  
 » échange le *Lucrétile* pour le *Lycée*; il vient  
 » souvent habiter le *Lucrétile* auprès de la mai-  
 » son de campagne d'Horace, & quitte pour  
 » cela le *Lycée* sa demeure ordinaire. Tel est  
 » le sens d'Horace, comme la suite de l'Ode le  
 » donne nécessairement à entendre : ce sont les  
 » paroles du P. Sanadon, qui trouve dans cette  
 » façon de parler une vraie *Hypallage* ou un  
 » renversement de *Construction*.

## Liv. III.

» Mais il me paroît que c'est juger du latin  
 » par le françois, que de trouver une Hypal-  
 » lage dans ces paroles d'Horace, *Lucretilem*  
 » *mutat Lycoo Faunus*. On commence par at-  
 » tacher à *mutare* la même idée que nous at-  
 » tachons à notre verbe *changer* (donner ce  
 » qu'on a pour ce qu'on n'a pas); ensuite,  
 » sans avoir égard à la phrase latine, on tra-  
 » duit, *Faune change le Lucrétile pour le Lycée*:  
 » & comme cette expression signifie en fran-  
 » çois que Faune passe du Lucrétile au Ly-  
 » cée, & non du Lycée au Lucrétile, ce qui  
 » est pourtant ce qu'on fait bien qu'Horace a  
 » voulu dire; on est obligé de recourir à l'Hy-  
 » pallage pour sauver le contre-sens que le  
 » françois seul présente. Mais le renversement  
 » de Construction ne doit jamais renverser le  
 » sens, comme je viens de le remarquer; c'est  
 » la phrase même, & non la suite du discours,  
 » qui doit faire entendre la pensée; si ce n'est  
 » dans toute son étendue, c'est au moins dans  
 » ce qu'elle présente d'abord à l'esprit de ceux  
 » qui savent la langue.

» Jugeons donc du latin par le latin même;  
 » & nous ne trouverons ici ni contre-sens ni  
 » Hypallage; nous ne verrons qu'une phrase  
 » latine fort ordinaire en prose & en vers.

» On dit en latin *donare munera alicui*  
 » (donner des présents à quelqu'un), & l'on  
 » dit aussi *donare aliquem munere* (gratifier  
 » quelqu'un d'un présent): on dit également  
 » *circumdare urbem mœnibus* & *circumdare mœ-*

» *nia urbi*. De même on se sert de *mutare*,  
 » soit pour donner, soit pour prendre une chose  
 » au lieu d'une autre.

» *Muto*, disent les étymologistes, vient de  
 » *motu*; *mutare quasi motare* (k). L'ancienne (k) Marti-  
 » manière d'acquérir ce qu'on n'avoit pas, se *nii Lexic. ver-*  
 » faisoit par des échanges; de là *muto* signifie *bo MUTO*.  
 » également *acheter* ou *vendre*, *prendre* ou  
 » *donner* quelque chose au lieu d'une autre;  
 » *Emo aut vendo*, dit Martinius; & il cite  
 » Columelle qui a dit *Porcus lacteus ære mu-*  
 » *tandus est* ( il faut acheter un cochon de  
 » lait ).

» Ainsi *mutat Lucretilem* signifie, vient pren-  
 » dre, vient posséder, vient habiter le Lucré-  
 » tile; il achète, pour ainsi dire, le Lucrétile  
 » pour le Lycée.

» M. Dacier, sur ce passage d'Horace, re-  
 » marque qu'*Horace parle souvent de même*;  
 » *& je sais bien*, ajoute-t-il, *que quelques his-*  
 » *toriens l'ont imité*.

» Lorsqu'Ovide fait dire à Médée (l) (l) *Metam.*  
 » qu'elle voudroit avoir acheté Jason pour *VII. 39.*  
 » toutes les richesses de l'univers, il se sert de  
 » *mutare* :

» *Quemque ego cum rebus quas totus possidet orbis*  
 » *Æsoniden MUTASSÆ velim* :

» où vous voyez que, comme Horace, Ovide  
 » emploie *mutare* dans le sens d'*acquérir ce*  
 » *qu'on n'a pas*, de *prendre*, d'*acheter une*  
 » *chose en donnant une autre*. Le P. Sanadon

- LIV. III. » remarque qu'Horace s'est souvent servi de  
 » *mutare* en ce sens : *MUTAVIT* lugubre sa-  
 (m) V. Od. » *gum punico* (m), pour *punicum sagum lu-*  
 12. » *gubri* ; *MUTET* *lucana calabris pascuis* (n),  
 (n) Ibid. j. » pour *calabra pascua lucanis* ; *MUTAT* *uvam*  
 (o) II. Sat. » *strigili* (o), pour *strigilim uvâ*.  
 vij. 110.

» L'usage de *mutare aliquid aliquâ re*, dans  
 » le sens de *prendre en échange*, est trop fré-  
 » quant pour être autre chose qu'une phrase  
 » latine, comme *donare aliquem aliquâ re*  
 » (gratifier quelqu'un de quelque chose), &  
 » *circumdare mœnia urbi* (donner des murailles  
 » à une ville tout autour, c'est-à-dire, entou-  
 » rer une ville de murailles). «

La règle donnée par M. du Marfais, de  
 juger du latin par le latin même, est très-  
 propre à faire disparaître bien des Hypalla-  
 ges ; & elle devoit mettre M. du Marfais lui-  
 même sur ses gardes, à l'égard des exemples  
 où il croit aussi avoir vu cette prétendue figu-  
 re. Examinons-en quelques-uns :

I. » Cicéron, dans l'oraison pour Marcel-  
 » lus, dit à César qu'on n'a jamais vu dans la  
 » ville son épée vuide du fourreau, *Gladium*  
 » *vaginâ vacuum in urbe non vidimus*. Il ne  
 » s'agit pas du fonds de la pensée, qui est de  
 » faire entendre que César n'avoit exercé au-  
 » cune cruauté dans la ville de Rome : il s'agit  
 » de la combinaison des paroles, qui ne pa-  
 » roissent pas liées entre elles comme elles le  
 » sont dans le Langage ordinaire ; car *vacuus*  
 » se dit plutôt du fourreau que de l'épée. «

La phrase de Cicéron signifie littéralement, *nous n'avons point vu dans la ville votre épée dégagée du fourreau*. C'est ainsi qu'il faut expliquer *vacuus* dans quantité de passages : *vacui curis*, dégagés de soins ; *ab isto periculo vacuus*, dégagé, tiré de ce péril. L'adjectif latin *vacuus* exprimoit une idée très-générale, qui étoit ensuite déterminée par les différents compléments qu'on y ajoûtoit, ou par la nature même des objets auxquels on l'appliquoit. Notre langue a adopté des mots particuliers pour plusieurs de ces idées moins générales : *vacua vagina*, fourreau vuide ; *vacuus gladius*, épée nue ; *vacuus animus*, esprit libre, &c. C'est que, dans tous ces cas, nous exprimons par le même mot, & l'idée générale de l'adjectif *vacuus*, & quelque chose de l'idée particulière qui résulte de l'application : & comme cette idée particulière varie à chaque cas, nous avons pour chaque cas un mot particulier. Ce seroit se tromper que de croire que nous ayons en françois le juste équivalent du *vacuus* latin ; & traduire *vacuus* par *vide* en toute occasion, c'est rendre par une idée particulière une idée très-générale, & pécher contre la saine Logique. » Il ne faut pas s'imaginer, dit M. d'Alembert (p), que, quand on traduit des mots d'une langue dans l'autre, il soit toujours possible, quelque versé qu'on soit dans les deux langues, d'employer des équivalants exacts & rigoureux ; on n'a souvent que des A-peu-

(p) Encyclop. au mot  
DICTIONNAIRE.

LIV. III. » près. Plusieurs mots d'une langue n'ont point  
 » de correspondants dans une autre ; plusieurs  
 » n'en ont qu'en apparence , & diffèrent par  
 » des nuances plus ou moins sensibles des  
 » équivalants qu'on croit leur donner. «

2. » Virgile , dit M. du Marçais , fait dire à  
 (q) *Æneid.* » Didon (q) :  
 IV. 385.

» *Et cum frigida mors animâ seduxerit artus ;*

» (après que la froide mort aura séparé de  
 » mon âme les membres de mon corps) : il  
 » est plus ordinaire de dire *aura séparé mon*  
 » *âme de mon corps* ; le corps demeure , &  
 » l'âme le quitte : ainsi Servius & les autres  
 » commentateurs trouvent une Hypallage dans  
 » ces paroles de Virgile. «

Il me semble que c'est bien gratuitement  
 que les commentateurs veulent qu'il y ait ici  
 une Hypallage. C'est en rigueur la partie la  
 moins considérable qui est séparée de la prin-  
 cipale : & Didon envisage ici son âme com-  
 me principale , puisqu'elle compte survivre à  
 cette séparation , & qu'elle se promet de pour-  
 suivre ensuite Énée en tous lieux ; *Omni-  
 bus umbra locis adero*. Elle a donc dû dire , *lors-  
 que la mort aura séparé mon corps de mon*  
*âme* , c'est-à-dire , *lorsque mon âme sera déga-  
 gée des liens de mon corps* : il est vrai-semblable  
 que l'usage contraire n'a prévalu , qu'à cause  
 de l'influence de la multitude sur le langage ,  
 & que la multitude regarde comme principal  
 ce qui est plus sensible. Mais d'ailleurs la sé-

aration de deux êtres qui étoient unis, est **CH. IX.**  
 espective; le premier est séparé du second,  
 le second du premier; & l'on peut sans  
 onséquence les présenter indifféremment sous  
 un ou l'autre de ces deux aspects, s'il n'y a,  
 omme ici, un motif de préférence indiqué  
 ar la raison, ou suggéré par le goût, qui n'est  
 u'une raison plus fine.

3. » Le même poète parlant d'Énée & de  
 la sybille qui conduisit ce héros dans les  
 enfers, dit (r) :

(r) *Æneid.*  
 VI. 268.

*Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram,*

pour dire qu'ils marchaient tout seuls dans les  
 ténèbres d'une nuit sombre. Servius & le  
 P. de la Rue disent que c'est ici une Hypal-  
 lage, pour *ibant soli sub obscurâ nocte.* »

Il n'y a point d'Hypallage. *Ibant obscuri*,  
 est-à-dire, sans pouvoir être vus, cachés,  
 inconnus. Cicéron a pris à peu près dans le  
 même sens le mot *obscurus*, lorsqu'il a dit;  
*Nullum OBSCURUM potest nec dictum ejus esse*  
*et factum*; & ailleurs, *Qui magna sibi pro-*  
*ponunt, OBSCURIS oriri majoribus*: dans cet  
 autre vers de Vigile (s), *Redimus OBSCU-*  
*ris primam sub vallibus urbem*, le mot *ob-*  
*scuris* est l'équivalent d'*absconditis* ou de *la-*  
*tentibus*, selon la remarque de Nonius Mar-  
 cellus (t): & nous-mêmes, nous disons en  
 François, une famille obscure pour inconnue.

(s) *Æneid.*  
 IX. 244.

(t) Cap. IV.  
 de variâ signif.  
 ferm. litt. O.

*Solâ sub nocte*, pendant la nuit seule, c'est-  
 à-dire, qui semble anéantir tous les êtres, &

LIV. III. qui porte chacun à se croire seul; c'est un trope où l'effet est mis pour la cause, & sem-

(u) I. Od. blable à celui d'Horace (u), *pallida mors*; & à celui de Perse (x), *pallidam Pyrenen*.

jv. 13.  
(x) in Prolog.

4. » Horace a dit (y):

(y) V. Od. xjv. 3.

» *Pocula lethæos ut si ducentia somnos*

» . . . . *traxerim*;

» (comme si j'avois bu les eaux qui amènent le sommeil du fleuve Léthé). Il étoit plus naturel de dire *pocula lethæa* (les eaux du fleuve Léthé). «

C'est se méprendre encore que de trouver ici une Hypallage. Il est aisé de voir que le poète compare l'état actuel où il se trouve, à celui d'un homme qui a bu une coupe empoisonnée, un breuvage qui cause un sommeil éternel & semblable au sommeil de ceux qui passent le fleuve Léthé. On peut encore expliquer ce passage plus simplement, en prenant le mot *lethæus* dans le sens même de son étymologie: λήθη, *oblivio*; de là la désignation latine du prétendu fleuve d'enfer dont on faisoit boire à tous ceux qui mouroient, *flumen oblivionis*; & par extension *somnus lethæus*, *somnus omnium rerum oblivionem pariens* (un sommeil qui cause un oubli général). Au surplus c'est le sens qui convient le mieux à la pensée d'Horace, puisqu'il prétend s'excuser de n'avoir pas fini certains vers qu'il avoit promis à Mécène, par l'oubli universel où le jette son amour pour Phtyné.



5. » Pour dire, *Si au contraire Mars fait tourner la victoire de notre côté*, Virgile (2) s'exprime en ces termes : CH. IX. (2) *Æneid.* XII. 187.

» *Sin nostrum annuerit nobis victoria Martem ;*

» ce qui est une Hypallage, selon Servius :  
» *Hypallage, pro, Sin noster Mars annuerit nobis victoriam ; nam Martem victoria committatur.* »

Le tour de Virgile n'est, à mon gré, rien moins qu'une Hypallage. La Construction en est simple. *Sin victoria annuerit nobis Martem esse nostram.* Le sens littéral ; si la victoire nous indique que Mars est à nous, est dans nos intérêts, nous favorise. *Annuerere pro affirmare*, dit Calepin (a) ; & il cite cette phrase de Plaute, *Ego autem venturum annuo.*

(a) *Verbo.*  
ANNUO.

On voit par tous ces exemples, qu'avec de l'attention sur le vrai sens des mots, sur le véritable tour de la Construction analytique, & sur l'usage légitime des figures, l'Hypallage va disparoître des livres des anciens, où s'y cantonner dans un très-petit nombre de passages, où il sera peut-être difficile de ne pas l'avouer. Alors même il faut voir s'il n'y a pas un juste fondement d'y soupçonner quelque faute de copiste, & la corriger hardiment, plutôt que de laisser subsister une expression totalement contraire aux lois immuables du langage. Mais si enfin l'on est forcé de reconnoître, dans quelques phrases des anciens, l'existence de l'Hypallage, qui est en-

**LIV. III.** tièrement bannie des langues modernes; il faut la prendre pour ce qu'elle est, & avouer que l'auteur s'est mal expliqué. » Les anciens, » dit à ce sujet M. du Marlais, étoient hommes, & par conséquent sujets à faire des fautes comme nous. Il y a de la petitesse & une sorte de fanatisme à recourir aux figures, pour excuser des expressions qu'ils condamneroient eux mêmes, & que leurs contemporains ont souvent condamnées. »

*Neque id statim legenti persuasum sit, dit Quintilien (b) omnia quæ magni auctores dixerint, atque esse perfecta; nam & labuntur aliquando, & oneri cedunt, & indulgent ingeniorum suorum voluptati, nec semper intendunt animum, & nonnunquam fatigantur: cum Cicero dormire interim Demosthenes, Horatio vero etiam Homerus ipse videatur. Summi enim sunt, homines tamen.... Modeste tamen & circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est; ne, quod plerisque accidit, damnent quæ non intelligunt. Correctis excellent, & que l'on ne doit jamais perdre de vue dès qu'il s'agit de critiquer les anciens.*

(b) *Institut.*  
*orat. X. 1.*



ponctuer les écrits d'Héraclite sans risquer de lui donner quelque contre-sens. » Car en lisant » Héraclite, dit-il (i), ce n'est pas un petit » secret que d'y bien faire la Ponctuation ; » pour ce que le plus souvent on ne sauroit » dire à quoi se rapporte le devant ni le der- » rière ; par exemple comme dans ce qu'il » a mis tout au commencement de son li- » vre (23) . . . car on ne sauroit dire ici à quoi » se rapporte le mot de *αἰν* (*toujours*), si c'est » devant qu'on doit mettre une virgule, ou si » c'est après. « Ce passage prouve que le phi- losophe de Stagyre non seulement sentoit la nécessité de faire avec intelligence des pauses convenables dans l'énonciation du discours écrit ; mais même qu'il connoissoit l'usage des points pour cette distinction : car le mot ori- ginal *διαρίζαι*, rendu ici par *faire la Ponctua- tion*, a pour racines le verbe *ρίζω*, *pungo*, & la préposition *δια*, qui, selon l'auteur des *Racines grecques* de P. R., vient de *δαίω*, *divido* ; en sorte que le mot *διαρίζαι* signifie proprement *pungere ad dividendum*, ou *punctis distinguere*, ou en un seul mot *interpungere*, dont on vient de voir que Cicéron a fait usage.

(i) Trad.  
par CASSAN-  
DRE.

---

(23) Cassandre a traduit maussadement le passage d'Héraclite, afin de présenter en françois la même équivoque. Voici le texte grec, avec une version latine, qui conserve la même construction sans Ponctuation. Τὸ λόγῳ τῷδ' ἰόντῳ αἰεὶ ἀξύνστοι ἄνθρωποι γίνονται. *Rationis hujus quæ est semper imperiti homines nascuntur.*

LIV. III. dore de Séville parle ainsi des caractères de  
 (e) *Origin.* Ponctuation connus de son temps (e): *Quæ-*  
 I. 20. *dam sententiarum notæ apud celeberrimos auc-*  
*tores fuerunt, quasque ANTIQUI, ad distinc-*  
*tionem scripturarum, carminibus & historiis*  
*apposuerunt. Nota est figura propria in litteræ*  
*modum posita, ad demonstrandum unam-*  
*quamque verbi, sententiarumque, ac versuum*  
*rationem.*

Vers la fin du IV. siècle & au commence-  
 ment du V. S. Jérôme traduisit en latin l'É-  
 criture sainte, qu'il trouva sans distinction  
 dans le texte original. Or le S. Docteur re-  
 marque dans plusieurs de ses préfaces, que  
 l'on trouve à la tête des Bibles vulgates, qu'il  
 a distingué dans sa version les mots, les mem-  
 bres des phrases, & les versets, afin d'en ren-  
 dre l'intelligence plus aisée: *Quoniam per cola*  
*scriptus & commata, manifestiorem legentibus*  
 (f) *Præf. in sensum tribuit (f).*

Ezech.

Cicéron connoissoit aussi ces marques dis-  
 tinctives & l'usage qu'il convenoit d'en fai-  
 re. *Versus enim veteres illi in hac solutâ ora-*  
*tione propemodum, hoc est, numeros quosdam*  
*nobis esse adhibendos putaverunt: interspiratio-*  
*nis enim, non defatigationis nostræ, neque li-*  
*brariorum notis, sed, verborum & sententia-*  
*rum modo, interpunctas clausulas in orationi-*  
*bus esse voluerunt; idque princeps Isocrates ins-*  
 tituisse fertur (g).

(g) III. de  
 Orat. XLIV.  
 alit. 173.

(h) *Rhet.* Aristote, qui vivoit il y a plus de 2000 ans,  
 III. 5. se plaint (h) de ce qu'on ne pouvoit pas

ponctuer les écrits d'Héraclite sans risquer de lui donner quelque contre-sens. » Car en lisant » Héraclite, dit-il (i), ce n'est pas un petit » secret que d'y bien faire la Ponctuation ; » pour ce que le plus souvent on ne sauroit » dire à quoi se rapporte le devant ni le der- » rière ; par exemple comme dans ce qu'il » a mis tout au commencement de son li- » vre (23) . . . car on ne sauroit dire ici à quoi » se rapporte le mot de *αἰεὶ* ( *toujours* ), si c'est » devant qu'on doit mettre une virgule, ou si » c'est après. « Ce passage prouve que le phi- losophe de Stagyre non seulement sentoit la nécessité de faire avec intelligence des pauses convenables dans l'énonciation du discours écrit ; mais même qu'il connoissoit l'usage des points pour cette distinction : car le mot ori- ginal *διασίζαι*, rendu ici par *faire la Ponctua- tion*, a pour racines le verbe *σίζω*, *pungo*, & la préposition *δια*, qui, selon l'auteur des *Racines grecques* de P. R., vient de *δαίω*, *divido* ; en sorte que le mot *διασίζαι* signifie proprement *pungere ad dividendum*, ou *punctis distinguere*, ou en un seul mot *interpungere*, dont on vient de voir que Cicéron a fait usage.

(i) Trad.  
par CASSAN-  
DRE.

---

(23) Cassandre a traduit maussadement le passage d'Héraclite, afin de présenter en françois la même équivoque. Voici le texte grec, avec une version latine, qui conserve la même construction sans Ponctuation. Τῆ λόγῳ τῷδ' ἰόντῳ αἰεὶ ἄζύνητοι ἄνθρωποι γίνονται. *Rationis hujus quæ est semper imperiti homines nascuntur.*

Comment est-il donc arrivé que si longtemps après l'invention des signes distinctifs de la Ponctuation, il se soit trouvé des copistes, & peut-être des auteurs, qui écrivoient sans distinction, non seulement des phrases ou des membres de phrases, mais même de mots ?

Par rapport aux livres saints, il est facile de le concevoir. Antérieurs de beaucoup, pour la plupart, à l'art de ponctuer, ils ont dû être écrits sans aucun signe de distinction. Les israélites, faisant profession de n'avoir point de commerce avec les autres peuples, ne durent pas être instruits promptement de leurs inventions ; & les livres inspirés, même dans les derniers temps, durent être écrits comme les premiers, tant pour cette cause que par respect pour la forme primitive. Ce même respect, porté par les juifs jusqu'au scrupule & à la minucie, ne leur a pas permis depuis d'introduire dans le texte sacré le moindre caractère étranger. Ce ne fut que longtemps après leur dernière dispersion dans toutes les parties de la terre, & lorsque la langue sainte, devenue une langue morte, eut besoin de secours extraordinaires pour être entendue & conservée, que les docteurs juifs de l'école de Tibériade imaginèrent, avec les points-voyelles, les signes de la Ponctuation que les hébraïques nomment *accentus pausantes & distinguentes*. Mais les témoignages que je viens de rapporter, d'une Ponctuation plus ancienne qu'eux, prouvent qu'ils n'en inventèrent

point l'art ; ils le trouvèrent chez les nations , **Ch. X.**  
& l'adaptèrent aux livres sacrés.

Pour ce qui est des autres peuples , sans avoir le même attachement & le même respect que les juifs pour les anciens usages , ils purent aisément préférer l'habitude ancienne aux nouveautés que les bons esprits leur présentent : c'est une suite de la constitution naturelle de l'homme ; le peuple surtout est assez enclin à ne trouver bon que ce qu'il trouve établi , & il n'y a que trop de sçavants qui sont peuple à cet égard. D'ailleurs la communication des idées nouvelles , avant l'invention de l'Imprimerie , n'étoit ni si facile , ni si prompte , ni si universelle , qu'elle l'est aujourd'hui.

Mais si , nonobstant ces considérations , il y a lieu de s'étonner que les anciens aient fait si peu d'attention à l'art de ponctuer ; il seroit presque scandaleux que , dans un siècle éclairé comme le nôtre & avec les moyens de communication que nous avons en main , nous négligeassions une partie si importante de la Grammaire & si nécessaire à la clarté de la parole écrite.

» Il est très-vrai , dit l'abbé Girard (k) ,  
» que par rapport à la pureté du langage , à  
» la netteté de la phrase , à la beauté de l'ex-  
» pression , à la délicatesse & à la solidité des  
» pensées , la Ponctuation n'est que d'un min-  
» ce mérite . . . Mais . . . la Ponctuation soula-  
» ge & conduit le lecteur. Elle lui indique les

(k) *Vrai princip. Tom II. Disc. xv. p. 435.*

LIV. III. » endroits où il faut se reposer pour prendre  
 » la respiration, & combien de temps il y  
 » doit mettre. Elle contribue à l'honneur de  
 » l'intelligence, en dirigeant la lecture de ma-  
 » nière que le stupide paroisse, comme l'hom-  
 » me d'esprit, comprendre ce qu'il lit. Elle  
 » tient en règle l'attention de ceux qui écou-  
 » tent, & leur fixe les bornes du sens. Elle  
 » remédie aux obscurités qui viennent du  
 » style. «

De même que l'on ne parle que pour être  
 entendu, on n'écrit que pour transmettre ses  
 pensées aux absents d'une manière intelligible.  
 Or il en est à peu près de la parole écrite  
 comme de la parole prononcée. » Les repos  
 » de la voix dans le discours, dit M. Diderot  
 » (1), & les signes de la Ponctuation dans  
 » l'écriture, se correspondent toujours, indi-  
 » quent également la liaison ou la disjonction  
 » des idées. « Ainsi il y auroit autant d'incon-  
 venient à supprimer ou à mal placer dans l'é-  
 criture les signes de la Ponctuation, qu'à sup-  
 primer ou à mal placer dans la parole les re-  
 pos de la voix : les uns comme les autres ser-  
 vent à déterminer le sens ; & il y a telle suite  
 de mots qui n'auroit, sans le secours des pau-  
 ses ou des caractères qui les indiquent, qu'une  
 signification incertaine & équivoque, & qui  
 pourroit même présenter des sens contradic-  
 toires, selon la manière dont on y groupe-  
 roit les mots.

Outre l'exemple d'Héraclite que j'ai cité d'a-

(1) Ency-  
 clop. au mot  
 ENCYCLO-  
 PÉDIE.



près Aristote, on rapporte que le Général Fairfax, au lieu de signer simplement la sentence de mort du roi d'Angleterre Charles I, songea à se ménager un moyen pour se disculper, dans l'occasion, de ce qu'il y avoit d'odieux dans cette démarche, & qu'il prit un détour qui, bien apprécié, n'étoit qu'un crime de plus. Il écrivit sans Ponctuation, au bas de la sentence : *Si omnes consentiunt ego non dissentio* ; se réservant d'interpréter son dire selon l'occurrence. Le sens naturel qui se présente d'abord, qui est celui des circonstances, & que Fairfax vouloit sûrement faire entendre dans le moment, supposoit cette Ponctuation ; *Si omnes consentiunt, ego non dissentio* : le sens qu'il prétendoit y montrer pour sa justification, si le besoin l'exigeoit, auroit amené cette autre Ponctuation ; *Si omnes consentiunt, ego non : dissentio*.

» C'est par une omission de points & de  
 » virgules bien marquées, dit le P. Buffier  
 » (m), qu'il s'est trouvé des difficultés insur-  
 » montables, soit dans le texte de l'Écriture  
 » sainte, soit dans l'exposition des dogmes de  
 » la religion, soit dans l'énonciation des lois,  
 » des arrêts, & des contrats de la plus gran-  
 » de conséquence pour la vie civile. Cepen-  
 » dant, ajoute-t-il, on n'est point encore con-  
 » venu tout à fait de l'usage des divers signes  
 » de la Ponctuation. La plupart du temps,  
 » chaque auteur se fait son système sur cela ;  
 » & le système de plusieurs, c'est de n'en point

(m) Gramm.  
 fr. n°. 973.

LIV. III. « avoir.... Il est vrai qu'il est très-difficile ou même impossible, de faire sur la Ponctuation un système juste & dont tout le monde convienne; soit à cause de la variété infinie qui se rencontre dans la manière dont les phrases & les mots peuvent être arrangés, soit à cause des idées différentes que chacun se forme à cette occasion. »

Il me semble que le P. Butler n'a point touché, ou n'a touché que trop légèrement la véritable cause de la difficulté qu'il peut y avoir à construire ou à faire adopter un système de Ponctuation. C'est que les principes en sont nécessairement liés à une Métaphysique très-subtile, que tout le monde n'est pas en état de saisir & de bien appliquer; ou qu'on ne veut pas prendre la peine d'examiner; ou peut-être tout simplement qu'on n'a pas encore assez déterminée, soit pour ne s'en être pas suffisamment occupé, soit pour l'avoir imaginée toute autre qu'elle n'est.

Il est vrai que ce qu'en ont écrit la plupart des grammairiens est si superficiel, si peu approfondi, si vague, que je crois pouvoir essayer de poser du moins quelques principes généraux, qui puissent servir de fondement à un art qui n'est rien moins qu'indifférent, & qui, comme tout autre, a ses finesse. Je ne me flatte pas que je les aurai toutes saisies, & je serai contraint d'abandonner bien des choses à la décision du goût; mais j'aurai fait beaucoup, si mes remarques peuvent l'éclaircir.

rer. J'ose me flatter du moins que je poserai le fondement naturel du meilleur systême de Ponctuation ; & ce sera beaucoup , quand même le mien ne seroit pas le meilleur : car j'avoue que rien n'est plus aisé que d'en imaginer d'autres que celui que je présente , soit en faisant d'autres usages des caractères que nous employons aujourd'hui , soit en imaginant un plus grand nombre de signes , & conséquemment plus de degrés dans la subordination des sens partiels ; & peut-être la parole écrite y gagneroit-elle plus de netteté.

L'ancienne Ponctuation n'avoit pas les mêmes signes que la nôtre ; celle des livres grecs a encore parmi nous quelque différence avec la vulgaire ; & celle des livres hébreux lui ressemble bien peu.

» Les anciens , soit grecs soit latins , dit la  
 » *Méthode grecque* de P. R. (n) n'avoient (n) Liv.  
 » que le point pour toutes ces différences , le VII. *Introd.*  
 » plaçant seulement en diverses manières , §. 3.  
 » pour marquer la diversité des pauses. Pour  
 » marquer la fin de la période & la distinction  
 » parfaite , ils mettoient le point au haut du  
 » dernier mot : pour marquer la médiation , ils  
 » le mettoient au milieu : & pour marquer la  
 » respiration , ils le mettoient au bas & presque (o) Lib. II.  
 » sous la dernière lettre ; d'où vient qu'ils appe- (p) Edit. I.  
 » loient cela *subdistinctio*. « Cette Ponctuation *cap. ult.*  
 des anciens est attestée par Diomède (o) , par (q) *Origin.*  
 Donat (p) , par S. Isidore (q) , & par Alste- I. 19.  
 dius (r) ; & cette manière de ponctuer se voit (r) *Encyclo-*  
 encore dans de très-excellents manuscrits. *p. lib. VI. de Gramm. lat. cap. xjmo*

LIV. III. » Mais aujourd'hui , dit encore l'auteur de  
 » la *Méthode* , la plupart des livres grecs im-  
 » primés marquent leur médiation , en met-  
 » tant le point au haut du dernier mot ; & le  
 » sens parfait , en mettant le point au bas : ce  
 » qui est contre la coutume des anciens , la-  
 » quelle M. de Valois a tâché de rappeler  
 » dans son *Eusèbe* ; mais pour le sens impar-  
 » fait , il se sert de la virgule comme tous les  
 » autres. L'interrogation se marque en grec  
 » au contraire du latin : car au lieu qu'en la-  
 » tin on met un point & la virgule dessus (?),  
 » en grec on met le point & la virgule dessous,  
 » ainsi (;). «

Les signes de Ponctuation inventés par les massorèthes , ont , pour la plupart tant de ressemblance avec leurs points-voyelles , qu'ils ne servent qu'à augmenter les embarras de la lecture , au lieu de l'éclairer comme ils le devroient. M. Masclef ne s'est pas contenté de souhaiter qu'on introduisît dans l'hébreu notre Ponctuation ; il en a donné l'exemple. Il seroit à desirer que , dans quelque langue que fussent écrits les livres que l'on imprime aujourd'hui , les éditeurs y introduisissent le système de Ponctuation reçu dans nos langues modernes de l'Europe. Tant de systèmes différents multiplient gratuitement les difficultés & entraînent des dégoûts ; peut-être sont-ils la source de l'indifférence où l'on paroît avoir été jusqu'à présent sur la perfection du nôtre. Il gagneroit sans doute à être le seul , & il diminueroit

roit le danger des méprises : pourquoi ne prendroit-on pas enfin ce parti avantageux ? Nos signes de Ponctuation, comme on va le voir, peuvent suffire, ou peu s'en faut, à toutes les distinctions possibles ; & Masclef a eu raison de dire, *Iis non uti nihil aliud est quam, invento pane, glande vesci* (s). Entrons en matière.

(s) *Gramm. hebr. cap. I. n<sup>o</sup>. 5.*

La Ponctuation est l'art d'indiquer dans l'écriture, par les signes reçus, la proportion des pauses que l'on doit faire en parlant.

Les signes reçus pour cela, sont la Virgule (,) qui marque la moindre de toutes les pauses, une pause presque insensible ; un Point & une Virgule (;) par où l'on désigne une pause un peu plus grande ; les deux Points (:) qui annoncent un repos encore un peu plus considérable ; le Point, soit absolu (.) soit interrogatif (?) soit exclamatif (!) qui caractérise une pause plus complète ; & l'Alinea, qui fait recommencer le discours au commencement d'une autre ligne, afin d'indiquer la plus grande de toutes les pauses. On peut ajouter à ces signes les points suspensifs (...) qui désignent une interruption & par conséquent une distinction considérable ; & les Guillemets (») qui se mettent au devant de toutes les lignes d'un discours cité, afin de le distinguer du principal.

Le choix des Ponctuations dépend de la proportion qu'il convient d'établir dans les pauses ; & cette proportion dépend de la com-

**LIV. III.** binaison de trois principes fondamentaux : 1°. le besoin de respirer ; 2°. la distinction des sens partiels qui constituent un discours ; 3°. la différence des degrés de subordination qui conviennent à chacun de ces sens partiels dans l'ensemble du discours.

Cicéron semble uniquement fonder l'art de ponctuer sur les besoins des poumons : *Clau-*  
 (1) III. de *sulas enim*, dit-il (1), *atque interpuncta ver-*  
*borum animæ interclusio atque angustiae spiritûs*  
*adtulerunt.* Mais si l'on n'avoit égard qu'aux  
*Orat. XLVI.* besoins de la respiration, le discours devrait  
*polit. 181.* se partager en parties à peu près égales : il  
 arriveroit de là que souvent on suspendroit  
 maladroitement un sens qui pourroit par là de-  
 venir inintelligible ; d'autres fois on réuniroit  
 des sens tout à fait dissemblables ou dispa-  
 rates, ou bien la fin de l'expression d'un sens  
 avec le commencement d'un autre. Tout cela  
 prouve qu'il faut surtout faire attention aux  
 différents sens du discours, pour bien ponc-  
 tuer ; & la remarque d'Aristote sur Héraclite  
 fait voir, que c'étoit principalement ce qu'en-  
 visageoit ce rhéteur philosophe dans la Ponc-  
 tuation.

Cependant si on ne se proposoit que la distinction des sens partiels, sans égard aux besoins de la respiration ; chacun placeroit les caractères distinctifs selon qu'il jugeroit convenable d'anatomiser plus ou moins les parties du discours : car la pensée étant essentiellement une & indivisible, rien n'empêche qu'on

ne regarde chaque proposition comme un tout également indivisible , quelque longue qu'elle puisse être d'ailleurs ; & les divisions que l'on y introduiroit tiendroient beaucoup de l'arbitraire. L'un couperoit donc le discours par masses énormes , qui mettroient hors d'haleine ceux qui voudroient les prononcer de suite , & hors de mesure ceux qui pour respirer les couperoient autrement que l'auteur même ; l'autre réduiroit le discours en particules , qui feroient de la parole une espèce de bégaiement , dans la bouche de ceux qui voudroient marquer en parlant toutes les pauses écrites.

Enfin si , dans la distinction des sens , on ne faisoit attention aux différences qui les subordonnent les uns aux autres , & aux degrés de cette subordination ; les parties subalternes du troisième ordre , par exemple , seroient séparées entre elles par des intervalles égaux à ceux qui distingueroient les parties du second ordre & du premier : cette égalité des intervalles amèneroit dans la prononciation une sorte d'équivoque , puisqu'elle présenteroit comme parties également dépendantes d'un même tout , des sens réellement subordonnés les uns aux autres & distingués par différents degrés d'affinité.

Il est donc d'une nécessité évidente de distinguer les sens partiels , de faire attention aux différents degrés de subordination qui doivent les réunir , de combiner ces deux

Mais passons au détail du système qui doit naître naturellement des principes généraux que je viens d'établir. CH. X.

## ARTICLE I.

*Usages de la Virgule.*

Je réduis ici à sept règles les principaux usages de la Virgule. Il seroit apparemment très-facile d'en accumuler un plus grand nombre, en entrant dans le détail minutieux de tous les cas particuliers : mais je crois qu'il pourra suffire d'exposer les règles les plus générales & d'une nécessité plus commune ; parce que quand on en aura compris le sens, la raison, & le fondement, on n'aura plus aucune peine pour appliquer le principe aux cas particuliers qui ne sont point ici.

*I. Règle.* Les parties similaires d'une même proposition composée doivent être séparées par des Virgules, pourvu qu'il y en ait plus de deux & qu'aucune de ces parties ne soit subdivisée en d'autres parties subalternes.

Exemples pour plusieurs sujets : *La richesse, le plaisir, la santé, deviennent des maux pour qui ne sait pas en user (x).*

*Le regret du passé, le chagrin du présent, l'inquiétude sur l'avenir, sont les fléaux qui affligent le plus le genre humain (y).*

Remarquez que les sujets partiels sont distingués les uns des autres par la Virgule, &

(x) Théor.  
des sent. ch.  
14.

(y) Ibid.



LIV. III. points de vûe vraiment analytiques avec les besoins naturels de la respiration, & de tenir compte du tout dans la Ponctuation par une gradation proportionnée dans le choix des signes. En général on ne doit rompre l'unité du discours que le moins qu'il est possible, & seulement autant qu'il est exigé par l'un des trois principes précédents : il faut n'accorder à la foiblesse de l'organe ou de l'intelligence que ce qui est indispensablement nécessaire, & conserver le plus scrupuleusement qu'on peut la vérité & l'unité de la pensée, dont la parole doit présenter une image fidèle.

Ainsi la Ponctuation la plus foible, la Virgule, doit être employée seule partout où l'on ne fait qu'une division des sens partiels, sans aucune soudivision subalterne : s'il y a dans un sens total deux divisions subordonnées ; il faut employer les deux Ponctuations les plus foibles, la Virgule & le Point avec une Virgule : il faut y ajouter les deux Points, s'il y a trois divisions subordonnées, & ainsi de suite. Dans tous ces cas, la Ponctuation la plus forte doit distinguer entre elles les parties principales ou de la première division, & la Ponctuation la moins forte doit distinguer les parties subalternes de la dernière soudivision : parce que les parties subalternes doivent d'abord être réunies, avant de constituer des tous qui deviennent parties d'un ordre supérieur ; & que par conséquent elles ont entre elles plus d'affinité que les parties

principales, & doivent être moins désunies. CH. X.

Que faudroit-il donc penser d'un système de Ponctuation, qui exigeroit, entre les parties subalternes d'un membre de période, des intervalles plus considérables qu'entre les membres primitifs de la période? Tel est celui de l'abbé Girard, qui veut (u) que l'on ponctue ainsi la période suivante :

(u) Vrais princip. Tom. II. Disc. xvj. p. 463,

*Si l'on fait attention à la conformation délicate du corps féminin : si l'on connoît l'influence des mouvements hystériques : & si l'on sait que l'action en est aussi forte qu'irrégulière ; on excusera facilement les faiblesses des femmes.*

C'est l'exemple qu'il allègue, d'une règle qu'il énonce en ces termes : « Il n'est pas essentiel aux deux points de servir toujours à distinguer des membres principaux de période ; il leur arrive quelquefois de se trouver entre les parties subalternes d'un membre principal qui n'est distingué de l'autre que par la virgule ponctuée : cela a lieu lorsqu'on fait énumération de plusieurs choses indépendantes entre elles, pour les rendre toutes dépendantes d'une autre qui achève le sens. »

Ces choses sont, si l'on veut, indépendantes entre elles, quant à leur nature intrinsèque ; mais elles sont analytiquement dépendantes les unes des autres, comme parties constitutives d'un même membre de période. C'est toujours aux vûes de l'analyse que la Grammaire doit son attention, & c'est par

**LIV. III.** grammairien, dont j'adopte volontiers la doctrine sur ce dont il y est question, sans garantir le ton dont il l'énonce. » Quelques per-

(c) Ibid. F. 445. » sonnes, dit-il (c), ne mettent jamais de  
 » Virgule avant la conjonction &, même  
 » dans l'énumération; en quoi on ne doit pas  
 » les imiter, du moins dans la dernière cir-  
 » constance: car tous les énumératifs ont droit  
 » de distinction, & l'un n'en a pas plus que  
 » l'autre. La Virgule est alors d'autant plus  
 » nécessaire avant la conjonction, qu'elle y  
 » sert à faire connoître que celle-ci emporte là  
 » une idée de cloture, par laquelle elle indi-  
 » que la fin de l'énumération; & cette Vir-  
 » gule y sert de plus à montrer que le dernier  
 » membre n'a pas, avec celui qui le précède  
 » immédiatement, une liaison plus étroite qu'a-  
 » vec les autres. Ainsi la raison qui fait distin-  
 » guer le second du premier, fait également dis-  
 » tinguer le troisième du second, & successi-  
 » vement tous ceux dont l'énumération est com-  
 » posée: il faut donc que la Virgule se trouve  
 » entre chaque énumératif sans exception. «

Si les parties de l'énumération ou d'un détail quelconque doivent être séparées par une Ponctuation plus forte que la Virgule, pour quelque une des causes que l'on verra par la suite; cette Ponctuation forte doit, par la même analogie, rester la même avant la conjonction qui amène la dernière partie.

*II. Règle.* Lorsqu'il n'y a que deux parties similaires pour constituer un tout, il peut ar-

Mais passons au détail du système qui doit naître naturellement des principes généraux que je viens d'établir.

## ARTICLE I.

*Usages de la Virgule.*

Je réduis ici à sept règles les principaux usages de la Virgule. Il seroit apparemment très-facile d'en accumuler un plus grand nombre, en entrant dans le détail minutieux de tous les cas particuliers : mais je crois qu'il pourra suffire d'exposer les règles les plus générales & d'une nécessité plus commune ; parce que quand on en aura compris le sens, la raison, & le fondement, on n'aura plus aucune peine pour appliquer le principe aux cas particuliers qui ne sont point ici.

*I. Règle.* Les parties similaires d'une même proposition composée doivent être séparées par des Virgules, pourvu qu'il y en ait plus de deux & qu'aucune de ces parties ne soit subdivisée en d'autres parties subalternes.

Exemples pour plusieurs sujets : *La richesse, le plaisir, la santé, deviennent des maux pour qui ne sait pas en user (x).*

*Le regret du passé, le chagrin du présent, l'inquiétude sur l'avenir, sont les fléaux qui affligent le plus le genre humain (y).*

Remarquez que les sujets partiels sont distingués les uns des autres par la Virgule, &

(x) Théor.  
des sent. ch.

14.

(y) Ibid.

LIV. III. que le dernier est séparé de même de l'attribut; parce que l'attribut ne tombe pas plus sur le dernier que sur les autres, & ne doit pas avoir avec lui une liaison plus forte.

Exemple de plusieurs attributs réunis sur un même sujet: *Il alla dans cette caverne, trouva les instruments, abattit les peupliers, & mit en un seul jour les vaisseaux en état de*

(1) *Télémaque* voguer (2).  
que. VII.

Exemple de plusieurs compléments d'un même verbe: *Etiam superiores, qui fruges, qui vestitum, qui tecta, qui cultum vite, qui* (a) *Cic. I. præsidia contra feras, invenerunt* (a). La traduction que M. l'abbé d'Olivet a faite de ce passage peut aussi entrer en exemple: *Ainsi que d'autres encore plus anciens, qui enseignèrent à se nourrir de bled, à se vêtir, à se faire des habitations, à se procurer les besoins de la vie, à se précautionner contre les bêtes féroces.*

(b) *Vrais princip. Tom. II. Disc. xvj. p. 456.*

L'abbé Girard (b) se conforme à la règle, & ponctue avec la Virgule la phrase suivante: *Je connois quelqu'un qui loue sans estimer, qui décide sans connoître, qui contredit sans avoir d'opinion, qui parle sans penser, & qui s'occupe sans rien faire.*

Quatre lignes plus bas, il ponctue avec les deux Points une autre phrase tout à fait semblable à celle-là, & qui par conséquent n'exigeoit pareillement que la Virgule:

*C'est un mortel qui se moque du Qu'en-dira-t-on: qui n'est occupé que du plaisir: qui critique hardiment tout ce qui lui déplaît: dont*

*l'esprit est fécond en systèmes, & le cœur peu susceptible d'attachement : que tout le monde recherche & veut avoir à sa compagnie.* CH. X.

Dire, pour justifier cette disparate, que les parties similaires du premier exemple sont en rapport d'union, & celles du second en rapport de parties intégrantes ; c'est fonder une différence trop réelle sur une distinction purement nominale : 1<sup>o</sup>. parce que le rapport de parties intégrantes est un vrai rapport d'union, puisque les parties intégrantes ont entre elles une union nécessaire pour l'intégrité du tout ; 2<sup>o</sup>. parce que les parties de la première phrase sont réellement, aussi bien que celles de la seconde, les parties intégrantes de l'idée totale de la personne dont on y parle. D'ailleurs, quelque réelle que pût être cette distinction, ce seroit un abus que d'en faire un principe de Ponctuation : 1<sup>o</sup>. parce que ce n'est point une distinction grammaticale, & qui tienne à l'analyse qui dirige les procédés de la Grammaire ; 2<sup>o</sup>. parce qu'étant très-arbitraire, elle est par là même d'une subtilité supérieure à la portée du grand nombre, même du grand nombre des gens de lettres : les principes de la Grammaire, & par conséquent ceux de la Ponctuation, doivent être accessibles à tous. Il ne faut donc que la Virgule au lieu des deux Points dont s'est servi l'académicien ; & la seule Virgule qu'il a employée, il faut la supprimer en vertu de la règle suivante.

J'ajouterais ici une remarque de ce même

LIV. III. grammairien, dont j'adopte volontiers la doctrine sur ce dont il y est question, sans garantir le ton dont il l'énonce. » Quelques per-

(c) Ibid. » sonnes, dit-il (c), ne mettent jamais de  
F. 445. » Virgule avant la conjonction &, même  
» dans l'énumération; en quoi on ne doit pas  
» les imiter, du moins dans la dernière cir-  
» constance: car tous les énumératifs ont droit  
» de distinction, & l'un n'en a pas plus que  
» l'autre. La Virgule est alors d'autant plus  
» nécessaire avant la conjonction, qu'elle y  
» sert à faire connoître que celle-ci emporte là  
» une idée de cloture, par laquelle elle indi-  
» que la fin de l'énumération; & cette Vir-  
» gule y sert de plus à montrer que le dernier  
» membre n'a pas, avec celui qui le précède  
» immédiatement, une liaison plus étroite qu'a-  
» vec les autres. Ainsi la raison qui fait distin-  
» guer le second du premier, fait également dis-  
» tinguer le troisième du second, & successi-  
» vement tous ceux dont l'énumération est com-  
» posée: il faut donc que la Virgule se trouve  
» entre chaque énumératif sans exception. «

Si les parties de l'énumération ou d'un détail quelconque doivent être séparées par une Ponctuation plus forte que la Virgule, pour quelque une des causes que l'on verra par la suite; cette Ponctuation forte doit, par la même analogie, rester la même avant la conjonction qui amène la dernière partie.

*II. Règle.* Lorsqu'il n'y a que deux parties similaires pour constituer un tout, il peut ar-

river deux cas , qui font décider différemment de la Ponctuation.

1<sup>o</sup>. Si les deux parties similaires ne sont que rapprochées sans conjonction ; le besoin d'indiquer la diversité de ces parties exige , entre deux , une Virgule dans l'orthographe & une pause dans la prononciation.

Exemple : *Des anciennes mœurs , un certain usage de la pauvreté , rendoient à Rome les fortunes à peu près égales (d).*

(d) Montesquieu. Grand. & Décad. des Rom. ch. jr.

2<sup>o</sup>. Si les deux parties similaires sont liées par une conjonction , & que les deux ensemble n'excèdent pas la portée commune de la respiration : la conjonction suffit pour marquer la diversité des parties ; & la Virgule romproit mal à propos l'unité du tout qu'elles constituent , puisque l'organe n'exige point de repos.

Exemples : *L'imagination & le jugement ne sont pas toujours d'accord (e).*

(e) Buffier Gramm. fr. n<sup>o</sup>. 980.

*Il parle de ce qu'il ne fait point ou de ce qu'il fait mal (f).*

(f) La Bruyère. Mœurs de ce siècle ch. xj.

3<sup>o</sup>. Mais si les deux parties similaires réunies par la conjonction ont une certaine étendue , qui empêche qu'on ne puisse aisément les prononcer de suite sans respirer ; alors , nonobstant la conjonction , qui marque la diversité , il faut faire usage de la Virgule pour indiquer la pause : c'est le besoin seul de l'organe qui fait ici la loi.

Exemples : *On y a toujours reconnu le même Dieu comme auteur , & le même Christ comme sauveur du genre humain (g).*

(g) Bossuet. Disc. sur l'hist. univ. Part. II.



LIV. III. *Les Macédoniens n'étoient pas en moindre souci, & passèrent la nuit comme s'il eût fallu combattre (h).*

(h) Q. Curce de *Vaugelas*, IV. xiiij.

(i) Gramm. fr. ch. xvj.

M. Restaut (i) veut qu'on écrive sans Virgule : *L'exercice & la frugalité fortifient le tempérament ; & encore : Je ne veux plus vous voir ni vous parler.* Il a raison. » Mais on met » la Virgule, dit-il, avant ces conjonctions, » si les termes qu'elles assemblent sont accompagnés de circonstances ou de phrases incidentes, comme quand on dit : *L'exercice que l'on prend à la chasse, & la frugalité que l'on observe dans les repas, fortifient le tempérament : Je ne veux plus vous voir dans l'état où vous êtes, ni vous parler des risques que vous courez.* »

Cette remarque indique une raison fautive. L'addition d'une circonstance ou d'une phrase incidente ne rompt jamais l'unité de l'expression totale, & conséquemment n'amène jamais le besoin d'en séparer les parties par des pauses : ce n'est que quand les parties s'allongent assez pour fatiguer l'organe de la prononciation, qu'il faut indiquer un repos entre deux par la Virgule. Si l'addition n'est pas assez considérable pour cela, il ne faudra point de Virgule, & l'on dira très-bien sans pause : *Un exercice modéré & une frugalité honnête fortifient le tempérament : Je ne veux plus vous voir ici ni vous parler sans témoins.* La règle de M. Restaut est donc fautive pour être trop générale.

III. Règle. Ce qui vient d'être dit de deux parties similaires d'une proposition composée, doit encore se dire des membres d'une période qui n'en a que deux, lorsque ni l'un ni l'autre n'est subdivisé en parties subalternes dont la distinction exige la Virgule. CH. X.

Exemples : *La certitude de nos connoissances ne suffit pas pour les rendre précieuses, c'est leur importance qui en fait le prix* (k).

(k) Théor.  
des sent. ch.  
I.

*On croit quelquefois haïr la flatterie, mais on ne hait que la manière de flatter* (l).

(l) La Ro-  
chefoucault.

*Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres* (m).

(m) Id.

Au lieu d'employer un Point & une Virgule dans les périodes suivantes, l'abbé Girard auroit donc dû les ponctuer par une simple Virgule, en cette manière :

*L'homme manque souvent de raison, quoiqu'il se définisse un être raisonnable.*

*Si César eût eu la justice de son côté, Caton ne se seroit pas déclaré pour Pompée.*

*Non seulement il lui a refusé sa protection, mais il lui a encore rendu de mauvais services.*

IV. Règle. Dans le style coupé, où un sens total est énoncé par plusieurs propositions qui se succèdent rapidement, & dont chacune a un sens fini & qui semble complet ; la simple Virgule suffit encore pour séparer ces propositions, si aucune d'elles n'est divisée en parties subalternes qui exigent la Virgule.

Exemple : *Les voilà comme deux bêtes cruel-*

LIV. III. *les qui cherchent à se déchirer ; le feu brille dans leurs yeux , ils se raccourcissent , ils s'allongent , ils se baissent , ils se relèvent , ils s'élancent , ils*

(n) *Télémaque.* XVI.

*sont altérés de sang (n).* On débute par une proposition générale , qui est séparée du reste par une Ponctuation plus forte ; les autres propositions sont comme différents aspects & divers développements de la première.

Autre exemple : *Il vient une nouvelle , on en rapporte les circonstances les plus marquées , elle passe dans la bouche de tout le monde , ceux qui en doivent être les mieux instruits la croient & la répandent , j'agis sur cela ; je ne crois pas*

(o) *Buffier*  
Gramm. fr.  
n°. 997.

*être blâmable (o).* » Toutes les parties de cette période , dit le P. Buffier , ne sont que des » circonstances ou des jours particuliers de » cette proposition principale : *je ne crois pas être blâmable.* » C'est aussi pour cela que je l'ai séparée du reste par une Ponctuation plus forte , ce que n'a pas fait le P. Buffier.

Quoique chacune des propositions dont il s'agit ici , soit isolée par rapport à sa constitution grammaticale intrinsèque ; elle a cependant avec les autres une affinité logique , qui les rend toutes parties similaires d'un sens unique & principal : si elles ne sont unies sensiblement par aucune conjonction expresse ; c'est pour arrêter moins la marche de l'esprit par l'attirail traînant des mots superflus , & pour donner au style plus de feu & de vivacité. L'exemple du *Télémaque* offre une peinture bien plus animée , & celui du P. Buffier est

une apologie qui a beaucoup plus de chaleur, que si l'on avoit lié scrupuleusement par des conjonctions expresses les parties de ces deux ensembles. Ce feroit donc aller directement contre l'esprit du style coupé, & détruire sans besoin la vérité & l'unité de la pensée totale, que d'en assujettir l'expression à une prononciation appesantie par des intervalles trop grands. Il en faut sans doute pour la distinction des sens partiels & pour les repos de l'organe; mais rendons-les les plus courts qu'il est possible, & contentons-nous de la Virgule, quand une division subalterne n'exige rien de plus.

C'est pourtant l'usage de la plupart des écrivains & la règle prescrite par le grand nombre des grammairiens, de séparer ces propositions coupées par un Point & une Virgule ou même par deux Points. Mais outre que je suis persuadé que l'autorité, dans cette matière, ne doit être considérée qu'autant qu'elle vient à l'appui des principes raisonnés; si l'on examine ceux qui ont dirigé les grammairiens dont il s'agit, on reconnoîtra aisément qu'ils sont erronés.

» On le met, dit M. Restaut parlant du  
» Point (*p*), à la fin d'une phrase ou d'une  
» période dont le sens est absolument fini,  
» c'est-à-dire, lorsque ce qui la suit est abso-  
» lument indépendant. Nous observerons,  
» ajoute-t-il un peu après, que dans le style  
» concis & coupé, on met souvent les deux

(*p*) Gramm.  
fr. ch. xvj.

LIV. .III. » Points à la place du Point ; parce que les  
» phrases étant courtes, elles semblent moins  
» détachées les unes des autres. «

Il est évident que ce grammairien donne en preuve une chose qui est absolument fautive : car c'est une erreur sensible, de faire dépendre le degré d'affinité des phrases de leur plus ou moins d'étendue ; un atôme tient aussi peu à un autre atôme, qu'une montagne à une autre montagne. D'ailleurs c'est une méprise réelle, de faire consister la plénitude du sens dans la plénitude grammaticale d'une proposition ; les deux exemples que l'on vient de voir le démontrent assez, & l'abbé Girard va le démontrer encore dans un raisonnement dont j'adopte volontiers l'hypothèse, quoique j'en rejette la conséquence ou que j'en déduise une toute opposée.

Il propose l'exemple que voici dans le style coupé, & il en sépare les propositions partielles par les deux Points :

*L'amour est une passion de pur caprice : il attribue du mérite à l'objet dont on est touché : il ne fait pourtant pas aimer le mérite : jamais il ne se conduit par reconnaissance : tout est chez lui goût ou sensation : rien n'y est lumière ni vertu.*

» Pour rendre plus sensible, dit-il ensuite  
» (q), la différence qu'il y a entre la distinc-  
» tion que doivent marquer les deux Points &  
» celle à qui la Virgule ponctuée est affectée,  
» je vas donner à l'exemple rapporté un autre

» tour,

(q) Vrais  
princip. Tom.  
II. Disc. xvj.  
p. 461.

» tour, qui, en mettant une liaison de dépen-  
 » dance entre les portions qui le composent,  
 » exigera que la distinction soit alors repré-  
 » sentée autrement que par les deux Points :  
 » *L'amour est une passion de pur caprice ; qui*  
 » *attribue du mérite à l'objet aimé ; mais qui*  
 » *ne fait pas aimer le mérite ; à qui la recon-*  
 » *naissance est inconnue ; parce que chez lui*  
 » *tout se rapporte à la volupté ; & que rien n'y*  
 » *est lumière ni ne tend à la vertu.*

Il est vrai, & c'est l'hypothèse que j'adopte & qu'on ne peut pas refuser d'admettre ; il est vrai que c'est le même fonds de pensée sous deux formes différentes ; que la liaison des parties n'est que présumée, pour ainsi dire, ou sentie sous la première forme, & qu'elle est expressément énoncée sous la seconde ; mais qu'elle est effectivement la même de part & d'autre. Que suit-il de là ? L'académicien en conclut qu'il faut une Ponctuation plus forte dans le premier cas, parce que la liaison y est moins sensible ; & qu'il faut une Ponctuation moins forte dans le second cas, parce que l'affinité des parties y est exprimée positivement. Je prétends au contraire que la Ponctuation doit être, à peu de chose près, la même de part & d'autre : parce que de part & d'autre il y a réellement la même liaison, la même affinité ; & que les pauses dans la prononciation, comme les signes qui les marquent dans l'écriture, doivent être proportionnées aux degrés réels d'affinité qui se trouvent entre

**LIV. III.** les sens partiels d'une énonciation totale. J'ajoute que l'abbé Girard a également mal ponctué sous les deux formes l'exemple dont il s'agit ; parce que, de part & d'autre, en séparant toutes les propositions partielles les unes des autres par la même Ponctuation, il fait entendre qu'elles ont entre elles le même degré d'affinité ; ce qui est démontré faux par le second tour : ainsi les gradations du sens sont confondues. On trouvera plus loin la Ponctuation qui convient à ce morceau.

*V. Règle.* Si une proposition est simple & sans hyperbate, & que l'étendue n'en excède pas la portée commune de la respiration ; elle doit s'écrire de suite sans aucune Ponctuation.

Exemples : *L'homme injuste ne voit la mort que comme un fantôme affreux (r).*

(r) Théor.  
des sent. ch.  
14.

*Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé (s).*

(s) La Roche-  
foucault.

Mais si l'étendue d'une proposition excède la portée ordinaire de la respiration ; il faut y placer des repos par des Virgules, placées de manière qu'elles servent à y distinguer quelques-unes des parties constitutives, comme le sujet logique, la totalité d'un complément, &c.

Exemple où la Virgule distingue le sujet logique : *La venue des faux christs & des faux prophètes, sembloit être un plus prochain achèvement à la dernière ruine (t).*

(t) Bossuet  
Disc. sur l'hist  
univ. Part. II.

Exemple où la Virgule sépare un complé-

ment circonstancié : *Chaque connoissance ne se développe, qu'après qu'un certain nombre de connoissances précédentes se sont développées* (u). CH. X.

Exemple où la Virgule sépare l'un de l'autre deux différents compléments : *L'homme impatient est entraîné par ses desirs indomptés & farouches, dans un abîme de malheurs* (x). (u) Fontenelle. Préf. des Elém. de la Géom. de l'Infin. (x) Télémaque. xxiv.

Lorsque l'ordre naturel d'une proposition simple est troublé par quelque hyperbate : la partie transposée doit être terminée par une Virgule, si elle commence la proposition ; elle doit être entre deux Virgules, si elle est enclavée dans d'autres parties de la proposition.

Exemple de la première espèce : *Toutes les vérités produites seulement par le calcul, on les pourroit traiter de vérités d'expérience* (y). (y) Fontenelle, ibid.  
C'est le complément objectif qui se trouve ici à la tête de la proposition.

Exemple de la seconde espèce : *La versification des grecs & des latins, par un ordre réglé de syllabes brèves & longues, donnoit à la mémoire une prise suffisante* (z). Ici, c'est un complément auxiliaire qui se trouve jeté entre le sujet logique & le verbe. (z) Théor. des sent. chr. 3.

Il n'en est pas de même du complément déterminatif d'un Nom appellatif : quoique l'hyperbate en dispose, comme il arrive fréquemment dans la poésie ; on n'y emploie pas la Virgule, à moins que le trop d'étendue de la phrase ne l'exige pour le soulagement de la poitrine.



LIV. III. les sens partiels d'une énonciation totale. J'ajoute que l'abbé Girard a également mal ponctué sous les deux formes l'exemple dont il s'agit ; parce que, de part & d'autre, en séparant toutes les propositions partielles les unes des autres par la même Ponctuation, il fait entendre qu'elles ont entre elles le même degré d'affinité ; ce qui est démontré faux par le second tour : ainsi les gradations du sens sont confondues. On trouvera plus loin la Ponctuation qui convient à ce morceau.

V. Règle. Si une proposition est simple & sans hyperbate, & que l'étendue n'en excède pas la portée commune de la respiration ; elle doit s'écrire de suite sans aucune Ponctuation.

Exemples : *L'homme injuste ne voit la mort que comme un fantôme affreux (r).*

(r) Théor.  
des sent. ch.  
14.

*Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé (s).*

(s) La Roche-  
foucault.

Mais si l'étendue d'une proposition excède la portée ordinaire de la respiration ; il faut y placer des repos par des Virgules, placées de manière qu'elles servent à y distinguer quelques-unes des parties constitutives, comme le sujet logique, la totalité d'un complément, &c.

Exemple où la Virgule distingue le sujet logique : *La venue des faux christs & des faux prophètes, sembloit être un plus prochain acheminement à la dernière ruine (t).*

(t) Bossuet  
Disc. sur l'hist  
univ. Part. II.

Exemple où la Virgule sépare un complé-

*Qui le désordre où la présence des grands hommes nous jette ordinairement.* CH. X.

La raison de ceci est simple. Le renversement d'ordre amené par l'inversion ne rompt pas la liaison des idées consécutives ; & la Ponctuation seroit en contradiction avec l'ordre actuel de la phrase , si l'on introduisoit des pauses où la liaison des idées est continue.

*VI. Règle.* Il faut mettre entre deux Virgules , toute proposition incidente purement explicative ; & écrite de suite , sans Virgule , toute proposition incidente déterminative.

Il est prouvé (f), qu'on peut retrancher la proposition incidente explicative de la principale sans altérer le sens de celle-ci , & qu'au contraire on ne pourroit retrancher la déterminative sans altérer le sens de la principale. Il y a donc un juste fondement à séparer de l'antécédent , par une Virgule , la proposition incidente explicative , & à ne pas s'en servir pour la déterminative ; puisque la première n'a avec l'antécédent qu'une liaison de bienséance & que l'on peut rompre sans conséquence , & que la seconde a avec l'antécédent une liaison indissoluble.

(f) CH. I.  
art. ij. n<sup>o</sup>. III.

Il faut donc écrire avec la Virgule : *Les passions , qui sont les maladies de l'ame , ne viennent que de notre révolte contre la raison* (g). Il faut écrire sans Virgule : *La gloire des grands hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir* (h).

(g) M. d'Olivet . Pens. de Cic.

(h) La Rochefoucault.

L'abbé Girard , de qui nous tenons cette

LIV. III. bonne manière de ponctuer (i), écrit sans  
 (i) Vrais Virgule : *Il est rare que le seul mérite réussisse*  
 princip. Tom. *dans une Cour où tout se fait par intrigue ;*  
 II. Disc. xvj. & avec la Virgule : *Il est rare que le mérite*  
 p. 452. *seul perce à la Cour , où rien ne réussit sans*  
*protection.*

Il suit de là que la même phrase s'écrit sans Virgule ou avec la Virgule, selon la différence des circonstances ; comme *Le combat que nous avons donné le dix a été sanglant.* » Je » ne peux connoître, dit l'abbé Girard, si le » relatif sert à restreindre l'idée de *combat* à » celui du dix pour le distinguer de quelque » autre donné un autre jour ; ou si n'étant » question que d'un seul combat dont on veut » exprimer le carnage, ce relatif ne fait qu'en » présenter la date par forme d'instruction. » Voilà où la Ponctuation est nécessaire pour » déterminer le sens du discours. Dans le der- » nier cas, la date doit être entre deux Virgu- » les ; & dans le premier, elle doit paroître de » suite sans distinction. «

Au reste ce que l'on dit ici des propositions incidentes, amenées par des mots conjonctifs, doit s'entendre aussi de toute autre addition : c'est quelquefois un simple adjectif, ou un participe suivi de quelque complément, &c.

Ces additions sont explicatives & demandent la Virgule, quand elles précèdent l'antécédent.

(k) Théor. Exemples : *Avidés de plaisir, nous nous flat-*  
 des sent. ch. *tons d'en recevoir de tous les objets inconnus qui*  
 4. *semblent nous en promettre (k).*

Soumis avec respect à sa volonté sainte ;

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte (l).

(l) Athalie.

Act. I. sc. 1.

Elles sont encore explicatives & demandent la Virgule, quoique l'antécédent précède, s'il se trouve quelque chose entre l'antécédent & l'addition.

Le fruit meurt en naissant, dans son germe infecté. (m)

(m) Henri-  
riad. Chant

Si ces additions suivent immédiatement l'antécédent; on peut encore conclure qu'elles sont explicatives & qu'elles doivent être distinguées par la Virgule, si on peut les retrancher sans altérer le sens de la proposition.

IV.

Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan & sur elle

Répandre cet esprit d'imprudence & d'erreur,

De la chute des rois funeste avant-coureur. (n).

(n) Athalie.  
ibid.

VII. Règle. Toute addition mise à la tête ou dans le corps d'une phrase, & qui ne peut être regardée comme faisant partie de sa constitution grammaticale, doit être distinguée du reste par une Virgule mise après, si l'addition est à la tête; & si elle est enclavée dans le corps de la phrase, elle doit être entre deux Virgules.

Exemples: Contre une fille qui devient de jour en jour plus insolente; qui me manque, à moi; qui vous manquera bientôt, à vous (o).

Cet à moi & cet à vous sont deux véritables hors-d'œuvres inutiles à la constitution grammaticale de la phrase énoncée, & qui n'y ont été introduits que par énergie.

(o) Le Père  
de famille,  
Act. III. sc. 7.

LIV. III. *Oculorum*, inquit Plato, *est in nobis sensus acerrimus, quibus sapientiam non cernimus*

(p) Cic. II.  
*De finib.* XVI  
alib. 52.

(p). On voit ici la petite proposition, inquit Plato, insérée accidentellement dans la principale, à laquelle elle n'a aucun rapport grammatical, quoiqu'elle ait avec elle une liaison logique.

Non, non, *bien loin d'être des demi-dieux, ce ne sont pas même des hommes* (q). Ces deux non qui commencent la phrase n'ont avec elle aucun lien grammatical; c'est une addition emphatique, dictée par la persuasion vive de la vérité énoncée ensuite.

(r) *Vauvenargues*. Mé-  
dit. sur la foi.

O mortels, *l'espérance enivre* (r). Ces deux mots, *o mortels*, sont entièrement indépendants de la syntaxe de la proposition suivante, & doivent en être séparés par la Virgule : c'est le sujet d'un verbe sousentendu à la seconde personne du pluriel, par exemple, du verbe *écoutez* ou *prenez-y garde*. Or si l'auteur avoit dit, *O mortels prenez-y garde, l'espérance enivre*; il auroit énoncé deux propositions distinctes, qu'il auroit dû séparer par la Virgule : cette distinction n'est pas moins nécessaire, parce que la première proposition devient elliptique; ou plutôt elle l'est encore plus, afin d'empêcher qu'on ne cherche à rapporter à la seconde un mot qui ne peut lui convenir.

Il suit de cette remarque, que, quand l'apostrophe est avant un verbe à la seconde personne, on ne doit pas l'en séparer par la Virgule; parce que le sujet ne doit pas être séparé de

son verbe, du moins quand les besoins de la CH. X.  
respiration ne l'exigent pas.

Il faut donc écrire sans Virgule : *Tribuns cé-*  
*dez la place aux Consuls* (s). Cependant l'u- (s) Rév.  
sage universel est d'employer la Virgule dans rom. II.  
ce cas là même : mais c'est un abus, intro-  
duit par le besoin de ponctuer ainsi dans les  
occurrences où l'apostrophe n'est pas sujet du  
verbe ; & ces occurrences sont très-fréquentes.

*Vous avez vaincu, Plébéiens* (t). Il faut ici (t) Ibid.  
la Virgule, quoique le mot *Plébéiens* soit sujet  
de *avez vaincu* ; mais ce sujet est d'abord expri-  
mé par *vous*, lequel est à sa place naturelle ; &  
le mot *Plébéiens* n'est plus qu'un hors-d'œuvre  
grammatical.

*Pour mademoiselle, elle paroît trop instruite*  
*de sa beauté* (u). Ces deux mots, *pour made-* (u) L'abbé  
*moiselle*, doivent être distingués du reste par Girard.  
la Virgule ; parce qu'ils ne peuvent se lier  
grammaticalement avec aucune partie de la  
proposition suivante, & qu'ils doivent en con-  
séquence être regardés comme tenant à une  
autre proposition dont l'ellipse a fait disparoi-  
tre une partie, comme *Je parle pour made-*  
*moiselle*.

Il seroit apparemment très-facile de multi-  
plier beaucoup davantage les observations que  
l'on pourroit faire sur l'usage de la Virgule, en  
entrant dans le détail minutieux de tous les  
cas particuliers. Mais je crois qu'il suffit d'a-  
voir exposé les règles les plus générales & qui  
sont d'une nécessité plus commune ; parce que,

LIV. III. quand on en aura compris le sens, la raison, & le fondement, on saura très-bien ponctuer dans les autres cas qui ne sont point ici détaillés. Il suffira de se rappeler que la Ponctuation doit marquer ou repos, ou distinction, ou l'un & l'autre à la fois ; qu'elle doit être proportionnée à la subordination des sens ; & surtout qu'elle doit prévenir les équivoques.

---

## ARTICLE II.

### *Usages du Point avec la Virgule.*

On ne doit rompre l'unité de la proposition entière que le moins qu'il est possible ; mais on doit encore préférer la netteté de l'énonciation orale ou écrite, à la représentation trop scrupuleuse de l'unité du sens total, laquelle, après tout, subsiste toujours, tant qu'on ne la détruit pas par des repos trop considérables ou par des Ponctuations trop fortes. Or la netteté de l'énonciation exige que la subordination respective des sens partiels y soit rendue sensible, ce qui ne peut se faire que par la différence marquée des repos & des caractères qui les représentent.

S'il n'y a donc dans un sens total que deux divisions subordonnées, il ne faut employer que deux espèces de Ponctuations ; parce qu'on ne doit pas employer plus de signes qu'il n'y a de choses à signifier : il faut employer un Point avec une Virgule, pour distinguer les

parties principales ou de la première division; CH. X.

& la simple Virgule, pour distinguer entre elles les parties subalternes de la sous-division.

Ces deux Ponctuations sont les plus foibles, afin de rompre le moins qu'il est possible l'unité du sens total; & la plus foible des deux sépare les parties subalternes, parce qu'elles sont plus intimement liées entre elles que les principales. Passons aux cas particuliers.

*I. Règle.* Lorsque les parties similaires d'une proposition composée ou les membres d'une période, ont d'autres parties subalternes distinguées entre elles par la Virgule; ces parties similaires ou ces membres doivent être séparés les uns des autres par un Point & une Virgule.

Exemples: *Quelle pensez-vous qu'ait été sa douleur, de quitter Rome, sans l'avoir réduite en cendres; d'y laisser encore des citoyens, sans les avoir passés au fil de l'épée; de voir que nous lui avons arraché le fer d'entre les mains, avant qu'il l'ait teint de notre sang (x)?* Les parties similaires distinguées ici par un Point & une Virgule, sont des compléments déterminatifs du nom *douleur*.

(x) II. Cætil. trad. par M. l'Abbé d'Olivet.

*Qu'un vieillard joue le rôle d'un jeune homme, lorsqu'un jeune homme jouera le rôle d'un vieillard; que les décorations soient champêtres, quoique la scène soit dans un palais; que les habillements ne répondent point à la dignité des personnages: toutes ces discordances nous blesseront (y).* C'est ici l'idée générale de

(y) Théor. des sent. ch. 3.



## 604 *Éléments de la Syntaxe.*

**LIV. III.** *discordance présentée sous trois aspects différents.*

(1) Vrais  
princi Tom.  
II. Disc. xvj.  
p. 460.

*Quoique vous ayez de la naissance, que votre mérite soit connu, & que vous ne manquiez pas d'amis; vos projets ne réussiront pourtant point sans l'aide de Plutus (1).* C'est une période de deux membres, dont le premier est séparé du second par un Point & une Virgule; parce qu'il est divisé en trois parties similaires, subordonnées à la seule conjonction *quoique*, & séparées entre elles par des Virgules.

(a) Bourdaloue. Oraif.  
fun. de Henri  
de Bourbon  
Prince de  
Condé. Part.  
II.

*Comme l'un des caractères de la vraie religion a toujours été d'autoriser les princes de la terre; aussi, par un retour de piété, que la reconnaissance même sembloit exiger, l'un des devoirs essentiels des princes de la terre, a toujours été de maintenir & de défendre la vraie religion (a).*

(b) Art. I.  
Règ. 5.

C'est une autre période de deux membres, séparés l'un de l'autre par un Point & une Virgule, parce que le second est subdivisé par des Virgules en diverses parties pour différentes raisons: 1°. *par un retour de piété, que la reconnaissance même sembloit exiger*, se trouve

(c) Art. I.  
Règ. 6.

entre deux Virgules (b), parce qu'il y a hyperbate; 2°. cette même phrase est coupée en deux par une autre Virgule (c), parce que la proposition incidente est explicative; 3°. il y a une Virgule après *l'un des devoirs*

(d) Art. I.  
Règ. 5.

*essentiels des princes de la terre (d)*, parce qu'il faut assigner des repos dans les propositions trop longues pour être énoncées de suite avec aisance.

## Du Point avec la Virgule. 605

**II. Règle.** Lorsque plusieurs propositions incidentes sont accumulées sur le même antécédent, & que toutes ou quelques-unes d'entre elles sont soudivisées par des Virgules, qui y marquent des repos ou des distinctions; il faut les séparer les unes des autres par un Point & une Virgule. Si elles sont déterminatives, la première tiendra immédiatement à l'antécédent; si elles sont explicatives, la première sera séparée de l'antécédent par une Virgule (e).

CH. X.

Exemple: *Politesse noble, qui sait approuver sans fadeur, louer sans jalousie, railler sans aigreur; qui saisit les ridicules avec plus de gaieté que de malice; qui jette de l'agrément sur les choses les plus sérieuses, soit par le sel de l'ironie, soit par la finesse de l'expression; qui passe légèrement du grave à l'enjoué, sait se faire entendre en se faisant deviner, montre de l'esprit sans en chercher, & donne à des sentiments vertueux le ton & les couleurs d'une joie douce.*

(e) Art. L  
Règ. 6.

(f) Ce sont ici des propositions incidentes explicatives, & c'est pour cela qu'il y a une Virgule après l'antécédent *politesse noble*. Si au contraire on disoit, par exemple, *Eudoxe est un homme qui sait approuver, &c.* comme les mêmes propositions incidentes deviendroient déterminatives de l'antécédent *homme*, on ne mettroit point de Virgule entre cet antécédent & la première incidente; mais la Ponctuation resteroit la même partout ailleurs.

(f) Théor.  
des sent. ch.  
5.

**III. Règle.** Dans le style coupé, si quel-

**LIV. III.** qu'une des propositions détachées qui forment le sens total, est divisée, par quelque cause que ce soit, en parties subalternes & distinguées par des Virgules ; il faut séparer par un Point & une Virgule les propositions partielles homologues du sens total, c'est-à-dire, celles qui concourent de la même manière à l'intégrité de ce sens total.

Exemple : *Cette persuasion, sans l'évidence qui l'accompagne, n'auroit pas été si ferme & si durable ; elle n'auroit pas acquis de nouvelles forces en vieillissant ; elle n'auroit pu résister au torrent des années, & passer de siècle en siècle*

(g) *D'Oli. jusqu'à nous. (g).*

et, Pens. de  
Cic.

**IV. Règle.** Dans l'énumération de plusieurs choses opposées ou seulement différentes que l'on compare deux à deux ; il faut séparer les uns des autres, par un Point & une Virgule, les membres de l'énumération qui renferment une comparaison : & par une simple Virgule, les parties subalternes de ces membres comparatifs.

Exemples : *Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis ; alia nunc, alia posthac (h).*

(h) Cic.  
fragm. lib.  
III. de Rep.

M. l'Abbé d'Olivet rend ainsi cette pensée ; & avec les mêmes signes de distinction : *Elle n'est point autre à Rome, autre à Athènes ; autre aujourd'hui, & autre demain.*

(i) Instit.  
orat. X. 1.

Quintilien marque ainsi les différences qu'il observe entre Démosthène & Cicéron (i) : *Quorum ego virtutes plerasque arbitror similes. In eloquendo est aliqua diversitas : densior ille,*

*hic copiosior ; ille concludit astrictius , hic latius pugnat ; ille acumine semper , hic frequenter & pondere ; illi nihil detrahi potest , huic nihil adjici ; curæ plus in illo , in hoc naturæ.* CH. X.

En général, dans toute énumération dont les principaux articles sont subdivisés, pour quelque raison que ce puisse être, il faut distinguer les parties subalternes par la Virgule, & les articles principaux par un Point & une Virgule.

Exemple. *Là brillent d'un éclat immortel les vertus politiques, morales, & chrétiennes des le Tellier, des Lamoignon, & des Montausier ; là les reines, les princesses, les héroïnes chrétiennes, reçoivent une couronne de louange qui ne périra jamais ; là Turenne paroît aussi grand, qu'il l'étoit à la tête des armées & dans le sein de la victoire.* L'abbé Colin, dans l'excellente préface de sa traduction de *l'Orateur* de Cicéron, parle ainsi des Oraisons funèbres de M. Fléchier.

---

### ARTICLE III.

#### *Usages des deux Points.*

La même proportion qui règle l'emploi respectif de la Virgule, & du Point avec une Virgule, lorsqu'il y a division & sous-division de sens partiels, doit encore décider de l'usage des deux Points, pour les cas où il y a trois divisions subordonnées l'une à l'autre.

**LIV. III.** Cette observation seule suffit pour déterminer la Ponctuation qui convient à l'exemple présenté sous deux formes par l'abbé Girard, (k) *Art. I.* & dont on a parlé ci-devant (k).

*Règ. 4.*

Sous la forme périodique ou conjonctive:  
*L'amour est une passion de pur caprice, qui attribue du mérite à l'objet aimé, mais qui ne fait pas aimer le mérite : à qui la reconnaissance est inconnue ; parce que chez lui tout se rapporte à la volupté, & que rien n'y est lumière ni ne tend à la vertu.* Il y a d'abord ici une notion générale, *L'amour est une passion de pur caprice.* On développe ensuite cette notion par deux propositions incidentes : la première est

(l) *Art. I.*  
*Règ. 3.*

périodique, & les deux parties doivent (l) être séparées par une simple Virgule ; *qui attribue du mérite à l'objet aimé, mais qui ne fait pas aimer le mérite :* la seconde est encore périodique ; mais le second membre, qui rend raison du premier, est nécessairement divisé en deux parties distinguées entre elles par une Virgule ; ainsi le second membre doit être séparé du premier par un Point & une Virgule ; & conséquemment la seconde proposition incidente, qui renferme périodiquement ces deux membres, doit être séparée de la première par les deux Points, en vertu de la gradation proportionnelle des sens. On fait (m) qu'une Virgule suffit pour séparer la notion générale de la première proposition incidente.

(m) *Art. II.*  
*Règ. 2.*

Sous la forme du style coupé : *L'amour est une passion de pur caprice. Il attribue du mérite à l'objet*

*L'objet dont on est touché, il ne fait pourtant pas aimer le mérite : jamais il ne se conduit par reconnoissance ; tout est chez lui goût ou sensation , rien n'y est lumière ni vertu.* Sous la première forme, la notion générale n'est séparée du reste que par une Virgule, à cause de la liaison grammaticale énoncée par *qui* : ici, elle n'a avec ce qui suit qu'une liaison logique, parce que ce qui suit en est le développement ; or il est évident que le développement tient moins à la notion générale, que les parties de ce développement ne tiennent entre elles ; ainsi la notion générale doit être distinguée du développement par une Ponctuation plus forte, que celles qui distinguent les parties du développement. C'est la raison du Point que j'emploie ici ; & c'est aussi la seule différence qu'il y ait dans la Ponctuation des deux formes. Mais venons aux règles particulières.

*I. Règle.* Si un membre de période renferme plusieurs incises subdivisées en parties subalternes ; il faudra distinguer entre elles par la Virgule ces parties subalternes, les incises par un Point & une Virgule, & les membres principaux par les deux Points.

*Exemple : Si vous ne trouvez aucune manière de gagner honteuse , vous qui êtes d'un rang pour lequel il n'y en a point d'honnête ; si tous les jours c'est quelque fourberie nouvelle , quelque traité frauduleux , quelque tour de fripon , quelque vol ; si vous pillez & les alliés & le trésor public ; si vous mandiez des testaments*

LIV. III. *qui vous soient favorables, ou si même vous en fabriquez : premier membre avec quatre incisives : dites-moi, sont-ce là des signes d'opulence ou d'indigence? second membre (n).*

(n) D'Olivet, Pens. de Cic.

*II. Règle.* Si après une proposition qui a par elle-même un sens complet, & dont le tour ne donne pas lieu d'attendre autre chose, on ajoute une autre proposition qui serve d'explication ou d'extension à la première; il faut séparer l'une de l'autre par une Ponctuation plus forte d'un degré, que celle qui auroit distingué les parties de l'une ou de l'autre.

Si les deux propositions sont simples & sans division, une Virgule est suffisante entre deux. Exemple : *La plupart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur, mais peu se veulent exposer autant qu'il est nécessaire pour faire réussir le dessein pour lequel ils s'exposent (o).*

(o) La Rochefoucault.

Si l'une des deux ou si toutes deux sont divisées par des Virgules, soit pour les besoins de l'organe, soit pour la distinction des parties dont elles sont composées; il faut distinguer l'une de l'autre par un Point & une Virgule. Exemple : *Roscius est un si excellent acteur, qu'il paroît seul digne de monter sur le théâtre; mais d'un autre côté il est si homme de bien, qu'il paroît seul digne de n'y monter jamais.*

(p) Ch. 16. M. Restaut (p) donne ce morceau comme une traduction d'un passage de l'oraison de Cicéron *Pro Q. Roscio comædo*, qu'il ne cite point :

(q) Ch. VI, alit. 17.

voici celui qui en approche le plus (q) : *Qui*

*ita dignissimus est scenâ propter artificium, ut dignissimus sit curiâ propter abstinentiam.* Le traducteur a cru que *dignissimus* signifie le plus digne, & de là vient ce tour exclusif, qu'il paroît seul digne: mais 1<sup>o</sup>. *dignissimus* signifie très-digne, ce qui ne peut jamais fonder l'exclusion; 2<sup>o</sup>. quand il signifieroit le plus digne, l'exclusion ne seroit encore fondée qu'à l'égard du premier rang. Le tour exclusif du traducteur est donc un contre-sens; & d'ailleurs il est offensant dans le premier membre pour tous les autres acteurs, & dans le second, pour tous les honnêtes gens de Rome: Cicéron n'étoit pas si mal-adroit. En outre cette traduction ne dit rien de *curiâ*, qui n'est pas indifférent dans cet éloge. Cette observation est sans doute une digression dans ce chapitre, mais elle n'est pas étrangère à l'ouvrage entier; c'est à ce titre que j'espère qu'on me la pardonnera. Je reprends la matière de la Ponctuation.

Si les divisions subalternes de l'une des deux propositions liées ou de toutes deux exigent un Point & une Virgule, il faut deux Points entre les deux.

Exemples: *l'esprit, les talents, le génie procurent la célébrité; c'est le premier pas vers la renommée: mais les avantages en sont peut-être moins réels que ceux de la réputation d'honneur (1).*

*Si les beautés de l'élocution oratoire ou poétique étoient palpables, qu'on pût les toucher au doigt & à l'œil, comme on dit; rien ne se*

(1) M. Duclos, Confid. sur les mœurs ch. 4.



**LIV. III.** *qui vous soient favorables, ou si même vous en fabriquez : premier membre avec quatre incisives : dites-moi, sont-ce là des signes d'opu-*

(a) D'Olivet, Pens. de Cic. *lence ou d'indigence? second membre (n).*

**II. Règle** Si après une proposition qui a par elle-même un sens complet, & dont le tour ne donne pas lieu d'attendre autre chose, on ajoute une autre proposition qui serve d'explication ou d'extension à la première; il faut séparer l'une de l'autre par une Ponctuation plus forte d'un degré, que celle qui auroit distingué les parties de l'une ou de l'autre.

Si les deux propositions sont simples & sans division, une Virgule est suffisante entre deux. Exemple : *La plupart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur, mais peu se veulent exposer autant qu'il est nécessaire pour faire réussir le dessein pour lequel ils s'exposent (o).*

(o) La Roche-foucault.

Si l'une des deux ou si toutes deux sont divisées par des Virgules, soit pour les besoins de l'organe, soit pour la distinction des parties dont elles sont composées; il faut distinguer l'une de l'autre par un Point & une Virgule. Exemple : *Roscius est un si excellent acteur, qu'il paroît seul digne de monter sur le théâtre; mais d'un autre côté il est si homme de bien, qu'il paroît seul digne de n'y monter jamais.*

(p) Ch. 16. M. Restaut (p) donne ce morceau comme une traduction d'un passage de l'oraison de Cicéron *Pro Q. Roscio comædo*, qu'il ne cite point : *voici celui qui en approche le plus (q) : Qui*

(q) Ch. VI. alit. 17.

les rapprocher en ne les distinguant pas par la plus forte des Ponctuations, & en employant les deux Points.

Exemple : *L'heureuse conformation des organes s'annonce par un air de force : celle des fluides , par un air de vivacité : un air fin est comme l'étincelle de l'esprit : un air doux promet des égards flatteurs : un air noble marque l'élévation des sentiments : un air tendre semble être le garant d'un retour d'amitié (y).*

(y) Théor.  
des sent. ch. 5.

V. Règle. C'est un usage universel & fondé en raison , de mettre les deux points après qu'on a annoncé un discours direct que l'on va rapporter, soit qu'on le cite comme ayant été dit ou écrit, soit qu'on le propose comme pouvant être dit ou par un autre ou par soi-même. Ce discours tient, comme complément, à la proposition qui l'a annoncé ; & il y auroit une sorte d'inconséquence à l'en séparer par un Point simple, qui marqueroit une indépendance entière : mais il en est pourtant très-distingué, puisqu'il n'appartient pas à celui qui le rapporte, ou qu'il ne lui appartient qu'historiquement ; & en effet il commence par une lettre capitale. Il est donc raisonnable de séparer le discours direct de l'annonce par la Ponctuation la plus forte au dessous du Point, c'est-à-dire, par les deux Points : pour une distinction plus marquée, on place encore des guillemets (») au commencement de toutes les lignes de ce discours direct, ou bien on y emploie un caractère différent.

## 612 *Éléments de la Syntaxe.*

**LIV. III.** *roit si commun que l'éloquence, un médiocre génie pourroit y atteindre: & quelquefois, faite de les connoître assez, un homme né pour l'éloquence reste en chemin ou s'égare dans la*

(s) *M. Bar-* route (s).

*zeux. Cours  
de B. Lett.  
Tom. IV. p.  
165.*

**III. Règle.** Si une énumération est précédée d'une proposition détachée qui l'annonce, ou qui en montre l'objet sous un aspect général; cette proposition doit être distinguée du détail par deux points, & le détail doit être pon-

(t) *Art. II.* tué comme il a été dit ci-devant (t).

*Règ. 4.*

**Exemples:** *Il y a dans la nature de l'homme deux principes opposés: l'amour propre, qui nous rappelle à nous; & la bienveillance, qui nous répand (u).*

(u) *Épit.*

*dédic. du Père  
de famille.*

*Il y a diverses sortes de curiosités: l'une d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre ce qui nous peut être utile; & l'autre d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres igno-*

(x) *La Ro-* rent (x).

*chefoucault.*

**IV. Règle.** Il me semble qu'un détail de maximes relatives à un point capital, de sentences adaptées à une même fin, si elles sont toutes construites à peu près de la même manière, peuvent & doivent être distinguées entre elles par les deux Points. Chacune étant une proposition complète grammaticalement, & même indépendante des autres jusqu'à certain point en ce qui concerne le sens; elles doivent être séparées autant qu'il est possible: mais comme elles sont pourtant relatives à une même fin, à un même point capital; il faut

ient terminé ; telle est , par exemple , la conclusion d'un raisonnement quand elle est précédée des prémisses qui en constituent la preuve. En un mot on le met à la fin de toutes les phrases indépendantes entièrement de ce qui suit , ou du moins qui n'ont de liaison avec la suite que par la convenance de la matière & l'analogie générale des pensées dirigées vers une même fin.

Je voudrois seulement qu'on y prît garde de plus près que l'on ne fait ordinairement. La plupart des écrivains multiplient trop l'usage du Point , & tombent par là dans l'inconvénient de trop diviser des sens , qui tiennent ensemble par des liens plus forts que ceux dont on laisse subsister les traces. Ce n'est pas que ces auteurs ne voyent parfaitement toute la liaison des parties de leur ouvrage ; mais ou ils ignorent l'usage précis des Ponctuations , ou ils négligent d'y donner l'attention convenable : par là ils mettent , dans la lecture de leurs œuvres , une difficulté réelle pour ceux mêmes qui savent le mieux lire ; & quelquefois ils courent les risques d'être mal entendus.

Je me dispenserai de rapporter ici des exemples exprès pour le Point : on ne peut rien lire sans en rencontrer ; & les principes de proportion que l'on a appliqués ci-devant aux autres Ponctuations , peuvent aisément s'appliquer à celle-ci , soit qu'on veuille juger si elle est employée avec intelligence dans

**Liv. III.** Exemples: Lorsque j'entendis les scènes du paysan dans le Faux généreux, je dis : Voilà qui plaira à toute la terre & dans tous les temps, voilà qui fera fondre en larmes

(1) M. Didier, de la Poésie dramatique.

(2)

Dans la tragédie d'Edouard III, M. Gresset fait parler ainsi Alzonde, héritière du royaume

(a) *Al. I. me d'Ecosse (a):*  
sc. 1.

S'élevant contre moi de la nuit éternelle,  
La voix de mes aïeux dans leur séjour m'appelle;  
Je les entends encor : « Nous régions, & tu fers !  
« Nous te laissons un sceptre, & tu portes des fers !  
« Règne. Ou prête à tomber, si l'Écosse chancelle ;  
« Si son règne est passé : tombe, expire avant elle.  
« Il n'est dans l'Univers, en ce malheur nouveau,  
« Que deux places pour toi ; le trône, ou le tombeau. »

## ARTICLE IV.

### *Du Point & de l'Alinéa.*

Il y a trois sortes de Points : le Point simple, le Point interrogatif, & le Point exclamatif.

I. Le Point simple est sujet à l'influence de la proportion qui jusqu'ici a réglé l'usage des autres signes de Ponctuation ; ainsi il doit être mis après une période ou une proposition composée, dans laquelle on a fait usage des deux Points en vertu de quelque une des règles précédentes. Mais on l'emploie encore après toutes les propositions qui ont un sens absolu.

Exemples : *Miserunt judæi ab Jerosolymis sacerdotes & levitas ad eum, ut interrogarent eum : » Tu quis es (b) ? «* CH. X. (b) Ioan. I.

*En effet s'ils sont injustes & ambitieux (les voisins d'un roi juste) ; que ne doivent-ils pas craindre de cette réputation universelle de probité, qui lui attire l'admiration de toute la terre, la confiance de ses alliés, l'amour de ses peuples, l'estime & l'affection de ses troupes ? de quoi n'est pas capable une armée prévenue de cette opinion, & disciplinée sous les ordres d'un tel prince (c) ?* 19. (c) L'abbé Colin. Disc. couronné à l'Acad. fr. en 1705.

Après le premier Point interrogatif il y a un petit *d*, parce que c'est seulement la seconde partie du second membre de la période, dont le premier membre est hypothétique, *En effet s'ils sont injustes & ambitieux.*

*Non dat Deus beneficia ? Unde ergo ista quæ possides ? quæ das ? quæ negas ? quæ servas ? quæ rapis ? unde hæc innumerabilia, oculos ; aures, animum mulcentia ? unde illa luxuriam quoque instruens copia ? neque enim necessitatibus tantummodo nostris provisum est ; usque in delicias amamur (d).* (d) Senec. De Benef. IV. 5.

Si l'usage avoit autorisé des Ponctuations interrogatives graduées : il y auroit une Virgule interrogative après *possides, das, negas, servas*, pour marquer les parties élémentaires du premier membre de la seconde phrase interrogative ; il y auroit un Point & une Virgule interrogatifs après *rapis*, pour terminer le premier membre, & autant après *mulcentia*, pour termi-

**LIV. III.** les écrits qu'on a sous les yeux, soit qu'il s'agisse d'en faire usage & de l'employer à propos.

Mais je remarquerai que Voffius, dans sa petite *Grammaire latine*, destine le Point à marquer les sens indépendants & absolus; & qu'il veut, si les sens sont courts, qu'après le Point on ne mette pas de lettre capitale. L'auteur de la *Méthode* de P. R. adopte cette règle de Voffius, & cite les mêmes exemples que ce grammairien. C'étoit apparemment l'usage des littérateurs du dernier siècle; mais on l'a entièrement abandonné. Peut-être auroit-on mieux fait de le conserver, mais de l'appliquer dans une autre vûe. La longueur & la brièveté des sens ne fait rien à la relation qui les unit, ni à la subordination qui les distingue. Mais il pourroit y avoir tel degré de subordination qui exigeroit une Ponctuation plus forte que les deux Points, & cependant moins forte que le Point simple tel qu'on l'emploie aujourd'hui; ce seroit le cas d'employer le Point sans mettre ensuite une lettre capitale: c'est ainsi que l'on en use avec les Points interrogatif & exclamatif, & ce ne seroit qu'une extension analogique d'un usage fondé partout & reçu en partie.

II. Le Point interrogatif se met à la fin de toute proposition qui interroge; soit qu'elle soit pleine ou elliptique; soit qu'elle fasse partie du discours où elle se trouve, ou qu'elle y soit seulement rapportée comme prononcée directement par un autre.

Vossius. Pour moi, il me semble que la raison qu'ils allèguent pour supprimer le Point interrogatif, est au contraire un motif de plus pour le marquer : moins le tour ou la longueur de la phrase est propre à rendre sensible l'interrogation, plus il faut s'attacher au caractère qui la figure aux yeux ; il fait dans l'écriture le même office que le ton dans la prononciation.

III. La véritable place du Point exclamatif est après toutes les phrases qui expriment la surprise, la terreur, la pitié, la tendresse, ou quelque autre sentiment affectueux que ce puisse être.

Admiration : *Que les sages sont en petit nombre ! qu'il est rare d'en trouver (g) !*

Pitié & horreur : *O que les rois sont à plaindre ! O que ceux qui les servent sont dignes de compassion ! S'ils sont méchants ; combien font-ils souffrir les hommes, & quels tourments leur sont réservés dans le noir Tartare ! S'ils sont bons ; quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre ! quels pièges à éviter ! que de maux à souffrir (h) !*

(g) Vrais princip. Tom. II. Disc. xvje p. 467.

(h) Télémaque, xiv.

J'ajouterais encore un exemple tiré d'une lettre de M<sup>de</sup>. de Sévigné, dans lequel on verra l'usage des trois Points tout à la fois : *En effet dès qu'elle parut : Ah ! mademoiselle, comment se porte M. mon frère ? Madame, il se porte bien de sa blessure. Et mon fils ? On ne lui répondit rien. Ah mademoiselle ! mon*



LIV. III. *filz ! mon cher enfant ! Répondez-moi ; est-il mort sur le champ ? n'a-t-il pas eu un seul moment ? Ah mon Dieu ! quel sacrifice !*

IV. Les Points sont les plus fortes des Ponctuations, mais ils ne marquent pas les distinctions les plus considérables. Les Alinéa sont des signes de distinction & de repos, qui peuvent entrer, à la suite des Points, dans le système de la proportion qui doit régler les intervalles de la prononciation & la subordination des sens partiels d'un discours.

Ecrire *alinéa* ou *à la ligne*, c'est abandonner la ligne où l'on vient de terminer une phrase, quoique cette ligne ne soit pas remplie ; & recommencer la phrase qui suit au commencement de la ligne suivante, qui, pour devenir plus sensible, rentre un peu en dedans, comme on le voit ici au mot *Ecrire* qui commence cette définition, & à tous les Alinéa de cet ouvrage.

On doit employer ce signe de distinction, pour différencier, par exemple, les diverses preuves d'une même vérité ; les diverses considérations que l'on peut faire sur un même fait, sur un même projet ; les différentes affaires dont on parle dans une Lettre, dans un mémoire ; en un mot toutes les fois que l'on passe d'un point de vue dont l'exposition a eu une certaine étendue, à un autre point de vue qui permet de prendre entre deux un repos plus considérable que celui du Point.

C'est ainsi, par exemple, que dans le premier Alinéa de cette division IV, j'expose la liaison que peut avoir l'Alinéa avec les Ponctuations détaillées auparavant, que dans le second je le définis, que dans le troisième j'en détermine l'usage, & que j'y ajoute celui-ci pour servir d'exemple.

*F I N.*

---

# T A B L E

## D E S M A T I È R E S.

---

### A V E R T I S S E M E N T.

*On a imprimé en caractères italiques les mots des articles qu'il faut consulter à la suite de celui que l'on a sous les yeux. Par ces renvois on a tâché d'établir, entre les matières, une espèce de liaison encyclopédique, qui peut avoir son utilité.*

*Les chiffres romains en petite italique marquent les pages de la préface.*

*Les chiffres romains en capitales, I. II. marquent les tomes.*

*Les chiffres arabiques marquent les pages : & ce signe — entre deux nombres, marque que la matière dont il s'agit tient depuis l'une des pages jusqu'à l'autre.*

#### A.

**A**BLATIF. Ce que c'est que l'Ablatif latin. II. 145. Les grecs n'en ont point *ibid.* Origine de ce cas & de son nom. 145-147. Prépositions latines qui régissent l'Ablatif. 147-148. L'Ablatif des latins est plus analogue que leur datif, au dat. des grecs. 167-171.

**ABSOLU.** Ce que c'est qu'un verbe absolu. I. 421-422.

Adjectifs possessifs divisés mal à propos en absolus & relatifs. I. 352. En conjonctifs & absolus. 353.

Propositions absolues II. 37.

Les mots relatifs peuvent s'employer ou dans un sens relatif ou dans un sens absolu. II. 52-53.

Le sens *ampliatif*, nommé mal à propos, Superlatif absolu. II. 454-455.

Le point absolu ou simple. Usage de cette ponctuation II. 614-616.

**ABSTRAIT** ( verbe ), ou *substantif*.

**ACCENT.** Ce que c'est que l'Accent prosodique. I. 134. Il est aigu, grave, ou circonflexe. 135. Il étoit musical en grec. *ibid.* En latin 136. Il l'est dans le chinois. 137. Il n'y a pas de circonflexe en françois. 135. La même syllabe y est grave dans un mot & aiguë dans un autre. 138-140. L'Accent, dans la Prosodie, répond aux différents tons de la musique. 161.

Accent oratoire ou pathétique. I. 140. Différences du prosodique & de l'oratoire. 140-142. Au fonds, ils sont tous deux prosodiques : le premier devoit être nommé Tonique ; & le second, l'athétique. 163.

Accent musical ; en quoi il diffère du prosodique. I. 143-145.

Accent national ; ce que c'est. I. 145. Quel est le sens de la maxime, que pour bien parler françois il ne faut point avoir d'Accent. 146-148.

Accent imprimé, ou écrit, ou figuré, aigu ou grave ou circonflexe. I. 148-151. Doit-on également en faire usage pour les langues vivantes & pour les langues mortes ? 151-154.

**ACCUSATIF.** Ce que c'est que l'Accusatif latin. II. 124. Prépositions latines qui régissent l'Accusatif. 124-127. L'Accusatif n'est jamais régime que d'une préposition. 134-145. Il ne l'est jamais d'un verbe actif, ni des noms ou des adjectifs verbaux. 134-142. Il ne caractérise jamais le sujet d'un verbe à l'*Infinitif*. 142-145. Prépositions grecques qui régissent l'Accusatif. 164.

**ACTIF.** Ce que c'est que les verbes actifs. I. 415. Les ver-

bes actifs intransitifs ne sont pas autres. 420-421.

**ACTUEL.** Ce que c'est qu'une époque actuelle. I. 433. Temps actuels. 433-434.

**ADJECTIFS** mis mal à propos dans la classe des pronoms. I. 264-268. 277. Ce que c'est que les Adjectifs. 291. Il y en a deux espèces ; les Adjectifs *physiques* & les *Articles*. *ibid.* Il n'y a aucun nom appellatif qui puisse être regardé comme Adjectif. 299-304. Adjectifs *numéraux* de six sortes... Adjectifs pris fausement pour des adverbes. 552-553. 559-560. Il y a des Adjectifs dont la signification est diversement déterminée par différents compléments. II. 46. Plusieurs langues n'ont point admis de cas pour les Adjectifs. 152. L'Adjectif est une partie d'oraison différente du nom. 389-394.

Verbes adjectifs, ou *connotatifs*.

**ADVERBE.** Il y a des Adverbes numéraux de quatre sortes ; *ordinaux*, *multiplicatifs*, *partitifs*, *itératifs*. I. 348-349. Tout Adverbe est équivalent à une préposition avec son complément. 544-546. Ce que c'est que les Adverbes. 546. Convenance & différence des prépositions & des Adverbes. 546-547. On pourroit regarder les prépositions & les Adverbes, comme deux espèces d'un même genre. 547-549. Différence de l'Adverbe & de la phrase adverbiale. 547-548. Tout Adverbe suppose un antécédent. 548. Origine du mot, Adverbe. 548-549. Décomposition des Adverbes. 549. Ils sont susceptibles de détermination &

de différents compléments. 549-550. II. 47. Inutilité de la division ordinaire des Adverbes. I. 550-551. Phrases adverbiales prises faussement pour des Adverbes. 551-556. Adverbes pris faussement pour des prépositions. 553-555. II. 127-133. 148-149. Adverbes pris faussement pour des pronoms. I. 556-557. Noms pris faussement pour des Adverbes. 552. 558-563. Adjectifs pris faussement pour des Adverbes. 552-553. 559-560. Aucun Adverbe ne peut passer pour conjonction, si la décomposition n'y montre quelque chose de conjonctif. 566-567. Adverbes pris faussement pour des conjonctions. 566-576. Différence des Adverbes & des conjonctions. 580-582.

**ADVERBIAL.** Ce que c'est qu'une phrase adverbiale. I. 547. Différence de l'adverbe & de la phrase adverbiale. 547-548. Phrases adverbiales prises faussement pour des adverbes. 551-556.

Cas adverbiaux. Le génitif & le datif latins sont des cas adverbiaux, c'est-à-dire, des adverbes. II. 121-122. Pourquoi ils se mettent l'un pour l'autre, & sont quelquefois semblables au singulier. 123.

**AFIN** n'est pas conjonction ; il est adverbe. I. 568.

**AINSI**, toujours adverbe, n'est jamais conjonction. I. 569-572.

**ALINÉA.** Usage de l'Alinéa. 620.

**ALLEMANDE** (langue). Son utilité. xxvj. Les noms propres y ont originairement une signification appellative. I. 245. Il y a des adjectifs numé-

raux itératifs. 346. Des noms numéraux partitifs. 347. Des adverbes numéraux partitifs. 348. Deux espèces de possessifs comme en françois ; & dans chaque espèce, deux sortes de possessifs pour la troisième personne. 351. Le même article y est article indicatif, article démonstratif pur, & article démonstratif conjonctif ; mais il s'y décline différemment, à raison de la différence de ces trois aspects. 365. On y emploie le même présent antérieur, pour exprimer nos deux temps de ce nom. 444-445. Cette langue a quatre cas. II. 160. Trois genres. 182. Un supin. 331. Formation de ce supin & du participe. 333.

**ALPHABÉT** ; ce que c'est. I. 171. Causes de l'imperfection de tous les Alphabets. 171-172. Alphabet commun à toutes les nations, impossible. 172-174. Ce qui est requis pour la perfection d'un Alphabet. 174. Vues sur l'Alphabet françois. 190-195. Etat actuel de cet Alphabet. 195. Alphabet latin. 203. grec. 204. samaritain & hébreu. 228.

**ALPHABÉTIQUE** (ordre) ; ce que c'est. I. 171. Quel il devoit être. 193. L'ordre alphabétique actuel, mal suivi dans les dictionnaires. 196.

**AMPHIBRAQUE**, pied de trois syllabes. I. 133.

**AMPHIMACRÉ**, pied de trois syllabes. I. 133.

**AMPLIATIF.** Sens ampliatif. II. 455. Les grammairiens l'ont mal nommé Superlatif absolu. 454-455. Les hébreux le marquent par la répétition de l'adjectif, de l'adverbe, ou du verbe, sous la même forme. 455-456. Les grecs & les la-

tins,

ins, qui avoient pour cela une formation particulière, la remplaçoient quelquefois par l'indication d'une triple & quadruple répétition. 456-457. La particule françoise *Très* n'a le sens ampliatif, que parce qu'elle indique cette répétition. 457-458. En hébreu, l'union de deux synonymes par la conjonction copulative marque encore le sens ampliatif. 458.

**ANACOLUTHE.** Comment on l'a définie. II. 553. En quoi elle consiste en effet. 553-554. Ce n'est point une espèce d'Hyperbate; c'est une Ellipse. 554.

**ANALOGIE.** Ce que c'est. I. 181. Son utilité dans l'écriture & dans la prononciation. 194. L'Analogie du langage est fondée en raison. 459-461. 488. Analogie des *Temps*... Caractères généraux de l'Analogie. 492-493. Une fausse synonymie peut les déguiser. 498. Le hasard peut présenter quelques fausses Analogies isolées: il n'y a qu'un système complet d'Analogies, parallèle à un système complet d'idées, qui soit l'effet & le signe de la vérité. 520. L'ignorance des vrais principes de l'Ellipse a autorisé des sophismes & de fausses Analogies. II. 442-444.

**ANALOGUE.** Ce qu'on entend par les langues analogues. II. 468-469.

**ANALYSE.** L'Analyse de la pensée est l'objet immédiat de l'image sensible que produit la parole dans toutes les langues, & le fondement de la construction analytique. *vj-viiij.* II. 1-2. 467-472.

Analyse de l'épellation. I. 98-105.

Importance de l'art de l'Analyse. I. 190.

Analyse des idées, fondement d'une nomenclature générale à la portée de tous les hommes. I. 287-288.

**ANAPESTE**, pied de trois syllabes. I. 132.

**ANASTROPHE**; en quoi elle consiste. II. 550. On n'a pas dû la distinguer de l'inversion, & ce n'est point une espèce d'Hyperbate. 551.

**ANGLOISE** (langue). Son utilité. *xxvj.* Grammaire particulière de cette langue. *xx.* Elle a un pronom direct de la troisième personne pour le masculin, & un pour le féminin. I. 278. & un pour le neutre. II. 180. On y emploie le même présent antérieur pour exprimer nos deux temps de ce nom. 445. On y joint quelquefois la proposition incidente à la principale sans aucune liaison, comme un simple complément du verbe. II. 29. Chaque pronom y a deux cas; l'un subjectif, & l'autre complétif. 152. Les noms y ont peut-être un génitif. 160. Ils n'y ont point de genres. 182.

**ANTÉRIEUR.** Ce que c'est qu'une époque antérieure. I. 433. Notion des temps antérieurs 433-434. Le prétendu prétéril imparfait est un présent antérieur simple. 440-442. Notre prétendu prétéril simple ou aoriste, est un présent antérieur périodique 442-446. Le prétendu prétéril plus-que-parfait, est un prétéril antérieur simple. 451-452. Quel est notre prétéril antérieur périodique. 453. Quel est le futur antérieur. 458-459.

**ANTÉRIORITÉ** (rapport d') ; c'est le caractère des préterits dans les verbes. I. 428-429.

**ANTIBACHIQUE**, pied de trois syllabes. I. 133.

**ANTILOGIE** (exemples d'). I. 329. II. 106.

**ANTIPTOSE**. Ce que les grammairiens entendent par ce terme. II. 431. C'est une figure chimérique. 433-435.

**AORISTE**. Notre prétendu Aoriste, est un présent antérieur périodique. I. 442-446.

**APPELLATIFS** (noms) ; ce que c'est. I. 235. L'idée exprimée par un nom appellatif est factice, & fait abstraction des individus. 237-238. 304. 311. La signification du nom appellatif peut recevoir différents degrés d'étendue. 238. Tous les noms appellatifs n'ont pas la même latitude d'étendue. 239. Tout changement fait à la compréhension d'un nom appellatif, suppose & entraîne un changement contraire dans la latitude de l'étendue. *Ibid.* Avantages des noms appellatifs dans le langage. 243. 289-290. Les adjectifs ne peuvent modifier que les noms appellatifs. 291. II. 360. Différence des noms appellatifs & des adjectifs physiques. I. 302. Les adjectifs physiques ajoutent, à la compréhension des noms appellatifs, une idée accessoire. 292. 304. Les articles déterminent l'étendue des noms appellatifs. 304. 309. Les noms appellatifs sont susceptibles de différents degrés de détermination, assignables par des compléments. II. 45-46. Ils sont susceptibles de tous les nombres. 100.

**APRÈS - DEMAIN**. Voyez *Hier*.

**ARTICLES**. Différence des Articles & des adjectifs physiques. I. 304-305. Les Articles nommés mal à propos, Adjectifs pronominaux, par l'abbé Girard, 305-306. & par M. du Marçais, Adjectifs métaphysiques, Adjectifs prépositifs, Prénoms. 306-308. On doit les nommer, Articles. 308-311. Il y en a deux espèces générales ; l'Article *indictif*, & les *connotatifs*. 311-312. Système général des Articles. 381-382. Tableau analytique des Articles 383. Ils servent tous à déterminer l'étendue des noms appellatifs. 304. 308. 383-391.

**ARTICULATIONS**, éléments de la parole ; ce que c'est. I. 43-46. 67. 93. Il y en a deux espèces générales ; les Articulations *organiques*, & l'Articulation aspirée ou l'*Aspiration*. 46-47. Toute Articulation doit précéder la voix qu'elle modifie. 67-68. 93. Différence des Articulations & des voix. 68-70. On doit regarder les Articulations, comme la partie essentielle des langues. 188-189. Tableau analytique des Articulations. 71.

Aucune des deux Articulations G & Q ne se prononce de deux manières différentes. I. 72-76. Il n'y a point d'Articulations mouillées. 76-90.

Articulations *euphoniques*. I. 26-28.

**ASPIRATION**. C'est une véritable articulation. I. 59-67. Elle n'est pas du ressort de la *Prosodie*. 155-158.

**ASSEZ** n'est point adverbe ; c'est un nom de quantité. I. 562.

**ATTRIBUT** de la proposition ; ce que c'est. II. 7-8. Il contient essentiellement le verbe. 8-10. Il peut être *simple* ou *composé*, *incomplet* ou *complet*. 10.

**AUJOURDHUI**. Voyez *Hier*.

**AUPRÈS & AUTOUR** ne sont point prépositions ; ils sont adverbes. I. 553.

**AUSSI** est toujours adverbe, & jamais il n'est conjonction. I. 572-574.

**AUTANT** n'est point adverbe ; c'est un nom comparatif de quantité. I. 562.

**AUTOUR**. voyez *Auprès*.

**AUTRUI** n'est pas un pronom ; c'est un nom qui signifie, Autre homme. I. 281-282.

**AUXILIAIRE**. Ce que c'est que les verbes auxiliaires, & combien d'espèces il y en a. I. 462. Verbe auxiliaire naturel. 463. Usuel. *Ibid*.

Complément auxiliaire. II. 62.

**AVANT** n'est point une préposition ; c'est un nom. I. 521-523.

**AVANT-HIER**. voyez *Hier*.

## B.

**BACHIQUE**, pied de trois syllabes. I. 133.

**BASQUE** ( la langue ) a remplacé le service des prépositions par autant de cas. *xviii*. II. 160-161. On y désigne l'application des noms appellatifs aux individus, par une particule enclitique à la fin des noms. I. 313.

**BEAUCOUP** n'est point adverbe ; c'est un nom de quantité. I. 562.

## C.

**CARDINAUX** ( adjectifs numériques ) : ce sont les articles numériques. I. 345. Pourquoi ainsi nommés. *Ibid*.

**CAS**. Origine de ce nom. II. 101. Ce que c'est. *Ibid*. Le système des Cas est différent d'une langue à l'autre. 101-102. Les latins ont six cas ; le *Nominatif*, le *Vocatif*, le *Génitif*, le *Datif*, l'*Accusatif*, & l'*Ablatif*. 102. Le système des Cas latins les partage en trois classes ; les *subjectifs*, les *adverbiaux*, & les *complétifs*. 123-124. Aucune division des Cas n'est plus naturelle qu'une autre. 151-172. Plusieurs langues n'ont point admis de Cas pour les noms & les adjectifs. 152. Toutes en ont admis plus ou moins pour les pronoms. 152-157. Celles qui en ont admis pour les noms & les adjectifs, varient beaucoup dans le nombre. 159-162. Les Cas de même dénomination dans deux langues différentes, n'y ont pas pour cela la même valeur. 162-172. Mots *déclinables* par Cas...

**CECI**, **CELA**, ne sont pas des pronoms ; ce sont des noms démonstratifs qui signifient, Cette chose-ci, Cette chose-là. I. 282.

**CEPENDANT**, **NÉANMOINS**, **POURTANT**, **TOUTEFOIS**, ne sont pas des conjonctions ; ce sont des adverbes. I. 567-568.

**CHALDAÏQUE** ( langue ) : son utilité. *xxv*. Méthode de Masceles pour la lire sans points. I. 227-231.

**CHINOISE** ( langue ). Tous les mots y sont mono-syllabes ;



ils commencent tous par une consonne , & ne finissent jamais par une consone. I. 104. Il y a cinq accents prosodiques, qui servent à différencier les sens du même radical, & font monter les 326 radicaux à 1630 mots distinctifs. 137-138. Ces accents ne répondent point, comme on l'a cru, aux cinq premiers tons de la gamme. 144-145. On n'y connoît point nos articulations *b, d, r*. 172. Les caractères chinois sont des caractères réels. 173-174. On les dispose par des lignes verticales de haut en bas. 202.

CHORÉE ou TROCHÉE , pied de deux syllabes. I. 132.

CIRCITER n'est pas une préposition ; c'est un adverbe. II. 127.

CIRCONSTANCIEL. Complément circonstanciel du lieu de la scène. II. 61. Du lieu de départ. 61-62. Du lieu de passage. 62. Du lieu de tendance. *Ibid.* De cause. 62-63. De matière. 63. De fin. *Ibid.* De temps. *Ibid.* De date. 64. De durée. *Ibid.*

CLAM n'est point une préposition ; c'est un adverbe. II. 148.

COLLECTIF ( article ) ; ce que c'est. I. 328. *Tout*, au singulier & sans l'article indicatif, est article collectif ; au singulier & avec l'article indicatif, il est adjectif physique. 328 - 329. Différences de l'article indicatif & du collectif dans les deux nombres. 329-331. Différence de l'article collectif & du distributif. 332.

Ce que c'est que les noms numéraux collectifs. I. 347.

COMBIEN n'est ni adverbe

ni conjonction ; c'est un nom conjonctif qui signifie, Quelle quantité. I. 579-580.

COMME est toujours une conjonction circonstancielle qui signifie, De la même manière que. I. 589-592.

COMMUN ( genre ). II. 188-190.

COMPARATIFS ( prétérits ) ; quelle en est la nature. I. 485-487. Combien il y en a. 487.

COMPLÉMENT. Celui d'une préposition est le terme conséquent du rapport dont elle est l'exposant ; & ce ne peut être qu'un nom, un pronom, ou un infinitif. I. 518. Les adverbess peuvent quelquefois recevoir un Complément. 550. Ce que c'est en général qu'un Complément. II. 18. 44. Espèces de mots susceptibles de Complément. 45-53. Différentes sortes de Compléments. 53-64. Compléments différents dans la forme de leur expression ; ils sont *incomplexes* ou *complexes*. 54-57. Dans l'effet de leur signification ; ils sont *objectifs*, *circonstanciels*, ou *modificatifs*. 57-64. Ordre que doivent garder entre eux les différents Compléments d'un même mot. 64-80. Il ne faut éloigner d'un mot que le moins qu'il est possible ce qui lui sert de Complément. 64-65. Première règle sur l'arrangement des Compléments. 65-66. Seconde. 66-67. Troisième. 67-71. Quatrième. 71-72. Cinquième. 72-73. Sixième. 73-74. Septième. 74-77. Importance de ces règles. 77-80. Différence du Complément & du Régime. 80-81. 83-84.

COMPLÉTIF. L'accusatif &

L'ablatif latins sont des cas complétifs. II. 123-124. Prépositions latines qui régissent tantôt l'un tantôt l'autre. 149-150. Le génitif, le datif, & l'accusatif grecs sont des cas complétifs. 163-167. Prépositions grecques qui régissent tantôt l'un tantôt l'autre. 164-167. Origine des cas complétifs 171-172.

**COMPLEXE.** Syllabe complexe. I. 110.

Sujet complexe. II. 14-15.

Attribut complexe. II. 16.

Proposition complexe II. 22.

Une proposition qui paroît in-complexe par l'expression, est quelquefois complexe par le sens. 35.

Complément complexe. II. 54-55. Il y faut distinguer le complément *grammatical* & le complément *logique*, le complément *initial* & le complément *total*. 55-57.

**COMPOSÉ.** Syllabe composée. I. 111.

Verbes *connotatifs*, nommés mal à propos Composés, par M. du Marais I. 415. Cette dénomination ne convient aux verbes, que pour en caractériser l'étymologie. *Ibid.*

Temps composés. I. 462.

Prépositions composées ; ce qu'on entend communément par là. I. 518-519. Il n'y en a point en effet. 519.

Il n'y a point de conjonctions composées dans le sens des grammairiens. I. 565-566.

Sujet composé. II. 11. M. du Marais le nomme mal à propos, Sujet multiple. 11-12.

Attribut composé. II. 13.

Proposition composée. II. 19. Décompositions de la proposition composée. 19-22.

Complément objectif secondaire, nommé mal à propos, Composé. II. 60-61.

**COMPRÉHENSION** de l'idée des noms I. 236. La Compréhension des noms qui expriment des idées subordonnées, est, en raison inverse de la latitude de l'étendue. 239. Tout changement fait à la Compréhension d'un nom appellatif, suppose & entraîne un changement contraire dans la latitude de l'étendue. 239-240. La Compréhension des noms propres est la plus grande qu'il soit possible. 240.

**CONCORDANCE.** Elle se réduit à deux ; celle de l'adjectif avec le nom, & celle du verbe personnel avec son sujet. II. 353-355. Lois de la première espèce de Concordance. 355-365. Lois de la seconde espèce. 365-381. La Concordance est fondée sur l'Identité. 381-394. Celle de l'Adjectif avec le Nom démontre que ce sont deux différentes parties d'oraison. 389-394.

**CONCRET** (Verbe), ou adjectif, ou *connotatif*.

**CONJONCTIF.** Il n'y a point de pronoms conjonctifs. I. 280. Il y a des noms conjonctifs. 285. Caractère de ces noms 578. Noms conjonctifs pris fausement pour des conjonctions. 578-580.

Adjectifs possessifs divisés mal à propos en conjonctifs & absolus. I. 353.

Il y a des articles démonstratifs conjonctifs ; savoir *qui*, *que*, *lequel*, &c. I. 360. Ces mots ne sont pas des pronoms. 361-363. On ne doit point les nommer Relatifs. 363. Ils sont articles. 364. Ils sont démonstratifs. 365. Ils sont conjonctifs, parce

qu'ils comprennent dans leur valeur celle d'une conjonction convenable à chaque circonstance 366. Jamais ils ne perdent leur signification démonstrative. 367-373. ni leur vertu conjonctive. 373-377. Les hébreux n'ont point d'article démonstratif conjonctif. 368-371.

Tout mot conjonctif suppose toujours un antécédent II. 406-414. L'antécédent de tout mot conjonctif doit être modifié par un article démonstratif 409-412.

**CONJONCTIONS.** A quoi elles servent. I. 563-565. Il n'y en a point de composées, dans le sens des grammairiens. 565-566. Aucun adverbe ne peut passer pour Conjonction, si la décomposition n'y montre quelque chose de conjonctif. 566-567. 577-578. Adverbes pris faussement pour des Conjonctions. 566-576. Différence des adverbes & des Conjonctions. 580-582. Différentes espèces de Conjonctions. 582-603. Les *copulatives*. 583. Les *adversatives*. 583-584. Les *disjonctives*. 584-586. Les *explicatives*. 586-587. Les *circonstanciellles*. 588-592. Les *conditionnelles*. 592-595. Les *causatives*. 595-597. Les *transitives*. 597. Les *déterminatives*. 597-603. Verbes pris faussement pour des Conjonctions. 585-586. 587. Conjonction prise faussement pour un pronom. 599. Importance des Conjonctions. 603.

**CONNOISSANCES.** Ce que c'est que nos connoissances. I. 393-394. II. 5-6.

**CONNOTATIF.** Ce que c'est que les articles connotatifs. I. 327. Il y en a deux espèces

générales ; les *universels* & les *particuliers*. *Ibid.*

Ce que c'est que les verbes connotatifs, ou adjectifs, ou concrets. I. 406. 414-415. Tout verbe connotatif peut se décomposer par le verbe substantif, avec un autre mot qui exprime l'attribut. 406. Les verbes connotatifs sont *actifs*, *passifs*, ou *numériques*. 415-422.

**Adverbes connotatifs.** On auroit dû nommer ainsi les mots qu'on nomme simplement Adverbes ; & adverbes indicatifs, les prépositions. I. 547.

**CONSONNES,** éléments de l'écriture ; ce que c'est. I. 43. Toute Consonne qui n'est pas suivie immédiatement d'une voyelle, est censée suivie d'un *schéva* ou *e muet* très-rapide. 93-96. On doit regarder les Consonnes comme la partie essentielle de l'orthographe des langues. 188-189. Combien il faudroit de Consonnes dans l'écriture françoise. 192.

**CONSTRUCTION.** Ce que c'est. II. 2. 535-537. Différence la Syntaxe & de la Construction 2-3. Opinion nouvelle de M. Batteux sur la Construction. 464-466. Fondements de la Construction analytique & grammaticale. 466-492. L'analyse de la pensée est l'objet immédiat de l'image sensible que produit la parole, & le fondement de la Construction analytique. *vj. viij.* II. 1-2. 467-472. Influence de la Construction analytique sur l'ordre des différents compléments d'un même mot. 64-79. Deux moyens de rendre sensible l'ordre analytique, qui partagent les langues en *analogues* & *transpositives*. 468-472. La

Construction analytique reconnue par S. Isidore de Séville. 474. par Servius. 475. par Donat. 476. par les Scholiastes grecs. *Ibid.* par Priscien. 477-478. par Quintilien. 478-481. par Cicéron. 482. par Denys d'Halicarnasse. 483-484. Preuve de fait que la Construction analytique est la source de la clarté, & qu'elle répand la lumière sur les textes difficiles. 485-489. Elle est la Construction naturelle. 490-492. 537-539. 548. Examen des nouveaux systèmes de Construction. 492-533. M. Batteux reconnoît les droits de la Construction analytique, & son influence sur toutes les langues. 492-493. Son système sur la Construction oratoire. 493-496. Réfutation de ce Système. 496-502. Vrai principe de la Construction oratoire. 502-507. Système de Construction proposé par M. Diderot. 507-508. Réfutation de ce système & du précédent. 508-513. Application du principe de Construction de M. Batteux à la méthode d'enseigner la Grammaire & les langues, par Mrs. Pluché & Chompré. 513-514. Réfutation de cette méthode. 514-522. Réfutation de l'apologie qu'en a faite M. Batteux. 523-533. *Figures de Construction.* 533-566. Raisonnement de M. de Condillac contre la Construction naturelle. 534-535. Réfutation. 535-540. Equivoque de M. Batteux sur la Construction. 541.

**COPULATIVES** (Conjonctions). I. 583. Jamais une conjonction copulative ne lie des phrases dissemblables; si le contraire paroît arriver, il est né-

cessaire de recourir à l'Ellipse. II. 255-259.

**CORAM** n'est point une préposition; c'est un adverbe. II. 148-149.

D.

**D**ACTYLE, pied de trois syllabes. I. 132.

**DATIF.** Ce que c'est. II. 119-121. Le Datif latin est un cas *adverbial*. 121. Celui des grecs est *completif*. 163-167. Prépositions grecques qui régissent le Datif. 163. Les latins ont substitué, au Datif des grecs, deux autres cas; le Datif & l'ablatif. 167. L'ablatif des latins est plus analogue que leur Datif, au Datif grec. 167-171.

**DEÇA & DELA** ne sont point des prépositions; ce sont des noms. I. 523-524.

**DÉCLINABLE.** Les noms, les pronoms, les adjectifs, & les verbes, sont les seuls mots déclinables par nombres. II. 87-89. C'est qu'ils sont les seuls qui expriment des êtres. 89-92. Ce qu'on entend par Déclinable. 97-98. Les noms, les pronoms, & les adjectifs, sont déclinables par cas; parce qu'ils expriment des êtres. 172.

**DEDANS & DEHORS, DERRIÈRE & DEVANT, DESSOUS & DESSUS,** ne sont point des prépositions; ce sont des noms. I. 524-525.

**DÉFINI.** Articles définis. I. 340. Il y en a de trois sortes; les *numériques*, les *possessifs*, les *démonstratifs*. *Ibid.*

Temps définis. I. 430-431.

Noms appellatifs définis: la langue suédoise les distingue des

infinis par la terminaison. I. 313-314.

**DÉFINITION.** Ce que c'est qu'une bonne Définition, & ce qu'elle suppose dans la Grammaire. II. 303-304. Elle doit servir de fondement aux divisions de la chose définie, mais elle ne doit point les renfermer. 393-394.

**DEHORS.** voyez *Dedans*,

**DELA.** voyez *Deça*.

**DEMAIN.** voyez *Hier*.

**DÉMONSTRATIF.** Ceci, Cela, sont des noms démonstratifs. I. 282. Quoi, est un nom démonstratif & conjonctif. 285.

Articles démonstratifs. I. 358. Il y en a de deux sortes: les uns purement démonstratifs; savoir *ce* ou *cet*, *cette*, *ces*, & quelquefois *celui*, *celle*, *ceux*, *celles*. 358-360. Les autres sont *Conjonctifs*.

Particules démonstratives, Ci & Là. I. 358.

**DÉRIVATION.** Elle ne prouve point l'identité d'espèce du mot dérivé & du mot primitif. I. 264-266. 279. Origine de l'affinité & de l'analogie des mots primitifs & dérivés 606.

**DERRIÈRE.**

**DESSOUS.**

**DESSUS.**

**DÉTACHÉE** (proposition); ce que c'est. II. 40-41.

**DÉTERMINATIF.** Conjonctions déterminatives. I. 597, 603. Tout verbe au subjonctif suppose une conjonction déterminative, qui attache la proposition incidente caractérisée par ce mode, à un antécédent dépendant d'une proposition principale. II. 253-260.

Proposition incidente déter-

minative II. 33. On peut la rendre principale, en la liant à l'autre principale par une conjonction conditionnelle ou circonstancielle, ou par quelque équivalent. 33-34. On ne peut la retrancher de la principale, sans altérer le sens de celle-ci. 34. On ne peut l'en détacher & la rendre principale, sans en altérer la vérité. 34-35.

**DÉTERMINATION.** La Détermination de l'étendue des noms appellatifs est universelle ou partitive. I. 327. Les articles connotatifs sont cette Détermination. 383-386.

La détermination de l'époque de comparaison dans les temps définis, est la relation à l'instant même de l'acte de la parole. I. 433.

Mots susceptibles de différents degrés de Détermination. I. 514. II. 45-48. Elle se fait par le moyen des mots *supplétifs*. I. 515.

Le rapport de Détermination est le fondement du *Régime*. II. 3.

**DÉTERMINÉ** (genre). II. 183-184.

**DEVANT.** voyez *Dedans*.

**DEVERS** n'est point une préposition; c'est un nom. I. 525-527.

**DICTIONNAIRES.** L'ordre alphabétique actuel y est mal suivi. I. 196. La signification usuelle de chacun des mots d'une langue en est la matière. 234.

**DIPHTHONGUE.** Ce que c'est. I. 37. Origine des Diphthongues. 38. Pourquoi elles sont longues. 38-39. Elles sont composées de deux voix, l'une prépositive & l'autre postpositive,

38. Elles supposent la sociabilité naturelle ou usuelle des deux voix élémentaires. 40-41. Chaque langue a les siennes. 41. Pourquoi la voix prépositive ne peut être cadencée dans le chant. 79.

**DISTRIBUTIF.** Ce que c'est que l'article distributif. I. 331. Pourquoi il est sans pluriel. 332. En quoi il diffère du collectif. *Ibid.* Il paroît en françois sous deux formes, selon que le nom appellatif est exprimé ou sousentendu. 333.

**DONC** n'est pas une conjonction ; c'est un adverbe. I. 567.

**DONT** n'est point un pronom ; c'est une conjonction déterminative. I. 599.

**DOUTEUX** (genre). II. 184-188.

**DUEL.** Espèce de nombre. II. 86 87. On le trouve dans l'hébreu, le grec, le polonois, & le lapon. 86.

## E.

**ÉCRITURE.** Quels en sont les éléments. I. 3. Origine de l'Écriture. 170. Elle est soumise à l'empire de l'usage, comme la parole. 175-187. Elle ne peut suivre parallèlement le système de la parole 185-187. La manière d'écrire horizontalement de droite à gauche, propre aux orientaux, semble être celle de l'inventeur de l'art. 200. Celle que les grecs nommèrent *επιστομική*, qui est encore horizontale, mais qui va alternativement de droite à gauche & de gauche à droite, est une amélioration à la première. *Ibid.* Celle qui va de gauche à

droite horizontalement, est née de la seconde ; & c'est la plus commode. 201. Il y a vingt-quatre manières possibles de disposer les lignes parallèlement. 202.

**ÉLÉMENTAIRES** (livres). Censure de ceux qui ont cours aujourd'hui. *xxxv-xxxvj.* Quelle en doit être la matière. *xxvij.* Importance de ces livres I. 212. Ce qu'en exige la composition. II. 521-522. L'ignorance des vrais principes de l'Ellipse a introduit un grand nombre de règles fausses dans les livres élémentaires. 438-442.

**ÉLÉMENTS.** Ceux du Langage sont l'objet de cet ouvrage : ce que c'est. *xvij-xix.* Ils se divisent en Éléments de la Parole, de l'Oraison, & de la Syntaxe. *xxj.*

**ÉLISION** (origine de l'). I. 26. Ce que c'est. *Ibid.* Élision de *m* finale dans les mots latins. *Ibid.* Elle prouve que *m* étoit alors un signe de nasalité. 18-19. 26.

**ELLIPSE.** Ce que c'est. II. 396. Fondements de l'Ellipse. 397-421. Il est toujours possible de reconnoître ce que l'Ellipse a supprimé ; & il y a un art certain pour le suppléer, fondé sur les principes généraux du Langage. 397-399. Quelquefois on trouve au genre neutre un adjectif latin qui paroît se rapporter à un nom appellatif d'un autre genre ; mais alors il y a de sousentendu le nom appellatif neutre *negotium*. 357. Quelquefois on trouve au genre neutre un adjectif pluriel, qui paroît se rapporter à plusieurs noms appellatifs de choses inanimées & de différents genres ;

mais alors il y a de sousentendu le nom pluriel neutre *negotia*. 359. Quelquefois un adjectif qui paroît se rapporter à plusieurs noms appellatifs, ne s'accorde cependant qu'avec le plus voisin ; alors le même adjectif est sousentendu avec chacun des autres noms, de manière à s'accorder avec chacun d'eux. 359-360. Si un adjectif se trouve joint à un nom propre seulement, & d'un autre genre ; il faut suppléer un nom appellatif de même genre que l'adjectif, & qui puisse comprendre l'individu marqué par le nom propre. I. 291. 343. II. 360. Quand l'adjectif seroit de même genre que le nom propre, ce seroit la même chose. II. 360-361. Si un adjectif est employé sans aucun nom appellatif ; il faut en suppléer un du même genre, au même nombre, & au même cas. 361. Si l'antécédent de l'article conjonctif n'est exprimé qu'avant l'article ; il faut le suppléer avec l'article, & au même cas. 363-364. Si l'antécédent n'est exprimé qu'avec l'article conjonctif ; il faut le suppléer auparavant, & le mettre au cas exigé par les circonstances de la proposition principale. 364. Tout nom ou pronom au nominatif suppose un verbe dont il est le sujet, & qu'il faut suppléer s'il n'est pas exprimé. 105. Tout verbe à un mode personnel suppose avant soi un nom ou un pronom au nominatif ; & il faut le suppléer s'il n'est pas énoncé. 105. 366. Si un verbe qui paroît se rapporter à plusieurs sujets, ne s'accorde cependant qu'avec le plus voisin ; alors le même verbe est

sousentendu avec chacun des autres sujets, de manière à s'accorder avec chacun d'eux. 367-368. Les prétendus verbes impersonnels à la troisième personne singulière, supposent un sujet au nominatif singulier ; & il faut le suppléer. 371-377. Tout nom ou pronom au vocatif, suppose un verbe de même nombre à la seconde personne, dont il est le sujet, & qui doit être suppléé s'il est sousentendu. 110. Tout nom ou pronom latin au génitif suppose avant soi un nom appellatif explicite ou implicite, qui est le terme antécédent du rapport dont le génitif marque le conséquent ; si ce nom antécédent ne paroît pas, il faut le montrer par développement ou l'introduire par supplément. 110-115. Tout nom ou pronom à l'accusatif suppose avant soi une préposition ; soit après les verbes actifs & après les noms & adjectifs verbaux. 134-142 ; soit avec l'infinitif. 142-145. 291-295. L'ablatif suppose avant soi une préposition. 145. Le cas écoplétif des pronoms françois suppose une préposition, que l'on doit suppléer si elle est sousentendue. 154-157. C'est la même chose en grec du génitif, du datif, & de l'accusatif. 167. Tout verbe au subjonctif suppose avant soi une conjonction, qui attache la proposition incidente à une principale ; quand cela manque, il faut le suppléer pour remplir l'Ellipse. 248-257. Ces suppléments sont fondés & nécessaires. 257-259. Le présent & le prétérit antérieurs du subjonctif latin ne répondent au présent & au prétérit indéfinis du suppositif françois, qu'au

**moyen de l'Ellipse**, dont le supplément donne le développement analytique de la phrase. 228-230. Il y a nécessairement Ellipse entre des prépositions qui se suivent immédiatement. 399-404 : & après une préposition suivie d'un *Que*. 404-405. C'est par l'Ellipse que l'on analyse les propositions interrogatives, hypothétiques, optatives, & corrélatives. 414-421. Espèces d'Ellipse. 421-430. (voyez *Zeugma* & *Syllepse*). Erreurs occasionnées par l'Ellipse. 431-449. (voyez *Énallage*, *Antiptose*, *Hellénisme*, *Anacoluthie*). L'ignorance des vrais principes de l'Ellipse a introduit un grand nombre de règles fausses dans les livres élémentaires. 438-442. Elle a autorisé des sophismes & de fausses analogies. 442-444. L'art de suppléer les Ellipses. 444-446. Le danger d'énervier le style par les suppléments analytiques de l'Ellipse, est absolument chimérique. 446-449.

**ÉLOIGNÉS** (temps). Il n'y a que les prétérits & les futurs qui puissent être éloignés. I. 475-476. Ce que c'est que les prétérits & les futurs éloignés. 476.

**EN** n'est point un pronom ; c'est un adverbe, venu du latin *Inde*. I. 556.

**ÉNALLAGE**. Ce que les grammairiens entendent par ce mot. II. 431. C'est une figure chimérique. I. 505. II. 255-257. 432-433. 556.

**ENCORE** n'est jamais conjonction ; il est toujours adverbe, & avec le même sens. I. 574-576.

**ENFIN** n'est pas conjon-

tion ; il est adverbe. I. 568.

**ÉPELLATION** (analyse de l'). I. 98-105. Il ne faut pas y nommer les lettres par leurs noms alphabétiques ; on ne doit y nommer que les sons représentés. 205-207. Avantages de cette nouvelle méthode d'Épellation. 209-212.

**ÉPICÈNE** (genre). II. 190-191.

**ÉPOQUE**. Ce que c'est. I. 425. Une Époque est le terme de comparaison des rapports d'existence qui caractérisent les temps du verbe. 426. 428-430. Ces rapports sont de Simultanéité pour les *Présents*, d'Antériorité pour les *Prétérits*, & de Postériorité pour les *Futurs*. 428-430. L'Époque indéterminée fait les temps *indéfinis* ; & déterminée, elle fait les temps *définis*. 430-431. L'Époque déterminée par rapport à l'instant de la parole, est *actuelle*, *antérieure*, ou *postérieure* ; & fait distinguer de même les temps définis. 433-434.

**ESPAGNOLE** (langue). Elle ne connoît point la voyelle *n* françoise. I. 23. Notre prétendue *n* mouillée s'y écrit par une *ñ* tirée. 90. Analogie des temps de cette langue. 464-466. Elle a deux genres. II. 182. On y emploie le mode suppositif dans la proposition même qui exprime la condition, ce qu'imitent mal à propos les françois voisins de l'Espagne. 298. La langue espagnole a un supin. 331.

**ÉTENDUE** de la signification des noms ; ce que c'est. I. 236-238. Tous les noms appellatifs n'ont pas la même latitude d'Étendue. 239. La latitude



de de l'Étendue des noms qui expriment des idées subordonnées, est en raison inverse de leur compréhension. *Ibid.* Tout changement fait à la compréhension d'un nom appellatif, suppose & entraîne un changement contraire dans la latitude de l'Étendue. 239-240. La latitude de l'Étendue des noms propres est la plus restreinte qu'il soit possible. 240.

**EUPHONIQUE.** Origine des articulations euphoniques. I. 26. Ce que c'est. 27. Elles sont suggérées par la nature & réglées par l'usage 28.

**EXCEPTIONS.** Ce qu'il faut penser des Exceptions. dans la Grammaire générale. xvj. I. 39-40. Elles répandent la confusion dans les principes. II. 439-440.

**EXCLAMATIF.** Usage du point exclamatif. II. 619.

**EXPLICATIF.** Proposition incidente explicative. II. 30. On peut la rendre principale, en la liant à l'autre principale par une conjonction causative. 30-31. On peut la retrancher de la principale, sans altérer le sens de celle-ci. 31-32. On peut la rendre principale en soi, sans en altérer la vérité. 32.

## F.

**FÉMININ.** Ce que c'est que le genre féminin. II. 178-179.

**FIGURE.** Ce que c'est. II. 546-547. Figures de Syntaxe. 396-464. Combien on distingue de sortes de Figures de Constructions. 533-566.

**FRANÇOISE (langue).** Son utilité. xxvij. Voix usitées dans cette langue. I. 6-10. Combien

il y faudroit de voyelles. 12. Les voyelles nasales y font hiatus avant d'autres voyelles. 16-18. Elle n'admet point l'i nasal. 20-22. Le prétendu i mouillé foible, y est une voyelle prépositive prononcée rapidement. 78-85. Les prétendues consonnes mouillées l & n, n'y sont que suivies d'une dipthongue dont l'i prépositif se prononce rapidement. 85-90. Manière d'y prononcer les e muets. 95-103. Elle ne connoît point l'accent circonflexe prosodique. 135. Quel est le sens de la maxime, que Pour bien parler françois, il ne faut point avoir d'accent. 146-148. L'accent figuré n'y représente pas toujours l'accent prosodique. 150-151. Pourquoi plusieurs mots s'y écrivent autrement qu'ils ne se prononcent. 186. Vûes sur l'alphabet françois 190-195. Les noms propres ont originairement en françois, une signification appellative. 246-247. Cette langue a, pour la troisième personne, un pronom direct & un réfléchi. 276. 278-279. Il y a deux sortes d'adjectifs possessifs; les uns sont adjectifs physiques, & les autres sont articles. 351. Elle a un présent antérieur périodique. 442-446: & un prétérit antérieur périodique. 452-453. Analogie des temps de cette langue. 464-466. Elle a trois prétérits & deux futurs prochains, distingués des autres temps de même nom par une analogie particulière. 477-480: & quatre prétérits comparatifs. 480-489. Apologie de la langue françoise. 510-513. Détail des prépositions françoises. 521-534. Mots françois pris fausse-

pour des adverbes, ou  
 us comme adverbes.  
 53. Mots françois crus  
 ent conjonctions. 567-  
 n'y a point en françois  
 njonctions explicatives.  
 ources des bons princi-  
 : cette langue. *xxxij*. II.  
 le employoit autrefois la  
 tion à après les verbes  
 & s'en sert encore sou-  
 uand il suit un infinitif.  
 lle a admis trois cas pour  
 noms ; un *subjectif*, un  
 & un *complétif*. 152-  
 lle a deux genres 182.  
 rbes françois ont un im-  
 211 - 212. L'impératif  
 s a un prétérit, qui est  
 i. 218 - 222. Ils ont le  
*suppositif*. 225 - 230. L'im-  
 françois n'a point de  
 nes personnes. 251 - 253.  
 un verbe françois est  
 e son sujet sans être pré-  
 l'une conjonction déter-  
 e, il y a Ellipse du verbe  
 al auquel est subordonné  
 qui est en construction  
 . 259 - 260. Il y a en fran-  
 i gérondif en *ant*, distin-  
 i participe actif terminé  
 me. 313 - 319. Le parti-  
 tif françois est indéclina-  
 9 - 321. Les verbes fran-  
 nt un *Supin*. 321. 331-  
 l y a nécessairement El-  
 tre des prépositions fran-  
 qui se suivent immédiate-  
 & après une préposition  
 d'un *Que*. 399 - 405. La  
 ile françoise *Très* n'a le  
 npliatif, que parce qu'elle  
 e la triple répétition du  
 457 - 458. L'inversion est  
 e françois une source de  
 es, pour y exprimer des  
 différentes. 511. Pour-

quoi l'article démonstratif con-  
 jonctif y est décliné. 537 - 539.

**FUTUR.** Les Futurs expri-  
 ment la postériorité d'existence  
 à l'égard de l'époque de com-  
 paraison. I. 429. Ils sont indéfi-  
 nis, si l'époque est indétermi-  
 née ; & définis, si l'époque est  
 déterminée 431. Un Futur dé-  
 fini est actuel, antérieur, ou  
 postérieur, selon que l'époque  
 est elle-même actuelle, anté-  
 rieur, ou postérieure par rap-  
 port à l'instant de la parole.  
 434. Le prétendu Futur est un  
 présent postérieur. 446 - 447.  
 Quel est le Futur indéfini. 457-  
 458. Quel est le Futur anté-  
 rieur. 458 - 459. Quel est le  
 Futur postérieur. 459. La lan-  
 gue françoise a deux Futurs *pro-*  
*chains*, distingués des autres  
 par leur analogie propre 478-  
 479.

## G.

**GÉNITIF.** Ce que c'est. II.  
 110 - 111. Il ne peut être en latin  
 le régime que d'un nom appel-  
 latif explicite ou implicite. 111-  
 115. La détermination produite  
 par le Génitif peut être fondée  
 sur une infinité de rapports. 115-  
 116. Équivoque du Génitif.  
 116 - 118. Dénominations vi-  
 cieuses données à ce cas. 118-  
 119. Origine de son nom. 119.  
 Le Génitif latin est un cas *ad-*  
*verbial*. 121 - 122. Celui des  
 grecs est *complétif*. 163 - 167.  
 Prépositions grecques qui régis-  
 sent le Génitif. 163.

**GENRE.** Ce que c'est en  
 général. II. 175. Origine des  
 Genres des noms. 175 - 179. Ce  
 que c'est que les Genres par  
 rapport aux noms, & par rap-

port aux mots qui ont avec les noms un rapport d'identité. 179-183. Les Genres appartiennent en propre aux noms, & tiennent à leur signification spécifique. 183. 194-195. Genre déterminé. 183-184. Genre douteux. 184-188. Genre commun. 188-190. Genre épïcène. 190-191. Genre hétérogène. 191-194. Le *système* des Genres. 196-199.

**GÉRONDIFS** ( les ) sont les cas de l'infinitif latin. II. 279-285. Le Gérondif en *di* en est le génitif. 280. Le Gérondif en *do* en est le datif & l'ablatif. 280-281. Le Gérondif en *dum* en est le nominatif & l'accusatif. 281-282. On les emploie en effet pour le présent de l'infinitif. 282-284. Ils sont réellement noms. 284-285. Ils n'appartiennent point au futur du participe passif. 285-289. Différence du participe françois en *ant* & du Gérondif. 313-319. Le Supin est de la même nature générale que le Gérondif. 325-326. Il est le Gérondif du prétérit. 327.

**GN** mouillée, est une *n* ordinaire suivie dans la prononciation d'une diphthongue commençant par un *i* prépositif très-rapide. I. 89-90. Elle est représentée en espagnol par une *ñ* tirée. 90.

**GRAMMAIRE.** Elle admet deux sortes de principes. *ix*. Méthode pour les reconnoître & les fixer. *xv-xix. xxvij*. Ce que c'est que la Grammaire générale. *x. xx. xxxij*. Elle doit assigner les caractères spécifiques des classes primitives & subalternes des mots, & le fondement de ces divisions I.

234. Causes qui ont empêché les progrès de la Grammaire. *xix*. État présent de cette science. *xxvij*. *Système* de Grammaire... Ce que c'est qu'une Grammaire particulière. *x*.

**GRAMMAIRIENS**, ou autres auteurs cités comme Grammairiens dans cet ouvrage.

**L'ACADÉMIE FRANÇOISE.** 1°. Son Dictionnaire; édition de 1762. 2°. Extrait des registres de l'Académie; du Samedi 3. Juin 1679. dans les Opuscules sur la langue françoise. 3°. Observations de l'Académie françoise sur les Remarques de Vaugelas.

**ACADÉMIE des Inscript. & B. Lettres.** Ses Mémoires.

**M. d'ALEMBERT.** Encyclopédie, aux mots **DICTIONNAIRE, ELISION.**

**Joan. Henr. ALSTEDII** Scientiarum omnium Encyclopoedia 4 Tom. fol. 1649.

**ARISTOTE.** La Rhétorique, traduite par **CASSANDRE.** 1675. in-12.

**Q. ASCONII Pediani** Commentationes in aliquot Ciceronis orationes.

**AULI-GELLI** Noctes atticae.

**M. l'abbé BATTIEUX.** 1°. Cours des belles lettres, ou principes de la littérature; édition de 1753. 2°. De la construction oratoire. 1763.

**Théodore de BÈZE.** De francicae linguae rectâ pronunciatione tractatus. Geneva. 1584.

**M. l'abbé de la BLETTE.** Novæ Grammaticæ argumenta ac vindiciæ; ouvrage qui se trouve à la fin du tome II. de la 2<sup>e</sup>. édition de la Grammaire hébraïq. de Masclef. 1731.

**Samuel BOCHART.** Phaleg, seu Geographia sacra.

**M. BOINDIN.** Sons de la langue françoise ; dans ses Œuvres.

**Pierre BOREL.** Dictionnaire des termes du vieux françois, ou trésor des recherches & antiquités gauloises & françoises : à la fin du Dictionnaire étymologique de Ménage, édition de 1750. fol. 2. vol.

**Le P. Dominique BOURMOURS, jésuite.** 1°. Doutes sur la langue françoise, proposés à MM. de l'Académie françoise par un gentilhomme de province. 2°. Remarques nouvelles sur la langue françoise, avec la suite.

**M. Maillet du BOULLAY.** Rapport analysé des Remarques de M. Duclos sur la Grammaire générale de P. R. & du Supplément de M. l'abbé Fromant ; fait à l'Académie R. des sciences, belles-lettres, & arts, de Rouen, par M. Maillet du Boullay, secrétaire pour les belles-lettres. Manuscrit.

**M. l'abbé BOULLIETTE.** Traité des sons de la langue françoise, & des caractères qui les représentent. in-12. 1760.

**M. le président de BROSES.** Différents mémoires sur les étymologies, lus à l'Académie R. des inscriptions & belles-lettres. Ils ont été consultés en mss : ils forment aujourd'hui l'excellent Traité de la formation mécanique des langues, & des principes physiques de l'étymologie. 2. vol. in-12. 1765.

**Le P. Claude BUFFIER, jésuite.** Grammaire françoise sur un plan nouveau, in-12 ; qu dans son Cours de sciences sur

des principes nouveaux & simples, pour former le langage, l'esprit, & le cœur, dans l'usage ordinaire de la vie. in-fol. 1732.

**Ambros. CALEPINI** Dictionarium. 2. vol. fol. 1663.

**Angeli CANINII** Hellenismus. in-4.

**Lud. CAPPELLI.** 1°. Arcanum punctationis revelatum, sive de punctorum vocabulorum apud hæbreos verâ & germanâ antiquitate. 2°. Critica Sacra.

**CASSANDRE.** Voyez ARISTOTE.

**CASTELVETRO.** Le Prose di M. P. Bembo, con le giunte di Lod. CASTELVETRO. Napoli. 1714. in-4.

**Antonii CAUEII** Grammatica gallica. 1570.

**Fl. Sospatri CHARISII** Institutiones grammaticæ. Dans la collection de Putschius : Grammaticæ latinæ auctores antiqui. in-4. 1605.

**M. CHARPENTIER.** de l'Acad. Fr. Défense de la langue françoise pour l'inscription de l'arc de triomphe. in-12. 1676.

**M. CHOMPRÉ.** Introduction à la langue latine par la voie de la traduction. in-12. 1757.

**M. T. CICERONIS,** 1°. De Oratore ad Q. Fratrem libri tres. 2°. Orator ad Brutum. 3°. Partitiones oratoriæ. 4°. Tusculanarum quæstionum libri quinque.

**Joan. CLERICI,** Ars critica, in quâ ad studia linguarum latinæ, græcæ, & hebraicæ vim munitur ; veterumque emendandorum, spuriorum scriptorum à genuinis dignoscendorum, & judicandi de eorum libris ra-

tio traditur. Editio quinta. in-8. 3. vol.

*M. l'abbé de CONDILLAC.* Essai sur l'origine des connoissances humaines, où l'on réduit à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement humain. in-12.

*Thomas CORNEILLE.* Notes sur les *Remarques* de Vaugelas.

*M. l'abbé de DANGEAU.* Essais de Grammaire ; à la tête des Opuscules sur la langue françoise par divers académiciens. in-12. 1754.

*DENYS d'Halicarnasse.* De structurâ orationis.

*Joan. DESPAUTERII* Commentarii grammatici. in-4.

*M. DIDEROT.* 1°. Lettre sur les sourds & muets, à l'usage de ceux qui entendent & qui parlent. 2°. Encyclopédie, au mot *ENCYCLOPÉDIE*.

*DIOMEDES.* Dans le recueil de Putschius, Grammaticæ lat. auctores antiq. 1605. in-4.

*DONAT.* Publii Terentii comœdiæ cum comm. Ælii Donati. in-4. 1602.

*M. DUCLOS*, historiogr. de France, de l'Acad. Fr. de celle des belles-lettres, de l'Acad. de Berlin, & de la Société R. de Londres. 1°. Remarques sur la Grammaire générale & raisonnée de P. R. 2°. Encyclopédie, au mot *DÉCLAMATION DES ANCIENS*.

*M. DUMAS.* La Bibliothèque des enfants. in-4. 1732.

*Henri ESTIENNE.* 1°. Projet du livre intitulé De la précellence du langage françois. 2°. Hypomneses de gall. linguâ, peregrinis eam discentibus necessaria, quædam verò

ipsis etiâ gallis multum profutura.

*Robert ESTIENNE.* Traité de la Grammaire françoise.

*M. Paul FESTEAU.* Voyez *MAUGER*.

*S. Pomp. FESTI* & *M. Verril* Flacci de verborum significatione libri XX. Not. & emend. illustr. Andr. Dacerius.

*L'abbé Fr. Guyot DES FONTAINES.* 1°. Racine vengé. 2°. Observations sur les écrits modernes, Tom. XXX. 3°. Jugements sur quelques ouvrages nouveaux, Tom. IX.

*Monsignor Giusto FONTANINI*, arcivescovo d'Ancona. Della Eloquenza italiana, libri tre Venezia. 1737. in-4.

*M. Étienne FOURMONT.* Linguae sinarum mandarinicæ hieroglyphicæ Grammatica duplex, latinè & cum characteribus sinensium. fol 1742.

*M. FRÉRON.* Année littéraire 1754. Tom. VII.

*M. l'abbé FROMANT.* Réflexions sur les fondemens de l'art de parler, pour servir d'éclaircissements & de Supplément à la Grammaire générale & raisonnée.

*Henrici GANANDRI* Grammatica lapponica. in-8. Holmiæ. 1743.

*M. l'abbé GIRARD.* 1°. Les vrais principes de la langue françoise ; ou la parole réduite en méthode, conformément aux lois de l'usage : en seize discours. in-12. 2 vol. 1747. 2°. Les Synonymes françois. in-12.

*M. GOTTSCHED.* La Grammaire allemande de M. Gottsched . . . par *M. G. QUAND*.

*M. l'abbé GOUJET.* Dictionnaire

tionnaire portatif de la langue françoise, extrait du grand Dictionnaire de Richelet. 1. vol. in-3. 1766.

*M. HARDUIN*, *secrét. perp. de la soc. litt. d'Arras.* 1°. Remarques diverses sur la prononciation & sur l'orthogr. 2°. Dissertation sur les voyelles & les consonnes. 3°. Une lettre manuscrite à M. Bauvin.

*M. HÆGSTRÆM*. Voyez *M. de KÉRALIO*.

*Q. HORATII Flacci.* 1°. II. Epist. j. 2°. I. Sat. x. 3°. De arte poëtica.

*Le P. HOUBIGANT*, de l'Oratoire. Racines hébraïques sans points-voyelles, ou Dictionnaire hébraïque par Racines. in-8. 1732.

*ISIDORI hispalensis episcopi* Origines.

*M. de KÉRALIO*, premier capitaine aide-major à l'École *R. M.* Description historique de la Laponie suédoise, trad. de l'Allem. de *M. HÆGSTRÆM*. Ms.

*M. l'abbé LADVOCAT*, Docteur & Bibliothécaire de Sorb. Grammaire hébraïque. in-8.

*Le P. Bernard LAMI*, de l'Oratoire. 1°. Entretiens sur les sciences. in-12. 1694. 2°. La Rhétorique ou l'art de parler. in-12. 1715.

*D. Claude LANCELOT*. 1°. Grammaire générale & raisonnée. in-12. 2°. Méthode pour apprendre la langue italienne. in-12. 3°. Méthode pour apprendre la langue espagnole. in-12. 4°. Nouvelle méthode pour apprendre facilement la langue grecque. in-8. 5°. Nouvelle méthode pour apprendre facilement la langue latine. in-8. Tous ces livres sont connus

communément sous le nom de Port-royal.

*Le P. Charles de LA RUE*, jésuite. *P. Virgillii opera* interpretatione & notis illustr.

*M. de LAUNAY*. Méthode pour apprendre à lire le françois & le latin. in-12.

*M. LÉVESQUE de Pouilly*. Théorie des sentiments agréables. in-8.

*Le P. Nicolas MALLEBRANCHE*, de l'Oratoire. Recherche de la vérité.

*Nonius MARCELLUS*. De variâ significatione sermon.

*M. Charles du MARSAIS*. 1°. Des Tropes, ou des différents sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue. in-8. 2°. Exposition d'une méthode raisonnée pour apprendre la langue latine. in-8. 3°. Préface imprimée en 1729. in-4, pour une Grammaire latine. 4°. Différents articles de Grammaire qu'il a fournis dans les sept premiers volumes de l'Encyclopédie.

*Francisci MASCLEF*, presbyteri, canonici ambianensis Grammatica hebraica à punctis aliisque inventis massorethicis libera. Accesserunt in hac secundâ editione tres Grammaticæ, chaldaica, syriaca, & samaritana ejusdem instituti. 2. vol. in-12.

*Mrs Claude MAUGER & Paul FESTEATU*. Nouvelle double Grammaire françoise-angloise & angloise-françoise. 1. vol. in-8. Bruxelles. 1693.

*M. Gilles MÉNAGE*. Dictionnaire étymologique de la langue françoise. 2. v. fol. 1750.

*M. MERCIER*. Le Manuel des grammairiens, divisé en trois parties. in-12. 1732.

*Michel seigneur de MONTAIGNE.* Essais.

*M. Pierre NICOLE.* La Logique ou l'art de penser. in-12.

*M. l'abbé d'OLIVET, de l'Acad. Fr.* 1°. Traité de la Prosodie françoise. 2°. Traité des Participes passifs, pag. 349. des Opuscules sur la langue françoise par divers académiciens. 3°. Remarques de Grammaire sur Racine.

*S. PAUL.* Epistola prima ad corinthios.

*PERIZONIUS, c'est-à-dire, VORBROEC.* Notæ in Sanctii Minervam.

*M. l'abbé PLUCHE.* La Mécanique des langues, & l'art de les enseigner. in-12.

*PRISCIANI* Grammatici libri omnes.

*M. G. QUAND V. GOTTSCHED.*

*M. Fabii QUINTILIANI* Institutionum oratoriarum libri duodecim.

*M. l'abbé François-Séraphin REGNIER DESMARAIS, de l'Acad. Fr.* Grammaire françoise. in-4, & in-12.

*M. RESTAUT.* Principes généraux & raisonnés de la Grammaire françoise. in-12.

*M. Jean - Jacques ROUSSEAU.* Discours sur l'origine & les fondements de l'inégalité parmi les hommes.

*Le P. Noël Étienne SANADON, jés.* Préface sur Horace.

*Francisci SANCTII brocensis* Minerva, seu de causis linguæ latinæ commentarius, cui inserta sunt quæ addidit *Gasp. SCIOPPIUS*, & subjectæ suis paginis notæ *Jacobi PERIZONII*. in-8.

*M. Jacques SAVARY, doc-*

*teur en médecine de la Faculté de Rheims, & bachelier de celle de Paris.* Thèse soutenue aux écoles de Médecine, le Jeudi 13. Janvier 1757: An ut cæteris animantibus, ita & homini sua vox peculiaris?

*Julii-Cæsaris SCALIGERI* De causis linguæ latinæ. in-8.

*Gasparis SCIOPPII* Grammatica philosophica. in-8.

*L. Annaï SENECAE* philosophi, 1°. Naturalium questionumlib. VI. 2°. Epist. 121.

*Mauri SERVII Honorati* Grammatici commentarii in Virgilium.

*M. G. J. s'GRAVESANDI.* Introduction à la Philosophie, contenant la Métaphysique & la Logique. in 8.

*C. SUTONII Tranquilli,* D. Octavius Cæsar Augustus.

*M. de la TOUCHE.* L'art de bien parler françois. 2. v. in-12.

*M. Joseph VALART.* 1°. Grammaire latine, avec des éclaircissements sur les principales difficultés de la Syntaxe; & une préface où l'on examine les principes de Sanctius, de Scioppius, de Vossius, &c. in-12. 1760. 2°. L'art d'apprendre à lire en très-peu de temps en françois & en latin. in-8. 1743.

*M. Terentii VARRONIS,* De linguâ latinâ.

*M. Claude Favre de VAUGELAS, de l'Acad. Fr.* Remarques sur la langue françoise.

*M. VÉNÉRONI.* Le maître italien dans sa dernière perfection. in-12.

*VORBROEC.* voyez *PÉRIZONIUS.*

*Gerardi-Joannis VOSSII,* 1°. Etymologicon linguæ latinæ. fol. 2°. De arte grammati-

ca libri septem. in-4. 3°. Latina Grammatica in usum scholarum. in-8.

*Joannis Georgii WACHTERI* Glossarium germanicum continens origines & antiquitates totius linguæ germanicæ. fol.

*M. de WAILLY.* Principes généraux & particuliers de la langue françoise. in-12.

*Joannis WALLIS* Grammatica linguæ anglicanæ, cui præfigitur de loquelâ sive sonorum formatione tractatus grammatico-physicus. in-8.

**GRAMMATICAL.** Science grammaticale. *x.* Art grammatical. *xj.* Nécessité de cette distinction. *xj-xij.* La science & l'art se prêtent des secours mutuels. *xij-xvj.* La science grammaticale doit intéresser les savants. *xix-xxj.* *Métaphysique grammaticale...*

*Complément grammatical; ce que c'est.* II. 55.

**GRECQUE** (langue). Son utilité. *xxv.* Grammaire particulière de cette langue. *xxxix.* Alphabet de cette langue. I. 204. Les noms propres y ont originairement une signification appellative. 244. Les adjectifs numéraux partitifs, ainsi qu'en latin & en françois, n'y diffèrent pas des ordinaux. 346. Les temps des verbes grecs sont mal traduits dans les Grammaires; on ne peut que les décrire pour les faire bien connoître. 502. Il y a en grec un duel, qui n'est venu que tard. II. 86. Cinq cas. 160. Le génitif & le datif des grecs sont des cas *complétifs*. 163-167. Prépositions grecques qui régissent le génitif. 163. Prépositions grecques qui régissent le datif. 163. Préposi-

tions qui régissent l'accusatif. 164. Prépositions qui régissent le génitif & l'accusatif. 164-165. Prépositions qui régissent le génitif, le datif, & l'accusatif. 165-167. Le génitif, le datif, & l'accusatif des grecs supposent une préposition, que l'on doit suppléer si elle est sousentendue. 167. L'ablatif des latins est plus analogue que leur datif, au datif des grecs. 167-171. Il y a trois genres en grec. 182. En grec on emploie le présent postérieur de l'indicatif pour celui de l'impératif, & réciproquement. 217. Cette langue a un prétérit à l'impératif. 218-219. Le mode suppositif de nos langues modernes répond à l'optatif des grecs, ainsi nommé mal à propos. 237-238. L'infinitif grec prend l'article neutre, qui se décline selon l'occurrence, quoique l'infinitif soit indéclinable. 278. Les grecs marquoient le sens ampliatif ou superlatif, en indiquant la répétition du mot. 457.

**GUERES** n'est ni adverbe, ni synonyme de l'EU; il est nom, & synonyme de BEAUCOUP. I. 563. Origine du mot. *Ibid.* not. 12.

**GUILLEMETS** (usage des), II. 613-614.

H.

**H.** Cette lettre est une véritable consonne. I. 59-67.

**HÉBRAIQUE** (langue). Son utilité. *xxvj.* Manière de lire dans cette langue. I. 223-231. Son alphabet. 228. Les noms propres y ont originairement une signification appellative. 244. Elle n'a point d'article

S f ij



démonstratif conjonctif. 368-371. Elle a un duel. II. 86. Les hébreux emploient quelquefois une préposition après les verbes actifs. II. 137-138. La figure du pléonasme est très-commune en hébreu. 453-461. Le pléonasme d'un nom construit avec lui-même, ajoute à ce nom l'idée de sa propriété caractéristique dans un grand degré d'intensité. 453. La répétition de l'adjectif, de l'adverbe, ou du verbe sous la même forme, y marque le sens ampliatif ou superlatif. 453-456. L'union de deux synonymes y marque encore le même sens. 458. Si la conjonction réunit un même mot avec lui-même, c'est un pléonasme qui marque diversité. *Ibid.* Le même nom répété sans conjonction, est un pléonasme qui marque quelquefois l'universalité distributive; & quelquefois ce n'est qu'une répétition emphatique. 458-459. L'infinitif du verbe mis avant le verbe, est un pléonasme énergique, qui donne à la phrase un sens plus affirmatif. 459-461. Système de ponctuation des hébreux. II. 576-577.

HELLENISME. Ce que c'est. II. 435. On l'a mal défini. *Ibid.* Ce n'est point une figure particulière, & il faut l'analyser d'après les principes généraux. 436-438.

HÉTÉROGÈNE (genre). II. 191-194.

HIATUS. Ce que c'est. I. 24. Entre deux mots, il est la cause de l'Élision & des articulations *euphoniques*. 25-30. Il peut quelquefois produire un bon effet entre deux mots. 29. La loi qui le condamne comme vi-

cieux est fondée. 32. Celle qui autorise l'Hiatus dans le corps du mot est aussi fondée. 33. L'Hiatus dans le corps du mot est le principe de la brièveté d'une voyelle avant une autre. 35-37. C'est aussi le principe des *Diphthongues*. 37-39.

HIER, AVANT-HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN, APRÈS-DEMAIN, ne sont point des adverbes; ce sont des noms. I. 558-559.

HORS n'est point préposition; il est adverbe. I. 553-554.

HYPALLAGE. En quoi elle consiste. II. 556. Elle s'explique par le vrai sens des mots, par le véritable tour de la construction analytique, ou par l'usage légitime des figures; sinon, ce n'est plus qu'un vice d'élocution 557-566.

HYPERBATE. L'Hyperbate confondue avec l'inversion. II. 542-544. L'une diffère de l'autre. 544-550. Ce que c'est véritablement que l'Hyperbate. 550. On en distingue cinq espèces; l'*Anastrophe*, la *Tmèse*, la *Parenthèse*, la *Synchise*, & l'*Anacoluthie*. 550-554. Il n'y en a que deux espèces. 554. On l'a confondue mal à propos avec l'*Enallage* & l'*Hypallage*. 555.

HYPOZEUGME. Ce que c'est. II. 422-423.

I.

I nasal. Les françois n'en font pas usage. I. 20-22. L'*i* mouillé foible n'est que la voyelle prépositive d'une diphthongue. 78-85.

IAMBE, pied de deux syllabes. I. 132.

IDENTITÉ. Elle est le fon-

dement de la *Concordance*. II. 3. 381-383. Véritable idée de l'identité qui fonde la concordance. 383-389.

**IMPARFAIT.** Le prétendu prétérit imparfait est un présent antérieur simple. I. 440-442.

**IMPÉRATIF.** Ce que c'est que le mode impératif. II. 211. Il y a un Impératif en françois. 211-212. Le présent postérieur de l'indicatif, employé pour l'Impératif, n'en a jamais le sens. 212-214. Les deux formes de l'Impératif latin sont du même temps, & ne diffèrent que par la manière d'énoncer le sens impératif. 214-216. Le temps simple de l'Impératif est partout un présent postérieur. 216-218. L'Impératif françois a un prétérit indéfini, comme l'Impératif grec. 218-222. Tableau analytique des temps de l'Impératif. 222. Comment les verbes passifs peuvent avoir un Impératif. 223-224. La vraie racine des verbes est dans l'Impératif. 224. Différence de ce mode & de l'*Indicatif*. 226. Il n'y a point de première personne du pluriel dans les Impératifs latins. 249-251. Ni de troisièmes personnes, singulière ou plurielle, dans les Impératifs françois. 251-253.

**IMPERSONNEL.** Ce que c'est que les modes impersonnels. II. 269. Il y a deux modes impersonnels; l'*Infinitif* & le *Participe*.

Les prétendus verbes impersonnels ne le sont point. II. 368-371. Ils sont applicables à des sujets déterminés. 371-381. Fausseté du principe de Priscien & de Sanctius pour en

trouver le sujet. 373-374. 379-380.

**INCIDENTE (Proposition).** II. 23. Mal définie par M. du Marçais & par M. Nicole. 23-29. Tout mot conjonctif qui peut avoir rapport à un antécédent, peut à ce titre devenir le lien d'une proposition incidente avec la principale. 25-29. Elle est *explicative* ou *déterminative*. 30-35. On doit regarder comme incidente, toute proposition dont le verbe est au subjonctif. 248-249.

**INCOMPLÈTE.** Syllabe incomplète. I. 110.

*Sujet* incomplète. II. 13. Il ne doit pas être confondu avec le sujet simple. 13-14.

*Attribut* incomplète. II. 15-16. 17.

*Proposition* incomplète. II. 22. Une proposition qui paroît incomplète par l'expression, est quelquefois complète par le sens. 35.

*Complément* incomplète. II. 54.

**INDECLINABLE.** Les prépositions sont essentiellement indéclinables. I. 520. Même dans la langue laponne. II. 88. Ce qu'on entend par ce mot. 97-98.

**INDÉFINI.** Il n'y a point de *pronoms* indéfinis. I. 267.

Ce que c'est que les *noms* appellatifs indéfinis: la langue suédoise les distingue des définis par la terminaison. I. 313-314.

*Articles* indéfinis. I. 336.

**PLUSIEURS**, n'a que le pluriel. *Ibid.* Différence de **QUELQUE** & d'**AUCUN**. 337. **AUCUN**, n'a point de pluriel en françois. 337-338. **QUELQUE**

se dit quand le nom y est joint ; QUELQU'UN , quand le nom est sous-entendu 338. CERTAIN , & TEL avant les noms sont articles indéfinis ; après les noms , ils sont adjectifs physiques. 339.

*Temps indéfinis.* I. 430-431. Le temps reconnu partout comme présent , est un présent indéfini. 435-438. Le temps que l'on nomme Prétérit parfait , est un prétérit indéfini. 448-451. Quel est le futur indéfini. 457-458.

**INDICATIF.** Article indicatif. I. 312. Il n'est pas usité dans toutes les langues. 312-314. Il n'indique que l'application du nom appellatif aux individus ; toute autre détermination plus précise tient aux circonstances du discours. 314-324. Différence de l'article indicatif au singulier & au pluriel. 321-324. LE , LA , LES , est toujours article indicatif , & jamais pronom. 325-327.

Adverbe indicatif. On auroit dû nommer ainsi les prépositions ; & adverbess connotatifs , ceux qu'on nomme simplement adverbess. I. 547.

Mode indicatif ; ce que c'est. II. 207-208. La signification du verbe y est directe & pure. 209. Tableau analytique des temps de l'Indicatif. 210. Différence de ce mode & de l'*Impératif*. 226.

**INFINITIF.** Le mode infinitif est verbe. II. 269-270. Tableau analytique des temps de l'Infinitif. 270. Tous ces temps sont indéfinis. 271-274. Ils sont distincts. 272-274. L'Infinitif est un vrai mode. 274-275. D'où lui vient son nom. 275. Ce mo-

de est un nom. 275-295. Indéclinable en grec , les cas en sont marqués par ceux de l'article indicatif neutre qui l'accompagne. 278. En latin , il est employé comme les noms ; & quelquefois il reçoit des cas , que l'on nomme *Gerondifs*. 279. Ce que c'est donc que l'Infinitif. 289-291. Il ne peut se rapporter par lui-même à un sujet. 291-295. Il est toujours nom , & n'est jamais un mode conjonctif. 295-297. Il est à l'égard des autres modes , ce qu'un nom abstrait est à l'égard de l'adjectif qui désigne par la même idée. 296.

**INITIAL.** Complément initial. II. 56.

**INTERJECTION.** C'est , dans l'ordre physique , la première des parties d'oraison. I. 604-611. Les Interjections sont inspirées par la nature. 605-610. Chaque mouvement de l'ame a la sienne. 607-609. C'est véritablement une partie d'oraison. 610-611. C'en est une partie affective , & les autres sont discursives. 611. Différence d'énergie entre la première & les autres. 612-613. Méprise de l'abbé Girard sur le nom **INTERJECTION** , auquel il a mal à propos substitué celui de **PARTICULE**. 613-614. Mots discursifs pris fausement pour des Interjections. 614-615. Les Interjections doivent être distinguées de toutes les autres parties d'Oraison. 617-618. Il est difficile & inutile de vouloir les diviser systématiquement par classes. 618-619.

**INTERROGATIF.** Il n'y a point de mots proprement in-

interrogatifs. II. 405-406. Ce que c'est qu'une proposition interrogative. 405. Analyse de cette sorte de propositions. 414-420.

Point interrogatif: usage de cette ponctuation. II. 616-619.

INTRANSITIF. Ce que c'est qu'un verbe actif intransitif. I. 420.

INVERSION. Les Inversions ne sont point des restes de la balbutie des premiers âges; ce sont des effets de l'art. II. 509-513. Ce que c'est que l'Inversion. 533-543. 548-549. Confondue avec l'*Hyperbate*. 542-544. L'une diffère de l'autre. 544-550.

ITALIENNE (langue). Son utilité. *xxvij*. Elle ne connoît point la voix *u* françoise. I. 23. Analogie des temps de la langue italienne. 464-466. Depuis quelque temps elle a adopté nos prétérits prochains. 478. Elle n'a que deux genres. II. 182. Elle a un supin comme le françois. 331. Elle n'en fait pas tout à fait le même usage dans les prétérits composés. 333-334.

ITÉRATIF. Mots numéraux itératifs, qui énoncent précisément le nombre de fois que la chose est arrivée. Il y en a qui sont adjectifs. I. 346. Verbes. 348. Adverbes. 349.

## J.

JADIS n'est point adverbe; il est adjectif. I. 559-560.

JAMAIS n'est point adverbe; il est nom. I. 560.

JUGEMENT. Ce que c'est que cette opération de l'esprit. I. 394.

JUSQUE n'est point préposition; il est adverbe. I. 554-555.

JUXTA n'est point une préposition; c'est un adverbe. II. 128.

## L.

L mouillée, est une *l* ordinaire suivie, dans la prononciation, d'une diphthongue qui commence par un *i* prépositif très-rapide. I. 85-89.

LANGAGE. Ce que c'est. *v-jx. xxxjv*. II. 1-2. Dans toutes les langues on parle le même Langage. *xvij*. Ce qu'il faut entendre par les *Éléments* du Langage. *xvij-xjx*. Les principes généraux du Langage doivent être fondés sur l'observation & l'expérience. *xij-xv*. Ils doivent être traités comme tous ceux des sciences. *xvj*. Méthode pour les reconnoître & les fixer. *xv-xjx. xxvij*.

LANGUES. But commun des Langues. *vj*. En quoi consistent leurs différences. *jx. xvij*. I. 189. Les unes sont *analogues*; les autres, *transpositives*. II. 468-472. Il faut en commencer l'étude par les notions élémentaires des principes généraux. *xij*. Importance de la *Méthode* d'enseigner & d'étudier les Langues. *xxjv-xxvij*. Utilité des Langues anciennes orientales. *xxjv*. de la grecque. *xxv*. de la latine. *xxvj*. des principales Langues modernes de l'Europe. *xxvj-xxvij*. Ce que c'est qu'une Langue. I. 177. Origine & caractère de la première Langue. 251. Ce que les Langues ont d'essenciel, est commun à toutes; & pourquoi. 310. Ressources de l'usage pour les en-

richir. 351. Les Langues modernes de l'Europe sont plus d'usage des verbes *auxiliaires*, que les Langues anciennes. 464. Le Système des cas est différent d'une Langue à l'autre. II. 101-102. Plusieurs Langues n'ont point admis de cas pour les noms & les adjectifs. 152. Toutes en ont admis plus ou moins pour les pronoms. 152-157. Celles qui en ont admis pour les noms & les adjectifs, varient beaucoup pour le nombre. 159-162. Les cas de même dénomination dans deux Langues différentes, n'y ont pas pour cela la même valeur. 162-172. Les Langues dont on a observé quelques principes dans cet ouvrage, & qui ont chacune leur article dans cette table, sont l'*Allemande*, l'*Angloise*, la *Basque*, la *Chaldaïque*, la *Chinoise*, l'*Espagnole*, la *Françoise*, la *Grecque*, l'*Hébraïque*, l'*Italienne*, la *Lapone*, la *Latine*, la *Péruvienne*, la *Samaritaine*, la *Suédoise*.

LAPONNE (langue). Elle admet un duel. II. 86. Usage de ce nombre. 87. Les prépositions & les conjonctions y ont des terminaisons que les grammairiens appellent des cas ; mais ce sont, ou des mots qui en sont composés par contraction, ou des adverbes qui en sont dérivés. 87-88. Les noms & les adjectifs y ont quatorze cas. 160-161.

LATINE (langue). Son utilité. xxvj. Les voyelles nasales y faisoient hiatus avant d'autres voyelles. I. 18-19. Les unes & les autres s'élikoient dans les vers en pareil cas. 26. Et probablement dans la prose. 27. Sinon,

elles devenoient brèves. 35. Pieds métriques de cette langue. 131-133. Les accents y étoient très-sensibles. 136-137. Origine des lettres latines. 168. Alphabet latin. 203. Lecture du latin. 221-222. Anciennement on n'y écrivoit pas après une consonne, la voyelle qu'elle modifie dans sa dénomination alphabétique. 231. Les noms propres y ont originairement une signification appellative. 245. Il n'y a point de pronom direct de la troisième personne. 276. Les adjectifs numéraux partitifs, ainsi qu'en françois & en grec, n'y diffèrent pas des ordinaux. 346. Il y en a de subordinatifs. *Ibid.* Il y a dans cette langue des verbes & des adverbes partitifs numéraux. 348. Analogie des temps de la langue latine. 466-474. Conjonctions explicatives latines. 586. Il y a en latin deux conjonctions déterminatives qui ont rapport au temps ; l'une à l'époque, & l'autre à la durée. 588. Les latins ont six *cas*. II. 102. Le génitif & le datif latins sont des cas adverbiaux. 121-122. Système des six cas latins. 123-124. Prépositions latines qui régissent l'accusatif. 124-127. L'accusatif est toujours régime d'une préposition. 134-145. Prépositions latines qui régissent l'ablatif. 147-148. Les latins ont substitué au datif des grecs deux autres cas ; le datif, & l'ablatif. 167. L'ablatif des latins est plus analogue que leur datif, au datif grec. 167-171. Prépositions latines qui régissent quelquefois l'accusatif & quelquefois l'ablatif. 149-150. Il y a trois genres en latin. 182. Le présent & le

prétérit antérieur du subjonctif latin ne répondent au présent & au prétérit indéfinis du suppositif françois, qu'au moyen de l'ellipse, dont le supplément donne le développement analytique de la phrase. 228-230. Il n'y a, dans les impératifs latins, ni première personne du pluriel, ni troisième personne soit du singulier soit du pluriel. 251-253. Différentes significations du participe latin, selon qu'il régit l'accusatif ou le génitif. 307-308. Le participe passif latin étoit anciennement le prétérit du participe actif. 337-338. Les latins marquoient quelquefois le sens ampliatif ou superlatif, ou par la répétition réelle du mot, ou en indiquant cette répétition. 456-457.

LECTURE, partie fondamentale de l'éducation. I. 213. Lecture de gauche à droite. 203-222. Lecture de droite à gauche. 223-231. La lecture de la langue nationale doit être apprise avant toute autre. 221. Celle du latin, dont la prononciation est réglée par l'usage, doit venir après; puis celle du grec, pour les enfants qu'on destine aux études. 222. La lecture de l'hébreu doit suivre de près. 223.

LEQUEL n'est point pronom relatif. I. 361-363. C'est toujours un article démonstratif conjonctif. 364-377.

LETTRES. Origine de ce nom. I. 166-168. Origine des Lettres latines. 168. Différence des Lettres & des sons élémentaires qu'elles représentent. 168-170. Différence des Lettres & des chiffres arabiques. 174. Par le laps de temps on a confondu

les Lettres & les sons élémentaires. 169. Un corps de Lettres commun à toutes les nations est impossible. 172-174. Vûes sur la forme des Lettres. 193-195. Lettres de caractère romain ou italique. 197. Majuscules ou minuscules. 198. Les majuscules inconnues aux anciens. *Ibid.* On a donné aux Lettres des noms dont on ne peut faire usage pour la lecture. 203. Origine & cause de ces noms. 205. Il faut les abandonner dans l'épellation, & ne prononcer que les sons représentés. 205-207.

LOGIQUE. Complément logique. II. 55-56.

LOIN, PRÈS, ne sont pas des adverbes; ce sont des noms. I. 552.

LONGTEMPS n'est point adverbe; il est nom. I. 560.

LORS n'est point adverbe; il est nom. I. 560-561.

## M.

MASCULIN. Ce que c'est que le genre masculin. II. 178-179.

METAPHYSIQUE. En quoi consiste la Métaphysique grammaticale. xxx. Son origine. xxxj. Sa nécessité. xxxj-xxxviij.

MÉTHODE pour reconnoître & fixer les principes de la Grammaire & du Langage. xv-xjx. xxvij.

Importance de la Méthode d'enseigner & d'étudier les langues. xxjv-xxvij. On ne doit compter sur la clarté d'aucune, qu'autant que chaque chose y sera vue à sa place. I. 287. Application du principe de construction de M. Batteux à la Mé-

thode d'enseigner la Grammaire & les langues, par MM. Pluche & Chompré. II. 513-514. Réfutation de cette Méthode. 514-522. Réfutation de l'apologie qu'en a faite M. Batteux. 523-533.

Méthode de lire sans points-voyelles l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, & le samaritain. I. 227-231.

Méthode d'analyse pour généraliser les idées. I. 287-288. Méthode de synthèse pour les exprimer. 289-290. Cette dernière est le fondement des adjectifs. 290-291.

MÉZOZEUGME. Ce que c'est. II. 422-423.

MODE ou MŒUF. Ce que c'est. II. 205-206. Il y en a deux espèces; les *personnels*, & les *impersonnels*. 206. Comparaison des modes des verbes avec les cas des noms. 339-341. Les modes ne se rapportent pas à la Syntaxe seulement. 341. Ils n'ont chacun qu'une destination. *Ibid.* Tableau analytique des Modes. 342. La distinction en est réelle. 344-351. Ils tombent sur la *Signification* formelle. 345-348. Les doutes sur la nature des modes n'en détruisent pas la réalité. 348-349. Les idiotismes ne la détruisent pas davantage. 349-351.

MODIFICATIF. Complément modificatif. II. 63.

MOINS n'est point un adverbe; c'est un nom comparatif de quantité. I. 562.

MOLOSSE, pied de trois syllabes. I. 132.

MOTS. Ce que c'est. I. 113. Un Mot en soi est mono-syllabe ou poly-syllabe; & les Mots comparés sont pari-sylla-

bes ou impari-syllabes. 114. La signification usuelle de chaque Mot est la matière d'un dictionnaire. 334. Les caractères spécifiques des classes primitives & subalternes des Mots, & le fondement de ces divisions, appartiennent à la Grammaire générale. *Ibid.* Espèces de Mots. *Ibid.* La dérivation ne prouve point l'identité d'espèce du Mot dérivé & du Mot primitif. 264-266. 279. Les natures des Mots sont immuables comme celles des choses. 326. Mots susceptibles de différents degrés de détermination. 514. II. 45-48. Mots *supplétifs*. I. 515-563. Origine de l'affinité & de l'analogie des Mots primitifs & dérivés. 606. Espèces de Mots susceptibles de complément. II. 48-53. Mots *relatifs*. *Ibid.* La distinction générale des Mots posée par Lancelot, même avec les correctifs imaginés depuis, est insuffisante & arbitraire. 90-92. Tableau analytique des espèces de Mots. 96. Il n'y a point de Mots proprement interrogatifs. 405-414.

MOUILLE. Il n'y a réellement ni articulation ni consonne mouillée. I. 76-90.

MULTIPLICATIF. Il y a des adjectifs numériques multiplicatifs. I. 345. Des noms. 347. Des verbes. 348. Des adverbes. *Ibid.*

N.

NÉANMOINS. Voyez *Cependant*.

NÉGATIF. Article négatif. I. 334. Il renferme la négation en latin; il ne la renferme pas, mais il l'exige en françois. *Ib.* Il n'a pas de pluriel en françois. 335.

**NÉOGRAPHISME.** Ce que c'est. I. 182. Inconséquences du Néographisme. 183. Dangers du Néographisme. 184. Inutilité du Néographisme. 185-187.

**NEUTRE.** Ce que c'est que les verbes neutres. I. 415-416. Sanëtius rejette mal à propos les verbes neutres. 416-420 Il n'y a ni verbes actifs ni verbes passifs dans la catégorie des verbes neutres. 420-421.

Ce que c'est que le genre neutre. II. 178-179. Il est usité en grec, en latin, & en allemand. 182.

**NOM.** Ce que c'est. I. 235. La Grammaire les divise en *appellatifs* & en *propres*. *Ibid.* Il y faut considérer deux choses ; la *Compréhension* de l'idée, & l'*Étendue* de la signification. 236-240. Il y a plus de Noms appellatifs que de Noms propres ; & pourquoi. 240-249. Laquelle des deux espèces est antérieure à l'autre. 249-253. Divisions des Noms mal conçues & inutiles. 253-258. En quoi conviennent les Noms & les pronoms. 263. 269. En quoi ils diffèrent. 269. 272. Noms pris faussement pour des pronoms. 281-286. Il n'y a que la compréhension & l'étendue qui puissent être modifiées dans la signification des Noms : de là deux espèces d'*Adjectifs* ; les adjectifs *physiques*, & les *Articles*. 291. Trois sortes de Noms numéraux ; les *collectifs*, les *multiplicatifs*, les *partitifs*. 347-348. Noms faussement réputés prépositions. 521-527. Noms pris faussement pour des adverbes. 552. 558-563. Plusieurs langues n'ont point ad-

mis de cas pour les Noms. II. 152. Le Nom est une partie d'oraison différente de l'*Adjectif*. 389-394.

**NOMBRES** (Prétendue partie d'oraison de l'abbé Girard) : son système est réfuté. I. 341-350. Il assigne à ses prétendus Nombres des caractères faux. 341-343. Quand ils seroient vrais, ils ne prouveroient pas le système. 343. Sa définition des Nombres ne le justifie point. 344. Si on l'admettoit, elle ruineroit encore le système en y introduisant des mots *numéraux* tirés de toutes les autres classes. 344-350.

**NOMBRES** (Terminaisons). Ce que c'est. II. 85. Il y a deux Nombres dans plusieurs langues, le *singulier* & le *pluriel* ; & dans quelques autres un troisième, qui est le *duel*. 85-87. Dans toutes les langues, il n'y a que les noms, les pronoms, les adjectifs, & les verbes, qui soient déclinables par Nombres. 87-89. C'est qu'ils sont les seuls qui expriment des êtres. 89-92. La différence des lois qui règlent l'emploi des Nombres à l'égard de ces mots, caractérise celle des espèces. 92-94. Les noms propres n'admettent que le nombre singulier. 99. Les noms appellatifs sont susceptibles de tous les Nombres. 100.

**NOMENCLATURE** didactique : jusqu'à quel point elle est soumise à l'usage. I. 6. 42. 255. II. 369. 540. Précautions nécessaires pour la corriger. I. 308. II. 540. Elle doit être immuable, & n'être pas fondée sur des services accidentels. I. 353. Quand il faut la corri-



ger. 413-414. Les termes didactiques doivent indiquer la nature de l'objet nommé 480-481.

**NOMINATIF.** Ce que c'est. II. 102-103. Origine de ce nom. 103. C'est un cas proprement dit. 103-105. Tout verbe employé à un mode personnel suppose avant soi un Nominatif. 105. Tout nom ou pronom au Nominatif est sujet d'un verbe. *Ibid.* Les termes, **NOMINATIF** & **SUJET**, ne sont point synonymes. 105-106. En quoi conviennent & en quoi diffèrent le Nominatif & le *Vocatif*. 107. Le pronom de la seconde personne, ni le pronom réfléchi de la troisième, ne peuvent avoir un Nominatif. 109.

**NUL**, avant le nom, est article universel négatif; après le nom, il est adjectif physique. I. 335.

**NUMÉRAL.** Il y a des adjectifs numéraux de six sortes: les *cardinaux*, qui sont les articles numériques; les *ordinaux*; les *multiplicatifs*; les *partitifs*; les *subordinatifs*; les *itératifs*. I. 344-347. Il y a des noms numéraux de trois sortes; les *collectifs*, les *multiplicatifs*, les *partitifs*. 347-348. Il y a des verbes numéraux de trois sortes; les *multiplicatifs*, les *itératifs*, les *partitifs*. 348. Il y a des adverbes numéraux de quatre sortes; les *ordinaux*, les *multiplicatifs*, les *partitifs*, les *itératifs*. 348-349. Chaque langue pouvoit en étendre ou en restreindre davantage le système. 349.

**NUMÉRIQUE.** Ce que c'est que les articles numériques. I. 340. Ce ne sont point, comme

on le dit, des noms de nombre *cardinaux*. *Ibid.*

O.

**OBJECTIF.** Ce que c'est que le complément objectif. II. 58. Il est *primitif* ou *secondaire*. 59. On les a mal nommés *Direct* & *Relatif*. 60. De même que *Simple* & *Composé*. 60-61.

**ON** n'est point un pronom; c'est un nom. I. 282-283.

**OPTATIF.** Le suppositif des langues modernes est l'Optatif des grecs, ainsi nommé mal à propos. II. 237-238.

**ORAISON.** Ce que c'est en Grammaire. I. 233. Origine de ce mot. *Ibid.* Les éléments de l'Oraison, (objet du II. livre); sont les *noms*, les *pronoms*, les *adjectifs*, les *verbes*, les *prépositions*, les *adverbes*, les *conjonctions*, & les *interjections*. 234. Différence entre les éléments de l'Oraison & ceux de la proposition. 563-564. Les prépositions & les adverbes ne font qu'une partie d'Oraison, qu'on auroit pu nommer *adverbes*, & subdiviser en *indicatifs* & *connotatifs*. 547-549. Le participe n'est point une partie d'Oraison distincte des autres. II. 300. 301. Le nom & l'adjectif sont deux parties différentes d'Oraison. 389-394.

**ORDINAUX** (adjectifs ou adverbes *numéraux*): ce que c'est. I. 345.

**ORDRE** *alphabétique*.

**ORGANIKES** (articulations). I. 47-59. Elles sont labiales ou linguales. 47-49. Les unes & les autres sont nasales ou orales. 49-54. Les orales

font muettes ou sifflantes. 52-53. Les articulations muettes mal-caractérisées par les grammairiens. 53-54. Les linguales muettes sont dentales, gutturales, ou liquides. 55-56. Les linguales sifflantes sont dentales ou palatales. 56-57. Les articulations organiques, par rapport à la force de l'explosion, sont constantes ou variables; & celles-ci, foibles ou fortes. 57-58.

**ORTOGRAPHE** : ce que c'est. I. 177. Elle est, comme la parole, soumise à l'empire de l'usage. 175-187. Elle ne peut pas suivre parallèlement la prononciation. 185-187. Elle facilite par là la connoissance des étymologies. 187-189. Les consonnes en sont la partie essentielle dans toutes les langues. 188-189.

Où n'est ni adverbe ni conjonction; c'est un nom conjonctif, qui signifie, **QUEL POINT**. I. 578-579.

## P.

**PALAM** n'est point une préposition; c'est un adverbe II. 149.

**PARCE** n'est pas conjonction; il est adverbe. I. 569.

**PARENTHÈSE**, espèce d'*Hyperbate*: en quoi elle consiste. II. 552.

**PARFAIT**. Le temps que l'on nomme Prétérit parfait, est un prétérit indéfini. I. 448-451.

**PAROLE**. Ce que c'est. I. 1. Les éléments de la Parole (objet du I. livre), sont les *Voix* & les *Articulations*. 3. Sens & origine du mot, **PAROLE**. 232.

**PARTICIPE**. Ce que c'est. II. 297-299. Ce n'est point une partie d'oraison distincte des autres. 300-301. Il est mode du verbe & adjectif. 301-310. Différentes significations du Participe latin, selon qu'il régit l'accusatif ou le génitif. 307-308. Tableau analytique des Temps du Participe. 310. Ils sont tous indéfinis. 310-312. Différence du Participe françois en *ant* & du gérondif. 313-319. Le Participe actif françois est adjectif, quoiqu'indéclinable. 319-321. Il y a, en françois, en italien, en espagnol, en allemand, &c. un *supin* différent du Participe passif simple. 321-331. Ils ont, dans leur formation, une affinité universelle. 332. Ce qu'ils ont de commun & de différent. 333-336. Leur ressemblance matérielle dans les langues modernes n'est pas plus une raison pour en rejeter la distinction, que dans les langues anciennes. 336-337. Le Participe passif latin étoit anciennement le prétérit du Participe actif. 337-338.

**PARTITIF**. Ce que c'est que les articles partitifs. I. 336. Il y en a de deux sortes; les *indéfinis*, & les *définis*. 336.

Dans les mots numéraux partitifs, il y a des adjectifs. I. 346. Des noms. 347. Des verbes. 348. Des adverbes. *Ibid.*

**PASSIF**. Ce que c'est que les verbes passifs. I. 415-416. Aucun verbe passif n'est neutre. 421. Comment les verbes passifs peuvent avoir un impératif. II. 223-224.

**PÉRIODE** de temps. Ce que c'est. I. 425. C'est arbitrairement que nous ne regardons

pas comme Périodes antérieurs, les portions déjà écoulées du jour où l'on parle. 494-495.

**PÉRIODE** ou proposition périodique ; mal définie par M. du Marçais. II. 39. Ce que c'est. 41. Ses membres. 41-43. Espèces de mots conjonctifs qui les lient. 43.

**PÉRISSOLOGIE.** En quoi consiste ce vice. II. 450. Comment on en doit juger par rapport aux langues vivantes ou mortes ; & entre les mortes, par rapport à celles dont il nous reste plus ou moins de monuments. 461-463. Exemples de ce vice. I. 329. 356. II. 463-464.

**PERSONNE** (Le mot) n'est point un pronom ; c'est un nom. I. 284-285.

**PERSONNE** (terme de Grammaire). Ce que c'est & combien il y en a. I. 269-272. Origine de ce nom. 270-271. Le pronom de la première Personne, ni les pronoms de la troisième, ni les adjectifs qui désignent par l'idée d'une relation à la seconde, ne peuvent avoir un vocatif. II. 108-110. Le pronom de la seconde Personne, ni le pronom réfléchi de la troisième, ne peuvent avoir un nominatif. 109. Ce que c'est que les Personnes dans les verbes. 200. Erreur de Sanctius sur les Personnes. 201-203. Les Personnes sont à l'égard des pronoms, ce que les genres sont à l'égard des noms. 204.

**PERSONNEL.** Tout vrai pronom est personnel ; & aucun ne doit être spécifié par cette dénomination. I. 279-280.

Ce que c'est que les modes personnels. II. 206-207. Tout verbe employé à un mode personnel, suppose avant soi un *Sujet* au nominatif. 105. Il y a en françois quatre modes personnels ; l'*Indicatif*, l'*Impératif*, le *Suppositif*, & le *Subjonctif*. 207.

**PÉRUVIENNE** (La langue) a remplacé le service des prépositions par autant de cas. xviii. II. 160 161.

**PEU** n'est point adverbe, il est nom. I. 562.

**PHRASE.** Une Phrase ne doit pas être prise pour une espèce de mot. I. 519-565. Une préposition avec son complément est une Phrase adverbiale. 547. Différence de la Phrase adverbiale & de l'adverbe. 547-548. Ce que c'est que Phrase prépositive, Phrase conjonctive. 576. Il y a trois états de la Phrase : plénitude, qui est l'état naturel ; défaut, d'où naît l'*Ellipse* ; & rédonnance, d'où naît le *Pléonasme*. II. 395-396.

**PHYSIQUE.** Syllabe physique. I. 105.

Quantité physique. I. 120.

Adjectifs physiques. I. 292. La division des adjectifs par M. du Marçais, en Physiques & Métaphysiques, est inutile aux vues de la Grammaire. 293-294. Les adjectifs physiques quelquefois employés substantivement, c'est-à-dire, comme des noms. 294-299. Différence des adjectifs physiques & des noms appellatifs. 302. Différence des adjectifs physiques & des articles. 304-305.

**PIED** des vers métriques, ce que c'est. I. 131. Espèces de pieds, 131-133.

**PLÉONASME.** On a compris mal à propos sous ce nom une figure de surabondance & un vice de superfluité. II. 449-451. La figure doit garder le nom de Pléonasme ; & le vice doit être appelé *Périssologie*. 451. Ce que c'est que la figure de Pléonasme. 451-453. La langue *Hébraïque* en fait grand usage. -453-461.

**PLURIEL.** Espèce de *nombre*. II. 85-86. Les noms propres, tant qu'ils demeurent propres, excluent le pluriel ; s'ils deviennent appellatifs, ils l'admettent. 99-100.

**PLUS** n'est point un adverbe ; c'est un nom comparatif de quantité. I. 562.

**PLUS-QUE-PARFAIT.** Terme vicieux. I. 451-452. Le prétendu Plus-que-parfait est un prétérit antérieur simple. 452.

**POINT**, signe de Ponctuation : il marque une pause plus complète que les deux points. II. 577. On doit nécessairement l'employer, s'il y a dans un sens total plus de trois divisions subordonnées. 580. Il y a trois espèces de Points ; l'*absolu*, l'*interrogatif*, & l'*exclamatif*.

Un Point avec une Virgule. Ce signe marque une pause un peu plus grande que la simple virgule. II. 577. On doit l'employer, s'il y a dans un sens total deux divisions subordonnées. 602. Usages de cette ponctuation en quatre règles. 603-607.

Deux Points. Ce signe marque une pause plus considérable que le Point avec la Virgule. II. 577. On doit s'en ser-

vir, si dans un sens total il y a trois subdivisions subordonnées. 607-609. Usages de cette ponctuation en cinq règles. 609-614.

Points suspensifs. Usage de cette ponctuation. II. 577.

**POINTS - VOYELLES.** Ce que c'est, & l'usage qu'on en fait. I. 223-225. Déclarés sans autorité par Elias Levita, grammairien juif, & par Louis Cappelle. 225-226. Rejetés par Masclef, auteur d'une méthode plus simple. 227-231.

**PONCTUATION.** On trouve des témoignages de l'ancienneté de cet art chez les anciens. II. 567-569. Dans S. Isidore de Séville. 568. Dans saint Jérôme. *Ibid.* Dans Cicéron. *Ibid.* Dans Aristote. 569. Pourquoi on en trouve si peu de traces dans les anciens Mss. 570-571. Importance de l'art de ponctuer. 571-573. D'où vient la difficulté de cet art. 574-575. Système de Ponctuation des anciens. 575-577. Des grecs. 575-576. Des hébr. 576-577. Ce que c'est que la Ponctuation. 577. Les signes reçus pour la Ponctuation, sont la *Virgule* ; un *Point & une Virgule* ; les *deux Points* ; le *Point*, soit absolu, soit interrogatif, soit exclamatif ; l'*Alléna* ; les *Points suspensifs* ; & les *Guillemets*. 577. Fondement du Système de Ponctuation. 577-583. Subordination des signes de la Ponctuation. 579-582. Le système de la Ponctuation doit convenir à toutes les langues. 582-583.

**POSITIF.** Article positif. I. 328. Il y en a deux ; l'un *collectif*, & l'autre *distributif*. *Ibid.*

Quels sont les prétérits positifs. I. 487.

**POSSESSIF.** Ce que c'est que les articles possessifs. I. 350. Il y a des langues qui n'en ont point, quoiqu'elles aient des adjectifs physiques possessifs. *Ibid.* Le françois & l'allemand ont les deux espèces. 351. 355-357. Les adjectifs possessifs ne sont point des pronoms. 264-268. 352. 354. Les deux espèces mal caractérisées par les dénominations d'ABSOLUS & de RELATIFS. 352. Et par celles de CONJONCTIFS & d'ABSOLUS. 353-354. Et par celles d'ADJECTIFS & de PRONOMS. 354-355. Usage différent des deux espèces. 357-358.

**POSTÉRIEUR.** Ce que c'est qu'une époque postérieure. I. 433. Notion des temps postérieurs. 433-434. Le prétendu futur est un présent postérieur. 446-447. Quel est le prétérit postérieur. 453-457. II. 242. Quel est le futur postérieur. I. 459. Le présent postérieur de l'indicatif, employé pour l'impératif, n'en a jamais le sens. II. 212-214. Le temps simple de l'impératif est partout un présent postérieur. 216-218.

**POSTÉRIORITÉ** (Rapport de); c'est le caractère des futurs dans les verbes. I. 428. 429.

**POURTANT.** Voyez *Cependant.*

**POURVU**, antécédent de **QUE**, n'est pas une conjonction; c'est un adverbe. I. 568.

**PREMIER, SECOND**, adjectifs ordinaux par le sens, ne sont numéraux que par la décision de l'usage. I. 345. not. 5.

**PRÉPOSITIONS.** Ce que c'est. I. 515-517. Toute Préposition suppose un terme antécédent, qui ne peut être qu'un nom appellatif, un adjectif physique, un verbe, ou un adverbe. 517. Toute Préposition suppose un terme conséquent, qu'on en appelle le *Complément*; & ce ne peut être qu'un nom, un pronom, ou un infinitif. 518. Ce qu'on entend communément par Prépositions simples & composées. 518-519. Il n'y en a point de composées. 519. Elles ne sont pas essentiellement primitives. 519-521. Noms faussement réputés Prépositions. 521-527. Prépositions françoises par ordre alphabétique. 527-534. Il ne faut pas s'attacher à réduire les Prépositions d'une langue à des classes générales. 534-535. Il faut tâcher de ramener à un point de vue général tous les usages d'une même Préposition. 535-539. Il faut en rechercher le sens naturel primitif. 539-542. Il faut démêler les idées accessoires qui différencient celles qui sont synonymes. 542-544. Une Préposition avec son complément est une phrase adverbiale. 547. On pourroit regarder les Prépositions & les adverbes comme deux espèces d'un même genre. 547-549. Adverbes réputés faussement Prépositions. 553-555. II. 127-133. 148-149. Prépositions latines qui régissent l'accusatif. II. 124-127. L'accusatif est toujours régime d'une Préposition. 134-145. Prépositions latines qui régissent l'ablatif. 147-148. Prépositions latines qui régissent quelquefois l'accusatif & quelquefois

quelquefois l'ablatif. 149-150. Prépositions grecques qui régissent le génitif. 163. Le datif. *Ibid.* L'accusatif. 164. Le génitif & l'accusatif. 164-165. Le génitif, le datif, & l'accusatif. 165-167. Il y a nécessairement ellipse entre des Prépositions qui se suivent immédiatement. 399-404. Et après une Préposition suivie d'un QUE. 404-405.

**PRÉTÉRIT.** Les Prétérits expriment l'antériorité d'existence à l'égard de l'époque de comparaison. I. 429. Ils sont indéfinis, si l'époque est indéterminée ; & définis, si l'époque est déterminée. 431. Un Prétérit défini est actuel, antérieur, ou postérieur, selon que l'époque est elle-même actuelle, antérieure, ou postérieure par rapport à l'instant de la parole. 433-434. Le prétendu Prétérit imparfait est un présent antérieur simple. 440-442. Le prétendu Prétérit simple ou Aoriste françois est un présent antérieur périodique. 442-446. Le temps que l'on nomme Prétérit parfait est un Prétérit indéfini. 448-451. Le prétendu Prétérit plus-que-parfait est un Prétérit antérieur simple. 451-452. Quel est le Prétérit antérieur périodique françois 453. Quel est le Prétérit postérieur. 453-457. II. 242. La langue françoise a trois Prétérits *prochains*, distingués des autres par leur analogie particulière. I. 477-478. Elle admet aussi quatre Prétérits *comparatifs*, qui sont prendre aux autres le nom de POSITIFS. 485-487. L'impératif françois a un Prétérit indéfini, comme l'impératif

grec. II. 218-222. Le temps qui est, dans le système de cet ouvrage, Prétérit postérieur de l'indicatif, n'appartient pas réellement au subjonctif. 242-246.

**PRÉS.** voyez *Loin*.

**PRESENT.** Les Présents expriment la simultanéité d'existence à l'égard de l'époque de comparaison. I. 428. Ils sont indéfinis, si l'époque est indéterminée ; & définis, si l'époque est déterminée. 431. Un Présent défini est actuel, antérieur, ou postérieur, selon que l'époque est elle-même actuelle, antérieure, ou postérieure par rapport à l'instant de la parole. 433. Le temps reconnu partout comme Présent, est indéfini. 435-438. Il y a en françois deux Présents définis antérieurs ; l'un simple, & l'autre périodique. 439-446. Le prétendu futur est un Présent postérieur. 446-447.

**PRIMITIF.** La dérivation ne prouve point l'identité d'espèce du mot primitif & du mot dérivé. I. 264-266. Les prépositions ne sont pas essentiellement primitives. 519-521. Origine de l'affinité & de l'analogie des mots primitifs & dérivés. 606.

Ce que c'est qu'un complément objectif primitif. II. 59.

**PRINCIPALE** (Proposition) II. 23. On ne doit regarder comme principale, aucune proposition dont le verbe est au subjonctif. 248-249.

**PROCHAINS** (Temps). Il n'y a que les prétérits & les futurs qui puissent être prochains. I. 475-476. Ce que c'est que les temps prochains. 477. La langue françoise a trois

prétérits & deux futurs prochains, distingués des autres par une analogie particulière. 477-480.

**PROCHE** n'est jamais adverbe ; il est toujours adjectif. I. 552-553.

**PROLEPSE**. Espèce particulière d'ellipse, envisagée par quelques-uns comme une sorte de Zeugme. II. 423.

**PRONOMS**. Incertitudes des grammairiens sur la nature des Pronoms. I. 258-262. Source de ces incertitudes. 262-263. En quoi conviennent les noms & les Pronoms. 263-269. Adjectifs pris fausement pour des Pronoms. 264-268. Il n'y a point de Pronoms indéfinis. 267. Les Pronoms ne tiennent pas la place des noms. 262. 267-268. 272. Différence des noms & des Pronoms. 269. 272. Ce que c'est que les Pronoms. 269. 272-275. Pronoms des trois personnes. 275. Pronom direct & Pronom réfléchi de la troisième personne. *Ibid.* Le Pronom réfléchi des deux premières personnes étoit possible, mais inutile. 275-276. Le Pronom direct de la troisième personne n'est pas dans toutes les langues. 276. Tous les vrais Pronoms sont personnels, & aucun ne doit être spécifié par cette dénomination. 279-280. Il n'y a point de Pronoms conjonctifs. 280. Noms pris fausement pour des Pronoms. 281-286. Adverbes pris fausement pour des Pronoms. 556-557. Conjonction prise fausement pour un Pronom. 599. Toutes les langues ont admis plus ou moins de cas pour les Pronoms : l'angloise, deux ; la

françoise, trois. II. 152-157.

**PROPE** n'est point une préposition ; c'est un adverbe. II. 128-131.

**PROPOSITION**. Ce que c'est. I. 394-395. H. 4-7. Matière grammaticale de la Proposition. II. 7-18. (Voyez **SUJET**, **ATTRIBUT**). Différentes espèces de Propositions. 18-44. Proposition simple & composée. 19. *Incomplexe & complexe*. 22. *Principale & incidente*. 22-30. *Détachée, & période*. 36-43. Parallèle de toutes ces espèces de Propositions. 43-44. Propositions interrogatives. 405. Analyse de ces Propositions. 414-420. Analyse des Propositions hypothétiques & optatives, 416-418. Analyse des Propositions corrélatives. 420-421.

**PROPRES** (Noms). Ce que c'est. I. 236. La compréhension des noms propres est la plus grande, & la latitude de leur étendue est la plus restreinte qu'il soit possible. 240. Il n'est pas possible de donner un nom propre à chaque individu. 240-241. Quels sont les individus auxquels il faut donner des noms propres. 241-243. Les noms propres ont originellement dans toutes les langues une signification appellative. 243-246. Cette source des noms propres est indiquée par la nature. *Ibid.* Manière d'individualiser les noms propres ainsi formés. 247-249. Les noms propres ne prennent sur leur compte ni articles ni adjectifs. 291. 343. II. 360-361. Ils ne reçoivent que des additions explicatives. II. 36. Tant qu'ils demeurent individuels,

**Is** excluent le pluriel ; s'ils deviennent appellatifs, ils l'admettent. 99-100.

**PROPTER** n'est point une préposition ; c'est un adverbe. II. 131-132.

**PROSODIE**. L'aspiration n'est pas de son ressort. I. 155-158. La notion n'en est pas encore bien décidée. 159. Ce qu'elle doit comprendre, & ce que c'est. 161-163. Ce que c'est que la Prosodie des mots. 165.

**PROTOZEUGME**. Ce que c'est. II. 422-423.

**PYRRIQUE**, pied de deux syllabes. I. 132.

Q.

**QUAND** n'est pas une conjonction ; c'est un nom conjonctif, qui veut dire, **QUEL TEMPS**. I. 578.

**QUANT** n'est point préposition ; il est adverbe I. 555.

**QUANTITÉ**. Ce que c'est. I. 115-120. Quantité physique ou naturelle. 120. Artificielle. 122. La Quantité, qui décide les syllabes longues & brèves, répond, dans la Prosodie, à la valeur des notes dans la Musique. 161.

**QUE** & **QUI** ne sont point des pronoms relatifs. I. 361-363. Ni des noms conjonctifs. 378-381. Ce sont toujours des articles démonstratifs-conjonctifs. 364-377.

**QUICONQUE** n'est point un pronom ; c'est un nom démonstratif-conjonctif, qui veut dire, **TOUT HOMME QUI**. I. 285.

**QUOI** n'est point un pronom ; c'est un nom démonstra-

tif-conjonctif, qui veut dire, **QUELLE CHOSE**. I. 285.

R.

**RÉGIME**. Ce que c'est. II. 80. Différence du Régime & du complément. 80-81. 83-84. Erreurs de l'abbé Girard sur la nature du Régime. 81-83. L'idée d'un Régime libre est fautive. 83.

**RELATIF**. Terme dont abusent les grammairiens. I. 352. Tout adjectif est essentiellement relatif au nom appellatif auquel on l'applique. *Ibid.* Les articles démonstratifs - conjonctifs ne sont point des pronoms relatifs. 361-363. Ni aucun mot conjonctif. II. 406-414. Les propositions incidentes sont nommées mal à propos relatives. II. 39. Le complément objectif secondaire, mal nommé relatif. 60.

Verbes relatifs : ce que c'est. I. 421-422. Ils sont susceptibles de compléments qui n'auront point de rapport à cette relation. II. 47-48.

Mots relatifs. Ils exigent un complément, dès qu'il faut déterminer l'idée de la relation par celle d'un terme conséquent. II. 48-52. Mots simplement relatifs. 49-50. Mots réciproquement relatifs. 50. Les mots relatifs peuvent s'employer ou dans un sens relatif ou dans un sens absolu. 52-53.

**RIEN** n'est point un pronom ; c'est un nom, qui signifie, **CHOSE**. I. 286.

S.

**SAMARITAINE** (langue). Son utilité. xxjv. Manière de  
T t ij



concis, clair, & simple. 218-220. L'histoire de Joseph paroît ici préférable à toute autre. *Ibid.*

**SYLLABE.** Il y faut distinguer les voix sensibles ou caractéristiques, & les voix insensibles ou accessoires I. 96-97. Syllabe physique 105. artificielle. 106. usuelle. 107. Par rapport à la voix, les syllabes sont complexes ou complexes. 110. Par rapport à l'articulation, elles sont simples ou composées. 111. Tableau analytique des Syllabes. 113. Elles servent à former les mots. *Ibid.* Elles y reçoivent physiquement différents degrés de quantité. 120. Artificiellement elles sont longues ou brèves. 122. Elles le sont, ou par le mécanisme, 123-129. ou par l'usage seulement. 129.

**SYLLEPSE.** Ce que c'est, & à quoi elle se réduit. II. 424-430.

**SYNCHISE**, espèce d'Hyperbate: en quoi elle consiste. II. 552.

**SYNTAXE.** Ce que c'est. II. 2. Différence de la Syntaxe & de la construction. 2-3. Les éléments de la Syntaxe (objet du III. livre) sont la *Proposition*, les *Compléments*, le *Régime*, la *Concordance*, les *Nombres*, les *Cas*, les *Genres*, les *Personnes*, les *Modes*, la *Construction*. 3-4.

**SYSTÈME.** Etat de l'ancien Système de Grammaire. *xxix*. Il est l'unique fondement des faux jugements qu'on porte de la langue françoise. I. 510-513. Différence du Système établi dans cet ouvrage. *xxj*. Son apologie. *xxij-xxjv. xxvij-*

*xxvij.* Son utilité. *xxvj-xxvij.*

**Système des mots numériques.** Chaque langue pouvoit l'étendre ou le restreindre davantage. I. 349.

**Système des temps.** Exposition métaphysique de ce Système. I. 426-434. Application de ce Système aux usages des langues. 434-459. Confirmation de ce Système par les analogies des langues. 459-489. Sa nouveauté n'est point une raison pour le rejeter. *xxij-xxjv*. I. 499. Sa nécessité. 500-503. Son utilité. 503-508. Sa clarté. *xxvij-xxvij.* Son importance. I. 508-513.

**Système des cas.** Il est différent d'une langue à l'autre. II. 101-102. Système des cas latins. 123-124. Aucun Système des cas n'est plus naturel qu'un autre. 151-172.

**Système des genres.** Il n'est pas sans fondement. II. 196. Il pourroit avoir plus de justesse. 197. Il est utile, 198-199.

## T.

**T**ABLEAUX analytiques. Des divisions de cet ouvrage. *xlj.* Des voix. I. 11. Des articulations. 71. Des syllabes 113. Des articles. 383. Des mots. II. 96. Des temps de l'indicatif. 210. Des temps de l'impératif. 222. Des temps du suppositif. 230. Des temps du subjonctif. 261. Des temps de l'infinitif. 270. Des temps du participe. 310. Des modes. 342.

**TANT** n'est point un adverbe; c'est un nom comparatif de quantité. I. 562.

**TANTOT** est toujours ad-

doit plus être employé en Grammaire pour qualifier les noms. II. 394.

Ce que c'est que le *verbe* substantif ou abstrait. I. 405. Sa nature. 407-411.

**SUÉDOISE** (langue). Grammaire particulière de cette langue *xxxix*. Elle a des noms appellatifs définis & des indéfinis, distingués par la terminaison. I. 313-314. Elle a deux cas ; & le génitif y est caractérisé par *s* tant au singulier qu'au pluriel. II. 160.

**SUJET** de la proposition : ce que c'est. II. 7-8. Il peut être *simple* ou *composé*, *incomplète*, ou *complexe*. 10. Tout verbe employé à un mode personnel suppose un Sujet au nominatif ; & tout nom ou pronom au nominatif est Sujet d'un verbe personnel. 105. **NOMINATIF** & **SUJET** ne sont point synonymes. 105-106. Concorde du verbe avec le Sujet. 365-381.

**SUPERLATIF**. voyez *Ampliatif*.

**SUPIN**. Il y a, en françois, en italien, en espagnol, en allemand, &c. un Supin différent du participe passif simple. II. 321-331. Ce que veut dire le mot **SUPIN**. 322. Ce que c'est. 323. Il peut être mis à la place du prétérit de l'infinitif actif. 323-327. Il est de la même nature générale que le *gérondif*. 325-326. Il est le gérondif du prétérit. 327. Le Supin latin en *um* en est le nominatif ou l'accusatif. 327-329. Le Supin en *u* en est l'ablatif. 329-330. L'affinité du Supin & du participe passif simple, dans la formation, est universelle. 332.

Ce qu'ils ont de commun & de différent. 333 - 336. Leur ressemblance matérielle dans les langues modernes n'est pas plus une raison pour en rejeter la distinction, que dans la langue latine. 336-337.

**SUPPLÉTIF**. Ce que c'est que les mots supplétifs. I. 515. Il y en a deux espèces ; les *Prépositions* & les *Adverbes*. 515.

**SUPPOSITIF**. Ce que c'est que ce mode. II. 224-225. Différence de ce mode & de l'indicatif. 225-226. Différence de ce mode & du subjonctif. 226-230. 248. Le subjonctif latin ne répond au Suppositif françois, qu'au moyen de l'ellipse. 228-230. Tableau analytique des temps du Suppositif. 230. Tous les temps en sont indéfinis. 231-236. D'où lui vient son nom. 236-237. C'est l'*Optatif* des grecs. 237 - 238. Remarques sur quelques usages de ce mode en espagnol & en françois. 238-240.

**SURCOMPOSÉS** (Temps). Dénomination vicieuse. I. 480-482.

**SURTOUT** n'est pas une conjonction ; c'est un adverbe. I. 568. 586.

**SYLLABAIRE**. Importance d'un bon Syllabaire. I. 212-214. 221. Inconvénients des gros Syllabaires. 214-215. Un Syllabaire d'un volume mince est préférable à toutes les inventions ingénieuses qu'on y a substituées. 215. Ce qu'il doit comprendre. 216. Le discours doit y être sous deux formes dans les deux pages qui se regardent. 217. La matière doit en être uniquement historique ; le style

concis, clair, & simple. 218-220. L'histoire de Joseph paroît ici préférable à toute autre. *Ibid.*

**SYLLABE.** Il y faut distinguer les voix sensibles ou caractéristiques, & les voix insensibles ou accessoires I. 96-97. Syllabe physique 105. artificielle. 106. usuelle. 107. Par rapport à la voix, les syllabes sont complexes ou complexes. 110. Par rapport à l'articulation, elles sont simples ou composées. 111. Tableau analytique des Syllabes. 113. Elles servent à former les mots. *Ibid.* Elles y reçoivent physiquement différents degrés de quantité. 120. Artificiellement elles sont longues ou brèves. 122. Elles le sont, ou par le mécanisme, 123-129. ou par l'usage seulement. 129.

**SYLLEPSE.** Ce que c'est, & à quoi elle se réduit. II. 424-430.

**SYNCHISE**, espèce d'Hyperbate : en quoi elle consiste. II. 552.

**SYNTAXE.** Ce que c'est. II. 2. Différence de la Syntaxe & de la construction. 2-3. Les éléments de la Syntaxe (objet du III. livre) sont la *Proposition*, les *Compléments*, le *Régime*, la *Concordance*, les *Nombres*, les *Cas*, les *Genres*, les *Personnes*, les *Modes*, la *Construction*. 3-4.

**SYSTÈME.** Etat de l'ancien Système de Grammaire. *xxj.* Il est l'unique fondement des faux jugements qu'on porte de la langue françoise. I. 510-513. Différence du Système établi dans cet ouvrage. *xxj.* Son apologie. *xxij-xxjv. xxvij-*

*xxvij.* Son utilité. *xxvj-xxvij.*

**Système des mots numériques.** Chaque langue pouvoit l'étendre ou le restreindre davantage. I. 349.

**Système des temps.** Exposition métaphysique de ce Système. I. 426-434. Application de ce Système aux usages des langues. 434-459. Confirmation de ce Système par les analogies des langues. 459-489. Sa nouveauté n'est point une raison pour le rejeter. *xxij-xxjv.* I. 499. Sa nécessité. 500-503. Son utilité. 503-508. Sa clarté. *xxvij-xxvij.* Son importance. I. 508-513.

**Système des cas.** Il est différent d'une langue à l'autre. II. 101-102. Système des cas latins. 123-124. Aucun Système des cas n'est plus naturel qu'un autre. 151-172.

**Système des genres.** Il n'est pas sans fondement. II. 196. Il pourroit avoir plus de justesse. 197. Il est utile, 198-199.

## T.

**T**ABLEAUX analytiques. Des divisions de cet ouvrage. *xlj.* Des voix. I. 11. Des articulations. 71. Des syllabes 113. Des articles. 383. Des mots. II. 96. Des temps de l'indicatif. 210. Des temps de l'impératif. 222. Des temps du suppositif. 230. Des temps du subjonctif. 261. Des temps de l'infinitif. 270. Des temps du participe. 310. Des modes. 342.

**TANT** n'est point un adverbe ; c'est un nom comparatif de quantité. I. 562.

**TANTOT** est toujours ad-

verbe, & jamais conjonction. I. 569.

TARD n'est point un adverbe ; c'est un nom. I. 561.

TOUJOURS n'est point un adverbe ; c'est un nom. I. 561-562.

TEMPS. Le verbe seul en est susceptible. I. 422. Ils n'en constituent point la nature. 423. La déclinaison par Temps en est une propriété essentielle. 424.

Système métaphysique des Temps. 426-434. Ce sont des formes qui ajoutent, à l'idée fondamentale de la signification du verbe, l'idée accessoire d'un rapport d'existence à une *Époque*. 426-428. Trois sortes de rapports à l'époque de comparaison constituent trois espèces générales de Temps ; les *Présents*, les *Prétérits*, & les *Futurs*. 428-430.

Application du Système métaphysique des Temps aux usages des langues. 434-459.

Confirmation du Système métaphysique des Temps par les analogies des langues. 459-489. Analogies des Temps dans quelques langues modernes de l'Europe. 464 - 466. Dans la langue latine. 466-474. Analogies de quelques divisions des Temps, particulières à la langue françoise. 474-489. Il y a des Temps *simples* & *composés*. 462. Des Temps *éloignés* & *prochains*. 475. Des Temps *positifs* & *comparatifs*. 475. Des Temps *surcomposés*. 480.

Réflexions générales sur les Temps. 489 - 513. Objections résolues. 489-498. Observations générales sur le nouveau *Système* des Temps. 498-513.

TMÈSE. En quoi elle consiste, II. 551. Ce n'est point une figure de construction ; c'est une figure de diction. *Ibid.*

TOTAL. Complément total. II. 56.

TOUT. voyez *Collectif*.

TOUTEFOIS. voyez *Cependant*.

TRANSITIF. Verbe actif transitif. I. 420.

TRANSPOSITIF. *Langues transpositives*. II. 469-471.

TRIBRAQUE, pied de trois syllabes. I. 132.

TROCHÉE ou *Chorée*.

TROP n'est point un adverbe ; c'est un nom de quantité. I. 562.

## U.

U. La voix *u* françoise est inconnue aux italiens & aux espagnols. I. 23.

UNIVERSEL. Articles universels. I. 327. Il y en a deux espèces ; deux *positifs* & un *négatif*. 328.

USAGE. En fait d'orthographe, il est permis & même utile d'observer ce qu'il peut avoir de vicieux, & les corrections qu'il pourroit admettre. I. 13. 183. Jusqu'à quel point il faut le respecter dans le langage didactique. 6. 42. 255. II. 369. 540. Son empire est aussi raisonnable & aussi nécessaire sur l'écriture que sur la parole. I. 175-187. Jusqu'à quel point on doit le respecter à cet égard. 179-181. Ressources de l'Usage pour enrichir les langues. 351. Usages différents de deux langues également fondés en raison. II. 238. Il y a, en matière de langue, un bon & un

mauvais Usage : caractères de l'un & de l'autre. II. 369.

USQUE n'est point une préposition ; c'est un adverbe. II. 133.

## V.

**V**ERBE. Il y a trois sortes de Verbes numéraux ; *multiplicatifs*, *itératifs*, *partitifs*. I. 348. Le Verbe est l'âme de nos discours. 392-395. Il est, dans toutes les langues, d'une nécessité indispensable. 423. En quoi consiste le caractère distinctif du Verbe. 395. Ce n'est pas dans l'affirmation. 396-401. Ce que c'est que le Verbe. 402-405. Il se divise en *substantif*, ou *abstrait* ; & *connotatifs*, ou *adjectifs*, ou *concrets*. 405-415. Les Verbes peuvent être distingués en *absolus* & *relatifs* ; & à quel titre. 421. Le Verbe seul est susceptible de *Temps*. 422. Il y a quelques Verbes *auxiliaires*. 462. Verbes pris fausement pour des conjonctions. 585-586. 587. La plupart des Verbes sont susceptibles de différents compléments, qui en déterminent diversement la signification. II. 47-48. Les prétendus Verbes *impersonnels* ne le sont point. 368-381.

VERSUM & VERSUS ne sont point des prépositions ; ce sont des adverbes. II. 132-133.

VIRGULE. Elle marque la moindre de toutes les pauses.

577. On doit l'employer seule partout où l'on ne fait qu'une division des sens partiels, sans aucune sous-division subalterne. 580. Usages de la Virgule en sept règles. 583-602.

VOCATIF. Ce que c'est. II. 106. Origine de ce nom. 106-107. Le nominatif & le Vocatif sont deux cas *subjectifs*. 107. Le pronom de la première personne ne peut pas avoir un Vocatif. 108-109. Ni les pronoms de la troisième. 109. Ni les adjectifs qui désignent par l'idée d'une relation à la seconde personne. 109-110. Tout nom ou pronom au Vocatif est sujet d'un verbe à la seconde personne. 110.

VOIX, éléments de la parole ; ce que c'est. I. 3. 92. Espèces de Voix usitées en français. 6-10. Tableau analytique des Voix. 11. Caractère des Voix nasales. 15-19. La Voix doit être précédée par l'articulation qui la modifie. 67-68. 93. Différence des Voix & des articulations. 68-70.

VOYELLES, éléments de l'écriture ; ce que c'est. I. 3. Combien il en faudroit dans l'écriture française. 12. 190-192. Les Voyelles nasales font hiatus avant d'autres Voyelles. 16-19.

## Y.

**Y** n'est point un pronom ; c'est un adverbe. I. 557.

## Z.

**Z**EUGME. Ce que c'est. II. 421. On en distingue trois sortes ; le *Protozeugme*, le *Mézeugme*, & l'*Hypozeugme*. 422. Les uns & les autres sont simples ou composés. 422-423. Quelques-uns y ajoutent la *Prolepse*. 423. Ce qu'il faut penser de ces divisions. 424.

---

## APPROBATION.

**J'**AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit intitulé *Grammaire générale*, &c. & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. Fait à Paris, ce 20. Octobre 1764.

SAURIN.

---

## PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sieur BEAUZÉE, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public un ouvrage qui a pour titre *Grammaire générale*, ou *Exposition raisonnée des Eléments nécessaires du Langage*, &c. s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement

traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de celui qui aura droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages, & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le

contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725. Qu'avant de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage sera remis , dans le même état où l'approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le Sieur de Lamoignon , & qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle dudit Sieur de Lamoignon , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France , le Sieur de Maupeou : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayants-cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , &



nonobstant Clameur de Haro , Charte Normande;  
& Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir.  
DONNÉ à Paris, le-onzième jour du mois de Sep-  
tembre , l'an de grace mil-sept-cent-soixante-cinq,  
& de notre règne le cinquante-unième.

Par le Roi en son Conseil.

Signé , LE BEGUE.

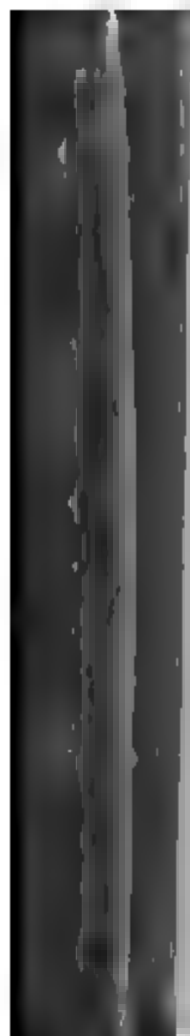
*Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale  
& Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris,  
Nº. 391. fol. 382. conformément au Règlement de  
1723 , qui fait défenses , art. 41. à toutes personnes  
de quelque qualité & condition, qu'elles soient ,  
autres que les Libraires & Imprimeurs , de vendre ,  
débiter , faire afficher aucuns Livres pour les vendre  
en leurs noms , soit qu'ils s'en disent les auteurs  
ou autrement , & à la charge de fournir à la susdite  
Chambre neuf exemplaires prescrits par l'art. 108.  
du même Règlement. A Paris , ce 21 Octobre 1765.*

LE BRETON , Syndic.













MAR 26 1941



